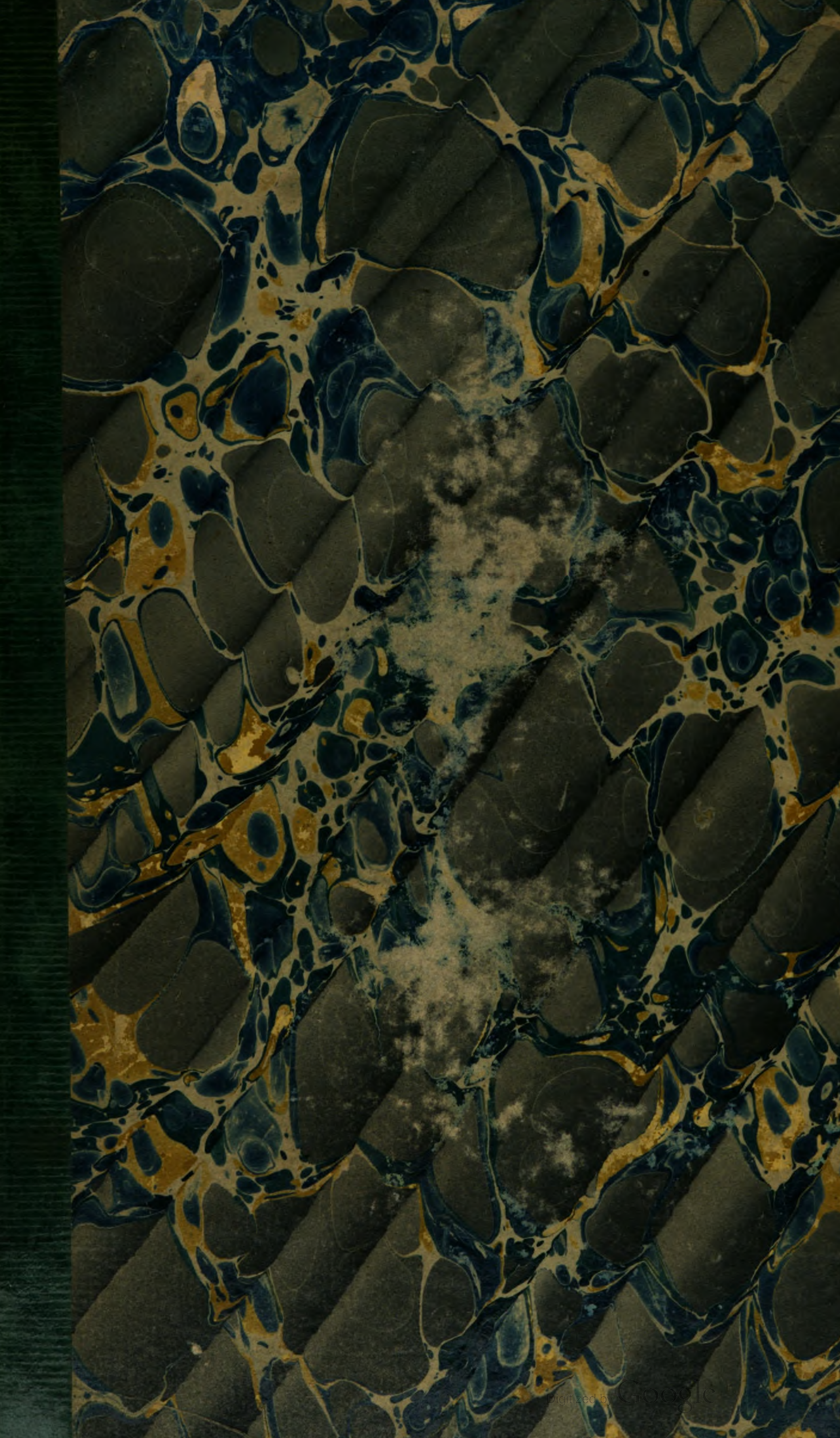


# BIBLIOTHÈQUE

DES

# CROISADES.

QUATRIÈME PARTIE.

Se trouve :

Chez A. J. DUCOLLET, Libraire-Éditeur,
Rue Gît-le-Cœur, n.° 10.

# BIBLIOTHÈQUE

DES

# CROISADES,

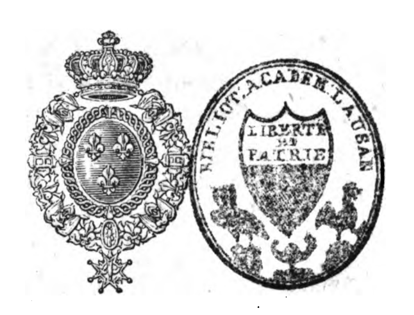
PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

QUATRIÈME PARTIE.

Chroniques arabes,

Traduites et mises en ordre par M. REINAUD, Employé au Cabinet des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi.




IMPRIMÉ, PAR AUTORISATION DU ROI,
A L'IMPRIMERIE ROYALE.

1829.

# OBSERVATIONS

## DE M. REINAUD

## SUR LES CHRONIQUES ARABES.

---

Les croisades forment, sans contredit, la plus brillante époque du moyen âge : c'est là qu'on trouve les plus beaux exemples de la bravoure et de la grandeur d'ame de nos pères; et comme il n'est pas de peuple qui n'ait successivement pris part à ces saintes expéditions, un ouvrage qui renferme des renseignemens nouveaux, ne peut manquer d'exciter l'intérêt général.

Grâces aux travaux de l'érudition moderne, il était devenu facile de consulter le témoignage des écrivains d'Occident au moyen âge. Les chroniques orientales de la même époque étaient beaucoup moins accessibles. La langue dans laquelle ces chroniques sont écrites est familière à un très-petit nombre de personnes : les livres qui les renferment sont extrêmement rares; quelques-uns même ne nous sont parvenus que mal écrits ou incomplets.

Il était cependant de la plus grande importance qu'on se rendît enfin compte du témoignage des chroniqueurs de l'Orient. Les chroniqueurs de l'Occident, intéressés à montrer les croisades sous un jour avantageux, pouvaient s'être trompés sur certains faits; ils pouvaient, dans un moment où l'esprit religieux était encore dans

toute sa force, et où les communications entre les deux nations étaient fort rares, avoir ignoré plusieurs événemens importans et avoir laissé de nombreuses lacunes dans leurs récits.

Cette partie de la *Bibliothèque* est destinée à satisfaire à ces divers besoins. On y trouve non-seulement l'analyse des chroniques orientales, mais la traduction de tout ce que ces chroniques offrent d'intéressant par rapport aux croisades.

Pour une pareille entreprise, aucune ville d'Europe n'offrait autant de ressources que Paris. Depuis plusieurs siècles, nos rois n'ont pas cessé de faire rechercher en Orient les manuscrits arabes, persans, turcs, qui paraissaient susceptibles d'intérêt. A leur exemple, certaines communautés religieuses, telles que l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, la Sorbonne, l'Oratoire, avaient anciennement fait l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages du même genre. Depuis la révolution, tous ces manuscrits se trouvent réunis dans la Bibliothèque du Roi; aussi n'existe-t-il peut-être nulle part, pas même en Orient, une collection qui méritât d'être mise au-dessus de celle de la capitale de la France.

La première idée de cette entreprise appartient à une société dont le souvenir vivra aussi long-temps que l'Europe conservera le goût des lettres et des études savantes. Les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, ayant conçu le projet d'une collection particulière des historiens des guerres des croisades, sentirent que leur travail serait incomplet, s'ils n'y faisaient entrer les chroniques orientales : ils jetèrent les yeux sur Dom Berthereau, un de leurs confrères, qui déjà s'était livré à l'étude de l'hébreu. D. Berthereau se mit aussitôt en devoir d'apprendre l'arabe, et parcourut les divers manuscrits historiques où il pouvait espérer de trouver des

matériaux : il fit prendre copie, par un homme d'Alep, des passages qui lui semblèrent dignes de voir le jour ; il en commença ensuite une traduction latine. Déjà on s'occupait des moyens de préparer l'impression des extraits, lorsqu'on s'aperçut qu'on manquait de caractères orientaux : ce fâcheux contre-temps découragea D. Berthereau. La révolution vint ensuite, qui dispersa toutes les communautés religieuses ; D. Berthereau se vit sans ressources, et mourut, en 1794, avec la douleur de n'avoir fait profiter en rien le public du fruit de ses veilles (1).

Les matériaux rassemblés par D. Berthereau, ouvrage de trente années, se rapportent à plusieurs objets différens ; nous nous bornerons à ce qui concerne les croisades.

Les extraits arabes des croisades forment à-peu-près onze cents pages in-folio. On devinera sans peine la difficulté qu'il y aurait eu à recommencer une pareille collection. Le nombre des ouvrages mis à contribution par D. Berthereau est, comme on le verra, considérable ; le nombre de ceux que D. Berthereau a parcourus, et qu'il a jugés inutiles à ses vues, ne l'est pas moins.

Il est cependant vrai de dire que ces matériaux étaient dans un état peu satisfaisant. D'une part, cette masse d'extraits présentait de nombreuses répétitions : en effet, l'imprimerie n'étant pas connue à l'époque où écrivaient les auteurs dont il y est question, les plagiats étaient fort communs. Cet inconvénient existe pour les chroniques latines du moyen âge comme pour les chroniques arabes.

---

(1) Voyez la notice que M. Silvestre de Sacy a publiée sur ce respectable religieux, *Magasin encyclopédique*, année VII, t. II, p. 145.

Aussi, malgré un premier choix fait par D. Berthereau, trouve-t-on quelquefois dans ses extraits dix pages de suite qu'on avait lues ailleurs. D'un autre côté, plusieurs morceaux importans lui avaient échappé ou n'étaient pas encore découverts, et il était essentiel de les mettre à leur place.

Les traductions latines de D. Berthereau sont dans un état encore plus défectueux : non-seulement les passages obscurs sont omis ou traduits d'une manière infidèle ; mais, dans les morceaux faciles, les mêmes endroits sont souvent rendus d'une manière différente, ce qui prouve que D. Berthereau n'avait pas encore commencé à mettre ses extraits en rapport les uns avec les autres. Ajoutez à cela que son écriture est si difficile à lire, que quelquefois il faudrait recourir à l'arabe pour la déchiffrer. Enfin, par la manière dont les extraits sont disposés, les recherches étaient fort pénibles; ces extraits étant placés à la suite les uns des autres, il fallait, pour le moindre fait, parcourir toute la collection (1).

La plupart de ces défauts, et d'autres encore, se faisaient remarquer dans la première édition de cette partie de la *Bibliothèque*. Non-seulement les extraits étaient présentés dans le même désordre et d'une manière quelquefois inexacte; mais encore, l'ensemble s'étant trouvé beaucoup plus considérable qu'on n'avait cru d'abord, on se décida, vers la fin du volume, à resserrer ou même à supprimer plusieurs extraits très-importans, ce qui ôta à l'entreprise la plus grande partie de ses avantages.

Cette nouvelle édition paraît devoir remédier à tous

(1) Il n'est pas besoin de dire que les extraits et les traductions de D. Berthereau se conservent à la Bibliothèque du Roi : de tous les ouvrages qu'on cite ici, il n'en est que très-peu qui aient été tirés d'ailleurs, et l'on aura soin de les indiquer.

ces inconvéniens. Ayant déjà travaillé à l'ancienne édition, et nous trouvant dans la position la plus favorable pour puiser aux sources, nous présentons les meilleures garanties de fidélité. Nous avons refait toutes les traductions; nous avons également rétabli les faits importans qui avaient échappé à D. Berthereau, ou qui n'ont été découverts que depuis. Ce travail préalable achevé, nous avons rapproché les extraits les uns des autres, et nous les avons disposés dans un ordre chronologique. A l'occasion de chaque fait, nous avons mis à part les récits originaux, ceux qui étaient les plus voisins des événemens et les plus complets; nous avons placé à la suite les circonstances mentionnées dans les autres récits, et qui ne se trouvaient pas dans les premiers; enfin nous avons élagué tout le reste : il n'a été conservé que les réflexions particulières à certains écrivains, et qui pouvaient donner une idée de la manière de voir et de s'exprimer des Orientaux. De cette manière, l'ancienne édition a été réduite de plus de moitié; et cependant, grâces à l'abondance des faits qui paraissent ici pour la première fois, cette édition est beaucoup plus considérable que la première.

Chaque écrivain d'ailleurs a conservé son ton particulier, sa manière de juger. On les entend raconter tour-à-tour ce qu'ils ont senti, ce qu'ils ont pensé, et l'on assiste en quelque sorte au grand drame des guerres saintes.

Voici d'abord le tableau de chacun des auteurs mis à contribution. Dans ces courtes notices, on ne considérera ces auteurs que par rapport aux croisades; on négligera même de parler de beaucoup de détails secondaires qui seraient devenus fastidieux. Chaque auteur est cité avec soin dans le cours de l'ouvrage; il sera donc facile au lecteur de suppléer à ce qu'on ne dit pas ici.

Ibn-alatir (Ezz-eddin Ali), né dans la ville de Géziré, sur les bords du Tigre, en l'année 1160 de J. C., était fils d'un émir au service des princes de Moussoul. Jeune encore, il alla se fixer dans cette cité. On était alors au moment de la lutte engagée entre Saladin et les colonies chrétiennes de Syrie. Saladin eut l'art de faire de sa cause particulière l'affaire de la religion musulmane; et bientôt cette guerre religieuse entraîna dans sa querelle tous les princes mahométans de Syrie et de Mésopotamie. Ibn-alatir, ainsi que les troupes de Moussoul, y prit une part active, et partagea les périls et les succès de l'islamisme. Il nous apprend lui-même qu'il fut témoin des victoires de Saladin, et des événemens qui, à partir de l'année 1182, réunirent la plus grande partie des colonies chrétiennes sous les lois de l'Alcoran. Un de ses frères servit la même cause avec zèle, et plus tard fut chargé de gouverner la principauté de Damas, sous le fils aîné de Saladin. Quant à l'auteur, il paraît qu'après la conclusion de la paix entre Saladin et Richard, roi d'Angleterre, il renonça entièrement aux affaires, pour ne plus s'occuper que de la composition de ses ouvrages.

Ibn-alatir s'était toujours montré avide d'apprendre. Dans ses voyages précédens, et dans les diverses fonctions qu'il eut à remplir, il n'avait négligé aucune occasion d'accroître la masse de ses connaissances; à son retour à Moussoul, il s'entoura de livres, mit ses matériaux en ordre, et fit de sa maison le rendez-vous des curieux de la ville et des étrangers qui aimaient à s'instruire. Il mourut en 1233, peu de temps après la croisade de l'empereur Frédéric II.

Il reste deux ouvrages historiques d'Ibn-alatir, auxquels nous avons fait de nombreux emprunts. Le premier est une *Histoire des Atabecs*, maison de princes

qui, s'élevant vers les commencemens des croisades, s'emparèrent successivement de Moussoul, d'Alep, de Damas, et qui, partagés en plusieurs branches, se maintinrent avec plus ou moins d'éclat jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle; le second ouvrage est une *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1231.

L'Histoire des Atabecs, par laquelle l'auteur paraît avoir débuté, renferme des détails extrêmement précieux sur l'origine et le développement de la puissance de ces princes. Les Atabecs sont ainsi appelés de deux mots turcs, qui signifient *père du prince*. Ils jouissaient de toute la plénitude de l'autorité souveraine, et pourtant ils se disaient les vassaux et les ministres d'un fantôme de prince de la maison des Selgioukides (1). Comme le père d'Ibn-alatir occupait un emploi auprès d'un des Atabecs, le fils s'est étendu avec une espèce de complaisance sur tout ce qui pouvait accroître la gloire de cette maison : mais, arrivé à l'année 1173, lorsque Saladin, qui avait les plus grandes obligations à la même famille, s'empara sur elle de Damas et de toute la Syrie, il ne peut contenir son ressentiment, et il déclare qu'il n'aura pas la force de retracer des événemens aussi déplorables. Dès ce moment, l'ouvrage n'est presque plus qu'une table chronologique, et elle cesse d'offrir de l'intérêt (2).

---

(1) Voyez ci-après, p. 85.

(2) L'*Histoire des Atabecs* forme un petit volume in-4°. Voyez le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi, ancien fonds, n° 818. La copie paraît avoir subi des interpolations; car à l'année 559 de l'hégire [1164 de J. C.], à propos des commencemens de Saladin, il est question des sultans mamelouks circassiens, qui n'ont régné en Égypte que dans le XV<sup>e</sup> siècle de notre ère. On trouve une notice fort étendue, mais quelquefois inexacte, de cet ouvrage, par Deguignes, dans le tome I du recueil des *Notices et*

A l'égard de l'Histoire générale, c'est le récit, année par année, de tout ce que la muse de l'histoire avait conservé de notable chez les musulmans; c'est peut-être en son genre l'ouvrage le plus remarquable que nous aient laissé les Arabes. L'auteur l'a intitulé *Chronique complète* (1). On y trouve non-seulement tous les événemens de quelque importance, mais les détails qui servent à les mettre sous un plus grand jour : on voit, en le lisant, que l'auteur a recueilli les notions historiques éparses dans une foule de chroniques; qu'il a lu les mémoires particuliers, et qu'il a eu communication des correspondances politiques de Saladin et des autres souverains de la même époque. Cet esprit de recherche, cet amour de la vérité, lui ont acquis la plus grande réputation en Orient; les écrivains arabes sont unanimes dans l'éloge qu'ils font de son érudition; et Aboulféda n'a pas craint d'avouer qu'il lui avait emprunté la meilleure partie de son récit (2).

Malheureusement la Bibliothèque du Roi ne possède que la dernière partie de cet ouvrage : cette portion, composée de six volumes, commence à l'an 772 de notre ère, et finit un peu avant la mort de l'auteur. C'est dans cet espace de temps qu'ont eu lieu les guerres des croisades. Mais la plupart des volumes sont mutilés;

---

*Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi.* Il existe une autre Histoire des Atabecs, dont l'auteur mourut vers l'an 1200 de notre ère, et qui est citée par Hadji-khalfa. Cet auteur était originaire d'Alep et se nommait Emad-eddin Ibn-alatir.

(1) كامل التواريخ. Voyez les manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi, supplément arabe.

(2) A la fin, cependant, Ibn-alatir ne conserve plus la même critique et la même précision : on voit que, mettant successivement par écrit les événemens de son temps qui arrivaient à sa connaissance, il ne se donnait pas le temps de les confronter entre eux; aussi se répète-t-il souvent et se contredit-il quelquefois.

quelques-uns n'ont ni commencement ni fin. Presque immédiatement après le récit de la première croisade, on rencontre une lacune de trente ans (1).

On ne trouve nulle part le nom d'Ibn-alatir; le titre lui-même est en partie effacé et altéré. Un faussaire, croyant donner au livre plus de valeur, avait cherché à le faire passer pour l'ouvrage d'un autre auteur arabe très-fameux, mais antérieur de trois siècles, nommé Thabari; et c'est sous le nom de Thabari, ou de Faux Thabari, qu'on l'avait souvent cité. Mais l'ouvrage porte en lui-même la preuve de sa véritable origine. Dans le cours du récit, l'auteur désigne la ville de Géziré comme sa patrie; il nomme ses frères dans les diverses fonctions dont ils ont été chargés; enfin, dans les endroits où Aboulféda cite Ibn-alatir comme témoin oculaire des événemens qu'il raconte, ces mêmes passages se retrouvent dans la *Chronique complète*, et l'auteur y parle à la première personne.

Boha-eddin (Aboulmahassen Youssouf Ibn-scheddad) naquit à Moussoul en 1145 de J. C. L'étude de l'Alcoran et des traditions musulmanes, celle de la théologie et de la jurisprudence, appelèrent tour-à-tour son attention. Il se rendit ensuite à Bagdad, alors séjour des lettres et des sciences, et s'y livra à la carrière de l'enseignement. On était à l'époque des grands succès de Saladin contre les chrétiens; Jérusalem venait de retomber au pouvoir de l'islamisme. Boha-eddin, qui en ce moment faisait le pélerinage de la Mecque et de Médine, jugea l'occasion favorable pour visiter la ville sainte. Saladin, excité par

(1) M. Schulz a vu l'ouvrage complet dans les deux bibliothèques de Constantinople, dites de *Raghib-pacha* et d'*Athif*. Voyez le *Nouveau Journal asiatique*, janvier 1828, p. 28.

sa grande réputation, l'appela auprès de lui et le nomma cadi de l'armée, ensuite cadi de Jérusalem ; il le chargea encore d'une mission importante auprès du calife de Bagdad et de divers princes de la Mésopotamie. Dès ce moment, Boha-eddin ne quitta plus Saladin : il était encore auprès du sultan lorsque celui-ci mourut, et c'est lui qui nous a fait connaître ses derniers momens. Après la mort de Saladin, Boha-eddin s'attacha au service de son troisième fils, le prince d'Alep. Il fut nommé cadi de cette ville; et du fruit de ses économies, il fonda un collége où les sciences furent enseignées avec beaucoup d'éclat. Il mourut en 1235, et fut enterré dans une chapelle qu'il s'était fait construire.

Boha-eddin avait composé deux ouvrages d'un haut intérêt pour l'histoire des croisades : le premier était un *Traité de la guerre sacrée*, c'est-à-dire, de la guerre à faire à tous les peuples qui ne professent pas la religion musulmane. On sait que le prophète de la Mecque, d'abord persécuté dans sa patrie et hors d'état de lutter contre ses ennemis, avait dans le commencement recommandé la patience à ses disciples : enhardi par ses succès, il décida qu'il était permis de repousser la violence par la violence; enfin, se voyant à la tête d'un petit empire, il fit un devoir pour tous les croyans de propager, par tous les moyens possibles, la nouvelle religion. Dans un siècle où la chrétienté s'était d'elle-même levée en armes contre l'islamisme, il n'est pas étonnant que les musulmans rappelassent avec une nouvelle énergie la doctrine de leur prophète. Boha-eddin recueillit, dans son Traité de la guerre sacrée, tous les témoignages de Mahomet relatifs à cet objet, et montra les devoirs et les récompenses d'une action si sainte. Il nous apprend lui-même que, dans sa première entrevue avec Saladin, il s'empressa de lui faire hommage de cet écrit; que le

sultan l'accueillit avec beaucoup de plaisir, et que cette circonstance ne contribua pas peu à l'affection que le prince ne cessa plus de lui témoigner. Après la mort de Saladin, cet écrit passa au prince d'Alep, et celui-ci ne le conserva pas avec moins de soin.

Il eût été curieux de comparer les raisons données par Boha-eddin, avec celles qui étaient apportées par les chrétiens du temps, pour le soutien de la cause opposée. Malheureusement ce traité ne nous est point parvenu.

Le second ouvrage de Boha-eddin, et celui-ci a été à notre disposition, est une Histoire de la vie de Saladin. Admis dans l'intimité du sultan, personne n'était mieux en état que Boha-eddin de nous initier aux pensées et à la politique de cet homme extraordinaire; aussi, nulle part on ne trouve autant de traits de mœurs et d'anecdotes caractéristiques. L'ouvrage a été publié en arabe et en latin par Schultens (1). L'auteur s'exprime ainsi dans sa préface : « Comme j'ai eu l'avantage d'être témoin des actions de notre maître le sultan Saladin, défenseur de la foi, destructeur du culte des chrétiens, lève-étendard de la justice et auteur de la prise de la ville sainte, j'ai commencé à regarder comme vrai ce qu'on raconte des personnages de l'antiquité, et que le trop grand éloignement a fait croire fabuleux. J'ai été à même de voir des choses telles, que celui qui les connaît ne peut se dispenser de les révéler; je me suis donc décidé à donner en abrégé le récit de ce qui s'est passé sous mes yeux ou de ce que j'ai appris de témoins oculaires. Ce n'est ici que la moindre partie d'un tout; cette partie cependant suffira pour donner une idée du reste. »

(1) Le titre est, *Vita et res gestæ sultani Saladini*; Leyde, 1732; un volume in-folio.

Il résulte des dernières paroles, que ce n'est guère que sur les dernières années du règne de Saladin qu'on doit s'attendre à des détails abondans et nouveaux. En effet, l'auteur a passé rapidement sur l'origine de l'élévation du sultan et la manière dont ce prince arriva à ce degré de puissance qui étonna l'Orient; son récit même n'est pas exempt d'erreurs. Ces lacunes et ces inexactitudes peuvent tenir à deux causes. Boha-eddin ayant été, à ce qu'il paraît, le premier à mettre par écrit la vie de Saladin, n'a bien connu que ce qu'il avait vu lui-même; de plus, cette partie de la vie du sultan donnant lieu à plus d'un reproche, il n'a pas été fâché de la passer sous silence; car il ne dissimule pas l'intention où il était de faire ressortir le plus qu'il était possible la piété du sultan, son amour de la justice, ses autres vertus. On dirait qu'il a voulu établir un contraste entre la vie grave et dévote de Saladin et celle de ses premiers successeurs : aussi, même pour l'époque qu'il décrit en détail, lorsqu'il se présente quelque fait peu honorable pour son héros, il a laissé à d'autres le soin de le faire connaître.

Un autre inconvénient, c'est que l'ouvrage est rédigé avec la plus grande négligence. On voit que c'est une première esquisse, et que l'auteur ne parle des événemens qu'au fur et à mesure qu'ils se présentent à son souvenir. Tout est présenté pêle-mêle, et dans un style à-la-fois incorrect et barbare. L'édition imprimée ayant été faite sur un seul manuscrit, on pouvait croire qu'une partie de ces défauts provenait de l'ignorance du copiste; mais nous avons eu communication des variantes d'un autre manuscrit recueillies par D. Berthereau, et ces variantes ne portent que sur des choses légères.

Il n'en est pas moins vrai que la relation de Boha-eddin est l'ouvrage capital à consulter pour les guerres de Saladin contre les chrétiens; aussi a-t-elle été mise

à contribution par Ibn-alatir lui-même et les écrivains arabes postérieurs.

Émad-eddin (Mohammed), secrétaire particulier de Saladin, naquit à Ispahan, dans la Perse, en 1125 de J. C. Il étudia successivement à Bagdad et à Bassora, et embrassa la carrière des emplois publics. D'abord secrétaire de Noureddin, prince de Damas et d'Alep, il ne tarda pas à attirer l'attention de Saladin; et Noureddin étant mort, Saladin le prit à son service. C'est lui qui rédigea la plus grande partie de la correspondance du sultan avec le calife de Bagdad et les autres princes de son temps. Mais, à la mort de Saladin, Émad-eddin perdit tous ses emplois : il s'occupa alors de la composition de ses ouvrages, et mourut à Damas en 1201.

Émad-eddin paraît avoir eu un caractère noble et généreux. Dans une des expéditions de Saladin contre les chrétiens, le sultan, ayant fait plusieurs prisonniers, ordonna de leur couper la tête; il voulut même que les hommes pieux et dévots de son armée se chargeassent de cette exécution : pour Émad-eddin, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il refusa de souiller ainsi ses mains; il se contenta de demander le plus jeune des prisonniers, qu'il fit élever auprès de lui (1).

On est redevable à Émad-eddin de deux ouvrages relatifs aux exploits de Saladin contre les chrétiens. Le premier est intitulé *l'Éclair de la Syrie* (2), c'est-à-dire, histoire des conquêtes du sultan dans la Syrie, la Palestine et la Phénicie, et il a dû être considérable; mais il ne nous est point parvenu, et nous ne le connaissons

(1) Voyez ci-après, page 181.

(2) البرق الشامی

que par les extraits qui en ont été faits par les chroniqueurs plus récens.

Le second, qui a le même objet, porte le titre de *Modèle de l'éloquence de Kos, relativement à la conquête de Jérusalem* (1). Kos est le nom d'un évêque arabe qui vivait au temps de Mahomet, et qui passait pour l'homme le plus éloquent de son temps (2); c'est comme si l'auteur eût dit : Ouvrage qui, par son élégance, rappelle la gloire des anciens temps. En effet, Émad-eddin n'a rien négligé pour mériter les suffrages de ses contemporains. Malheureusement le goût n'a jamais été bien pur en Orient, et il ne l'était guère davantage à une époque d'ailleurs remarquable par les monumens historiques qu'elle a laissés. L'auteur s'occupe plus des mots que des choses, plus de la forme que du fond; de manière qu'un livre qui, par l'importance du sujet et la position de l'écrivain, était susceptible du plus haut intérêt, tombe sans cesse des mains, et ne laisse que le regret de tant de soins inutiles. L'ouvrage commence aux préparatifs de Saladin contre Jérusalem, et se termine à la mort du sultan et au partage de ses états entre ses enfans (3). Nous nous sommes bornés aux réflexions de l'auteur relatives aux grands événemens; en un mot, à ce qui, par la position personnelle d'Émad-eddin, appartenait à l'histoire elle-même.

(1) كتاب الفتح القسي في الفتح القدسي

(2) Voyez Pococke, *Specimen historiae Arabum*, p. 162, et Hariri, édition de M. Silvestre de Sacy, p. 276.

(3) Voyez les *Manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi*, nos 714 et suivans. Schultens a publié un échantillon de cet ouvrage, avec une traduction latine, à la suite de son édition de Boha-eddin. Il existe un troisième ouvrage historique d'Émad-eddin; c'est une histoire de la dynastie des sultans selgioukides de Perse. Voyez les *Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi*, fonds Saint-Germain, no 327.

Kémal-eddin (Omar) florissait dans le XIII^e siècle de notre ère. Son père, son grand-père et son bisaïeul avaient successivement exercé les fonctions de cadi à Alep, et lui-même fut employé, soit dans l'enseignement, soit dans diverses ambassades. Il possédait à fond l'histoire, la théologie et la jurisprudence musulmane. Il acquit aussi beaucoup de réputation par la beauté de son écriture; on dit même qu'il inventa un genre d'écriture particulier. Il mourut au Caire, où l'invasion des Tartares l'avait obligé de chercher un refuge, en 1261.

Kémal-eddin s'était occupé toute sa vie de l'histoire d'Alep sa patrie. Il composa d'abord un dictionnaire, par ordre alphabétique, de tous les hommes remarquables qui étaient nés ou qui avaient sejourné dans cette ville : cet ouvrage, dont il ne nous est parvenu que deux volumes, et qui porte le titre de *Envie de celui qui veut connaître l'histoire d'Alep* (1), était très-considérable. L'auteur en publia ensuite un abrégé en forme de chronique, sous le titre de *Crême du lait de l'histoire d'Alep* (2).

Cette histoire n'est pas seulement précieuse pour les événemens relatifs à Alep; on y trouve beaucoup de notions sur les événemens de tout le nord de la Syrie et des contrées voisines. C'est principalement sur les règnes de Noureddin et de Saladin, lorsque Alep devint pour ainsi dire la capitale de la Syrie, que les développemens sont abondans. Mais comme l'auteur se contente de répéter ce

---

(1) بغية الطلب فى تاريخ حلب. Voyez les *Manuscrits arabes de la Bibliothèque du Roi*, ancien fonds, n^os 726 et 728. L'ouvrage se trouve complet dans certaines bibliothèques de Constantinople.

(2) زبدة الحلب من تاريخ حلب. Voyez *ibidem*, n° 728. Cet exemplaire, ainsi qu'il est dit à la fin, a été copié sur la copie même de l'auteur.

qui avait déjà été dit par Boha-eddin, Ibn-alatir et autres, nous avons eu rarement à le citer. Il ne nous a été vraiment utile que pour la première période des croisades, époque où nous manquions de tout témoignage contemporain (1).

Abou-schamé (Schehab-eddin Abd-alrahman) florissait à Damas dans le milieu du XIII^e siècle, au moment de la première croisade de S. Louis. On a de lui une compilation historique des événemens du règne de Noureddin et de Saladin, intitulée *les Deux Jardins* (2). C'est la reproduction, année par année, de tout ce qui était parvenu à l'auteur relativement à ces temps mémorables. Le plus souvent, il se borne à répéter mot à mot ce qui avait été dit avant lui. A la fin est un petit appendice faisant connaître ce qui se passa de plus remarquable sous les enfans de Saladin.

Outre les écrits de Boha-eddin, d'Ibn-alatir et d'Émad-eddin, Abou-schamé a mis à contribution, 1° une histoire de la ville de Damas, par Aboulcassem Ibn-assaker, qui vivait vers l'an 1160 (3) : cette histoire, qu'on dit très-volumineuse, ne nous est point parvenue (4); 2° une histoire de la même ville, par Abou-yaly, fils

(1) M. de Sacy, dans sa jeunesse, avait traduit pour l'usage de D. Berthereau toute la partie de l'histoire d'Alep qui se rapporte aux croisades; il remit, il y a près de vingt ans, ce travail au savant M. Wilken, qui s'en est servi pour l'histoire allemande des croisades qu'il publie en ce moment.

(2) كتاب الروضتين في اخبار الدولتين. Voyez les *Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi*, ancien fonds arabe, n° 707 A.

(3) Voyez ci-après, p. 169.

(4) Elle se trouve dans les deux bibliothèques de Constantinople d'Athif et d'Ibrahim-pacha; dans l'une elle forme sept volumes in-folio, et dans l'autre onze.

de Kélanessy; 3° une relation de la fin du règne de Noureddin et du commencement de celui de Saladin, par Ibn-abou-thay. Cet écrivain était contemporain des événemens qu'il raconte : son père, un des principaux citoyens d'Alep, ayant manifesté des doctrines religieuses contraires à celles de Noureddin, avait été chassé de la ville (1); aussi le fils n'a-t-il pas épargné la mémoire de ce prince.

Pour rendre son recueil encore plus complet, Abou-schamé a rapporté, année par année, la correspondance politique de Noureddin et de Saladin. C'est là qu'on trouve les lettres de Saladin au calife de Bagdad et à d'autres souverains, lettres qui furent rédigées, les unes par Émad-eddin, les autres par un ministre du sultan, appelé le cadi Fadel, et qui jettent le plus grand jour sur les interêts politiques de cette époque (2).

Abou-schamé est encore auteur d'une histoire qui s'étendait jusqu'à son temps, et qui ne nous est connue que par les extraits qu'en ont donnés d'autres écrivains (3).

Abd-allatif (Mouaffik-eddin) est le nom d'un médecin de Bagdad qui obtint l'estime de Saladin et de ses enfans, et qui paraît avoir fait de grands progrès dans l'histoire naturelle. Il nous reste de lui une relation de ce qu'il avait observé en Égypte; et cette relation renferme des détails d'un grand intérêt sur l'état de l'Égypte au moment de la cinquième croisade : elle a été imprimée dans le texte original, et traduite en français, en latin

(1) Voyez, sur ces opinions, ci-après, p. 108, note.

(2) M. Silvestre de Sacy avait également traduit dans sa jeunesse une partie des *Deux Jardins;* cette traduction se trouve aussi entre les mains de M. Wilken.

(3) Voyez ci-après, p. 471.

et en allemand (1). Abd-allatif a composé d'autres ouvrages qui nous sont inconnus.

Le livre que nous avons cité sous le titre d'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, et qui a été écrit pour les chrétiens coftes d'Égypte, est la vie de tous les prélats qui ont occupé le siége de cette ville, depuis S. Marc jusque vers le milieu du XIII^e^ siècle (2). La juridiction des patriarches d'Alexandrie s'exerce non-seulement sur l'Égypte, mais sur la Nubie, la Cyrénaïque, et jusqu'en Abyssinie; et, à cette époque, le nombre des chrétiens de ces contrées était beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. On trouve dans cette histoire, à partir du règne de Saladin, des détails importans sur les guerres des croisades. L'ouvrage, commencé dans le X^e^ siècle par un évêque égyptien appelé Sévère, a eu plusieurs continuateurs. Nous ignorons le nom de celui qui a décrit le règne de Saladin; nous savons seulement qu'il vivait au commencement du XIII^e^ siècle. Sans doute, à l'exemple de beaucoup de chrétiens du pays, il occupait un poste d'intendant ou de secrétaire auprès de quelque grand ou de quelque gouverneur de province; du moins, en toute occasion, il cherche à faire ressortir les bonnes qualités du sultan. Quant à celui qui a raconté la sixième croisade, il s'appelait Mauhoub, fils de Mansour. Il se trouvait en ce moment au Caire; et sans lui, nous manquerions de détails très-piquans sur cette expédition.

(1) La traduction française, qui est fort estimée, et qui est de M. Silvestre de Sacy, a paru en 1810, et forme un volume in-4°.

(2) Le titre est كتاب سير الابا البطارقة. Voyez les *Man. or. de la Bibl. du Roi*, ancien fonds arabe, n^os^ 139 et 140; et le fonds Saint-Germain, n° 352 : c'est de là que l'abbé Renaudot a tiré la meilleure partie de son *Historia patriarcharum alexandrinorum;* Paris, 1713, un volume in-4°.

Ibn-giouzi (Schems-eddin Abou-modaffer Youssouf) descendait d'un fameux imam ou ministre de mosquée du même nom (1). Il embrassa aussi la carrière ecclésiastique, et parvint à la dignité d'iman de la grande mosquée de Damas. Il vivait dans la première moitié du XIII[e] siècle. C'est lui qui, au moment de la sixième croisade, lorsque les chrétiens menaçaient de subjuguer toute l'Égypte, fut chargé par son souverain d'appeler les musulmans de Syrie et de Mésopotamie aux armes (2). Plus tard, quand la ville sainte fut remise par le sultan d'Égypte à l'empereur Fréderic II, il prononça un discours dans la grande mosquée de Damas pour réchauffer le zèle des musulmans (3). Il mourut en 1258.

Ibn-giouzi a laissé après lui une chronique universelle intitulée *Miroir des temps* (4), et qui s'étendait jusqu'à sa mort. Nous n'avons que le commencement de la partie qui traite des croisades. L'exemplaire de la Bibliothèque du Roi s'arrête à l'an 517 de l'hégire, 1119 de J. C. (5); encore cette partie se trouve dans le plus grand désordre, et les événemens sont tous confondus. Quant aux faits que nous avons empruntés à cet auteur, et qui sont postérieurs à cette époque, nous les avons tirés d'autres ouvrages.

Ibn-moyassar (Mohammed) a composé une histoire d'Égypte, qui fournit quelques faits pour la première

(1) Voyez les *Annales* d'Aboulféda, aux années 597, 626 et 656 de l'hégire.

(2) Voyez ci-après, p. 410.

(3) Voyez *ibid.* p. 434.

(4) مرآة الزمان.

(5) Voyez les *Manuscrits orientaux de la Bibliothèque du Roi*, ancien fonds arabe, n° 641.

partie de l'histoire des croisades (1). Il en est de même d'Ibn-zoulac (2).

Ibn-khallecan (Schems-eddin Aboul-abbas Ahmed), connu par son dictionnaire des hommes illustres de l'islamisme, était né à Arbèles, au-delà du Tigre, en 1211. Il prit d'abord des leçons de Boha-eddin à Alep. Il fut dans la suite nommé cadi du Caire, et plus tard grand cadi de Damas. Il mourut en 1282.

Son dictionnaire est intitulé *Décès des hommes éminens, et relation des personnes qui ont figuré dans l'histoire* (3). Ce n'est qu'une compilation; mais comme l'auteur avait eu à sa disposition une immense quantité de livres, on trouve là des notions qu'on chercherait vainement ailleurs. Nous l'avons cité pour l'article consacré à Saladin.

Yaféi (Hassan Ibn-ibrahim) est le nom qu'on lit en tête d'un volume qui porte le titre de *Compilation des chroniques égyptiennes, relativement à l'histoire des rois, des califes et des sultans* (4). Ce volume, commençant avec l'année 621 de l'hégire [1223 de J. C.], se termine à l'an 679 [1280]. L'auteur dit, dans sa préface, qu'il écrivait dans cette même année 679; qu'il a dédié son ouvrage au sultan Kélaoun, qui en effet régnait alors sur l'Égypte, et qu'il est parvenu à recueillir des

(1) *Man. ar. de la Bibl. du Roi*, n° 801, A.
(2) *Ibidem*, fonds Saint-Germain, n° 368.
(3) وفيات الاعيان وانبا ابنا الزمان. Voyez les *Man. or. de la Bibl. du Roi*, supplément arabe.
(4) جامع التواريخ المصرية فى ذكر الملوك والخلفا والسلاطين الاسلامية. Voyez *ibidem*.

faits très-importans. Il est certain que certaines parties de cet ouvrage sont d'un grand intérêt. En tête on trouve, en lettres d'or, le nom d'un des fils et successeurs de Kélaoun, à qui apparemment l'ouvrage avait appartenu. Mais, dans le cours du volume, l'auteur renvoie à des événemens qu'il avait racontés long-temps avant le XIII^e siècle de notre ère; d'un autre côté, il fait mention de princes qui n'ont régné que dans le XV^e siècle (1). On peut induire de là que le titre et la préface n'ont été mis qu'après coup, et que c'est ici un volume dépareillé. Ces supercheries sont communes dans un pays où l'on ne fait guère usage que de livres écrits à la main, et où les manuscrits ne portent ni pagination ni titres courans. Il en était de même en Europe, dans le moyen âge. Pour nous, ne connaissant pas au juste le nom de l'auteur, nous l'avons cité sous celui d'Yaféi.

Gémal-eddin (Mohammed Ibn-salem), auquel on doit des renseignemens précieux sur la première croisade de S. Louis, était né à Hamah en Syrie, l'an 1207, et fut pendant long-temps cadi de cette ville. En 1243, lorsque les Kharismins envahirent la Syrie et la Palestine, il se retira en Égypte. Il s'y trouvait encore lors de l'invasion de S. Louis. Comme il était logé dans la maison du gouverneur du Caire, et que ce gouverneur fut plus tard chargé de négocier avec le roi, il fut à portée de recueillir des notions exactes sur les événemens de cette époque. En 1260, il fut envoyé par le sultan Bibars en ambassade auprès de Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric II, et roi de Naples et de Sicile. Il passa plusieurs années en Italie, vivant dans l'intimité avec Main-

(1) Voyez, dans le volume arabe, à l'an 650 de l'hégire.

froi. A son retour, il se fixa dans sa patrie et mourut en 1298, revêtu des fonctions de cadi des cadis.

L'historien Aboulféda, qui avait étudié sous Gémal-eddin, en fait un grand éloge. « C'était, dit-il, un homme d'un mérite distingué, et qui se fit une belle réputation par ses vastes connaissances dans la dialectique, la géométrie, l'astronomie, la jurisprudence et l'histoire. Je l'ai beaucoup fréquenté à Hamah, et c'est lui qui m'aplanit les difficultés qui m'arrêtaient dans la lecture d'Euclide. »

Gémal-eddin avait composé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1° une histoire générale, commençant probablement avec l'islamisme ; 2° une histoire du sultan Malek-saleh, le même qui régnait en Égypte au moment de l'invasion de S. Louis ; 3° une histoire des Ayoubites ou princes de la maison de Saladin, intitulée *Remède contre le chagrin* (1).

L'ouvrage que nous avons cité sous le nom de Gémal-eddin, consiste dans un volume sans frontispice, qui, placé à la suite des six volumes d'Ibn-alatir, était censé faire partie de la chronique de Thabari (2). Il commence à l'année 635 de l'hégire [1237 de notre ère], c'est-à-dire, sept ans après l'époque où finit le dernier volume d'Ibn-alatir. Les premières pages portent encore les traces de la violence, et ce n'est qu'après les deux tiers du volume que l'auteur est appelé par son nom. Là, un nouvel écrivain, nommé Ali Ibn-abd-alrahim, et qui était employé dans les bureaux de la secrétairerie d'état des princes de Hamah, prend la parole, et déclare que l'auteur s'était arrêté là ; et que bien que

---

(1) مفرج الكروب. Voyez Aboulféda, *Annales moslemici*, t. I, p. 458 ; t. V, p. 144 et suiv.

(2) Voyez ci-devant, p. xiij.

l'auteur fût encore en vie, il a jugé convenable de continuer son travail. Il reprend donc le récit de Gémal-eddin, et le poursuit jusqu'au temps où il écrivait, c'est-à-dire, vers la fin du XIII[e] siècle.

Auquel des ouvrages de Gémal-eddin doit se rapporter le volume dont il est ici question? Nous l'ignorons. Peut-être est-ce la dernière partie de l'histoire des Ayoubites. Du moins il est certain que, dans toute la première partie, il n'est guère parlé que des princes de cette famille.

A l'égard du mérite littéraire de l'ouvrage, la rédaction en est fort négligée : Gémal-eddin est d'une diffusion rebutante; ses idées s'offrent presque sans ordre (1). La manière d'Ibn-abd-alrahim est encore plus défectueuse : l'auteur oublie les faits les plus importans pour s'occuper de détails sans intérêt; l'un et l'autre récit cependant nous ont été d'une grande utilité.

Aboulféda (Émad-eddin Ismael) était issu du même sang que Saladin, par la branche des Ayoubites qui régnait sur Hamah. Fidèle aux exemples que ses ancêtres lui avaient laissés, on le voit, dès l'âge de douze ans, assister, en 1284, à la prise du château de Markab sur les chrétiens (2). Il se trouva en 1289 à la prise de Tripoli; enfin, l'année suivante, il contribua à la conquête de Saint-Jean-d'Acre et à l'entière destruction des colonies chrétiennes. Après diverses vicissitudes, Aboulféda fut investi de la principauté de Hamah. Il mourut, âgé de soixante ans, en 1331.

Les nombreux ouvrages d'Aboulféda attestent ses

---

(1) On trouvera ci-après, p. 520, note, un exemple de son peu de critique.

(2) Voyez ci-après, p. 550.

connaissances dans l'histoire, la géographie, les mathématiques, l'astronomie. Celui qui nous intéresse en ce moment est intitulé *Abrégé de l'histoire du genre humain* (1).

Cette chronique, composée dans un temps où les livres étaient rares, et où il fallait qu'un ouvrage tînt lieu de tous les autres, commence à la création du monde, et se termine au temps où vivait l'auteur. La portion qui précède Mahomet, est traitée d'une manière très-rapide; ce n'est qu'en avançant que les détails se multiplient, jusqu'à ce que l'auteur, arrivant à son temps, se livre à de longs développemens. Il résulte d'un plan aussi bizarre, commun du reste à nos chroniqueurs, et même suivi quelquefois par les auteurs grecs du moyen âge, que les derniers siècles occupent une place hors de proportion avec celle des premiers.

Cette histoire est une compilation abrégée des principaux ouvrages historiques publiés antérieurement, et il serait difficile de déterminer ce qui appartient en propre à l'auteur. Il avoue lui-même qu'il en a pris la meilleure partie dans les annales d'Ibn-alatir; et en effet, il le copie souvent mot à mot. Toutes les portions n'en sont pas traitées avec le même soin. Vainement y chercherait-on des notions un peu étendues sur les dynasties musulmanes répandues dans l'Afrique et en Espagne. Le peu de mots que l'auteur dit sur les états chrétiens d'Occident prouve que la connaissance de ces pays lui

---

(1) كتاب المختصر في اخبار البشر. Voyez les *Man. orient. de la Bibl. du Roi*, ancien fonds, n^os 615 et 615 A, et fonds Saint-Germain, n^os 119 et 101. Ce dernier exemplaire est la copie même faite par l'auteur; quelques cahiers seulement qui manquaient ont été écrits par une autre main : ce n'est, au reste, qu'une première rédaction; et cet exemplaire est plus précieux par les souvenirs qu'a laissés l'auteur, que par l'usage qu'on en peut faire.

était à-peu-près étrangère : quelquefois aussi il n'a pas recouru aux sources les plus pures. On peut lui reprocher d'être moins exact sur les révolutions qui agitèrent l'Asie mineure, vers les temps des croisades, qu'Aboulfarage, qui avait écrit avant lui. Quant à la partie consacrée aux sultans mameloucks d'Égypte et de Syrie, l'auteur tait souvent les faits les plus importans, tandis qu'il se complaît dans des détails minutieux. On ne doit point perdre de vue que, sa principauté étant à la merci des monarques égyptiens, il ne pouvait sans danger présenter un tableau trop véridique des crimes qui ont souillé l'histoire de ces princes.

L'histoire d'Aboulféda passe cependant, et avec raison, pour le monument historique des Arabes le plus important qui ait été publié en Europe. La partie qui est postérieure à l'établissement de la religion musulmane, a été imprimée avec une traduction latine et des notes (1). Le succès qu'a obtenu l'ouvrage n'est pas seulement fondé sur la longue suite des siècles qu'il embrasse; on ne peut refuser à l'auteur le mérite de nous avoir conservé, sur bien des points, des faits que nous ne connaissons que par lui.

En 1797, l'Académie de Goettingue, voulant rappeler l'attention sur des événemens qui faisaient presque l'unique pensée de nos pères au moyen âge, proposa de déterminer en quoi consistaient les faits transmis par les écrivains arabes sur les guerres des croisades. Pour cela, elle voulut qu'on indiquât tout ce qui se trouve rapporté par Aboulféda, en l'accompagnant de ce qui avait été dit

(1) L'édition a paru à Copenhague, de 1789 à 1794, en cinq volumes in-4°, sous le titre d'*Annales moslemici*. L'auteur de la traduction est le savant Reiske; celui qui a surveillé l'édition est le savant M. Adler, qui y a fait quelques améliorations.

ailleurs. C'était supposer qu'Aboulféda était l'autorité principale sur ces matières (1). Mais, telle est l'abondance de la mine que nous exploitons ici, que le récit d'Aboulféda nous a à peine fourni quelques pages.

Aboulfarage (Grégoire) était né de parens syriens, à Malatia en Asie mineure, et était chrétien du rite jacobite. Son père, d'extraction juive, était médecin de profession. A l'âge de dix-huit ans, Aboulfarage se rendit, en 1244, à Antioche, puis à Tripoli. Successivement évêque de Gouba et d'Alep, il devint primat des chrétiens jacobites, et mourut en 1286.

Aboulfarage est auteur de deux histoires universelles commençant à la création du monde, et écrites l'une en arabe et l'autre en syriaque. La chronique arabe, qui se termine à l'an 1284 de notre ère, a été publiée avec le texte et une traduction latine (2). Il en est de même de la chronique syriaque (3); mais celle-ci a été continuée jusqu'en 1297, et la fin est d'un autre auteur.

Aboulfarage avait débuté par sa chronique syriaque, et il avait cherché à se rendre utile aux chrétiens syriens ses compatriotes. Ce ne fut que plus tard que, voulant satisfaire quelques-uns de ses amis, il se décida à en publier une version arabe. Mais il paraît qu'à cette occasion, il puisa à de nouvelles sources; car souvent le second récit est très-différent du premier.

L'une et l'autre chronique ont d'ailleurs l'avantage de

(1) Le prix fut remporté par M. Wilken, qui, depuis, a publié une savante histoire des croisades en allemand.

(2) Le titre est *Historia compendiosa dynastiarum*; deux volumes, in-4°; Oxford, 1663. L'éditeur est le savant Pococke.

(3) Le titre est *Chronicon syriacum*; deux volumes in-4°, Leipsic, 1789. Les éditeurs sont MM. Kirsch et Bruns; mais l'édition, tant pour le texte que pour la traduction, fourmille de fautes.

renfermer des détails peu connus sur les guerres des Mogols et des Tartares, en Asie mineure, en Syrie et en Mésopotamie. Les chrétiens orientaux avaient en général peu d'éloignement pour les Tartares, d'abord ennemis mortels de l'islamisme, et ils firent cause commune avec eux. D'ailleurs l'auteur, par sa position, avait pu facilement s'instruire de ce qui les concernait.

Nous avons eu occasion de citer quelquefois une histoire particulière du sultan Bibars, le même qui commandait les mameloucks lors de la descente de S. Louis en Égypte, et qui porta ensuite un coup mortel aux colonies chrétiennes. Il existe une histoire de la vie de Bibars, décrite année par année, et même jour par jour; l'auteur est Mohi-eddin Aboulfadl Abd-allah, secrétaire intime du sultan, et son ministre dans quelques-unes de ses négociations (1). Mais ici, c'est un simple abrégé de la relation de Mohi-eddin; le titre est: *Traité des vertus secrètes de Bibars, extrait de sa vie particulière* (2). L'abréviateur se nomme Schafi, fils d'Ali; il était contemporain de Mohi-eddin, et c'est Mohi-eddin lui-même qui l'engagea à cette entreprise. Il écrivait vers l'an 1315 de notre ère. Malheureusement son abrégé paraît fait sans goût et sans critique (3).

Nous avons également cité une histoire de Kélaoun, autre sultan mamelouck, qui ne causa pas moins de dommage aux colonies chrétiennes. Cette histoire ne

---

(1) Voyez ci-après, p. 514.

(2) كتاب حسن المناقب السرّية المنتزعة من السيرة الظاهرية *Manuscrits orient. de la Bibliothèque du Roi*, ancien fonds, n° 803.

(3) Il existe deux autres vies de Bibars par Ezz-eddin Ibn-scheddad et Soyouthi; mais ni l'une ni l'autre ne nous sont parvenues.

renferme pas seulement les détails relatifs à la personne du prince; on y trouve le texte des traités de paix rédigés sous son règne, ce qui donne à cette chronique un avantage sur toutes celles de la même époque (1). C'est probablement Mohi-eddin qui en est l'auteur. La copie en est faite avec le plus grand soin, et paraît avoir appartenu à quelque prince; mais il manque des cahiers, et il est impossible de rétablir la suite entière du récit (2).

On connaît un abrégé d'histoire universelle, par un chrétien d'Égypte appelé George Elmacin, ou plutôt Elmakin. Elmakin remplissait les fonctions d'écrivain à la cour du sultan. Il naquit en 1223 de notre ère, et mourut en 1273. Sa chronique, en partie publiée en arabe et en latin, commençait à la création du monde et finissait en 1260. Il en existe une continuation faite vers le milieu du XV^e^ siècle; le titre est; *la Voie droite et la Perle unique* (3).

Novaïri (Schehab-eddin Ahmed), auteur d'une espèce d'encyclopédie historique très-célèbre, était originaire d'Égypte, et mourut vers l'an 1332 de J. C. Son ouvrage porte le titre de *Terme de l'intelligence relativement aux divers genres de sciences* (4). Il en existe un exemplaire complet dans la bibliothèque de Leyde, et Reiske en a donné une notice fort étendue (5). Quant à l'exem-

(1) *Manuscrits orient. de la Bibl. du Roi*, fonds Saint-Germain, n° 118 B.

(2) Hadji-khalfa cite une autre histoire de Kélaoun et de son fils Malek-aschraf, qui prit Saint-Jean d'Acre, par le cadi Fadel.

(3) النهج السديد والدر الفريد. Voyez les *Man. orient. de la Bibl. du Roi*, ancien fonds, n° 619.

(4) نهاية الارب فى فنون الادب

(5) Voyez ses *Prodidagmata ad tabulas Hadji-khalfa.*

plaire de la bibliothèque du roi, il consiste dans quelques volumes détachés (1).

Déhébi (Schems-eddin Mohammed), né à Damas en 1274 et mort en 1347, a composé, entre autres ouvrages, une chronique intitulée *Chronique de l'islamisme* (2), et qui est une espèce de dictionnaire des écrivains musulmans rangés par siècles. La Bibliothèque du Roi n'en possède que deux volumes.

Ibn-férat (Mohammed), né en 1335 de notre ère, et mort en 1405, est auteur d'une chronique universelle fort étendue ; c'est une compilation dans le genre de celle des *Deux Jardins*, avec cette différence qu'elle ne se rapporte pas seulement à certains personnages ni à une époque déterminée, mais qu'elle embrasse à-la-fois tous les temps et tous les lieux. Cette compilation est peut-être le recueil historique le plus considérable et le plus complet qui existe en Orient. Il en existe dix volumes dans la bibliothèque impériale de Vienne, et ces dix volumes ne contiennent qu'une petite partie de l'ouvrage. Le premier commence vers l'an 1104 de notre ère, et le dernier se termine avec le XIV^e siècle. On voit que du moins ces volumes renferment la période historique des croisades; seulement ils sont déparés par quelques lacunes.

Ces dix volumes, par suite des vicissitudes de la guerre, ayant été apportés en 1809 à Paris, feu M. Jourdain, orientaliste laborieux, en fit un extrait considérable qui est déposé à la Bibliothèque du Roi. La plus grande

(1) Voyez l'ancien fonds, n^os 683 et 702.

(2) تاريخ الاسلام. Voyez les *Man. orient. de la Bibl. du Roi*, n^os 646 et 753.

partie est traduite en français; le reste est transcrit textuellement. Comme le manuscrit est retourné en 1815 à Vienne, il est à regretter que M. Jourdain n'ait pas étendu son travail à toute la durée des croisades. Ses extraits n'embrassent que le treizième siècle; encore il y manque la première croisade de S. Louis. On doit desirer que quelqu'un, à portée de consulter le manuscrit original, achève la tâche de M. Jourdain. A en juger par le morceau que nous connaissons, il n'est pas douteux que le reste ne contienne des faits aussi nouveaux qu'importans. Réduit à nous servir de l'extrait de M. Jourdain, nous avons traduit la partie qui ne l'était pas encore; nous avons corrigé le reste à l'aide de passages d'autres chroniques; et l'on verra que ce n'est pas la portion la moins curieuse de cette partie de la *Bibliothèque.*

Makrizi (Taky-eddin Mohammed) naquit au Caire vers l'an 1365, et mourut en 1442. Sa famille prétendait descendre du calife Ali, gendre de Mahomet, par la branche qui donna le jour aux princes fatimites. Il fut, à diverses reprises, revêtu de la charge de mohtessib ou commissaire de police du Caire, et exerça d'autres emplois; mais ayant de bonne heure contracté le goût d'une vie retirée et studieuse, il trouva le temps nécessaire pour la composition de ses nombreux ouvrages. Les deux qui intéressent les croisades sont, 1° une histoire d'Égypte, à partir de Saladin jusqu'au temps où vivait l'auteur: elle est intitulée *Traité de la route qui mène à la connaissance des dynasties royales* (1), et nous a été fort utile depuis la sixième croisade jusqu'à l'entière

(1) كتاب السلوك لمعرفة دول الملوك. Voyez les *Manusc. arabes de la Bibl. du Roi*, ancien fonds, n° 672.

destruction des colonies chrétiennes; 2° une description géographique et historique de l'Égypte, intitulée *Livre des avertissemens et de la réflexion, au sujet des divisions territoriales et des monumens* (1). L'auteur, à propos des lieux qui ont figuré dans les croisades, revient sur les mêmes événemens que dans son histoire. Nous l'avons mis à contribution pour les divers siéges de Damiette. Makrizi était un homme d'une immense érudition, et, dans ses livres, il parle de tout; malheureusement, à l'exemple de la plupart de ses compatriotes, il n'usait pas toujours d'une saine critique (2).

Aboulmahassen (Gémal-eddin Youssouf Ibn-tagribardi) était un autre écrivain du XV^e siècle. Né à Alep, où son père était émir, il alla s'établir au Caire, où il fut élevé à la même dignité. Il paraît avoir exercé à-la-fois les fonctions civiles et militaires. Il dit lui-même avoir réuni les avantages de la plume et de l'épée. Entre autres ouvrages, il a composé une histoire d'Égypte intitulée *Livre des étoiles resplendissantes relativement aux rois d'Égypte* (3). C'est une compilation où l'on trouve quelques faits tirés d'ouvrages qui ne nous sont point parvenus.

Soyouthi (Abd-alrahman Gélal-eddin) a beaucoup écrit, et cependant nous a fourni deux ou trois faits seulement. Il était né en Égypte, en 1445, et était originaire de la ville de Syouth ou Soyouth; c'est de là que

(1) كتاب المواعظ والاعتبار في ذكر الخطط والاثار Voyez les *Manuscrits orientaux de la Bibl. du Roi*, n° 676 et suiv.

(2) Voyez-en des exemples, ci-après, p. 262 et 520.

(3) كتاب النجوم الزاهرة في ملوك مصر والقاهرة. Voyez les *Man. or. de la Bibl. du Roi*, ancien fonds arabe, n^os 662 et suiv.

lui vient son nom de Soyouthi. Il mourut au commencement du XVI^e siècle, peu de temps avant la conquête de l'Égypte par Sélim. L'ouvrage que nous avons cité de lui est une histoire d'Égypte, depuis la création du monde jusqu'à son temps. Elle est intitulée *Beaux points de vue de l'histoire d'Égypte* (1).

Mogir-eddin (Abd-alrahman), auteur d'une histoire des villes de Jérusalem et d'Hébron, écrivait au commencement du XVI^e siècle et était cadi de Jérusalem. Son histoire porte le titre de *Confident agréable relativement à l'histoire de Jérusalem et d'Hébron* (2). L'auteur, qui, suivant l'usage, commence à la création du monde et va jusqu'à son temps, décrit les divers édifices élevés dans ces deux villes, et n'omet aucun des faits qui de près ou de loin intéressent son sujet. C'est sur-tout à l'époque du règne de Saladin qu'il ne connaît plus de bornes. Comme pourtant il est arrivé après les autres; il a dû en général répéter ce qui avait déjà été dit (3).

Telle est la suite des ouvrages que nous avons mis à contribution. D. Berthereau en avait fait entrer

(1) كتاب حسن المحاضرة فى إخبار مصر والقاهرة. Voyez les *Man. ar. de la Bibl. du Roi*, ancien fonds, n^os 790 et 791.

(2) كتاب الانس الجليل بتاريخ القدس والخليل. Voyez les *Man. ar. de la Bibl. du Roi*, n° 713.

(3) Un premier extrait de l'ouvrage de Mogir-eddin fut publié en 1754 dans le *Journal étranger*, sous le faux nom de *Scheikh Zéman*; il paraît avoir eu originairement pour auteur le célèbre Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*. M. de Hammer a donné plusieurs nouveaux extraits dans les *Mines de l'Orient*; mais à l'époque où M. de Hammer a fait ses extraits, il ne connaissait pas bien le sujet; son travail présente des imperfections.

quelques autres dans sa collection; mais ils n'offrent rien de particulier. Par exemple, D. Berthereau a fait un extrait de quarante-cinq pages d'un ouvrage d'un certain Omari (1), qui n'est en général autre chose que la reproduction textuelle de la chronique d'Aboulféda.

De tous ces ouvrages, il n'y en a qu'un qui ne soit pas écrit en arabe; c'est la chronique syriaque d'Aboulfarage. D'un autre côté, à l'exception des deux chroniques d'Aboulfarage, de l'histoire des patriarches d'Alexandrie et de la relation d'Elmakin, tous ont été composés par des musulmans. Ils doivent donc, indépendamment d'autres motifs, respirer un esprit différent de celui de nos chroniques du moyen âge.

La plupart de ces chroniques ne sont que des extraits ou des compilations d'autres chroniques. En effet, le nom des écrivains originaux a été, de tout temps et en tout pays, rare. Ici les auteurs originaux sont Ibn-alatir, Boha-eddin, l'historien des patriarches d'Alexandrie, l'historien de Kélaoun, &c. Mais les extraits et les compilations remplacent quelquefois des ouvrages originaux qui manquent. D'ailleurs, qu'on ne s'y trompe pas : ce ne sont pas toujours les historiens les plus dignes de ce nom qui instruisent le mieux. Les grands écrivains ont une marche à suivre, une mesure à garder; et pour ne pas détourner l'attention, ils sont quelquefois obligés de cacher ou de ne montrer qu'à demi les considérations les plus importantes. Combien de faits précieux de l'antiquité nous ignorerions, s'il ne nous était resté que les immortels ouvrages des Tacite et des Tite-Live?

Les divers auteurs que nous citons avaient reçu le jour ou habitaient en Syrie, en Égypte, en Mésopota-

(1) Voyez les *Man. arab. de la Bibl. du Roi*, nº 642.

mie, c'est-à-dire, sur le théâtre même des guerres saintes. Ils étaient, par conséquent, en position de bien connaître les hommes et les choses, et cette circonstance donne un nouveau poids à leur récit. Il n'y a que l'Asie mineure qui, Aboulfarage excepté, ne nous a fourni aucun écrivain; encore Aboulfarage n'est arrivé que vers la fin des croisades. A l'époque où les croisés parurent sur la scène, l'Asie mineure venait à peine d'être conquise par les musulmans, et ces musulmans étaient des nomades partis du fond de la Tartarie. Il n'est pas étonnant qu'il ne se soit point trouvé parmi eux un observateur en état de nous transmettre l'effet de l'arrivée des guerriers d'occident.

Il en est à-peu-près de même de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, pour les commencemens des croisades. On verra qu'à quelques détails près, nous avons été réduits, pour cette époque, à citer le témoignage d'écrivains venus une ou deux générations après. Combien cependant n'eût-il pas été intéressant d'entendre raconter, par un écrivain contemporain, la première impression de la présence des chrétiens d'Europe, de leur humeur vive et brusque, de leurs mœurs presque sauvages? Il résulte d'abord de ce silence une grande sécheresse. Mais, à partir de l'année 1122 de notre ère, les faits commencent à se développer, et les détails ne cessent presque plus de s'étendre jusqu'à la fin. On entend le récit d'hommes qui ont assisté aux événemens, ou qui même y ont pris part; nous citons, entre autres, des émirs, des gens de loi, des ministres, des ambassadeurs, des hommes du rang le plus élevé; et ces auteurs sont encore pleins de l'émotion qu'ils avaient reçue.

C'est sur-tout pour les personnages qui ont joué un rôle principal qu'on trouvera ici des détails abondans.

Tel est le sultan Saladin, qui se présente sous un point de vue nouveau. On peut nommer encore Richard Cœur-de-Lion, l'empereur Frédéric II et S. Louis, dont la présence fit la plus vive sensation sur les peuples qu'ils étaient allés combattre.

La plupart des ouvrages que nous avons mis à contribution, étaient inédits ou n'avaient jamais été traduits : ceux qui étaient déjà connus paraissent ici avec des améliorations; nous les avons presque tous revus sur de nouveaux manuscrits. D'ailleurs l'avantage de voir les mêmes événemens racontés par trente auteurs différens, nous les a fait considérer sous des faces particulières. Sans doute il a été fort avantageux pour nous de trouver une partie des matériaux rassemblés, et de profiter de ce qui avait été fait; mais du moins on avouera que jamais, sur l'époque décrite ici, personne n'avait recueilli autant de notions, et que la mine, quoique non épuisée, jette un jour tout nouveau sur le moyen âge.

Il est vrai que plusieurs relations importantes ont manqué à nos recherches; c'est un inconvénient que nous ressentons mieux que personne : mais si l'on ne veut pas déprécier ses propres richesses, qu'on voie s'il existe quelque part une collection à comparer à celle qui a été à notre disposition. Aboulféda, et d'autres auteurs orientaux, ont fait connaître dans leurs préfaces les ouvrages qui avaient servi à la composition des leurs; aucun n'a cité une masse plus imposante de matériaux que celle qui a été employée ici.

Il est encore vrai que plusieurs des chroniques dont nous nous sommes servis, sont incomplètes ou dans un état affligeant. Accoutumé que l'on est aux commodités amenées par la découverte de l'imprimerie, on aimerait à n'avoir à manier que des livres bien complets, bien paginés, bien déterminés; mais il faut avoir égard à

la nature des choses. Qu'on vienne examiner dans les bibliothèques les manuscrits latins et français de la même époque, et l'on verra s'ils sont mieux conditionnés.

Maintenant nous allons nous liver à quelques nouvelles considérations sur les ouvrages qui nous ont servi de guides, et sur l'usage que nous en avons fait.

Nous avons dit que presque tous les auteurs que nous citons sont musulmans. Leur récit doit nécessairement s'en ressentir, sur-tout à une époque où les religions chrétienne et musulmane étant, pour ainsi dire, en présence, il s'agissait pour elles d'une lutte à mort. Aussi ces auteurs ne ménagent-ils pas les guerriers d'Occident. Ordinairement lorsque les noms des chrétiens se présentent sous leur plume, il les accompagnent des mots *que Dieu les maudisse;* ou bien ils leur donnent les qualifications d'*impies* et d'*infidèles*. A l'égard des soldats de leur religion, ils les appellent les *soldats de Dieu*, les *fidèles croyans*. Ceux d'entre les musulmans qui meurent sont regardés comme des martyrs, et on les désigne par un mot arabe qui a le même sens que celui de martyr en grec.

Les noms mêmes et les surnoms de ces auteurs, ainsi que ceux des princes de la même époque, attestent le plus profond respect pour la religion musulmane. On a vu revenir sans cesse, et l'on verra revenir encore dans le cours de l'ouvrage, ces noms de Émad-eddin, Kémal-eddin, Nour-eddin, Schems-eddin, et autres du même genre. Le mot *eddin*, en arabe, signifie *la religion*, et celui qui le précède annonce quelque chose qui s'y rapporte : ainsi, le nom d'Émad-eddin signifie *la colonne de la religion;* Kémal-eddin, *le complément de la religion;* Noureddin, *la lumière de la religion;* Schems-eddin, *le soleil de la religion*. Les écrivains qui ont porté des surnoms de ce genre, les recevaient au moment

où, leurs études étant terminées, ils étaient admis au rang de docteurs; c'était pour eux un engagement de faire tourner à la défense de l'islamisme leurs lumières et leur expérience. Il en était à-peu-près de même des princes; on leur donnait de pareils surnoms lorsqu'ils arrivaient au pouvoir. Car d'ailleurs les uns et les autres avaient déjà des noms particuliers, tels que Omar, Mahmoud, et ceux-ci leur avaient été imposés à leur naissance ou au moment de la circoncision.

Il est certain que les auteurs musulmans n'observent pas toujours une entière impartialité; ils passent quelquefois légèrement sur les revers des armées musulmanes, et ne rendent pas aux croisés toute la justice qui leur est due.

Mais en général ils respectent les faits, et les présentent sans altération et sans réticence, c'est-à-dire, tels qu'ils se sont passés. On n'a qu'à comparer les époques pour lesquelles il existe, chez les chrétiens et les musulmans, des récits de témoins oculaires, par exemple, pour le siége de Saint-Jean-d'Acre, sous Saladin; on verra que les uns et les autres s'accordent parfaitement.

Cette espèce d'impartialité est portée si loin, qu'on la prendrait quelquefois pour de l'indifférence; elle tient à l'esprit de résignation naturel aux Orientaux. Les peuples d'Orient, accoutumés au joug du despotisme, n'osent pas raisonner sur les événemens de ce monde, et reçoivent tout ce qui leur arrive, sinon avec insensibilité, du moins sans manifester leurs sentimens. On dirait qu'ils ont toujours sous les yeux le despote qui les arrête. De là, ce sang-froid imperturbable avec lequel ils racontent les actions les plus atroces. On ne sait presque jamais ce qu'ils approuvent ou ce qu'ils condamnent; il n'y a qu'un succès éclatant ou une punition exemplaire qui les tire de leur impassibilité. La même

réserve, au reste, se fait remarquer dans les livres historiques de la Bible.

Il n'est pas besoin, d'après cela, de dire que les auteurs arabes sont sobres d'observations politiques. Il ne leur vient pas en pensée de dérouler le tableau des causes plus ou moins éloignées des événemens et celui de leurs effets. La seule chose qu'ils se permettent, ce sont des applications des paroles de l'Alcoran, comme les chroniqueurs occidentaux du moyen âge en faisaient pour celles de nos livres saints. Toujours à la veille de quelque bouleversement nouveau, comment auraient-ils essayé d'expliquer les temps passés? Il aurait fallu qu'ils eussent eu des modèles sous les yeux, et les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome leur étaient inconnus. Au reste, si les Orientaux manquent de tout esprit philosophique, ils sont moins portés à juger les faits à travers le prisme de leurs préjugés; et souvent on démêle mieux la vérité dans leurs froides narrations, que dans les récits passionnés et systématiques de certains écrivains d'Europe.

On sera probablement étonné de l'extrême simplicité qui règne habituellement dans le récit des auteurs arabes. On a tant entendu parler de l'enflure et de la déclamation orientales, qu'au seul mot d'écrivains orientaux, on se figure tout ce qu'il y a de plus emphatique et de plus outré. Mais qu'on se rappelle la différence qui existe entre les divers livres de la Bible : tandis que certains passages des prophètes surpassent la portée d'une intelligence ordinaire, la Genèse, le livre de Ruth, celui des Juges, sont de la plus grande naïveté. Il en est de même dans la littérature arabe; pendant que certains écrivains, sur-tout les poëtes et ceux qui veulent les imiter, n'emploient que les images les plus extraordinaires, les autres se traînent pour ainsi dire terre à terre, et ne se doutent même pas qu'il y ait un art d'embellir la pensée. Quel-

ques-uns, tels qu'Ibn-alatir, dans son Histoire des Atabecs, et Boha-eddin, dans sa Vie de Saladin, ont essayé, en certaines occasions, de se mettre au niveau des événemens. Souvent ils sont tombés dans la déclamation et le mauvais goût; mais souvent aussi ils se sont élevés à la véritable éloquence (1). Émad-eddin a entrepris de se maintenir d'un bout à l'autre à cette hauteur; mais il a été obligé de travestir les faits, et n'a réussi qu'à jouer sur les mots. A l'exemple des rhéteurs de sa nation, il a employé dans le récit une prose cadencée et rimée, et le besoin de la rime l'a entraîné à un choix d'expressions qui souvent sont étrangères au sujet.

Le style dans lequel a écrit Émad-eddin est celui de la chancellerie orientale; c'est celui des lettres de Saladin et de Bibars; et les lettres des princes orientaux de nos jours sont écrites de même. Émad-eddin était le secrétaire de Saladin; mais il aurait dû savoir qu'il existe une autre manière de reproduire les événemens qu'avec des jeux de mots : d'ailleurs ce qui peut plaire dans quelques pages, devient insupportable dans un ouvrage de longue haleine. Émad-eddin a été désapprouvé par plusieurs écrivains de son propre pays : le compilateur des *Deux Jardins*, après avoir dit, dans sa préface, qu'il lui a fait de nombreux emprunts, ajoute que cependant il a été contraint d'user de beaucoup de réserve, parce que cet auteur, à force de courir après la rime, fait perdre le fil du récit, et finit par ennuyer son lecteur.

Non-seulement le style des chroniques arabes est habituellement simple, mais il est souvent trivial. La langue arabe, du moins telle qu'elle est employée dans le langage ordinaire, n'a pas acquis la pureté et l'élé-

(1) Voyez ci-après, p. 58, 78, 267, &c.

gance soutenues de certaines langues de l'Europe actuelle. Il n'existe en Orient qu'une manière de s'exprimer, et c'est celle de tout le monde.

Ce défaut provient en partie du peu de ressources qu'offre le langage usité chez les chroniqueurs. L'arabe est en lui-même pauvre; il n'a qu'un mot pour exprimer plusieurs nuances différentes. On a beaucoup parlé de la richesse de cette langue, et l'on a dit qu'elle avait jusqu'à mille mots pour exprimer le même objet; les Arabes eux-mêmes ont dit qu'il faudrait une mémoire plus qu'humaine pour retenir tous les mots de leur langue : mais on aurait dû ajouter que ces mille mots, s'ils existent, sont particuliers à quelques peuplades, ou n'ont jamais été employés que par certains auteurs; que d'ailleurs la plupart ne sont que des qualificatifs, et qu'ils conviennent à plusieurs objets à-la-fois.

La pauvreté de la langue arabe se fait sur-tout sentir dans les mots composés, genres d'expressions qui tiennent lieu de périphrases, et qui donnent tant de précision à nos langues. Elle n'est pas moins sensible dans les mots qui supposent une civilisation avancée. Croirait-on qu'à une époque où l'Orient était dans un état de guerre permanent avec l'Occident, les Arabes n'avaient pas de mots qui répondissent à ceux de *garnison*, d'*approvisionnement*, &c. Le fond de la langue arabe, tel qu'on le retrouve dans les chroniques du moyen âge, est resté le même que lorsqu'il était particulier aux tribus nomades de l'Arabie; nos langues actuelles, au contraire, sont riches, parce qu'elles se sont successivement enrichies des débris des langages antérieurs.

Les auteurs arabes manquent en général de cet enchaînement d'idées, de cet ordre logique qui donne tant de lucidité au style de certains écrivains d'Europe. Si l'on excepte Kémal-eddin, Makrizi, Aboulféda, les

autres ne sont habituellement que des copistes, ou ont présenté leurs idées sans ordre et sans liaison. On voit là une preuve des immenses obligations que nous avons aux écrivains classiques de l'antiquité! Sans Aristote et des esprits philosophiques comme le sien, nos grands écrivains se seraient-ils tracé la marche exacte qu'ils ont suivie?

Nous avons dû resserrer le style lâche et diffus des chroniques arabes. Celles sur-tout qui traitent de l'histoire générale avaient besoin de ces réductions. Les historiens orientaux, comme les historiens d'Occident à la même époque, étant dans l'usage de s'asservir strictement à l'ordre des années, morcellent les événemens, et forment un article à part de tout ce qui a eu lieu à une époque différente. D'un autre côté, les faits se multipliant et se pressant les uns les autres, il était nécessaire à chaque fois d'amener le récit par des transitions. Pour nous qui avions à ne parler que des faits relatifs aux croisades, ces transitions étaient inutiles.

Nous avons supprimé non-seulement tout ce qui tenait à une marche trop compliquée, mais les circonstances indifférentes et les petits faits sans résultat. Il y a dans les chroniques, sur-tout dans les chroniques qui traitent d'événemens contemporains, des faits qui n'intéressent que le pays ou le siècle dans lequel ils se sont passés; il y en a même qui n'ont jamais intéressé personne, et dont il n'a été fait mention que par suite d'un manque de goût. Pourquoi reproduire ces superfluités? Dans ces sortes de cas, nous nous sommes contenté de donner une simple analyse, sans nous astreindre à l'ordre suivi dans l'original.

Mais dans les endroits qui sont véritablement traduits, endroits marqués par des guillemets, nous avons mis le plus grand scrupule à reproduire les idées et l'esprit des

Orientaux. Quelquefois, pour plus de clarté, nous avons fait des transpositions; mais ordinairement nous avons rendu phrase pour phrase et mot pour mot. Nous avons sur-tout tenu à bien faire ressortir l'esprit particulier à certains écrivains. C'est ainsi que Boha-eddin, toujours absorbé par ses idées de piété, rapporte tout à Dieu, et qu'Ibn-alatir, moins résigné, semble murmurer quelquefois contre les desseins de la providence. D'un autre côté, le premier est plein de vénération pour la mémoire de Saladin et ne tarit pas sur ses vertus; le second ne peut lui pardonner sa conduite injuste envers la famille de Noureddin, et cherche en plusieurs occasions à obscurcir sa gloire.

Les faits ont été disposés par ordre chronologique; c'est l'ordre le plus facile à suivre : c'était d'ailleurs celui de nos auteurs; et les personnes qui voudront recourir aux sources, retrouveront plus aisément le passage. Que si la date sous laquelle nous avons placé l'événement n'est pas la même que celle où l'a mise l'auteur original, nous en avons averti.

La difficulté consistait sur-tout à porter l'ordre dans cette multitude de faits, à les coordonner entre eux, enfin à en faire un tout qui, dégagé de détails trop minutieux, pût permettre au récit une marche libre, la seule qui lui convienne. Dans cette nouvelle édition, nous avons non-seulement lié les fragmens que nous avions à citer, de manière à en former un récit non interrompu, mais nous y avons mêlé les faits et les anecdotes qui s'y rattachent, et qui pouvaient donner une idée de l'esprit, des mœurs et des institutions des Orientaux au moyen âge.

Les auteurs musulmans datent les événemens de l'hégire, mot arabe qui signifie *fuite*, et qui désigne l'époque où Mahomet, quittant la Mecque sa patrie, jeta

les fondemens d'un nouvel empire. L'hégire eut lieu en 622 de notre ère. Outre cette première différence, il y a celle des années. Les musulmans suivent l'année lunaire, année qui a onze jours de moins que l'année solaire usitée parmi nous; il résulte de là que leur année recommence chaque fois à une époque différente par rapport à la nôtre, et que les années chrétiennes et musulmanes se croisent presque sans cesse. Nous nous sommes conformés à l'ordre des années musulmanes, et nous avons mis à côté l'année chrétienne qui y correspond (1).

Il y a telle époque des croisades qui n'est bien rapportée que dans les écrits des Arabes; il en est d'autres, sur-tout dans la première partie, sur lesquelles il faut absolument recourir au récit des chrétiens. Nous n'avons pas essayé de remplir ces lacunes, et c'est dans l'histoire générale des croisades qu'on doit chercher l'ensemble des faits. En général nous n'avons cité les témoignages des chroniques de l'Occident, que lorsque ces témoignages étaient indispensables pour l'intelligence des chroniques de l'Orient.

(1) Aboulfarage, quoique chrétien, a, dans sa Chronique arabe, daté les événemens de l'hégire; dans sa Chronique syriaque, au contraire, il suit l'ère d'Alexandre, autrement dite des Séleucides, qui commence en l'année 312 avant Jésus-Christ. De son côté, l'historien des patriarches d'Alexandrie a daté les faits de l'ère de Dioclétien ou des martyrs, qui commence à l'an 282 de notre ère. Il nous a paru inutile de compliquer le récit par ces diverses manières de dater; d'autant plus que l'historien des patriarches d'Alexandrie et Aboulfarage ne sont cités que par intervalle, et que d'ailleurs ces deux auteurs ont cru devoir eux-mêmes mettre leur ère en rapport avec celle des musulmans.

# BIBLIOTHEQUE

## DES

# CROISADES.

---

## EXTRAITS DES HISTORIENS ARABES.

---

Au moment où les croisés parurent sur la scène, l'Orient présentait le spectacle du désordre. L'empire fondé par les premiers successeurs de Mahomet était dissous, et des peuples venus du fond de la Tartarie occupaient la plus belle partie des contrées soumises par les Arabes. Les Turcs, autrement appelés *Turcomans*, passant l'Oxus sous la conduite des enfans de Selgiouk, s'étaient successivement emparés de la Perse, de la Mésopotamie, de la Syrie et de l'Asie mineure; en ce moment, ils menaçaient à-la-fois l'Égypte et Constantinople.

Il ne restait aux empereurs grecs que de faibles débris de leurs anciens domaines. Presque tous les pays situés au-delà du Bosphore reconnaissaient les lois de Mahomet; il en était de même des anciennes possessions des princes chrétiens d'Arménie et de Géorgie; les pays montagneux seuls avaient conservé leur indépendance. Cependant la population des cités subjuguées par les musulmans était en grande partie chrétienne; les villes étaient habitées presque en entier par des chrétiens d'origine grecque, syrienne, arménienne et géorgienne. Les vainqueurs, habitués à la vie nomade, préféraient le séjour des campagnes, et y partageaient avec certaines tribus d'origine arabe la culture des bestiaux.

1

D'un autre côté, la domination arabe se bornait presque à l'Égypte, à l'Afrique et à une partie de l'Espagne. Environ deux siècles avant les croisades, un aventurier, se disant issu de Mahomet par sa fille Fatime, était parvenu à mettre dans ses intérêts les musulmans d'Afrique, et un de ses descendans régnait encore sur les côtes d'Afrique, sur l'Égypte et une partie de la Syrie. A l'égard du calife de Bagdad, qui appartenait également, par Abbas, oncle de Mahomet, au sang du prophète, et dont les ancêtres avaient si long-temps régné sur les nations musulmanes, il était réduit à la seule puissance spirituelle, et les Turcs le faisaient trembler jusque dans sa capitale.

Aux divisions politiques s'étaient jointes les divisions religieuses. Les califes de Bagdad et ceux d'Égypte, se prétendant également seuls et légitimes pontifes, se traitaient réciproquement d'intrus et d'hérétiques, et les peuples s'étaient partagés entre les deux compétiteurs. Les califes d'Égypte avaient en leur faveur les peuples qui reconnaissaient leur autorité temporelle. Les califes de Bagdad triomphaient par-tout où avaient pénétré les armes turques. Les Turcs qui étaient partis de la Tartarie sans connaître aucune religion positive, trouvant la doctrine des pontifes de Bagdad établie en Perse, l'adoptèrent sans hésiter, et leurs conquêtes successives lui donnèrent un nouveau crédit.

Au milieu de ces controverses, il s'était formé diverses sectes dont il reste encore des traces. La principale était celle des ismaliens, autrement appelés *baténiens*, d'un mot arabe qui signifie *secret*, et *assassins*, d'un autre mot arabe qui désigne une boisson enivrante. En effet, ces sectaires faisaient profession d'une doctrine indépendante de tout culte extérieur, et avaient recours à l'ivresse pour se mettre en état de commettre les actions les plus horribles. Les ismaliens qui plus tard s'établirent dans les montagnes voisines de Tortose et de Tripoli, et dont le nom a servi depuis à désigner les plus grands attentats, étaient alors répandus dans toute la Syrie et dans les contrées voisines. D'abord attachés à la doctrine des califes d'Égypte, et ne pouvant se manifester au dehors, ils s'étaient créé une religion qui n'admettait pas de devoirs, et ils étendaient par-tout le trouble et l'effroi.

D'ailleurs, l'esprit de faction était devenu général. C'est sous le sultan Malek-schah, trente ans seulement avant les croisades, que la puissance des Selgioukides avait acquis

son plus grand développement. C'est sous le règne de ce prince que les Turcs avaient envahi la Syrie et l'Asie mineure. Mais à sa mort, ses enfans se disputèrent l'autorité, et l'esprit d'indépendance s'empara des commandans de province.

A l'arrivée des croisés, Nicée, Icone et la meilleure partie de l'Asie mineure, ne reconnaissaient pas d'autres lois que celles du fils d'un cousin de Malek-schah, à savoir, Kilig-arslan, fils de Soliman. Une autre partie de l'Asie mineure, au nord de la Syrie, obéissait à un émir appelé Keme-schtekin.

Le désordre s'était communiqué à la Mésopotamie, pays limitrophe du centre de la puissance des Selgioukides. Kerboga, nommé par le sultan de Perse gouverneur de Moussoul, s'était rendu presque indépendant; il en était de même de la plupart des émirs du pays.

Mais nulle part l'esprit de licence n'avait fait plus de progrès qu'en Syrie. Dans cette contrée, il y avait presque autant de principautés que de villes, et chaque principauté était en guerre avec celle qui l'avoisinait. Redouan et Deccac, fils de Toutousch, frère de Malek-schah, dominaient sur Alep et Damas. Bagui-sian commandait dans Antioche.

Les provinces égyptiennes n'étaient pas plus tranquilles. Le calife du Caire vivait enfermé dans son palais, et le visir exerçait toute l'autorité. Les Égyptiens étaient alors maîtres de Tyr, de Sidon, d'Ascalon et des autres villes maritimes de Phénicie et de Palestine; ils étaient même parvenus, à l'aide du désordre, à rentrer dans Jérusalem. Mais le gouvernement avait perdu toute considération, et les villes frontières étaient pour ainsi dire abandonnées à elles-mêmes.

Les auteurs arabes ne parlent pas des différentes troupes de croisés qui arrivèrent les premières à Constantinople et trouvèrent la mort dans les provinces qui avoisinent Nicée. A l'égard de l'armée conduite par Godefroi et ses compagnons, ils se contentent de dire en quelques mots qu'elle prit Nicée, qu'elle remporta, dans son passage au travers de l'Asie mineure, plusieurs avantages sur le sultan Kilig-arslan, fils de Soliman, et qu'elle pénétra en Syrie par les défilés de la Cilicie. Ce n'est que dès ce moment qu'ils commencent à entrer dans quelques détails sur les guerres que se firent les musulmans et les chrétiens d'Occident. Ils n'appellent

jamais ceux-ci que du nom de *Francs*. La gloire et les conquêtes de Charlemagne avaient élevé ce nom au-dessus de tous les autres; il se répandit dans l'Orient et s'y conserve encore. Il suffira donc d'avertir qu'on entend par cette dénomination les Français, les Italiens, les Anglais, les Allemands, les Danois et les peuples chrétiens d'Espagne; en un mot, que toutes les nations de l'Europe s'y trouvent comprises, à la réserve des musulmans d'Espagne, des Grecs de Constantinople et des peuples sauvages du Nord, qui ne prirent jamais part aux croisades.

## § I.

### Arrivée des croisés en Syrie. — Prise d'Antioche.

*An 490 de l'hégire [1097 de J. C.].* Kemal-eddin, auteur de l'Histoire d'Alep, après avoir parlé des divisions qui régnaient à cette époque entre les divers princes des villes de Syrie, ajoute qu'ils avaient fait trève à leurs querelles particulières, et qu'ils s'étaient tous tournés contre Genah-eddaulé, prince d'Émesse, lorsque l'on commença à entendre parler de l'approche des Francs. A cette nouvelle, Bagui-sian, prince d'Antioche, dit : « Je ferai mieux de retourner » à Antioche et d'y attendre les Francs. » Là-dessus les confédérés se séparèrent.

Kemal-eddin continue ainsi : « A peine Bagui-sian fut-il de retour à Antioche, qu'il apprit que les Francs étaient entrés dans Belané, à peu de distance d'Antioche, et avaient mis cette ville au pillage. Il envoya aussitôt ses deux fils appeler du secours de toute part. L'un alla à Damas, à Émesse et auprès des tribus arabes qui occupaient les campagnes voisines; le second s'adressa aux Turcomans, à Kerboga, prince de Moussoul, et aux maîtres des régions situées à l'orient de la Syrie. Tous les musulmans furent invités à prendre la défense de l'islamisme.

» Tout-à-coup une flotte chrétienne de vingt-deux vaisseaux (1), venant de l'île de Chypre, aborda à Laodicée, saccagea cette ville et se remit en mer.

» Les Francs étaient entrés en Syrie du côté du septen-

(1) Cette flotte était composée de pirates flamands.

trion. On estimait leur nombre à trois cent vingt mille hommes. Dès le 2 du mois de schoual [mois de septembre], ils attaquèrent Bagras et étendirent leurs courses sur le territoire d'Antioche. Cette ville fut bientôt menacée elle-même. Aussitôt les forteresses et les places voisines, habitées en grande partie par des chrétiens, se soulevèrent et égorgèrent les garnisons musulmanes. C'était l'effet de la mauvaise conduite de Bagui-sian et de son gouvernement tyrannique. Les chrétiens arrivèrent devant Antioche le 28 du mois. »

*An 491 [1098 de J. C.]*. C'est toujours Kemal-eddin qui parle. « Au commencement de cette année, les Francs envoyèrent un détachement de trente mille hommes pour ravager la principauté d'Alep. En ce moment, Deccac, prince de Damas, s'avançait avec le fils de Bagui-sian et les troupes de Syrie au secours d'Antioche. Il prit avec lui une partie de l'armée, et, tombant sur les Francs, il en tua un grand nombre. Quant au fils de Bagui-sian, il avait quitté l'armée et était allé implorer le secours de Redouan, prince d'Alep. Redouan lui fournit quelques troupes; Socman, fils d'Ortok, ancien maître de Jérusalem, y joignit les siennes. Le fils de Bagui-sian retournait avec ces renforts vers Antioche, lorsqu'il rencontra un corps de chrétiens qui, bien qu'inférieurs en nombre, le mirent en fuite et le poursuivirent jusqu'aux portes d'Alep.

» Les Arméniens qui habitaient Harem, entre Alep et Antioche, crurent l'occasion favorable pour secouer le joug des musulmans. Ils vinrent même faire des courses sur le territoire d'Alep; mais ayant été surpris par les troupes du pays, on les conduisit à Alep, où ils furent tous massacrés au nombre de plus de quinze cents.

» Les Francs, que Dieu maudisse! étant arrivés devant Antioche, avaient creusé un fossé entre eux et la ville : leur dessein était de se garantir des attaques de la garnison, qui faisait de fréquentes sorties. Bagui-sian envoya demander du secours de tous côtés. Déjà Kerboga avait rassemblé des forces considérables et venait de passer l'Euphrate (1). Tous les princes de Syrie, si l'on excepte Redouan, allèrent le

(1) Il avait avec lui, selon Aboulfarage, cent mille hommes de cavalerie.



joindre. Dans le nombre, on remarquait Decaac, prince de Damas; Genah-eddaulé, prince d'Émesse; Socman, fils d'Ortok, et Vatab, fils de Mahmoud, chef de quelques escadrons d'Arabes nomades. L'armée musulmane se trouva rassemblée à la fin de gioumadi second [mois de mai] dans les environs d'Alep, et se mit aussitôt en marche vers Antioche.

» Il y avait dans cette ville un homme connu sous le nom de *Zerrad*, ou faiseur de cuirasses; on l'avait préposé à la garde de l'une des tours. Cet homme, voulant se venger de Bagui-sian, qui lui avait enlevé ses richesses, écrivit à un des chefs de l'armée chrétienne appelé Boémond ces paroles : « Je suis dans telle tour; je te livrerai Antioche, si tu » me promets avec la vie telle et telle chose. » Boémond souscrivit à tout; mais il se garda bien de parler de cette correspondance aux autres chefs. L'armée chrétienne était commandée par neuf chefs, à savoir : Godefroi, le comte Baudouin son frère, Boémond, Tancrède fils de la sœur de Boémond, Raymond de Saint-Gilles et autres. Boémond les fit assembler et leur dit : « Si nous prenons Antioche, qui » en aura la souveraineté? » Là-dessus il s'éleva un vif débat, et chacun voulut être maître de la ville. Alors il reprit : « Que chacun de nous commande le siége pendant » une semaine, et que la ville soit au pouvoir de celui sous » le commandement de qui elle aura été prise. » Tous se rangèrent de cet avis. Quand le tour de Boémond fut venu, le faiseur de cuirasses, que Dieu maudisse! jeta une corde aux soldats de ce prince. On était alors dans la nuit du jeudi 1er de regeb [commencement de juin]. Ils escaladèrent les murs; ceux qui arrivèrent les premiers aidèrent aux autres; et dès qu'ils furent en nombre suffisant, ils attaquèrent les sentinelles et les massacrèrent. Voilà comment Boémond prit Antioche. Quand le jour parut, les Francs se disposèrent à se répandre dans la ville. Au bruit qui s'éleva, Bagui-sian s'imagina que la citadelle aussi était au pouvoir des chrétiens; il sortit aussitôt de la ville avec quelques fuyards, et courut quelque temps n'ayant plus qu'un de ses gens avec lui. Il tomba de cheval; cet homme le releva; il tomba encore, cet homme l'abandonna; un moment après un bûcheron arménien passa près de Bagui-sian, lui coupa la tête et la porta à Antioche.

» On ne saurait décrire le nombre des musulmans qui

souffrirent en ce jour le martyre. Les Francs pillèrent la ville et réduisirent les musulmans qui vivaient encore en servitude. »

Tel est le récit de Kemal-eddin. Un autre écrivain, appelé Ibn-giouzi, nous apprend de plus que Bagui-sian, à la nouvelle de l'approche de l'armée musulmane, avait fait sortir tous les chrétiens d'Antioche. A en croire cet auteur, ce fut par une fenêtre grillée que les croisés s'introduisirent dans la ville; et celui qui la leur ouvrit se nommait Firouz. Bagui-sian, ajoute-t-il, s'enfuit précipitamment, abandonnant sa famille et ses biens; mais à peine fut-il à une certaine distance, qu'il eut du regret d'être parti si vite. Il descendit de cheval, se jeta de la poussière sur la tête, versa des larmes et se frappa la poitrine; puis il fut tué par un bûcheron arménien.

Enfin un auteur cité par Ibn-giouzi, et nommé Abou-yali, prétend que ce furent quelques habitans d'Antioche qui, pour se venger des mauvais traitemens de leur prince, livrèrent une tour aux Francs à prix d'argent. Le même auteur ajoute qu'environ trois mille musulmans se retirèrent dans la citadelle et se préparèrent à s'y défendre.

## § II.

### Combat auprès d'Antioche. — Défaite des Musulmans.

Nous allons de nouveau laisser parler Kemal-eddin. « Cependant les chefs de l'armée musulmane étaient déjà arrivés à Artah. Un de leurs détachemens surprit les Francs au pont de fer qui est sur l'Oronte, et les tailla en pièces. Ils s'approchèrent ensuite d'Antioche; et apprenant que la citadelle tenait encore, ils reprirent courage; ils arrivèrent devant cette ville un mardi 6 de regeb (1). Les Francs s'y trouvèrent assiégés. En même temps, Kerboga se mit en communication avec la citadelle, et y fit entrer un de ses lieutenans pour la commander; mais la division ne tarda pas à se mettre dans l'armée musulmane. Une haine implacable existait entre Deccac, prince de Damas, et son frère Redouan, prince d'Alep. C'est pour cela que ce dernier n'avait

(1) C'était quelques jours seulement après que les chrétiens y étaient entrés.

pas pris part à cette expédition. Deccac ayant découvert que Kerboga et Redouan s'envoyaient de fréquens messages, craignit pour lui-même et se mit sur ses gardes. Dans le même temps une partie des Turcs et des Arabes se prirent de querelle; plusieurs Turcomans même se débandèrent à l'instigation de Redouan (1). On finit pourtant par se mettre d'accord, et il fut résolu qu'on viendrait s'établir dans la plaine auprès d'Antioche. Les musulmans se déployèrent devant la *porte de la mer*, et creusèrent un fossé entre eux et la ville. Pendant ce temps, les Francs, en proie à la disette, étaient réduits à se nourrir de cadavres et des animaux qu'ils pouvaient se procurer. Le 26 de regeb, ils sortirent en armes. Les uns étaient d'avis de les faire rentrer; les autres proposaient de n'en laisser sortir qu'un petit nombre à-la-fois, afin de les tuer les uns après les autres (2). Comme on se croyait sûr de vaincre, on négligea de s'arrêter à aucune mesure. Au moment où l'armée s'ébranla, les Turcomans y mirent le désordre, de manière qu'elle s'enfuit sans combattre. Les Francs crurent d'abord que c'était une ruse; ils s'abstinrent de poursuivre les musulmans, et cette erreur fut le salut de tous ceux à qui Dieu voulait conserver la vie. Kerboga se voyant seul avec une partie des troupes, abattit ses tentes et se dirigea du côté d'Alep. Il n'avait péri aucun homme de marque; le carnage ne tomba que sur des volontaires, des valets et des goujats de l'armée. Mais les effets, les provisions de bouche et les bagages qu'on abandonna aux chrétiens, se montaient à des sommes immenses. Tous ceux qui dans la retraite s'écartèrent du gros de l'armée, furent dépouillés par les Arméniens du pays.

» Après cette victoire, les Francs attaquèrent la citadelle et la reçurent à composition. Le commandant fut retenu dans la ville, et la garnison escortée jusqu'aux confins de la principauté d'Alep, où elle fut attaquée par les Arméniens du pays et détruite en partie. Quant à Kerboga, à son arrivée près d'Alep, il reçut de Redouan les secours qui lui étaient nécessaires et continua sa marche vers Moussoul.

(1) Aboulféda fait mention d'une nouvelle circonstance : il dit que Kerboga en usa mal avec les émirs, et les traita avec hauteur, ce qui les indisposa contre lui.

(2) Suivant Aboulfarage, Kerboga les laissa tous sortir, afin, disait-il, qu'il n'en pût échapper aucun.

Les troupes de Damas et des autres villes de Syrie rentrèrent aussi dans leurs provinces, et toute l'armée musulmane se trouva dispersée. »

Écoutons maintenant le récit d'Ibn-giouzi : « Les princes musulmans, dit-il, unirent leurs forces et vinrent tous ensemble assiéger les Francs dans Antioche. A l'égard d'Afdal, premier ministre du calife d'Égypte (1), il n'envoya aucune troupe. J'ignore pourquoi, ajoute-t-il, car il avait de l'argent et des hommes en abondance. Les Francs se trouvant pressés dans Antioche et réduits à se nourrir de feuilles d'arbre, le comte de Saint-Gilles, homme adroit et plein d'artifice, imagina la ruse suivante, de concert avec un moine. Le moine enfouit une lance dans un certain lieu; après quoi il dit aux Francs : « J'ai vu en songe Jésus-Christ, qui m'a dit : » *Il y a dans tel endroit une lance sous terre; cherchez-la;* » *si vous la trouvez, vous serez vainqueurs; car c'est la* » *lance dont j'ai été percé.* En conséquence, jeûnez pendant » trois jours, adressez à Dieu vos prières et faites des au- » mônes. » Au troisième jour, les Francs se rendent avec le moine au lieu désigné : ils se mettent à creuser et trouvent la lance. A cette vue, ils crient au miracle, ils jeûnent, font des aumônes, sortent contre les musulmans et les mettent en déroute. »

Ibn-giouzi cite encore le témoignage d'Abou-yali, qui ne peut s'empêcher de s'étonner que des hommes réduits à la dernière extrémité eussent défait les musulmans, réunis en nombre infini, et soutenus de toutes les ressources possibles.

Aboulfarage a également dit quelques mots sur l'étonnante victoire remportée par les croisés, avec cette différence qu'il l'attribue, non à la découverte d'une lance, mais à celle du bâton qui servait à l'apôtre S. Pierre (2).

---

(1) L'auteur donne à Afdal le titre d'*émir algioiousch* امير الجيوش, ou chef des armées; c'est le titre qu'Albert d'Aix a écrit par corruption *merauis*.

(2) Telle est la version d'Aboulfarage dans sa Chronique arabe; dans sa Chronique syriaque, au contraire, il n'est plus question de bâton, mais des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ. Ces deux versions peuvent être également vraies. Les auteurs latins rapportent qu'après le succès prodigieux de la découverte de la lance, il y eut une foule d'autres découvertes du même genre.

## § III.

**Événemens qui suivirent la prise d'Antioche. — Entrée des croisés dans Jérusalem. — Bataille d'Ascalon.**

Les croisés, profitant de leurs succès, ne tardèrent pas à se répandre dans les contrées voisines d'Antioche.

Kemal-eddin fait mention d'un certain Omar, commandant de la ville d'Ezaz (1), dans la principauté d'Alep, lequel se révolta contre Redouan et appela les Francs à son secours. Le comte de Saint-Gilles accourut avec quelques troupes et prit la défense d'Omar. En s'en retournant, il emmena le fils d'Omar en otage à Antioche. Cet enfant y mourut quelque temps après. Quant au père, il fut pris plus tard par Redouan et mis à mort.

Le même auteur parle ensuite de la prise de la ville de Baré ou d'Elbarié par le comte de Saint-Gilles, qui, ajoute-t-il, sans égard pour sa parole, livra cette ville au pillage; après quoi il continue ainsi: « Le comte de Saint-Gilles prit avec lui le reste de l'armée, aussi bien que les Arméniens et les autres chrétiens du pays, et alla assiéger Marra. L'armée chrétienne était de cent mille hommes; elle coupa les arbres dans la campagne, et construisit une tour assez haute pour dominer les remparts de la place. Les habitans s'étaient hâtés d'appeler à leur secours Redouan, prince d'Alep, et Genah-eddaulé, prince d'Émesse; mais ni l'un ni l'autre ne voulurent les défendre. A la suite d'un assaut terrible, qui dura depuis le matin jusqu'à la prière du soir, les chrétiens entrèrent dans la ville. Ils promirent d'abord sûreté aux habitans, et reçurent pour cela un tribut qui fut levé sur chaque famille: mais le lendemain, dès que le jour parut, ils remirent l'épée à la main et massacrèrent les hommes en état de porter les armes, réservant les femmes et les enfans pour l'esclavage. Il périt ainsi vingt mille personnes, hommes, femmes et enfans; il n'y eut en général de sauvé que le petit nombre de ceux qui auparavant avaient cherché leur salut dans les places voisines. Plusieurs périrent dans les supplices, pour n'avoir pas voulu découvrir le lieu où ils avaient caché leurs richesses; d'autres moururent de soif, parce qu'ils

(1) C'est la ville que les auteurs chrétiens appellent Hasar.

n'avaient pas de quoi payer l'eau qu'on voulait leur vendre. Les Francs s'arrêtèrent pendant trente-trois jours dans la ville, et ne se retirèrent qu'après avoir rasé les fortifications et brûlé les maisons et les mosquées. »

Ibn-giouzi répète en partie les mêmes détails. Il parle ensuite de la marche des Francs vers Jérusalem.

*An 492 [1099]*. « Les Francs, dit Ibn-giouzi, lorsqu'ils partirent d'Antioche, étaient au nombre d'un million d'hommes, dont cinq cent mille en état de combattre (1). Le reste se composait d'ouvriers et d'employés aux pierriers et aux autres machines de guerre. Ils suivirent le bord de la mer. Jérusalem appartenait alors aux Égyptiens. Celui qui en avait le commandement s'appelait Iftikhar-eddaulé, ou *la Gloire de l'empire*. Le siége dura quarante jours. Les Francs élevèrent deux tours pour dominer les murs de la place : l'une du côté de la porte de Sion, l'autre du côté des portes d'Asbat et d'Amoud, ou portes des *Tribus* et de *la Colonne*. Les assiégés parvinrent à brûler la tour de la porte de Sion ; à l'égard de la seconde, elle fut approchée des murs. Alors les Francs firent jouer toutes leurs machines à-la-fois ; puis, attaquant *comme un seul homme*, ils mirent les musulmans en fuite et entrèrent de force dans la ville. La foule se réfugia dans la mosquée Alacsa et ses dépendances (2). Les Francs, les y poursuivant, tuèrent, dit-on, cent mille personnes, et firent autant de prisonniers. Ils n'épargnèrent pas même les vieillards des deux sexes (3). En ce lieu étaient rassemblées d'immenses richesses. Ils y

---

(1) Il n'est pas besoin de dire que ce nombre est fort exagéré. Kemal-eddin s'est tenu plus près de la vérité, en ne le faisant monter qu'à trois cent vingt mille hommes.

(2) C'est la mosquée bâtie par Omar sur l'emplacement du temple de Salomon, et qui porte encore le nom d'Omar. Cette mosquée, outre le temple proprement dit, renferme un parvis et plusieurs chapelles, entre lesquelles est celle de la Sacra ou de la Roche, ainsi appelée parce que, dans l'opinion des musulmans, on y conserve la pierre sur laquelle le patriarche Jacob appuya la tête la nuit où il vit l'échelle mystérieuse qui conduisait de la terre au ciel. Voyez la description de la mosquée et de ses dépendances, dans le *Voyage d'Aly-Bey*, t. III, et atlas.

(3) Si l'on en croyait le cadi Mogir-eddin, auteur d'une Histoire de Jérusalem et d'Hébron, la mort de tant de personnes serait en partie venue de ce qu'on avait accordé aux musulmans un délai de trois

trouvèrent soixante-dix lampes, dont vingt en or (1) et les autres en argent (2). Ils enlevèrent aussi un tennour ou grande lampe d'argent, du poids de quarante rotts ou livres de Syrie (3). Quant aux Juifs, on les enferma dans leur synagogue et on les y brûla. Jérusalem n'avait pas cessé d'être au pouvoir de l'islamisme depuis le règne du calife Omar, l'an 16 de l'hégire [638 de J. C.]. »

Un auteur musulman appelé Ibn-zoulak, croyant sans doute donner plus de solennité à cet événement, prétend qu'au moment de l'entrée des chrétiens dans la ville sainte, le soleil s'éclipsa, la terre se couvrit de ténèbres, et les étoiles apparurent en plein jour.

Cependant le visir égyptien Afdal accourait d'Égypte en Syrie, accompagné, selon Ibn-giouzi, de vingt mille hommes. Étant arrivé deux jours après la perte de Jérusalem, il se porta vers Ascalon. Ibn-moyassar nous apprend qu'il envoya un député aux chefs des chrétiens, pour leur reprocher les cruautés qu'ils avaient commises; mais les chrétiens, s'avançant avec toutes leurs forces, l'obligèrent à prendre la fuite. Plusieurs des musulmans s'étaient cachés dans les branches des sycomores qui couvrent le pays : les Francs mirent le feu aux arbres et firent périr ces musulmans dans les flammes.

Ensuite les Francs entreprirent le siége d'Ascalon. Déjà, suivant Ibn-giouzi, ils avaient forcé les habitans à leur pro-

---

jours pour sortir de la ville, et que la presse fut si grande aux portes de la mosquée, que plusieurs y périrent. Le nombre des morts est sans doute exagéré; mais la manière dont s'opéra ce carnage n'est que trop constatée. On peut recourir au témoignage des auteurs chrétiens eux-mêmes.

(1) Chacune était du poids de mille mitscals, ou de dix livres de douze onces.

(2) Celles-ci pesaient chacune trois mille six cents dirhems de Syrie, ou environ vingt-quatre livres de douze onces.

(3) Ces richesses étaient le fruit de la piété des Musulmans; Mahomet a promis de grandes récompenses à tous ceux qui feraient quelques offrandes à cette mosquée. Voyez à ce sujet le témoignage d'un auteur musulman, *Mines de l'Orient*, t. II, p. 382. Encore aujourd'hui, les Musulmans se font un devoir de montrer la même piété. Le P. Roger, qui, il y a quelques siècles, trouva le moyen d'entrer dans la mosquée, y compta jusqu'à sept mille lampes. Voyez l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriant, t. II.



mettre un tribut de vingt mille pièces d'or; mais au moment d'en faire la levée, il survint une querelle parmi les chefs, qui furent contraints de se retirer.

Tel est le court récit de la bataille d'Ascalon, qui occupe une si grande place dans l'histoire et la poésie chrétiennes. On attribue tout l'honneur de cette victoire à Raymond de Saint-Gilles. Le cadi Mogir-eddin nous apprend qu'un poëte musulman, voulant faire sa cour à Raymond, lui adressa ces mots singuliers : « Tu as vaincu par l'épée du Messie. » O Dieu! quel homme que ce Saint-Gilles! la terre n'avait » pas vu de déroute semblable à celle d'Afdal; » et que le visir, pour se venger, fit assassiner le poëte.

Après ces événemens, beaucoup de musulmans n'osèrent plus demeurer en Syrie. Ibn-giouzi rapporte qu'un cadi et d'autres personnes de la ville de Damas se retirèrent à Bagdad, et se présentèrent au divan ou conseil d'état du sultan, en s'arrachant les cheveux et fondant en larmes. Le cadi se leva en présence de l'assemblée, et fit un discours qui tira des larmes de tous les yeux. Le divan envoya un député au sultan, qui était alors avec son armée dans le Khorassan, au nord de la Perse, pour lui exposer les malheurs de l'islamisme : mais la discorde s'était introduite dans la maison des princes selgioukides; ils avaient tous pris les armes, et se disputaient l'autorité les uns aux autres. Dieu permit, ajoute l'historien, pour des vues qui nous sont cachées, que la démarche du divan restât inutile.

Suivant Aboulféda, ce fut par les fuyards que l'on apprit à Bagdad la nouvelle de la prise de la ville sainte. On était alors au mois de ramadan ou mois du jeûne; la douleur devint générale, et le peuple se répandit dans les mosquées pour implorer la miséricorde divine. Les esprits furent si troublés, qu'on oublia d'observer le jeûne. Dans ces circonstances, le poëte Abivardi composa des vers dont voici le sens :

« Nous avons mêlé le sang à l'abondance de nos larmes. Il ne nous reste pas d'abri contre les malheurs qui nous menacent!

» Les tristes armes, pour un homme, de répandre des pleurs, lorsque la guerre embrase tout de ses épées étincelantes!

» O enfans de l'islamisme, bien des combats vous restent à soutenir, dans lesquels vos têtes rouleront à vos pieds!

» Comment dormir et fermer les paupières, lorsqu'on est atteint par des commotions qui réveilleraient l'homme le plus profondément endormi?

» Vos frères dans la Syrie n'ont pour se reposer que le dos de leurs chameaux ou les entrailles des vautours.

» Les Romains (1) les couvrent d'opprobre; et vous, vous laissez traîner votre robe dans la mollesse, comme quelqu'un qui n'a rien à craindre!

» Que de sang a été répandu! que de femmes à qui on n'a laissé pour couvrir leur beauté que leurs mains!

» Entre les coups de lance et d'épée le choc est si épouvantable, que la tête des enfans en blanchirait de frayeur.

» Telle est cette guerre, que ceux mêmes qui s'éloignent de ses fureurs dans l'espoir de s'en préserver, grincent bientôt les dents de regret.

» Il me semble voir celui qui repose à Médine (Mahomet) se lever pour crier de toute sa force : O enfans de Haschem!

» Quoi! mon peuple ne vole pas à l'ennemi la lance à la main, lorsque la religion croule par ses fondemens!

» Il n'ose pas approcher du feu, crainte de la mort, et il ne voit pas que le déshonneur est une blessure qui reste!

» Est ce donc que les chefs des Arabes se résigneront à de tels maux, et que les guerriers de la Perse se soumettront à un tel avilissement?

» Plût à Dieu, puisqu'ils ne se battent plus par zèle pour la religion, qu'ils résistassent pour le salut de leurs proches!

» S'ils renoncent aux récompenses célestes, lorsque le danger les appelle, ne seront-ils pas du moins attirés par l'espoir du butin? »

En effet, remarque le cadi Mogir-eddin, de qui nous empruntons ces vers vraiment remarquables, il ne pouvait pas arriver de plus grand malheur à l'islamisme; les rois de la terre n'étaient pas assez forts pour chasser les Francs de leurs conquêtes; il fallait attendre la volonté du Dieu suprême, qui enfin reprit Jérusalem par les mains de son élu Saladin. Pour moi, ajoute Mogir-eddin, telle est ma pensée; je n'ai

(1) Le poëte se sert du mot *Romain* ou plutôt du mot *Grec*, pour désigner les guerriers d'Occident. Les musulmans eurent d'abord des guerres si terribles à soutenir contre les Grecs de Constantinople, derniers restes de l'empire romain, qu'ils n'eurent plus d'autre mot pour indiquer en général les ennemis de l'islamisme.

pas d'autre espérance que Dieu; c'est en lui que je mets ma confiance; il me suffit. O quel excellent maître et quel bon protecteur!

## § IV.

### Suite de la première croisade.

Les chroniques arabes, très-défectueuses pour les événemens qui précèdent, le sont encore plus pour ceux qui suivent; il suffira donc d'en offrir une courte analyse.

*An 493 [1099] et années suivantes.* Telle était, selon Kemal-eddin, la terreur qu'avaient inspirée les succès des Francs, que le prince d'Alep, nommé Redouan, craignant une invasion de leur part, fit enlever les récoltes d'une partie de ses sujets. Le pays fut bientôt en proie à la famine, et la terre resta sans culture. Dieu suscita vers le même temps une épidémie qui fit des ravages, sur-tout parmi les Arabes de la contrée. Pour comble de maux, Redouan, ayant voulu recouvrer les villes qu'il avait perdues, fut battu, et les chrétiens s'emparèrent de toute la partie de sa principauté qui avoisinait Antioche. Les Francs vinrent même former le siége d'Alep; à leur tête se trouvaient Boémond et Tancrède: ils ne furent éloignés que par la nouvelle d'une irruption faite par les Turcomans sur les terres possédées par les chrétiens vers le nord de la Syrie.

La ville de Malatia, ou de Mélitène, appartenait à cette époque à un prince arménien appelé Gabriel. Ce prince, ayant été attaqué par un chef des Turcomans nommé Kemeschtekin (1), implora le secours des croisés. On lit dans Ibn-alatir, que Boémond accourut avec cinq mille hommes. Le combat s'engagea dans le territoire de Marasch; mais les chrétiens furent vaincus, et Boémond fait prisonnier.

En ce moment, de nouvelles armées de croisés traversaient l'Asie mineure pour se rendre en Syrie. Ibn-alatir

---

(1) Ce chef était fils d'un homme qui avait été maître d'école chez les Turcomans, et qui avait reçu de là le titre persan de *danischmend* ou docteur. Le fils fut appelé en conséquence le *fils du docteur*, Ibn-danischmend, mots dont les auteurs chrétiens ont fait par corruption Doniman.

rapporte que sept *comtes francs* s'avancèrent pour délivrer Boémond. Ils se rendirent à un château où commandait le fils de Kemeschtekin et l'y assiégèrent. Kemeschtekin arriva sur ces entrefaites et leur livra combat. Pendant qu'on en était aux mains, quelques troupes qu'il avait placées en embuscade, tombèrent sur les chrétiens. Il en périt, suivant l'auteur, trois cent mille, et il ne s'en sauva que trois mille, qui étaient blessés et qui profitèrent des ténèbres de la nuit. Après ce succès, Kemeschtekin se rendit maître de Malatia (1). Ibn-alatir fait encore mention d'un corps de trois cent mille chrétiens qui était commandé par le comte de Saint-Gilles, et qui fut battu par Kilig-arslan, sultan d'Icone. A l'en croire, le comte ne se sauva qu'avec trois cents hommes.

Pendant que ces événemens se passaient au nord de la Syrie, les chrétiens s'emparaient de Caïfa, dans le voisinage d'Acre, de Césarée, d'Arsouf et d'autres villes. Ils voulurent entrer également dans Giblé, située sur la côte, au nord de Tripoli; mais, suivant Ibn-alatir, celui qui y remplissait les fonctions de cadi et qui exerçait toute l'autorité, eut recours à l'artifice suivant. Par ses ordres, les chrétiens de la ville écrivirent aux Francs pour offrir de leur livrer une tour qu'il désigna. Les Francs envoyèrent trois cents de leurs guerriers. Les chrétiens montèrent l'un après l'autre à l'aide de cordes; mais, arrivés sur le rempart, ils trouvèrent, au lieu d'amis, le cadi, qui, à mesure qu'ils paraissaient, leur faisait couper la tête. Néanmoins, comme les Francs revinrent plusieurs fois à la charge, le cadi se retira avec ses richesses à Bagdad, et les habitans se donnèrent au prince de Tripoli.

Les Francs s'étaient emparés d'Édesse, sur l'invitation des Arméniens qui composaient presque toute la population de la ville. Cette année, ils se rendirent maîtres de la ville de Saroug, située dans le voisinage, et en ce moment possédée par Sokman, fils d'Ortok, qui, au milieu du désordre

(1) Si l'on en croit Aboulfarage dans sa Chronique syriaque, le prince de Malatia, après avoir appelé les chrétiens, les avait trahis, d'accord en cela avec d'autres princes arméniens du voisinage, et ainsi il avait été cause de sa propre ruine. Le récit d'Aboulfarage se trouve démenti par celui de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix. Voyez aussi le témoignage de Mathieu d'Édesse.

général, était parvenu à se former une principauté en Mésopotamie.

Sur ces entrefaites, Godefroi, roi de Jérusalem, mourut. Ibn-alatir dit, par erreur, qu'il avait été atteint d'une flèche en allant attaquer la ville d'Acre. Baudouin, son frère, comte d'Édesse, qui lui succéda, ne tarda pas à remporter une victoire sur les troupes d'Égypte : l'action eut lieu entre Jaffa et Ramla. Les Égyptiens étaient commandés par un chef nommé Saad-eddaulé. Les astrologues avaient prédit à Saad-eddaulé qu'il mourrait d'une chute, c'est-à-dire, d'une chute de cheval. Nommé plus tard gouverneur de Beryte, dont le terroir est pierreux, il avait fait enlever les pierres de peur d'une chute; mais, dit l'auteur, cette précaution ne servit de rien contre le décret de Dieu. Dans le combat dont nous parlons, Saad-eddaulé tomba dans sa fuite avec son cheval et se tua (1).

*An 495 [1102]*. Cette année, au rapport d'Ibn-alatir, le comte de Saint-Gilles, qui n'avait pu se sauver qu'avec trois cents hommes dans sa marche à travers l'Asie mineure, fut attaqué à son passage devant Tripoli par les troupes de cette ville, ainsi que par celles de Damas et d'Émesse. Saint-Gilles opposa cent de ses soldats aux Tripolitains, cent aux guerriers de Damas et cinquante à ceux d'Émesse; il ne garda avec lui que les cinquante autres. Les troupes d'Émesse plièrent d'abord; celles de Damas firent de même; restaient encore les Tripolitains, qui se défendaient avec courage. Le comte de Saint-Gilles se précipite sur eux avec tout son monde et en tue sept mille. Alors il tenta de faire le siége de Tripoli. Les habitans des montagnes voisines et les paysans, qui étaient presque tous chrétiens, vinrent se joindre à lui. Mais bientôt il se contenta d'une somme d'argent et de quelques chevaux que lui donna le prince de Tripoli, et se porta vers Tortose, qui ouvrit ses portes.

Vers le même temps, Boémond recouvra la liberté, moyennant cent mille pièces d'or, et la délivrance de la fille de Bagui-sian, ancien prince d'Antioche, laquelle était toujours retenue captive entre les mains des chrétiens.

---

(1) Sur les opinions astrologiques des Orientaux, on peut consulter notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 365 et suiv.

La présence de Boémond rendit le courage aux chrétiens d'Antioche.

Ce qui favorisait sur-tout les chrétiens, c'est l'esprit de désunion qui régnait parmi les musulmans. Cette année, Genah-eddaulé, prince d'Émesse, qui, suivant la remarque d'Ibn-giouzi, était brave et zélé pour la cause de l'islamisme, fut poignardé un vendredi, en allant à la mosquée, par trois bateniens ou *assassins* déguisés en derviches. Kemal-eddin rapporte que Redouan, avec lequel Genah-eddaulé avait été long-temps en guerre, et qui protégeait ouvertement les bateniens, fut soupçonné d'avoir machiné sa mort.

Les ennemis les plus redoutables pour les Francs étaient les souverains de l'Égypte. Afdal, visir du calife, envoya une nouvelle armée en Syrie pour venger les échecs précédens. L'armée était commandée par son fils. Les deux partis en vinrent aux mains aux environs de Ramla. Les chrétiens ayant été battus, Baudouin se cacha au milieu des broussailles et se retira ensuite dans Ramla (1). Le fils d'Afdal s'avança jusqu'à un château voisin, où s'étaient enfermés sept cents chrétiens, et s'en empara. Quatre cents chrétiens furent mis à mort; les autres envoyés en Égypte. Le fils d'Afdal forma alors la résolution d'aller attaquer Jérusalem, ou du moins Jaffa. Mais pendant qu'il délibérait, il arriva par mer une grande multitude de pèlerins chrétiens qui venaient pour visiter Jérusalem. Baudouin les engagea à se joindre à lui. Le fils d'Afdal retourna alors en Égypte. En vain le père envoya un nouveau détachement de trois mille hommes de cavalerie; en vain il fit partir une flotte qui vint jeter l'ancre devant Jaffa : les dissensions qui s'élevèrent parmi les chefs rendirent cette expédition inutile.

En ce moment, d'après la remarque d'Ibn-alatir et de Kemal-eddin, les Francs étaient en possession de Jérusalem et de toute la Palestine, à l'exception d'Asçalon; en Phénicie, il ne leur manquait plus que Tyr et Tripoli; du côté d'Antioche, ils s'avançaient jusque sur les terres de la principauté d'Alep, et Redouan leur payait un tribut annuel de sept mille pièces d'or et de dix chevaux; en Mésopotamie, ils occupaient Édesse et Saroug.

(1) Si l'on en croit Ibn-giouzi, les musulmans avaient mis le feu aux broussailles, et Baudouin en sortit à moitié brûlé.

## § V.

Suite du même sujet. — Entrée des chrétiens dans Tripoli.

*An 497 [1104]*. Cette année, les Francs essayèrent de prendre Haran, en Mésopotamie, qui était alors en proie à des divisions intestines. Cet événement est ainsi raconté par Ibn-alatir. « Boémond, prince d'Antioche, Tancrède et Baudouin, comte d'Édesse, marchèrent contre Haran avec leurs troupes. A cette nouvelle, Socman, fils d'Ortok, prince de Maridin, dans le voisinage, et Gekermisch, qui, depuis deux ans, avait succédé à Kerboga dans la principauté de Moussoul, firent trève à leurs querelles particulières et jurèrent d'agir de concert pour la cause de Dieu. Socman avait avec lui sept mille cavaliers turcomans, et Gekermisch trois mille cavaliers turcs, curdes et arabes. Ils s'avancèrent contre l'armée chrétienne, et campèrent sur les bords du Balikh, non loin de l'Euphrate. Les deux armées en étant venues aux mains, les musulmans feignirent d'abord de prendre la fuite et se laissèrent poursuivre jusqu'à une certaine distance; puis, faisant tout d'un coup volte-face, ils tuèrent les chrétiens comme ils voulurent. Ceux-ci étaient alors fort éloignés de leurs bagages; les Turcomans se portèrent de ce côté et les prirent sans résistance. Pendant ce temps, Boémond et Tancrède se tenaient à l'écart, sur le revers d'une montagne, pour attaquer les musulmans par derrière, lorsque le combat serait échauffé. Quand ils virent leur armée défaite et les bagages pris, ils demeurèrent à la même place, et attendirent jusqu'à la nuit pour prendre la fuite; mais en fuyant, ils furent poursuivis par les Turcomans (les mêmes qui avaient déjà pris les bagages de l'armée chrétienne), et ne se sauvèrent qu'avec six cavaliers seulement; tous les autres furent tués ou faits prisonniers. Les Turcomans prirent même Baudouin, et le conduisirent à la tente de Socman, leur chef, qui était aussi en ce moment à la poursuite de l'ennemi.

» Quand les soldats de Gekermisch furent de retour, et qu'ils se virent les mains vides, tandis que les Turcomans avaient fait un riche butin, ils dirent à leur chef : « De » quelle réputation allons-nous jouir auprès des nôtres et

» des Turcomans, si ceux-ci ont tout le butin? » Gekermisch se laissa persuader, et, pour avoir sa part du butin, il alla enlever Baudouin de la tente où il était prisonnier. Socman, à son retour, fut très-irrité de cette violence. Ses gens voulaient courir aux armes; il les en empêcha et leur dit : « Les musulmans ne goûteraient pas toute la joie qu'ils » doivent avoir de notre victoire, s'ils apprenaient qu'il » s'est élevé des dissensions parmi nous. J'aime mieux re- » tenir ma colère, que d'exposer l'islamisme aux insultes » des chrétiens. » En même temps, il fit apporter les armes et les étendards des Francs; il fit revêtir leurs habits à ses troupes, et se porta en toute hâte vers le château de Schiban, vers le comté d'Édesse. La garnison crut d'abord que c'étaient les chrétiens qui revenaient vainqueurs; elle sortit à leur rencontre, et fut massacrée. Pendant ce temps, Gekermisch était allé s'emparer de Haran, et de là s'était porté vers Édesse. Il assiégea quinze jours cette ville et revint enfin à Moussoul, emmenant avec lui le comte Baudouin prisonnier. Ce comte se racheta plus tard, au prix de trente-cinq mille pièces d'or, et donna la liberté à cent soixante prisonniers musulmans. Il périt en tout près de douze mille chrétiens dans cette expédition. »

Avant d'aller plus loin, nous devons insister de nouveau sur l'état de défectuosité où nous sont parvenues la plupart des chroniques arabes. L'époque dont nous traitons ici est stérile en événemens importans. Quel moyen de donner à de petits faits l'intérêt qui leur manque? Le peu qu'en rapportent les auteurs arabes est si incomplet et si confus, qu'on a le plus souvent beaucoup de peine à savoir ce qu'ils veulent dire. En général, nous releverons de préférence les faits de quelque importance, soit en eux-mêmes, soit par les rapports qu'ils ont avec le récit des auteurs chrétiens. Seulement, nous ferons observer que, comme les auteurs que nous allons mettre à contribution n'ont pas par-tout eu soin de marquer les années, il ne nous a pas toujours été possible de fixer les dates. Nous allons laisser parler Kemal-eddin.

« La même année, quand Redouan apprit la défaite de l'armée chrétienne au-delà de l'Euphrate, il envoya aux musulmans qui habitaient les villes de la principauté d'Alep, occupées par les Francs, l'ordre d'égorger les chrétiens; ce qui fut exécuté. C'est ainsi qu'il rentra dans ses anciennes

possessions. On n'épargna que ceux qui ne firent pas de résistance, qu'on emmena à Alep, chargés de chaînes. La tranquillité se rétablit dans le pays, et les musulmans, à qui la crainte avait fait prendre la fuite, retournèrent dans leurs foyers. Redouan poussa même ses courses jusqu'aux portes d'Antioche. Boémond n'étant pas en état de s'y défendre, à cause du désastre de Haran, se détermina à aller chercher du secours dans son pays, et laissa Tancrède pour gouverner Antioche. Tancrède était déjà chargé de la défense du comté d'Édesse, en l'absence de Baudouin, qui était toujours prisonnier. »

*An 498 [1105].* Kemal-eddin ajoute que les Arméniens de la ville d'Artah, dans la principauté d'Antioche, lassés du joug des Francs, se révoltèrent cette année, et se donnèrent à Redouan. Tancrède, instruit de cette rebellion, accourut pour reprendre Artah; il battit Redonan, puis il s'avança contre Alep, mettant tout à feu et à sang.

La même année, au rapport d'Ibn-moyassar, tandis que ces événemens se passaient au nord de la Syrie, Afdal, visir d'Égypte, prit à sa solde un grand nombre d'Arabes et envoya en Syrie une nouvelle armée commandée par son fils. Il avait écrit à Togdekin, qui, depuis la mort de Deccac, et pendant que son fils était encore en bas âge, était atabec ou régent de la principauté de Damas, pour lui proposer de s'unir ensemble contre les Francs. Togdekin était alors occupé à soumettre un de ses émirs, qui entretenait des intelligences avec les chrétiens. Il se contenta d'envoyer quelques troupes au secours de l'armée égyptienne. L'action eut lieu entre Ascalon et Jaffa. Les musulmans furent défaits et le commandant d'Ascalon fut tué.

*An 499 [1106].* A cette époque la Syrie était en proie à de violentes divisions, et plusieurs des chefs qui y commandaient se livraient à leurs passions tyranniques. On lit dans Kemal-eddin, sous la date de cette année, qu'un certain Kalaf, commandant d'Apamée, devenu odieux à tout le monde par ses brigandages, fut tué par des bateniens ou assassins. La mort de Kalaf avait été machinée par quelques habitans d'Apamée, entre autres par un baténien de la ville, appelé Abou-taher. A la nouvelle de ce meurtre, Tancrède s'avança contre Apamée, et leva sur les habitans une somme d'argent. Comme il se retirait, un des fils de Kalaf vint le joindre avec quelques troupes, et l'engagea à retourner sur

ses pas pour prendre la ville. Tancrède attaqua donc de nouveau Apamée, et la prit par capitulation (1).

Ce fut cette même année que mourut le comte Raymond de Saint-Gilles. Aboulféda rapporte que « ce comte, après s'être emparé de Giblé, était allé encore une fois assiéger Tripoli. Il bâtit tout auprès un château avec des maisons à l'entour : mais, dans une sortie, les assiégés y mirent le feu; le comte, que Dieu maudisse! fut surpris sur un toit par les flammes et tomba avec la charpente. Il mourut au bout de dix jours; son corps fut porté à Jérusalem pour y être enseveli. » Le siége de Tripoli fut néanmoins continué, et la ville réduite à une grande misère.

Tant de revers avaient jeté l'abattement dans l'esprit des princes musulmans de Syrie. On lit dans Ibn-giouzi que Togdekin et le prince de Tripoli écrivirent plusieurs fois à ce sujet au sultan de la Perse, pour l'instruire des pertes de l'islamisme. Le sultan résolut enfin d'envoyer en Syrie une puissante armée, composée de troupes turques; un certain Giavali Sacva en avait le commandement : mais cette expédition ne changea rien à l'état de la Syrie. Le sultan voulait profiter de cette expédition pour punir Gekermisch, prince de Moussoul, dont il était mécontent. Il ordonna à Giavali de commencer la campagne par chasser Gekermisch, et occuper lui-même la principauté de Moussoul à sa place. Aussitôt Gekermisch prit les armes et voulut se maintenir par la force. Comme il fut vaincu et tué, son fils eut recours à Kilig-arslan, prince d'Icone (2). Kilig-arslan s'avança donc avec son armée en Mésopotamie. Dans l'action qui eut lieu non loin du Kabour, il fut défait, et se noya dans sa fuite, en voulant traverser le fleuve à la nage. L'armée du sultan prit ensuite Moussoul. Là se termina cette expédition (3).

« Cependant, continue Ibn-giouzi, les Francs étaient toujours devant Tripoli. Celui à qui appartenait alors cette

---

(1) Albert d'Aix est entré dans de longs détails sur cet événement. Voyez son *Histoire*, liv. x, chap. 17 et suiv.

(2) C'est le même Kilig-arslan qui avait causé tant de maux aux croisés dans leur passage à travers l'Asie mineure.

(3) Kilig-arslan, au rapport du même auteur, avant de se rendre en Mésopotamie, avait laissé quelques troupes en Asie mineure, pour y faire, de concert avec les Grecs, la guerre aux Francs. Il ajoute même que ces troupes remportèrent de grands succès sur les

ville s'appelait Facr'elmolc-ibn-ammar. Comme il n'était pas en état de repousser les chrétiens, il se rendit à Damas avec des richesses considérables, dans le dessein d'implorer l'appui de Togdekin. De là il alla à Bagdad, afin de demander du secours au sultan et de lui faire connaître l'état déplorable de la Syrie. Le sultan promit d'envoyer bientôt une nouvelle armée contre les chrétiens. Ibn-ammar retournait plein d'espérance : tout-à-coup son cousin, Abou-menakeb, qui commandait en son absence dans Tripoli, se révolta, et fit arborer l'étendard égyptien. Le visir Afdal fit partir en même temps un émir qui, prenant possession de Tripoli, s'empara des femmes d'Ibn-ammar, de ses enfans, et les envoya en Égypte. »

*An 502 [1109]*. « Toutes les forces chrétiennes étaient en ce moment rassemblées devant Tripoli. Le fils de Raymond de Saint-Gilles attaquait cette ville par mer avec soixante vaisseaux, pendant que Tancrède et Baudouin, roi de Jérusalem, l'attaquaient par terre. Les assiégés attendirent longtemps une flotte égyptienne : ils perdaient enfin toute espérance, lorsque la flotte d'Égypte parut à la vue de la ville; mais à chaque fois qu'elle essayait d'entrer, elle était repoussée par les vents contraires. Les Francs, faisant alors un dernier effort, emportèrent la ville et la livrèrent au pillage. Le lendemain, la flotte s'avança jusqu'à l'entrée du port : jamais on n'en avait vu d'aussi considérable. Comme elle trouva la ville prise, elle regagna le large et retourna en Égypte. »

Un autre auteur arabe, nommé Novaïri, dit, en parlant du siége de Tripoli, que ce fut le peuple qui plaça momentanément cette ville sous l'autorité du calife d'Égypte, et que ce qui le porta à cette action, c'est qu'Abou-menakeb, qui y avait le commandement, un jour qu'il avait réuni les principaux de la ville chez lui, tua un des assistans qui l'avoit repris dans son discours. Là-dessus, le peuple se saisit de lui et l'enferma; puis demanda du secours au visir d'Égypte. Novaïri ajoute qu'à l'arrivée de la flotte égyptienne, celui qui la commandait s'appropria les richesses de la ville, et ôta aux habitans ce qui faisait leur défense. Les habitans

---

chrétiens occidentaux, et qu'elles s'en retournèrent dans leurs provinces chargées des présens de l'empereur de Constantinople. Il existait donc à cette époque un traité d'alliance entre l'empereur Alexis et les musulmans.

étaient découragés et abattus par la longueur du siége. Ils n'avaient plus d'espoir que dans l'Égypte, lorsqn'on vit entrer un vaisseau dans le port : tous crurent qu'il venait à leur secours. Il en sortit un homme qui dit (1) : « Le calife a appris » qu'il y a dans Tripoli une esclave fort belle, qui convient à » son service. Il nous a commandé de la lui amener ; envoyez-» lui aussi du bois d'abricotier ; il en veut faire des luths pour » ses concerts de musique. » A ces mots, les habitans virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux ; les esprits s'abattirent et la ville fut prise.

Ce même Novaïri a parlé du zèle qu'avait la famille d'Ibn-ammar pour les sciences. Cette famille était depuis long-temps maîtresse de Tripoli. Elle commença d'abord par y exercer l'autorité de cadis ou juges, sous les califes égyptiens, et s'y rendit ensuite indépendante, en se transmettant le pouvoir de père en fils. Ces princes avaient formé à Tripoli une riche bibliothèque, composée de plus de cent mille volumes. C'est ce qui a fait dire à Elmacin que Tripoli était à cette époque *une ville remplie de savans* (2).

Ibn-giouzi, après avoir raconté la prise de Tripoli, dit que Baudouin et le fils de Raymond de Saint Gilles profitèrent de ce succès pour étendre leurs conquêtes dans les contrées voisines. Ils allèrent attaquer Beryte, de concert avec les Génois, qui avaient avec eux quarante vaisseaux. Cette ville fut soumise ; ensuite Baudouin alla attaquer Sidon. Les habitans lui payèrent une somme d'argent, et il retourna à Jérusalem. Quelque temps après, Gervais, comte de Tibériade, fut battu par Togdekin, et fait prisonnier avec plu-

---

(1) قد بلغ الخليفة ان بطرابلس جارية حسنة الصورة وانها تصلح للخدمة وقد امرنا بارسالها اليه وارسلوا له من حطب المشمش ما يصنع منه عيدان للملاهى فعند ذلك ايسوا

(2) Novaïri remarque ensuite que celui qui avait conquis Tripoli s'appelait Sardani (Jourdain, neveu de Raymond), et qu'il avait déjà pris possession de la ville, lorsqu'on vit arriver tout-à-coup par mer un fils de Raymond, nommé Bertrand, accompagné de plusieurs serviteurs de son père. En vain Jourdain voulut se maintenir dans sa conquête : les troupes se déclarèrent contre lui, et Bertrand fut reconnu comte de Tripoli. On peut comparer ce passage de Novaïr avec le récit de Foucher de Chartres, dans *Bongars*, pag. 420.

sieurs de ses officiers : il offrit vainement de se racheter; on l'envoya en présent au sultan avec ses compagnons (1). Ensuite le roi de Jérusalem fit la paix avec Togdekin, et se fit céder quelques petites villes de la Cœlésyrie et des provinces voisines de Damas.

Vers ce même temps, selon Kemal-eddin, s'éleva une querelle entre Tancrède, régent de la principauté d'Antioche, et Josselin, seigneur de Tell-bascher, sur les bords de l'Euphrate. Josselin se ligua avec Giavali, prince de Moussoul, et Tancrède avec le prince d'Alep. Au milieu de l'action, tandis que les deux partis en étaient aux mains, Giavali tomba sur les Francs, ses alliés, et les extermina. Les troupes de Tancrède éprouvèrent aussi de grandes pertes, et presque toute l'armée chrétienne fut détruite (2).

---

(1) Albert d'Aix rapporte, au contraire, qu'il fut conduit à Damas, où il mourut, percé de flèches, au milieu de la place publique.

(2) Ce que dit ici Kemal-eddin sur la querelle entre Tancrède et Josselin, est assez conforme au récit de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix. Ces deux auteurs rapportent que Tancrède, qui avait gouverné quelque temps le comté d'Édesse en l'absence de Baudouin du Bourg, témoigna ensuite de la répugnance à rendre à ce prince ses états, quand il se fut racheté des mains des musulmans; et que telle fut l'origine des dissensions qui s'élevèrent entre Tancrède d'un côté et Baudouin avec Josselin de l'autre. Mais Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, assigne à ces divisions une cause qui, si elle était vraie, justifierait tout-à-fait les chefs des chrétiens. Si l'on en croit Aboulfarage, Baudouin, après le combat de Haran en 497, fut emmené à Moussoul, et y demeura prisonnier, jusqu'à ce qu'enfin Giavali, prince de cette ville, lui rendit la liberté, moyennant une somme d'argent et la promesse de le secourir dans toutes ses guerres. Comme, sur ces entrefaites, Giavali et Redouan se firent la guerre, le second appela à son secours Tancrède, son allié; en même temps, Giavali réclama l'appui de Baudouin et de Josselin. Et voilà comment les chrétiens tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Selon Aboulfarage, Tancrède avait mis tant de bonne foi dans ses relations avec Baudouin, qu'il consentit à payer une partie de sa rançon. Le même auteur parle ensuite d'un avantage remporté par Tancrède sur Josselin, seigneur de Tell-bascher. Guillaume de Tyr a fait mention de ce fait, lib. XII, cap. 8.

## § VI.

**Le sultan de Perse envoie ses armées contre les Francs.**

*An 504 [1111].* Au milieu de ces succès variés, il est cependant facile de voir que les chrétiens avaient l'avantage. Toute la Syrie était alors en proie à la discorde et à la faiblesse. Les longs troubles qui l'avaient désolée pendant la décadence des califes d'Égypte et au moment de l'établissement des princes selgioukides dans la contrée, y avaient produit deux espèces de divisions bien funestes, les divisions religieuses et les divisions politiques. De là cette animosité des esprits, et l'audace des bateniens ou *assassins,* qui, d'abord simples partisans de la doctrine égytienne, finirent par se porter à toute sorte de crimes, et formèrent un parti très-puissant. On a dû voir par ce qui précède combien ces bateniens furent utiles aux succès des chrétiens. Une autre cause qui leur fut encore très-avantageuse, c'était la situation politique des princes musulmans de Syrie. Tous ces chefs étaient originairement dépendans du sultan de Perse; ils tenaient leur autorité de ce prince, et leurs états relevaient de son domaine; ils étaient réellement ses feudataires. Malheureusement pour les sultans de Perse, ils furent, depuis le commencement des croisades, presque toujours occupés à se défendre contre des rebellions domestiques. Les chefs profitèrent de ces troubles pour se rendre presque indépendans. Il est vrai qu'ils recoururent quelquefois au sultan, comme le seul capable par sa puissance de les protéger contre les Francs; mais le moment du danger passé, ils reprenaient leurs sentimens de méfiance. Ils firent plus: ils s'allièrent plusieurs fois avec les chrétiens, et s'en firent un appui contre le sultan. Ce n'est pas que les musulmans, leurs sujets, fussent tous indifférens à une telle conduite; ceux sur-tout qui suivaient la doctrine du calife de Bagdad, regrettaient l'autorité du sultan, et ils n'eussent pas mieux demandé que de voir ses troupes occuper la Syrie et chasser les Francs du pays. Ce fut justement cette raison qui porta quelques-uns de ces chefs à favoriser de tout leur pouvoir les bateniens, et à se remettre à eux du soin de leur propre défense, comme les ennemis naturels du calife et du sultan. Ce qui justifiait

en quelque sorte leurs craintes, c'est que les sultans, sous prétexte de combattre les chrétiens et de faire ce qu'ils appelaient la guerre sacrée, avaient manifesté plusieurs fois l'intention de réunir toute la Syrie à leur domaine, ou du moins d'en remettre les principautés à des feudataires plus soumis. Par exemple, au moment que les chrétiens assiégeaient Tripoli, Togdekin, régent de la principauté de Damas, eut un moment, selon Ibn-giouzi, la pensée de porter du secours à cette ville; il se mit même en route pour aller instruire le sultan de l'état de la Syrie et le presser d'envoyer du secours aux musulmans; mais en chemin il apprit que le sultan voulait lui ôter Damas pour en investir un autre, et là-dessus il retourna chez lui, sans s'inquiéter du danger qui menaçait Tripoli. Un motif semblable retenait Redouan, prince d'Alep : aussi il aima mieux se laisser dépouiller d'une partie de ses domaines par les princes d'Antioche, et leur payer un tribut annuel, que de se remettre entre les mains du sultan. La même confusion régnait dans les provinces musulmanes de la Mésopotamie qui auraient pu inquiéter le comté d'Édesse. Voyons quelles furent les entreprises successives du sultan pour faire cesser ce désordre.

On lit dans Kemal-eddin que le sultan de Perse ordonna à Socman, prince de Khelat, dans la grande Arménie, et à Maudoud, qu'il venait de nommer prince de Moussoul, de se mettre en marche avec leurs troupes. Ilgazi, prince de Maridin, se joignit à eux avec ses Turcomans, et ils allèrent tous ensemble former le siége d'Édesse. Les Francs l'ayant appris, suspendirent leurs querelles particulières et oublièrent leurs torts réciproques. Baudouin, Tancrède et le fils de Raymond de Saint-Gilles se réconcilièrent et marchèrent promptement au secours d'Édesse. A leur approche, les musulmans abandonnèrent le siége. Apprenant ensuite que les Francs se disposaient à quitter Édesse pour retourner en Syrie, ils se mirent à leur poursuite et en surprirent plusieurs, qu'ils massacrèrent sur la rive orientale de l'Euphrate. De là ils retournèrent vers Édesse, puis se dispersèrent (1).

---

(1) Voyez, sur cette expédition, Guillaume de Tyr, lib. XI, cap. 7, et le récit de Mathieu d'Édesse, auteur arménien, dans la *Bibliothèque des Croisades*, t. III.

Ibn-giouzi s'exprime sur cette expédition à-peu-près de la même manière; puis il ajoute que le roi Baudouin, en revenant des rives de l'Euphrate, se porta de nouveau vers Sidon. Les habitans lui députèrent le cadi et les notables de la ville, pour demander la vie sauve; ils l'obtinrent, et se retirèrent à Damas, sans être troublés dans leur marche.

Kemal-eddin reprend ensuite en ces termes : « Quand Redouan eut appris le massacre des chrétiens de l'autre côté de l'Euphrate, il se hâta de conquérir les places de sa principauté qui avaient été soustraites à son obéissance. Il poussa même ses courses jusqu'aux portes d'Antioche. Comme il existait un traité de paix entre lui et cette ville, les habitans lui écrivirent pour lui faire des reproches à ce sujet, et lui rappeler ses sermens. Cependant Tancrède était revenu de son expédition d'Édesse, et il alla attaquer Atareb. Il dressa contre la place plusieurs machines, parmi lesquelles était un bélier d'une grandeur colossale. Le bruit qu'il faisait s'entendait d'un demi-parasange (d'une lieue) à la ronde. Quand la brêche fut assez large, Redouan offrit à Tancrède vingt mille pièces d'or s'il voulait se retirer. Tancrède s'y refusa, car Atareb était hors d'état de faire une longue résistance : une partie de la garnison passa du côté des Francs, et ceux qui restaient écrivirent à Redouan pour l'instruire de leur situation. Ils placèrent la lettre sous l'aile d'un pigeon ; mais en volant le pigeon fut atteint d'une flèche : il tomba aux mains des Francs, et la lettre fut remise à Tancrède. Ce fut peu de temps après que la place ouvrit ses portes. La capitulation fut respectée, et les musulmans purent sortir en liberté. Enfin Redouan obtint la paix de Tancrède, moyennant la somme de vingt mille pièces d'or et dix chevaux. Atareb était une place importante et d'une grande ressource pour la ville d'Alep.

« Quelque temps après, Tancrède vint réclamer le tribut que lui payait Redouan. Non content de cela, il exigea que les femmes des paysans musulmans d'Atareb, qui avaient pris la fuite pendant qu'il faisait le siége de cette place, et qui s'étaient réfugiées dans Alep, fussent renvoyés dans leurs foyers. On lui accorda tout. Bientôt après, cette cité fut désolée par la famine, et Redouan obligé de vendre une partie de ses domaines à vil prix, soit pour fournir aux besoins du trésor, soit peut-être pour retenir ses sujets dans le pays, à la garde de leurs propriétés. Dans cette conjoncture, plu-

sieurs se rendirent à Bagdad, avec le dessein d'appeler les musulmans aux armes. Là, les jours de vendredi, à l'heure de la prière, ils se répandaient dans les mosquées, pleuraient, gémissaient en invoquant le secours des soldats de l'islamisme, et troublaient par leurs cris les prédicateurs dans les chaires; les chaires mêmes furent mises en pièces au milieu du tumulte; et le sultan se vit à la fin forcé, pour faire cesser ces désordres, d'envoyer de nouveau ses armées à la guerre sacrée. »

Mais cette expédition fut sans résultat considérable. Il est dit dans Kemal-eddin que Maudoud, prince de Moussoul, s'empara d'abord de quelques places chrétiennes en Mésopotamie, et que de là il vint attaquer Tell-bacher, de concert avec Ahmed-yel le Curde et Socman, prince de Khelat dans la grande Arménie. La division ne tarda pas à se mettre parmi les chefs; presque tous songèrent à leurs intérêts particuliers, et montrèrent bien peu de zèle pour la cause de l'islamisme. Socman mourut sur ces entrefaites, et les chefs se dirigèrent vers Alep pour engager Redouan, prince de cette ville, à se joindre à eux. Redouan, au grand scandale de ses sujets, s'y refusa, et les chefs indignés dévastèrent les campagnes d'Alep. Ensuite ils se portèrent du côté de Marra. Là plusieurs d'entre eux se laissèrent corrompre par Redouan, et s'en retournèrent en Mésopotamie. Il ne restait plus que Maudoud et Togdekin. Ils se rendirent tous deux sous les murs de Schaizar sur l'Oronte, où l'armée chrétienne s'était rassemblée; et après de petits combats livrés de part et d'autre, ils se retirèrent. Ainsi se termina cette expédition.

*An 505 [1112].* Ces divisions nuisirent beaucoup aux princes musulmans de Syrie. Kemal-eddin nous apprend que Redouan était tombé dans une telle faiblesse, qu'il offrit à Tancrède de lui payer un tribut annuel de vingt mille pièces d'or, s'il voulait faire avec lui un traité d'alliance. Tancrède demanda qu'on lui remît de plus la ville d'Ezaz; et le traité n'eut pas lieu.

Il paraît qu'en effet Tancrède avait porté la principauté d'Antioche à un haut degré de puissance. On lit dans Ibn-giouzi que ce prince ne cessait d'étendre ses conquêtes, qu'il alla jusqu'à Tarse en Cilicie, et soumit au tribut Schaizar et plusieurs autres contrées.

La même supériorité se faisait remarquer chez les chré-

tiens du royaume de Jérusalem. Ibn-giouzi rapporte que le roi Baudouin étant allé attaquer Ascalon, le gouverneur égyptien fut contraint de lui donner une somme d'argent pour l'engager à se retirer. Alfad, l'ayant appris, envoya quelques troupes à Ascalon; mais le gouverneur leur refusa l'entrée de la ville, écrivant à Baudouin pour lui demander son appui; il appela même trois cents chrétiens arméniens, et leur confia la défense d'Ascalon. Les habitans furent si indignés de cette conduite, qu'ils tuèrent le gouverneur et envoyèrent sa tête en Égypte (1).

On apprit vers ce même temps que le roi Baudouin se disposait à attaquer Tyr. « Les habitans, dit Ibn-giouzi, se hâtèrent d'écrire à Togdekin pour implorer son secours, parce qu'ils ne comptaient plus sur l'appui du gouvernement égyptien. Togdekin fit aussitôt partir quelques troupes, et s'avança lui-même vers Panéas, pour faire diversion et inquiéter l'armée chrétienne.

» Baudouin arriva devant Tyr avec toutes ses forces. Les chrétiens étaient campés sur le rivage et recevaient leurs provisions de Sidon dans des barques. Ils construisirent deux tours énormes, dont la plus grande avait plus de cinquante coudées de haut, et la seconde plus de quarante. Les assiégés lancèrent contre ces tours du naphte et de la poix bouillante et brûlèrent la plus petite. Ils durent en cette occasion leur salut à un homme expérimenté dans l'art de la guerre. Cet homme, à l'aide d'un bélier qu'il construisit, repoussa les assaillans et brûla enfin la grande tour. Alors les Francs perdirent tout espoir et se retirèrent; mais avant de commencer leur retraite, ils mirent le feu aux barques rassemblées sur le rivage et à toutes leurs provisions de siége. Togdekin entra alors dans la ville, et les habitans, touchés de ses secours, voulurent se soumettre à lui; il les en remercia et dit : « Je l'ai » fait pour l'amour de Dieu; cela me suffit; je ne demande ni » château, ni argent. Si l'ennemi revient vous attaquer, » comptez sur moi et sur mes troupes. »

*An 506 [1113]*. C'est vers ce temps que mourut Tancrède, qui gouvernait depuis quelques années la principauté d'Antioche. Au moment de sa mort, si l'on en croit Aboulfeda,

(1) Voyez, pour plus de détails, Albert d'Aix, liv. XI, chap. 36 et suiv.

il se disposait à envahir la petite Arménie. Il fut remplacé par Roger, fils de sa sœur, et Redouan continua de payer à celui-ci un tribut de dix mille pièces d'or, comme il le faisait à Tancrède.

Tyr avait dû son salut aux secours envoyés par Togdekin. Les habitans, dit Ibn-giouzi, furent si touchés des services de Togdekin, qu'ils résolurent de se mettre entre ses mains. Ils lui envoyèrent un député à ce sujet, lui annonçant qu'ils étaient de nouveau menacés par les Francs. Un lieutenant de Togdekin, nommé Massoud, vint aussitôt s'enfermer dans Tyr, avec ses troupes. Cependant cette ville continuait d'être sous l'autorité du calife d'Égypte. Tout s'y passait comme à l'ordinaire. Togdekin écrivit ces paroles au visir Afdal : « Les Francs étaient venus attaquer Tyr; les habitans se sont » adressés à moi, et je les ai assistés de ma personne, de mon » argent et de mes troupes. Ils viennent encore de me de» mander du secours; je n'ai pas balancé à le leur accorder. » Mais, dès qu'on enverra de l'Égypte des forces suffisantes » pour les défendre, mes troupes évacueront la ville. »

Togdekin reçut peu de temps après la réponse du visir. Afdal le remerciait des secours qu'il avait donnés à Tyr; il disait dans sa lettre que cette action lui avait causé autant de joie que de reconnaissance. Il envoya en même temps une flotte à Tyr avec de l'argent et des munitions. Le commandant était chargé de plusieurs habits d'honneur destinés à Togdekin, à son fils, à ses émirs et à Massoud. Massoud fit ensuite la paix avec le roi Baudouin. L'ordre se rétablit dans la contrée, les routes devinrent sûres et les marchands purent circuler librement.

Ce fut peu de temps après que Baudouin, renonçant à attaquer Tyr, fit une invasion dans le Hauran et les terres de la principauté de Damas, et provoqua ainsi une guerre qui devint funeste aux chrétiens.

## § VII.

### Défaite de l'armée chrétienne à Tibériade. — État de la principauté d'Alep.

*An 507 [1113].* Baudouin avait envahi la principauté de Damas, mettant tout à feu et à sang. A cette nouvelle, Togdekin implora l'appui de Maudoud, prince de Moussoul.

Leurs troupes réunies s'avancèrent sur les bords du Jourdain, et entreprirent d'abord le siége de Tibériade.

On lit dans l'Histoire des Atabecs ou princes de Moussoul, que, dans une des attaques livrées contre Tibériade, l'illustre Zengui, alors au service de Maudoud, et devenu depuis si redoutable aux chrétiens, se distingua par sa bravoure. Dans une sortie de la garnison, Zengui, avec une poignée de monde, mit les chrétiens en déroute, et les poursuivit jusqu'à la porte de la ville, se croyant soutenu par sa petite troupe; il vint même frapper la porte de sa lance. Il ne cessa de provoquer les Francs, jusqu'à ce qu'enfin, ne voyant arriver personne pour le seconder, il retourna au camp, content de n'avoir reçu aucune blessure.

Cependant, au rapport d'Ibn-giouzi, tous les chrétiens s'étaient rassemblés, cavaliers et fantassins, avec leurs chefs et leurs princes. On remarquait parmi eux le roi Baudouin, Josselin, seigneur de Tell-bascher, et autres. Les deux armées en vinrent aux mains au mois de moharram [juin 1113], près du lac de Tibériade; l'armée chrétienne fut complétement vaincue. Elle perdit, selon Ibn-giouzi, deux mille de ses plus braves guerriers. Baudouin lui-même courut de grands dangers et se sauva sans armes. Les cadavres ayant été jetés dans le lac de Tibériade, l'eau fut toute rougie de sang, et il devint impossible d'en boire pendant quelques jours. Maudoud et Togdekin mandèrent cette grande victoire au sultan, et lui envoyèrent les prisonniers avec les têtes des morts.

L'auteur de l'Histoire des Atabecs reprend ensuite en ces termes : « Après la bataille, les Francs se retirèrent dans un vallon situé au-dessous de Tibériade, et s'y rallièrent. Ce lieu était si étroit, que l'armée musulmame ne put les y suivre. Sur ces entrefaites, ils reçurent du secours d'Antioche et d'autres pays. Ce secours releva leur courage, et les mit en état de se défendre. Ils se portèrent au haut d'une montagne, ayant les musulmans au-dessous et tout autour d'eux. Les deux armées restèrent dans le même endroit pendant vingt-six jours. Enfin les chaleurs extrêmes, et une position aussi désavantageuse dans des lieux bas, forcèrent les musulmans de se retirer. Ils restèrent quelques jours à Beissan; après quoi, manquant de vivres, ils furent licenciés, à la charge de revenir au printemps. Quant à Maudoud, il se rendit à Damas, comptant y faire quelque séjour. Tous les ven-

dredis il allait à la mosquée pour y assister à la prière. Un jour, après qu'elle fut finie, il s'acheminait du côté du parvis de la mosquée, ayant sa main dans celle de Togdekin, lorsque tout-à-coup il fut assailli par un homme qui le frappa avec un couteau en quatre endroits différens. Maudoud fut transporté au palais de Togdekin. Il était en ce moment dans l'état de jeûne, et, comme on le pressait de prendre de la nourriture, il répondit : « J'aime mieux paraître devant Dieu » en état de jeûne; je sens bien que c'est la même chose, que » je mange ou que je ne mange pas. » Il mourut le même jour; Dieu ait pitié de lui! On prétend que ce furent les bateniens qui commirent ce meurtre, par la crainte qu'il leur inspirait. Je croirais plutôt, dit l'auteur, que Togdekin aposta le meurtrier. Maudoud était un homme de bien, rempli de justice et d'une conduite en tout digne d'éloges. J'ai ouï dire à mon père qu'à la nouvelle de la mort de Maudoud, le roi de Jérusalem écrivit ces mots à Togdekin : « Un peuple qui s'ôte à soi-même son soutien, et cela un » jour de fête et dans le temple de son Dieu, mérite bien que » Dieu l'extermine de dessus la terre. »

*An 507 [1114].* Redouan, prince d'Alep, mourut dans ce même temps. Kemal-eddin est entré dans quelques détails sur la mort de ce prince et sur les effets qui en résultèrent pour la principauté d'Alep. « Redouan, dit-il, ne fut pas regretté. Sa vie criminelle et sa confiance dans la secte des bateniens l'avaient rendu odieux à tout le monde. Après sa mort, les habitans d'Alep firent main-basse sur les bateniens de la ville et pillèrent leurs biens. Redouan passait pour aimer l'argent : on assure qu'il laissa dans ses trésors pour la valeur de six cent mille pièces d'or, en argent, meubles, vases et effets de toute espèce. Il fut remplacé par son fils Alp-Arslan, âgé de seize ans. Ce jeune prince était surnommé *le Muet,* à cause de sa difficulté à parler; ajoutez à cela qu'il était léger et de peu d'esprit. Il supprima quelques-unes des charges imposées par son père; et par une imitation fort singulière, il fit mourir deux de ses frères, comme son père avait fait mourir les siens. Il avait confié la conduite des affaires à un eunuque du palais, nommé Loulou. Quand il en fut temps, Roger, prince d'Antioche, vint demander le tribut qu'on lui payait tous les ans. Alp-Arslan l'acquitta de son argent, sans qu'il en coûtât rien à ses sujets. Il voyait cependant qu'il lui manquait un homme habile et ferme pour ré-

tablir le bon ordre dans la ville et parmi les troupes, et pour rendre à la principauté d'Alep son ancienne prospérité. De l'avis de ses courtisans, il s'adressa à Togdekin, qui fut frappé comme lui de la nécessité de faire cesser les abus, et de mettre un frein à l'audace des chrétiens. Togdekin vint donc à Alep avec ses troupes pour le seconder; mais comme ce jeune prince agissait en tout avec légèreté, Togdekin le quitta et s'en retourna à Damas. Alors le prince se livra à sa férocité naturelle et aux plus infames débauches. Un jour il fit venir plusieurs émirs dans une partie du château où l'on prenait le frais pendant l'été; quand il les vit tous auprès de lui, il leur dit: « Eh! que diriez-vous maintenant, si je vous » faisais couper la tête? Nous sommes tes esclaves, répon» dirent les émirs, notre vie est en ta main. » Là-dessus ils tournèrent la chose en plaisanterie, et firent si bien par leur ton de soumission, qu'il les laissa sortir. Dans le nombre était Malec, fils de Salem, maître du château de Giabar. En descendant de la citadelle, il gagna la porte de la ville et s'enfuit en toute hâte. »

*An 508 [1115]*. Cette conduite d'Alp-Arslan acheva d'irriter les émirs. L'eunuque Loulou se concerta avec les principaux de la ville et étouffa le prince dans son lit. On mit à sa place un de ses frères, nommé Sultan-Schah, âgé seulement de six ans. Cependant le désordre était toujours le même; et comme on avait tout à craindre des chrétiens d'Antioche, Loulou appela à son secours Togdekin et les princes voisins. Toutes ses démarches furent vaines. La vérité est que les chefs de la contrée n'étaient pas fâchés de voir les chrétiens maîtres du pays, pourvu qu'ils conservassent la même influence. Le pays fut bientôt épuisé de ressources, parce que les Francs occupaient la meilleure partie du territoire, et que celle qui tenait encore était comme enchaînée par la crainte. On manquait sur-tout d'argent; et tel était l'épuisement du trésor, qu'il ne pouvait suffire à l'entretien des troupes. Loulou fut forcé de vendre plusieurs villages, pour faire face aux dépenses courantes. A ces maux se joignirent encore les ravages d'un tremblement de terre. Alep, Haran, Antioche, Marasch et plusieurs autres villes de Syrie furent endommagées. »

## § VIII.

### Nouvelles attaques du sultan de Perse.

*An 509 [1115].* Quand la nouvelle des maux qui affligeaient Alep et la Syrie fut arrivée aux oreilles du sultan, il crut qu'il était de son devoir d'envoyer une nouvelle armée contre les chrétiens. Ce prince, selon Ibn-giouzi (1), avait envoyé, dès l'année précédente, son fils Massoud en Syrie, pour y appeler les musulmans aux armes. Tous les émirs et les princes de Syrie et de Mésopotamie reçurent ordre de se mettre en marche avec leurs troupes; mais l'esprit de jalousie fut cause que cette expédition eut encore moins de succès que les précédentes. Le sultan avait remis le commandement suprême de l'armée à un émir nommé Borsaki, qu'il venait d'élever à la principauté de Moussoul. Ce choix déplut à quelques chefs. Ilgazi, prince de Maridin, bien loin de venir au lieu du rendez-vous, leva l'étendard de la révolte et attaqua Borsaki à force ouverte. Le même désordre régnait en Syrie. Togdekin, régent de Damas, n'avait vu les préparatifs de cette guerre qu'avec effroi, craignant que le sultan ne voulût, sous ce prétexte, envahir la Syrie, et le chasser lui-même de Damas. Dans cette idée, il fit alliance avec Ilgazi et les princes chrétiens. Ils promirent tous de faire cause commune dans cette guerre. L'alarme avait aussi gagné Loulou, régent de la principauté d'Alep.

Loulou, au rapport de Kemal-eddin, était dans une situation singulière. Quelque temps auparavant, il avait fait offrir au sultan de lui remettre Alep : ce n'est pas qu'il agît sincèrement; mais il espérait abuser le sultan et se ménager son amitié. Tout-à-coup on lui annonce que le sultan va enfin envoyer une armée en Syrie; aussitôt il commence à craindre qu'on ne veuille lui ôter Alep, et il se jette dans le parti de Togdekin. Ainsi presque tous les états de Syrie, musulmans et chrétiens, se réunirent pour repousser l'armée du sultan. Cependant cette armée fut bientôt en état de se mettre en

(1) Le récit de Kemal-eddin et d'Ibn-giouzi est si confus pour cette partie, que nous avons cru devoir nous borner à présenter leurs idées, sans nous astreindre à une traduction exacte.

campagne. Borsaki et le fils du sultan, qui la commandaient, passèrent l'Euphrate et se dirigèrent vers Alep : quand ils surent que cette ville leur était contraire, ils tournèrent d'un autre côté et attaquèrent Hamah, qui ouvrit ses portes. Pendant ce temps, Togdekin et les Francs, commandés par Roger, prince d'Antioche, rassemblèrent leurs forces, et vinrent se placer à Apamée, sur l'Oronte. Borsaki s'avança de ce côté, et campa à Schaizar, également sur l'Oronte. Les deux armées se trouvèrent ainsi en présence sans oser en venir aux mains. Togdekin évitait une action générale, et retenait l'ardeur des Francs, de peur que si l'armée du sultan était vaincue, les Francs ne profitassent de cet avantage pour achever de subjuguer la Syrie, ou que, si elle était victorieuse, elle ne lui enlevât la principauté de Damas.

L'armée du sultan montrait la même répugnance à combattre. Selon Ibn-giouzi, les chefs qui la commandaient avaient espéré, en prenant part à cette guerre, agrandir leurs domaines; car ils avaient eu moins en vue de détruire les chrétiens, que de s'enrichir de dépouilles. Mais ils ne tardèrent pas à être détrompés. Ils reçurent ordre du sultan de remettre Hamah, dont ils s'étaient emparés, à Kircan, prince d'Émesse; le sultan exigeait même qu'on remît à Kircan tout le pays qu'on soumettrait. Dès ce moment, les chefs refusèrent de combattre. « De quoi nous servira-t-il de prendre » des villes, se disaient-ils, s'il les faut toutes remettre à Kir- » can. » Ainsi les deux armées finirent par se disperser. Togdekin retourna à Damas. Les chrétiens rentrèrent dans leurs provinces. L'armée du sultan se divisa. Une partie repassa l'Euphrate; l'autre, et c'était la plus nombreuse, resta sous les ordres de Borsaki, et se répandit du côté de Marra et de Cafartab, pour piller. Roger, prince d'Antioche, en fut averti; aussitôt il tomba sur cette troupe en désordre, et lui tua plus de trois mille hommes. Le reste reprit le chemin de la Mésopotamie, dans un état déplorable. Quand le sultan apprit ce désastre, il s'écria : « Je savais bien qu'une entre- » prise confiée à Borsaki ne pouvait être heureuse (1) ! »

---

(1) Voyez, sur cette expédition, le récit de Gautier le chancelier, tome I de la *Bibliothèque des Croisades*, page 107 et suivantes. C'est le même Borsaki qui est appelé mal à propos *Burso, Borsequin*, &c. par les auteurs chrétiens.

Ibn-giouzi continue ainsi : « Togdekin fut très-sensible à ce malheur et résolut d'en tirer vengeance. Comme les Francs se fortifiaient dans Rafanié, du côté de Tripoli, pour étendre de là leurs courses, il alla attaquer cette place. Mais afin de mieux couvrir son dessein, il fit semblant de se porter d'un autre côté. Tout-à-coup il arrive devant Rafanié, s'en empare et revient à Damas, chargé de butin, et faisant porter les têtes des morts devant lui. Une marque aussi insigne de la faveur de Dieu, jointe à sa justice et à la douceur de son gouvernement, n'apaisèrent pas ses ennemis à la cour du sultan. Plusieurs se déchaînèrent contre lui et voulurent achever de le perdre. En vain il avait envoyé au sultan et au calife les têtes des chrétiens, leurs chevaux, leurs armes; en vain il demanda pardon de sa faute [son ancienne alliance avec les chrétiens]; on rejeta ses excuses, et les plaintes continuèrent comme auparavant. Ses amis de Bagdad l'en instruisirent. Il se décida à se rendre lui-même en cette ville avec des présens dignes du sultan et du calife. A son approche, les grands et les officiers de la cour s'avancèrent à cheval au-devant de lui. Il fit son entrée en grande pompe et reçut un accueil distingué. Il obtint son pardon et reçut un habit d'honneur. Il demanda qu'on l'investît de la principauté de Damas (1); il obtint toutes ses demandes, et partit avec la promesse qu'on enverrait bientôt une nouvelle armée à la guerre sacrée.

» En effet, l'année suivante, Borsaki se mit de nouveau en marche pour la Syrie. Togdekin alla le joindre et fit preuve de zèle pour le bien de l'islamisme. Comme le comte de Tripoli venait de faire une irruption sur le Cœlésyrie, ils marchèrent contre lui, et, l'attaquant de nuit, ils lui tuèrent trois mille hommes et firent un pareil nombre de prisonniers. Après ce succès, Borsaki repassa l'Euphrate, et Togdekin s'en retourna à Damas. »

*An 511 [1118].* Cette année, mourut le roi Baudouin, frère de Godefroi. On lit dans Aboulféda qu'il avait fait une invasion sur les terres d'Égypte et s'était avancé jusqu'à Farama, sur le bord de la mer. Il prit cette ville et la livra aux

---

(1) Jusque-là Togdekin n'avait eu le commandement de cette ville qu'au nom du fils de Deccac, ancien prince de la contrée. On voit qu'en Orient les fiefs étaient amovibles à cette époque.



flammes avec ses mosquées, grandes et petites. Sur ces entrefaites, étant tombé malade, il reprit le chemin de la Palestine, et mourut en route, avant d'ariver à Elarisch. Ses gens ouvrirent son corps et déposèrent ses entrailles au lieu où, dit Aboulféda, on voit encore un cippe ou tombeau de pierre. Son corps fut transporté à Jérusalem et enseveli dans l'église du Saint-Sépulcre. C'est du nom de ce prince que le terrain sablonneux situé dans le désert, sur la route de Syrie, est encore appelé *les Sables de Baudouin*. Le peuple, ajoute l'auteur, croit que ce tas de pierres est le tombeau de ce prince : c'est une erreur; il renferme seulement ses entrailles (1). Baudouin eut pour successeur son cousin Baudouin-Dubourg, comte d'Édesse.

On lit sous la même date, dans Kemal-eddin, que Loulou, régent de la principauté d'Alep, fut assassiné par ses propres serviteurs. Ils furent portés à cette action par Borsaki, et ne firent rien que par son ordre. Borsaki accourut aussitôt pour prendre possession de la ville; mais il fut prévenu par un certain Yarouctasch, que soutenaient Ilgazi, et Roger, prince d'Antioche.

Kemal-eddin parle ensuite assez au long des troubles qui affligèrent Alep, de la chute d'Yarouctasch, des diverses tentatives faites pour le remplacer. Il résulte de son récit, que cette principauté était tour à tour, ou même à-la-fois, en butte aux ravages des chrétiens d'Antioche et de Tell-Bascher, ainsi que des musulmans de Damas, d'Émesse, de Moussoul et de Maridin en Mésopotamie; que c'était à qui aurait ses dépouilles : en attendant, les campagnes d'Alep n'étaient plus cultivées; tout le pays était désolé par la famine, et les habitans en proie à la misère.

Kemal-eddin ajoute même que Roger essaya d'envahir la principauté d'Alep, en pleine trève. Il raconte ensuite comment les habitans d'Alep, lassés de leurs divisions, se donnèrent à Ilgazi, prince de Maridin. Dans le même temps, Roger et les Francs d'Antioche s'emparèrent de la place d'Ezaz, et tout le territoire d'Alep se trouva exposé à leurs

(1) Voyez, sur la mort de Baudouin et la translation de son cœur, le récit curieux d'Albert d'Aix, tome I, pag. 80 et 81 de la *Bibliothèque des Croisades*.

courses. Ces détails n'apprenant rien de bien intéressant, nous passerons tout de suite à la guerre que s'attira le prince d'Antioche, et dans laquelle il périt.

## § IX.

### Défaite et mort de Roger, prince d'Antioche.

*An 513 [1119].* Ici nous traduirons le récit de Kemal-eddin. « Cette année, Ilgazi repassa en Mésopotamie pour en amener de nouvelles forces, et appela les musulmans et les Turcomans aux armes. Les guerriers accoururent en foule. Ilgazi se vit bientôt à la tête de quarante mille hommes, et reprit le chemin de la Syrie. A son arrivée près de Tell-bascher, les habitans d'Alep vinrent se plaindre à lui des maux que leur causait la garnison chrétienne d'Atareb. Aussitôt il se dirigea contre cette place.

» Cependant Roger avait rassemblé les Francs, les Arméniens et toutes les troupes de ses états. Il se porta en toute hâte vers Belat, près des gorges de Sarmeda, au nord d'Atareb. Les émirs et les chefs de l'armée musulmane demandèrent à grands cris le combat. Ilgazi était d'avis d'attendre l'arrivée de Togdekin, prince de Damas, afin de se concerter avec lui sur le parti à prendre; mais les émirs ne voulurent souffrir aucun délai, et proposèrent d'attaquer les chrétiens sur-le-champ. Alors Ilgazi leur fit promettre de combattre les chrétiens à outrance, de leur résister de pied ferme, et de donner, s'il le fallait, leur vie pour la gloire de Dieu : tous le jurèrent avec enthousiasme. Laissant donc les tentes et les bagages à Kenesrin, ils partirent incontinent, et arrivèrent sur le soir à une petite distance de l'armée chrétienne. On était au vendredi 16 de rébi premier [fin de juin]. Les Francs étaient en ce moment occupés à rebâtir un château qui domine sur la *tour des Scorpions*, et croyaient l'armée musulmane arrêtée devant Atareb ou quelque autre place voisine. Les musulmans passèrent la nuit sans se faire voir. Dès que le jour parut, ils déployèrent leurs étendards, et entourèrent l'ennemi de tout côté. Un cadi d'Alep, nommé Aboul-fadl, parcourait les rangs pour animer les guerriers au combat; il était monté sur une cavale, et tenait une lance à la main. Quelques soldats, en le voyant, conçurent du mé-

pris pour lui : « Est-ce donc, se dirent-ils, pour cet homme » à bonnet que nous sommes venus si loin (1)? » Le cadi s'avança à la tête des bataillons et fit aux guerriers un discours énergique qui anima leur cœur et enflamma leur courage. Ses paroles eurent un effet surprenant, et tirèrent des larmes de tous les yeux. Déjà un corps de musulmans tournait l'ennemi et s'emparait de ses bagages; Dieu se déclara pour l'islamisme : les chrétiens, forcés de plier, retournèrent vers leurs tentes et furent massacrés. Les Turcs chargèrent tous à-la-fois et *comme un seul homme*, et montrèrent une grande bravoure. La multitude des traits tombait comme une nuée de sauterelles. Les cavaliers francs en furent accablés; les fantassins et les valets de l'armée en furent meurtris et *moulus;* tous les chrétiens furent tués ou faits prisonniers. Roger périt en combattant. L'armée musulmane ne perdit que vingt hommes, et à peine il se sauva vingt chrétiens du désastre. Quelques chefs seulement s'échappèrent par la fuite; quinze mille chrétiens furent tués sur le champ de bataille. L'action avait commencé un samedi vers l'heure de midi; tout-à-coup, et à la même heure, la nouvelle se répandit dans Alep d'une victoire éclatante; un grand bruit se faisait entendre du côté d'Occident; mais ce ne fut que vers le soir qu'on vit arriver des guerriers qui avaient pris part à l'action.

» Les paysans de la contrée recueillirent les cadavres et les brûlèrent. Dans les cendres d'un seul cavalier chrétien on trouva les fers de quarante lances.

» Cependant Ilgazi s'établit dans la tente de Roger; il y fit apporter le butin et le partagea à ses troupes, ne se réservant que les armes pour les envoyer en présens aux princes des contrées musulmanes. Parmi les prisonniers était un homme d'une haute stature et fameux par la vigueur de son bras; celui qui le conduisait était un petit homme, tout débile, et dont les armes n'étaient pas plus grandes que lui. Dès que le prisonnier parut, les Turcomans se mirent à rire. « N'as-tu pas honte, lui dirent-ils, de t'être laissé » prendre par ce nain, étant armé comme tu l'étais? Devant » Dieu, répondit le géant, ce n'est pas lui qui m'a pris, ce

(1) Les gens de loi, dans le Levant, ont un grand bonnet, et ce mot, dans la bouche de ces soldats, était un terme de mépris.

» n'est pas là mon maître : c'est un homme très-grand, plus » grand que moi, et d'une force étonnante, qui m'a remis » à celui que vous voyez. Il était habillé de vert, et son » cheval était de la même couleur (1). »

» Ensuite l'armée musulmane se répandit dans les terres de la principauté d'Antioche et y fit de grands ravages. La nouvelle du malheur arrivé à l'armée chrétienne n'y était pas encore connue, et tout le monde était dans la sécurité. Le butin fut immense; il n'y eut pas de Turc qui ne revînt de cette expédition *les mains pleines*.

» Les chrétiens essuyèrent, peu de temps après, un nouvel échec : un corps de troupes turques surprit le roi Baudouin, ainsi que le comte de Tripoli, qui venaient au secours d'Antioche, et les battit. Les Francs se sauvèrent dans les montagnes. Mais pendant que les Musulmans allaient attaquer Artah, Baudouin s'introduisit dans Antioche et en prit possession. Il se fit livrer par sa sœur, veuve de Roger, les trésors et les richesses qui lui restaient encore; il s'empara des biens de ceux qui avaient péri dans la bataille; il maria leurs veuves, leva de nouvelles troupes, et appela tous les guerriers aux armes. Si Ilgazi était arrivé avant lui auprès d'Antioche, nul doute qu'il ne l'eût prise sans peine.

» Pendant ce temps, Ilgazi fit sa jonction avec Togdekin, et ils allèrent de concert assiéger Atareb, qui ouvrit ses portes. Zerdena se rendit pareillement. Mais, tandis que la garnison se retirait à Antioche, ainsi que le portait la capitulation, elle fut surprise dans sa marche par les Turcomans, massacrée en partie, et entièrement dépouillée.

» A la première nouvelle du danger qui menaçait Zerdena, le roi Baudouin s'était mis en marche pour venir à son secours : il rencontra l'armée d'Ilgazi près de Danit, ignorant

(1) L'auteur veut dire que le guerrier chrétien avait été pris, non par un mortel, mais par un ange venu exprès du ciel. Les auteurs musulmans font souvent mention d'apparitions de ce genre, et racontent d'une manière tout-à-fait semblable la prise d'Abbas, oncle de Mahomet, par les troupes de son neveu, au combat de Bedr. Voyez la *Vie de Mahomet,* par Gagnier, t. II, p. 40; ce qui prouve que le trait rapporté ici n'est que la copie de l'ancien. A l'égard de la couleur verte du cavalier céleste, c'est en général celle que les musulmans attribuent aux milices du ciel.



encore la prise de Zerdena. Son armée se composait d'une nombreuse infanterie et de quatre cents cavaliers, formant en tout deux cents tentes. Dans l'action qui s'engagea, le seigneur de Zerdena commença par battre les troupes de Damas et d'Émesse qui lui étaient opposées, et courut du côté de Zerdena pour y introduire quelques secours. Trouvant cette ville au pouvoir des musulmans, il retourna au champ de bataille et n'y vit plus personne. L'armée chrétienne avait été mise en fuite, et les musulmans l'avaient poursuivie jusqu'aux portes de Hab.

» A leur retour, il s'engagea un nouveau combat, où le seigneur de Zerdena fut aussi mis en déroute. Ce seigneur, autrement dit le *comte Lépreux*, s'appelait Robert. En fuyant, il tomba de cheval, et fut conduit par les gens du pays à Ilgazi, aux portes d'Alep. Ilgazi le renvoya à Togdekin, qui le massacra de sang-froid. Ensuite Ilgazi se fit amener les prisonniers : il mit à part les seigneurs de villes, les chefs, le député de l'empereur des Grecs, et le petit nombre de ceux qui étaient en état de racheter leur vie; ils payèrent leur rançon et furent mis en liberté. Restait encore une trentaine de prisonniers; comme ils n'avaient pas le moyen d'offrir une rançon, on leur coupa la tête. L'expédition étant ainsi terminée, Ilgazi repartit pour Maridin, afin d'en amener de nouvelles forces. »

Aboulféda n'a rien dit de particulier sur cette guerre, sinon que les poëtes célébrèrent dans leurs vers la victoire d'Ilgazi. Le distique suivant fut composé à cette occasion. Le poëte s'adresse à Ilgazi :

« Ordonne ce qu'il te plaira, et ta volonté sera faite; tu » partages avec le créateur notre confiance.

» L'Alcoran a triomphé par ton appui, et l'Évangile pleure » la mort de ses enfans. »

Ainsi se termina cette expédition, qui devint funeste à toutes les colonies chrétiennes d'Orient. La principauté d'Antioche ne s'en releva pas. Pendant long-temps on verra les rois de Jérusalem être sans cesse obligés de s'y transporter pour la protéger contre les incursions des musulmans d'Alep et de la Mésopotamie. Plus tard, quand Antioche aura des princes en état de combattre, ou ils seront malheureux dans toutes les guerres, ou bien ils n'y prendront aucune part. Il est évident qu'avec Roger étaient morts les meilleurs soldats d'Antioche, et qu'il ne fut plus possible de

les remplacer. Les auteurs arabes n'ont fait nulle part cette remarque, et nous la faisons ici pour l'intelligence de leur récit (1).

## § X.

### Suite de la même guerre.

*An 514 [1120].* Kcmal-eddin reprend en ces termes : « Après la défaite de Roger, plusieurs princes musulmans de Syrie, tels que le maître de Schaizar et autres, croyant l'occasion favorable, s'étaient emparés de quelques places de la principauté d'Antioche. Le roi de Jérusalem reconquit les villes perdues et poussa ses courses fort avant dans les terres d'Alep. Dans le même temps, Josselin, qui était seigneur d'Édesse et de Tell-bascher, attaqua la principauté d'Alep, du côté du nord et de l'orient. Les troupes d'Alep usèrent aussi de représailles; et, se jetant sur les terres d'Antioche, elles y mirent tout à feu et à sang.

» De son côté, Ilgazi passa de nouveau l'Euphrate, et revint en Syrie avec de grandes forces. D'abord, il entreprit le siége de Tell-bascher et d'Ezaz, sans permettre à ses Turcomans de se répandre dans les campagnes. Ensuite il s'avança contre Antioche, puis se retira sans avoir rien fait. Les Turcomans firent alors éclater leur mécontentement : ils avaient espéré, dans cette campagne, comme l'année précédente, de faire un riche butin, et ils se trouvaient à la fin de l'expédition sans avoir soumis de place, ni trouvé à piller. En voici la raison : c'est que les prisonniers francs qui s'étaient rachetés l'année précédente, avaient bien recommandé à leurs frères de se tenir sur leurs gardes. Ilgazi, irrité contre ses Turcomans, et voulant les couvrir d'ignominie, leur fit couper la barbe (2). Aussitôt l'armée se

(1) On fera bien d'ailleurs de lire la relation écrite par Gautier, chancelier de Roger, qui se trouvait à cette expédition, et qui fut fait prisonnier (tome I.er de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 105 et suiv.). Gautier s'est beaucoup étendu sur les atrocités exercées envers les vaincus. Nous renvoyons à ce qu'il en a dit.

(2) C'était le plus grand châtiment qu'il pût leur infliger. Voyez les *Annales* d'Aboulféda, tome I, p. 293, avec la note de Reiske.

débanda, et Ilgazi, hors d'état de poursuivre la guerre, fut forcé de convenir avec les chrétiens d'une trève qui devait durer jusqu'à la fin de l'année. Par ce traité, Ilgazi céda quelques petites villes aux chrétiens, après quoi il retourna en Mésopotamie (1).

» Cependant les campagnes se repeuplaient à la faveur de la paix, et les cœurs pouvaient se livrer à la sécurité, lorsque le maudit Josselin vint ravager de nouveau les campagnes d'Alep. On était en pleine paix; il disait pour prétexte qu'on lui avait enlevé un de ses gens et qu'on lui refusait satisfaction. Il prit jusqu'aux vieillards des deux sexes et aux malades, et les laissa nus sur les chemins, où ils périrent tous de froid. Le commandant d'Alep écrivit à ce sujet à Baudouin : « Ilgazi, lui disait-il, a laissé ce pays sans défense, » parce qu'il se fiait à votre parole. » Baudouin fit réponse qu'il n'avait pas d'ordres à donner à Josselin; et les ravages continuèrent comme auparavant. Ensuite les Francs d'Antioche prirent aussi les armes; et après avoir dévasté le territoire de Schaizar, ils demandèrent au maître de cette place le tribut qu'ils en recevaient tous les ans. Le prince y consentit, s'ils voulaient rendre le butin qu'ils venaient de faire; mais les chrétiens s'y refusèrent, et le maître de Schaizar leur livra la somme qu'ils demandaient, pour obtenir une trève qui devait durer jusqu'à la fin de l'année.

» Pendant ce temps, Ilgazi ne s'occupait guère de la prin-

---

(1) Kemal-eddin fait mention au même endroit d'une particularité qui pourra donner une idée de l'état des revenus d'Alep : « Les » habitans, dit-il, s'étant plaints à Ilgazi du rétablissement de plu- » sieurs charges imposées par Redouan et inusitées sous les gouver- » nemens précédens, le prince se fit présenter un état des taxes » payées par Alep, et il fut reconnu qu'elles se montaient annuelle- » ment à la somme de douze mille pièces d'or. Il commanda de les » réduire, et l'ordonnance expédiée dans cette occasion fut transcrite » sur une table qu'on cloua à la porte de la grande mosquée. »

Il est probable que ces douze mille pièces d'or étaient levées sur la ville d'Alep seulement et indépendamment de son territoire; sans cela, comment les princes d'Alep auraient-ils pu payer, en de certains temps, des tributs annuels de dix mille pièces d'or et même de vingt mille, comme nous les avons vus faire envers Tancrède, régent d'Antioche? La principauté toute entière n'aurait pas suffi à cette charge.

cipauté d'Alep. Le pays se couvrit de ruines, et les Francs en subjuguèrent la meilleure partie. »

*An 515 [1121].* « Cette année, Baudouin s'avança jusqu'aux portes d'Alep, et enleva les bestiaux répandus aux environs. Alep était alors sous le gouvernement de Soliman, fils d'Ilgazi : son père lui ayant mandé de renouveler le traité avec les Francs, à quelque prix que ce fût, il abandonna aux chrétiens la partie septentrionale de la principauté d'Alep, aussi bien que la moitié des terres situées autour de la ville. Les chrétiens avaient aussi demandé qu'on leur cédât Atareb : Ilgazi y consentit; mais la garnison refusa de livrer cette place, qui resta aux musulmans.

» Ce fut vers ce même temps que Thogril, sultan de la Perse, alla faire la guerre aux Géorgiens et à leur roi David. Ilgazi fit partie de cette expédition, ainsi que Dobais, fils de Sadaka, prince de Hilla sur le Tigre. Les Géorgiens, ayant attiré l'armée musulmane dans leurs montagnes, en firent un grand carnage (1).

» Sur ces entrefaites, Soliman, fils d'Ilgazi, qui gouvernait Alep, se révolta contre son père. Les Francs profitèrent de ce désordre pour étendre leurs conquêtes. Le roi Baudouin s'avança même vers Alep; et comme Soliman lui fit demander la paix, il y mit pour condition la cession d'Atareb, dont il convoitait depuis long-temps la prise. « Vous ne » pouvez ignorer, dit-il au député, que Soliman n'est pas en » état de défendre Atareb contre moi, sur-tout à présent que » j'ai construit dans ses alentours des châteaux qui l'envi» ronnent de toute part. On peut dire que cette ville res» semble en ce moment à un cheval qui a perdu l'usage de » ses pieds de devant, et qu'on nourrit d'orge, dans l'espoir » de le guérir et de le vendre avec avantage : l'orge finit par » manquer, le cheval meurt, et le maître n'a plus ni orge » ni cheval. » Baudouin attaqua donc Atareb, mais sans succès.

» Peu de temps après, Ilgazi réduisit son fils à l'obéissance, et donna le gouvernement d'Alep à un de ses neveux, nommé aussi Soliman; puis, renouvelant le traité avec les

---

(1) Gautier le chancelier a parlé de cette expédition; et il paraît, d'après son récit, que le roi David avait des guerriers d'Occident à son service.

Francs, pour un an seulement, il repassa en Mésopotamie, et revint l'année suivante avec de nouvelles forces, accompagné d'un autre de ses neveux nommé Balac (1), maître d'un grand nombre de châteaux du côté de Malatia, au nord de la Syrie.

» Sur ces entrefaites, il mangea un jour avec excès de la viande, de la chair de brebis, du melon et autres fruits; son ventre s'enfla; il se sentit la poitrine oppressée, et se décida à aller à Alep pour s'y faire traiter. Dès qu'il se trouva mieux, il se mit en route pour Maridin, et mourut en chemin (2). Son fils Soliman lui succéda dans Miafarekin; son second fils, Timurtach, dans Maridin; et son neveu Soliman, dans la ville d'Alep. Togdekin s'était aussi trouvé à cette expédition avec Balac. Le premier retourna à Damas, et l'autre dans les terres de sa dépendance. »

## § XI.

### Suite du même sujet. — Prise de Tyr par les chrétiens.

« Quelque temps après, continue toujours Kemal-eddin, Balac enleva par suprise le maudit Josselin, avec Galeran, son cousin, et le neveu de Tancrède. Cet événement eut lieu aux environs de Saroug, près d'Édesse. Balac demanda à Josselin et à son cousin de lui céder les places de leur domaine; ils s'y refusèrent, et dirent: « Nous et nos châteaux, » nous sommes comme le chameau et son bât : quand le » chameau meurt, son bât sert à un autre. Ainsi donc, il est » à croire que nos provinces auront déjà passé entre les mains » d'un des nôtres. »

*An 517 [1123].* Le roi Baudouin, à la nouvelle de la mort d'Ilgazi, s'était emparé de quelques places de la principauté d'Alep. Cette année, Soliman, maître de cette cité, fit la paix avec lui, et lui abandonna Atareb. Cette forteresse fut rendue à son ancien seigneur, nommé sire Alan, qui la garda jusqu'à sa mort.

---

(1) Ou *Balad*, comme l'appellent les Latins.

(2) Voyez ce que Gautier le chancelier a dit de cette mort, tome I.er de la *Bibliothèque des Croisades*, page 123.

« Vers ce même temps, le roi marcha contre Balac, du côté de l'Euphrate, pour délivrer Josselin et ses compagnons; mais il fut battu, et lui-même fait prisonnier. Balac l'enferma avec Josselin et Galeran dans le château de Khartbert en Mésopotamie. Ensuite, profitant de l'état de faiblesse où se trouvait la Syrie, il repassa l'Euphrate, et prit Alep à Soliman, qu'il accusait d'agir trop mollement contre les Francs. Il subjugua aussi quelques places de la principauté d'Antioche.

» Sur ces entrefaites, le roi Baudouin et les autres prisonniers chrétiens, au moyen des intelligences qu'ils s'étaient ménagées dans Khartbert, rompirent leurs chaînes et parvinrent à s'évader. Quand ils se virent libres, Josselin prit la parole et dit : « Puisque nous voilà hors de danger, je suis » d'avis de nous en aller avec ce que nous pourrons em- » porter. » Baudouin n'approuva pas cet avis, et préféra demeurer, afin de garder Khartbert; mais il permit à Josselin de sortir, en lui faisant jurer de ne pas changer d'habits, de ne pas manger de viande, et de ne pas boire (1) autre part qu'à la messe (2), qu'il ne fût venu les délivrer. Dès que Balac apprit cette nouvelle, il retourna en toute hâte à Khartbert, tua tous les Francs et ceux qui avaient eu part à l'évasion des prisonniers, et n'épargna que le roi Baudouin, ainsi que le neveu de Tancrède et Galeran, qu'il fit enfermer dans Haran. Pendant ce temps, Josselin s'était rendu à Jérusalem pour appeler les chrétiens aux armes. Déjà il avait levé une armée et il était parvenu jusqu'à Tell-bascher, lorsqu'il apprit le malheur arrivé à ses compagnons de captivité. Changeant alors de dessein, il vint dévaster les terres voisines d'Alep, et détruisit jusqu'aux chapelles des environs; ses soldats n'épargnèrent même pas les tombeaux. En punition de cet attentat, le cadi Aboul-fadl (3), de concert avec les principaux d'Alep, fit convertir en mosquées plusieurs églises de la ville; on abattit les autels, et les portes furent disposées de façon qu'en y faisant la prière les musulmans fussent tournés du côté de la Mecque. Trois églises changèrent ainsi de destination. Les chrétiens d'Alep n'eurent plus que deux

(1) De vin, sans doute.
(2) On communiait alors sous les deux espèces.
(3) Le même qui avait animé les musulmans contre Roger.

églises à leur usage. Tout cela s'est maintenu jusqu'à nos jours (1).

» Quelques mois après (vers le mois de novembre), Josselin envahit de nouveau les terres d'Alep, et enleva plus de cinq cents chevaux qui paissaient dans le voisinage; il emmena le gros et le menu bétail, détruisit les maisons, &c. Dans le même temps, le seigneur d'Atareb s'avança du côté du sud, avec les troupes d'Antioche, et enleva trois cents chevaux dans les pâturages. Ainsi la cavalerie d'Alep se trouva sans chevaux (2). Josselin passa en Mésopotamie, et, tombant sur les Turcomans et les Curdes, il leur prit dix mille chevaux, brebis, &c. Il ouvrit même les tombeaux et dépouilla les morts de ce qui avait servi à leur sépulture. »

*An 518 [1124]*. « Cette année, Balac essaya de s'emparer de la ville de Manbeg (l'ancienne Hiéropolis), quoique appartenant aux musulmans. Déjà, celui qui y commandait, nommé Hassan, s'était laissé enlever par surprise, lorsque son frère prit la défense de la place, et appela les chrétiens à son secours. Josselin arriva bientôt avec une armée de dix mille hommes, et livra combat à Balac. Les chrétiens furent battus. On assure que Balac chargea lui-même dans cette journée jusqu'à cinquante fois, frappant de l'épée et de la lance, sans recevoir la moindre blessure. Ensuite, il retourna devant Manbeg, tout occupé de Dieu, et ne cessa la nuit suivante de lui rendre grâces de sa victoire. Le lendemain, il fit massacrer tous les chrétiens qui étaient tombés en son pouvoir, et s'occupa aussitôt de chercher un lieu convenable pour y dresser ses machines de siége. Il marchait le casque en tête et tenant un bouclier à la main. Il avait eu un moment la pensée de laisser le soin du siége à un autre, et d'aller lui-même au secours de la ville de Tyr, alors vivement pressée par les Francs. Pendant qu'il était rempli de ces idées, donnant des ordres en conséquence, une flèche partit des remparts qui le frappa à la clavicule gauche; il n'eut que le temps d'arracher le fer de ses mains, de cracher dessus et de s'écrier : « Voilà un coup qui tue tous les musul-

(1) Kemal-eddin écrivait dans le XIII.e siècle de notre ère.

(2) A Alep, il est d'usage d'abandonner les chevaux dans la campagne pendant une partie de l'année. Ils n'ont pas d'autre nourriture que l'herbe des champs. Voyez le *Voyage* de Jean Thévenot *au Levant*, t. III, p. 130 de l'édition in-12.

» mans! » Ses cousins se partagèrent ses états. Soliman, fils d'Ilgazi, qui avait déjà entre les mains Miafarekin, devint maître des châteaux de Mésopotamie, au nombre de plus de cinquante; et Timurtach, déjà maître de Maridin, eut en partage Alep. »

C'est dans ce même temps que Tyr tomba au pouvoir des chrétiens. On lit dans la chronique d'Ibn-Moyassar, sous la date de l'année précédente, que les princes de Damas et de Moussoul, se voyant hors d'état de sauver cette ville, avaient envoyé une députation au calife d'Égypte pour l'instruire des progrès des Francs en Syrie, et lui demander du secours. Les députés, arrivés à la porte du Caire dite la porte *Fotouh* ou *des Conquêtes*, mirent pied à terre et baisèrent la porte. De là ils s'avancèrent, toujours à pied, jusqu'à la porte du palais, et la baisèrent aussi. Ils s'arrêtèrent de même à la porte du *Fleuve;* après quoi on les présenta au calife. Les troupes égyptiennes reçurent aussitôt l'ordre de se préparer à la guerre. On équipa une flotte de quarante vaisseaux, et il partit en même temps une armée de terre, qui s'arrêta à Jaffa, et y attendit pendant six jours les troupes de Damas, de Moussoul et d'Alep; n'en recevant pas de nouvelles, elle reprenait le chemin de l'Égypte, lorsqu'elle fut attaquée par les chrétiens et défaite sans combattre. A l'égard de la flotte, elle aborda avec des munitions à Tyr.

» Cette ville, comme le remarque Ibn-giouzi, obéissait à-la-fois à deux chefs : l'un y commandait au nom du calife d'Égypte; l'autre, et c'était Massoud, y commandait au nom du prince de Damas. Ces deux chefs étaient en dissension. Le commandant égyptien profita de l'arrivée de la flotte pour faire arrêter Massoud et l'envoyer en Égypte. Il ne vit pas que Tyr n'avait plus d'autre espoir que dans le prince de Damas, et que l'insulter ainsi dans la personne de son lieutenant, c'était s'ôter à soi-même sa dernière ressource.

» Les Francs, instruits de ces troubles, vinrent l'année suivante mettre de nouveau le siége devant Tyr. Le commandant recourut alors au gouvernement égyptien, mais en vain; on lui fit réponse qu'il s'adressât au prince de Damas. Le visir déclara qu'il abandonnait Tyr à Togdekin, et envoya même à ce dernier un acte en bonne forme, par lequel il lui cédait la possession de la ville. Déjà les vivres commençaient à manquer dans la place, et les habitans, n'espérant plus d'être secourus, se rendirent, obtenant sûreté pour leurs

personnes et leurs richesses, et la liberté de quitter la ville ou de rester. Togdekin s'avança avec ses troupes en face des Francs. Les deux armées étaient sous les armes, laissant entre elles un espace vide. Les habitans franchirent cet espace avec tout ce qu'ils purent emporter, sans être troublés dans leur marche, et allèrent s'établir à Damas et dans le reste de la contrée. Il n'était demeuré dans Tyr que les malades et les gens hors d'état de s'expatrier. »

Pendant ce temps, le roi Baudouin avait été tiré de sa prison de Haran, pour être transféré à Alep. Kemal-eddin rapporte que ce prince obtint sa liberté de Timurtach, moyennant la cession d'Atareb, Zerdena, Cafartab, Ezaz, toutes places voisines d'Alep, et d'une somme de quatre-vingt mille pièces d'or, dont vingt mille payables d'avance. Le roi jura d'être fidèle à sa parole et sortit de prison. Une des conditions du traité portait qu'il serait d'abord remis à l'émir Abou-assaker, prince de Schaizar. Avant de se mettre en route, il parut devant Timurtach : ils mangèrent et burent ensemble, et Timurtach lui fit présent de la tunique royale, du bonnet d'or et des brodequins. On lui rendit même le cheval qu'il montait le jour où il fut fait prisonnier. Le roi monta dessus et fut conduit à Schaizar, ou il attendit l'arrivée des otages qui devaient servir de garans à ses promesses. C'étaient sa fille, le fils de Josselin, et autres personnes, en tout au nombre de douze. Enfin il livra à l'émir les otages avec les vingt mille pièces d'or et fut mis en liberté. Il s'en alla, que Dieu le maudisse! et oublia aussitôt ses promesses. Il manda ces paroles à Timurtach : « Le patriarche, sans qui » je ne puis rien, a voulu savoir quelles étaient les conditions » du traité. Quand il a su que je m'étais engagé à rendre » Ezaz, il s'y est opposé, et m'a commandé de n'en rien » faire, disant qu'il prenait le péché sur lui. Je ne puis aller » contre ses volontés (1). » Des députés furent envoyés de part et d'autre pour arranger cette affaire, mais inutilement.

(1) فخرج لعنه الله وغدر بتمرتاش وانفذ اليه يقول البطريرك الذى لايمكن خلافه سالنى عما بذلت وما الذى استقر فحين سمع حديث عزاز وتسليم حصنها منى ابى وامرنى بالدفع عنها وقال ان خطيئتك تلزمنى ولا اقدر على خلافه

## § XII.

### Siége d'Alep par les Chrétiens.

*Suite de l'année 518 [1124 et 1125].* Nous allons donner sur ce siége la suite du récit de Kemal-eddin, auteur de l'Histoire d'Alep, et natif de cette ville.

« Le roi Baudouin, en recouvrant la liberté, avait promis à Timurtach de n'entretenir aucune relation avec Dobais, lequel, dépossédé par le calife de Bagdad de ses domaines sur le Tigre, cherchait à s'emparer d'Alep et était en guerre avec Timurtach. Comme Baudouin refusa de satisfaire à ses engagemens, et que les négociations entamées à ce sujet avaient été vaines, Dobais en profita pour se lier d'intérêt avec ce prince et avec Josselin, comte d'Édesse. Ils s'unirent ensemble d'une amitié véritable (1). Il fut convenu entre eux que la ville d'Alep, si l'on parvenait à s'en rendre maître, serait remise à Dobais, et que les Francs auraient son territoire. Quand Timurtach vit la mauvaise foi de Baudouin et les forces redoutables auxquelles il allait avoir affaire, il se rendit dans ses états de Mésopotamie pour y lever de nouvelles troupes. Le roi ne tarda pas à arriver devant Alep. Dans le même temps, Dobais et Josselin partirent de Tell-bascher et vinrent se joindre à Baudouin en ravageant le coton, le millet et tout ce qui se trouvait sur leur passage. Ils avaient avec eux Sultan-schah, fils de Redouan, ancien prince de la contrée. Baudouin s'établit du côté du couchant, dans le lieu où se font les courses de chevaux; Josselin se plaça sur le chemin d'Ezaz et dans les campagnes qui le bordent à droite et à gauche. Pour Dobais et Sultan-schah, ils se déployèrent un peu à l'est des quartiers de Josselin. Les assiégeans formaient en tout trois cents tentes, dont deux cents appartenaient aux Francs, et les cent autres aux musulmans leurs alliés. Ils coupèrent les arbres, ils détruisirent les chapelles, ils ouvrirent les tombeaux, dépouillèrent les morts, et se servirent des cercueils pour renfermer leurs vivres. A l'égard des cadavres qui n'étaient pas encore tombés en pourriture,

(1) L'auteur arabe est tout étonné que des musulmans se soient alliés avec des chrétiens.

ils leur liaient les pieds avec des cordes; puis, les traînant jusque sous les yeux des musulmans, ils disaient : *Voilà votre prophète Mahomet,* ou tel autre nom semblable. Les chrétiens ayant découvert un exemplaire de l'Alcoran dans une des chapelles aux environs de la ville (1), montrèrent ce livre d'un air de triomphe; l'un d'eux imagina d'en arracher quelques feuillets et de les attacher sous la queue de son cheval. De temps en temps le cheval les couvrait d'ordures, et alors le chrétien de battre des mains et d'éclater de rire en dérision de l'islamisme. S'il tombait un musulman entre les mains des chrétiens, il était renvoyé à la ville, les mains coupées, et privé des marques de sa virilité. Les assiégés traitaient leurs prisonniers de la même manière, ou bien ils les pendaient; car ils faisaient de fréquentes sorties, et, s'avançant par la porte de Férac, ils enlevaient les Francs sur les chemins et jusque dans leurs tentes. On ne laissait pas de parler de paix, mais sans venir à un arrangement. La ville avait pour toute défense cinq cents hommes, commandés par le cadi Aboul-fadl, et se trouvait dans un état déplorable. On se décida, continue Kemal-eddin, à députer à Timurtach, mon bisaïeul Abou-ganem-mohammed, cadi de la ville, avec d'autres personnes de marque, pour lui demander des secours. Les Francs firent courir après eux sans pouvoir les atteindre. Ils ne laissèrent pas le lendemain de crier aux habitans qu'ils tenaient les députés entre leurs mains. A ces paroles, les assiégés perdirent tout courage, et les appréhensions ne cessèrent qu'à la réception d'une lettre des députés qui annonçait leur heureuse arrivée. Ils n'avaient pas trouvé Timurtach à Maridin : ce prince était alors à Miafarekin, occupé à prendre possession des états de son frère, qui venait de mourir. Les députés s'étant rendus

(1) Le mot *mesched,* que nous traduisons par *chapelle,* est proprement un oratoire bâti sur la tombe de quelque musulman vénéré. On trouve de ces chapelles dans le voisinage de toutes les villes, en Perse et en Turquie; on a soin d'y tenir des Alcorans à l'usage de ceux qui viennent visiter ce lieu, et qui ne manquent pas d'en lire quelques passages à l'intention du mort. Quelquefois il s'y trouve des personnes gagées pour en réciter tous les jours un ou plusieurs chapitres. On sait de plus qu'il n'est permis qu'aux musulmans de toucher ce livre, et qu'ils ont pour lui un respect dont rien n'approche.

auprès de lui, il tâcha de les amuser et de gagner du temps. « Mais, lui disaient-ils, nous n'avons besoin que » de votre présence; nous sommes en état de repousser » l'ennemi. » Sur ces entrefaites, arriva à mon bisaïeul une lettre de mon grand-père, annonçant que les habitans d'Alep en étaient réduits à se nourrir de chiens et de corps morts; qu'ils étaient sans ressources et en proie à d'horribles maladies; qu'on voyait souvent des malades à l'extrémité, qui, au premier son de la trompette, se levaient pour courir à l'assaut, comme des prisonniers à qui on aurait ôté leurs chaînes, et qui, après avoir repoussé l'ennemi, revenaient se mettre au lit. Cette lettre mit Timurtach dans une étrange colère : « Voyez ces gens-là, dit-il, comme ils » se jouent de moi! ils disent qu'ils n'ont besoin que de ma » personne, et qu'ils ont assez de leurs propres forces; c'est » vouloir ma ruine, c'est vouloir me faire partager leur » misère, en m'engageant dans cette guerre avec aussi peu » de monde! » Là-dessus, il fit arrêter les députés et les mit en prison. En cet état, ils n'avaient plus d'autre espoir que dans Borsaki, prince de Moussoul. Ils parvinrent à s'évader et se rendirent auprès de lui. Borsaki était alors grièvement malade. La nouvelle en étant arrivée à Dobais, il la fit annoncer à son de trompe à ses troupes, et des cris s'élevèrent de toute part pour rendre grâce à Dieu de cet événement. On cria même aux assiégés : *Celui en qui vous mettez votre confiance, vient de mourir.* A ces mots, les habitans frémirent, et pensèrent être suffoqués de douleur. Cependant les députés se présentèrent à Borsaki et lui exposèrent le malheureux état des habitans d'Alep. Le prince en fut touché (puisse le Seigneur lui avoir fait miséricorde!), et répondit : « Hélas! vous voyez l'état où je suis; mais si Dieu » me rend la santé, je fais vœu d'aller au secours d'Alep, » d'attaquer vos ennemis et de les repousser de vos terres. » En moins de trois jours, ajoutait mon bisaïeul, Borsaki n'eut plus de fièvre; il sortit de sa chambre, et ordonna à ses troupes de se disposer à partir. Les préparatifs ne furent pas longs. Il se mit en marche (Dieu ait pitié de lui!) avec une armée formidable. Arrivé sur les bords de l'Euphrate, il manda aux princes de Damas et d'Émesse de venir le joindre. A son approche, Dobais fit déployer ses étendards blancs, et se retira avec l'armée chrétienne. Aussitôt les habitans sortirent tous de la ville : les uns vinrent piller le camp des

assiégeans; les autres allèrent à la rencontre de Borsaki ou se mirent à la poursuite de l'ennemi. Borsaki poursuivit les chrétiens lentement, et, dès qu'ils furent à une certaine distance, il donna ordre à ses troupes de revenir. Alors le cadi Aboul-fadl lui dit : « O notre maître! si nos troupes se » mettaient à leur poursuite, elles les prendraient sans peine, » à présent qu'ils sont en désordre et entourés de toute part. » Le prince répondit : « O cadi! tu sais bien qu'il reste encore » assez d'ennemis dans le pays pour venir à bout de vos » troupes et des miennes, si par malheur Dieu nous avait » préparé une défaite. J'en doute, reprit le cadi. Mais, repar- » tit le prince, où nous sauver maintenant, s'ils faisaient tout » à coup volte-face et qu'ils nous missent en déroute, tenant » l'épée levée sur la tête des musulmans? au lieu qu'en les » laissant s'éloigner, nous ne courons plus de risque. Entrons » d'abord dans la ville; mettons-la à l'abri de toute insulte; » nous y rétablirons le bon ordre et la tranquillité; après » cela, s'il plaît à Dieu, nous rassemblerons tout notre » monde, et nous irons à eux. » Il entra donc dans Alep et l'occupa avec sa citadelle. Il en répara les murailles, fit cesser les exactions, diminua les charges, établit une bonne police, veilla au maintien de la justice, en un mot ne négligea rien pour faire le bonheur des habitans (1). »

Ibn-giouzi a aussi parlé du siége d'Alep; mais il ne nous apprend rien de particulier, sinon que les Francs s'étaient bâti des maisons et des hôtelleries devant Alep, comme pour y demeurer hiver et été. Il ajoute, sous la date de l'année suivante, que le roi Baudouin fit faire des courses

(1) Kemal-eddin remarque ensuite que, pour cette année, les semailles à Alep ne commencèrent qu'au 12 du mois de sabat. Le 12 du mois de sabat répond à la fin de janvier ou au commencement de février; ce mois appartient au calendrier des Juifs, qui était aussi en usage chez les Chaldéens, et l'est encore chez les chrétiens orientaux. Comme l'année musulmane est lunaire et seulement de trois cent cinquante-quatre jours et qu'elle n'a pas de mois intercalaires, elle commence chaque année à une époque différente, par rapport à nous, qui suivons l'année solaire. Voilà pourquoi les paysans des contrées musulmanes, dont les travaux sont nécessairement en rapport avec l'ordre des saisons et le cours annuel du soleil, ont été obligés d'adopter l'année solaire dans tout ce qui concerne l'agriculture. En Syrie, ils se servent de l'année juive, et en Égypte, de l'année cophte, qui était celle des anciens Égyptiens.

jusqu'aux portes de Damas, et battit Togdekin, non loin de cette ville. Il pénétra aussi en Arabie, dans la contrée appelée *la vallée de Moïse.*

*An 519 [1125].* Kemal-eddin reprend ainsi : « Borsaki rendit la liberté aux otages chrétiens qui étaient restés dans Schaizar, moyennant la somme de quatre-vingt mille pièces d'or. Puis, se joignant à Togdekin, prince de Damas, il vint mettre le siége devant Cafartab, qui ouvrit ses portes. De là il se porta vers Ezaz; mais, pendant qu'il était devant ses murailles, il fut attaqué par les Francs et mis en déroute. Alors Borsaki fit la paix avec les chrétiens et reprit le chemin de Moussoul, où il arriva à la fin de l'année 520. Le vendredi qui suivit son arrivée, il se rendit à la mosquée pour y faire la prière; mais, au moment qu'il s'avançait vers la chaire, au milieu d'une grande foule, il fut assailli par huit bateniens déguisés en derviches, et, malgré sa cotte de maille et ses gardes, fut percé de plusieurs coups de couteau. On le transporta chez lui, et il expira le même jour. Les bateniens furent tués sur la place, hormis un seul, qui s'échappa par la fuite. Ce batenien était originaire d'Ezaz. Quand sa mère apprit que Borsaki était mort, et que les meurtriers avaient péri, elle crut que son fils était du nombre; et voilà que se livrant à la joie, elle se frotta les yeux de collyre (1), et se laissa aller publiquement aux transports de la plus vive alégresse. Tout à coup, elle voit arriver son fils plein de santé. Alors sa joie se change en tristesse, elle s'arrache les cheveux et se noircit le visage (2).

» Borsaki avait vu dans son sommeil, la nuit précédente, une troupe de chiens qui s'étaient jetés sur lui. Il en avait

---

(1) C'est une poudre noire dont les femmes en Orient se teignent les sourcils et les paupières.

(2) Il paraît que cette femme partageait les affreux principes de la secte des bateniens. Sa joie venait de l'opinion où elle était que son fils, par cet assassinat, avait dû aller tout droit au paradis, dans un lieu de délices. Aussi, quand elle eut été détrompée, elle dut être au désespoir. On pourrait comparer cette douleur à celle de la femme spartiate qui pleura en voyant arriver son fils sain et sauf du combat; avec cette différence pourtant que, dans la femme spartiate, la résignation maternelle était produite par l'amour de la patrie, au lieu que, dans l'autre, il n'y avait que du fanatisme et de l'esprit de secte.

tué plusieurs sans cependant pouvoir se garantir tout-à-fait de leurs morsures. Le lendemain il raconta sa vision à ses familiers, qui, tous, lui conseillèrent de ne pas sortir de quelques jours. « Mais, répondit-il, pour rien au monde » je ne me dispenserais d'assister à la prière du vendredi. » En effet, ce prince (Dieu ait pitié de lui!) était dans l'usage d'assister le vendredi à la prière avec le peuple. »

Le même auteur rapporte le trait suivant dans ses *Vies des hommes illustres* : « Borsaki était un homme juste et craignant Dieu, d'une grande douceur de caractère, et très-bon pour les gens qui l'entouraient. On tient d'un de ses serviteurs, qu'il consacrait une partie de la nuit à la prière, et qu'il s'acquittait de l'ablution sans avoir besoin du ministère d'un autre. Une nuit d'hiver, pendant que nous étions à Moussoul, ajoutait ce serviteur, je le vis sortir de sa chambre, en caleçon et avec un simple manteau; il tenait à la main un vase de cuivre, et s'acheminait vers le Tigre pour y puiser de l'eau et y faire son ablution. En le voyant, je courus à lui pour lui prendre le vase des mains; il me repoussa et me dit : « Va, mon ami, retourne dans ta chambre, de peur d'avoir » froid. » Je tins bon, et voulus lui arracher le vase des mains : vains efforts; il se défendit et me fit retourner à ma demeure. »

*An 522 [1128]*. Cette année mourut Togdekin, prince de Damas; c'est lui qui avait défendu jusque-là cette cité contre les chrétiens. Il eut pour successeur son fils Tag-el-molouc-bouri. La confusion ne tarda pas à se mettre dans ce pays, et le désordre fut sur-tout fomenté par les ismaéliens ou baténiens et leurs adhérens. On lit dans Aboulféda que ces sectaires étaient protégés par le visir de Bouri, et qu'un de leurs chefs, appelé Abouloufa, en vint jusqu'à proposer aux Francs de leur livrer Damas, s'ils voulaient lui donner Tyr en échange. Les Francs y consentirent, et promirent de se trouver un certain vendredi devant Damas. Mais, dans l'intervalle, Bouri fut instruit du complot; il fit venir le visir chez lui, et le tua de sa main. Il ordonna en même temps le massacre de tous les ismaéliens de la ville; et le peuple, qui les avait en horreur, en tua plus de six mille. Cependant les Francs arrivèrent au rendez-vous et formèrent le siége de la ville : on était alors au milieu de l'hiver; comme ils rencontrèrent de la résistance, ils se retirèrent. Dans le même temps, un autre ismaélien, qui commandait dans

Panéas, livra cette place aux chrétiens, et s'établit dans leurs provinces (1).

Pendant ce temps, Alep n'était guère plus tranquille. On lit dans Kemal-eddin que Borsaki avait laissé deux fils, Massoud et un autre. Massoud prit possession d'Alep ainsi que de Moussoul, et se rendit auprès du sultan à Bagdad pour s'en faire donner l'investiture. Le sultan lui délivra à cet effet un diplome avec lequel il reprit le chemin de la Syrie. Mais peu de temps après, on le trouva mort dans son lit : quelques-uns disent qu'il avait été empoisonné. Quoi qu'il en soit, Alep se trouva de nouveau dans la confusion, et un certain Kotlog profita du désordre pour s'emparer de l'autorité. On rapporte que l'usurpateur eut soin, avant de monter à la citadelle, de s'informer de l'heure propice marquée par les astres. La suite fit voir qu'il s'était trompé d'heure; car s'étant mis à tyranniser tout le monde, le peuple prit les armes et l'assiégea dans la citadelle. En vain Josselin vint sur ces entrefaites; on lui remit une somme d'argent pour l'engager à se retirer. Les habitans d'Alep tenaient toujours Kotlog assiégé : déjà ils avaient appelé les musulmans des environs à leur secours, lorsque Zengui, qui venait d'être investi par le sultan de la principauté de Moussoul, fit mettre ses troupes en marche et devint souverain d'Alep.

## § XIII.

### De Zengui et de sa puissance.

On n'a vu jusqu'ici que troubles et anarchie parmi les puissances musulmanes de Syrie, d'Égypte et de Mésopotamie. Le calife de Bagdad en était réduit à ses seules prières. L'empire des sultans de la Perse était divisé et sur le penchant de sa ruine. Depuis la mort de Malek-schah, les princes Selgioukides avaient été presque continuellement en guerre, soit pour se disputer la couronne, soit pour étouffer des rebellions sans cesse renaissantes. Le même désordre régnait en Égypte. Par-tout les Francs dominaient. Tout-à-coup apparut un homme habile à la guerre, grand politique,

---

(1) Voyez, sur cette expédition, Guillaume de Tyr, lib. XIII, cap. 26.

sévère et exact à rendre la justice à ses peuples; ami de l'ordre dans ses états, prompt à entreprendre sur ceux des autres. Cet homme est Zengui. Il s'éleva en peu de temps à une grande puissance. Ce qui l'aida sur-tout dans son élévation et le rendit supérieur à ses voisins, c'est que, malgré ses crimes et ses perfidies, il eut l'art d'intéresser les musulmans à sa cause. Il fut regardé comme le défenseur de l'islamisme contre les chrétiens. Il fut le premier qui resserra les Francs dans leurs domaines, et leur prit même une partie de leurs conquêtes. Il fut fameux par ses exploits, fameux encore par son fils Noureddin. Zengui est celui que nos vieilles chroniques appellent *Sanguinus.*

*Suite de l'année 522 [1128].* Il est dit dans l'Histoire des Atabecs que Zengui était fils d'Acsancar, ancien maître d'Alep, et qu'il n'avait que dix ans lors de la mort de son père, trois ans avant l'entrée des chrétiens en Syrie. Il fit ses premières armes sous Kerboga et Gekermisch, princes de Moussoul; il servit plus tard sous Maudoud et Borsaki; en un mot, se trouva à presque toutes les guerres qui furent faites contre les chrétiens. Il fut ensuite élevé au commandement de Vaset et de Bassora sur le Tigre, et enfin arriva par degrés à la principauté de Moussoul et d'Alep.

L'auteur de l'Histoire des Atabecs, près d'entrer dans le détail du règne de Zengui, s'exprime ainsi (1):

« Avant de présenter l'histoire du règne de Zengui, nous retracerons d'abord l'état de faiblesse et de misère des musulmans, et la puissance des infidèles. Au moment où Zengui prit possession des provinces, les Francs avaient étendu leurs conquêtes, multiplié leurs armées, répandu la crainte, établi la tyrannie, manifesté leur malice, dévoilé leur méchanceté, excité leur convoitise, et porté leurs invasions dans les terres de l'islamisme. Enhardis par la faiblesse des musulmans, ils ne cessaient de les attaquer, les persécutaient de toutes les manières, les inquiétaient, les tourmentaient, les exterminaient. Les étincelles de leur cruauté s'étaient répandues dans les contrées, et les peuples étaient environnés de leurs violences et en proie à leurs ravages. Les étoiles du bonheur de l'islamisme s'étaient abaissées

(1) Ce passage, dans l'original, est en prose rimée, et dans le style que nous pourrions appeler poétique.

sous l'horizon, et le ciel de sa gloire s'était fendu; le soleil de ses destinées se cachait dans les nuages; les drapeaux de l'infidélité se déployaient sur les provinces musulmanes, et les victoires de l'impiété accablaient les disciples de la foi.

« L'empire des Francs s'étendait, à cette époque, depuis Maridin et Schaiketan en Mésopotamie, jusqu'à Elarisch, sur les frontières d'Égypte; et de toutes les provinces de Syrie, Alep, Émesse, Hamah et Damas, avaient pu seules se soustraire à leur joug. Leurs troupes s'avançaient dans le Diarbecr jusqu'à Amide, sans laisser en vie ni adorateurs de Dieu, ni ennemis de l'erreur; et dans le Géziré jusqu'à Rassain et Nisibe, sans laisser aux habitans ni effets ni argent. A l'égard des musulmans de Racca et de Haran, ils étaient exposés à l'oppression et à la faiblesse, victimes de la barbarie et de la violence. Chaque jour les infidèles machinaient leur perte, troublaient leur repos, les jetaient dans la misère. Enfin, ils les réduisirent à invoquer la mort et le trépas, et à envier le sort de ceux qui reposent dans les tombeaux. Hormis Rahaba et le désert, les chemins qui mènent à Damas étaient infestés de leurs brigandages. Les marchands et les voyageurs étaient obligés de s'enfoncer dans les précipices et les solitudes, en proie à la lassitude, à la fatigue, à la douleur, ou bien de mettre leur fortune et leur vie à la merci des Arabes. Le mal s'accrut, et la chose en vint au point que les infidèles imposèrent un tribut et des taxes à toutes les villes voisines, à quoi celles-ci se soumirent pour se préserver de leurs dévastations. Non contens de cela, ils envoyaient à Damas visiter les esclaves exposés au marché. S'il s'en trouvait de Grecs, d'Arméniens, en un mot, de chrétiens d'origine, ils leur donnaient le choix de rester esclaves ou de retourner dans leur patrie, au sein de leur famille, au milieu de leurs frères. Ceux donc qui voulaient rester, en étaient les maîtres; et ceux qui voulaient s'en aller, les Francs les prenaient avec eux. En faut-il davantage pour donner une idée de la faiblesse et de l'abaissement des musulmans, de la puissance et de l'orgueil des infidèles? Quant à Alep, ils avaient leur part des revenus de son territoire, jusqu'au moulin situé à la porte des *Jardins*, à vingt pas seulement de la ville. Pour le reste de la Syrie, la situation des habitans était encore plus déplorable. Lors donc que le Dieu très-haut eut jeté les yeux sur les princes musulmans, et

qu'il eut vu l'état de mépris où était tombée la religion véritable; lorsqu'il eut reconnu les chefs hors d'état de prendre la défense de sa religion et trop faibles pour protéger *ses adorateurs*, lorsqu'il eut considéré la barbarie de ses ennemis, leur inhumanité, les calamités et les désastres qui affligeaient les fidèles, il s'attendrit sur l'islamisme et ses disciples, et résolut de faire cesser l'état d'avilissement, l'esclavage et le deuil où ils étaient plongés. Il résolut de susciter contre les chrétiens un homme capable de les punir de leurs attentats et d'en tirer une juste vengeance. Il voulut foudroyer les *démons de la croix*, comme il avait foudroyé ses anges rebelles (1), déterminé à les détruire et à les anéantir. Aussitôt il chercha de l'œil dans sa chère troupe de braves et dans l'élite de ses guerriers aussi sages qu'ardens, et il n'en vit pas de plus propre à ses desseins que le martyr Emad-eddin Zengui; il n'en vit point qui eût un cœur plus inébranlable, une volonté plus ferme, une lance plus irrésistible et plus pénétrante; ainsi donc, il lui remit la porte des forteresses et le gouvernement de son peuple.»

Rien ne prouve mieux que ce passage à quel point la puissance des chrétiens d'Orient s'était accrue, et combien ils s'étaient rendus redoutables aux nations musulmanes (2).

Le même auteur raconte ensuite l'élévation de Zengui à la principauté de Moussoul:

« Massoud, fils de Borsaki, n'ayant laissé en mourant qu'un frère en bas âge, celui qui était chargé de la conduite du jeune prince, envoya deux députés à Bagdad pour demander au sultan l'investiture de la principauté de Moussoul en faveur de cet enfant. Les députés étaient le cadi Boha-eddin et un nommé Salah-eddin. Étant à Bagdad, ils firent la connaissance d'un certain Nassir-eddin, ami de Zengui, lequel les engagea à demander Zengui pour prince. Les députés allant

(1) Sur le dernier point, on peut consulter notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 135.

(2) Ce passage, si on le considère sous le point de vue littéraire, a encore un intérêt de plus; on y trouve plusieurs idées qui n'ont pas été dédaignées par le Tasse. On n'a qu'à lire le premier chant de la *Jérusalem délivrée*, à l'endroit où le poëte nous représente Dieu abaissant ses regards sur l'armée chrétienne, et cherchant de l'œil le chef illustre qui devait arracher la ville sainte au joug des infidèles.

trouver le visir du sultan, lui dirent : « Tu sais que la Méso-
» potamie et la Syrie sont en proie aux ravages des Francs.
» Depuis la mort de Borsaki, l'audace des chrétiens n'a plus
» de bornes. Celui qui nous gouverne est un enfant; il nous
» faut de nécessité un homme ferme et habile à la guerre,
» qui puisse repousser l'ennemi. Nous te faisons connaître
» l'état des choses, afin qu'il n'arrive rien de fâcheux à l'isla-
» misme et aux musulmans; car c'est nous qui serions cou-
» pables aux yeux de Dieu, et qui encourrions les reproches
» du sultan. » Le visir ayant rapporté ces paroles au sultan, le prince demanda quel était l'émir qu'on jugeait le plus propre à la défense des musulmans. Les députés indiquèrent Zengui. Le sultan approuva ce choix, d'autant plus qu'il connaissait Zengui, sa bravoure, ses talens et sa prudence. Aussitôt il fit venir les députés, et régla avec eux le tribut (1) que lui paierait Zengui; il fit ses conditions. Après quoi on rédigea le diplome d'institution, et Zengui fut declaré prince de Moussoul. »

L'auteur arabe continue en ces termes :

« A cette époque, les Francs, que Dieu maudisse, étaient maîtres d'Édesse, de Saroug, et autres places en Mésopotamie. Les habitans de Haran avaient beaucoup à souffrir de leur voisinage, faute de troupes suffisantes et de maître en état de les défendre. Quand ils apprirent l'élévation de Zengui, l'établissement de son autorité dans la principauté de Moussoul, et l'amour de ses sujets pour lui, ils prirent courage, et, se souvenant des paroles de l'Alcoran, ils reconnurent *qu'il leur venait du secours de Dieu, et que la victoire était proche.* Ils envoyèrent donc offrir à Zengui de se soumettre à lui, et le supplièrent d'honorer leur ville de sa présence. Ce prince le fit avec empressement, assurant les habitans de sa protection, et flattant leurs espérances. Ensuite il écrivit à Josselin, comte d'Édesse, et lui demanda une trève de courte durée, voulant, avant tout, achever de soumettre les états dépendant de la principauté de Moussoul, en Syrie et en Mésopotamie; voulant aussi réparer les maux qui, depuis long-temps, affligeaient ses

(1) C'était le droit de vasselage. Mais en quoi consistait ce droit? était-il en argent, ou de toute autre nature? C'est ce que l'auteur arabe ne dit pas.

sujets, et pourvoir, d'une manière stable, à la subsistance de ses troupes, en leur assignant des terres particulières (des bénéfices militaires), enfin mettre d'abord ses guerriers à l'épreuve pour juger de leur zèle et de leur bravoure. Il était sur-tout impatient de passer l'Euphrate, et de subjuguer Alep et le reste de la Syrie; il fit donc son arrangement avec Josselin, comme il l'avait desiré, et se trouva en peu de temps au terme de ses souhaits.

« Les Francs, que Dieu confonde, avaient réduit à la dernière faiblesse les musulmans de Syrie: ils ne cessaient de faire des courses sur leurs terres, et tenaient le pays comme assiégé, sans rencontrer ni opposition ni obstacle. Leurs prétentions s'accrurent, et ils n'aspiraient à rien moins qu'à l'entière conquête de la Syrie, bien éloignés de penser à ce que le Dieu très-haut avait décidé dans les décrets de sa providence, à la vengeance qu'il était près de tirer de leurs attentats, au triomphe qu'il allait donner à l'islamisme, aux consolations qu'il devait verser dans le cœur des fidèles, et à la sécurité qui allait succéder à l'état d'angoisse.

« Dès que les habitans d'Alep entendirent parler de Zengui, ils lui envoyèrent des députés pour le toucher de compassion et implorer son appui. Zengui passa donc l'Euphrate et se porta sur Alep. Les habitans vinrent au-devant de lui, et firent éclater en le voyant une joie et un plaisir dont Dieu seul peut se faire une idée. Avouons que si Dieu n'avait fait aux musulmans la grâce de leur donner Zengui pour maître, c'en était fait de la Syrie. Jusque là, les Francs avaient trouvé dans Togdekin un obstacle à l'entier succès de leurs entreprises. C'est lui qui, au siége d'Alep, et en d'autres occasions, leur avait opposé de la résistance et les avait forcés à la retraite. Comme Dieu permit cette année qu'il mourût, le pays était à la veille de se trouver sans défense. On vit alors se vérifier cette parole de notre prophète: *Mon pays ne demeurera jamais sans ami de Dieu et sans protecteur de la religion.* Le Seigneur n'abandonna pas les musulmans; il mit à leur tête Zengui, que Dieu sanctifie son ame. Lors donc que ce prince fut maître d'Alep, il y fit quelque séjour. Il y établit une bonne police, et s'efforça de réparer les maux causés par les invasions continuelles des chrétiens. »

L'année suivante, selon Kemal-eddin, Zengui alla faire sa cour au sultan, et se fit donner l'investiture de toutes les provinces occidentales (la Syrie). Le sultan aurait mieux

aimé remettre la Syrie à Dobais; mais le calife s'y opposa, vu que Dobais s'était rendu indigne de cette faveur par son alliance avec les chrétiens. Ainsi Zengui régna à-la-fois sur Moussoul et Alep.

## § XIV.

### Premières entreprises de Zengui.

*An 523 [1129].* Zengui commença d'abord par chercher à se fortifier en Syrie. Il fit cette année l'acquisition d'un homme qui lui fut plus tard très-utile. On lit dans Kemal-eddin qu'un émir extrêmement brave, nommé *Savar* ou *Asvar,* quitta cette année le service du prince de Damas pour entrer dans celui de Zengui. Ce prince lui confia le gouvernement d'Alep, et bientôt cet émir devint formidable aux chrétiens.

Zengui n'était pas scrupuleux dans les moyens qu'il employait pour s'agrandir. Kemal-eddin rapporte le trait suivant: « La même année, Zengui vint de Moussoul en Syrie, et envoya demander du secours à Bouri, prince de Damas, comme pour faire la guerre aux chrétiens. Bouri lui envoya son fils Souneg, qui commandait dans Hamah. Zengui le reçut très-bien; mais tandis qu'ils faisaient route ensemble, il le fit arrêter ainsi que ses émirs, et désarma son escorte. En même temps il s'avança sur Hamah, qui se rendit sans résistance. A cette nouvelle, Kircan, prince d'Émesse, vint lui offrir une somme d'argent pour se faire céder Hamah. Zengui parut y consentir; il prit l'argent, et remit la ville à Kircan, un vendredi au matin. La prise de possession de Kircan fut annoncée au son des trompettes; à midi, la prière fut faite en son nom, et, dès que le soir fut venu, Zengui se saisit de lui, et marcha contre Émesse. Il ne cessa, pendant quarante jours, d'attaquer cette place sans pouvoir la prendre. De temps en temps, pour effrayer les assiégés, il faisait étendre Kircan sur un sac de paille, et le faisait battre de verges, ou lui infligeait quelque autre peine du même genre. Voilà comment Kircan fut puni dès cette vie d'une partie de ses crimes; car c'est lui qui avait porté Zengui à cette injustice, et voilà comment Dieu lui fit expier sa faute. »

Notre auteur a négligé de dire ce qu'aurait mérité Zen-

gui pour expier la sienne. Ibn-Giouzi est le seul qui fasse observer qu'à la nouvelle de la manière d'agir de Zengui avec le fils de Bouri, les princes voisins éclatèrent en injures et en malédictions contre lui, et le prirent en horreur.

*An 524 [1130].* Cette année, au rapport d'Aboulféda, Zengui alla attaquer Atareb, dont la garnison chrétienne inquiétait les habitans d'Alep, et faisait des courses jusqu'à leurs portes. L'armée chrétienne étant venue au secours de la place, Zengui interrompit le siége et mit les Francs en fuite. Un grand nombre de chrétiens furent faits prisonniers, et le nombre des morts fut considérable. Zengui retourna ensuite devant Atareb, et, y entrant de force, fit raser la citadelle, qui ne se releva plus de ses ruines.

Zengui était favorisé dans ses entreprises par les divisions qui s'élevèrent alors parmi les chrétiens. Boémond, qui régnait sur Antioche, était encore fort jeune, et sa mère, fille du roi Baudouin, avait toute l'autorité. Cette princesse, au rapport de Kemal-eddin, tenta de s'emparer de l'autorité, au préjudice de son fils. Heureusement le roi Baudouin, en qualité de protecteur d'Antioche, accourut avec ses troupes et rétablit le bon ordre.

*An 525 [1131].* Cette année et les années suivantes ne furent marquées par aucun événement important. On se borna de part et d'autre à se surprendre et à se piller. C'était Josselin, comte d'Édesse, qui attaquait Savar, et Savar qui attaquait Josselin; ou bien les Turcomans qui venaient du fond de la Mésopotamie sur les terres de Tripoli, pour y commettre des déprédations. Ils battirent même dans une rencontre le comte de Tripoli, et l'assiégèrent dans le château de Barin. D'un autre côté, les chrétiens du royaume de Jérusalem venaient ravager les terres de Damas, et les guerriers de Damas envahissaient les campagnes de Tibériade, d'Acre et de Nazareth. Ces derniers s'emparèrent de Panéas, et s'en retournèrent à Damas, menant leurs prisonniers liés avec des cordes, et portant les têtes des morts au bout de leurs piques.

Ibn-alatir rapporte encore, sous la date de l'an 530, ou 1135 de J. C., que les garnisons musulmanes d'Alep et de Hamah allèrent ravager les terres de Laodicée, et en emmenèrent neuf mille personnes, hommes, femmes et enfans. Ils enlevèrent de plus cent mille pièces de bétail, telles que chevaux, mulets, bœufs, moutons, ânes, &c. La Syrie

fut remplie de prisonniers chrétiens et de bestiaux, ce qui, ajoute l'auteur, causa une joie générale. Il dit aussi, en parlant des dévastations commises sur le terriroire d'Acre et de Tibériade, que les Francs en eurent comme *les bras cassés.*

*An 531 [1137].* Ibn-alatir continue ainsi : « Zengui attaqua cette année Barin, située dans le voisinage de Hamah, et l'une des plus fortes places chrétiennes; et comme les Francs s'avançaient pour la secourir, il marcha à leur rencontre et en fit un grand carnage. Après la bataille, les débris de l'armée chrétienne se réfugièrent dans Barin, où il les tint assiégés, en leur coupant toute communication au dehors (1). Ce fut au point qu'ils ne purent recevoir aucune nouvelle de leur pays, tant la garde s'y faisait avec exactitude (2).

« Cependant les prêtres et les moines parcouraient les villes et les campagnes pour appeler les chrétiens aux armes. Ils dirent que si Barin se rendait, Zengui s'emparerait aisément des autres places chrétiennes, et irait attaquer Jérusalem, entreprise que les musulmans avaient plus à cœur qu'aucune autre. Les Francs se rassemblèrent donc, et il arriva ce que nous allons raconter. Les guerriers qui défendaient Barin, avaient d'abord montré de la résolution; mais comme ils ne s'étaient pas attendus à soutenir un siége, ils manquèrent bientôt de vivres, et offrirent de capituler. Zengui rejeta d'abord leur demande. Apprenant ensuite que les Francs avaient assemblé de nouvelles forces, et venaient à lui, il se contenta de cinquante mille pièces d'or, et laissa sortir les assiégés. Les chrétiens étaient à peine dehors, qu'ils connurent l'approche de leurs frères: ils eurent alors du regret d'avoir livré Barin; mais leur repentir venait un peu tard. Les habitans des environs, ajoute l'auteur,

---

(1) Au nombre de ceux qui se réfugièrent dans Barin, était le roi de Jérusalem, Foulques, comte d'Angers, lequel est nommé par Kemal-eddin كناك بجور, par corruption du mot *comte d'Angers*. C'est sans doute la même personne que l'historien arménien Mathieu d'Édesse appelle *Contadja*. Voyez les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* tom. IX, p. 293.

(2) En effet, si l'on en croit l'auteur de l'*Histoire des Atabecs,* Zengui avait établi une discipline très-sévère parmi ses troupes, et telle qu'on n'en connaissait pas d'exemple avant lui.

avaient beaucoup à souffrir du voisinage de Barin ; mais dès ce moment, ils purent vivre tranquilles, les cités se repeuplèrent et les revenus s'accrurent.

» Zengui prit aussi Cafartab et Marra aux Francs. Un des plus beaux traits de sa vie, c'est sa conduite envers Marra. Lorsque les Francs s'emparèrent de cette ville (en 491), ils s'approprièrent les biens des habitans. Cette année les anciens propriétaires, ou ceux qui avaient hérité de leurs droits, se présentèrent à Zengui, et demandèrent à rentrer dans leurs propriétés. Zengui leur dit de montrer leurs titres. « Nous n'en avons point, répondirent-ils ; quand les Francs » vinrent ici, ils prirent nos biens et détruisirent nos titres. » Alors il envoya chercher les registres d'Alep ; et tous ceux qui y étaient mentionnés comme imposés pour un bien quelconque, furent remis en possession de ce bien. C'est là un trait vraiment digne d'un roi ! »

## § XV.

**L'empereur de Constantinople, Jean Comnène, vient au secours des chrétiens de Syrie. — Sa retraite.**

Cependant les Francs avaient envoyé demander du secours à l'empereur de Constantinople (1), le pressant de venir en Syrie, et de ne pas attendre que Zengui eût subjugué toutes les places chrétiennes, afin que son arrivée ne leur fût pas inutile. L'empereur fit donc diligence, et, se mettant en mer, il commença par soumettre quelques places de la petite Arménie qui s'étaient soustraites à son obéissance. Il se fit également rendre hommage par le prince d'Antioche, qui l'avait offensé ; après quoi il tourna ses efforts contre les musulmans.

*An 532 [1137].* Ibn-alatir reprend en ces termes : « L'empereur entra cette année en Syrie, et son apparition jeta l'épouvante dans les esprits. Il assiégea d'abord Bezaga, ville assez belle, située à six parasanges d'Alep, dont il se

(1) Kemal-eddin nomme ce prince par son surnom de Calojan كلياني. Voyez, sur ce surnom, Gibbon, *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, édit. de Paris, 1819, tom. IX, p. 232.

rendit maître. Le cadi de la ville et environ quatre cents personnes des plus considérables embrassèrent le christianisme. Les Grecs s'arrêtèrent à Bezaga pendant dix jours. Sur la nouvelle que beaucoup d'habitans s'étaient retirés dans des cavernes, ils allumèrent des feux à l'entrée, et les étouffèrent. De là ils se portèrent vers Alep, conjointement avec les Francs de Syrie. Tous les princes chrétiens étaient venus se joindre à l'empereur. On y distinguait entre autres Boémond, prince d'Antioche, et Josselin (1), comte d'Édesse. L'armée chrétienne assiégea Alep pendant trois jours, puis se porta contre Atareb, qu'elle trouva évacuée, et de là se rendit vers Schaizar sur l'Oronte. Cette ville appartenait à Abou-assaker, qui implora le secours de Zengui. Ce prince commença par envoyer ses bagages de l'autre côté de l'Euphrate, pour être plus libre dans sa marche; ensuite il vint camper sur l'Oronte, à peu de distance de l'armée chrétienne. Tous les jours il montait à cheval avec ses troupes, et s'avançait en présence des Grecs. Un jour il envoya un député à l'empereur avec ces mots: « Vous vous » tenez loin de moi sur ces montagnes; que ne descendez-» vous dans la plaine, et nous nous mesurerons ensemble. » Si je triomphe de vous, les musulmans seront hors de » péril; et si vous êtes vainqueur, vous respirerez plus à » l'aise; vous soumettrez Schaizar et toute la Syrie. » Zengui était très-inférieur en forces. Ce discours ne laissa pas d'inspirer de l'inquiétude à l'empereur; et comme les Francs conseillaient au prince d'en venir aux mains, disant que la victoire serait facile, il s'y refusa, et dit: « Croyez-vous qu'il » n'y ait pas d'autre armée que celle que vous voyez? Zengui » ne demanderait pas mieux que d'engager le combat; et » alors vous verriez paraître une autre armée pour soutenir » la première. » Zengui écrivit encore à l'empereur pour lui faire entendre que les Francs se défiaient de lui, et que, s'il s'éloignait, ces perfides abandonneraient sa cause. Il écrivit également aux Francs pour réveiller leur défiance contre l'empereur; il leur disait: « Si l'empereur parvient seulement » à occuper une de vos places, il voudra les avoir toutes. » Zengui les brouilla ainsi les uns avec les autres, et l'empereur se retira de devant Schaizar, après vingt-quatre jours

(1) C'est Josselin II.

de siége, abandonnant ses travaux et ses machines de guerre. »

Ainsi cette expédition fut sans résultat. Une circonstance qui, au rapport de Kemal-eddin, dut beaucoup contribuer à la retraite des Grecs, ce fut la nouvelle qu'on reçut alors de l'approche de Cara-arslan, prince de Hisn-caïfa, en Mésopotamie, avec une armée de plus de cinquante mille hommes. Un tel renfort eût donné la supériorité aux musulmans. Dès que l'empereur fut parti, Zengui manda à Cara-arslan de repasser l'Euphrate et de s'en retourner chez lui, attendu que son secours était devenu inutile.

On lit dans l'Histoire des Atabecs, qu'à la nouvelle de la marche des Grecs sur Schaizar, le frère du maître de cette ville, occupé alors à transcrire l'Alcoran, s'était interrompu, et, levant le livre en l'air, s'écria : « O mon Dieu! par celui » à qui tu as révélé ce livre (Mahomet), s'il entre dans tes » desseins de soumettre ce pays aux Grecs, appelle-moi tout » de suite à toi! » En effet, ajoute l'auteur, ce musulman mourut quelques jours après, et n'eut pas la douleur de voir les chrétiens sous les murs de la ville.

L'historien des Atabecs cite encore un trait qui mérite d'être rapporté : « Pendant le siége d'Alep (1) par les Grecs, Zengui avait envoyé un député à Bagdad, auprès de Massoud, sultan de Perse, pour réclamer son assistance. Il fit choix pour ce dessein du cadi Kemal-eddin, et c'est ce même cadi qui a fait à mon père le récit suivant : « Lorsque Zen» gui, dit-il, m'eut ordonné d'aller exposer au sultan l'état » déplorable de la Syrie, le nombre des ennemis de l'isla» misme, et le besoin qu'on avait d'aide, je lui dis : *Il est à » craindre que les chrétiens ne veuillent s'emparer de tout » le pays, et que le sultan ne se serve de ce prétexte pour » envoyer ses troupes en Syrie et la remettre sous le joug. » D'un autre côté*, reprit Zengui, *si les chrétiens en veulent » à la Syrie, et qu'ils prennent Alep, c'en est fait de l'isla» misme dans ces contrées; et, dans tous les cas, il vaut » encore mieux que la Syrie soit entre les mains des musul-*

(1) C'est sans doute une faute; il faut lire *Schaizar* et non *Alep*, puisque le siége de cette dernière ville n'ayant duré que trois jours, il eût été impossible, dans un aussi court intervalle de temps, d'envoyer un député à Bagdad et de recevoir la réponse.

» *mans que des infidèles.* J'allai donc à Bagdad, poursuivait » le cadi, et je m'acquittai de ma commission. Mais le sultan » me fit d'abord les plus belles promesses, et n'envoya aucune troupe. Cependant Zengui ne cessait de m'écrire » pour presser le départ d'une armée; et j'avais beau solliciter » le sultan, je n'en tirais que des promesses. Quand je vis le » peu de zèle du sultan pour cette affaire, j'appelai l'homme » qui m'avait accompagné dans ce voyage, et je lui dis : » *Tiens, prends cet argent et va le distribuer aux vagabonds* » *de la ville; tu te trouveras vendredi prochain avec tout ce* » *monde à la mosquée du palais; et au moment que le prédicateur montera en chaire, vous vous leverez tous, et vous* » *appellerez les musulmans aux armes par les mots,* ô islamisme! ô religion! ô Mahomet! *Après cela, vous sortirez* » *de la mosquée et vous viendrez au palais du sultan pour y* » *ameuter le peuple. Moi, je me charge, au moyen d'une* » *autre personne, d'en faire autant dans la mosquée du sultan.* Lors donc que le vendredi fut venu, au moment où le » prédicateur prenait la parole, mon compagnon se leva, » déchira ses habits, jeta son turban à terre, et se mit à crier » de toute sa force. A ce signal, la foule attroupée commença » à fondre en larmes et poussa des cris horribles; les assistans n'y purent tenir; tous se levèrent, et la mosquée retentit de gémissemens et de plaintes. La prière fut interrompue; le peuple se porta en tumulte au palais du sultan, et » l'on vit à-la-fois le peuple et les soldats, ramassés autour du » palais, pleurant, sanglottant et demandant à grands cris la » guerre. Le désordre devint bientôt général. Le sultan, tout » tremblant, demanda ce qu'on voulait. *C'est le peuple,* lui » dit-on, *qui se soulève, parce que vous n'envoyez pas vos* » *armées à la guerre sacrée. Faites venir le cadi,* reprit-il. » Aussitôt je parus devant lui, non sans quelque crainte, » mais bien résolu d'être sincère et de dire la vérité. Du plus » loin qu'il me vit, il me dit : *Cadi, pourquoi ce tumulte?* » *C'est le peuple,* répondis-je, *qui a peur d'être exterminé* » *ou d'être obligé de se faire chrétien. Sans doute,* ajoutai-je, » *le sultan ignore le peu de distance qui est entre lui et* » *l'ennemi? C'est l'affaire d'une semaine de marche. Si les* » *chrétiens prennent Alep, ils envahiront ton empire et* » *viendront à Bagdad par l'Euphrate et par terre, sans qu'il* » *y ait de barrières assez fortes pour les arrêter.* En un mot, » je lui fis voir le danger de sa position, et le lui rendis si

» présent, qu'il voyait, pour ainsi dire, l'ennemi de ses » yeux. *Eh bien!* me répondit-il, *débarrasse-moi de cette » populace, et prends les troupes que tu voudras; tu partiras » avec elles, et le reste te suivra sans délai.* Je retournai » donc vers la multitude, et lui fis part de la réponse du » sultan; en même temps, j'enjoignis à la foule de se séparer, » ce qu'elle fit sur-le-champ. Après quoi je choisis dans » l'armée vingt mille hommes de cavalerie, et mandai cette » nouvelle à Zengui, en lui disant qu'il ne me fallait plus » que le temps d'arriver. Le sultan m'avait permis de partir; » il me pressait même de le faire le plus tôt possible. Je » passai avec mes troupes sur le bord occidental du Tigre; » mais, au moment de nous mettre en marche, je reçus de » Zengui la nouvelle de la retraite des Grecs, avec ordre de » remercier le sultan ainsi que ses troupes. Je me rendis » donc chez le sultan; alors il insista sur la nécessité d'en- » voyer une armée en Syrie, afin, disait-il, d'anéantir les » Francs et de les chasser du pays; mais, en effet, pour ouvrir » à ses guerriers l'entrée de la Syrie, et la replacer sous son » autorité. Je fus obligé d'agir avec instance auprès du visir » et des ministres; et j'obtins enfin le rappel des troupes sur » la rive orientale; après quoi je revins auprès de Zengui. »

Ce passage est remarquable, en ce qu'il peint bien la terreur qu'avait causée l'invasion de l'empereur de Constantinople; il montre également de quelle manière s'y prenaient alors les peuples musulmans quand ils voulaient arracher une volonté à leur souverain. On y voit encore quelle était la politique des sultans de Perse et des princes leurs feudataires.

*An 534 [1139].* Ibn-alatir reprend ensuite pour dire que depuis long-temps Zengui desirait s'emparer de Damas et se rendre maître de toute la Syrie. Il avait employé successivement la ruse, l'artifice, la force; rien ne lui réussit. Enfin, à la mort de Gemal-eddin, prince de cette cité, Zengui vint l'attaquer avec toutes ses forces, espérant la prendre au dépourvu; mais il échoua dans ses desseins. Le visir Moyn-eddin-anar, qui commandait dans la ville, appela les Francs à son secours, et, pour les décider, leur promit de les aider à reprendre Panéas, une de leurs forteresses, qui alors était au pouvoir de Zengui. Les Francs sentirent sans peine que si Zengui prenait Damas, il lui serait facile de les subjuguer eux-mêmes. Ils accoururent en armes et forcèrent Zengui à

la retraite; après quoi, de concert avec Moyn-eddin, ils rentrèrent dans Panéas.

Dans les années qui suivent, nouvelles irruptions réciproques, nouveaux pillages. L'empereur de Constantinople vint de nouveau en Syrie et pénétra jusqu'à Tripoli. Pendant ce temps, Zengui ne restait pas dans l'inaction : il avait à se défendre contre les princes musulmans du voisinage, que son ambition avait armés contre lui; il avait d'ailleurs un grand dessein à remplir.

## § XVI.

### Zengui prend Édesse aux chrétiens.

*An 539 [1144].* « Édesse, comme le remarque Ibn-alatir, avait acquis, sous la domination des Francs, une grande puissance. Les chrétiens avaient envahi presque tout le nord de la Mésopotamie, portant leurs courses dans les lieux éloignés comme dans les lieux proches. Leurs troupes pénétraient jusqu'à Nisibe, Amide et Racca sur l'Euphrate, et jusqu'aux portes de Maridin. Leur autorité s'exerçait sur tout le voisinage, y compris Saroug, Elbiré et autres lieux à l'occident et à l'orient de l'Euphrate. Tout ce pays appartenait à Josselin. C'est par ses conseils que les Francs se dirigeaient; ils l'avaient choisi pour chef de leurs armées, à cause de son courage et de son adresse (1).

» Depuis long-temps Zengui aurait voulu prendre Édesse; mais il pensait que s'il l'attaquait à force ouverte, il éprouverait une vive résistance. Il savait qu'au premier mouvement Josselin accourrait avec ses braves, et que la conquête de la ville deviendrait impossible. Il feignit donc de se porter d'un autre côté; et comme Josselin quitta la ville pour se rendre dans ses possessions à l'occident de l'Euphrate, Zengui fit aussitôt ses dispositions. Il assembla ses émirs, et faisant apporter des mets : « Personne, dit-il, ne s'asseoira avec » moi à cette table, s'il n'est digne de me suivre et d'enfon- » cer demain matin l'ennemi à la porte d'Édesse. » A ces mots, un jeune homme, dont on ne connaissait pas encore

(1) Les auteurs chrétiens représentent ce Josselin comme indigne de son père et comme adonné à l'ivrognerie et à d'autres vices; mais ils lui accordent de l'habileté dans la guerre.

l'impétuosité et l'audace, s'approcha du prince. « Ce n'est » pas là ta place, lui dit un émir. » A quoi Zengui répondit: « Laisse ce jeune homme tranquille. Par Dieu! je vois à son » air qu'il ne se séparera pas de moi. » On marcha donc vers la ville. Zengui fondit le premier sur les Francs, toujours accompagné du jeune musulman; et comme un cavalier chrétien venait sur lui, le jeune homme tua le cavalier et sauva la vie au prince. Zengui dressa son camp sous les murailles d'Édesse, et l'assiégea pendant vingt-huit jours. Il était très-impatient de s'en rendre maître, pour ne pas laisser à l'armée chrétienne le temps d'arriver.

Il y avait, selon Kemal-eddin, des sapeurs alepins (1) à ce siége; ils ouvrirent la terre en plusieurs endroits, et, pénétrant jusqu'aux fondemens des remparts, ils placèrent par-dessous du bois pour les soutenir, et les tinrent comme suspendus en l'air; ensuite ils demandèrent à Zengui la permission d'y mettre le feu. Le prince descendit dans la mine pour juger par lui-même de l'état des travaux. Au signal donné, le bois s'enflamma, les murs s'écroulèrent, et les musulmans, animés par ce spectacle, se précipitèrent dans la ville et la prirent de force. La citadelle se soumit aussi après quelque résistance.

Édesse, selon Ibn-alatir, fut d'abord livrée au pillage. Les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les

---

(1) حلبيون On voit par ce qui suit quelle est la signification précise du mot *Alepin*, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. Il paraît que ces sapeurs alepins étaient réellement d'Alep. La preuve en est dans ce que dit Kemal-eddin à l'an 513 de son Histoire d'Alep, sur le siége d'Atareb, passage qui correspond à un endroit de Gautier le chancelier dans Bongars, p. 459. Kemal-eddin dit qu'Ilgazi fit venir au siége d'Atareb des jeunes gens ou plutôt des milices d'Alep, qui minèrent la citadelle احداث من حلب فنقبوا الحصن et Gauthier dit sur ce même sujet : « Ilgazi cum suorum assultu » castrum capere nequeat, in diversis partibus facta specu subterra» nea infodientes mittit homines, igniferosque parat currus siccis » lignis insitos, ut cum ad turres pervenerint sub podiato postibus » eisdem immissis ignibus corruant. » Ces Alepins étaient fameux par leur habileté à miner les places, et se faisaient rechercher par tous les princes musulmans de cette époque. On verra même plus tard le roi Richard Cœur-de-Lion en prendre à son service. Voyez la *Vie de Saladin*, par Boha-eddin, p. 227.

enfans réduits en servitude. Mais quand Zengui eut examiné la ville en détail, il en fut dans l'admiration; et jugeant convenable de ne pas la détruire, il rétablit les habitans dans leurs maisons, il fit remettre les femmes et les enfans en liberté, et rendit aux chrétiens jusqu'au dernier ustensile.

Nous donnerons maintenant le récit du même événement d'après un auteur chrétien; c'est celui d'Aboulfarage dans sa Chronique syriaque.

« Zengui parut devant Édesse un mardi 28 de tisrin second ou novembre. Son camp fut dressé près de la *porte des Heures*, vers l'église des *Confesseurs*. Sept machines furent élevées contre la ville. Dans ce danger, les habitans grands et petits, sans excepter les moines, accoururent sur les remparts et combattirent avec courage; les femmes mêmes s'y rendirent, apportant aux guerriers des pierres, de l'eau et des vivres. Cependant l'ennemi avait creusé sous terre jusqu'à la ville; les assiégés creusèrent aussi de leur côté, et, pénétrant dans la mine opposée, y tuèrent les travailleurs. Mais déjà deux tours étaient entièrement minées. Comme elles étaient près de s'écrouler, Zengui le fit savoir aux assiégés, en disant: « Prenez deux hommes d'entre nous en otage; vous » enverrez deux des vôtres, et ils se convaincront par eux- » mêmes de l'état des choses. Il vaut mieux vous rendre, et » ne pas attendre d'être soumis de force et d'être extermi- » nés. » Cet avis fut méprisé. Celui qui commandait dans Édesse pour les Francs (1), attendant d'un moment à l'autre l'arrivée de Josselin et du roi de Jérusalem, rejeta avec dédain la proposition de Zengui. Alors l'ennemi mit le feu aux poutres qui soutenaient les tours, et elles s'écroulèrent.

(1) Aboulfarage ne l'appelle jamais que par son titre syriaque de *papias*, ou ܦܐܦܝܐܣ. On a beaucoup disputé sur le sens de ce mot. On le retrouve dans les auteurs arméniens; car Mathieu d'Édesse, ayant à parler de celui qui commandait dans cette ville au nom des Francs, l'appelle *babios*. (Voyez les *Notices des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, tom. IX, p. 316.) Nous sommes portés à croire qu'il s'agit ici de l'archevêque du rit latin, d'autant plus que Guillaume de Tyr dit à-peu-près de Hugues, archevêque latin d'Édesse, ce que raconte Aboulfarage sur le personnage qu'il appelle *papias*. En ce cas, le mot *papias* reviendrait à-peu-près à notre terme de métropolitain. Voyez au reste l'ouvrage allemand du savant Lorsbach, intitulé *Archive für die morgenlandische literatur*, t. I, p. 261.

Au bruit qui en retentit, les habitans et les évêques (1) accoururent sur la brèche pour arrêter l'ennemi. Mais pendant qu'ils défendaient cet endroit, les Turcs (soldats de Zengui) trouvèrent les remparts dégarnis et forcèrent la ville. Alors les habitans quittèrent la brèche et coururent à la citadelle. A partir de ce moment, quelle bouche ne se fermerait, quelle main ne reculerait d'effroi, si elle voulait raconter ou décrire les malheurs qui, durant trois heures, accablèrent Édesse! On était au samedi 3 de canoun second, ou janvier 1145 de J. C. Le glaive des Turcs s'abreuva du sang des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, des prêtres, des diacres, des religieux, des religieuses, des vierges, des époux, des épouses. Hélas! chose horrible à dire! la ville d'Abgare, ami du Messie (2), fut foulée aux pieds pour nos péchés! O déplorable condition humaine! les pères restèrent sans pitié pour leurs enfans, les enfans pour leurs pères; les mères furent insensibles pour le fruit de leurs entrailles; tous couraient au haut de la montagne vers la citadelle. Quand les prêtres en cheveux blancs qui portaient les châsses des saints martyrs virent luire les signes du jour de colère, du jour dont un prophète a dit, *J'éprouverai le courroux céleste parce que j'ai péché*, ils s'arrêtèrent tout court, et ne cessèrent d'adresser leurs voix à Dieu, jusqu'à ce que le glaive des Turcs leur eût ôté la parole. Plus tard, on retrouva leurs corps en habits sacerdotaux teints de sang. Il y eut cependant quelques mères qui rassemblèrent leurs enfans autour d'elles, comme la poule appelle ses petits, et qui attendirent de périr tous ensemble par l'épée, ou d'être à-la-fois menés en servitude. Ceux qui avaient couru vers la citadelle n'y purent entrer. Les Francs qui la gardaient refusèrent d'ouvrir les portes, et attendirent que leur chef qui était à la brèche fût revenu. Il arriva enfin, mais trop tard, et lorsque des milliers de personnes avaient été étouffées aux portes. En vain voulut-il s'ouvrir un chemin; il ne put passer outre, à cause des cadavres entassés sur son passage, et fut tué à la

(1) A Édesse, chaque communion chrétienne avait son pasteur.

(2) C'est cet Abgare, roi d'Édesse, qui, à ce que rapporte Eusèbe, se trouvant infirme, écrivit à Jésus-Christ, et en reçut une réponse favorable.

porte même, d'un coup de flèche. Enfin Zengui, touché des maux qui accablaient Édesse, ordonna de remettre l'épée dans le fourreau. L'évêque Basile avait été garrotté par les Turcs, traîné nu et sans chaussure. Zengui le vit, et se sentit du respect pour lui; il lui demanda qui il était. Quand il sut que c'était le métropolite, il lui fit donner des habits et le conduisit à sa tente. Ensuite il lui fit des reproches de ce qu'on n'avait point, par une prompte soumission, sauvé ce peuple infortuné. L'évêque répondit : « C'est la divine Pro-» vidence qui te réservait une si grande conquête, afin de » rendre ton nom grand et illustre parmi les rois, et pour » que nous autres misérables nous pussions contempler la » face de notre maître sans crainte; car nous n'avons point » violé de parole, nous n'avons point enfreint de serment. » Zengui fut touché de ces paroles, et reprit : « C'est bien » répondu, ô métropolite! Oui, Dieu et les hommes honorent » ceux qui gardent leurs sermens et qui sont fidèles à leur » foi jusqu'à la mort. » La garnison de la citadelle se rendit deux jours après et se retira la vie sauve. Les Turcs massacrèrent tous les Francs qu'ils purent atteindre; mais ils respectèrent notre peuple (les Syriens), ainsi que les Arméniens. Il ne nous appartient pas de rapporter ces événemens plus au long : il faudrait un Jérémie et des hommes de son génie pour former un concert de pleurs et de gémissemens, et célébrer dignement par des lamentations, des cantiques et des vers lugubres, les malheurs du peuple d'Édesse (1). Il nous reste, ajoute l'auteur, plusieurs élégies composées à ce sujet. »

Tel est le récit d'Aboulfarage sur cet événement déplorable. Kemal-eddin est d'accord avec cet auteur sur l'impression que tant de maux firent sur Zengui. Il dit que ce prince fit réparer les murs d'Édesse, et ordonna aux émirs d'user, dans la levée des impôts, de douceur envers les habitans, voulant qu'ils ne payassent qu'à proportion de l'abondance des récoltes. Un autre auteur, Ibn-alatir, rapporte même que l'armée musulmane évacua bientôt la ville, et qu'Édesse revint à son premier état. Il n'y resta qu'une garnison pour veiller à sa défense. Zengui, selon le même au-

---

(1) Les dernières paroles sont imitées d'un passage de Jérémie, chap. IX, vers. 18 et 19.

teur, alla ensuite soumettre Saroug et les autres places dépendant d'Édesse à l'orient de l'Euphrate. Il ne restait plus aux chrétiens qu'Elbiré, ville très-forte, située sur ce fleuve. Zengui vint aussi en faire le siége; déjà même elle était épuisée de vivres et à la veille de se rendre, lorsque ce prince fut obligé de se retirer pour aller à Moussoul, où il était survenu quelques troubles. Après son départ, Timurtasch, prince de Maridin, s'avança contre la place avec son armée, et les chrétiens se rendirent à lui, de peur d'être attaqués de nouveau par Zengui et de ne pouvoir résister plus long-temps à ses armes.

Passons maintenant au tableau de l'effet que fit sur les musulmans la prise d'Édesse. « Après cette conquête, dit l'auteur de l'Histoire des Atabecs, l'islamisme *avança ses cornes* dans la contrée; il déploya sa force et les signes de sa victoire, conformément à ces paroles de l'Alcoran : « Dieu a » promis à ceux qui croient en lui et qui font le bien, de les » laisser sur la terre pour qu'ils la gardent jusqu'au jour du » trépas. » Cette conquête était en effet importante, et telle, que les musulmans n'en avaient jamais fait de semblable. La nouvelle s'en répandit dans le monde; la sensation en fut agréable; elle se communiqua de bouche en bouche et devint le sujet de l'entretien de toutes les assemblées de la terre. Une foule de gens de bien et d'amis de Dieu furent témoins de cet événement, et les justes et les favoris de Dieu en furent dans la joie. Je tiens ce qui suit de plusieurs personnes dignes de foi. Le jour même de la prise d'Édesse, le schéikh (supérieur de couvent) Abou-Abd-allah, homme savant, pieux, détaché du monde et devenu fameux par des actes qui tiennent du prodige, était renfermé dans sa cellule; tout-à-coup il se présente aux personnes de qui je tiens ce fait, le visage rayonnant de joie et de plaisir, en un mot tel qu'on ne l'avait jamais vu; il s'assied auprès de ces personnes, et s'écrie : « Un de nos frères vient de me » dire que Zengui est entré aujourd'hui même dans Édesse, » ajoutant qu'il a été témoin de cet événement. » Ensuite il se mit à dire : « Va, ô Zengui! une telle action ne te nuira » pas; » et il répéta plusieurs fois ces paroles. Ces personnes marquèrent le jour, et il se trouva que c'était celui de la prise d'Édesse. Il arriva même peu de temps après que des soldats venus de l'armée dirent, en s'adressant au schéikh : « Du moment que nous t'avons vu monter sur les remparts

» d'Edesse, aux cris de *Dieu est grand! Dieu est grand* (1)! » nous n'avons plus douté du succès de nos armes. » Le schéikh eut beau protester qu'il n'avait pas quitté sa cellule; ils attestèrent qu'ils l'avaient vu, et vu de leurs yeux.

» Voici un second trait que je tiens d'un homme savant en histoire : « A l'époque de la prise d'Édesse, il y avait auprès du roi de Sicile (2) un musulman d'Afrique, homme pieux et d'une grande science. Le roi l'aimait beaucoup et prenait plaisir à le voir et à l'entendre; il en faisait plus de cas que des prêtres et des moines de sa cour. Quelque temps auparavant, ce prince avait envoyé une flotte sur les côtes d'Afrique. Tout-à-coup on reçoit la nouvelle que cette flotte avait fait beaucoup de prisonniers et un riche butin. Le roi était alors au milieu de sa cour, ayant le savant d'Afrique à ses côtés. Cet homme avait l'air de sommeiller; on eût dit qu'il dormait. Le roi le réveille et lui dit : « Docteur, as- » tu entendu comment nous avons traité les musulmans? Que » faisait donc ton Mahomet, pour ne pas venir à leur secours? » Il voulait assister à la prise d'Édesse, répondit le savant. » A ces mots, ceux qui étaient présens se mirent à rire. « Mais, » reprit le roi, il n'y a pas sujet de rire. Par Dieu! ce que cet » homme dit, il le sait bien. » Le prince fut donc très-affecté de ce discours; et comme on apprit bientôt après l'entrée de Zengui dans Édesse, il demeura insensible au succès de sa flotte, tant les chrétiens mettaient de prix à la conservation de cette ville.

» Plusieurs personnes dignes de foi, continue l'auteur arabe, m'ont assuré avoir vu Zengui en songe, vers le temps de sa mort, dans l'état le plus brillant; elles lui demandèrent quel accueil il avait reçu de Dieu : « Le meilleur possible, » répondit-il. — Et pour quel sujet? lui dirent ces personnes. » — Pour avoir pris Édesse, répliqua-t-il. » Nous avons rapporté ces traits singuliers, moins pour leur importance en eux-mêmes, que parce qu'ils servent à nous montrer quel effet prodigieux fit la prise d'Édesse chez les nations musulmanes. Cette conquête fut grande sans doute, puisqu'au

---

(1) منذ رايناك على السور تكبر ايقنا بالفتح Ces mots étaient le cri d'arme ou de guerre des musulmans, comme on le verra par la suite. C'était pour les guerriers le signal de l'assaut.

(2) C'est le roi Roger.

bruit qui en retentit tout l'Occident s'ébranla. Mais avant de parler de cette nouvelle croisade, il sera bon de raconter ce qui se passa dans l'intervalle.

## § XVII.

### Mort de Zengui. — Son portrait.

*An 541 [1146]*. Deux ans s'écoulèrent à peine entre la prise d'Édesse et la mort de Zengui. Ce prince fut tué sous les murs d'une forteresse musulmane voisine de l'Euphrate, dont il desirait s'emparer. Nous allons donner le récit de l'auteur de l'Histoire des Atabecs.

« Zengui fut assassiné pendant son sommeil par quelques-uns de ses mamelucks, tandis qu'il faisait le siége du château de Giabar. Ceux qui commirent ce meurtre, se sauvèrent aussitôt dans la place et annoncèrent ce qu'ils avaient fait. On se hâta d'en donner la nouvelle aux assiégeans. Les serviteurs de Zengui coururent à son lit et le trouvèrent rendant le dernier soupir. Ainsi finit Zengui. Un beau matin il s'éteignit sans pouvoir se prolonger jusqu'au soir : sa puissance le quitta ; la mort triompha de lui ; ses troupes et ses armées ne purent le défendre ; ses richesses et ses palais ne lui servirent de rien ; ses mamelucks et ses guerriers n'arrêtèrent pas le cours du destin ; ses forteresses et ses provinces ne le dérobèrent pas à la destruction ; son espoir fut déçu ; il arriva à son dernier terme, abandonné de ses esclaves et de ses amis. Ah ! quelle étoile de l'islamisme s'éclipsa ! quel protecteur de la religion se retira ! quel océan de bonté se sécha ! quelle pleine lune de bonnes qualités se coucha ! quel lion fut à son tour la proie d'un autre ! L'élévation de ses citadelles ne le sauva pas ; le dos de ses chevaux ne lui fut d'aucun refuge ! Quelle peine n'avait-il pas prise pour policer ses provinces et y établir le bon ordre ! quelle sollicitude n'avait-il pas montrée pour défendre ses domaines et les protéger ! Eh bien ! lorsqu'il fut arrivé au terme de ses souhaits, quand il eut reculé les bornes de son empire et qu'il devint formidable aux nations ; quand son autorité se fut affermie, que les difficultés se furent aplanies, que ses inquiétudes eurent cessé ; quand il eut humilié les Turcs, les Francs et les Grecs, et que tout trembla devant lui, il tomba aux mains de l'exterminateur des nations, de celui qui emporte tous les humains, jeunes et vieux ; de celui qui tue les gens du pays

comme ceux des pays étrangers. La mort se saisit de lui; son pouvoir l'abandonna, ses gardes et ses domestiques se retirèrent, ses serviteurs et ses amis le quittèrent, la mort le sépara de toutes ses richesses; elle le réduisit à sa seule force; de maître qu'il était de la vie des autres, elle en fit son propre jouet; elle le tira du lit voluptueux où il était couché; elle le terrassa, le renversa dans la poussière, et la lui donna pour tombeau. Dès ce moment il se trouva dans le lieu où l'on ne vous juge que sur ce que vous avez fait, et où le repentir ne sert plus de rien (1), où le livre de vos actions est fermé (2), où s'ouvre la feuille des peines et des récompenses. Privé d'un tel soutien, l'islamisme *maigrit* et montra un regard sombre. L'infidélité (3), délivrée de son plus cruel ennemi, apparut pleine de joie et *prit de l'embonpoint.* »

Il faut avouer qu'à travers quelques images qui ne seraient pas goûtées dans notre langue, et dont nous avons supprimé une partie, on trouve dans ce passage quelque chose d'élevé et de grand dans les pensées. L'auteur arabe qui nous l'a fourni nous paraît sous ce rapport bien supérieur à tous les autres : on croit lire certains endroits d'Isaïe. Cet auteur fait ensuite un portrait détaillé de Zengui. Nous allons en donner la traduction, l'abrégeant en quelques endroits. Ce passage est long; mais rien de ce qui concerne Zengui n'est étranger aux croisades. L'écrivain arabe y cite presque sans cesse son père; c'est que son père avait occupé une place importante auprès de Zengui; il l'avait vu de près. Ainsi, ce que rapporte le fils a presque l'autorité d'un témoignage contemporain.

« J'ai, dit-il, ouï dire à mon père que Zengui était d'une belle figure; il avait le teint brun et les yeux bleus. Sa vie fut des plus glorieuses; jamais personne ne montra plus d'activé et d'intelligence dans les affaires. Ses sujets vécurent sous lui dans une parfaite sécurité, et le faible n'eut rien à craindre du fort. Nous allons parler de son gouvernement, de ses maximes, de sa justice, de sa bravoure et de ses autres qualités, et nous en dirons assez pour faire connaître tout son mérite.

(1) La vie future.
(2) Où l'on ne peut plus mériter ni démériter.
(3) La religion chrétienne.

» A l'égard de sa justice, j'ai ouï dire à mon père qu'un hiver que le prince vint chez nous à Géziré-ben-Omar (1), un des émirs de sa suite étant allé loger chez un Juif et ayant mis dehors le maître de la maison, Zengui, pour donner à ses troupes une leçon de discipline, leur fit évacuer la ville avec ordre de s'établir en rase campagne. On était dans ce moment en hiver, et il fallut que les soldats dressassent leurs tentes sur un sol couvert d'eau et de boue.

» Il ne voulait pas que ses émirs achetassent des terres, et il leur disait à ce sujet : « Tant que je serai maître du pays, » quel besoin avez-vous de propriétés? les terres et les béné- » fices militaires que je vous donne doivent vous en tenir » lieu. N'est-il pas vrai que si je perdais mes états vous per- » driez aussi vos biens? Et d'ailleurs, quand les terres sont » entre les mains des officiers du prince, c'est une occasion » pour eux d'abuser de leur crédit au préjudice du peuple.

» Nul doute que la prospérité d'un état ne soit le fruit d'une bonne justice et d'une grande attention à repousser toute agression étrangère. Or, quiconque a connu la principauté de Moussoul telle qu'elle était avant Zengui, peut juger par lui-même combien elle a gagné sous le gouvernement de ce prince. Mon père me disait : « Je me souviens de l'état » où se trouvait Moussoul, cette mère ou reine des cités, au » commencement du règne de Zengui. La plus grande par- » tie de la ville était en ruine. Mais à mesure que l'autorité » de ce prince s'affermit, le pays commença à jouir de la » paix; les méchans furent contenus, et les musulmans » accoururent en foule. On vit alors Moussoul s'embellir » d'édifices superbes : Zengui y fit construire plusieurs palais; » il fit rehausser les murailles de la ville et donner plus de » profondeur aux fossés; il ouvrit même une nouvelle porte » qu'on appela *Emadié,* de son nom Emad-eddin. Il fit aussi » planter des jardins autour de la ville. Avant lui les fruits » y étaient rares; on vendait le raisin à la livre; et quand le » marchand voulait couper une grappe, il se servait de la » serpette, prenant bien garde de laisser tomber un grain à » terre; mais sous Zengui, on eut autant de fruits qu'on » voulut. »

---

(1) C'est le nom d'une ville située sur le Tigre, et patrie de l'auteur.

» Un des grands mérites de Zengui, c'est le soin qu'il avait de se tenir au courant de tout. Il savait tout ce que faisaient les princes ses voisins et les rois étrangers; il les faisait épier jusque dans leur intérieur. Son attention se portait principalement sur la cour du sultan : il sacrifiait à cet objet des sommes considérables; mais aussi il était instruit des projets que méditait le sultan, de ses vues hostiles et pacifiques. Il ne se passait pas de jour que Zengui ne reçût quelque message particulier (1). Nonobstant ces soins continuels, il avait le temps de s'occuper des plus petites choses. Il avait coutume de dire à ce sujet : « La chose la plus légère, si l'on n'y » prend garde, peut devenir sérieuse. » Mon père me racontait qu'étant allé un jour au camp de Zengui, peu de temps avant sa mort, pendant qu'il faisait le siége du château de Giabar, il se rendit, en arrivant, à la tente du visir Gemaleddin. Pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, un mameluck turc, envoyé par Zengui, entra tout-à-coup, et dit au visir quelques mots dans une langue que mon père n'entendait pas (2); après quoi Gemal-eddin, se tournant vers mon père, lui dit : « Depuis quand es-tu ici? Il répondit : J'arrive » à l'instant même. C'est bien singulier, reprit le visir » Quoi! tu ne fais que d'arriver, et Zengui sait déjà que tu » es ici! Apparemment qu'il était prévenu de ton voyage. Il » m'ordonne de te demander telle et telle chose. » Or, remarquez cette grande sollicitude de Zengui à s'informer de tout. En voici un nouvel exemple. Il apprend que quelques paysans de la principauté de Moussoul s'étaient retirés à Maridin; aussitôt il envoie réclamer ces paysans auprès de Timurtasch, prince de cette ville. Timurtasch lui répondit : « Pour » nous, nous en usons bien avec nos paysans; nous ne les » surchargeons pas, nous n'exigeons d'eux pour notre part » des denrées que le dixième. Que ne faites-vous de même, et

(1) Aboulfarage, qui rapporte quelque chose de semblable dans sa Chronique syriaque, dit de plus que, quand Zengui recevait une députation de quelque pays étranger, il ne permettait pas aux députés de communiquer avec ses soldats ni aucun de ses sujets.

(2) C'était probablement la langue turque. En effet, Zengui, ainsi que les autres descendans de ceux qui passèrent l'Oxus avec les enfans de Selgiouk, continuèrent à faire usage de leur langue nationale. C'est à leur imitation que plus tard les Turcs ottomans firent triompher la langue turque dans les contrées où ils s'établirent.

» vos paysans ne vous quitteront pas. » Zengui lui dit dans sa réponse : « Quand tu ne prendrais qu'un pour cent de tes » paysans, ce serait encore beaucoup pour un homme comme » toi, qui n'as à t'occuper que de Maridin; mais moi, dussé-je » exiger les deux tiers, ce ne serait pas assez, vu la peine » que je me donne d'attaquer les chrétiens et de leur faire la » guerre. Ah! si ce n'était moi, il y a bien long-temps que » tu serais réduit à boire tranquillement de l'eau dans Mari» din (1), et que cette ville serait au pouvoir des Francs. » Rends-moi mes paysans, sinon j'irai t'enlever les tiens. »

» Zengui vivait familièrement avec ses officiers, et aimait à les éprouver lui-même; aussi ne lui arriva-t-il jamais d'élever quelqu'un au-dessus de son mérite ou de ne pas l'élever assez. Il marquait à chacun de la confiance à proportion de sa capacité. Il avait un serviteur nommé *Sailetou*, auquel il remit un jour *quelques dragées* (2) avec ordre de les garder. Cet homme prit ces dragées, et, les enveloppant dans une serviette, les mit dans son sein. Il les portait toujours sur lui, pour les rendre quand on les demanderait. Elles y restèrent toute une année. Enfin, l'année d'après, le prince lui dit : « Où sont mes dragées? » Les voici, répondit-il, en les tirant de son sein. Cette action plut beaucoup à Zengui. « Voilà un homme, dit-il, en état de gouverner » une ville. » En effet, il lui donna le commandement d'un château que celui-ci conserva jusqu'à la mort du prince.

» Une de ses maximes était, qu'un prince ne doit jamais laisser sortir de ses états un homme qui a été à son service.

(1) Zengui veut sans doute dire que sans lui les Francs auraient déjà pris Maridin, et y auraient enfermé le prince, en le réduisant au pain et à l'eau. Il est question, dans le texte arabe, des hauteurs de Maridin. On sait en effet que cette ville est bâtie sur le haut d'une montagne. Dans ce même passage, Zengui est désigné par le titre de *schahid* ou martyr, non qu'il fût mort les armes à la main pour la défense de la religion musulmane, mais à cause de son grand zèle à faire la guerre aux chrétiens. Son fils Noureddin reçut le même titre pour la même raison; car d'ailleurs il mourut de mort naturelle.

(2) خشكناكه en arabe. Ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire arabe, persan ni turc. Nous le traduisons ainsi par conjecture. Aboulfarage, qui rapporte le même fait dans sa Chronique syriaque, a rendu le mot خشكناكه par celui de [illegible], qui, en syriaque, veut dire *dragées, friandises*.

Il disait qu'un royaume est comme un jardin entouré de haies : tant que personne n'a franchi la barrière, l'étranger n'ose pas approcher; mais s'il sort du jardin un homme qui en fasse connaître l'intérieur, il donne envie à l'étranger de forcer le passage; les méchans accourent en foule, et le jardin est au pillage. En conséquence, une année que l'un de ses émirs avait pris la fuite et s'était réfugié dans Maridin, le prince l'envoya réclamer, et n'eut pas de repos qu'il ne l'eût entre les mains; après quoi il le fit enfermer dans un lieu de sûreté.

» Une des mesures qui font le plus d'honneur à Zengui, c'est la translation qu'il fit d'une tribu de Turcomans, avec leur chef Yaroc, en Syrie, et leur établissement dans la principauté d'Alep. Ils furent chargés de harceler les Francs, et eurent pour récompense tout le butin qu'ils faisaient. Ils ne laissaient point de repos aux chrétiens, ni de jour ni de nuit. On les vit donc à-la-fois s'enrichir de butin, et former le plus solide boulevart de cette partie des frontières musulmanes (1).

» Zengui avait la coutume de disséminer ses trésors dans les principales villes de ses états. Il en tenait une partie à Moussoul, une autre à Singar, à Alep. « S'il survient, disait-il à ce sujet, quelque malheur imprévu dans une de » mes provinces, et que je ne puisse m'y rendre en personne, » au moins on aura les moyens de remédier au mal. »

» Pour ce qui regarde sa bravoure et son audace, il suffit de dire qu'elle était comme passée en proverbe. On n'a qu'à considérer la situation où il se trouva, le nombre de ses ennemis, les dangers qui l'environnaient de toute part, sa constance, ses victoires. Je tiens ceci de mon père : « Zengui, » me disait-il, était entouré d'ennemis. D'un côté, était le » calife de Bagdad, commandeur des croyans, qui lui portait » une haine si forte, qu'il vint même une fois l'assiéger dans » Moussoul. D'un autre côté, était Massoud, sultan de la » Perse; ses états et ceux de Zengui se touchaient : c'était sans » contredit le prince le plus puissant de son temps, celui qui » avait les plus nombreuses armées, et qui haïssait le plus

(1) Ainsi, ces Turcomans étaient à-peu-près comme ces hordes de barbares auxquelles les Romains, dans leur faiblesse, distribuèrent les frontières du Rhin et du Danube, à la charge de repousser d'autres barbares.

» Zengui. D'autre part, était le prince de la Grande-Arménie, » pays vaste et défendu par des forces considérables. Tous » ces princes étaient contraires à Zengui. On en peut dire » autant des princes de Maridin et de Hisn-caifa, dans la » Mésopotamie. Eh bien! malgré ces désavantages, il prit à » ses voisins plusieurs provinces. Et les Francs, quelle puis- » sance n'avaient-ils pas acquise! et pourtant il leur enleva » plusieurs villes, il les défit en diverses rencontres. Jusqu'à » lui les chrétiens dominaient par-tout; ils envahissaient les » provinces musulmanes; la terreur qu'ils inspiraient était si » grande, qu'à leur approche les habitans abandonnaient » leurs foyers. C'est Zengui qui fit cesser cet état d'inquié- » tude; et n'eût-il fait que prendre Édesse, ce serait encore » une conquête immense. »

Puisqu'il est question des relations de Zengui et du sultan, nous rapporterons ici un passage du même auteur qui, dans le manuscrit arabe, est placé sous la date de l'an 538 de l'hégire, mais que nous avons renvoyé ici, faute d'une place plus convenable.

« Le sultan Massoud n'avait cessé, tout le temps de son règne, d'être inquiété par des rebellions. A chaque entreprise de ce genre, il en attribuait la cause à Zengui. Il connaissait la finesse de ce prince, sa puissance, ses ressources, son crédit sur l'esprit des émirs et des gouverneurs des provinces. Ses soupçons étaient fondés. Zengui fomentait le désordre, afin qu'on ne songeât pas à lui. Enfin le sultan, se voyant libre de toute autre inquiétude, manifesta l'intention d'aller réduire Zengui. A cette nouvelle, Zengui se hâta de faire de grandes soumissions, et obtint d'être maintenu dans Moussoul, moyennant la somme de cent mille pièces d'or. Le sultan aurait voulu de plus qu'il vînt lui rendre hommage en personne : il s'y refusa, donnant pour excuse la proximité des Francs, et la nécessité où il était de leur faire la guerre. Ce qui décida sur-tout le sultan à laisser Zengui tranquille, c'est qu'on lui dit : « Dans la Syrie et la Mésopotamie, il n'y » a que Zengui qui puisse prendre la défense des musul- » mans. Bien des émirs ont déjà gouverné Moussoul, tels » que Giavali, Maudoud, Borsaki et autres; ils recevaient du » sultan des armées nombreuses : mais aucun ne pouvait » protéger le pays contre les Francs; cet état a duré jusqu'à » Zengui. Pour lui, il n'a reçu ni soldats, ni argent; et » cependant il a enlevé aux chrétiens quantité de places et

» de provinces; il les a vaincus plusieurs fois, il les a réduits » à une grande faiblesse. Cet homme-là fait honneur à l'isla- » misme. »

» Une autre raison qui adoucit le sultan, c'est la manière adroite dont Zengui en usait envers lui. Zengui avait mis auprès de la personne du sultan son fils aîné Saif-eddin; le sultan chérissait ce jeune homme et lui marquait la plus grande confiance. Un jour Zengui manda à son fils de s'enfuir secrètement et de venir à Moussoul; en même temps il lui fit fermer les portes de la ville, et le renvoya au prince avec ces mots : « J'ai appris que mon fils avait quitté votre » service sans votre permission; j'ai refusé de le voir, et je » le renvoie à *votre porte*. » Cette action plut beaucoup au sultan; dès ce moment il ne refusa plus rien à Zengui. »

Zengui mettait le même artifice dans toute sa conduite politique. En voici un nouvel exemple que nous rapportons d'après quelques phrases éparses du même auteur. Zengui, malgré sa puissance et le déclin rapide des sultans Selgioukides qui dominaient depuis près d'un siècle en Perse, voyait les peuples conserver par habitude une certaine considération pour ces princes. Craignant d'éveiller l'envie, il jugea qu'il était de la prudence de régner à l'ombre de leur autorité. Il aima mieux n'être qu'au second rang et avoir tout le crédit du premier. Ainsi donc, non content de se ménager le sultan et le calife de Bagdad, il mit en scène une espèce de fantôme de prince, nommé *Alp-arslan*, de la maison des Selgioukides, qu'il combla d'honneurs et de titres, se réservant seulement l'exercice de l'autorité. Il poussa l'artifice jusqu'à entretenir à dessein Alp-arslan dans le vin et la débauche. C'était cet Alp-arslan qui était censé le prince de Moussoul; Zengui n'était que son atabec, c'est-à-dire, son visir et son lieutenant; car ces trois mots signifient à-peu-près la même chose; et c'est de là que Zengui est ordinairement désigné dans les auteurs arabes par son titre d'atabec. Ce n'est pas qu'Alp-arslan n'essayât de temps en temps de s'affranchir de cette dure tutelle, et de s'emparer du pouvoir. C'est lui qui, en 539, après la prise d'Édesse et pendant que Zengui assiégeait la forteresse d'Elbiré sur l'Euphrate, tenta de faire une révolution à Moussoul. On a vu que Zengui fut contraint de renoncer à son entreprise pour courir à Moussoul; mais il se contenta de rétablir la tranquillité, se gardant bien de changer de maître, de peur de se créer un rival plus dangereux.

Après sa mort, ses enfans imitèrent sa conduite. Voilà pourquoi l'auteur que nous citons, ayant à retracer l'histoire de Zengui et des princes de sa maison, a intitulé son ouvrage *Histoire des Atabecs*.

Ici nous reprendrons la suite du portrait de Zengui :

« Pour ce qui est de sa bienfaisance, il distribuait tous les vendredis cent pièces d'or aux pauvres, sans compter ce qu'il donnait en particulier les autres jours de la semaine par la main d'un homme de confiance. On rapporte qu'un jour, étant sorti à cheval, le cheval broncha et pensa le renverser à terre ; aussitôt il appela un des émirs de sa suite nommé Béliman, et lui dit quelques mots ; l'émir ne l'entendit pas, et il n'osait le faire répéter. Là-dessus il prit l'alarme, et, s'en allant droit à sa maison, il commença à faire ses adieux à sa femme et à ses enfans, bien décidé à se retirer dans quelque région étrangère. Sa femme, étonnée, lui demanda ce qu'il avait fait et quel crime il avait commis ; Béliman lui conta la chose. Alors elle reprit : « Nassir-» eddin (1) a de l'amitié pour toi ; va le trouver, et fais ce » qu'il te dira. Je crains bien, répondit Béliman, qu'il ne » s'oppose à ma fuite ; en ce cas, je suis un homme perdu. » Sa femme insista, et, à force de représentations, le décida à aller chez Nassir-eddin. Quand celui-ci eut entendu l'affaire, il se mit à rire, et dit à Béliman : « Tiens, prends cette » bourse de pièces d'or et va la porter au prince ; c'est cela » qu'il te demandait. Allah! Allah! [ah! mon Dieu, mon » Dieu!] s'écria Béliman, je reprends mes esprits, je reviens » à la vie. Va, n'aie pas peur, reprit Nassir-eddin, il ne te » demandait pas autre chose. » Béliman porta donc cet argent à Zengui, qui lui dit de le distribuer aux pauvres. Quand il eut fini, il retourna auprès de Nassir-eddin, et lui dit : « Mais comment savais-tu qu'il demandait cette » bourse? » Nassir-eddin répondit : « C'est qu'il a coutume, » un jour comme aujourd'hui, de distribuer une pareille » somme aux pauvres ; ordinairement, il me l'envoie deman- » der la veille ; cette fois-ci il l'avait oublié. J'ai appris depuis » que son cheval avait fait un faux pas et avait manqué le » faire tomber (2). Je savais de plus qu'il t'avait dit de venir

(1) C'est le même qui avait contribué à l'élévation de Zengui.

(2) Il semble, d'après le récit de l'auteur arabe, que ce fut sur-tout cet accident qui fit souvenir Zengui de son aumône. Il entrait donc

» me trouver; j'ai dû penser qu'il s'était souvenu de l'aumône.
» Voilà pourquoi je t'ai dit de lui porter cette bourse. » Admirez, conclut l'auteur arabe, le bonheur de Zengui, d'avoir reçu de Dieu un confident si charitable et si intelligent. Remarquez aussi cette peur singulière qui empêcha Béliman de faire la moindre question. C'est par un effet de la même crainte que, sous ce règne, le puissant n'osait pas maltraiter le faible.

» A propos de la crainte qu'inspirait Zengui, voici un trait encore plus terrible que je tiens de mon père. Un jour que Zengui, étant à Geziré, sortit avec une petite suite pour faire une promenade sur le Tigre, il trouva le batelier endormi. Quelqu'un le réveilla et lui dit: « Allons, à ton poste. » Quand le batelier aperçut Zengui, il tomba roide mort. En vain on essaya de le secouer, il était bien mort (1).

» A l'égard de son activité, de l'élevation de son esprit, j'ai ouï dire à mon père qu'il était prompt et hardi à entreprendre. Il était constant dans ses affections; quand il avait donné à quelqu'un sa confiance, il la lui retirait difficilement. Il eut, tout le temps de son règne, les mêmes ministres. Pour qu'un émir perdît sa confiance, il fallait qu'il eût commis quelque faute bien grave : aussi étaient-ils tous dévoués au prince; ils auraient donné volontiers leur vie pour lui. Mon père me disait à ce sujet: « Tant que vécut » Zengui, je remarquai dans le visir Gemal-eddin une » grande habileté et beaucoup d'exactitude, même dans les » plus petites choses; mais quand le prince fut mort, ce » même Gemal-eddin se départit de sa louable conduite, et » montra parfois de la négligence. Un jour je lui dis : *Eh!* » *qu'est devenue cette habileté dont tu as donné sous Zengui* » *tant de preuves? On ne te reconnaît plus à présent.* » Il répondit : « *Tu es vraiment comme un enfant sans expé-* » *rience. Il ne faut pas croire que le mot* habileté *signifie tou-*

dans cette habitude un sentiment superstitieux. Zengui croyait son bonheur attaché à cette bonne pratique. Heureux les hommes, s'ils ne péchaient jamais que de cette manière!

(1) Il n'est pas inutile de dire que ce fut peut-être cette terreur qu'inspirait Zengui qui fut cause de sa mort. Il avait fait, la veille de sa mort, des menaces à quelques-uns de ses mamelucks, qui, pour le prévenir, l'assassinèrent. C'est du moins ce que racontent quelques auteurs.

» *jours la même chose. L'habileté consiste à se conduire se-* » *lon les temps. Quand nous avions un maître ferme et puis-* » *sant, on n'écoutait que lui, et personne n'eût osé contre-* » *venir à ses volontés; aussi nous conformions-nous à ses* » *décisions, et il y avait en cela de l'habileté. Maintenant,* » *au contraire, nous avons un maître faible, se laissant* » *dominer par ceux qui l'entourent: en faisant comme je fais,* » *c'est encore de l'habileté* (1). »

» Zengui avait pris à son service un corps de soldats du Corassan, et leur donnait une solde très-forte. Ils recevaient leur paie sur les revenus des terres et fermes affectées à cet objet (2). C'étaient des employés du divan qui étaient chargés d'aller recueillir cet argent et qui le leur distribuaient tous les trois mois. Une année, il y eut un petit retard dans l'arrivée de cet argent : aussitôt ces soldats s'assemblent en tumulte, et viennent se placer à la vue du prince. Zengui s'informa de ce qu'ils voulaient. Quand il sut de quoi il s'agissait, il leur demanda s'ils étaient allés se présenter au divan : ils répondirent que non. Il demanda encore s'ils avaient réclamé auprès de Salah-eddin, émir-hageb, ou grand chambellan : ils dirent également que non. Alors il répartit : « A quoi sert-il donc que je donne chaque

---

(1) انت صبى غر ليست الكفاية عبارة عن فعل واحد فى كل زمان انما الكفاية ان يسلك الانسان فى كل زمان وما يناسبه ذلك الوقت كان لنا صاحب متمكن قوى العزم لا يتجاسر احد على الاعتراض عليه ولا يتلون باقوال اصحابه فحفظناه وكان ما افعله كفاية واما الان فلنا السلطان غير متمكن وهو محكوم عليه فهذا الذى افعله هو الكفاية

(2) A cette époque, comme presque toujours en Orient, la solde des troupes et les émolumens des gens en place se tiraient des revenus des biens-fonds destinés à cet usage. Cette coutume est tout-à-fait dans l'esprit des institutions féodales. Ne sait-on pas qu'en Occident il en a été long-temps à-peu-près de même, c'est-à-dire que les souverains et les seigneurs des grands fiefs vivaient et s'entretenaient, eux et leurs troupes, du revenu de leurs domaines. Le mot جهات que nous avons traduit par *terres* et *fermes*, ne se trouve pas avec cette acception dans les dictionnaires; mais il est ainsi rendu par Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. II, p. 544.

» année cent mille pièces d'or au divan et une somme encore » plus forte à Salah-eddin, pour qu'ils puissent faire face aux » dépenses imprévues? Il eût fallu d'abord aller vous faire » payer au divan ; s'il eût refusé de vous satisfaire, vous vous » seriez adressé à Salah-eddin; et si celui-ci vous l'eût en- » core refusé, vous seriez venus à moi, et je les aurais châtiés » de leur négligence. Jusqu'ici tout le tort est de votre côté. » Cette affaire chagrina beaucoup Zengui, et, pour punir les Corassaniens, il les cassa. Mais comme quelques émirs intercédèrent pour eux, il leur pardonna. Faisant ensuite venir son divan et Salah-eddin, il leur dit : « Pourquoi négligez- » vous ainsi de satisfaire ceux qui sont toujours *à mon étrier*, » et qui m'accompagnent dans tous mes voyages? Ne savez- » vous pas qu'ils ont de grandes dépenses à faire? et si vous » en usez ainsi envers ceux qui sont près de moi, quel doit » être le sort de ceux qui en sont loin? » En conséquence, le divan et Salah-eddin payèrent sur-le-champ cette milice. On voit par-là que le divan était chargé de veiller au bien-être des soldats : aussi étaient-ils traités avec beaucoup de soin, en un mot comme on l'est dans sa propre famille.

» Zengui était terrible sur les égards que l'on doit aux femmes. Faire insulte à une femme, sur-tout à une femme de soldat, était de ces fautes qu'il ne pardonnait pas. Il avait coutume de dire à ce sujet : « Mes soldats ne me quittent » pas dans mes guerres; je suis cause qu'ils vivent hors de » leur famille : si nous n'avons pas soin de prévenir toute » atteinte portée à l'honneur de leurs épouses, elles sont » perdues; elles s'abandonneront au vice. » Voici un trait qui prouve quelle horreur il avait pour ces sortes de crimes et combien il les détestait. Il avait donné le gouvernement de Géziré à un de ses émirs nommé *Barbati*, homme qui jouissait de toute sa confiance. Il apprend que cet émir menait une vie peu louable, et faisait le galant auprès des femmes : aussitôt il appelle Salah-eddin, et le fait partir tout de suite avec ordre d'entrer dans Géziré à l'improviste, de se saisir de Barbati, de le mutiler et de lui arracher les yeux, pour qu'il fût puni aux deux endroits par où il avait péché; enfin de le faire mettre en croix. Salah-eddin partit sur-le-champ et se rendit à Géziré. D'abord il fit un bon accueil à Barbati, et lui dit : « Notre maître te salue; il veut t'élever » en honneur et en dignité, et te nomme au gouvernement » d'Alep. Prépare-toi à partir; tu descendras le Tigre avec tes

» effets, et tu viendras à Moussoul pour lui faire ta cour. » Ce *misérable* (1) crut ces paroles; il en fut enchanté. Il fit aussitôt charger ses effets, grands et petits, sur une barque. Mais, au moment qu'il se préparait à partir, on se saisit de lui, et il subit le châtiment qu'on lui destinait. Tous ses biens furent confisqués, sans qu'il y manquât la plus petite chose. Dès ce moment les émirs n'eurent garde d'imiter sa conduite. Or, admirez la sagesse de Zengui; remarquez à quel point ses mesures étaient bien prises. Il choisit pour cette exécution le principal de ses émirs; il voulut qu'on usât d'artifice, de peur que le gouverneur ne fût assez insensé pour se révolter et ne donnât lieu à quelque désordre. Remarquez encore la grande prudence de Salah-eddin : il commença par abuser ce misérable; il lui promit un gouvernement magnifique; il lui fit mettre au jour toutes ses richesses; et quand il vit qu'il n'y manquait rien, il s'en empara. N'est-il pas évident que, s'il s'y fût pris d'une autre manière, une bonne partie des biens de Barbati aurait été soustraite à toute recherche? »

On voit que l'auteur arabe était décidé à tout admirer dans Zengui. Il finit là son tableau, sans faire mention des mauvaises qualités de son héros, de ses perfidies, &c. Apparemment qu'il n'entrait pas dans son plan de tout dire. Ce qui est encore plus singulier, c'est qu'Aboulfarage, qui était chrétien, et qui, dans sa Chronique syriaque, a rapporté quelques-uns des traits qu'on vient de lire, n'a pas dit un mot des défauts de Zengui; car d'ailleurs ce prince fut constamment heureux dans ses entreprises; il établit le bon ordre dans ses provinces ; il y fit régner la tranquillité. Est-il étonnant qu'il se soit trouvé un musulman de ses sujets qui se soit plu à relever exclusivement de si grands avantages?

## § XVIII.

### Avénement de Noureddin. — Ruine d'Édesse.

On lit dans Aboulfarage que Zengui avait laissé en mourant plusieurs enfans, entre autres Saif-eddin-Gazi et

---

(1) مسكين C'est le mot *mesquin*, qui nous vient de l'Orient.

Noureddin, lesquels se partagèrent les armes à la main ses états. Saif-eddin s'empara de Moussoul, et Noureddin de la ville d'Alep. Cependant ils se défiaient l'un de l'autre; Noureddin avait peur que son frère, qui était l'aîné, ne voulût le dépouiller. « Enfin, remarque l'auteur de l'Histoire des Atabecs, comme il était à craindre que les Francs ne profitassent du désordre pour reconquérir leurs anciennes provinces, les deux frères convinrent que chacun garderait ce qu'il possédait, et qu'ils auraient une entrevue. Saif-eddin s'avança donc vers la Syrie, et Noureddin alla à sa rencontre. Du plus loin que Noureddin vit son frère, il descendit de cheval, et baisa la terre par respect. Saif-eddin mit aussi pied à terre et ils s'embrassèrent : ils étaient l'un et l'autre attendris jusqu'aux larmes. Saif-eddin dit à son frère : « Pourquoi n'es-tu pas venu d'abord? Avais-tu peur » de moi? Non, mon frère; ce que tu craignais ne m'est » jamais venu en pensée. De quoi me servirait la vie, » de quoi me servirait le monde entier, si j'étais capable » de vouloir du mal à mon frère? » Ils se donnèrent réciproquement de grandes marques d'attachement, après quoi ils retournèrent chacun dans leurs états. Cette réconciliation, ajoute l'auteur, fit une grande impression sur les Francs. »

On lit en effet dans Kemal-eddin que les Francs, apprenant la mort de Zengui, avaient été dans la joie; mais cette joie ne fut pas de longue durée. Ils avaient espéré reprendre sans peine les provinces qu'ils avaient perdues : quand ils virent le zèle et l'ardeur de Noureddin, ils se trouvèrent bien loin de leurs espérances.

Ibn-alatir va nous en fournir la preuve :

« La même année, dit cet auteur, eut lieu la ruine d'Édesse. Josselin, depuis la perte de cette cité, avait établi son séjour à Tell-Bascher, à l'occident de l'Euphrate. Quand il sut la mort de Zengui, il écrivit aux habitans d'Édesse, dont la plupart étaient Arméniens, pour les exciter à la révolte et les engager à lui livrer la ville. Les habitans le lui promirent, et ils convinrent ensemble du jour de son arrivée. Il vint donc avec ses troupes, et rentra dans son ancienne capitale. La citadelle seule fit de la résistance. Mais tandis qu'il en formait le siége, Noureddin accourut d'Alep avec son armée, et força le prince chrétien de regagner ses provinces. Ensuite il saccagea Édesse et réduisit les habitans en servitude. La

plupart s'expatrièrent, et il n'y resta plus qu'un petit nombre de chrétiens (1). »

Ce même événement est ainsi décrit par un auteur chrétien, Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque. Suivant cet auteur, Josselin était rentré dans Édesse au mois de tisrin premier, ou octobre. Mais à peine six jours s'étaient écoulés, que Noureddin se présenta aux portes avec dix mille hommes. Josselin évacua Édesse vers le milieu de la nuit, emmenant de force les malheureux habitans, hommes, femmes, garçons et filles. Quand le jour parut, les Turcs (soldats de Noureddin) se mirent à leur poursuite et firent pleuvoir sur eux une grêle de traits. « O nuage de colère! » s'écrie Alboufarage, ô jour de fureur! ô nuit de la mort! » ô aurore de l'enfer! ô journée de désolation pour les » infortunés habitans d'Édesse, pour une cité naguère » digne d'envie! » Les cavaliers francs, ne pouvant tenir tête aux Turcs, prirent la fuite : les fantassins ne pouvant fuir, se réfugièrent dans le château de Kaukab. La foule éperdue resta délaissée, et le glaive des Turcs extermina ces infortunés comme le feu dévore la paille. Quand les Turcs furent las de tuer, ils dépouillèrent ceux qui restaient, et les garrottant avec des cordes, ils se firent suivre à cheval de leurs prisonniers, hommes et femmes, à pied. Trente mille personnes périrent dans les deux sacs d'Édesse. Seize mille furent emmenées en captivité, et mille seulement parvinrent à se sauver avec les Francs dans la forteresse de Kaukab. On ne laissa la liberté ni aux femmes ni aux enfans; tous ceux

(1) Noureddin distribua, suivant la coutume, une partie du butin à ses émirs et à ses amis. L'auteur arabe cite à ce sujet une aventure qui montre l'esprit de liberté familier aux écrivains orientaux, et que nous rapporterons en latin seulement. Il y est question du commandant de Moussoul, à qui Noureddin avait envoyé sa part du butin : « Inter munera quæ ad eum misit Noureddinus, erat ancilla, quam » cùm vidisset ille, statìm eam subegit; lavit se posteà, dixitque suis : » Nostisne quid mihi hâc die acciderit? Dixerunt non. Dixit : Cùm » Edessam cepimus regnante Zengui, inter res raptas in manus meas » incidit ancilla pulchra, ejusque pulchritudo mihi admodum placuit; » at interim inclamatum est jussu Zengui : *Reddantur servi opesque* » *raptæ.* Hic princeps porrò metuendus erat ac reverendus. Ancillam » reddidi; ei verò semper adhæsit cor meum. Denuò autem misit » mihi dona Noureddinus, etiamque ancillas plures, inter quas » eamdem ancillam. Statim eam subegi, ne adhuc mihi tollatur. »

qui avaient échappé au glaive furent faits esclaves. La ville resta désolée, enivrée du sang de ses enfans, et couverte de leurs membres épars. La nuit, les bêtes sauvages (1) venaient s'y repaître de cadavres, et Édesse devint la retraite des bêtes des champs. Le maudit Josselin s'était sauvé à Samosate. Notre évêque Basile s'échappa aussi par la fuite; mais l'évêque des Arméniens, et d'autres avec lui, furent pris par les Turcs. »

Tel est le récit lamentable que fait Aboulfarage des malheurs qui frappèrent Édesse. Pendant ce temps, les chrétiens d'Occident étaient en marche pour venir au secours de leurs frères d'Orient.

## § XIX.

**Seconde croisade. — Marche de l'empereur Conrad et de Louis VII, roi de France. — Ils assiégent Damas. — Leur retraite.**

Nous allons laisser de nouveau parler Aboulfarage dans sa Chronique syriaque. C'est le seul auteur oriental qui ait dit quelques mots du passage de Conrad et de Louis VII à travers l'Asie Mineure. Les auteurs musulmans ne commencent à parler de cette nouvelle armée de croisés qu'après qu'elle fut arrivée en Syrie. Sans Aboulfarage, et sur-tout sans les auteurs chrétiens, grecs et latins, tout souvenir des malheurs qu'éprouvèrent les croisées dans l'Asie Mineure serait perdu.

*An 543 [1148].* « Les Francs d'occident, dit Aboulfarage, à la nouvelle de la prise d'Édesse par Zengui, furent transportés de colère. Un grand nombre d'entre eux résolurent de se rendre dans la Syrie. L'empereur d'Allemagne partit avec quatre-vingt-dix mille hommes à cheval, et le roi de France avec cinquante mille (2). Pour les fantassins, ils étaient en nombre infini. Les Francs, dans leur marche,

---

(1) Littéralement *les sirènes*. Ces paroles sont une imitation d'un passage de Jérémie, ch. L, vers. 39.

(2) Aboulfarage, à l'exemple de quelques auteurs arabes, appelle le roi de France *Alphonse*, le confondant apparemment avec un comte de Toulouse de ce nom qui fit partie de la croisade et dont il sera question ci-dessous.

eurent à se plaindre de la mauvaise foi des Grecs. Ils les maltraitèrent; et dès ce moment, l'empereur Manuel, qui jusque-là avait fait de grands sacrifices en faveur des Francs et avait promis de leur donner des guides fidèles pour les mener à travers l'Asie Mineure, machina leur perte. Il mit à la tête de cette multitude des conducteurs qui l'entraînèrent dans des montagnes escarpées et arides, où, après avoir erré çà et là pendant cinq jours, abandonnée de ses guides, elle périt en partie de soif. Les Turcs vinrent attaquer le reste, et en firent un horrible massacre. Le butin fut si considérable, qu'à Malatia l'argent se vendait comme le plomb. Les Francs qui parvinrent à s'échapper gagnèrent les bords de la mer : là, les Grecs leur fournirent du pain mêlé de chaux, qui en fit périr plusieurs. L'empereur d'Allemagne ne se sauva qu'avec quelques troupes. En arrivant à Jérusalem, il alla faire sa prière à l'église du Saint-Sépulcre, et y implora les bénédictions de Dieu. Il se reposa quelques jours; après quoi il alla former le siége de Damas, avec vingt mille cavaliers et soixante mille hommes de pied. Les Francs attaquèrent hardiment cette ville, et s'établirent près des eaux, dans les jardins qui entourent les murailles. Dans ce danger, Moyn-eddin, qui commandait dans Damas, envoya secrètement des députés au roi de Jérusalem (qui était aussi au siége avec ses troupes), et obtint de lui, à force d'argent et de prières, qu'il se retirât. Il donna au roi, en cette occasion, deux cent mille pièces de cuivre, légèrement recouvertes d'or. Il en donna cinquante mille autres de la même espèce au comte de Tibériade, et les chrétiens ne s'aperçurent de la fraude qu'après qu'ils eurent levé le siége. Quand l'empereur d'Allemagne fut instruit de cette trahison, il en fut indigné et s'en retourna dans ses états; et voilà à quoi aboutit tout ce grand rassemblement d'hommes.»

Voici maintenant de quelle manière les auteurs musulmans racontent le siége de Damas :

« L'empereur d'Allemagne, dit Ibn-alatir, arriva en Syrie avec une armée nombreuse. Il espérait envahir facilement les provinces musulmanes, vu la quantité de ses soldats et ses grandes ressources. Dès qu'il fut arrivé, les Francs du pays se mirent sous ses ordres, et ils allèrent tous ensemble faire le siége de Damas. L'attaque commença le 6 de rebi premier [6 de juillet]. La ville de Damas était alors sous le commandement du visir Moyn-eddin-Anar, homme pieux,

habile et d'une belle conduite. Plein du desir de sauver la ville, il fit une sortie de concert avec les habitans, et livra combat aux chrétiens; mais il fut battu, et l'empereur, s'approchant de très-près, vint camper sur la *place Verte [Meidan alhadhar]* (1). Dans cette sortie, on remarqua, au nombre des combattans, un vieillard originaire d'Afrique, nommé *Youssouf*, homme très-pieux, qui allait à pied. Dès que le visir le vit, il courut à lui, et, le saluant avec respect, lui dit: « O scheikh! vous n'êtes pas obligé à faire la guerre; » votre grand âge vous en dispense; nous serons assez forts » sans vous. » Le scheikh répondit: « J'ai vendu et il a acheté: » par Dieu! je ne veux pas rompre le marché, ni le laisser » rompre. » Il voulait parler de la parole de Dieu, pour laquelle tout musulman a fait à Dieu le sacrifice de sa fortune et de sa vie, et a droit au paradis (2). Il s'avança donc avec les autres, et fut tué: Dieu lui fasse miséricorde! On assure que ce scheikh apparut, la nuit de sa mort, à un imam très-savant, pour lui dire qu'il avait été admis aux jardins d'Éden, dans la compagnie de ceux qui voient Dieu face à face. »

Cependant on commençait à désespérer du salut de la ville. Dehebi raconte « que l'armée chrétienne était composée de dix mille cavaliers et de soixante mille hommes de pied. Les habitans, remplis de frayeur, cherchèrent leur salut dans la bonté de Dieu. On exposa l'Alcoran du calife Otman (3) dans la grande mosquée et les lieux attenans, et le peuple s'y porta en foule. Les femmes et les enfans s'y rassemblaient, la tête nue, poussant des sanglots et implorant la pitié divine. Le Seigneur entendit leur voix. Il y avait, dans l'armée chrétienne, un prêtre portant une croix au cou et une à chaque main. Il s'en allait, monté sur un

---

(1) C'est une espèce de prairie, le long du Baradi, rivière qui donne de l'eau à la ville.

(2) Voyez l'Alcoran, sour. IX, vers. 112.

(3) Il paraît que cet Alcoran est le même que le calife Otman tenait dans les mains lorsqu'il fut assassiné, et qui fut teint de son sang. Voyez notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 326. On conserve encore cet Alcoran à Damas. Voyez l'*Itinéraire de Constantinople à la Mecque*, ouvrage traduit du turc par M. Bianchi, p. 37. Cet Alcoran se conservait plus anciennement à Jérusalem; d'où, au moment de l'entrée des croisés dans la ville sainte, il fut transporté à Tibériade. Voyez les *Annales* d'Aboulféda, notes de Reiske, t. III, p. 712.

âne, disant : *J'ai la promesse du Messie que nous prendrons Damas.* Là-dessus, les Francs se pressèrent autour de lui, et marchèrent contre la ville : mais les musulmans, faisant une nouvelle sortie, se tournèrent tous contre le prêtre, le tuèrent lui et son âne, et brulèrent ses croix.

« Pendant ce temps, reprend Ibn-alatir, Anar avait demandé du secours au prince de Moussoul. Ce prince se concerta avec son frère Noureddin et se mit en marche. Mais d'abord, voulant profiter de cette occasion pour s'emparer de Damas, il écrivit ces mots au visir : « J'arrive » accompagné de tous les hommes en état de porter les » armes, et brûlant d'en venir aux mains avec les Francs; » mais je veux avant tout que Damas me soit remis. Si je » suis défait, mon armée se retirera dans la ville et j'y ral» lierai mes soldats; et si je triomphe, je m'engage à vous » la rendre, bien résolu à ne la garder qu'autant de temps » que les chrétiens seront arrêtés devant ses murailles » Le visir de Damas (1) écrivit de son côté ces mots à l'empereur : « Une armée nous vient de l'Orient (l'armée de Moussoul); » retirez-vous; sinon je lui livrerai la ville, et vous en aurez » du regret. » Il écrivit aussi aux Francs de Syrie : « A quoi » songez-vous, leur disait-il, de soutenir les chrétiens d'Oc» cident? Ne savez-vous pas que s'ils s'emparent de Damas, » il voudront conquérir toutes vos places. Pour moi, si je ne » viens à bout de sauver Damas, je l'abandonnerai au prince » de Moussoul; et si une fois il en est maître, il vous chassera » sans peine de toute la Syrie. » Il promit en même temps aux Francs de leur rendre Panéas, s'ils décidaient l'empereur à s'éloigner. Ils allèrent en conséquence trouver l'empereur, et lui dépeignirent le prince de Moussoul comme un homme très-redoutable par le nombre de ses soldats et par la quantité de ses ressources. « S'il prend Damas, ajou» tèrent-ils, nous ne pourrons plus lui tenir tête. » Ils engagèrent donc l'empereur à se retirer (2), et obtinrent Panéas

(1) L'auteur de l'*Histoire des Atabecs* rapporte qu'il négligea de répondre au prince de Moussoul, attendant les événemens.

(2) Il paraît qu'il régna de tout temps un vif sentiment de jalousie entre les Francs établis en Syrie et ceux qui venaient nouvellement d'Occident. Les Allemands sur-tout s'étaient rendus odieux aux colonies chrétiennes. Voyez à ce sujet un passage singulier d'Othon de Saint-Blaise, au tome I de la *Bibliothèque des Croisades*.

en récompense. Le siége de Damas n'avait duré que six jours.

Il est dit, dans la compilation des *Deux Jardins* ou récit de la vie de Noureddin et de Saladin, que, pendant le siége, le visir Anar avait promis une récompense pour chaque tête de chrétien qu'on lui apporterait, et que les jeunes gens et les paysans des environs, poussés par l'appât du gain, surprirent plusieurs Francs sans défense et leur coupèrent la tête.

Aboulféda dit de plus qu'Ayoub, père du célèbre Saladin, se trouvait à Damas pendant le siége, et qu'il y perdit un de ses fils.

C'est là tout ce que nous avons trouvé dans les écrivains orientaux, sur le fameux siége de Damas. On voit que les auteurs musulmans n'ont pas dit un seul mot du roi de France. En général, on fera bien de recourir pour ce siége au récit de Guillaume de Tyr. Ce récit est clair et précis, et jette du jour sur celui des Orientaux. Quant à ce qui regarde la cession de Panéas aux chrétiens, il n'est pas inutile d'avertir que cette place était la plus avancée du royaume de Jérusalem, du côté de Damas, et qu'elle servait alternativement de défense à celui des deux états qui en avait la possession, ce qui explique la grande importance qu'on mettait de part et d'autre à en être les maîtres. Les auteurs latins sont remplis de détails des siéges et des combats auxquels Panéas donna lieu.

## § XX.

### Suite des guerres de Noureddin contre les chrétiens.

*Suite de l'année 543 [1148].* « Après la levée du siége de Damas, dit Ibn-alatir, un seigneur franc, nommé *le fils d'Alphonse* (1), venu avec l'empereur d'Allemagne, et qui descendait de Raymond de Saint-Gilles, voulut à ce titre s'emparer de Tripoli. Le comte de Tripoli, à cette nouvelle, envoya demander du secours à Noureddin. Les musulmans venant donc attaquer le seigneur franc dans un château nommé *Arima*, où il s'était fortifié, prirent le château et le rasèrent. La même année, Noureddin surprit les Francs dans un lieu nommé *Yagra*. Il en prit et tua plusieurs, et

(1) C'est ce même Alphonse qu'Aboulfarage a confondu avec le roi de France.

envoya une partie du butin et des prisonniers en présent à son frère le prince de Moussoul, au calife de Bagdad, au sultan Massoud et autres.

Pendant que ces événemens se passaient en Syrie, une flotte de deux cent cinquante voiles, au rapport d'Aboulféda, partit des ports de la Sicile, sous la conduite d'un officier nommé *Georges*, et aborda à Mahadia (1), sur les côtes d'Afrique. Depuis six ans cette ville était en proie à la plus horrible famine, et une partie des habitans, forcés de s'expatrier, avaient cherché un refuge dans les contrées voisines. A la première apparition de la flotte, Hassan, qui régnait sur la contrée, prit la fuite avec ce qu'il put emporter, et la ville se soumit sans résistance. Georges traita les habitans avec humanité, et rappela, par ses bons traitemens, la plupart de ceux qui avaient été chassés par la misère.

*An 544 [1149]*. Noureddin, selon Ibn-alatir, pénétra cette année sur les terres d'Antioche, et vint faire le siége du château de Harem. Ce château défendait la principauté d'Antioche, du côté d'Alep. Noureddin détruisit ses fabourgs et dévasta les campagnes voisines. De là, il se porta contre la forteresse d'Anab, où il exerça les mêmes ravages. Raymond, prince d'Antioche, étant venu l'y attaquer, fut battu et resta même parmi les morts.

Ibn-alatir rapporte de ce Raymond, en preuve de sa force prodigieuse, qu'il ployait un étrier de fer en deux, et qu'un jour, passant à cheval sous une voûte à laquelle pendait une chaîne, il se prit avec les mains à la chaîne, et serra en même temps les flancs du cheval d'une telle force, qu'il l'empêcha de bouger. Il ne laissait qu'un fils en bas âge, nommé *Bohémond*. Sa veuve Constance se remaria, pour avoir quelqu'un en état de tenir le timon des affaires et de marcher à la tête des troupes, en attendant que le jeune prince pût gouverner par lui-même. Ce second mari s'établit à Antioche, et prit les rênes du gouvernement. Il se nommait *Renaud de Châtillon*, qui devint plus tard seigneur de Carac et d'autres lieux. Il en sera parlé plusieurs fois dans la suite (2).

(1) Mahadia est la ville que les auteurs chrétiens du temps appellent *Africa*.

(2) Aboulféda fait observer que ce mariage lui valut l'autorité et le titre de *prince*, برنس ou ابرنس.

*An 546 [1151].* Cette année, les colonies chrétiennes d'Orient éprouvèrent un nouvel échec. Déjà Zengui avait chasssé les Francs de toute la Mésopotamie : son fils Noureddin les dépouilla de toutes les places qu'ils occupaient encore vers le nord de la Syrie. Ces places faisaient partie de l'ancien comté d'Édesse, qui par-là fut entièrement réduit au pouvoir des musulmans.

« Josselin, ancien comte d'Édesse, dit Kemal-eddin, s'était fait remarquer entre tous les seigneurs chrétiens par sa générosité et son courage. Un jour il remporta une victoire sur Noureddin, et s'empara de son écuyer et de ses armes. Après le combat, il envoya les armes à Massoud, prince d'Icone, et beau-père de Noureddin, avec ces mots : « *Voilà les armes du mari de votre fille; sous peu je vous en-* » *verrai quelque chose de mieux.* » Noureddin fut très-sensible à cette insulte et n'eut pas de repos qu'il ne se fût vengé. Il aima mieux recourir à la ruse, sachant bien que, s'il attaquait Josselin à force ouverte, il rencontrerait de grands obstacles. S'adressant donc aux Turcomans, il leur promit une grande récompense s'ils le lui amenaient mort ou vif. Les Turcomans enlevèrent Josselin à la chasse et le remirent à Noureddin (1). Ce coup de main valait une victoire, et les effets s'en firent sentir dans toutes les provinces chrétiennes. Noureddin entra sur les terres de Josselin et lui prit en quelques années toutes les villes qui lui restaient, telles que Tell-Bascher, Aintab, Ezaz, Ravendan, Maras et autres. En vain les Francs essayèrent de le traverser dans ses conquêtes. Dans un combat livré près de Dalouc (2), ils furent mis en déroute. »

Voici le portrait que fait de Josselin l'auteur de l'*Histoire des Atabecs* : « C'était un diable enragé et l'ennemi mortel de l'islamisme. C'est lui qui menait les Francs au combat, tant il avait de prudence et de bravoure, tant il était ennemi de la religion musulmane et barbare envers ses disciples. Toute la chrétienté se ressentit de sa ruine; tous les chrétiens eurent à gémir de sa captivité. Ses provinces se trouvèrent sans défense, ses frontières sans protecteur, et les musulmans les prirent sans résistance. C'était un homme

---

(1) Voyez sur cet événement le récit de Guillaume de Tyr.
(2) Dalouc est la ville que Guillaume de Tyr appelle *Tulupa*.

rusé et perfide, se jouant de la sainteté des sermens et de la foi des traités. Autant de fois que Noureddin traita avec lui, et qu'il se fia à ses promesses, cet impie les viola. Mais ses artifices et sa perfidie retombèrent sur lui; car la perfidie est une arme funeste pour ceux qui s'en servent. »

Voilà plusieurs années qu'il n'a été question de l'Égypte : ce pays était toujours en proie aux divisions et à l'anarchie, et trop malheureux pour songer à inquiéter les chrétiens. Ceux-ci, de leur côté, avaient trop à craindre de Zengui et de Noureddin pour s'attirer ce nouvel ennemi sur les bras. Cependant comme, vers ce temps, les Francs firent une irruption sur les côtes d'Égypte, le visir égyptien, au rapport d'Ibn-Moïassar, envoya sur les côtes de Syrie une grande flotte qui exerça les plus grands ravages, tuant ou enlevant tous les chrétiens qui se trouvaient sur son passage. »

## § XXI.

Révolutions en Égypte. — Entrée des chrétiens dans Ascalon.

*An 548 [1153].* Cette année, les chrétiens profitèrent des troubles d'Egypte, qui allaient toujours croissant, pour s'emparer de l'importante ville d'Ascalon. Nous donnerons à ce sujet le récit d'Ibn-Moïassar :

« C'était, dit cet auteur, la coutume du gouvernement égyptien d'envoyer tous les six mois de nouvelles troupes à la défense d'Ascalon. Les Francs étaient en ce moment devant cette ville, et l'assiégeaient depuis l'année précédente. Lors donc que le temps fut venu de renouveler la garnison, le visir nommé Adel fit choix d'Abbas, fils de sa femme, pour avoir la conduite des troupes. Abbas se mit tout de suite en marche, accompagné de plusieurs émirs, et entre autres d'un de ses amis appelé Assamé. Quand ils furent près des frontières, Abbas et son compagnon commencèrent à *penser à l'Égypte et à la bonne vie qu'on y menait,* ainsi qu'aux fatigues et aux périls du voyage. Abbas en soupira de regret, et ne put se défendre de murmurer contre son beau-père, qui l'avait choisi pour cette expédition. Alors Assamé lui dit : « Si tu veux, tu seras maître de l'Égypte. — Et comment? demanda Abbas. — Tu sais, reprit l'autre, que le calife (il s'appelait *Dafer-billah*) aime beaucoup ton fils Nasr. Demande-lui, par la voie de ton fils, qu'il te fasse

» visir à la place de ton beau-père : il ne te le refusera pas, » et alors tu tueras ton beau-père. » Abbas fit donc venir son fils, et, lui faisant part de ses desseins, il l'envoya auprès du calife. Le fils d'Abbas obtint tout ce qu'il voulut; après quoi, se rendant auprès de son grand-père, il profita du moment où celui-ci dormait pour lui couper la tête, qu'il envoya au calife. En même temps il expédia un pigeon à son père, pour lui annoncer ce qu'il avait fait. Abbas quitta aussitôt l'armée et marcha sur le Caire. Cependant la tête d'Adel était parvenue au calife. Quand il sut qu'on la lui apportait, il s'avança hors de la *porte d'or* pour la recevoir. Elle fut exposée aux yeux du peuple; après quoi on la porta *au palais des finances, pour être déposée au trésor des têtes* (1). La mort d'Adel eut lieu au 6 de moharram, ou 3 avril 1153, et Abbas prit ainsi sa place.

Ce fut pendant ce désordre que les Francs subjuguèrent Ascalon. Dans le même temps, une flotte, partie des ports de Sicile, vint saccager la ville de Tanis, non loin de Damiette.

La prise d'Ascalon est ainsi racontée par Ibn-alatir : « Chaque année, dit-il, les Francs venaient ravager le territoire d'Ascalon, sans pouvoir cependant prendre la ville. A cette époque, les visirs d'Égypte avaient toute l'autorité, et le calife n'était plus souverain que de nom. Cette année, le visir Adel fut assassiné, et Abbas nommé à sa place. La division se mit dans les conseils d'Égypte, et, avant que le nouveau visir fût assez affermi, les Francs formèrent le siége d'Ascalon. Les habitans se défendirent d'abord avec courage; telle était leur ardeur, qu'un jour, dans une sortie, ils repoussèrent les chrétiens jusqu'à leurs tentes (2). Les Francs

(1) ولما حملت راس العادل الى القصر اشرف الظافر من باب الذهب ورفعت الراس ليراها الناس ثم امر بها فحملت الى بيت المال فوضعت فى خزانة الروس واودعت بها

(2) Guillaume de Tyr attribue l'échec éprouvé par les chrétiens à l'avidité des Templiers, qui, au moment que la ville allait être prise, occupèrent tous les passages, afin d'avoir seuls part au butin, et qui par-là attirèrent leur perte et celle de beaucoup de chrétiens. Aboulfarage dit un mot de ce fait dans sa Chronique syriaque.

commençaient à perdre tout espoir et pensaient à se retirer, lorsqu'il s'éleva une querelle entre les assiégés. Voici quelle en fut la cause. Après le combat où ils mirent les Francs en fuite, ils se disputèrent l'honneur de cette victoire, et chaque parti voulut s'en arroger tout le mérite. La dispute s'échauffant, les deux partis en vinrent aux mains, et alors les Francs revinrent à la charge et entrèrent sans obstacle. »

Le compilateur des *Deux Jardins* a, d'après Abou-Yali, raconté ce fait un peu différemment, et en cela son récit est plus conforme à celui de Guillaume de Tyr. Suivant cette version, Noureddin apprenant le danger qui menaçait Ascalon, fit irruption sur les terres des chrétiens pour faire diversion; il vint même attaquer Panéas, de concert avec le prince de Damas. Sur ces entrefaites, arriva une flotte au secours d'Ascalon. Elle apportait des vivres, de l'argent et des hommes, et prit à l'entrée du port plusieurs navires chrétiens qui voulaient lui fermer le passage. Le siége dura encore quelque temps; mais enfin, la brèche étant considérable, les chrétiens montèrent à l'assaut. Il se livra sur les remparts un combat très-sanglant, et les assiégés affaiblis demandèrent à se rendre. Ils obtinrent la vie sauve, avec la liberté de se retirer en Égypte ou ailleurs. On assure, ajoute l'auteur, que, lorsque la prise d'Ascalon commença à être connue, *la sensation en fut désagréable, les poitrines se resserrèrent et les esprits furent abattus* (1).

*An 549 [1154].* Le plus grand désordre continua à régner en Égypte. On lit dans Ibn-Moïassar que les émirs égyptiens avaient vu avec peine la mort d'Adel. Assamé craignant d'être puni de cet attentat, engagea Abbas à faire périr le calife lui-même. Les esprits s'irritèrent encore davantage. Abbas et son fils furent obligés de quitter l'Égypte, et le pays ne cessa plus d'être en proie à l'anarchie (2).

---

(1) Quoi qu'il en soit, il est évident que c'est sur-tout aux troubles d'Égypte que les chrétiens furent redevables de la prise d'Ascalon; et pourtant Guillaume de Tyr, qui est entré dans de longs détails sur les événemens du siége de cette ville, ne dit pas un mot des divisions qui régnaient alors en Égypte. Il s'éloigne encore à tort des auteurs arabes, en ce qu'il recule d'une année l'époque de cette conquête. On peut consulter à cet égard la *Critique des Annales de Baronius*, par le P. Pagi, à l'an 1153 de notre ère.

(2) Les détails que raconte l'historien arabe pouvant donner une idée juste de l'état des mœurs en Égypte à cette époque, nous croyons

## § XXII.

### Noureddin occupe Damas et toute la Syrie.

*Suite de l'année 549 [1154].* Depuis long-temps Noureddin avait formé le dessein de s'emparer de Damas. « Ce qui avait augmenté son impatience de soumettre la capitale de la Syrie, dit l'auteur de l'Histoire des Atabecs, c'est la prise d'Ascalon par les Francs. Pendant le siége de cette ville, Noureddin s'affligeait de ne pouvoir la secourir. Damas l'aurait arrêté sur son passage, et tous les autres chemins lui étaient fermés au travers des provinces chrétiennes : il savait d'ailleurs que les Francs ne souhaitaient rien tant que de s'emparer de Damas.

---

devoir les reproduire ici. « Cependant les émirs égyptiens avaient vu la mort d'Adel avec peine ; et comme Assamé passait pour être l'auteur du crime, ils résolurent de s'en défaire. Assamé en fut instruit, et, pour les prévenir, il dit à Abbas : « Comment peux-tu souffrir » plus long-temps les propos qu'on tient sur le compte de ton fils » Nasr? Le bruit court parmi le peuple que le calife a pour lui une » passion honteuse. » Ces paroles firent de la peine à Abbas. Sur ces entrefaites, le calife fit don à Nasr d'une belle terre aux environs du Caire. « Il me semble, dit Assamé, que la réparation n'est pas pro- » portionnée à l'injure. — Mais que faire? demanda Abbas. — Le » voici, reprit Assamé : « Le calife va de temps en temps trouver ton » fils Nasr secrètement à sa maison. La première fois qu'il y retour- » nera, que ton fils ne le tue-t-il? » Une nuit donc que le calife s'y rendit, déguisé, et avec deux eunuques seulement, Nasr le tua et enterra son corps dans une fosse, sous une table de marbre. Il tua aussi l'un des deux eunuques; mais l'autre parvint à s'échapper. Cependant, dès que le jour parut, le visir monta à cheval et se rendit au palais, demandant à parler au calife : on lui répondit qu'il était sorti la veille et qu'il n'était pas encore rentré. Pendant ce temps, arriva le second eunuque, qui annonça la mort du calife. Alors Abbas appela les deux princes ses frères, Gabriel et Youssouf, et leur dit : *C'est vous qui avez tué le calife.* Ils eurent beau s'en défendre et prendre Dieu à témoin de leur innocence; le visir fit venir le cadi et les gens de loi, qui, sur son témoignage, condamnèrent les deux princes à la mort. Ils furent massacrés sur la place et sous les yeux mêmes du fils du calife. C'était un enfant à peine âgé de cinq ans, qu'on proclama sous le titre de Faïez-billah. On remarqua que pendant que les officiers du palais le montraient au peuple, il était encore tout tremblant et avait peine à se soutenir. A l'égard d'Abbas, il se crut hors d'affaire; mais l'événement tourna contre son espérance :

Déjà, n'ayant plus que du mépris pour celui qui en était maître, ils faisaient des courses sur son territoire, et avaient imposé un tribut aux habitans. Tous les ans il venait, de leur part, un homme chargé de faire la levée du tribut, et si quelque esclave chrétien se trouvait exposé au marché, on lui laissait la liberté de s'en retourner dans son pays. Les habitans de Damas prirent le parti de se soulever, et assiégèrent Mogir-eddín dans la citadelle; mais, comme ils craignaient que les Francs ne profitassent du désordre pour achever de les subjuguer, ils durent se borner à tourner leurs regards vers Dieu, à lui adresser leurs vœux, et à le prier de les sauver d'un péril si imminent. Dieu exauça leur prière, et choisit pour les délivrer le plus cher de ses serviteurs, celui

---

les gens du palais avaient été indignés de la mort du calife et jurèrent de le venger. D'un autre côté, les émirs prirent Abbas en horreur à cause de son humeur sanguinaire : il se forma contre lui un parti considérable; la guerre civile s'alluma dans le Caire; et la tante du calife, recourant à Télaï, gouverneur de Soïouth dans la moyenne Égypte, l'obligea à prendre la fuite.

» Abbas s'enfuit avec son fils et Assamé, emportant avec lui de grandes richesses, et se dirigeant du côté de la Syrie. Sa maison au Caire fut livrée au pillage, et la tante du calife écrivit au commandant chrétien d'Ascalon pour l'engager à faire courir après lui. Abbas, abandonné d'Assamé et de son escorte, fut pris et conduit à Ascalon. Les chrétiens le tuèrent et livrèrent son fils à prix d'argent à Télaï, qui le fit mourir et fit attacher son corps au gibet à la porte du Caire. Ainsi délivré de tout compétiteur, il prit la dignité de visir avec le titre de Malek-saleh ou *roi excellent*, tua ou bannit les principaux émirs, et ne garda plus de ménagement pour personne. »

Guillaume de Tyr a aussi parlé de la mort du calife, de celle d'Abbas, qu'il nomme *Habais*, et de son fils Nasr, qu'il appelle *Nosereddinus*, c'est-à-dire Nasreddin. Voici comment il s'exprime au sujet de ce dernier, lib. XVIII, cap. 9 : « C'était un homme plein d'audace, jouissant d'une grande réputation de bravoure, et répandant par son seul nom la terreur. Il resta quelque temps entre les mains des templiers, soupirant après le moment de recevoir le baptême, et connaissant déjà les lettres latines (*litteras romanas*). Déjà même il était instruit des principaux mystères de la religion chrétienne, lorsqu'il fut vendu aux Égyptiens, ses ennemis, au prix de soixante mille pièces d'or. On lui lia les pieds et les mains avec des chaînes de fer; on le mit dans une cage de fer portée à dos de chameau, et, dès qu'il fut arrivé en Égypte, ses ennemis se jetèrent sur lui et coupèrent son corps par morceaux. »

qui menait la vie la plus pure, en un mot Noureddin, roi juste de nom et de fait (1). Dieu inspira donc à Noureddin la pensée de soumettre la capitale de la Syrie, et lui en aplanit les difficultés. Une fois décidé, Noureddin ne songea plus qu'aux moyens d'exécuter son dessein. Il pensa que s'il attaquait Damas à force ouverte, il ne pourrait y entrer, attendu qu'à son approche Mogir-eddin appellerait les Francs et implorerait leur secours. Remarquez, en effet, que la conquête de la Syrie par Noureddin devait être le plus grand malheur qui pût arriver aux chrétiens; car, si jusque-là Noureddin prenait leurs châteaux et leurs forteresses, que ne ferait-il pas quand il serait maître de toute cette belle contrée? A ce motif se joignait l'horreur de Noureddin pour l'effusion du sang musulman; ce sang était à ses yeux d'un prix inestimable, par un effet de sa bonté, de sa justice et de la douceur de son caractère. Ainsi, tout bien considéré, il aima mieux recourir à la ruse. »

Voici de quelle manière il s'y prit, selon Ibn-alatir, et l'on avouera que les moyens n'étaient pas bien délicats: « Noureddin s'adressa d'abord au prince de Damas lui-même, et chercha, à force d'artifices, à se le concilier par des présens et des marques d'amitié. Il y réussit. Alors il entreprit de faire périr par différens moyens tous les émirs du prince qui auraient pu, par leurs talens, mettre obstacle à ses desseins. De temps en temps il écrivait au prince : *Tel émir* (qu'il désignait par son nom) *s'est adressé à moi, en s'offrant à me livrer Damas.* Aussitôt, sans plus d'informations, Mogir-eddin déposait cet émir de sa place et le dépouillait de ses biens. Quand il ne lui resta plus d'émirs, Noureddin s'avança sur Damas. Déjà il s'était ménagé des intelligences parmi la milice et les habitans. Il les avait gagnés sans peine; car tout le monde l'aimait pour sa justice, sa piété et la douceur de son gouvernement. En vain, à la nouvelle de sa marche, Mogir-eddin se hâta d'écrire aux Francs, et leur offrit de l'argent avec Baalbec, s'ils venaient le délivrer. Ils arrivèrent, mais trop tard. Noureddin s'étant fait ouvrir les portes de Damas par les milices, entra sans coup férir, et les Francs s'en retournèrent accablés de douleur. Pour Mogir-eddin, il se sauva dans la citadelle, puis consentit à recevoir Emesse

(1) Ce prince avait le titre de Malek-adel ou roi juste.

en échange. Mais comme il cherchait de nouveau à se faire un parti à Damas, Noureddin lui ôta Émesse, et il s'en alla à Bagdad. »

On lit dans la compilation des *Deux Jardins*, que « Noureddin, en entrant dans Damas, assembla chez lui les principaux habitans, les cadis, les gens de loi et les marchands, pour les instruire de ses bonnes intentions. Il chercha, par ses discours, à se les attacher et à leur donner de belles espérances : aussi leur joie fut au comble. Ils se répandirent en louanges et en vœux pour la personne du prince, et remercièrent le seigneur d'un si heureux événement. Noureddin rédigea, sur ce sujet, une déclaration, qui fut lue le vendredi, après la prière, dans toutes les mosquées. Le peuple fut dans le ravissement; on n'entendait par-tout que prières et vœux adressés au Dieu très-haut, pour qu'il voulût bien accorder un long règne à leur nouveau maître et glorifier toutes ses entreprises. »

*An 552 [1157].* Cette année, toute la Syrie fut ébranlée par un tremblement de terre. Hamah, Schaizar, Tripoli, Antioche, &c. eurent leurs murs renversés, d'autres leur citadelle. Noureddin se hâta de réparer ses places endommagées, et fit faire en même-temps des courses sur les terres des Francs, pour les obliger à rester sur leur territoire. Plusieurs habitans périrent dans les ruines de leurs maisons. Aboulféda rapporte d'un maître d'école de Hamah, que tous ses écoliers disparurent dans une secousse, tandis qu'il était absent, et qu'à son retour il ne se présenta aucun parent pour demander de leurs nouvelles : pères et fils, tous avaient été enveloppés dans le même désastre.

Ibn-Moyassar parle, sous la même date, d'une violation de la trève faite avec l'Égypte par les Francs. Le visir, indigné, envoya une armée chargée de ravager les terres de Gaza et du Jourdain. Dans le même temps, une flotte croisa devant Béryte et sur toute la côte, enlevant les navires chrétiens. Un vaisseau chrétien, chargé de pélerins, ayant fait naufrage près du port d'Alexandrie, les pélerins furent envoyés au Caire.

L'année suivante, une nouvelle armée égyptienne, composée de quatre mille hommes, commit de grandes dévastations sur le territoire chrétien. Ces ravages s'étendirent jusqu'aux portes de Jérusalem. Un député ayant été envoyé par Noureddin au calife, le visir le renvoya avec des présens con-

sidérables, consistant en armes et autres objets de la valeur de trente mille pièces d'or. Il lui remit de plus soixante et dix mille pièces d'or en espèces, pour aider Noureddin à soutenir la guerre sacrée. Le visir accompagna ce présent d'une lettre écrite de sa main, contenant quelques vers de sa façon, par lesquels il cherchait à embraser Noureddin d'une nouvelle ardeur contre les chrétiens. A la fin, les Francs envoyèrent solliciter la paix auprès du calife. Il vint aussi un député de l'empereur de Constantinople, qui demandait une flotte pour l'opposer à celle du roi de Sicile.

Vers ce même temps, la flotte égyptienne enleva le frère du roi de Chypre. Il fut traité avec beaucoup d'égards, et envoyé en présent à l'empereur de Constantinople.

Pendant que ces événemens se passaient en Égypte, Noureddin attaquait les chrétiens par terre. Il faisait publier partout la guerre sacrée : des jeunes gens, des volontaires, des gens de loi, des sophis, vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. La conquête de Panéas fut l'objet de cette guerre. Cette forteresse fut tour-à-tour prise et reprise. Dans un combat qui eut lieu entre Panéas et Tibériade, les chrétiens eurent le dessous ; ils perdirent leurs bagages, et Noureddin conquit une tente magnifique. Cette victoire, dit le compilateur des *Deux Jardins*, fut éclatante et célèbre. Les prisonniers francs furent conduits à Damas. Sur chaque chameau, on avait mis deux cavaliers chrétiens des plus braves, avec un étendard déployé ; à cet étendard étaient attachés la peau et les cheveux enlevés aux têtes des morts. Les chefs allaient aussi à cheval, couverts de la cuirasse, le casque en tête et portant un drapeau à la main. Les fantassins, au contraire, marchaient à pied, les mains liées avec des cordes, trois à trois ou quatre à quatre. Ils arrivèrent dans cet état à Damas. Une multitude de vieillards, de jeunes gens, de femmes et d'enfans sortirent de la ville pour jouir de ce spectacle. C'était une grande faveur de Dieu pour les musulmans, dit l'auteur arabe : aussi, tous appelaient Noureddin leur sauveur, et le comblaient de bénédictions.

## § XXIII.

### Suite des guerres de Noureddin contre les chrétiens.

*An 554 [1159]*. Cette année, selon Aboulféda, Noureddin tomba grièvement malade, et le bruit courut un moment qu'il

était mort. Comme il ne laissait pas de fils en état de lui succéder, son frère Nasret-eddin rassembla quelques troupes, et essaya de s'emparer de force de la citadelle d'Alep (1). De son côté, Schircou, un des principaux émirs de Noureddin et oncle du fameux Saladin, accourut à Damas pour s'en rendre maître. Cette ville était alors sous l'autorité de son frère Ayoub, père de Saladin, qui lui dit : « Voulez-vous » donc nous perdre tous? Allez plutôt à Alep. Si Noureddin » se relève de sa maladie, vous arriverez à propos pour lui » faire votre cour; s'il meurt, je suis ici pour vous livrer la » Syrie. » Schircou comprit la justesse de ces conseils, et se rendit à Alep. En effet, Noureddin, se trouvant mieux, se montra à une fenêtre, et la sédition s'apaisa sur-le-champ.

Les chrétiens avaient profité du désordre pour reconquérir la ville de Schaizar, sur l'Oronte, ainsi que le château de Harem. On lit dans la compilation des *Deux Jardins*, que le frère de Noureddin, craignant les suites de son ambition, se retira chez les chrétiens, où il resta quelque temps. Quant à Schircou, il reçut des complimens sur son zèle.

Sur ces entrefaites, l'empereur de Constantinople vint en Syrie pour punir Renaud, régent de la principauté d'Antioche, des ravages qu'il avait faits dans l'île de Chypre. Renaud, effrayé, se hâta d'aller au-devant de l'empereur et obtint son pardon.

---

(1) Le compilateur des *Deux Jardins* nous apprend que les habitans d'Alep profitèrent de l'occasion pour faire rétablir l'ancien culte du pays. Ils demandèrent entre autres choses le rétablissement de certains usages particuliers aux schyytes dans la manière d'appeler du haut des minarets les musulmans à la prière. Toute la différence consistait dans l'addition de ces mots : *Venez à la meilleure des actions ; Mahomet et Ali sont les meilleurs des mortels.* Les schyytes sont les partisans exclusifs de la maison d'Ali, gendre de Mahomet, et leur doctrine était suivie par les musulmans d'Égypte et d'Afrique. Noureddin, au contraire, était de la secte sonnite, qui alors reconnaissait pour chef le calife de Bagdad. Voyez, sur les deux sectes, notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 348 et suiv. Ce passage singulier fait voir qu'à cette époque on conservait encore à Alep les principes religieux qui y avaient dominé cent ans auparavant, pendant qu'Alep était au pouvoir des califes fatimites d'Égypte. Mais peu à peu ces dogmes s'effacèrent, et depuis long-temps on ne professe plus en Syrie que la doctrine de Noureddin, qui est celle de tout l'empire ottoman actuel.

Il est dit, dans les *Deux Jardins*, que l'empereur voulut d'abord tenter quelque entreprise contre les musulmans; qu'ensuite il y renonça et fit la paix avec eux. « Il retourna » dans son empire, loué de tout le monde, dit l'auteur; car » il n'avait fait de mal à aucun musulman. » Avant de s'en retourner, il demanda à Noureddin la liberté de tous les seigneurs francs qu'il retenait prisonniers. Noureddin l'accorda sur-le-champ, et l'empereur, par reconnaissance, fit don au prince de plusieurs robes magnifiques et de pierreries d'un grand prix; il y joignit même une tente de soie d'une valeur considérable.

*An 554 [1159].* Cette année, suivant Aboulféda, les Francs, qui avaient précédemment conquis Mahadia et d'autres villes d'Afrique, furent entièrement chassés de ces contrées, et les musulmans rentrèrent dans leurs anciennes possessions.

L'année suivante, selon le même auteur, le calife d'Égypte Faiez-billah mourut âgé de douze ans. Le visir s'occupa de lui donner un successeur, et se rendit, dans ce dessein, au palais. Quelqu'un lui présentant un prince d'un âge avancé, il le rejeta pour en choisir un très-jeune et incapable d'exercer l'autorité. Il fit choix d'Aded-lidin-Allah, à peine parvenu à l'âge de puberté. Ce prince fut proclamé sur-le-champ, et le visir lui donna sa fille en mariage.

*An 558 [1163].* Les chrétiens et les musulmans ne cessaient pas d'avoir les armes à la main. Ordinairement les succès étaient partagés, et les deux partis se retiraient très-affaiblis. Dans une de ces rencontres, selon Kemal-eddin, Renaud de Châtillon, régent de la principauté d'Antioche, étant allé faire des courses du côté d'Aintab, fut pris par l'armée musulmane, et mené prisonnier à Alep. Dans une autre occasion, Noureddin éprouva, non loin de Tripoli, un échec considérable; ce fut au combat livré sous les murs du château des Curdes, dans la journée dite de *la Bocaia* (1). Ce fait est ainsi raconté par Ibn-alatir :

« Noureddin, ayant rassemblé ses troupes, pénétra dans les provinces chrétiennes, et vint dresser son camp à la Bocaia, au pied du château des Curdes. Son dessein était de

(1) Ou de *la Bochea*, comme l'appelle Guillaume de Tyr, lib. XIX, cap. 8.

faire le siége de cette forteresse, et de se porter ensuite contre la ville de Tripoli, dont il desirait s'emparer. Un jour, vers le midi, tandis que les soldats étaient sous la tente, on aperçut tout-à-coup des croix qui s'élevaient du haut de la montagne où était bâti le château. En effet, les Francs ayant réuni toutes leurs forces, avaient résolu de fondre à l'improviste et en plein jour sur l'armée musulmane. Au moment fixé, ils n'attendirent pas l'arrivée de leur arrière-garde, et mirent tout de suite l'épée à la main. Comme les musulmans ne s'attendaient pas à cette attaque, les troupes les plus avancées se trouvèrent hors d'état de résister, et envoyèrent avertir Noureddin de ce qui se passait. Mais, pendant ce temps, les Francs atteignirent les avant-postes et les firent plier. Leur marche fut si rapide, qu'ils arrivèrent en même temps que les fuyards jusqu'au quartier de Noureddin. Les musulmans n'eurent pas même le temps de monter à cheval et de se revêtir de leurs armes, et furent, les uns massacrés, les autres faits prisonniers. Celui de tous qui se montra le plus acharné contre eux, était un Grec, nommé *Ducas*, chef des troupes grecques réunies à l'armée chrétienne (1). »

« Pour Noureddin, il monta à la hâte sur un cheval encore dans ses liens (2); sans un Curde qui se fit tuer pour lui, il était perdu. Il se retira vers le lac d'Émesse, à quatre parasanges du château des Curdes, et y rallia les débris de ses troupes. Quelqu'un lui ayant dit alors qu'il n'était pas prudent de demeurer en ce lieu; que si les Francs venaient l'y attaquer, il ne pourrait leur résister, il le reprit vivement, et, lui imposant silence: « Pourvu, dit-il, que j'aie » seulement mille cavaliers avec moi, je cours au-devant » d'eux et ne m'inquiète pas de leur nombre. Par Dieu! je ne » coucherai pas sous un toit que je n'aie vengé l'islamisme et » moi-même. »

« Noureddin écrivit aussitôt à Alep et à Damas pour de-

---

(1) Ce grec Ducas était duc de Cilicie, sous l'autorité de l'empereur de Constantinople; son nom véritable était *Calaman*. Il paraît que le mot Ducas n'est autre chose que le mot latin *dux*.

(2) A cette époque, comme anciennement, les guerriers d'Orient étaient dans l'usage de mettre les chevaux aux entraves en tout temps, même à la veille d'une bataille. M. Amédée Jaubert a retrouvé de nos jours le même usage dans les armées persanes. Voyez la relation de son *Voyage*, page 277.

mander de l'argent, des habits, des tentes, des armes, des chevaux, et fit remettre aux soldats l'équivalent de ce qu'ils avaient perdu; quant à ceux qui étaient morts ou qui avoient été faits prisonniers, ce secours passa à leurs enfans, ou, s'ils étaient sans enfans, à leur famille. Le divan, ou conseil d'administration du prince, avait ordre de mander tous les soldats l'un après l'autre, pour qu'ils déclarassent leurs pertes, et qu'ils fussent indemnisés. Quelques-uns de ces soldats exagérèrent leurs pertes et élevèrent des prétentions injustes : le divan proposa de les faire jurer; à quoi Noureddin répondit: *Pourquoi gâter ainsi mes bienfaits? Je veux qu'on leur donne tout ce qu'ils demandent.* »

On rapporte qu'un des serviteurs de Noureddin, voyant les dépenses énormes qu'il faisait pour rétablir son armée, lui dit: « Il y a dans vos provinces des maisons qui s'enrichissent d'aumônes; il existe des fondations pieuses au » profit des gens de loi, des pauvres, des sophis, des lecteurs » de l'Alcoran et autres : vous feriez bien dans cette circonstance de réclamer leur secours. » Noureddin reçut fort mal cet avis. « Ce n'est, s'écria-t-il, que de leurs prières que » j'attends la victoire; car il est écrit : *C'est des petits que » vous tirerez votre subsistance et vos forces* (1). Pourquoi » ôter les biens de ceux qui combattent pour moi en tout » temps, même quand je suis dans mon lit, et cela avec des » flèches qui vont toujours à leur but, pour les donner à » des gens qui ne savent se battre que lorsqu'ils me voient à » leur tête; à des gens dont les flèches atteignent quelquefois le but et quelquefois le manquent? Ils reçoivent leur

---

(1) فانما ترزقون وتنصرون بضعفايكم

Ces paroles n'appartiennent pas à l'Alcoran. Nous ignorons d'où elles sont prises. C'est peut-être quelque tradition ou sentence sortie de la bouche de Mahomet. Voici au reste la suite du passage :

كيف اقطع صلات قوم يقاتلون عنى وانا نايم على فراشى بسهام لا يخطى واصرفها الى من لا يقاتل عنى الا اذا رانى بسهام قد تصيب وتخطى وهولاى القوم لهم نصيب فى بيت المال كيف يحل لى ان اعطيه غيرهم

» part des revenus du gouvernement; de quel droit la leur » ôterais-je pour la donner à d'autres? »

Vers le même temps, au rapport de Kemal-eddin, un autre musulman ayant dit à Noureddin: « Comment aurez-vous » la victoire, lorsqu'on boit du vin dans votre camp, lors- » qu'on y entend *la flûte et le tambourin* (1), et qu'on y voit » d'autres objets également abhorrés de Dieu? » Le prince, touché de ces reproches, *promit au Seigneur de faire pénitence* (2), et quitta l'habit qu'il avait sur lui pour se vêtir d'une étoffe grossière. Il abolit dans ses états les ordonnances et les usages contraires à la loi divine (3), et proscrivit les mauvaises mœurs. Il écrivit de tout côté aux gens pieux et aux personnes retirées du monde, pour les instruire du malheur que venait d'essuyer l'islamisme, leur enjoignant de l'aider du secours de leurs prières, et les chargeant d'exhorter les musulmans à prendre les armes. Il écrivit encore à tous les princes musulmans pour implorer leur appui. En attendant, il coucha sur la dure et s'abstint de tous les plaisirs des sens (4). » Ce fut ainsi que Noureddin se remit en état de tenir la campagne.

Les Francs, suivant la remarque d'Ibn-alatir, avaient d'abord eu l'idée d'aller l'attaquer auprès du lac d'Émesse. Quand ils furent instruits de ces préparatifs, ils n'osèrent

---

(1) الطبول والزبور

(2) عاهد الله على التوبة

(3) Tels que la vente du vin, sur lequel on percevait des droits, &c. Il en sera question ci-dessous, au portrait de Noureddin.

(4) Il existe en effet un passage de l'Alcoran qui défend la musique, le vin, les habits de soie, les ornemens d'or et tout ce qui sent le luxe et la mollesse. On pense bien que ce précepte n'est pas très-religieusement observé. Cependant l'auteur arabe Soyouti, dans un de ses ouvrages où il traite des différens costumes en usage en Orient, a poussé le scrupule jusqu'à s'interdire de parler des costumes des gens de guerre et des visirs, parce qu'il y entre ordinairement de l'or et de la soie. « Je passe, dit-il, cet article sous silence, pour ne » rien mettre en cet écrit dont j'aie à rendre compte à Dieu au jour du » jugement. » Voyez la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, deuxième édition, tome II, page 267. Voyez aussi, pour l'état des mœurs chez les musulmans en général, notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 428 et suiv.

tenter le sort des armes et demandèrent la paix ; comme ils ne purent l'obtenir, ils se retirèrent sans avoir tiré aucun parti de leur victoire.

Il paraît que les chrétiens ne s'étaient pas fait une juste idée de l'étendue des pertes de Noureddin ; Guillaume de Tyr dit à peine quelques mots de la journée du château des Curdes.

## § XXIV.

### Première expédition des chrétiens en Égypte. — Leurs revers en Syrie.

Jusqu'ici les guerres des chrétiens n'ont guère eu d'autre théâtre que la Syrie et la Palestine. S'ils sont sortis quelquefois de ces limites, c'était seulement pour défendre Édesse et les villes qu'ils possédaient en Mésopotamie. Lorsque le comté d'Édesse tomba au pouvoir des musulmans, l'ambition des chrétiens se borna à prendre Ascalon. Dès ce moment ils occupèrent sans partage toute l'étendue de pays qui a pour confins vers le nord la Cilicie et les terres d'Alep ; à l'orient, Damas et le désert ; au sud, la Mer Rouge et les sables qui l'entourent ; et à l'occident, l'Égypte et la Mer Méditerranée. Il est vrai qu'il s'était formé contre eux un ennemi redoutable : déjà Noureddin s'était emparé d'une partie de la principauté d'Antioche, et avait à sa disposition toutes les forces musulmanes de la Syrie et de la Mésopotamie. Malgré ces inconvéniens, la situation des chrétiens sembla être devenue plus sûre, et ils crurent pouvoir s'étendre au-dehors.

Désormais les auteurs arabes seront plus riches en détails. Presque tous ceux que nous mettrons à contribution seront contemporains des événemens ; quelques-uns même y auront pris part : leur récit en aura plus d'intérêt et les faits seront mieux connus. Pour ce qui concerne les guerres qui vont suivre, l'auteur que nous citerons de préférence, outre Ibn-alatir, est Ibn-aboutaï, natif d'Alep, qui vivait dans ce temps. Son récit est clair et précis, et tout porte à croire qu'il est en général véridique.

*An 559 [1164].* La première origine des invasions des chrétiens en Égypte fut due aux divisions qui déchiraient cette contrée. Ibn-aboutaï est entré à cet égard dans de

longs détails. Plusieurs émirs prétendaient à la dignité de visir ou premier ministre. Dargam finit par chasser son compétiteur Schaver et se rendit maître de l'autorité; mais une partie des émirs ayant conspiré contre lui, ils furent tous égorgés dans un repas, au nombre de plus de soixante-dix. L'auteur arabe fait observer que ce massacre fut très-funeste à l'Égypte et la principale cause de la chute des califes; car l'armée se trouva très-affaiblie par la mort d'un si grand nombre d'émirs.

Cependant Schaver, ne pouvant plus se maintenir en Égypte, passa en Syrie pour implorer l'assistance de Noureddin (1).

Schaver demanda à Noureddin une armée pour rentrer en Égypte, et lui offrit le tiers des revenus de ce royaume,

---

(1) Voici en quels termes Ibn-aboutaï rend compte de la première entrevue du visir et de Noureddin. Ce passage donnera une idée de la politesse des Orientaux à cette époque :

Au moment où Schaver se rendit en Syrie, Noureddin était établi à Damas. Dès qu'il fut instruit de l'approche du visir, il l'envoya complimenter et lui assigna pour logement un palais à la *place Verte* (prairie à peu de distance de la ville). Sept jours après, il appela quelques-uns des principaux de la ville, et leur dit : « Allez » trouver cet homme; saluez-le de notre part, et faites-lui nos excuses » de ce que nous ne le recevons pas comme il le mérite. Demandez-» lui pourquoi il est venu ici, et s'il a besoin de quelque chose. Si » c'est de plein gré et pour se fixer dans nos états, assurez-le que » nous ferons notre possible pour lui faire oublier ses malheurs. Si » c'est pour autre chose, qu'il s'explique. » Les députés s'étant donc présentés à Schaver, il se répandit en remerciemens sur l'accueil que lui faisait Noureddin; mais il évita de s'expliquer davantage, disant qu'un dessein qui n'a pas au moins passé la nuit n'est pas encore assez mûr. Les députés s'en retournèrent avec cette réponse. Le lendemain ils revinrent par ordre de Noureddin, et Schaver refusa encore de s'expliquer; puis il ajouta : « Ah! si Noureddin voulait s'aboucher » avec moi; il a tant de prudence! » Les députés ayant rapporté ces paroles à leur maître, Noureddin comprit ce que voulait le visir; en conséquence, il lui fit proposer pour le lendemain une entrevue à la place Verte. A l'heure convenue, il monta à cheval avec les grands de sa cour, dans le costume le plus magnifique et avec une pompe très-grande. Schaver, en le voyant, monta aussi à cheval, et ils se rencontrèrent au milieu de la place. Ni l'un ni l'autre ne descendit de cheval; ils se saluèrent très-poliment, et, après s'être promenés quelque temps, ils se séparèrent. »

se chargeant de plus de l'entretien des troupes, et s'engageant à les laisser agir d'après les ordres et les desirs de Noureddin. « Ce prince, remarque Ibn-alatir, tantôt penchait pour les offres du visir, et tantôt il y répugnait : il desirait par-dessus tout étendre sa domination et se faire de nouvelles ressources contre la puissance des chrétiens; mais il était effrayé du danger auquel son armée s'exposait en se portant en Égypte, les chemins étant alors occupés par les Francs (1) ; Noureddin craignait aussi que Schaver, une fois raffermi dans son autorité, ne tînt pas ses promesses. Cependant il se décida à cette expédition, et fit choix, pour la commander, de Schircou (2), le plus puissant et le plus brave de ses émirs. C'était, dit Ibn-alatir, un homme plein d'audace et inaccessible à la crainte. Il se mit en marche au mois de gioumadi [avril], et arriva sans accident à Belbéïs sur la branche la plus orientale du Nil. »

Dargam, à la première nouvelle du danger qui le menaçait, s'était hâté de rassembler une armée. Au rapport d'Ibn-aboutaï, un de ses émirs lui proposa d'aller au-devant de l'armée de Syrie et de l'attaquer au sortir du désert, persuadé que les Syriens ne pourraient pas tenir après une marche si pénible; car telle est la disette d'eau dans le désert, que ceux qui font cette route sont obligés de se charger, à Ela, sur les extrémités de la Mer Rouge, de l'eau nécessaire pour plusieurs jours. Mais cet avis fut rejeté.

Cependant, lorsque les armées se trouvèrent en présence, Schircou commença à s'effrayer. « Vous nous assuriez, dit-il » à Schaver, que l'Égypte n'avait point de soldats, et nous » voilà en butte à une armée formidable. — Ne vous épou» vantez pas de cette multitude, répondit Schaver; la plus » grande partie se compose d'artisans et de paysans que le » tambour rassemble et que le bâton disperse. » En effet, dans l'action qui eut lieu, Schaver fit attaquer les Égyptiens au moment de la plus grande chaleur, pendant que la plupart

(1) En effet, les provinces chrétiennes, par leur position entre Damas et l'Égypte, fermaient le passage; et les Syriens qui voulaient se rendre dans cette dernière contrée, étaient obligés de s'engager dans les sables de l'Arabie Pétrée, route dangereuse et interceptée par les troupes chrétiennes.

(2) Guillaume de Tyr l'appelle toujours *Siraconus* pour *Siracouus*; c'est sans doute une erreur de copiste.

d'entre eux avaient quitté leurs armes et s'étaient assis à l'ombre. Heureux ceux qui purent remonter à cheval et prendre la fuite! tous les autres furent tués ou faits prisonniers. Dargam périt peu de temps après, chargé des malédictions du peuple, et aussitôt Schaver fut rétabli dans la dignité de visir.

Ibn-alatir reprend ici en ces termes : « Après ces succès, l'armée de Syrie campa sous les murs du Caire. Mais bientôt Schaver oublia ses promesses et négligea de remplir ses engagemens. Il voulut même forcer Schircou d'évacuer le pays et de s'en retourner en Syrie; et Schircou, indigné, s'empara de force de Belbéis. Dans ces conjonctures, Schaver eût recours aux chrétiens; il leur représenta le danger qui les menaçait si Noureddin occupait à-la-fois l'Égypte et la Syrie et entourait de toute part les provinces chrétiennes. Pour achever de les séduire, il offrit de les défrayer sur toute la route (1). Les chrétiens se laissèrent persuader. En vain Noureddin fit irruption sur leurs terres pour les retenir chez eux; les Francs comprirent qu'il valait mieux s'exposer à la perte de quelques villages que de laisser prendre l'Égypte par Noureddin. Ils se contentèrent donc de laisser des garnisons dans les places menacées, et allèrent en Égypte, ayant leur roi à leur tête; ce prince s'appelait *Amauri*. Aucun des rois de Jérusalem, depuis l'invasion des chrétiens en Palestine, n'avait montré autant d'adresse et de courage. Comme, à cette époque, il était venu un grand nombre de chrétiens d'Occident, dans le but de visiter la ville sainte, Amauri les engagea à prendre part à cette guerre : les uns se rendirent avec lui en Égypte; les autres demeurèrent en Syrie à la garde des forteresses.

» A l'approche de l'armée chrétienne, Schircou s'enferma dans Belbéis; les Égyptiens et les Francs l'y assiégèrent pendant trois mois : mais comme sur ces entrefaites les chrétiens de Syrie avaient essuyé de grands revers, ils proposèrent la paix à Schircou, à condition qu'il sortirait de l'Égypte, et celui-ci y consentit, parce qu'il commençait à manquer de vivres. »

---

(1) Suivant Ibn-aboutaï, il leur offrit mille pièces d'or par journée de marche, et promit de nourrir les bêtes de somme et de faire quelque avantage aux chevaliers de l'Hôpital, qui formaient le nerf des armées chrétiennes.

Ibn-aboutaï rapporte que Noureddin, après avoir envahi les provinces chrétiennes et poussé au loin ses ravages, avait recueilli les drapeaux et la chevelure des chrétiens tués dans les combats, et que, les mettant dans un sac, il avait chargé un de ses gens d'aller les remettre à Schircou, dans Belbéis même, lui disant : « Tu donneras cela à Schircou ; il l'expo- » sera sur les remparts, et *ce spectacle remplira d'effroi les* » *infidèles.* » En effet, les Francs demandèrent à Schaver la permission de se retirer ; mais le visir craignit que ce départ ne ruinât ses affaires, et fit tant par ses prières, qu'ils consentirent à rester encore quelques jours. Pendant ce temps, il tint conseil avec ses émirs et se décida à traiter avec Shircou. Il écrivit à Schircou ces paroles : « Sache que je n'ai » rien négligé pour te sauver la vie ; à quoi j'ai été porté par » deux raisons : l'une, parce que c'eût été une honte pour » l'islamisme que les chrétiens triomphassent ; l'autre, parce » que s'ils avaient pris Belbéis, ils auraient voulu la garder, » sous prétexte qu'ils l'avaient conquise à la pointe de leur » épée. Il ne se passait pas de jour que je ne fisse quelque » largesse aux seigneurs chrétiens pour les détourner de » vous attaquer. » L'accord ayant donc été fait, Schircou se mit en devoir de reprendre le chemin de la Syrie. »

On lit à ce sujet dans Ibn-alatir une anecdote que l'auteur déclare tenir d'un témoin oculaire, et qui montre la haute idée que Schircou avait inspirée aux chrétiens. « Pendant l'évacuation de Belbéis, dit-il, Schircou se plaça à l'arrière-garde, tenant une massue de fer à la main, et étant l'objet de l'attention générale. Tout-à-coup un des chrétiens nouvellement arrivés d'Occident s'approche de lui et lui dit : « N'as-tu pas peur que les Égyptiens et les Francs, sans » égard à leurs promesses, ne se jettent sur toi, à présent » qu'ils t'entourent de toute part? — Plût à Dieu qu'ils le » fissent, répondit Schircou ; tu verrais comme je les rece- » vrais. Pardieu ! pour un des miens qu'ils tueraient, mon » épée en ferait périr un grand nombre. Pendant ce temps, » Noureddin attaquerait leurs provinces ; ils sont déjà affai- » blis, leurs braves sont morts ; nous prendrions leurs places » et nous exterminerions ceux qui restent encore. Ah ! si » mes soldats m'avaient voulu croire, j'aurais fait une sortie » pour m'ouvrir un passage de force ; mais ils s'y sont refu- » sés. » A ces mots, le Franc fit un signe de croix et dit : « Nous nous étonnions de ce que les Francs de Syrie

» racontent de toi et de la peur que tu leur fais. A présent » je ne m'en étonne plus. » En disant cela il se retira. »

Les chrétiens et les troupes de Noureddin retournèrent chacun dans leur pays. Les Francs suivirent les bords de la mer et rentrèrent chez eux par les plaines de Gaza. Schircou, au contraire, prit la route du désert et longea les bords de la Mer Morte. Ibn-aboutaï rapporte à ce sujet un fait qui, s'il était vrai, ne tournerait pas à l'honneur des chrétiens. Après avoir dit que les deux nations avaient promis de ne pas s'inquiéter dans leur marche, il ajoute que Renaud, seigneur de Carac, qui, suivant lui, avait pris part à cette guerre, interpréta ainsi son serment : « J'ai promis, se dit-il à lui-» même, de ne pas inquiéter Shircou ni son armée par terre; » mais rien n'empêche que j'aille l'attaquer par mer. » En conséquence, à son départ d'Égypte, il s'embarqua pour Ascalon, d'où il se rendit à son château de Carac, où il attendit Schircou au passage. L'auteur arabe ajoute que Schircou n'échappa à ce piége que parce qu'il s'était douté de la ruse et qu'il avait pris un autre chemin. Mais ce qui prouve qu'il y a erreur, au moins dans les noms, c'est que Renaud, seigneur de Carac, était encore à cette époque retenu prisonnier à Alep, et qu'il ne recouvra sa liberté que long-temps après (1).

Passons maintenant aux succès remportés pendant ce temps-là par Noureddin en Syrie. En vain l'armée chrétienne s'était hâtée d'évacuer l'Égypte pour venir au secours de son propre territoire : elle ne put arriver à temps. Noureddin avait fait une première invasion sur les terres chrétiennes, au moment que Schircou se mit en route pour l'Égypte, afin d'empêcher les Francs de troubler la marche de son lieutenant. Il en fit une seconde, lorsqu'il apprit que l'armée chrétienne se disposait à entrer aussi en Égypte. Enfin, voyant que les circonstances devenaient toujours plus critiques, il se prépara à une attaque terrible. En conséquence, au rapport d'Ibn-alatir, il rassembla toutes ses forces, et réclama l'appui de son frère Kotb-eddin, prince de Moussoul, de Fakr-eddin, prince de Hisn-caïfa, de Negm-eddin,

---

(1) Voyez Guillaume de Tyr, lib. XVIII, cap. 28, et lib. XXI, cap. 11, et Kemal-eddin, *Histoire d'Alep*, aux années 556 et 573 de l'hégire.



prince de Maridin, et des autres princes musulmans de la Mésopotamie. Son frère fit aussitôt partir ses troupes. A l'égard de Fakr-eddin, il refusa d'abord de prendre part à cette expédition. Les gens de son conseil et ses courtisans lui ayant demandé ce qu'il comptait faire : « Rester tran- » quille, répondit-il; voilà que Noureddin s'exténue de jeûnes » et de prières : il se perdra lui et les siens. » A ces mots, tous applaudirent. Cependant le lendemain Fakr-eddin ordonna à ses émirs de se préparer à marcher. « Quoi, lui » dirent alors ses courtisans, hier vous étiez d'un avis et » aujourd'hui vous êtes d'un autre? » Le prince répondit : « Les choses entre Noureddin et moi en sont venues au point » que si je ne lui envoie pas mes troupes, je perdrai mes » états, et mes vassaux se soustrairont à mon obéissance. » Voilà que Noureddin a écrit aux dévots et aux personnes » retirées du monde; il leur a fait connaître les ravages » commis par les Francs, le nombre des musulmans tués ou » faits prisonniers; il a réclamé le secours de leurs prières, » et veut qu'ils excitent les musulmans à prendre les armes. » Tous sont accourus : ils lisent la lettre de Noureddin, ils » versent des larmes, ils me maudissent, ils font des impré- » cations contre moi. Je ne puis me dispenser d'aller le » joindre. » Il se mit donc en marche, et les autres princes suivirent son exemple.

« Quand Noureddin eut réuni son armée, il se porta contre Harem, dans la principauté d'Antioche, et l'assié-

(1) C'est à propos de ce siége que les auteurs arabes font pour la première fois mention du jeune Saladin, qui se rendit si fameux par la suite. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Histoire des Atabecs;* c'est un certain Ahmed, fils de Massoud, qui parle : « Me trouvant, dit-il, » au siége de Harem, j'allai m'asseoir par hasard sous un arbre avec » un de mes amis, et j'y trouvai l'émir Megd-eddin Ibn-daïé et Sala- » din qui s'entretenaient ensemble. Plût à Dieu, disait Megd-eddin, » que nous prissions Harem, et que Noureddin m'en fît présent. — » Et moi, dit Saladin, plût à Dieu que Noureddin fût maître de » l'Égypte et qu'il m'en donnât le gouvernement. Puis, se tournant » vers moi : Et toi, me dit-il, n'as-tu pas de demande à faire? — Mais, » répondis-je, quand tu auras l'Égypte et Megd-eddin Harem, il ne » restera plus rien. Comme il insistait, je repris : Puisqu'il en est » ainsi, je me réserve le château de Amm. Voilà comment nous par- » lions pour passer le temps. Cependant le Dieu très-haut n'en allait

gea (1). La principale des armées chrétiennes était alors en Égypte ; il n'était resté en Syrie que quelques troupes, ainsi que les forces de la principauté d'Antioche et du comté de Tripoli. A cette nouvelle, tous les chrétiens qui étaient disponibles se rassemblèrent avec leurs princes, leurs chevaliers, leurs prêtres et leurs moines. On y remarquait Boémond, prince d'Antioche, le comte de Tripoli, le fils de Josselin, le fils de Léon, prince de la petite Arménie, et le Grec Ducas. Noureddin, feignant d'avoir peur, fit d'abord semblant de se retirer et se laissa poursuivre quelque temps. Faisant ensuite volte-face, il poursuivit les chrétiens à son tour et leur livra bataille. L'aile droite musulmane plia d'abord. On rapporte que cette fuite était concertée pour attirer la cavalerie chrétienne hors des rangs (1). Quoi qu'il en soit, les musulmans profitèrent de l'instant où l'infanterie chrétienne était sans défense pour l'attaquer et en faire un horrible carnage. Le combat ne finit que par la ruine entière des chrétiens. Le nombre des prisonniers fut considérable ; on remarqua parmi eux le prince d'Antioche, le comte de Tripoli *Satan des chrétiens* et l'ennemi le plus acharné des musulmans, le général grec Ducas et le fils de Josselin. Le nombre des morts fut estimé à plus de dix mille. Noureddin alla ensuite s'emparer de Harem ; après quoi il envoya quelques détachemens ravager les terres d'Antioche. Quelqu'un lui ayant alors conseillé de marcher sur Antioche même, qu'il aurait trouvée sans dé-

---

» pas moins à ses fins ; il décida dans sa sagesse que les Francs seraient » battus, que Harem ouvrirait ses portes et serait donné à Megd» eddin, que j'aurais Amm pour ma part, et que Saladin ne ferait » qu'un empire de l'Égypte, de la Syrie, de l'Arabie-Heureuse et » d'une partie de la Mésopotamie. »

(1) Il paraîtrait, d'après un passage de l'*Histoire des Atabecs,* que cette fuite n'était rien moins que concertée, et que Noureddin se crut un moment perdu. « Quand le prince, dit l'auteur arabe, vit son aile en déroute, il descendit de cheval, se découvrit la tête, et, se prosternant devant le Dieu suprême, dit assez haut pour qu'on l'entendît : « O mon seigneur et mon Dieu, ô mon souverain maître ! je suis » Mahmoud ton serviteur, fils de Zengui, fils d'Acsancar ; ne l'abandonne pas. En prenant sa défense, c'est ta religion que tu défends, » cette religion que tu as révélée à ton prophète. Accorde-moi ma » prière ; donne-moi une bonne fin, et ne fais pas la joie de mes » ennemis. » Il ne cessa de s'humilier, il pleura, il se roula la face

fense, il répondit : « La ville est facile à prendre, mais la » citadelle est bien fortifiée. Les chrétiens se remettraient » entre les mains de l'empereur de Constantinople; car le » prince d'Antioche est fils de sa sœur, et j'aime mieux le » voisinage de Boémond que celui de l'empereur. » Noureddin se contenta donc de ces avantages, et rendit plus tard la liberté à Boémond moyennant une grande somme d'argent et la liberté de plusieurs prisonniers musulmans.

Ensuite Noureddin se porta contre Tibériade, puis alla attaquer Panéas, qui se rendit. Dans une des attaques livrées contre la place, son frère Nasseret-eddin, qui était rentré en grâce auprès de lui, ayant eu l'œil crevé d'une flèche, il lui dit : « Ah! si tu savais quelle belle récompense » t'est préparée dans le ciel, comme tu serais impatient de » passer à l'autre vie! » C'est Moyn-eddin-anar, visir de Damas, qui avait livré Panéas aux chrétiens (1), ce qui avait fort scandalisé les musulmans et leur avait paru un grand péché. Son fils se trouvant à la conquête que les musulmans firent cette année de cette ville, quelqu'un lui dit : « Cet événement nous cause de la joie; mais à toi il en doit » causer davantage. — Et comment? demanda le fils de » Moyn-eddin. — C'est qu'aujourd'hui, reprit le musulman, » Dieu a retiré du feu de l'enfer la peau de ton père. »

---

contre terre et ses joues s'arrosèrent de larmes, jusqu'à ce qu'enfin Dieu exauçà ses vœux et mit ses ennemis en fuite. »

A l'égard de ce mot *Mahmoud*, il faut observer que les musulmans de distinction de cette époque, outre le nom proprement dit, avaient encore un surnom et de plus un titre honorifique; ainsi le mot *Noureddin* n'était qu'un surnom qui signifie *lumière de religion;* le nom du prince était Mahmoud, ce qui revient à-peu-près à notre nom de baptême, et il portait encore le titre honorifique de *Malek-adel* ou *roi juste*. Ces noms, titres et surnoms, se mettaient dans les actes du prince aussi bien que sur ses monnaies, ainsi qu'on le voit par les médailles de Noureddin qui nous sont parvenues, et dont plusieurs se trouvent dans le cabinet de M. le duc de Blacas : mais en particulier, on n'appelait le prince que du nom de Mahmoud; et c'est dans un sens d'humilité, ou si l'on veut de respectueuse familiarité, que Noureddin se désigne ainsi en s'adressant à Dieu. On verra ci-dessous d'autres exemples du même genre.

(1) Voyez ci-dessus pag. 96.

## § XXV.

**Seconde expédition d'Égypte. — Commencemens de Saladin.**

*An 562 [1167].* Schircou, suivant la remarque d'Ibn-alatir, à son retour en Syrie, ne cessait de penser à l'Égypte et aux moyens d'y retourner. Noureddin s'opposa tant qu'il put à son dessein; mais comme Schircou faisait toujours de nouvelles instances, il finit par céder, et lui remit une nouvelle armée avec mille hommes de cavalerie. Schircou fut accompagné dans cette expédition par le jeune Saladin, fils de son frère Ayoub, qui ne tarda pas à se distinguer.

Ibn-aboutaï est celui des auteurs arabes qui est entré sur cette guerre dans de plus longs détails (1).

« Schircou, dit-il, se mit en route au mois de rébi premier [mois de janvier]. Sa marche fut si secrète, que Schaver n'en fut instruit que par l'avis que lui en donnèrent les Francs. Il pria aussitôt le roi Amaury de lui amener du secours aux mêmes conditions que dans l'expédition précédente, ce qui fut accordé. Le roi se mit donc en marche et suivit les bords de la mer. Schircou, au contraire, avait pris la route du désert; son dessein était de se rendre devant Belbéis : comme il fut prévenu par les Francs, auxquels s'étaient unis les Égyptiens, il se porta d'un autre côté; et, prenant le chemin des montagnes, il arriva près d'Atfih, sur le Nil, au sud du Caire, d'où il passa jusqu'à Scherouné dans la haute Égypte, toujours poursuivi par les Francs et les Égyptiens. En ce lieu il passa le Nil sur des barques, et redescendit les bords du fleuve jusqu'à Gizé en face du Caire. Alors, effrayé des suites de son entreprise, il écrivit en ces termes au visir : « Je te jure par le Dieu qui n'a point d'égal, » et par tout ce qui lie les musulmans ensemble, que je suis » prêt à quitter l'Égypte; que je n'y reviendrai plus, et que » je ne souffrirai point que personne y apporte la guerre, » décidé à m'unir à toi contre quiconque viendra t'attaquer,

---

(1) Son récit servira à éclaircir celui de Guillaume de Tyr, un peu obscur dans certaines parties. Voyez l'*Histoire* de ce dernier, lib. XIX, cap. 12 et suiv.

» pourvu que tu me promettes de prendre en main la cause » de l'islamisme. Maintenant l'ennemi est dans le cœur du » royaume, il est éloigné de tout secours, il lui sera difficile » de s'échapper; réunissons nos efforts pour l'accabler. L'oc» casion est favorable; peut-être ne se présentera-t-elle plus; » exterminons donc cette nation. » Mais Schaver communiqua la lettre aux chrétiens et fit mourir celui qui l'avait apportée. A cette nouvelle, Schircou *se mordit les doigts* de douleur. « Si Schaver avait voulu me croire, dit-il, il ne » serait pas resté un seul chrétien d'Occident. »

» Cependant Schircou dressa ses tentes à Gizé, où il séjourna plus de cinquante jours. Pour les Francs et les Égyptiens, ils s'établirent aux environs du Caire: le Nil séparait les deux armées. Le visir fit construire un pont (1) entre l'île voisine et Gizé, et tenta de tourner l'armée de Schircou. Dans ces conjonctures, Schircou vint à bout de mettre dans ses intérêts les habitans d'Alexandrie, qui étaient indignés de voir le visir agir de concert avec les chrétiens et faire un si mauvais usage des trésors de l'islamisme. La situation de l'armée de Noureddin ne laissait pas de devenir toujours plus critique. Je tiens du schérif Édrisi, citoyen d'Alep (2), qui, en ce moment, se trouvait à Alexandrie, et qui alla, au nom des habitans, annoncer à Schircou l'envoi de prompts secours, que, deux jours après son arrivée à Gizé, Schircou pensa être accablé par les Égyptiens et les Francs : il n'eut que le temps de partir précipitamment, abandonnant ses tentes et ses bagages. L'armée prit de nouveau le chemin de la Haute-Égypte. Une nuit, elle se trouva si vivement pressée, qu'à peine elle s'était arrêtée pour prendre du repos; il lui fallut se remettre en marche, ce qu'elle fit dans l'obscurité et aux flambeaux : c'est ainsi qu'elle arriva à Dalgé.

---

(1) L'auteur arabe se sert du mot جسر. Le sens de ce mot est parfaitement déterminé par le passage correspondant de Guillaume de Tyr, lib. XIX, cap. 21 : « Le roi Amaury, dit-il, fit rassembler » un grand nombre de barques sur lesquelles on étendit des troncs » de palmiers, ce qui donna un passage à l'armée. » C'est un point d'autant plus essentiel que nous y reviendrons par la suite.

(2) C'est probablement le même Édrisi qui est devenu fameux en Europe par une géographie arabe qui a été imprimée sous son nom. Ce qui suit était resté ignoré de tous ceux qui ont eu à parler de ce personnage. Voyez la *Biographie universelle*, t. XII, p. 537 et suiv.

Déjà l'ennemi avait atteint Aschmounéin (1). Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence, et l'on dut en venir aux mains. »

L'action eut lieu dans les environs de Babéin. Ibn-alatir rapporte que l'armée combinée des Francs et des Égyptiens était fort nombreuse, bien approvisionnée et très-impatiente de combattre, ce qui jeta d'abord l'effroi dans l'ame de Schircou. Ce n'est pas que pour lui il eût refusé le combat; mais il craignait que ses troupes ne perdissent courage, étant dans une position telle qu'il n'y avait pas d'apparence de succès, tant à cause de leur petit nombre, que parce qu'elles étaient loin de leur patrie. Il voulut donc consulter d'abord ses émirs, qui furent d'avis de repasser le Nil et de reprendre le chemin de Syrie : « Si nous étions vaincus, dirent-» ils, et c'est la chance la plus probable, où irions-nous, et » qui prendrait notre défense? Il n'y a pas dans ce pays de » paysans ni de soldats qui ne soient contre nous. » Alors un brave mamelouc de Noureddin se leva et dit : « Celui qui » craint la mort ou les fers n'est pas digne de servir les rois; » il ferait mieux de rester dans sa maison avec ses femmes, » ou bien d'aller cultiver son champ. Pardieu! si nous re-» tournions auprès de Noureddin sans victoire et sans excuse, » il nous ôterait les terres qu'il nous a données et tout ce » que nous avons reçu de lui depuis que nous sommes à » son service, et nous dirait avec vérité : *Quoi, vous jouis-» sez des biens de l'islamisme, et vous fuyez devant ses en-» nemis? Vous abandonnez aux infidèles un pays tel que » l'Égypte?* » A ces mots, Schircou s'écria que l'émir avait raison. Son neveu Saladin parla dans le même sens, et il fut décidé qu'on en viendrait aux mains.

Ibn-alatir ajoute que l'armée fut rangée dans l'ordre suivant : les bagages furent placés au centre, ce qui le faisait paraître plus redoutable qu'il n'était en effet. Saladin eut le commandement de ce centre, et son oncle lui dit : « Il est à » présumer que l'ennemi me croira au centre et qu'il se por-» tera de ce côté. Vous opposerez une faible résistance, et » vous fuirez devant lui; et lorsqu'il cessera de vous pour-» suivre, vous reviendrez sur vos pas. » Pour Schircou, il fit choix des soldats les plus vaillans et de ceux dont il connais-

---

(1) L'ancienne *Hermopolis magna*.

sait l'audace et le sang-froid, et se plaça avec eux à l'aile droite. Au moment de l'action, les Francs, comme il l'avait prévu, se portèrent contre le centre : Saladin fit une légère résistance et commença à plier, mais sans rompre ses rangs et toujours poursuivi par l'ennemi. Alors Schircou se précipita sur les troupes qui lui faisaient face et en fit un grand carnage. Les chrétiens, à leur retour, trouvèrent leurs frères tués ou en déroute et prirent aussi la fuite. Une chose bien digne de remarque, c'est que Schircou n'eut besoin que d'un ou deux mille cavaliers pour triompher des Francs et des Égyptiens (1). »

Ibn-aboutaï a décrit un peu autrement cette bataille, d'après Édrisi, témoin oculaire. Il rapporte que Schircou essuya d'abord de grandes pertes. Suivant lui, Saladin avec le corps qu'il commandait avait eu ordre de tourner l'ennemi, et ce fut ce qui occasionna cet échec. Mais à la fin, les Syriens, voyant qu'il n'y avait plus de salut pour eux, firent un dernier effort : Saladin attaqua en même temps par derrière; le combat dura jusqu'à la nuit. Enfin les chrétiens et les Égyptiens furent mis en pleine déroute. Peu s'en fallut que le roi Amaury ne fût fait prisonnier.

« Ensuite, continue Edrisi, Schaver et son armée se retirèrent à Elmonié, ville voisine (2). Pour Schircou, il se rendit à travers la province de Faïoum à Alexandrie, où il déposa ses malades et ses prisonniers. Puis, dans la crainte d'être bientôt assiégé dans cette ville, il y laissa Saladin avec une partie de l'armée, et, après s'être fait prêter serment par les habitans, il retourna dans la Haute-Égypte. Il y resta jusqu'à la nouvelle que les Francs et les Égyptiens, après s'être ralliés au Caire, étaient allés faire le siége d'A-

---

(1) Ces deux mille cavaliers n'étaient pas seuls. Guillaume de Tyr fait monter l'armée de Schircou à douze mille Turcs, sans compter les Arabes et les gens du pays. On verra ci-dessous que Noureddin donna de nouveau à Schircou *deux mille cavaliers et six mille Turcomans ;* il y avait donc une différence entre ces deux sortes de troupes. Sans doute il faut entendre par les cavaliers, des troupes réglées et entretenues sur les revenus des fiefs et des bénéfices militaires, au lieu que les Turcomans étaient des mercenaires qui ne s'engageaient que pour une campagne.

(2) Ce doit être la ville que Guillaume de Tyr appelle *Lamonia*, et qu'il place à dix milles du champ de bataille.

lexandrie et étaient à la veille de s'en rendre maîtres. Alors il partit de Cous, sur les bords du Nil, dans la Haute-Égypte, emmenant à sa suite un grand nombre d'Arabes et de gens du peuple qui avaient pris parti pour lui. Sur ces entrefaites, le visir et les Francs proposèrent la paix. Elle se fit par l'entremise du roi Amaury. Il fut convenu que Schircou garderait l'argent qu'il avait levé sur les provinces. De son côté, Schaver promit trente mille pièces d'or aux Francs pour les dédommager des fatigues de cette guerre, et chacun s'engagea à retourner chez soi. »

Le siége d'Alexandrie avait duré trois mois. On lit dans Ibn-alatir que les habitans montrèrent en cette occasion beaucoup de zèle pour la cause de Schircou, et se résignèrent courageusement à toutes les horreurs de la famine.

Ainsi se termina cette expédition. Il est dit dans Ibn-aboutaï que Saladin, avant d'évacuer Alexandrie, exigea de Schaver une amnistie complète en faveur des habitans et de tous ceux qui avaient pris parti pour lui, et que comme le visir, malgré ses promesses, cherchait à les inquiéter, Amaury s'interposa dans la querelle et fit donner satisfaction à Saladin. Amaury consentit même à fournir des vaisseaux à Saladin pour transporter ses malades en Syrie : Édrisi fut du nombre. A l'arrivée des malades à Acre, le commandant les fit arrêter pour les occuper dans un pressoir à sucre; mais le roi Amaury s'en montra courroucé et ordonna de renvoyer les musulmans chez eux.

## § XXVI.

**Troisième expédition d'Égypte. — Les chrétiens chassés du pays.**

*An 564 [1168-69]*. Il avait été convenu, dans l'expédition précédente, que les chrétiens et les musulmans rentreraient chacun chez eux et que l'Égypte jouirait d'une entière indépendance. Cependant, suivant la remarque d'Ibn-alatir, il était resté au Caire un corps d'élite de troupes chrétiennes pour la garde des portes (1). C'était afin d'ôter à Noureddin toute

(1) L'auteur dit de plus que les chrétiens entretenaient au Caire un schahna شحنة ou commissaire. C'était probablement un magistrat chargé de vider les différens qui s'éleveraient parmi les Francs éta-

idée de faire une nouvelle invasion en Égypte. De plus, Schaver s'était obligé à remettre tous les ans au roi Amaury cent mille pièces d'or. Tous ces arrangemens s'étaient faits à l'insu du calife : ce prince avait été dépouillé de son autorité; il vivait enfermé dans son palais et avait perdu toute communication au dehors. On le nommait *Aded-lidin-allah*, et il n'était âgé que d'environ vingt ans.

La vérité est qu'Amaury et Schircou avaient un égal desir de retourner en Égypte. Ibn-aboutaï rapporte que Schircou avait prévu, par une sorte d'inspiration, que les Francs essaieraient tôt ou tard de conquérir l'Égypte; c'est pourquoi il écrivit ces mots au roi Amaury : « Les Égyptiens » exigent de vous la promesse que vous n'envahirez pas leurs » terres et que vous ne leur ferez aucun mal. » Le roi s'y refusa d'abord; mais craignant que Schircou et le visir ne finissent par se tourner contre lui, il s'engagea par serment, lui et ses officiers, à ne plus reprendre les armes. Quant à Schircou, il était sans cesse occupé de l'Égypte; il songeait à la fertilité de son territoire et à la facilité de s'en emparer. Noureddin seul avait sincèrement renoncé à cette conquête : aussi Schaver, qui avait eu d'abord l'idée de lui offrir, pour le gagner, un tribut annuel, lui écrivit à ce sujet une lettre flatteuse, où il le remerciait de ses bons sentimens.

Telle était la disposition des esprits, lorsque les chrétiens reprirent injustement les armes et commencèrent une guerre qui leur devint funeste.

« Les Francs, dit Ibn-alatir, jaloux d'étendre leur domination en Égypte, voulurent s'y rendre entièrement maîtres. Dans cette vue, ils s'adressèrent au roi Amaury, et lui représentèrent la facilité de cette conquête. Les chevaliers surtout montrèrent une grande ardeur. En vain Amaury leur dit que ce pays était maintenant à leur discrétion; que ses richesses et ses ressources leur étaient d'une grande utilité, et que, si l'on y entrait en ennemi, le maître du pays, l'armée,

---

blis en Égypte. En ce cas ce mot reviendrait à ce que nous appelons maintenant consul. L'usage était déjà, chez les républiques commerçantes, d'entretenir des agens dans les places de commerce musulmanes. Voyez au reste du Cange, *Glossaire de la basse latinité*, au mot *Consul*, n° 4. On trouvera aussi des détails sur cette question dans la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, t. II, p. 40 et suiv.

le peuple, les paysans, tous se leveraient contre eux; que peut-être les Égyptiens se remettraient entre les mains de Noureddin, qui alors accablerait sans peine les colonies chrétiennes. Ils ne goûtèrent pas ces raisons, et répondirent: « Personne n'est en état de prendre la défense de l'Égypte. » Avant que Noureddin ait pu seulement rassembler ses » troupes, nous en serons maîtres, et alors le salut de Nour- » eddin sera dans nos mains. » Amaury céda donc, quoique à regret, à ces raisons (1), et l'on fit aussitôt les préparatifs. Les chrétiens, pour donner le change, firent répandre le bruit qu'ils allaient faire une irruption du côté d'Émesse, et, pendant que les musulmans se dirigeaient de ce côté, ils marchèrent vers l'Égypte. »

Ibn-aboutaï raconte que lorsque les chrétiens furent arrivés à Daroum, sur les frontières d'Égypte, le visir se hâta d'envoyer un de ses émirs pour demander le motif de cette invasion. « Le roi, poursuit-il, hésita un moment à répondre; puis il chercha à corrompre le député, et lui promit treize villages, s'il parvenait à abuser le visir et à lui faire croire que cette guerre n'était pas sérieuse. Schaver se douta de la ruse et confia la négociation à l'émir Schems-elkhelafé (2). Le roi et cet émir se connaissaient depuis longtemps. Lorsque le roi le vit entrer dans sa tente, il lui dit: « Salut à Schems-elkhelafé. — Salut au roi perfide! répondit » l'émir. Oui, ajouta-t-il, si vos intentions étaient droites, » comment auriez-vous fait une invasion si subite? » A cela

(1) Ibn-aboutaï a au contraire représenté le roi Amaury comme le premier auteur de cette guerre. « Du moment, dit-il, qu'Amaury » connut les immenses ressources de l'Égypte et la faiblesse de son » gouvernement, il ne cessa d'être tourmenté du desir de s'en empa- » rer. Dans cette vue, il assembla les princes et les grands de son » royaume, ainsi que les hospitaliers, et leur demanda conseil: tous » furent d'avis d'entreprendre cette guerre. Alors, continue l'auteur » arabe, Amaury fit venir son intendant, et le chargea de distribuer » d'avance aux chevaliers et aux guerriers les villages et les terres » de l'Égypte. En effet, dans l'expédition précédente, le roi avait fait » faire le relevé de tous les bourgs et villages, avec un état de leurs » revenus. » Le récit d'Ibn-aboutaï est confirmé par les monumens du temps. Voyez le *Codice diplomatico dell' ordine di Malta*, par Sebastiano Paoli, t. I, p. 48 et suiv.

(2) Ces deux mots signifient *soleil du califat;* c'est probablement le titre de quelque charge de la cour du calife.

Amaury répondit qu'il était instruit que le fils du visir avait épousé la sœur de Saladin, et qu'il avait dû regarder cet incident comme une rupture. « Ce bruit est faux, reprit » l'émir; mais quand il serait vrai, ce ne serait pas une in- » fraction aux traités. — La vérité est, répliqua le roi, que les » chrétiens d'outre-mer m'ont pressé de subjuguer l'Égypte. » Je viens ici pour servir de médiateur entre eux et vous. » —Que veulent-ils donc? demanda l'émir. — Deux millions » de pièces d'or, répartit le roi.—Eh bien! répliqua l'émir, » je vais en instruire le visir : attendez ici sa réponse. »

» Quelques-uns, continue l'auteur arabe, prétendent, au contraire, que le roi, dès qu'il fut arrivé à Daroum, avait écrit à Schaver une lettre conçue en ces termes : « Je viens » pour réclamer la somme que vous devez me remettre tous » les ans. » A quoi le visir répondit : « Je me suis engagé à » vous payer cette somme tout le temps que j'aurais besoin » de vous; mais à présent je n'ai aucun ennemi sur les bras » et je puis me passer de vos secours. » On ajoute que le roi répliqua : « Rien ne pourra m'éloigner d'ici que vous ne » m'ayez donné ce que je demande. » Quoi qu'il en soit, le visir comprit que le roi se jouait de sa parole et qu'il en voulait à l'Égypte. Il rassembla donc les troupes et les milices et en envoya une partie au secours de Belbéis.

» Cependant le roi était arrivé devant cette ville et en avait commencé le siége. Plusieurs Égyptiens s'étaient enrôlés dans son armée. On était alors au commencement de safar (novembre 1168 de J. C.). Sur ces entrefaites, Amaury écrivit ces mots au petit-fils du visir qui commandait dans la place : « Où camperons-nous? — Sur la pointe de nos lances, » répondit le jeune homme. Croyez-vous donc, ajouta-t-il, » que Belbéis soit un fromage bon à manger?—Sans doute, » reprit le roi, et le Caire en est la crême. » La résistance de Belbéis ne fut pas longue. Les chrétiens y entrèrent de force et mirent le feu à la ville. Après quoi, Amaury réunit les prisonniers hors des murs, au milieu d'une vaste plaine, et, se faisant un passage avec sa lance, il les sépara en deux parts : il prit pour lui celle qui était à sa droite et abandonna l'autre à ses soldats. Tous ceux qui lui échurent en partage furent renvoyés libres. « Je vous donne la liberté, leur dit- » il, en reconnaissance de la faveur que Dieu vient de me » faire; car à présent, c'est comme si j'étais maître de l'É- » gypte. » A l'égard des autres, les soldats se les partagèrent:

ils restèrent esclaves jusqu'à ce que plus tard Saladin les racheta. »

La nouvelle des malheurs de Belbéis jeta l'effroi dans l'ame du visir; il comprit que le roi visait à la conquête de l'Égypte, et il désespéra de lui résister. Aussitôt il demanda une audience au calife, et lui dit les larmes aux yeux : « Voilà que » l'ennemi est dans le cœur de l'Égypte. Nous n'avons plus » d'espoir que dans Noureddin. » En conséquence, le calife écrivit une lettre à ce prince, et le visir en ajouta une autre de lui. Ibn-alatir rapporte que le calife, pour intéresser davantage Noureddin, joignit à sa lettre des cheveux des femmes de son palais : « Ce sont, lui dit-il, les cheveux de mes femmes : » elles te conjurent de venir les dérober aux outrages des » Francs (1). » En même temps, il promit à Noureddin le tiers de l'Égypte.

Sur ces entrefaites, reprend Ibn-aboutaï, les chrétiens s'étaient avancés sur le Caire et en avaient commencé le siége. A leur approche, le visir, craignant de ne pouvoir défendre le vieux Caire (ville située sur le Nil, à quelque distance du Caire actuel), la fit évacuer et ordonna d'y mettre le feu. L'incendie se prolongea pendant cinquante-quatre jours. Les Francs avaient dressé leurs tentes sur les bords de l'étang de Habesch, non loin du Caire. Tout-à-coup l'émir Schems-elkhelafé se présenta à la tente du roi Amaury, et, le faisant venir à la porte, il lui dit : « Voyez-vous cette » flamme qui monte jusqu'aux cieux? — Oui, dit le roi. — » Eh bien! reprit l'émir, c'est le vieux Caire qui brûle. J'ai » fait répandre vingt mille fioles de naphte et allumer dix » mille mèches. J'ai voulu que tout périt sans retour. Maintenant il n'est plus temps : il faut vous retirer. — Vous » avez raison, répondit le roi; mais je ne suis pas libre. » Il faut absolument que je prenne le Caire; les Francs » d'Occident qui sont dans mon armée ne me pardonneraient » pas de m'être retiré. » Là-dessus Amaury se rapprocha de

(1) C'était la plus grande marque de douleur que pussent donner les femmes du calife. En Orient, la chevelure des femmes et la barbe des hommes passent pour sacrées. D'après le témoignage de Mahomet, les anges chantent dans le ciel, entre autres paroles, celles-ci : *Gloire à celui qui a donné la barbe aux hommes pour ornement et les cheveux aux femmes*. Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. VI, p. 281.

la capitale et dressa son camp devant la porte de Barkié. La distance était si petite, que les flèches parties de la ville arrivaient jusque dans sa tente. Alors Schaver résolut d'user d'artifice et de gagner du temps jusqu'à l'arrivée des secours promis par Noureddin. Il renvoya au roi l'émir Schems-el-khelafé avec une longue lettre dans laquelle il cherchait à l'abuser : il lui disait que le Caire était une ville d'une immense étendue ; que les habitans ne consentiraient jamais à capituler, et que si l'on prenait la ville, ce serait par la mort d'un nombre infini de guerriers. « Ni vous ni moi, ajoutait » il, ne savons à qui restera la victoire; il vaudrait mieux » épargner le sang et accepter ce que je vous offre. » Il lui proposa en conséquence une somme de quatre cent mille pièces d'or; d'autres disent un million. Le roi Amaury souscrivit à ces conditions, d'autant plus qu'il éprouvait une vive résistance (1). Il reçut à divers intervalles cent mille pièces d'or et accorda un délai pour le reste. »

Cependant Noureddin avait reçu les lettres du calife et du visir. A la nouvelle du danger qui menaçait l'Égypte, il fut très-ému. Il était alors à Alep. Son premier soin, au rapport d'Ibn-alatir, fut de répondre qu'il allait faire partir toutes ses troupes. En même temps, il dépêcha un courrier à Émesse, auprès de Schircou, qui possédait cette ville en fief, pour qu'il hâtât sa marche : mais le courrier rencontra Schircou à la porte même d'Alep. C'est que cet émir avait des correspondances particulières avec l'Égypte, et qu'ayant appris ce qui se passait, il était venu précipitamment. Noureddin, qui l'ignorait, fut surpris de sa prompte arrivée, et regarda cette circonstance comme d'un bon augure. Il fit aussitôt mettre Schircou en marche avec une armée et le pourvut abondamment d'argent et de provisions (2).

(1) Ibn-alatir attribue le courage dont les habitans du Caire firent alors preuve, au désespoir que leur avaient inspiré les malheurs de Belbéis. Ils craignirent d'avoir à subir un sort semblable, et cette idée releva leurs forces abattues. « Si les Francs, ajoute l'auteur, s'étaient » montrés humains envers Belbéis, nul doute que le Caire et le vieux » Caire ne se fussent rendus sans résistance. Mais en cela Dieu voulait » l'accomplissement de ses desseins. »

(2) L'auteur arabe dit que Schircou emmena avec lui deux mille cavaliers d'élite et six mille Turcomans. Noureddin l'accompagna jusqu'à Rasselma; et en le quittant, il donna à chaque cavalier vingt

« A l'approche de Schircou, reprend Ibn-aboutaï, les Francs se retirèrent à Belbéis, et de là à Facous. Alors le visir envoya encore une fois l'émir Schems-elkhelafé au roi Amaury, pour lui demander la remise de la moitié de la somme qu'il s'était obligé à payer. Le roi ayant répondu qu'il l'accordait, l'émir reprit : « En vérité, je n'ai jamais vu de prince comme » vous. Vous êtes le maître de nos vies, et vous vous mon- » trez généreux. — Je me doute bien, dit le roi, que vous » ne me parleriez pas de la sorte, s'il n'était survenu quel- » que événement extraordinaire. — Vous avez raison, reprit » l'émir; Schircou vient d'arriver sur nos frontières, et vous » ne pouvez plus rester ici en sûreté. Le visir vous conseille » de partir. Nous respecterons le traité. Avec l'argent qui » nous reste, nous tâcherons de satisfaire Schircou, et nous » nous acquitterons envers vous quand nous pourrons. — » Je le veux bien, dit le roi; et même si je puis vous être de » quelque utilité, je suis à votre disposition. » Là-dessus, Amaury reprit le chemin de ses états, triste et déçu dans ses espérances. »

Ibn-alatir rapporte qu'à son retour, il fit des reproches à ceux qui lui avaient conseillé cette expédition. Suivant cet auteur, le roi n'avait agi que dans des vues coupables, et, s'il avait accepté les offres du visir, ce n'était que par la crainte qu'il avait de Noureddin; au fond du cœur, il espérait revenir. Ibn-alatir lui fait dire à ce sujet : « Prenons tou- » jours cet argent : il nous servira contre Noureddin; puis » nous verrons. » Ainsi, ajoute l'auteur, les Francs agissaient avec ruse : mais Dieu les trompa; car Dieu est plus fort que les gens rusés. »

Pendant ce temps, Noureddin était dans la joie, et faisait publier dans tous ses états la nouvelle de la retraite des chrétiens.

---

pièces d'or comme supplément de solde : de plus, il avait remis à Schircou, outre les objets d'équipement, une somme de deux cent mille pièces d'or pour les cas imprévus. Aucun prince musulman avant Noureddin, depuis le commencement des croisades, n'eût eu les moyens de faire une telle dépense.

## § XXVII.

Suite des guerres précédentes. — Révolutions d'Égypte.

Schircou arriva au Caire le 7 de rébi second [4 janvier 1169]. Aussitôt il songea aux grands desseins qu'il avait formés. En vain le visir, au rapport d'Ibn-aboutaï, lui proposa de se mettre à la poursuite de l'armée chrétienne : il répondit que les Francs étaient à une trop grande distance, que d'ailleurs il était fatigué et qu'il voulait prendre quelque repos. Il commença par faire sa cour au calife, qui l'accueillit très-bien et lui fit de riches présens.

Ibn-alatir fait observer que le peuple égyptien, par haine contre les chrétiens, avait en général vu avec plaisir la retraite des Francs; Schaver seul n'était pas content. Ce n'est pas que le visir osât rien refuser aux Syriens; car ils étaient campés sous les murs de la capitale, et le calife les traitait avec beaucoup d'amitié; mais il usait d'artifice, et s'excusait sous divers prétextes de remplir ses promesses (1). Il alla, continue Ibn-alatir, jusqu'à former le dessein de donner un grand dîner à Schircou et à ses émirs, et de les faire arrêter au milieu du repas. Son projet était de séduire une partie des troupes de Syrie, de chasser l'autre, et de se défendre à-la-

---

(1) Les auteurs arabes disent qu'il s'était engagé à remettre à Noureddin le tiers de l'Égypte et à pourvoir son armée de tout ce qui lui était nécessaire. Mais en quoi consistait ce tiers de l'Égypte? Il ne peut guère être question ici que du tiers des revenus de l'Égypte; car pour le territoire, l'Égypte et les provinces de Noureddin n'étant pas limitrophes, il eût été impossible de procéder à un tel partage : à moins qu'on ne voulût entendre par ce tiers de l'Égypte, les terres destinées à être distribuées en fiefs aux officiers de l'armée de Syrie. Il est certain que plus tard Schircou et Saladin distribuèrent des terres considérables à leurs familles et aux compagnons de leurs victoires. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces partages eurent sur-tout lieu aux dépens des chrétiens du pays. Les chrétiens d'Égypte avaient été en général traités avec douceur sous les califes fatimides, et les couvens s'étaient enrichis sous leur règne. Saladin les dépouilla d'une grande partie de leurs biens. Voyez à cet égard les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, par M. Étienne Quatremère, tom. I, p. 119, 136 et 154.

fois contre Noureddin et contre les Francs. Son fils chercha à l'en dissuader, lui disant : « Par Dieu! si tu étais capable » d'une telle perfidie, je le dirais à Schircou. — Mais, si je » ne le fais, reprit le père, nous sommes perdus. — J'en con» viens, dit le fils; mais mourir pour mourir, il vaut encore » mieux mourir musulmans et laisser le pays à des musul» mans, que d'attirer les chrétiens ici et de mourir ensuite. » Les Francs n'auraient pas plutôt appris cet événement » qu'ils accourraient avec toutes leurs forces; et si alors le » calife implorait de nouveau le secours de Noureddin, il » nous refuserait tout appui. » Schaver ne renonça qu'avec peine à son dessein.

De son côté, Schircou n'était pas mieux disposé pour le visir. Ibn-Aboutaï rapporte qu'il n'attendait qu'une occasion pour s'en défaire, et qu'il y était excité par le calife lui-même. Telle était l'impatience du prince, que, contre sa dignité, il sortait pendant la nuit de son palais et allait trouver Schircou dans sa tente, où ils se concertaient ensemble. « Au reste, poursuit l'auteur, les troupes de Syrie n'avaient pu voir sans étonnement la fertilité de l'Égypte et l'immensité de ses ressources. Ainsi, tout concourait à exciter l'ambition de Schircou. Un jour il convoqua ses émirs, et leur dit : « Vous savez » quel est mon desir d'être maître de ce pays, sur-tout depuis » que je sais que les Francs nourrissent la même envie. Ils » se sont attachés à connaître l'intérieur de l'Égypte et tous les » chemins qui y mènent. Je suis sûr, que si nous nous reti» rions, ils reviendraient aussitôt. L'Égypte est la plus belle » des provinces musulmanes; c'est une source inépuisable de » richesses. Tâchons de prévenir les chrétiens; mais il faut » avant tout nous débarrasser de Schaver : il se joue d'eux » et de nous; il cherche à les abuser comme il nous abuse » nous-mêmes; il flotte entre les deux partis. En attendant, » il disssipe mal à propos les trésors de l'Égypte et les fait » servir à armer les Francs contre nous. » A ces mots, les émirs applaudirent, et la mort du visir fut résolue. »

Pendant ce temps, Schaver croyait son autorité plus ferme que jamais. Ce n'est pas qu'on ne l'eût averti de ce qui se tramait; mais il se faisait illusion. Au rapport d'Ibn-aboutaï, il paraissait en public avec une pompe toute royale; suivant la prérogative des visirs, il ne se montrait qu'au bruit des tymbales et des clairons. Il sortait cependant le moins qu'il pouvait.

La mort de Schaver est ainsi racontée par Ibn-alatir : « Les émirs, voyant la mauvaise volonté de Schaver, jurèrent sa perte; Saladin était un de ceux qui montraient le plus d'impatience. Les émirs communiquèrent leur dessein à Schircou, qui s'y opposa. *Mais*, dirent-ils, *tant que cet homme restera, nous ne sommes sûrs de rien.* Schircou demeura inflexible. Alors les émirs attendirent une occasion favorable : elle ne tarda pas à se présenter. Un jour que Schircou était allé par dévotion visiter le tombeau de Schaféi, célèbre docteur musulman, enterré dans le voisinage, le visir se présenta à sa tente; Saladin et un autre émir allèrent le recevoir et lui proposèrent de se rendre ensemble auprès de Schircou : le visir y consentit; mais en route Saladin et son compagnon se jetèrent sur lui et le chargèrent de chaînes. Le calife envoya aussitôt demander sa tête. Un eunuque du palais était porteur de l'ordre (1); il était chargé en même temps des patentes de la dignité de visir pour Schircou. La tête de Schaver fut sur-le-champ remise à l'eunuque (2); ensuite Schircou fit son entrée dans la ville, s'acheminant vers le palais du calife. En avançant, il rencontra sur ses pas une foule immense : plein de frayeur, il permit au peuple d'aller piller le palais de Schaver, et la foule se dissipa. Le calife lui fit un bel accueil; il le revêtit d'un habit d'honneur et lui donna le commandement suprême des troupes, avec le titre de Malek-mansour, ou *général invincible*. Schircou prit donc les rênes de l'empire; il donna les charges et les gouvernemens de l'Égypte à ses créatures, et partagea les terres et les domaines à ses troupes.

---

(1) « Il faut, à ce que lui fait dire Kemal-eddin, il faut que je me » mette en règle. Je ne puis retourner sans la tête. En effet, continue » Kemal-eddin, tel était l'usage en Égypte; quand un visir perdait » sa place, en perdant la place il perdait la vie. »

(2) Il paraît que c'est Saladin lui-même qui tua le visir. Voici les propres expressions d'Ibn-aboutaï : « Schaver, dit-il, fut arrêté et » conduit à pied dans une tente magnifique. Saladin aurait bien voulu » lui couper sur-le-champ la tête; mais il n'osait contrevenir aux » ordres de son oncle. Tout-à-coup, l'ordre arriva de tuer Schaver; » aussitôt Saladin lui coupa la tête et l'envoya au calife. » Ibn-aboutaï ajoute que le calife, en recevant la tête de Schaver, envoya en retour à Schircou les têtes du fils du visir et de ses neveux étalées sur un plat d'argent. Voyez sur cet usage barbare le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. VI, p. 255.

Schircou montra une joie extrême de son élévation. Il fut sur-tout flatté des expressions dont s'était servi le calife dans les patentes. Ces patentes étaient, suivant l'usage, enveloppées dans une étoffe de soie blanche. Schircou se les fit lire plusieurs fois de suite, en présence de ses émirs. Aboulféda nous en a conservé le commencement; le voici :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Le serviteur » et ami de Dieu, Abou-Mohammed, l'imam Aded-lidin-allah, » commandeur des croyans, au seigneur illustre Malek-man- » sour, sultan des armées, ami des imams et des califes légi- » times, défenseur du peuple fidèle, Assad-eddin Schircou, » puisse le Seigneur en faire le soutien de sa religion et le » conserver long-temps pour le bien du calife. Salut. Louons » Dieu de t'avoir si heureusement suscité. » Puis, continue Aboulféda, venaient les détails analogues au sujet, que nous passons pour abréger. On lisait sur un des plis du diplome ces mots écrits de la main du calife : « C'est une faveur dont » aucun visir jusqu'ici n'avait été honoré. Accepte avec con- » fiance le fardeau par lequel le commandeur des croyans » veut récompenser ton mérite. Prends hardiment la dignité » qu'il te confère, et laisse traîner la queue de ta robe dans » la gloire; car l'honneur que tu reçois se perpétuera jus- » qu'à la dernière génération. »

De si grands succès excitèrent la verve des poëtes. Aboulféda nous a conservé une pièce de vers composée à cette occasion. On y remarquait les deux vers suivans. Le poëte s'adresse à Schircou :

« C'est par le travail et non en te jouant que tu as acquis » ce que tu possèdes. Oh! quel beau repos tu as cuelli en » te promenant dans le verger de la fatigue!

« Les rois, dans leur carrière, n'ont pu en allant au galop » faire autant de chemin que toi qui n'allais qu'à l'amble. »

Le repos de Schircou ne fut pas long. « Schircou, dit Ibn-alatir, mourut après deux mois et cinq jours de visirat, au moment où il pouvait enfin vivre tranquille. C'est ainsi que Dieu a dit dans l'Alcoran : « Pendant qu'ils jouissaient » du fruit de nos bienfaits, nous les avons appelés à nous au » moment où ils s'y attendaient le moins (1). »

(1) Ibn-aboutaï attribue la mort de Schircou à un goût excessif pour la viande et à un appétit que rien ne pouvait satisfaire. L'émir mourut d'une indigestion suivie d'une esquinancie.

Schircou était d'origine curde. Il fut long-temps, avec son frère Ayoub, au service de Zengui, qui leur donna des terres considérables. Après la mort de ce prince, Schircou s'attacha à Noureddin, qui lui donna Rahaba et Émesse en fief, et le mit à la tête de ses armées. Pour son frère Ayoub, il était d'abord entré au service du prince de Damas, et il contribua beaucoup à faire passer cette ville sous le pouvoir de Noureddin. Dès ce moment il jouit d'une grande faveur auprès de ce dernier, et tous ses enfans reçurent des emplois considérables.

## § XXVIII.

### Élévation de Saladin.

*Suite de l'année 564 ou 1169 de J. C.* Après la mort de Schircou, plusieurs émirs de l'armée de Syrie se mirent sur les rangs pour occuper sa place : mais le calife fit choix de Saladin et lui conféra la dignité de visir, avec le titre de Malek-nasser ou *général protecteur.* Au rapport de l'historien des atabecs, « ce qui porta le calife à choisir Saladin préférablement aux autres, ce furent sa jeunesse et sa faiblesse tout ensemble. Il s'imagina qu'en nommant Saladin, c'est-à-dire, un homme sans armée et sans force, il le tiendrait sous sa dépendance et en ferait ce qu'il voudrait. Il espérait aussi séduire une partie de l'armée de Syrie et chasser l'autre, ce qui à-la-fois lui rendrait sa puissance et le mettrait en état de se maintenir contre Noureddin et les Francs (1). »

Ibn-alatir fait ainsi parler en cette occasion les conseillers du calife : « Entre tous les émirs de l'armée de Syrie, il n'y » en a point de plus faible et de plus jeune que Joseph (2).

(1) Ibn-aboutaï dit au contraire que le calife fit choix de Saladin à cause de la justesse de son esprit, de son courage et de l'audace dont il avait fait preuve en arrêtant Schaver. « Quand Saladin, dit-il, reçut » l'ordre de tuer Schaver, il n'hésita pas, il ne fit pas la plus petite » difficulté. Voilà ce qui l'avait rendu si cher au calife. » Mais cette raison n'est guère probable.

(2) Joseph ou Ioussouf était le nom particulier de Saladin. Il porta le surnom de *Salah-eddin* ou *bonheur de la religion*, mot dont nous avons fait Saladin; et enfin, en recevant la dignité de visir, il prit le titre honorifique de Malek-nasser. Voyez ci-dessus, page 121, note.



» C'est celui qu'il faut nommer. Pour celui-là, il fera ce que » nous voudrons : nous préposerons à l'armée des gens qui » nous soient dévoués; nous nous mettrons en état de dé- » fense, et alors nous verrons de nous saisir de Joseph ou » de le bannir de l'Égypte (1). »

Mais, suivant la remarque de l'historien des atabecs, *Dieu en avait décidé autrement* (2), et le calife devait trouver sa ruine là où il fondait ses espérances. « Au reste, continue le même auteur, Saladin fit d'abord de la résistance. Effrayé du haut rang où on voulait l'élever, il se fit presser de toutes les manières, semblable à ces êtres dont il est dit, qu'*il faudra les tirer avec des chaînes pour les faire entrer au paradis* (3). Enfin il se décida à se rendre au palais, et le calife le revêtit de la robe, du bonnet et des autres marques de la dignité de visir (4).

---

(1) وكان الذى حمله على ذلك ان اصحابه قالوا له ليس فى الجماعة اضعف ولا اصغر سنا من يوسف والراى ان يولى فانه لا يخرج من تحت حكمنا ثم تضع على العساكر من يستميلهم الينا فيصير عندنا من الجنود من يمنع بهم البلاد ثم ناخذ يوسف او نخرجه

(2) Au lieu de ces paroles, on lit dans le texte ces mots : *Je voulais Amrou, mais Dieu en a voulu un autre.* C'est une expression proverbiale dont Ibn-khalecan a donné l'explication dans ses *Vies des hommes illustres*, à l'article *Saladin*. Elle fait allusion aux troubles et aux révolutions qui, après la mort de Mahomet, bouleversèrent l'empire des califes. Voyez notre *Description des monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 335 et suiv.

(3) واخذ كارها ان الله ليعجب من قوم ينقادون الى الجنة بالسلاسل

Ces paroles font allusion à quelque fait que nous ne connaissons pas.

(4) Voici, au rapport d'Ibn-aboutaï, en quoi consistaient les marques de cette dignité : un turban blanc d'une étoffe brochée d'or, et une robe avec une tunique doublée d'écarlate, un manteau d'une étoffe très-fine, et un collier valant à lui seul dix mille pièces d'or; une épée enrichie de pierreries de la valeur de cinq mille pièces d'or; une cavale alezane, tirée des propres écuries du calife, et la plus agile

Le jour où il prit possession de l'hôtel du visirat fut comme un jour de fête. Ibn-aboutaï rapporte que tous les grands de l'état et les émirs d'Égypte et de Syrie se pressèrent autour de sa personne. On lut à l'assemblée les patentes du visirat, et chacun des assistans reçut de Saladin quelque riche présent. Tout le peuple prit part à la fête; de tout côté on entendait des cris de joie et des acclamations.

Saladin ne pensa plus qu'à se montrer digne du haut poste qu'il occupait. Jusque-là il s'était fait remarquer par un caractère impétueux et léger. « Il s'interdit sévèrement, dit Aboulféda, le vin et les amusemens frivoles; tous ses soins se portèrent sur les devoirs qui lui étaient imposés, et il ne démentit plus jusqu'à sa mort la sage résolution qu'il venait de prendre. Il chercha constamment à s'attacher les cœurs par ses manières; il distribua en largesses au peuple et aux soldats l'argent amassé par son oncle, et se fit chérir de tout le monde. »

Au reste, Saladin était toujours censé le lieutenant de Noureddin, et il semblait agir d'après ses ordres. Dans ses lettres à Noureddin, il se disait son mamelouc ou esclave; et Noureddin, en lui écrivant, ne lui donnait que le titre d'*esfehsalar* ou général en chef. Les lettres étaient adressées, non à Saladin en particulier, *mais à l'émir Saladin et au corps des émirs de l'armée d'Égypte.*

Quand Saladin fut bien établi en Égypte, il songea à y attirer toute sa famille. Jusque-là, son père et ses frères étaient restés à Damas, où ils possédaient de grands biens. Il demanda à Noureddin la permission de les faire venir, voulant, suivant l'expression de Boha-eddin, avoir un nouveau rapport de plus avec le patriarche Joseph, dont il portait le nom, et qui, étant dans une situation semblable à la sienne, avait appelé auprès de lui ses frères et son père Jacob.

Noureddin ne tarda pas à voir avec peine une telle élévation. Si l'on en croit Ibn-Aboutaï, « autant il avait eu de joie de la conquête de l'Égypte, autant il en eut plus tard de regret. Il avait d'abord remercié Dieu d'avoir permis qu'un si grand événement arrivât sous son règne et par ses con-

---

qu'on eût pu trouver dans toute l'Égypte : elle était estimée huit mille pièces d'or; le collier de la cavale, la selle et la bride, étaient enrichis d'or et de perles; les caparaçons étaient d'or, &c.

seils; il en avait fait annoncer dans ses états la nouvelle au son des instrumens de musique; on illumina par-tout, et il reçut à ce sujet des félicitations publiques. Ensuite, quand il sut que Schircou, et après lui Saladin, s'étaient constitués visirs du calife, et qu'ils reconnaissaient tenir leur autorité de lui, il en parut consterné : le désordre qui régnait sur sa figure, et quelques mots qui lui échappèrent, furent pour tout le monde un signe non équivoque du déplaisir que cette nouvelle lui avait causé. Pendant trois jours il refusa de voir personne; et si ce n'eût été que la conquête de l'Égypte s'était faite en son nom, et qu'il en avait pour ainsi dire tout l'honneur, il n'aurait pu contenir son ressentiment. Ah ! s'il eût suffi d'un mot pour tout défaire, ce mot eût été bientot dit. Combien de fois, dans ses lettres au calife, ne voit-on pas revenir ces paroles : « Votre serviteur vous prie de lui ren- » voyer Schircou; sa présence est pour nous un gage assuré » de bonheur. Voilà que la multitude des infidèles profite » de son absence pour attaquer les musulmans. C'était lui » jusqu'ici, lui seul qui foudroyait les démons de l'erreur de » ses feux dévorans, et qui accablait l'impiété de ses traits » perçans et inévitables. »

Ce passage, qui montre à découvert la passion de Noureddin, a scandalisé le compilateur des *Deux Jardins*. Après avoir rapporté le passage tout au long, il s'arrête pour faire cette réflexion : « Je ne sais si tout ce qui vient d'être dit au sujet de Noureddin a quelque fondement. Peut-être serait-il plus vrai de dire que ce prince vit avec douleur les succès de son armée par pur intérêt pour la religion et pour le salut de ses troupes. Le calife d'Égypte et ses sujets suivaient une doctrine hétérodoxe, et il était à craindre que l'armée ne cédât aux suggestions pernicieuses des Égyptiens. Mais Dieu sait ce qui en est. »

Ibn-aboutaï reprend ainsi : « On assure que Noureddin confessa en mourant que sa plus grande faute était d'avoir envoyé une troisième fois Schircou en Égypte, sur-tout lorsqu'il connaissait l'ambition démesurée de cet émir. Il avoua aussi qu'il avait peur de Saladin, et qu'il craignait beaucoup pour son fils. « Quand je serai mort, dit-il à ceux » qui l'entouraient, prenez mon fils Ismaël avec vous, et » menez-le dans Alep : c'est la seule ville qui lui restera de » toutes mes provinces. » Il ne se trompa pas

» Saladin n'ignorait aucun des propos tenus contre lui; il

s'en affligeait; mais il les prenait en patience, n'en ayant pas pour cela *la poitrine moins à l'aise*. Toujours il conserva la même égalité d'ame. »

Telle est la manière dont les auteurs orientaux racontent la suite des événemens qui favorisèrent l'élévation de Saladin. Ils ont tous remarqué avec étonnement que ce prince était loin de s'attendre à une si haute fortune; et ils citent une conversation qu'il tint plus tard, et où il disait qu'il avait été si rebuté par les fatigues des expéditions précédentes, qu'il était allé à cette guerre comme un homme qu'on mène à la mort. Cette hésitation de Saladin à prendre part à une entreprise qui devait lui être si heureuse, et l'ardeur de Noureddin pour une guerre qui devait renverser sa propre famille, ont donné lieu à Ibn-alatir de rappeler cette sentence de l'Alcoran, que « telle est la faiblesse de l'esprit » humain, qu'il repousse quelquefois ce qui lui est le plus » utile, et qu'il recherche ce qui doit le ruiner (1). »

Cet auteur fait de plus une remarque fort juste sur les barbaries qui se commirent en cette occasion et sur les conséquences qui suivirent. Les auteurs arabes sont si sobres de réflexions de ce genre, que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter celles-ci. Voici ce que dit Ibn-alatir : « Schircou avait un fils, et ce ne fut pas ce fils qui lui succéda, mais le fils de son frère. La même chose arriva plus tard à Saladin, dont les enfans furent dépouillés par son frère Malek-adel. Si l'on étudie l'histoire, on verra qu'il en a été presque toujours de même des conquérans et des princes qui ont été les premiers de leur race. La raison en est que celui qui se fraie le chemin à la royauté est obligé de répandre beaucoup de sang, et que Dieu, irrité, rejette ordinairement ses enfans, le punissant ainsi lui-même en la personne de sa postérité (2). »

On nous reprochera peut-être de nous être trop étendus sur ces événemens; mais ils ne sont pas étrangers aux croi-

---

(1) Voyez l'*Alcoran*, sour. II, vers. 212.

(2) والذى اظنه السبب فى ذلك ان الذى يكون اول دولته يكثر القتل فياخذ الملك وقلوب من كان فيه متعلقة به فلهذا يحرمه الله اعقابه ويفعل ذلك لاجلهم عقوبة له

sades, et ils eurent de l'influence sur les événemens postérieurs. Il fallait les faire connaître pour donner une véritable idée des mœurs de ces temps éloignés. Le moyen le plus simple n'était-il pas de présenter un extrait fidèle de ce qui a été rapporté par les auteurs musulmans contemporains?

## § XXIX.

### État critique du royaume de Jérusalem. — Nouvelle invasion en Égypte.

*An 565 ou suite de l'année 1169 de J. C.* Il ne pouvait rien arriver de plus fâcheux pour les colonies chrétiennes d'Orient que l'occupation de l'Égypte par Noureddin. Elles allaient donc être attaquées à-la-fois au midi, à l'orient et au septentrion; tout annonçait pour le royaume de Jérusalem une situation critique. Aussi les chrétiens songèrent-ils sur-le-champ aux moyens de se dérober au danger, et, dans cette vue, ils n'hésitèrent pas à profiter du mécontentement qui se manifesta bientôt en Égypte.

Le gouvernement de Saladin rencontra d'abord beaucoup d'obstacles. On a vu que l'Égypte n'avait cessé jusque-là d'être en proie aux factions : on l'avait envahie, pillée, épuisée, sans que le peuple parût prendre part aux malheurs publics. Mais lorsque Saladin commença à disposer en maître de l'Égypte, il se forma un parti de mécontens. Une autre cause acheva d'irriter les esprits; ce fut l'horreur des Égyptiens pour la doctrine religieuse de Saladin. La haine entre les califes de Bagdad et ceux d'Égypte était encore dans toute sa force, et les Égyptiens semblaient être devenus plus zélés que jamais pour la cause de leurs califes. Une troisième cause de troubles, ce furent les nègres venus en très-grand nombre de Nubie et d'Abyssinie sur l'invitation des califes précédens, et qui étaient en possession de dominer à la cour et dans les armées. Ces nègres ne purent voir avec indifférence Saladin distribuer à ses troupes les places et les terres. De ces divers élémens il se forma un parti terrible : tous les mécontens se réunirent pour renverser leur commun ennemi; ils eurent même l'attention, au rapport d'Ibn-alatir, de se mettre en relation avec les Francs de Syrie. Celui qui servait de médiateur était le maréchal du

palais du calife, autrement dit le *moutamen elkkelafé*, eunuque noir qui jouissait de beaucoup de crédit. Il invita le roi Amaury à revenir le plus tôt possible en Égypte. « A » votre approche, lui disait-il, Saladin ne manquera pas de » marcher contre vous avec toutes ses forces : pendant ce » temps, nous ferons soulever le Caire et nous attaquerons » Saladin par derrière. » Les chrétiens, qui étaient impatiens de reprendre les armes, firent aussitôt leurs préparatifs. Heureusement pour Saladin qu'il parvint à découvrir la conspiration et à punir les coupables. Ce fait est ainsi raconté par Ibn-alatir :

« Celui qui était chargé de la lettre du maréchal du palais fut rencontré en chemin par un Turcoman; il portait la lettre cousue dans des sandales qu'il tenait sous le bras. Cette circonstance donna des soupçons au Turcoman : « S'il avait » ces sandales pour s'en servir, se dit-il en lui-même, il les » aurait aux pieds. » En conséquence, il prit les sandales et les porta à Saladin, qui découvrit toute l'affaire. Aussitôt il fit venir celui qui avait écrit la lettre et qui était un Juif, et l'obligea par ses menaces à tout révéler. Le Juif se fit musulman et eut son pardon. Quant au maréchal du palais, Saladin fit semblant de tout oublier. Mais un jour qu'il était sorti de la ville pour aller se divertir à la campagne, Saladin fit courir après lui et lui fit couper la tête. En même temps, il se rendit maître du palais. Tous ceux qui lui faisaient ombrage furent chassés et le palais fut gardé par des gens sûrs.

» Les nègres, irrités de la mort du maréchal du palais, qui était leur compatriote et leur protecteur, se soulevèrent au nombre de plus de cinquante mille. On se battit pendant plusieurs jours dans les rues du Caire, et il y eut beaucoup de sang répandu. Saladin fut forcé, pour rétablir la tranquillité, de faire mettre le feu au quartier où s'étaient cantonnés les nègres. Chassés par les flammes, ils se retirèrent à Gizé, de l'autre côté du Nil, où ils furent de nouveau attaqués et presque tous passés au fils de l'épée.

» Pendant ce temps, les Francs de Syrie avaient fait leurs préparatifs. Ils avaient même écrit en Sicile et dans d'autres pays d'Occident pour demander du secours. « Les Turcs, » disaient-ils, conduits par Schircou et Saladin, se sont ren- » dus maîtres de l'Égypte. Jérusalem est en danger. » Ces paroles firent une grande impression en Occident. De toute

part on envoya aux chrétiens de Syrie de l'argent, des hommes et des armes. Aussitôt ils se mirent en marche et se portèrent contre Damiette. Leur dessein, en attaquant cette ville, était de se rendre par-là maîtres de l'Égypte. Ils arrivèrent à l'embouchure du Nil au mois de safar [novembre]. A cette nouvelle, Saladin envoya par le Nil des secours à Damiette, et instruisit en même temps Noureddin du danger qui le menaçait. Il lui disait : « Les Francs ont » attaqué Damiette; si je ne marche à sa délivrance, ils s'en » empareront. Si j'y vais, je laisse derrière moi les Égyptiens » qui dérangeront nos affaires. » Noureddin, effrayé, se hâta d'envoyer quelques troupes au secours de Damiette, et s'avança lui-même sur les terres chrétiennes pour faire diversion. Comme toutes les forces chrétiennes étaient alors devant Damiette, il ne rencontra pas d'obstacle et fit d'horribles ravages. Ces circonstances, et les secours qui arrivaient sans cesse aux assiégés, forcèrent les Francs à renoncer à leur dessein, et ils retournèrent dans leur pays. Le siége de Damiette avait duré cinquante jours. Ainsi les chrétiens n'obtinrent pas ce qu'ils voulaient, et ils eurent à leur retour la douleur de voir leurs frères tués ou faits prisonniers. C'était le cas de leur appliquer ce proverbe : *La brebis est allée chercher des cornes et elle est revenue sans oreilles* (1).

» A l'égard de l'irruption faite par Noureddin, ce prince s'était avancé sur Carac, forteresse située aux environs de la

(1) La principale partie de la flotte chrétienne consistait en navires grecs. Makrizi nous apprend que les chrétiens comptaient en tout plus de douze cents navires, et que la ville fut assiégée par terre et par mer. A leur départ, ils avaient eu trois cents de leurs vaisseaux submergés, et ils furent obligés de brûler leurs machines et tout ce qui était d'un transport difficile. Un grand nombre de leurs guerriers étaient morts pendant le siége. Voyez la dissertation de M. Hamaker, intitulée *Narratio de expeditionibus à Græcis Francisque adversus Dimyatham susceptis.* (*Mémoires de l'institut royal des Pays-Bas.*)

Il paraît qu'à la première nouvelle du danger qui menaçait Damiette, Noureddin avait été vivement affecté. Emad-eddin, cité par le compilateur des *Deux Jardins*, rapporte que lorsque cette nouvelle parvint au prince, on lisait devant lui un passage du recueil des traditions ou paroles sorties de la bouche de Mahomet, qui excita le rire de l'assemblée; il prit un air sérieux : « Quelle

Mer Morte, et en avait formé le siége. De là il s'était porté vers Aschtera, pour y observer les mouvemens des troupes chrétiennes. Sur ces entrefaites, le prince d'Elbiré, ville musulmane située sur l'Euphrate, étant en route avec deux cents cavaliers pour venir le joindre, rencontra par hasard aux environs de Baalbec dans la Cœlésyrie, un parti de trois cents cavaliers chrétiens commandés par le grand-maître des hospitaliers, qui faisait du dégât sur les terres musulmanes : aussitôt il marcha contre les chrétiens, et, après un rude combat, les mit en fuite. Ce prince se nommait

---

» honte, dit-il avec humeur, de rire lorsqu'on sait que les musul-
» mans sont en danger à Damiette ! »

Le même Emad-eddin rapporte encore un trait qui caractérise l'époque : « La nuit, dit-il, où les chrétiens se retirèrent de devant Damiette, un imam ou desservant de mosquée au service de Noureddin, vit en songe le prophète Mahomet, qui lui dit : « Va vite
» annoncer à Noureddin qu'en ce moment même les chrétiens quittent
» Damiette. — O apôtre de Dieu, répondit l'imam, peut-être qu'il
» refusera de me croire ; à quel signe lui ferai-je connaître la vérité
» de ma mission ? — Dis-lui : A telles enseignes qu'au combat de
» Harem tu te prosternas devant le Seigneur, et tu lui dis : *O mon*
» *souverain maître, viens au secours de ta religion ; en prenant sa*
» *défense, ce n'est pas seulement Mahmoud que tu défends, ce*
» *Mahmoud qui n'est qu'un chien.* » En conséquence, l'imam, à son réveil, s'achemina vers la mosquée où Noureddin avait coutume de se rendre dès avant le jour, et, allant droit à lui, il lui fit part de sa vision ; seulement il s'abstenait de prononcer le mot *chien*. Noureddin s'aperçut de l'omission : il voulut que l'imam lui dît tout ; après quoi, il crut à ce que lui disait l'imam, et ne put retenir ses larmes. Quant à l'imam, il prit note de la nuit où ce fait se passa, et il se trouva que c'était réellement celle où les chrétiens opérèrent leur retraite. C'est l'imam lui-même qui racontait tout cela. »

Les paroles qu'on met ici dans la bouche de Noureddin ne peuvent guère se rapporter qu'à la prière que le prince adressa en effet à Dieu au combat de Harem, lorsqu'il vit une partie de son armée en déroute. (Voyez ci-dessus à l'an 554, page 120, note.) Il est cependant question en cet endroit d'une prière prononcée à haute voix, au lieu qu'ici il doit s'agir de mots prononcés à voix basse, et qui, dans la pensée de l'auteur arabe, ne pouvaient être connues que de Dieu, de Mahomet et de Noureddin. A l'égard de l'épithète de *chien* que s'était donnée ce prince, c'était dans un esprit d'humilité. Il y a eu dans le dernier siècle des schahs de Perse qui se sont aussi traités de chiens. Voyez notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 159 et suiv.

Schehab-eddin Mahmoud. Il se remit sur-le-champ en route, faisant porter devant lui les têtes de mort. A son arrivée, Noureddin jeta les yeux sur les têtes, et reconnut dans le nombre celle du grand-maître. Cette mort fut un grand sujet de joie pour les musulmans.

» Noureddin ne mit bas les armes que sur la nouvelle d'un violent tremblement de terre qui s'était fait sentir en Syrie, et dont les ravages avaient été épouvantables. Damas, Baalbec, Émesse, Hamah, Schaizar, Panéas, Alep, eurent beaucoup à souffrir de ses secousses. Noureddin se porta successivement dans les villes endommagées et ordonna les réparations nécessaires. Le même désastre s'était fait sentir dans les provinces chrétiennes; les Francs s'occupèrent aussi d'en réparer les effets. »

## § XXX.

**Premières entreprises de Saladin. — Extinction des califes d'Égypte. — Brouilleries de Noureddin et de Saladin.**

*An 566 [1171].* Cette année, au rapport d'Ibn-alatir, Saladin fit une incursion sur les terres chrétiennes du côté d'Ascalon, Gaza et Ramla. L'armée chrétienne étant venue pour le repousser, il l'attendit sans crainte et la mit en déroute. Peu s'en fallut même que le roi de Jérusalem ne fût fait prisonnier. Après ce succès, Saladin retourna en Égypte et fit ses préparatifs pour assiéger Éla, place chrétienne située à l'extrémité de la Mer Rouge, d'où les Francs dominaient dans les sables du voisinage. On commença par transporter à dos de chameaux les pièces détachées d'une flotte. Quand tout fut prêt, Saladin se mit lui-même en marche et forma le siége d'Éla par mer et par terre; la ville fut prise et pillée, et les musulmans purent désormais circuler dans les environs.

L'année suivante fut marquée par la ruine des califes fatimides. Depuis long-temps Noureddin se faisait scrupule de communiquer avec les princes de cette famille, qu'il regardait comme des hérétiques. Il aurait voulu que Saladin, non content de tenir le dernier de tous, Aded-lidin-allah, enfermé dans son palais, lui ôtât jusqu'au seul droit honorifique qui lui restât encore, celui d'être nommé sur les mon-

maies et à la prière publique du vendredi dans toutes les mosquées de l'empire. Saladin pensait au fond comme lui ; mais il craignait qu'une telle mesure ne soulevât les esprits. Enfin, un vendredi de cette année, pendant qu'Aded était gravement malade, il essaya de faire faire dans une des mosquées du Caire la prière au nom du calife de Bagdad : le peuple n'ayant opposé aucune résistance, il étendit cette réforme à toute l'Égypte ; et comme quelques jours après Aded expira, on n'eut plus de danger à craindre. Les califes fatimides avaient régné sous quatorze princes, pendant plus de deux cent cinquante ans. Aboulféda remarque, au sujet de cette singulière révolution, que telle est la bizarrerie de la fortune, qu'elle ne donne que pour retirer, et que ses douceurs sont toujours mêlées d'amertume (1).

Ainsi Noureddin se trouva au terme de ses souhaits ; il eut enfin la satisfaction de renverser une famille de pontifes qu'il avait voués à l'anathème, et de voir son lieutenant désormais bien affermi en Égypte. Mais alors commença entre lui et Saladin une nouvelle politique qui fit repentir Noureddin de ses propres triomphes. Noureddin regardait l'Égypte comme étant de son domaine ; tous ses desirs devaient donc viser dorénavant à lier les diverses parties de son empire et à accabler, s'il pouvait, les Francs de la Palestine. Saladin, au contraire, tout en abandonnant à Noureddin les droits honorifiques, considérait l'Égypte comme sa propre conquête. On vit alors ce que peut l'esprit d'intérêt dans la conduite des hommes. Depuis l'établissement des Francs dans la Palestine, il ne restait d'autre voie de communication aux musulmans de Syrie et d'Égypte que la route du désert et les sables de l'Arabie Pétrée ; encore cette route était-elle devenue très-dangereuse par les forteresses que les Francs y

---

(1) Quelques auteurs chrétiens, entre autres Guillaume de Tyr, écrivain d'un grand poids, ont dit que Saladin tua de sa main le calife. Suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, Saladin ne fut pas étranger au meurtre : les auteurs musulmans ne disent rien de sembable. Ne multiplions pas trop les crimes des hommes ! Il est vrai que Saladin, après la mort du calife, eut soin de s'assurer de la personne de ses enfans. Aboulfarage dit, dans sa Chronique syriaque, que Saladin sépara les fils d'Aded du commerce des femmes, pour qu'ils ne laissassent pas de postérité ; précaution qui, au rapport du même auteur, lui réussit.

occupaient. Il fallait donc s'emparer d'abord de ces places. Saladin avait commencé l'exécution de ce grand dessein en prenant Éla, qui le rendait maître des bords de la Mer Rouge; Noureddin voulut cette année y joindre la conquête de Carac ou *Petra deserti*, et de Schaubec ou *Mons regalis*, deux places qui, par leur position au sud et à l'orient de la Mer Morte, dominaient sur les sables de l'Arabie Pétrée. Par-là, Noureddin eût eu ses communications libres avec l'Égypte; de plus, il aurait assuré le chemin que prennent à travers ces sables les caravanes de pélerins musulmans qui, toutes les années, se rendent de Damas à la Mecque et à Médine. Ce fut justement ce qui inspira de la défiance à Saladin; il craignit qu'une fois la route ouverte, Noureddin ne vînt en Égypte pour le déposséder, et, dans cette idée, il n'hésita pas à ménager les chrétiens. Ce fait est ainsi raconté par Ibn-alatir :

« Noureddin et Saladin se concertèrent ensemble pour aller attaquer Schaubec; Saladin commença l'attaque. En peu de temps la place se trouva vivement pressée; et la garnison offrit de se rendre, si dans dix jours elle ne recevait du secours. Pendant ce temps, Noureddin entra sur les terres chrétiennes et y fit de rapides conquêtes. On dit alors à Saladin : « Quand Noureddin aura soumis les provinces » chrétiennes, et que la route entre la Syrie et l'Égypte sera » libre, il ne tiendra qu'à lui de venir vous attaquer; ou bien » encore, si Noureddin vient jusqu'ici, vous serez obligé de » vous réunir à lui et de vous mettre sous ses ordres. S'il veut » vous laisser l'Égypte, il le fera; mais s'il veut vous l'ôter, » il le fera aussi. Quel moyen aurez-vous de l'en empêcher? » Le parti le plus sage est de ne pas l'attendre. » Saladin sentit la vérité de ces conseils, et retourna en Égypte. Il écrivit cependant à Noureddin pour lui faire des excuses, lui représentant le secret mécontentement qui régnait alors en Égypte et le besoin que le pays avait de sa présence. « Il serait à craindre, ajouta-t-il, que nos ennemis ne » devinssent les maîtres et ne se rendissent tout-puissans. » Ces raisons ne furent pas goûtées par Noureddin. Dans son dépit, il eut un moment l'idée de marcher sur-le-champ en Égypte. Il cachait si peu ses sentimens à cet égard, que la nouvelle en vint jusqu'à Saladin. Aussitôt il assembla sa famille, y compris son père Ayoub et son oncle Schehabeddin, ainsi que ses principaux émirs, et leur demanda ce

qu'il devait faire. Taki-eddin, neveu de Saladin, répondit brusquement que si Noureddin venait en Égypte, on repousserait la force par la force. A ces mots, Ayoub se leva plein de colère, et se tournant vers Saladin, il lui dit : « Moi qui » suis ton père, et Schehab-eddin ici présent qui est ton » oncle, nous devons avoir pour toi bien plus d'amour que » tous les autres; eh bien! Dieu m'est témoin, aussi bien qu'à » ton oncle, que si nous voyions maintenant Noureddin se » présenter à nous, nous nous prosternerions devant lui jus- » qu'à terre, et que, s'il nous commandait de te couper la tête, » nous le ferions sans balancer. Or, si moi qui suis ton père, » et Schehab-eddin qui est ton oncle, nous sommes dans de » semblables dispositions, juge par-là de celles des autres. » Non, il n'y a pas ici un seul émir qui, s'il apercevait Nour- » eddin, osât *rester dans ses arçons* et ne pas mettre pied à » terre. Ce pays lui appartient; nous sommes ses esclaves. » Çà donc, qu'on lui envoie tout de suite un courrier avec » ces mots de ta part : *Il m'est revenu que vous voulez venir » jusqu'ici pour ôter l'Égypte de mes mains. Qu'est-il besoin » de tout cela? Que notre seigneur n'envoie-t-il plutôt un » exprès pour me mener à lui la corde au cou; il ne rencon- » trerait de ma part aucune résistance.* » Là-dessus l'assemblée fut renvoyée, et chacun resta persuadé qu'Ayoub était de bonne foi. Mais ensuite Ayoub prit son fils à part et lui dit : « A quoi pensais-tu en assemblant les émirs et en nous » faisant une telle proposition? Ne sais-tu pas que si Nour- » eddin savait que nous voulons lui résister, il ferait trève à » toute autre guerre pour venir nous attaquer, et que nous » ne pourrions lui tenir tête? Ignores-tu que les émirs qui » sont ici lui sont tous dévoués? Au lieu qu'à présent, quand » il saura ce qui s'est passé, il nous laissera tranquilles; il » s'occupera d'autre chose, et le temps fera le reste. Par » Dieu! s'il prétendait exiger de nous seulement une canne » à sucre, je serais le premier à la lui disputer, et je la lui » arracherais ou j'y laisserais ma vie. » Saladin, poursuit l'auteur arabe, suivit le conseil de son père et s'en trouva bien; car Noureddin tourna ses vues d'un autre côté, et mourut avant d'avoir rempli son dessein. »

La même année, il se passa un fait d'un autre genre et qui donnera l'idée du droit public de cette époque; nous l'empruntons du même auteur. « Deux vaisseaux musulmans, sortis des ports d'Égypte, furent enlevés en pleine

paix par les chrétiens à la hauteur de Laodicée, sous prétexte que ces vaisseaux étaient arrivés fracassés et faisant eau de toute part, et que, d'après l'usage, il était permis de s'en emparer (1). Noureddin nia que ces vaisseaux eussent fait naufrage; il allégua que c'était sans raison qu'on les avait capturés : en conséquence, il rassembla aussitôt ses troupes et les envoya dévaster les provinces chrétiennes; tout fut détruit sur les terres d'Antioche et de Tripoli; ce fut au point que les Francs, consternés, offrirent d'eux-mêmes de rendre les navires et la cargaison, ce qui fut accepté. » L'historien des atabecs compare à ce sujet les chrétiens à *ces Juifs qui, suivant le proverbe, attendent d'avoir été roués de coups pour payer le tribut*. En effet, ajoute-t-il, les chrétiens avaient d'abord refusé de rendre les navires, et maintenant ils consentaient à le faire, après que leurs provinces étaient dévastées et leurs villages ruinés. »

Suivant Ibn-alatir, Noureddin établit cette année dans ses états une poste aux pigeons. Ce n'est pas qu'on ne connût long-temps auparavant l'usage des pigeons pour transmettre les nouvelles; mais aucun prince n'avait songé à rendre cet établissement régulier et approprié à un vaste système de défense. « Noureddin, remarque l'auteur arabe, fut sur-tout porté à cette institution par le desir de combattre les chrétiens et de repousser leurs attaques. En effet, ses états avaient acquis une grande étendue, et il était, pour le gouvernement, essentiel de recevoir de promptes nouvelles. Jusque-là, quand les Francs venaient attaquer une place musulmane, ils avaient le temps de la prendre avant qu'on

(1) Il était alors d'usage, en Occident comme en Orient, que lorsqu'un vaisseau faisait naufrage, il devenait la propriété du prince sur les terres duquel le naufrage avait eu lieu. C'est ce qu'on appelait le droit de *bris et naufrage*. Voyez, sur cet usage barbare, du Cange, *Glossaire de la basse latinité*, au mot *Lagan*. Plus tard, ce droit fut aboli sur toutes les côtes de la Mer méditerranée, ainsi qu'on le verra par la suite. Il existe cependant encore dans certaines contrées d'Orient; par exemple, sur les côtes de la Mer Rouge. (Voyez les *nouveaux Contes turcs*, par Digeon, t. I, p. 253, et le *Voyage d'Ali-bey*, t. II, p. 428.) Il existait encore dans l'Inde sous les empereurs Mogols. (Voyez Chardin, t. IX, p. 215. Voyez enfin les *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, t. IV, p. 577.

y pût porter secours; mais lorsque la poste aux pigeons fut en activité, le prince recevait le jour même la nouvelle de tout ce qui se passait sur les frontières. Le pays se ressentit des bons effets de cet établissement. Noureddin y affecta des fonds particuliers, et nomma des personnes chargées d'en avoir la direction (1). »

L'année suivante, il reprit son dessein de s'emparer de Schaubec et de Carac pour assurer ses communications avec l'Égypte. Les méfiances de Saladin empêchèrent encore le succès de cette entreprise. « Noureddin et Saladin, au rapport d'Ibn-alatir, étaient convenus d'envahir à-la-fois, et chacun de leur côté, les provinces chrétiennes, et de se réunir sous les murs de Carac. Il avait été dit que le premier qui arriverait attendrait l'autre. Saladin partit donc de l'Égypte et Noureddin de Damas. Saladin arriva le premier devant Carac et en fit aussitôt le siége; mais à peine eut-il appris que Noureddin approchait, qu'il craignit d'être obligé de se réunir à lui, et retourna en Égypte, donnant pour prétexte de son départ la maladie de son père, qui avait fait une chute de cheval et qui en effet mourut quelques jours après. Il représentait que c'était son père qui gouvernait l'Égypte en son absence, et qu'il était à craindre que cette mort ne laissât lieu à quelques troubles. Noureddin trouva la conduite de Saladin fort extraordinaire; il comprit alors ses intentions secrètes, et il serait allé l'attaquer sur-le-champ s'il avait été en mesure. Cependant il dissimula, et dit : « Il a bien » fait de s'en aller. En effet, la conservation de l'Égypte est » plus importante pour nous que la prise de quelques places. » Ce fut alors que Saladin et sa famille, pour se créer au besoin un asile contre la vengeance de Noureddin, envahirent la Nubie et ensuite l'Arabie-Heureuse, qu'ils soumirent entièrement. Malgré cet avantage, Saladin aurait difficilement pu se maintenir, si la mort n'était venue le délivrer de son ennemi.

---

(1) On trouvera des détails intéressans sur la manière dont on élève ces pigeons et sur l'usage qu'on en fait, dans un petit écrit composé en arabe par feu Michel Sabbag, et publié en arabe et en français par M. Silvestre de Sacy. Le titre est *la Colombe messagère*; Paris, 1805.



## § XXXI.

### Mort de Noureddin. — Son portrait.

*An 569 [1174].* Noureddin se décida enfin à pénétrer de force en Égypte. Dans ce dessein, suivant l'historien des atabecs, « il envoya à son neveu Saif-eddin, prince de Moussoul, l'ordre de venir avec les troupes de la Mésopotamie pour occuper ses états de Syrie et les défendre contre les Francs, et il se disposa à se rendre lui-même avec les siennes en Égypte. Il était sur-tout impatient de punir Saladin de sa négligence pour la guerre sacrée. La vérité est que celui-ci craignait beaucoup cette guerre, de peur d'être attaqué ensuite lui-même ; aussi ménageait-il les chrétiens. Noureddin, au contraire, ne connaissait qu'un devoir ; c'était d'attaquer les chrétiens à outrance et de toutes ses forces. Aussi, quand il vit l'indifférence de Saladin dans une affaire aussi importante, il devina sa pensée, il s'en indigna; et il était près d'aller le combattre, lorsqu'il fut arrêté par le décret de Dieu, contre lequel il n'y a pas à lutter. Il mourut à Damas d'une esquinancie, à l'âge de cinquante-huit ans lunaires. »

Ainsi finit ce prince, dont le règne tient une si grande place dans l'histoire des croisades. Tous les auteurs contemporains, chrétiens et musulmans, se sont attachés à le faire connaître; mais aucun n'en a parlé avec autant de détails que l'auteur de l'Histoire des Atabecs. On ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'il dit. Ce portrait est long; l'auteur parle en panégyriste : mais il servira à faire connaître beaucoup de particularités qu'on ne voit pas ailleurs; il servira sur-tout à donner une idée juste de l'esprit et des institutions musulmanes au moyen âge. L'écrivain avait seize ans à la mort de Noureddin ; ainsi il avait pu connaître sa personne.

L'auteur commence en ces termes : « Je tiens le récit suivant du médecin même qui assista Noureddin dans sa dernière maladie. « Noureddin, me disait-il, étant tombé » malade dans le château de Damas, je fus appelé avec un » autre médecin pour le traiter. Nous le trouvâmes couché » dans une petite chambre, respirant difficilement et pou- » vant à peine se faire entendre. Il aimait à se retirer en ce » lieu pour se livrer plus tranquillement à la prière. C'est là

» qu'il était tombé malade ; et déjà il était à l'extrémité, avant » qu'on eût songé à le transporter ailleurs. Le voyant dans » cet état, je lui dis : On aurait dû vous transférer dans un » lieu plus spacieux; avec le mal que vous avez, c'est de l'air » qu'il vous faut. Nous essayâmes de le traiter : mais il était » trop tard; il expira un moment après. Dieu lui fasse » miséricorde ! »

» Il avait le teint brun, la taille élevée, n'ayant de la barbe que sous le menton. Son front était large, sa figure agréable, ses yeux respiraient la douceur. Il laissa en mourant un empire fort vaste; car il régnait à-la-fois sur Moussoul et une partie de la Mésopotamie, sur la Syrie, l'Égypte, l'Arabie-Heureuse, et il remplit le monde entier du bruit de sa justice et de sa vertu. Or je parlerai à présent de quelques-unes de ses belles qualités, et j'en dirai assez pour faire voir que Dieu s'était plu à faire de ce prince un modèle accompli. Je montrerai que les hommes comme lui sont peu communs.

» J'ai lu la vie des rois qui précédèrent l'islamisme et de ceux qui sont venus après Mahomet; mais non, je n'en connais pas, à la réserve des quatre califes légitimes Aboubekr, Omar, Otman et Ali, et du calife Omar, fils d'Abdalaziz (1), qui aient mené une plus belle vie; je n'en connais pas qui aient montré plus d'équité. Nuit et jour il était occupé à rendre la justice, à aviser aux moyens d'exterminer les infidèles et de prévenir tout abus; nuit et jour il s'acquittait de ses devoirs envers Dieu, exerçant la bienfaisance, pratiquant les bonnes œuvres. Tout ce qui a été dit jusqu'à présent dans cet ouvrage peut être considéré comme le récit de son règne. Ici nous ferons connaître ce prince dans ce qui lui fut personnel en cette vie et en l'autre. Que si une si belle vie était partagée entre tout un peuple, tout un peuple aurait droit de s'en enorgueillir. Combien ne doit-elle pas être glorieuse pour celui qui la posséda toute entière !

» Voici d'abord ce qui regarde sa modestie, son amour pour la prière, sa science. Malgré l'étendue de ses états, la quantité de ses revenus, l'opulence de ses provinces, il se nourrissait, s'habillait et s'entretenait avec le seul revenu

---

(1) On trouvera ces noms dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot.

d'un bien qu'il avait acheté de sa part du butin (1). A l'égard des revenus publics, il prenait l'avis des docteurs de la loi, et il ne se réservait de cet argent que ce que les docteurs lui avaient permis de convertir à son usage. C'est une règle dont il ne se départit jamais. Dans ses vêtemens, il s'interdisait les objets contraires à la religion, la soie, l'or, l'argent; il s'abstenait aussi de vin et n'en permettait pas la vente dans ses états; il ne voulait pas qu'on en introduisît sous quelque prétexte que ce fût; et si quelqu'un était surpris en contravention, il le faisait punir suivant toute la rigueur des lois, sans faire à cet égard de différence pour personne (2).

» Je tiens d'un de mes amis que Noureddin ne voyait jamais sa femme Radi-khatoun que dans un certain lieu destiné à cet usage; hors ces cas-là, ils ne communiquaient pas ensemble; le prince aimait mieux rester seul, soit pour lire les requêtes de ses sujets et les lettres de ses émirs, soit pour y faire réponse. Il était très-fervent à la prière et y consacrait un temps considérable. Le jour, il lisait quelque chapitre de l'Alcoran; à l'entrée de la nuit, il faisait la prière du soir et se couchait; il s'éveillait vers le milieu de la nuit, faisait son ablution et continuait de prier Dieu jusqu'au jour. Alors il sortait à cheval ou s'occupait d'affaires. Une chose digne de remarque, c'est que la pension que Noureddin faisait à son épouse était fort modique et ne suffisait pas à l'entretien de la princesse. Mon ami fut un jour chargé par Radi-khatoun d'aller se plaindre de sa part à Noureddin, et de demander pour elle une augmentation de pension. A cette demande, Noureddin se fâcha; le rouge lui monta au visage, et il dit à mon ami : « Mais où veut-elle que je prenne de » quoi fournir à sa dépense? Par Dieu! je n'irai pas pour » elle me faire condamner au feu de l'enfer. Si elle croit que » l'argent qui est en ma garde m'appartient, elle se trompe; » cet argent appartient aux musulmans; je ne suis que leur » trésorier, et je ne veux pas, pour lui faire plaisir, me

(1) Les Orientaux, chaque jour témoins des abus du despotisme, ne croient pas que les richesses de la royauté portent bonheur; et il y a eu des princes musulmans qui, craignant d'irriter le ciel, ont pris le parti de se nourrir et de s'entretenir d'un bien qu'ils avaient eux-mêmes gagné. Voyez notre *Description du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 160.

(2) Voyez ci-devant, p. 112.

» rendre dépositaire infidèle. » Ensuite, réfléchissant un moment, il ajouta : « Cependant il me reste encore trois bou» tiques à Émesse; elle peut les prendre si elle veut, je les » lui abandonne. » Or remarquez que ces trois boutiques étaient d'un petit revenu.

» Noureddin ne faisait rien qu'avec la pureté d'intention; en voici un exemple. Il y avait de son temps en Mésopotamie un homme de bien, vivant dans la retraite et loin de la compagnie des hommes. Noureddin était en correspondance avec lui et lui marquait beaucoup de déférence. Cet homme apprit par hasard que le prince s'amusait quelquefois à jouer au mail; aussitôt il lui écrivit ces mots : « Je n'aurais pas cru » qu'un homme comme vous s'amusât à des choses si futiles, » et allât jusqu'à faire perdre haleine à un cheval en pure » perte pour la religion (1). » Noureddin fut très-sensible à ce reproche; il répondit aussitôt de sa main : « Devant Dieu, » quand je joue au mail, ce n'est pas que je m'en amuse » et que j'y prenne du plaisir; c'est qu'en ce moment nous » sommes sur la frontière, en présence de l'ennemi; à tout » instant, il nous faut monter à cheval et nous tenir sur nos » gardes. Or il n'est pas possible d'être sans cesse occupé à » se battre, le jour et la nuit, l'hiver et l'été; il faut bien que » les soldats prennent du repos. Considérez d'ailleurs qu'un » cheval est inhabile par lui-même à se mouvoir avec rapidité, » en avant, en arrière, dans le sens qu'on veut; de plus, il » arrive souvent à nos chevaux de rester sans rien faire : ne » convient-il pas de les monter de temps en temps, de les » exercer, de les rendre dociles à la voix du cavalier? Devant » Dieu, tel est le motif qui me fait quelquefois jouer au mail. »

» Or remarquez cette grande attention de Noureddin sur lui-même; elle était telle, qu'on n'en trouverait peut-être pas un second exemple, pas même parmi ceux qui vivent dans une cellule, loin du commerce des hommes. Certes, il y a bien peu de gens dans le monde qui pensent dans leurs jeux à bien diriger leur intention, de manière à faire du jeu même une action agréable à Dieu et méritoire. C'est une preuve bien évidente que Noureddin ne faisait rien qu'avec la pureté d'intention. Ainsi se conduisent les gens de bien, ceux qui connaissent leurs devoirs et qui les remplissent.

(1) En Orient, le jeu du mail se fait à cheval.

» J'ai ouï dire qu'un jour que Noureddin avait reçu d'Égypte un turban d'une étoffe très-fine et enrichie d'or, il ne voulut pas même le voir. Pendant qu'on lui en faisait la description, il ne daigna pas y prendre garde; et comme un sophi vint à entrer, il lui fit présent du turban. En vain lui fit-on observer que ce turban n'allait pas bien au sophi. « Laissez-le lui, répliqua-t-il; j'espère qu'à la place de ce » turban Dieu me donnera quelque chose de mieux dans » l'autre vie. »

» Noureddin passait une partie de la nuit en prières; il faisait des lectures pieuses et se livrait à des pratiques de piété. On eût dit que c'était pour lui qu'on avait fait ce vers:

« Il réunit la bravoure à l'humilité envers son Seigneur.
» Oh! quel beau sanctuaire dans un sanctuaire! »

» Il avait étudié la science du droit et la jurisprudence suivant la doctrine du docteur Abou-hanifa. Ce n'est pas qu'il rejetât les autres rites orthodoxes (1); au contraire, *le milieu entre toutes choses*, voilà quelle était sa devise. Il avait du goût pour la science des traditions et des leçons laissées par Mahomet. Il donna aux rois de son temps l'exemple d'une vie pure et juste, et remit en honneur les préceptes de la religion dans le boire et le manger, dans les vêtemens. N'est-il pas vrai qu'avant lui les rois vivaient comme aux anciens *temps d'ignorance* (2), esclaves de leur ventre et de leur luxure, et ne mettant pas de différence entre le bien et le mal? Avec Noureddin, au contraire, Dieu revint pour ainsi dire sur la terre. Ce prince eut égard à ce que la religion défend et à ce qu'elle prescrit; il en fit pratiquer les préceptes à ses gens, à ses serviteurs, aux officiers de sa maison; il ramena tout le monde par son exemple. Or n'est-il pas vrai que celui qui fait le bien, sera récompensé du bien qu'il a fait et de celui qu'il aura fait faire aux autres jusqu'à la fin des siècles?

» A l'égard de sa modestie, si quelqu'un demande comment Noureddin pouvait être modeste avec la vaste étendue de ses états et les immenses revenus de ses provinces, il n'a

---

(1) Voyez sur ces rites notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 383.

(2) Il s'agit ici des siècles qui précédèrent Mahomet, lorsque les Arabes adoraient encore les idoles.

qu'à se souvenir de l'exemple du roi Salomon, fils de David, qui, malgré l'étendue de son empire, fut le coryphée des dévots de son temps; on pourrait lui citer encore notre prophète Mahomet, qui domina sur toute l'Arabie, et qui pourtant fut le prince des gens modestes : preuve que la modestie consiste uniquement dans le détachement du cœur des biens de la terre.

» Noureddin mena une des plus belles vies de roi dont il soit parlé dans l'histoire. Il rendait également la justice à tout le monde, protégeant l'opprimé contre l'oppresseur. Grands et petits, tous étaient égaux devant lui : il écoutait lui-même les plaintes des malheureux; il prenait connaissance de leurs affaires. Aussi la renommée de ce prince se répandit dans l'Orient et dans l'Occident.

» Il était plein de respect pour la loi pure, s'y conformant dans ses décisions. Il disait à ce sujet : « Nous sommes » les ministres de la loi; notre devoir est d'en maintenir » l'exécution. » Voici un trait qui prouve combien il était exact observateur de la règle. Un jour qu'il jouait au mail sur la place de Damas, il aperçut un homme qui s'entretenait avec un autre et faisait signe de la main vers lui. Aussitôt il envoya demander ce que voulait cet homme. Celui-ci répondit : « J'ai une action à intenter contre Noureddin au » sujet de telle propriété; qu'il vienne au tribunal plaider sa » cause. » Dès que Noureddin sut de quoi il s'agissait, il quitta le mail des mains; et sortant de la place, il vint se présenter au cadi ou juge, en disant : « Je viens ici pour » défendre mes intérêts; fais pour moi comme pour tout » autre. » En conséquence, les débats commencèrent. La partie adverse exposa ses raisons; Noureddin développa les siennes, et il fut reconnu que cet homme avait tort. Alors Noureddin se tournant vers le cadi et les assistans, dit : « Je » savais bien que les prétentions de cet homme n'étaient pas » justes; j'ai voulu pourtant comparaître, afin qu'on ne crût » pas que je voulais lui faire tort. A présent qu'il est bien » avéré que le droit est de mon côté, je veux donner à cet » homme le bien pour lequel il m'a cité en justice. Vous » m'êtes témoins que je le lui abandonne. » En vérité, ajoute l'auteur, n'est-ce pas là un excès d'équité? n'est-ce point passer les bornes de la bienfaisance? O mon Dieu! couvre cette belle ame de ta miséricorde; cette ame pure qui cherchait en tout le droit chemin.

» Une autre preuve de l'amour de Noureddin pour la justice, c'est qu'à la différence des princes de son temps, qui, au moindre soupçon ou sur la plus légère présomption, condamnaient les accusés aux supplices et aux tortures, il défendit toute espèce d'épreuves de ce genre (1). Il voulait qu'on entendît d'abord les témoins; s'il s'élevait contre l'accusé l'évidence légale, on lui infligeait la peine déterminée par la loi, sans qu'il fût permis de s'écarter du texte même. Grâces à cette réforme, Dieu délivra les états de Noureddin d'une foule de crimes auparavant très-communs, et qui continuèrent de désoler les contrées voisines, malgré la sévérité de l'administration, la rigueur des châtimens et la manie de livrer tout de suite un homme aux tortures sur le moindre soupçon. Pour les états de Noureddin, ils jouirent, tout vastes qu'ils étaient, d'une grande tranquillité; le nombre des malfaiteurs diminua sensiblement, grâce à la justice du prince et à son respect pour la loi (2).

» J'ai ouï dire à un homme digne de foi, qu'un jour que

---

(1) ومن عدله انه لم يكن يعاقب العقوبة التى جرت بها عادة الملوك فى هذه الاعصار على الظنة والتهمة بل يطلب الشهود على المتهم فان قامت عليه البينة الشرعية عاقبه العقوبة الشرعية من غير تعد فدفع الله بهذا الفعل عن الناس من الشر ما يوجد فى غير ولايته مع شدة السياسة والمبالغة فى العقوبة والاخذ بالظنة وامنت بلاده مع سعتها وقل المفسدون ببركة العدل واتباع الشرع المطهر

(2) Il paraît que la même amélioration s'étendit en Égypte et dans tous les pays qui dépendaient de Noureddin. On lit dans une lettre écrite par Saladin à Noureddin au sujet d'une conspiration formée en Égypte et dont il sera question ci-dessous, ces paroles singulières, par lesquelles Saladin se plaint de l'embarras que lui donnaient ces lois, apparemment trop douces pour lui : « A l'égard » des conspirateurs, notre maître sait que, conformément à l'humanité » dont il fait profession, nous épargnons aux accusés les tourmens » douloureux et les peines accablantes; et que lorsque, après une » longue détention, les accusés n'ont vu s'élever contre eux aucun » indice, nous les mettons en liberté, les laissant aller où ils veulent, » bien que le pardon ne fasse qu'augmenter leur audace, et la douceur

Noureddin se trouvait au trésor des finances, il crut découvrir une certaine somme d'argent qui avait été perçue injustement; là-dessus il fit venir les gens du trésor et leur dit: « Cet argent n'appartient pas à nous ni au trésor; il faut » le porter au cadi Kemal-eddin, avec ordre de le rendre à » la personne de qui on le tient. » Quelque temps après, étant retourné au trésor, il retrouva cette même somme. Alors il se mit en colère, et il réitéra aux gens du trésor l'ordre de le porter sur-le-champ à Kemal-eddin et de lui dire ces mots de sa part: « Je sais bien que tu es en état de » te charger de cette injustice; mais moi je n'ai pas les » épaules aussi fortes; je ne veux pas pour cet argent m'atti- » rer une affaire avec le Dieu très-haut. » En conséquence, l'argent fut rendu.

» Une chose plus étonnante que tout le reste, c'est que la justice de Noureddin s'étendit jusqu'après sa mort. Il y avait de son temps à Damas un homme d'origine étrangère qui était venu s'établir en Syrie, attiré par la douceur du gouvernement. Après la mort du prince, et quand Damas tomba au pouvoir de Saladin, se voyant ainsi que tout le peuple en butte à la brutalité et aux vexations des soldats de Saladin, il alla se plaindre à ce prince sans pouvoir obtenir justice. Alors il descendit du château, déchirant ses habits, se frappant la poitrine, pleurant, criant miséricorde et disant: « Ah, Noureddin, Noureddin! si tu pouvais voir de quelle » manière on nous traite, et quels sont les maux qui nous » affligent, sans doute tu prendrais pitié de nous. Qu'est » donc devenue ta justice? » Il s'en allait par la ville criant de la sorte et se dirigeant vers *le torbé* ou mausolée de

---

» leur férocité. » La lettre dont il est question ici est rapportée par le compilateur des *Deux Jardins*, à l'an 569. Voici le texte arabe:

والمولى عالم ان عادة اوليايه المستفادة من ادبه ان لا يبسطوا
عقابا مولما ولا يعذبوا عذابا محكما واذا طال لهم الاعتقال
ولم يجع السوال اطلق سراحهم وخلى سبيلهم ولا يزيدهم العفو
الا ضراوة ولا الرقة عليهم الا قساوة

La torture existait encore dans ces derniers temps à Constantinople. Voyez Mouradgea d'Ohsson, t. VI, p. 254.

Noureddin et suivi d'une multitude innombrable; la rumeur en vint jusqu'à Saladin. « Sauvez le pays, sauvez le peuple, » lui dit-on, sinon il se soulevera. » Saladin ordonna de faire venir cet homme. Il était alors auprès du torbé de Noureddin, tout en pleurs et environné d'une foule immense. Il revint auprès de Saladin et obtint satisfaction. Mais cet homme se mit à pleurer plus fort qu'auparavant. Saladin étonné lui en demanda la raison. « Je pleure, ré- » pondit-il, je pleure un si bon prince, qui nous fait rendre » justice même après sa mort. — Vous avez raison, répliqua » Saladin; oui, tout ce que nous avons appris en fait de » justice, c'est de lui que nous le tenons. »

» Noureddin est le premier qui ait institué une cour de justice (1); c'était un tribunal chargé de prendre connaissance des délits contre les particuliers. Ce qui donna lieu à l'établissement de ce tribunal, c'est que lorsque Noureddin eut fixé sa résidence à Damas, ses émirs, entre autres Schircou, le plus puissant de tous, et qui était comme son collègue à l'empire, achetèrent des terres et abusèrent de leur crédit jusqu'à maltraiter les paysans et le peuple des campagnes. De toute part il s'éleva des plaintes à ce sujet. Le cadi Kemal-eddin satisfit à une partie des demandes; mais il n'osa pas toucher aux gens de Schircou; il se contenta d'en instruire Noureddin. Alors ce prince érigea sa cour de justice, et voulut que justice fût faite sans acception de personnes. Quand la nouvelle de cette institution vint aux oreilles de Schircou, il comprit que c'était contre lui qu'elle était dirigée. Il appela donc ses commis et gens d'affaires et leur dit: « Sachez que ce n'est que pour moi qu'on a créé ce tribunal. » En effet, quel est l'homme en état de braver le cadi Kemal- » eddin, si ce n'est moi? Devant Dieu! s'il m'arrive jamais » d'être cité devant ce tribunal par la faute de quelqu'un » d'entre vous, je le fais mettre en croix. Allez vîte trouver » ceux qui ont quelque grief contre moi; hâtez-vous de » terminer le différent à l'amiable; il s'agit de les satisfaire » à quelque prix que ce soit. » On lui fit observer qu'une telle démarche était imprudente; qu'elle rendrait les réclamans

(1) وكان نور الدين اول من بنى دار الكشف المظالم وسماها دار العدل

encore plus exigeans. « Faites ce que je vous dis, reprit-il; » j'aime mieux perdre tous mes biens, que de me voir citer » comme un malfaiteur devant Noureddin et de me trouver » en procès avec des misérables. » Les gens de Schircou obéirent. Cependant on bâtissait le palais de justice : quand il fut fini, Noureddin s'y rendit et prit séance d'une manière solennelle. Il siégeait deux fois la semaine, assisté du cadi Kemal-eddin et de quelques gens de loi. Comme il n'arrivait aucune plainte contre Schircou, le prince en fut étonné et voulut en savoir la raison. Alors il fut touché jusqu'aux larmes et rendit grâces à Dieu en disant : « Louons Dieu » de ce que nos gens font le bien d'eux-mêmes, sans qu'il » soit besoin de les y contraindre. » Or remarquez, s'écrie l'auteur arabe, combien était belle cette manière d'être juste, combien était grande la crainte qu'inspirait le prince; remarquez aussi combien cette police était sévère, et cela sans qu'il en coûtât une goutte de sang ni la moindre peine à personne (1).

» Noureddin s'acquit aussi un grand nom par sa bravoure et son adresse. Il fut sans contredit le premier homme de son temps dans l'art de la guerre; ses talens dans ce genre étaient comme passés en proverbe. Un nombre infini de gens qui l'ont connu, m'ont assuré n'avoir jamais vu d'homme qui montât à cheval avec autant de grâce que lui; on eût dit qu'il ne faisait qu'un avec le cheval. Il était très-fort au jeu du mail : quand la boule était lancée, et pendant qu'elle était en l'air, il s'avançait bride abattue, et, prenant la boule à la volée, il la renvoyait à l'autre extrémité de la place. Pendant ce mouvement, on ne voyait pas sa main; il frappait la boule avec le mail, sans sortir la main de sa manche, tant il mettait d'aisance à ce jeu (2).

---

(1) Il semble, d'après cela, que cette cour de justice était dans le genre de ce que nous appelons cour d'appel, et qu'elle fut spécialement chargée des affaires qui avaient déjà passé devant les juges ordinaires. Ainsi c'était réellement une cour souveraine; et comme le prince y assistait, le jugement devait être en dernier ressort. La même institution s'étendit, après Noureddin, en Égypte et dans d'autres contrées musulmanes.

(2) On trouvera des détails sur le jeu du mail, tel qu'il se pratique en Orient, dans les *Voyages* de Pietro della Valle, t. III, p. 447 et suiv. et dans le *Voyage* de Chardin, édition de Paris, 1811, t. III, p. 181.

» Pour ce qui concerne sa bravoure, au moment de livrer combat il avait coutume de prendre avec lui deux arcs et deux carquois; puis, s'avançant contre l'ennemi, il se battait comme le dernier des soldats, disant : « Hélas! il » y a bien du temps que je soupire après le martyre sans » pouvoir l'obtenir. » Une fois il fut entendu disant ces paroles par l'imam Kotb-eddin; l'imam lui dit : « Au nom » de Dieu! ne mettez pas votre vie en péril; n'exposez pas » l'islamisme et les musulmans; vous êtes leur soutien, » et si, Dieu nous en préserve! si vous veniez à être tué, » c'en serait fait de nous tous. » Le prince répondit : « Ah! qu'as-tu dit là, Kotb-eddin? Qui pourra sauver l'isla- » misme et notre pays, si ce n'est ce grand Dieu qui n'a » pas d'égal? »

» Noureddin savait, au besoin, recourir à la ruse, à l'artifice, à la supercherie; c'était sur-tout contre les Francs, que Dieu confonde (1)! La plus grande partie des conquêtes qu'il fit, il en fut redevable à la ruse. Un des traits les plus frappans de sa sagesse, c'est la conduite qu'il tint envers un prince arménien appelé Melih, fils de Léon (2). Il ménagea si bien ce prince, qu'il parvint à le mettre tout-à-fait dans ses intérêts; car Melih se joignit à lui contre les Francs. Il disait à ce sujet : « Ce qui m'a engagé à tout mettre en » œuvre pour m'attacher le prince arménien, c'est que ses » états sont fortifiés par la nature et d'un accès difficile. Nul » moyen pour nous d'y pénétrer de force, tandis qu'il en » peut sortir quand il veut et venir ravager nos provinces. » Voyant cela, je n'ai rien épargné pour le séduire; je lui » ai donné des terres considérables, et il s'est mis sous ma » dépendance; il m'a aidé contre les Francs. » Malheureusement, quand Noureddin fut mort, ses successeurs se départirent de cette sage conduite. Qu'en arriva-t-il? les Arméniens envahirent les pays musulmans et causèrent un mal irréparable. »

(1) Voyez-en un exemple dans la manière dont il prit Damas, ci-dessus, p. 105.

(2) C'est celui que Guillaume de Tyr appelle Milo. Voyez cet auteur, lib. xx, cap. 28; voyez aussi la Chronique syriaque d'Aboulfarage, et les *Mémoires sur l'Arménie*, de M. Saint-Martin, t. I, p. 392.

Puisqu'il est ici question de la politique de Noureddin envers certains princes chrétiens, il eût été à desirer que l'auteur arabe fût entré à ce sujet dans quelques nouveaux détails. Nous tâcherons de suppléer à ce silence par un passage du même auteur, rapporté sous la date de l'an 568, et qui sera mieux placé ici.

« Un certain Doulnoun, fils de Danischmend, prince de quelques villes musulmanes situées au nord de la Syrie, ayant été chassé de ses états par Kilig-arslan, sultan d'Icone, s'était mis sous la protection de Noureddin. Or le sultan d'Icone était également musulman, et c'était la coutume de Noureddin de ne jamais entrer de force dans un pays musulman, à moins que d'y être forcé par la nécessité, comme quand il s'agissait de sauver ce pays des mains des chrétiens. Tel avait été le motif qui le porta successivement à s'emparer de Damas, de l'Égypte et d'autres contrées. Lors donc qu'il fut décidé à rétablir Doulnoun dans ses domaines, il commença par faire inviter Kilig-arslan à rendre les pays qu'il avait pris; sur son refus, il employa la force. Alors Kilig-arslan offrit de se soumettre, et demanda la paix avec le pardon de sa faute. Noureddin y consentit, mais à de certaines conditions. Il y en avait entre autres deux sur lesquelles il déclara qu'il serait inflexible; les voici (1):

« Par la première, dit-il, je veux que tu renouvelles entre » les mains de mon envoyé ta profession de foi de l'islamisme, » afin que je puisse en toute sûreté de conscience te laisser » régner sur un pays musulman. Car, entre nous, je ne te » crois pas bon croyant. » En effet, on accusait Kilig-arslan

---

(1) احدها انك تجدد اسلامك على يد رسولى حتى يحل لى اقرارك على بلاد الاسلام فانى لا اعتقدك مومنا وكان قلج ارسلان يتهم باعتقاد مذهب الفلاسفه والثانى اذ طلبت عسكرا الى الغزاة تسيره فانك قد ملكت طرفا كثيرا من بلاد الاسلام وتركت الروم وجهادهم وهادنتهم فاما ان تنجدنى بعسكر لاقاتل بهم الافرنج واما ان تجاهد من يجاورك من الروم وتبذل الوسع فى جهادهم

d'avoir embrassé la secte des philosophes (1). « Par la se- » conde, je veux que tu mettes à ma disposition les troupes » dont j'ai besoin dans la guerre sacrée (la guerre contre les » chrétiens) ; car voilà que tu règnes sur une vaste étendue » de pays, et tu laisses en paix les Grecs tes voisins ; tu ne » leur fais pas la guerre ; bien au contraire, tu traites avec » eux. Ou il faut que tu m'envoies une partie de ton armée » pour que je l'emploie contre les chrétiens, ou tu ne peux » pas te dispenser de tomber sur les Grecs pour t'agrandir à » leurs dépens. » Kilig-arslan répondit : « Je vois bien que » Noureddin en veut sur-tout aux mécréans : qu'à cela ne » tienne ; je ferai ma profession de l'islamisme. » On fut donc bientôt d'accord et l'harmonie se rétablit.

Ce passage remarquable nous montre clairement le caractère et les vues de Noureddin. On y voit d'abord que ce prince faisait de la guerre contre les chrétiens, tant Grecs que Latins, une véritable guerre de religion. A ses yeux, il n'était pas nécessaire d'avoir quelque grief politique à leur opposer, des intérêts à défendre, une agression étrangère à repousser ; il suffisait qu'ils fussent chrétiens, et qu'on fût assez fort pour les écraser. Par une suite de cette même disposition, il se montra dur envers les chrétiens ses sujets. Telle était la manière de voir de Noureddin ; telle fut plus tard celle de Saladin, du moment que celui-ci fut entièrement maître d'agir. Il ne se départit de cette conduite qu'envers les chrétiens orientaux ses sujets, qu'il traita avec douceur et humanité. D'après les principes religieux des mahométans, c'est un devoir pour eux de faire la guerre, et une guerre sans relâche, aux chrétiens ou à tout peuple d'une autre religion que la mahométane : c'est ce qu'ils entendent par la guerre sacrée (2).

Ce passage nous montre encore que Noureddin était dans l'usage d'exiger des princes ses tributaires une espèce de con-

(1) Les musulmans donnent le nom de *phélassefé*, ou philosophes, à ceux d'entre eux qui, rejetant l'Alcoran, ne reconnaissent d'autres lumières que celles de la raison, et admettent ce qui leur plaît des opinions des philosophes, à quelque religion qu'ils aient appartenu d'ailleurs.

(2) Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, tome VI de l'édition in-8°, pag. 50 et suiv.

tingent pour ses guerres contre les chrétiens. En cela il fut aussi imité par Saladin. Mais revenons au portrait de Noureddin; l'auteur arabe reprend ainsi :

« Un des beaux côtés de Noureddin, c'était sa conduite envers les soldats (1) : quand un soldat mourait et qu'il laissait un fils, on investissait le fils du fief occupé par son père, et il l'administrait lui-même, s'il était en âge de le faire; s'il ne l'était pas, on lui adjoignait momentanément un homme intelligent qui le faisait pour lui. Grâces à cette institution, les soldats disaient: « C'est notre bien; il passera à nos enfans; nous » le devons défendre même au péril de notre vie (2). » Ce fut là une des principales causes de la constance que les troupes de Noureddin montrèrent dans les combats et sur les champs de carnage. Le prince faisait tenir registre des noms de chaque soldat, classés par compagnie; il était fait mention sur le registre, des armes, des chevaux, &c. Par-là, il n'était pas à craindre que les émirs, par avarice et cupidité, négligeassent d'entretenir sous les drapeaux le nombre d'hommes qu'ils devaient fournir, ni qu'ils détournassent une partie de l'argent affecté à cet objet. Noureddin disait à ce sujet : « A tout

---

(1) ومن احسن الاراء ما كان يفعله مع اجناده فانه كان اذا توفى احدهم وخلف ولدا اقر الاقطاع عليه فان كان الولد كبيرا استبد بنفسه وان صغيرا رتب معه رجلا عاقلا يثق اليه فيتولى امره الى ان يكبر فكان الاجناد يقولون هذه املاكنا يرثها الولد عن الوالد فنحن نقاتل عنها وكان ذلك سبب عظيم من الاسباب الموجبة للصبر فى المشاهد والحروب

(2) On voit par-là que Nonreddin fut le premier qui rendit les bénéfices militaires héréditaires. Jusque-là ils n'étaient qu'à vie; ils étaient d'ailleurs administrés en régie, et le divan seul en avait la direction (voyez ci-devant, pag. 88). Sous Noureddin, au contraire, ils furent à la disposition des titulaires eux-mêmes. C'est sans doute en conformité de cette institution, que Saladin établit aussi en Égypte des bénéfices héréditaires. On peut consulter, sur ce que Saladin fit à cet égard en Égypte, les trois mémoires de M. Silvestre de Sacy sur le *Système de la propriété foncière en Égypte,* nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions.

» instant nous sommes à la veille d'entrer en campagne : si les » émirs négligent de tenir leurs troupes au complet, il peut » arriver quelque grand malheur à l'islamisme. » Hélas! s'écrie l'auteur, il n'avait que trop raison de penser ainsi; car nous avons vu après sa mort toutes ses craintes se vérifier.

« Ce que Noureddin a fait pour l'islamisme est immense. C'est lui qui a fait reconstruire toutes les forteresses de Syrie, Alep, Hamah, Émesse, Damas, &c. De plus, il bâtit plusieurs colléges à Damas, Alep, &c. Il éleva également plusieurs belles mosquées; celle qu'il fit bâtir à Moussoul est un modèle pour la beauté et la solidité. Ce qu'il y eut de singulier dans la construction de cette mosquée, c'est qu'il en avait remis la direction à un schéikh nommé Omar, homme de bien. On fit observer à Noureddin que ce schéikh n'était guère propre à une pareille commission; mais il répondit : « Quand je confie » ces sortes d'entreprises, à un émir ou à un homme de plume, » il leur arrive souvent de retenir l'argent pour eux, et la mos» quée reste imparfaite. Au moins je suis sûr que celui-ci ne » me trompera pas. Dans tous les cas, s'il pèche, la faute en » sera à lui et non à moi. »

« On est encore redevable à Noureddin de la fondation de plusieurs hôpitaux, entre autres du grand hôpital de Damas. Cet établissement est très-vaste et doté de riches revenus. J'ai été à même de voir par mon expérience qu'il n'a pas été fait seulement pour les indigens, mais pour tous les musulmans en général, riches et pauvres. Une fois que je revenais tout malade d'un pélerinage à Jérusalem, je demandai un médecin; on m'adressa à celui du grand hôpital. Je me rendis sur-le-champ à l'hôpital, et je trouvai le médecin qui écrivait des ordonnances. Du plus loin qu'il me vit, il vint à moi d'un air riant, et me demanda ce que je voulais; je lui expliquai mon mal. Aussitôt il écrivit une recette, puis il prépara des médicamens et me dit : « Mon apprenti va vous les » porter. » — « Mais, lui dis-je, Dieu merci, je puis bien me » passer de vos drogues; je suis assez riche pour ménager le » bien des pauvres. » A ces mots, le médecin me regarda et dit : « Eh! Monsieur (1), je ne doute pas que vous ne puissiez » vous passer de nos drogues; mais ici personne ne dédaigne

(1) يا مولاى.

» les bienfaits de Noureddin. Par Dieu! il n'y a pas jusqu'aux » enfans de Saladin et à ses émirs qui n'envoient chercher » leurs médicamens à cet hôpital. » — « J'ignorais cela, » repris-je. » Il répliqua : « C'est que Noureddin a voulu être » utile à tous les musulmans, riches et pauvres. »

« C'est encore Noureddin qui a bâti les khans ou hôtelleries le long des grandes routes. Maintenant on peut voyager en sûreté, et l'on sait où déposer ses effets (1). Il fit aussi construire des tours et des lieux d'observation le long des frontières. Au moindre mouvement de l'ennemi, on lâchait un pigeon, et les musulmans avertis se mettaient sur leurs gardes. Ce fut là une très-bonne idée de Noureddin et une des plus utiles ; Dieu lui fasse miséricorde!

« Il construisit pareillement, dans plusieurs de ses provinces, des hermitages et des monastères pour les sophis. Il affecta à l'entretien de ces religieux des terres considérables, et leur assigna de bons revenus. Son plaisir était de converser avec les chefs de moines : il les appelait auprès de lui, les recevait d'un air ouvert, les traitait avec respect; du plus loin qu'il les apercevait, il se levait par égard pour eux, il les embrassait, les faisait asseoir à ses côtés sur le même sofa. Il marquait les mêmes égards aux docteurs de la loi, aux oulamas, tant il avait une haute idée de leur dignité, tant étaient grands le respect et l'estime qu'il leur portait. Quelquefois il les réunissait chez lui, et alors l'entretien roulait sur quelque matière de religion. Aussi les dévots et les gens pieux accoururent auprès de lui des pays les plus éloignés; il en vint même du Corassan et d'autres régions. En un mot, les gens pieux eurent la plus haute place dans l'esprit du prince, la place la plus honorable. Ce fut au point que les émirs en devinrent jaloux; plusieurs fois ils se plaignirent à Noureddin, et cherchèrent à noircir ces religieux dans son esprit. Ces discours affligèrent beaucoup le prince. Si l'on venait à relever devant lui quelque faute des sophis, il disait : « Mais » quel est l'homme impeccable? Il n'y a d'impeccable que celui » qui a fait son temps (2). »

---

(1) L'hiver on couche dans ces hôtelleries; l'été on dort en plein air. Ce sont les mêmes édifices qu'on appelle plus ordinairement *caravanserais*.

(2) C'est-à-dire, probablement, celui qui est mort.

« J'ai ouï dire qu'un jour qu'un de ses émirs tint un propos outrageant sur le compte de l'imam Kotb-eddin, Noureddin se fâcha et dit : « Mettons que ce que tu dis soit vrai : cet » imam a de quoi couvrir les fautes que tu lui imputes, et » bien d'autres encore ; je veux dire sa science, sa piété : mais » toi et tes pareils, vous avez le double des défauts que vous » attribuez à l'imam, et vous n'avez rien qui vous les fasse » pardonner. Si tu avais du bon sens, tu t'occuperais de tes » propres faiblesses et non de celles des autres. Quoi! je » veux bien supporter vos sottises, qui ne sont compensées » par aucune vertu, et je ne supporterais pas celles de cet » imam, supposé qu'elles soient réelles, lorsqu'elles sont ra- » chetées par tant de bonnes qualités? Mais il y a plus : par » Dieu! je ne crois pas un mot de ce que tu dis, et qu'il ne » t'arrive plus de parler de la sorte ; car je te châtierais sévè- » rement. »

« Il fonda à Damas un collége où l'on enseignait la science des traditions (1), et affecta des biens considérables à l'entretien des maîtres et des élèves. Il est le premier, à notre connaissance, qui ait créé un établissement de ce genre. Il érigea aussi dans ses états des écoles pour les orphelins, et pourvut à la subsistance des maîtres et des élèves. Dans plusieurs des mosquées qu'il bâtit, il établit des fondations pour ceux qui devaient y lire l'Alcoran, et il dota les orphelins chargés de ce ministère. C'est encore le premier exemple de ce genre (2).

« Il était naturellement grave et d'un maintien qui en imposait. Il était, comme on dit, sévère sans dureté, et bon sans faiblesse. En un mot, il réunit en lui ce qu'on ne vit jamais

---

(1) On appelle ainsi les paroles sorties de la bouche de Mahomet. Ces paroles sont très-respectées, et les musulmans en font chaque jour l'application aux détails de la vie ; elles font autorité dans la morale et le dogme. Voyez notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 58.

(2) L'auteur ajoute qu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire en l'année 608 de l'hégire [1211 de J. C.], les revenus des fondations pieuses instituées par Noureddin s'élevaient à la somme de neuf mille pièces d'or de Tyr par mois, et que, de tout cet argent, il n'y en avait pas une seule partie qui ne provînt d'un bien légitime, soit pour le fond, soit pour la forme, puisqu'il provenait de la part de Noureddin au butin fait sur les Francs.

dans un autre, et se fit également respecter de tout le monde. Par exemple, aucun émir n'eût osé s'asseoir devant lui, s'il n'en avait donné l'ordre. Il ne faisait d'exceptions à cet égard que pour Ayoub, père de Saladin. Et pourtant, malgré tant de grandeur, du moment qu'il apercevait un docteur de la loi, un sophi, un faquir, il se levait pour lui faire honneur. Il courait au-devant de lui, le faisait asseoir à ses côtés, faisant pour lui ce qu'il eût fait pour une personne de sa propre famille. S'il lui arrivait de répandre quelque grâce sur un homme de cette espèce, il disait: « Oh! pour ceux-là, ils » ont droit aux faveurs du gouvernement: quand ils nous » demandent quelque chose, c'est qu'ils en sont dignes. »

« Ses fêtes et assemblées étaient telles qu'on dit qu'étaient celles de notre prophète Mahomet, c'est-à-dire qu'elles réunissaient la politesse des manières à une extrême retenue. Les *femmes* (1) en étaient sévèrement bannies. On y parlait de matières de sciences ou de religion, ou de quelques traits de piété, ou encore de la guerre à faire aux infidèles. Mais les choses changèrent de face après la mort de Noureddin. J'ai ouï dire que lorsque Saladin fut maître de Damas, un jour que le hafez (2) Aboul-cassem se trouvait à une de ses fêtes, il entendit des discours d'une inconvenance et d'une grossièreté qui passaient toute mesure. En vain il esaya de lier conversation avec Saladin, comme il faisait naguère avec Noureddin; il ne put jamais se faire entendre. Tous parlaient à-la-fois et personne ne voulait écouter. Aboul-cassem, dégoûté, se retira chez lui; et comme Saladin le pressait de venir à ses assemblées, il lui répondit: « En » vérité, je suis dégoûté de vos assemblées. Quand je suis » chez vous, je me crois chez quelque misérable. On n'écoute » pas celui qui parle; on ne répond pas à celui qui adresse » la parole. Hélas! ces réunions présentaient un aspect bien » différent sous Noureddin; nous étions devant lui *comme*

---

(1) حرم. Ce mot pourrait se dire également de tout objet défendu par la religion; car, chez les musulmans, les mots *femme* et *objet défendu* peuvent se dire l'un pour l'autre.

(2) On appelle ainsi celui qui a appris l'Alcoran par cœur. Les musulmans attribuent de grands avantages à ce titre. On peut consulter notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 212 et suiv.

» *quelqu'un qui aurait l'oiseau sur la tête* (1). Quand il par-
» lait, nous l'écoutions en silence; et si nous lui adressions
» la parole, il y prêtait attention. » En conséquence, Saladin ordonna à ses émirs d'être désormais plus réservés devant Aboul-cassem. Mais en voilà assez pour montrer combien il régnait d'ordre chez Noureddin, jusque dans les moindres détails du gouvernement.

« Il nous reste à parler de son amour pour la religion, et de son zèle à la maintenir dans sa pureté. Il donnait à cet objet un soin tout particulier, allant sur-le-champ au remède, et ne laissant pas aux novateurs le temps de propager leurs mauvaises doctrines. Il était inexorable sur ce point, disant : « Quoi! nous veillons à la sûreté des routes contre les voleurs
» et les brigands, bien que le mal qui en provient ne soit
» que secondaire, et nous ne défendrions pas la religion!
» Nous ne la préserverions pas de toute atteinte, elle qui est
» la base de tout! » Un jour il apprend qu'il y avait à Damas un homme appelé Joseph, fils d'Adam, qui partageait l'erreur de ceux qui *assimilent Dieu à la créature* (2), et qui, par un extérieur modeste et recueilli, cherchait à faire des prosélytes. Aussitôt il le fait venir, le fait monter sur un âne, et ordonne de le promener par toute la ville, suivi de gens chargés de le souffleter, et d'un héraut qui criait : « Ainsi on
» récompense ceux qui prêchent l'erreur en matière de reli-
» gion. » Ensuite il le bannit pour toujours de la ville.

Tel est le tableau que fait l'auteur de l'Histoire des Atabecs, des qualités de Noureddin. On conviendra qu'il a passé les bornes de la louange; et pourtant il est assez d'accord avec les auteurs chrétiens contemporains. Guillaume de Tyr, racontant la mort de Noureddin, s'exprime ainsi (3) : « Alors

(1) C'est-à-dire, aussi posés et d'un air aussi grave que quelqu'un qui tiendrait un oiseau perché sur sa tête, ou sur lequel l'oiseau viendrait de lui-même se placer comme sur un corps sans vie. Cette expression est très-familière aux écrivains arabes. On en trouvera l'explication dans l'édition de Hariri, par M. de Sacy, pag. 489. Voyez aussi la *Vie de Saladin*, par Boha-eddin, p. 235, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, p. 7, 849 et 938.

(2) Ce sont les anthropomorphites, hérétiques du Ier siècle de l'église chrétienne, qui attribuaient à Dieu une forme humaine, des bras, des jambes, &c.

(3) Liv. XX, ch. 33.

mourut Noureddin, le plus grand ennemi du nom chrétien; au demeurant, prince juste, rusé, sage et religieux, suivant les principes de sa religion. » Cependant, si l'on excepte les musulmans de Syrie, personne ne regretta Noureddin, pas même les gens de sa famille, à cause de l'espèce de despotisme qu'il exerçait sur eux. Quand la nouvelle de sa mort arriva en Mésopotamie, plusieurs musulmans furent dans la joie. On lit avec surprise, dans la Chronique syriaque d'Aboulfarage, que le neveu de Noureddin, Saif-eddin, prince de Moussoul, fut si satisfait de cet événement, qu'il fit publier dans ses états la permission, pour tous ses sujets, de se divertir et de boire *jusqu'à l'ivresse.* Ainsi passe la gloire du monde!

## § XXXII.

Situation de Saladin. — Nouvelle invasion des chrétiens en Égypte.

*Suite de l'année 569 [1174 de J. C.].* Nous laisserons d'abord parler l'auteur de l'*Histoire des Atabecs :*

« Noureddin ne laissa en mourant qu'un fils nommé Malek-saleh Ismaël, lequel n'avait pas encore atteint l'âge de puberté. Aussitôt les émirs et les chefs du gouvernement se disputèrent l'autorité: j'ai ouï dire que, dès que Noureddin eut rendu le dernier soupir, Kemal-eddin assembla les émirs et leur dit: « Vous savez que Saladin a été jusqu'ici le vassal de » Noureddin; il est de notre intérêt de ne rien faire sans le » consulter: nous devons le traiter comme un de nous; autre- » ment il se révoltera, et vous savez qu'il est plus fort que » nous tous. » Ces paroles ne firent aucune impression sur les émirs; au contraire, ils craignirent que, si Saladin avait la moindre part aux affaires de la Syrie, il ne finît par s'emparer de toute l'autorité. Cependant Malek-saleh reçut peu de temps après une lettre de Saladin, dans laquelle ce lieutenant félicitait le prince sur son avénement, et où il lui jurait obéissance. A la lettre étaient jointes quelques pièces d'or frappées au coin du nouveau souverain.

» En ce moment, Saladin était fort inquiet sur la possession de l'Égypte; une conspiration formidable venait d'éclater contre lui, et les chrétiens se disposaient à faire une nouvelle invasion. Ces événemens sont ainsi racontés par Ibn-alatir.

« Un grand nombre d'Égyptiens, regrettant le gouvernement de leurs anciens califes, avaient formé le dessein de les rétablir. A la tête de la conjuration était un poëte distingué de l'Arabie, appelé Omara; quelques soldats de l'armée de Saladin s'unirent aux mécontens; les chefs du complot essayèrent même de mettre dans leurs intérêts les Francs de Syrie et de Sicile: « Accourez promptement, leur écrivirent-» ils; plusieurs des soldats de Saladin sont d'accord avec » nous : si Saladin sort du Caire pour vous combattre, ils » l'abandonneront à la première occasion, et nous nous » emparerons de la capitale; si, au contraire, Saladin reste » dans la ville et se contente d'envoyer contre vous son » armée, nous nous jetterons sur lui et nous nous saisirons » de sa personne. »

« Tout fut convenu entre les chrétiens et les Égyptiens; il ne restait plus qu'à voir arriver les Francs. Tout-à-coup, par un effet de la bonté divine, un prédicateur de mosquée, appelé Zin-eddin, qui était de la conspiration, alla révéler le complot à Saladin. La division s'était élevée parmi les conjurés : on était d'accord sur le choix du calife; mais plusieurs émirs à-la-fois prétendaient à la dignité de visir. On remarquait parmi eux les enfans de ceux qui avaient déjà exercé cette dignité. C'est ce qui porta le prédicateur Zin-eddin à se séparer des conjurés. Saladin lui ordonna d'user de dissimulation et de faire comme s'il persévérait dans les mêmes dispositions, afin qu'il pût se tenir au courant de tout. Sur ces entrefaites, un député du roi de Jérusalem étant venu sous les apparences de l'amitié, mais en effet pour se concerter avec les rebelles, Saladin le fit observer et s'assura de ses desseins perfides. En même temps, il fit arrêter les principaux conjurés, entre autres Omara, qui fut mis en croix (1). Les parens du dernier calife furent placés en lieu de sûreté; à l'égard des soldats qui avaient trempé dans le complot, Saladin fit semblant de tout ignorer (2). Quand la nouvelle de ces événemens ar-

---

(1) Émad-eddin cite au nombre des conjurés un chrétien arménien, astrologue de son métier, qui avait promis à l'entreprise le plus heureux succès, et qui fut mis en croix comme les autres.

(2) Il avait éclaté vers le même temps une terrible insurrection dans la Haute-Égypte. Malek-adel, frère de Saladin, fut obligé de marcher avec une armée contre les rebelles : le plus grand nombre périt dans les supplices; le reste, effrayé, se soumit.

riva en Syrie, les Francs n'osèrent plus remuer. Mais les chrétiens de Sicile se trouvaient déjà en mer, et ils ne tardèrent pas à paraître à la vue d'Alexandrie. On était alors au 26 de doulhaggia [fin de juillet], deux mois seulement après la mort de Noureddin.

« Celui qui régnait à cette époque en Sicile, se nommait Guillaume II. La flotte chrétienne se composait de deux cents navires remplis de guerriers (1) et de trente-six bâtimens destinés au transport des chevaux. Six autres vaisseaux portaient les machines, et quarante autres les provisions. Le nombre des guerriers se montait à cinquante mille fantassins et à quinze cents cavaliers. C'était le cousin du roi qui avait le commandement de l'expédition.

» A la vue de cette flotte formidable, les habitans d'Alexandrie furent frappés de terreur. Les Francs abordèrent sans obstacles et se déployèrent autour de la ville. Alexandrie n'avait en ce moment qu'une faible garnison. On se hâta d'envoyer demander des secours à Saladin. Le premier jour, les habitans eurent à soutenir un combat qui dura depuis le matin jusqu'au soir; le lendemain le combat recommença avec une nouvelle fureur : mais déjà les troupes musulmanes qui gardaient les villes voisines arrivaient successivement. Les habitans attaquèrent le troisième jour l'armée chrétienne en poussant de grands cris, et Dieu leur accorda la victoire. Ce combat dura jusqu'à la nuit. Au moment qu'ils rentraient, pleins de joie, il se présenta un courrier qui annonçait la prochaine arrivée de Saladin. Aussitôt les habitans, oubliant les fatigues de la journée, retournent à l'action ; on eût dit qu'ils avaient Saladin à leur tête, et que Saladin était témoin de leurs exploits. Les Francs furent mis en fuite; leurs bagages pris. Plusieurs chrétiens qui essayèrent de regagner leurs vaisseaux à la nage, se noyèrent; enfin quelques-uns des vaisseaux furent, à la faveur de la nuit, percés par les musulmans et coulés bas. Restaient encore trois cents cavaliers chrétiens retranchés sur une colline; ils furent tous tués ou faits prisonniers. Ainsi Dieu délivra les musulmans de la malice des

(1) On lit dans une lettre de Saladin au calife de Bagdad, qu'au nombre des guerriers chrétiens étaient des Vénitiens, بنادقة, des Pisans, بياسنه, et des Génois, جنويه. Cette lettre se trouve dans la compilation des *Deux Jardins*.

Francs; ainsi il enveloppa ces infidèles dans leurs propres filets.

« Saladin se trouvant dès-lors rassuré sur la possession de l'Égypte, put donner toute son attention à l'état de la Syrie.

## § XXXIII.

Nouvelle politique de Saladin. — Il s'empare de Damas et se rend indépendant.

*An 570 [1174 et années suivantes].*

Tandis que l'Égypte était menacée d'un entier bouleversement, la Syrie et la Mésopotamie n'étaient pas plus tranquilles. Il est dit, dans l'*Histoire des Atabecs*, que Noureddin, au moment de sa mort, avait appelé en Syrie les guerriers de la Mésopotamie, afin de marcher avec les Syriens contre l'Égypte. A la tête des troupes de la Mésopotamie était son neveu, Saif-eddin, prince de Moussoul. A peine Noureddin eut fermé les yeux, que son neveu prit possession des villes possédées par Noureddin au-delà de l'Euphrate. Les émirs de Syrie étaient uniquement occupés de leurs intérêts particuliers; Saladin seul eût pu mettre obstacle à cette invasion; mais les émirs ne songèrent pas même à l'instruire de ce qui se passait. Quand Saladin eut appris ces événemens, il écrivit une lettre pleine de reproches au jeune Malek-saleh. Il en adressa une autre aux émirs, où il leur disait: « Noureddin » m'a confié le gouvernement de l'Égypte, parce qu'il n'avait » trouvé personne parmi vous en état de tenir ma place. Nul » doute que, s'il n'était pas mort si promptement, il ne m'eût » aussi chargé de la conduite de son fils. Je vois bien que » vous voulez vous servir de l'amitié du prince à mon pré» judice. Vous me forcerez d'aller à Damas pour lui faire ma » cour; et alors je vous traiterai comme vous méritez. »

Sur ces entrefaites, les Francs de la Palestine étant venus attaquer Panéas, les émirs de Syrie jugèrent plus convenable de satisfaire les chrétiens. Au rapport d'Ibn-alatir, ils envoyèrent aux Francs un député qui leur parla ainsi: « Re» tirez-vous et vivons tous en paix: sinon nous appellerons le » prince de Moussoul; nous nous adresserons également à » Saladin, qui est maître de l'Égypte, et vous serez attaqués » par tous les côtés. Vous savez que Saladin a craint jusqu'ici

» de faire cause commune avec Noureddin ; mais aujourd'hui » il n'est plus dirigé par la même politique ; et si nous le prions » de vous attaquer, il le fera avec empressement. » Pour achever de persuader les Francs, on leur offrit une somme d'argent : les Francs comprirent combien ces raisons étaient justes ; ils acceptèrent l'argent et se retirèrent.

Cependant Saladin, à la première nouvelle de l'invasion des chrétiens, s'était mis en marche avec son armée. Quand il sut que les émirs de Syrie avaient eu recours aux négociations, il entra dans une grande colère et offrit au fils de Noureddin de tenir tête lui-même aux chrétiens. La vérité est, remarque l'auteur arabe, que Saladin cherchait par-dessus tout une occasion de prendre les armes et d'envahir la Syrie. Ce fut cette considération qui engagea les émirs à négocier ; car ils craignaient Saladin, et ils craignaient aussi Saif-eddin.

Saladin écrivit, sur ces entrefaites, une lettre foudroyante aux émirs. Ibn-aboutaï nous l'a conservée ; la voici : « Je » viens de recevoir la nouvelle du traité conclu avec les » Francs. Ce traité n'oblige que le souverain d'Alep et de » Damas, puisque les autres princes musulmans n'y ont pas » pris part : et cependant les chrétiens sont nos ennemis » communs. On a fait servir à cet acte criminel les richesses » consacrées à la défense de la cause divine et au salut de » notre nation. C'est un crime contre Dieu, contre son pro» phète, contre tous les hommes de bien. Quand cette nou» velle nous est parvenue, nous sommes restés en suspens, ne » sachant si nous devions avancer ou reculer. Demeurer en » repos, c'était encourager les chrétiens des pays non compris » dans le traité (1) à envahir aussi les terres musulmanes. » Licencier notre armée, c'était s'exposer à ne pouvoir la réunir » de nouveau. Cependant l'ennemi est toujours en haleine : il » ne dort pas ; loin de reculer, il avance toujours. Semblable » au lion, il ne perd jamais sa proie de vue ; son activité ne » se relâche pas. Si une fois notre peuple se met en colère, » il donnera des marques de son indignation. Toute notre » ambition est de sauver l'islamisme. Nous retiendrons notre

(1) Il s'agit ici de la principauté d'Antioche et du comté de Tripoli. Le traité précédent ne regardait véritablement que le royaume proprement dit de Jérusalem.

» armée sous les armes, de peur que l'ennemi, à la faveur de » l'argent que vous lui avez donné, ne se jette sur les terres » musulmanes. Cet argent a sans doute augmenté son audace; » mais lorsqu'il saura que notre armée reste sous les dra» peaux, il n'osera rien entreprendre. »

Cette lettre ne corrigea pas les émirs. L'esprit d'insubordination devint tel, que Malek-saleh, pour jouir de quelque tranquillité, quitta Damas et se retira dans Alep. Alors les émirs se jetèrent dans les bras du prince de Moussoul; sur son refus, ils recoururent à Saladin. « Pour celui-ci, s'écrie l'auteur de l'*Histoire des Atabecs*, il n'hésita pas; il se mit tout de suite en route pour la Syrie, et s'empara de Damas. Il disait agir dans les intérêts du malheureux Malek-saleh, n'ayant d'autre intention que d'affranchir ce jeune prince de la tyrannie de ses officiers et de lui rendre toute son autorité. Il se passa alors, continue l'auteur, bien des choses dont je fus témoin; mais je n'en parlerai pas. C'est le cas de dire ce que disait quelqu'un, dans une circonstance semblable: *Il arriva ce qui arriva; interprète-le en bien et ne m'en demande pas davantage.* »

Ces paroles montrent la profonde douleur que l'auteur que nous citons éprouva de la ruine du fils de Noureddin. Fils d'un homme attaché au service de Zengui et de Noureddin, il ne put voir sans peine la chute de leur descendant; il s'indigna de la marche astucieuse de Saladin; mais il n'a point osé exprimer sa pensée entière; il craignait d'être en butte à la vengeance des princes de la famille de Saladin sous lesquels il écrivait. Aussi son récit, qui jusqu'ici nous a été si utile, perd dès ce moment la plus grande partie de son intérêt. C'est, au reste, le même auteur que nous avons cité sous le nom d'Ibn-alatir, et dont l'ouvrage, en forme d'histoire générale, nous fournira encore des renseignemens précieux.

On lit dans Aboulféda que, lorsque Saladin se fut emparé de Damas, il marcha vers Emesse, qui ouvrit ses portes; il prit encore Hamah, puis alla attaquer Malek-saleh lui-même dans Alep. En vain on eut recours au poignard des bâténiens ou assassins: les sectaires que Senan leur chef envoya contre Saladin se trompèrent de victime (1). En vain l'on s'adressa

(1) Il s'agit ici des sectateurs du Vieux de la Montagne. Il se passa alors un trait de fanatisme dont l'histoire heureusement offre

à Raymond, comte de Tripoli; Raymond s'avança jusqu'à Émesse; mais apprenant que Saladin venait contre lui, il se retira.

Cependant une armée formidable s'avançait de la Mésopotamie, commandée par Saif-eddin. Saladin offrit de rendre les villes qu'il avait prises, à l'exception de Damas, qu'il consentait à gouverner au nom de Malek-saleh. Sur le refus de Saif-eddin, il fallut en venir aux mains. Saladin remporta une victoire complète. Dès lors Malek-saleh n'eut plus d'autre ressource que de demander la paix. Saladin conserva toutes ses conquêtes et régna à-la-fois sur l'Égypte et la meilleure partie de la Syrie : il régna en toute souveraineté; c'est ce qu'indique le titre de *sultan*, que Saladin prit alors, et par lequel il est désigné par les écrivains de l'époque (1). Tous ces changemens furent sanctionnés par le suffrage du calife de Bagdad.

---

peu d'exemples. Nous allons laisser parler le compilateur des *Deux Jardins* : « Les premiers sectaires qui, au siége d'Alep, essayèrent d'assassiner Saladin, ayant été découverts et mis à mort, Senan en envoya d'autres. Saladin assiégeait alors le château d'Ezaz aux environs d'Alep. Les émissaires de Senan se mêlèrent dans son armée et en partagèrent les travaux, attendant une occasion favorable. L'occasion se fit attendre quelque temps; enfin un jour Saladin s'étant assis pour examiner les travaux, un des sectaires se jeta sur lui et le frappa à la joue avec un couteau. Au sang qui coula, les assistans furent glacés d'effroi. Déja l'assassin avait terrassé le prince et allait l'achever, lorsqu'il fut tué par un émir. Aussitôt un autre sectaire accourut et périt de même; il en vint un troisième qui fut tué également. » Le sultan, ajoute l'auteur, se retira dans sa tente couvert de sang et ne se laissa plus désormais approcher si facilement; la terreur était générale et chacun craignait son voisin.

(1) Le mot de *sultan* appartient à la langue arabe et signifie proprement *puissance*. Il servit, dans l'origine, à désigner les princes qui, à l'époque de l'abaissement des califes de Bagdad, exercèrent l'autorité temporelle, et qui jouissaient d'une espèce de suprématie sur tous les émirs et les commandans de province. En ce sens, il n'y avait qu'un sultan comme il n'y avait qu'un calife. L'un était le maître du temporel, comme l'autre était maître du spirituel. Lorsqu'il se fut formé en Égypte une nouvelle maison de califes, il s'éleva en même temps une nouvelle dignité de sultan; les visirs des califes du Caire s'étaient arrogé ce titre. Aussi Saladin, ayant été nommé visir, aurait pu suivre leur exemple; mais comme il affectait le plus grand respect pour l'autorité du calife de Bagdad et pour celle de

Ainsi Saladin arriva au terme de ses desirs : on voit que ce fut aux dépens du fils de son ancien bienfaiteur. Aboulfarage rapporte dans sa Chronique syriaque que les chrétiens scandalisés envoyèrent un député à Saladin pour lui reprocher son ingratitude. « Ils n'est pas séant, lui dirent-ils, » de rendre le mal pour le bien, et de traiter ainsi le fils de » ton maître. » Les chrétiens auraient mieux fait de s'opposer les armes à la main à un accroissement de puissance qui devait leur être si funeste. Mais à cette époque, l'anarchie existait dans leurs conseils, et ils n'avaient pas d'autre mobile que les plus vains caprices.

## § XXXIV.

### Guerres de Saladin contre les chrétiens.

*An 573 [1177]*. Les hostilités ayant recommencé entre les musulmans et les chrétiens, Saladin se rendit d'Égypte en Palestine avec son armée. Arrivé à Ascalon, il divisa ses troupes, afin d'occuper plus de pays. Pour lui, il se dirigea vers Ramla, sur les bords d'une rivière qu'il voulait traverser. Mais à peine une partie de ses soldats eut passé, que les Francs se présentèrent en armes; au rapport d'Ibnalatir, « il n'eut que le temps de faire ses dispositions. Son neveu Taki-eddin vint se placer devant lui et commença le combat. Plusieurs guerriers périrent dans l'action, entre autres le fils de Taki-eddin, jeune homme de la plus grande beauté. Son père lui ayant ordonné de charger l'ennemi, il le fit avec beaucoup d'ardeur et se couvrit de gloire; mais ayant chargé de nouveau, il fut tué et mourut martyr; Dieu lui fasse miséricorde! Les musulmans furent mis dans une déroute complète. Saladin fut même sur le point d'être tué par un chrétien qui pénétra jusqu'à lui et qui fut massacré

Noureddin, il refusa de prendre ce titre, et attendit d'être entièrement indépendant. Il est bon d'ajouter que dès ce temps-là le titre de sultan commençait à perdre de son éclat, et que plus tard il s'avilit tellement, qu'il devint l'apanage des simples émirs.

sous ses yeux. Ils se retira, mais lentement, afin de donner aux fuyards le temps de le joindre. Ensuite il reprit le chemin de l'Égypte. La plupart des fuyards et des bêtes de somme périrent dans les sables du désert. Le sultan lui-même éprouva d'horribles souffrances; les vivres et l'eau lui manquèrent; il arriva au Caire dans l'état le plus déplorable (1). Pendant ce temps, ceux de ses soldats qui s'étaient dispersés sur le territoire chrétien pour piller, étaient massacrés ou faits prisonniers; d'autres s'égarèrent dans le désert. De toute l'armée qui était partie d'Égypte, il ne se sauva presque personne. J'ai vu, ajoute l'auteur, une lettre écrite de la main de Saladin à son frère Touranschah, dans laquelle le sultan parlait des dangers qu'il avait courus; elle commençait par ce vers :

« Je pensais à toi pendant que les impitoyables javelots » s'abreuvaient de mon sang. »

« Le sultan disait que, plus d'une fois, la mort s'était présentée à lui dans toute son horreur, et que s'il voyait encore la lumière, il en était redevable à Dieu, dont les secrets sont impénétrables. En effet, ajoutait-il, quel est l'être qui se conserve à la vie sans une expresse permission de Dieu? »

Un auteur chrétien, l'historien Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, attribue l'éclatant succès de l'armée chrétienne à un miracle de la puissance céleste. Après avoir fait remarquer que Baudouin, qui régnait alors sur la Palestine, était encore fort jeune et qu'il était atteint de la lèpre, il poursuit ainsi : « Cependant le jeune prince n'hésita pas à marcher au-devant de l'ennemi. Mais avant d'engager le combat, il mit pied à terre, et, se prosternant devant la sainte croix, il implora avec larmes le secours divin. Le

(1) L'historien Émad-eddin, qui était alors au Caire, fait le récit le plus singulier : « Au premier bruit de la défaite de Ramla, dit-il, le gouvernement fit répandre dans toutes les rues la nouvelle d'une grande victoire. Je sortis pour m'assurer de la vérité, et j'entendis un homme qui criait : *Réjouissez-vous, braves gens ; le sultan est arrivé en bonne santé*. A ces mots, je me doutai de ce qui était arrivé. Néanmoins la nouvelle produisit un bon effet : on se hâta de la transmettre aux provinces à l'aide des pigeons; elle fit taire les mauvaises langues et tranquillisa les esprits. » En lisant ce récit, ne croit-on pas assister à ce qui se passait en France il y a plusieurs années?

Seigneur suscita un vent violent qui porta la poussière dans les yeux des musulmans et les mit en fuite (1). »

Pour ce qui concerne les grandes pertes essuyées par Saladin, Boha-eddin fait observer avec raison que le sultan ne possédait à cette époque aucune place en Palestine, ce qui le mit dans la nécessité de se retirer jusqu'en Égypte, et rendit sa retraite à travers le désert désastreuse.

Saladin fut extrêmement sensible à cet échec. Makrizi rapporte que, dans sa douleur, il jura de s'abstenir du *nouba* jusqu'à ce qu'il eût vengé l'honneur de ses armes. Le nouba, chez les Orientaux, est le droit qu'a tout souverain de faire jouer cinq fois par jour sa musique particulière à sa porte; c'est un des droits inhérens à la royauté; et le prince témoignait par-là le desir de renoncer à tous ses priviléges honorifiques jusqu'à ce qu'il se fût lavé d'une telle souillure.

Pendant que ces événemens se passaient en Palestine, une autre armée chrétienne était allée faire le siége de Hamah. Les chrétiens avaient reçu de grands secours d'Occident. On remarquait dans leurs rangs un comte de Flandre nommé Philippe. Pour les musulmans de Syrie, suivant la remarque d'Ibn-alatir, ils avaient pour toute défense Touranschah, frère de Saladin, prince mou, qui résidait à Damas et qui ne songeait qu'à ses plaisirs : le commandant de Hamah était lui-même tombé malade; cependant la garnison, redoublant de courage, opposa une résistance invincible. Les Francs se portèrent alors contre Harem, dans la principauté d'Alep. L'émir de Harem, appelé Kemeschtekin, ayant encouru la disgrace de Malek-saleh, avait été arrêté, et les habitans avaient levé l'étendard de l'indépendance. Les Francs assiégèrent Harem pendant quatre mois. Enfin ils se contentèrent d'une somme d'argent que leur remit Malek-saleh et se retirèrent. Quant à la ville, elle rentra sous la domination du fils de Noureddin.

Kemeschtekin, dont il vient d'être parlé, était, suivant Kemal-eddin, originaire des contrées d'Occident. Attaché au service de Noureddin, il était parvenu à une grande puissance, et avait été pendant quelque temps le premier

---

(1) Bromton, historien anglais contemporain, explique aussi cette victoire par un miracle. Voyez au tome I.er de la *Bibliothèque des Croisades*, page 733.

ministre de son fils Malek-saleh. Une des causes de sa ruine, c'est qu'on l'avait accusé d'être resté chrétien au fond du cœur, et d'entretenir en ce moment d'étroites relations avec les Francs de la Palestine. On lui reprochait d'avoir mis en liberté tous les chrétiens faits prisonniers sous Noureddin, et d'avoir ainsi mis en péril la cause de l'islamisme. Dans le nombre des captifs, se trouvait Renaud de Châtillon, qui devint bientôt seigneur de Carac, et qui se rendit fameux dans la suite. Malek-saleh fit mettre Kemeschtekin à mort.

Quand les chrétiens vinrent attaquer Harem, ils étaient en paix avec Malek-saleh; mais, ainsi que nous l'apprend le compilateur des *Deux Jardins*, il avait été convenu par le traité précédent, que si, dans l'intervalle, les Francs recevaient quelque secours d'Occident, il leur serait permis de reprendre les armes. Voilà sans doute pourquoi les Francs avaient cru devoir profiter de l'arrivée du comte de Flandre. On ne peut expliquer une conduite si singulière que par l'humeur belliqueuse des guerriers d'Occident, qui, n'allant en Palestine que pour faire la guerre, auraient souffert impatiemment toute mesure pacifique.

Il paraît que Saladin ne voulait pas reconnaître une telle politique. Dans une lettre qu'il écrivit alors au calife de Bagdad, il se plaint amèrement de la violation de la trève. Aussi l'année suivante, quelques soldats chrétiens étant tombés entre ses mains, il leur fit couper la tête. Son secrétaire Émad-eddin, qui se trouvait présent à cette exécution, rapporte que Saladin s'adressa de préférence aux hommes pieux et dévots de l'armée. Le sultan, ajoute-t-il, me commanda d'en faire autant; mais je le refusai. Je demandai seulement le plus jeune des prisonniers, que je fis élever auprès de moi.

*An 574 [1179].* Les chrétiens, au rapport d'Ibn-alatir, allèrent, pour se venger, mettre à feu et à sang le territoire de Damas. Le roi de Jérusalem marchait à leur tête. A cette nouvelle, Saladin fit partir son neveu Ferokhschah, qui remporta sur les Francs une victoire éclatante. Les chrétiens perdirent plusieurs de leurs chefs, entre autres Honfroi de Thoron, célèbre par sa prudence et sa bravoure.

L'année suivante fut marquée par une horrible stérilité. Les émirs, suivant le compilateur des *Deux Jardins*, conseillaient à Saladin d'accorder quelque repos à ses peuples; mais il répondit : « Dieu nous a fait un devoir de la guerre

» sacrée; c'est à lui de pourvoir à nos besoins. Ses préceptes » sont des ordres; ses promesses un gage assuré. Faisons » notre devoir, et Dieu fera le sien. Celui qui néglige Dieu, » Dieu le néglige. »

Les Francs avaient construit une forteresse sur les bords du Jourdain, près de Panéas, au lieu nommé le *gué de Jacob*; leur intention était de faire de là des courses sur les terres de la principauté de Damas. Saladin, au rapport d'Ibn-alatir, s'avança avec son armée et en vint aux mains près de Panéas. Le combat fut terrible. Le roi de Jérusalem lui-même commandait l'armée chrétienne; les Francs furent entièrement vaincus. Plusieurs d'entre eux perdirent la vie; plusieurs furent faits prisonniers : au nombre de ces derniers, on remarquait les grands maîtres du Temple et de l'Hôpital (1); on distingua encore le fils de Sardan, seigneur de Ramla et de Naplouse (2). Ferokhschah eut beaucoup de part à cette victoire; il courut les plus grands dangers; il disait s'être fait en cette occasion l'application de ces deux vers de Motenabbi :

« Si la victoire doit se décider, c'est sans doute en faveur de celui qui se présente à la mort, lorsqu'elle est entourée de victimes;

---

(1) Il est souvent question des hospitaliers et des templiers dans les auteurs arabes. Les premiers sont appelés اسبتاريه, ou *ospetarié*, mot qui est l'équivalent de celui d'*hospitalier*. Pour les templiers, ils sont désignés sous une dénomination tout-à-fait extraordinaire; c'est celle de دويه et داويه, ou bien, celle de ديويه, mots qui doivent se prononcer *davié* ou *divié*, et dont l'origine est inconnue. Voyez, au reste, l'extrait d'Émad-eddin, publié par Schultens à la suite de l'*Histoire de Saladin*, par Bohaeddin, p. 24 et p. 18, note 52.

(2) Ce seigneur, ajoute l'auteur arabe, se racheta moyennant la somme de cent mille pièces d'or et la liberté de mille prisonniers musulmans. Le même auteur a dit précédemment, à propos du combat de Ramla, que le docteur musulman Issa, homme qui jouissait de la faveur de Saladin, ayant été fait prisonnier, le sultan donna pour sa rançon soixante mille pièces d'or. On peut remarquer à cette occasion combien, depuis la première croisade, le numéraire avait augmenté. Auparavant on eût à peine donné pour la personne d'un souverain ce qu'on sacrifiait maintenant pour la personne d'un particulier ou du moins d'un simple seigneur.

» De celui qui fait peu de cas de la vie, tandis que les glaives retentissent sur les têtes des braves (1). »

Après une si importante victoire, Saladin n'eut pas de peine à réduire la forteresse du gué de Jacob; elle fut démolie. Il est dit dans la compilation des *Deux Jardins*, que le sultan avait d'abord offert aux templiers chargés de garder la forteresse, soixante mille pièces d'or, ensuite cent mille, s'ils voulaient la raser. Ce fut sur les représentations de son neveu Taki-eddin qu'il se décida à employer la force des armes.

## § XXXV.

### Nouvelles conquêtes et usurpations de Saladin en Syrie et en Mésopotamie.

*An 577 [1181] et années suivantes.* Le fils de Noureddin mourut à Alep, âgé de dix-neuf ans, ne laissant pas de postérité. Alep était tout ce qui lui restait des anciens états de son père. Ce prince était fort pieux; on lit dans Kemal-eddin qu'à son lit de mort, son médecin, qui était Juif, lui ordonnant de prendre du vin, il répondit : « Notre prophète » a déclaré que Dieu ne peut placer le salut de son peuple » dans un objet que sa loi défend. Comment être sûr que le » vin me sauvera, et qu'immédiatement après en avoir bu » je ne serai pas appelé devant Dieu pour lui rendre compte » d'un tel péché? Dieu me préserve d'un tel malheur! Il » viendrait maintenant un ange du ciel pour me dire que le » vin est le seul remède possible, que je n'en userais pas. »

Malek-saleh choisit pour successeur son cousin Ezz-eddin, prince de Moussoul. Ezz-eddin était le prince le plus puissant de la maison des atabecs, et Malek-saleh espérait qu'un

---

(1) فان تكن الدولات قسما فانها
لمن ورد الموت الزوام تدول
لمن هون الدنيا على النفس ساعة
وللبيض فى هام الكماة صليل

tel souverain saurait défendre son héritage contre les entreprises de Saladin ; mais il en arriva autrement. Un frère d'Ezz-eddin, nommé Émad-eddin, prince de Singar, se prétendant lésé, força son frère à lui céder Alep et à recevoir Singar en échange.

Saladin était alors en Égypte. Quand il sut que le prince de Moussoul avait été choisi pour régner sur la principauté d'Alep, il fut affligé, et dit : « Voilà qu'Alep m'échappe » des mains ! » Apprenant ensuite qu'Alep était cédée au frère d'Ezz-eddin, il s'écria : « Pour cette fois, Alep est à » nous ! » Les courtisans étonnés lui demandèrent la raison de ce changement ; il répondit : « C'est qu'Ezz-eddin a » à sa disposition des hommes et de l'argent, au lieu que » son frère n'a ni argent ni hommes. » Il fit aussitôt ses préparatifs.

Mais avant d'entrer en campagne, il crut devoir mettre le calife de Bagdad dans ses intérêts. Le compilateur des *Deux Jardins* nous a conservé la lettre qu'il écrivit en cette occasion au pontife. Saladin fait un tableau pathétique de sa situation et de la nécessité où il se trouvait de prendre les armes ; ensuite il ajoute : « Au calife seul appartient la su- » prématie sur tous les pays de la terre. Alep faisait partie » des provinces dont votre serviteur fut, il y a quelques » années, investi par vous : si jusqu'ici nous avons négligé » d'en prendre possession, c'est par égard pour la mémoire » de Noureddin ; mais à présent que le dernier rejeton de » Noureddin est mort, la justice veut que chacun rentre dans » ses droits et jouisse de son bien. » Un des principaux griefs que Saladin alléguait contre Malek-saleh et les autres princes de la famille de Noureddin, c'est que tous entretenaient des relations avec les Francs et avec les bateniens ou assassins. « De tels princes, disait-il, auraient dû être, par le fait » même, déchus de toute autorité. » Saladin opposait à cette conduite la sienne propre. Il rappelle les services qu'il avait rendus au calife ; la destruction des califes d'Égypte, ennemis de ceux de Bagdad ; la soumission de l'Égypte, la conquête d'un grand nombre de villes chrétiennes. Il finit par déclarer que dans tout cela il n'avait en vue aucun intérêt personnel, mais la défense de la religion outragée.

Le sultan se mit en marche au commencement de l'année 578 [1182], et fit d'abord quelques courses sur le territoire chrétien du côté de Tibériade et de Béryte. Il avait

intention d'attaquer Béryte par terre, tandis que sa flotte l'aurait attaquée par mer. En effet, Béryte, par son port commode, aurait offert à ses vaisseaux un sûr abri sur les côtes de Syrie; mais la flotte n'arrivant pas, Saladin reprit ses premiers desseins.

Le sultan voulait sur-tout se venger du prince de Moussoul, qu'il savait être en relation d'amitié avec les Francs. On apprend par une lettre de Saladin au calife, rapportée dans la compilation des *Deux Jardins*, que le prince de Moussoul avait fait avec les chrétiens un traité d'alliance pour douze années, et s'était obligé à leur payer annuellement une somme de dix mille pièces d'or. De plus, il avait promis de les aider à reconquérir Panéas et les autres places qu'ils avaient perdues. De leur côté, les Francs s'engageaient à attaquer Saladin en Syrie, en Égypte, en un mot en tous lieux.

Saladin mit dans ses intérêts les petits princes de Mésopotamie dont les états avoisinaient ceux du souverain de Moussoul; ensuite il s'empara d'Édesse, d'Amide, de Singar. Il ne restait presque plus au prince de Moussoul que sa capitale.

Saladin, ayant vainement assiégé Moussoul, repassa l'Euphrate et vint attaquer Alep. Émad-eddin, qui régnait sur cette ville, fit d'abord de la résistance; les habitans, pleins d'attachement pour la mémoire de Zengui et de Noureddin, montraient la plus grande ardeur : à la fin, Émad-eddin, craignant de succomber, traita secrètement avec Saladin, et consentit à retourner dans son ancienne principauté de Singar.

Ce traité déplut beaucoup aux habitans d'Alep; ce qui les choquait le plus, c'est qu'on eût osé mettre en balance deux villes telles qu'Alep et Singar. Dans leur colère, ils se livrèrent aux injures et aux brocards contre Émad-eddin. Kemal-eddin cite ces deux vers, qui se chantaient dans les rues au bruit du tambour et d'une bruyante musique :

« Mes chers amis, laissez-moi faire; Émad-eddin est vraiment fou :

» Il cède Alep en échange des villes de Singar et de Nisibe (1). »

---

(1) احباب قلبى لا تلومونى هذا عماد الدين مجنون
فايض بسنجار القلعة حلب وزاده المولى نصيبين

Nulle part cependant Saladin ne rencontra de la résistance. Le gouverneur seul de Harem refusa de se soumettre, et menaça de livrer la place aux chrétiens; mais ses soldats indignés se jetèrent sur lui et le remirent garrotté au sultan. Dès ce moment, Saladin posséda sans partage l'Égypte, la Nubie, l'Arabie-Heureuse et la Syrie jusqu'à l'Euphrate; il eut même à sa disposition les forces d'une partie des princes de la Mésopotamie. Songeant déjà à la guerre terrible qu'il devait entreprendre contre les chrétiens, il avait stipulé dans son traité avec Émad-eddin, que celui-ci se reconnaîtrait son vassal et entretiendrait à son service un certain nombre de guerriers; qu'il viendrait même en personne toutes les fois qu'on l'appellerait. Il imposa les mêmes conditions à tous les princes avec lesquels il traita dans la suite.

Pendant ce temps, les colonies chrétiennes étaient en proie à l'anarchie, et aucune mesure n'était prise pour prévenir le danger commun. L'expédition la plus importante est celle que fit Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, sur les côtes de la Mer Rouge.

Renaud, suivant Ibn-alatir, desirant reprendre la ville d'Éla, située au nord de la Mer Rouge, fit transporter de Carac quelques navires à dos de chameau. On les mit ensuite en mer, et l'on commença le siége de la place; en même temps il fit faire des courses sur toute la côte. Comme les chrétiens ne s'étaient jamais montrés dans ces parages, les musulmans furent attaqués à l'improviste, et les Francs firent un immense butin. Les chrétiens s'avancèrent jusqu'aux environs de la Mecque et de Médine. A cette nouvelle, Malek-adel, frère du sultan, lequel gouvernait alors l'Égypte, équipa une flotte dont il donna le commandement à un émir nommé Hossam-eddin Loulou. Loulou commença par délivrer Éla; ensuite, se portant contre les chrétiens qui couraient la Mer Rouge, il les surprit sur la côte orientale, se disposant à envahir la Mecque et Médine. Aussitôt il fondit sur eux. En vain les chrétiens effrayés mirent pied à terre; Loulou les poursuivit dans les montagnes voisines et les passa au fil de l'épée. Le petit nombre de ceux qui échappèrent au massacre, furent envoyés les uns à la Mecque, où les pélerins musulmans les égorgèrent à la place des brebis et des agneaux qu'ils ont coutume d'immoler chaque année; les autres en Égypte, où ils périrent de la main des sophis, des dévots et des docteurs de la loi.

On lit dans l'ouvrage de Mogir-eddin, que le nombre des chrétiens qui avaient pris part à cette malheureuse expédition, était d'environ trois cents, sans compter un grand nombre d'Arabes apostats qui s'étaient joints à eux. Leur intention était d'exhumer le corps de Mahomet, enterré à Médine, et de l'emporter dans leur pays, afin d'ôter aux musulmans ce but de leur pélerinage. Ils n'étaient plus qu'à une journée de distance de cette ville, lorsqu'ils furent exterminés.

Quoi qu'il en soit, Saladin manifesta la plus violente colère, lorsqu'il apprit cette expédition, qu'il regardait comme sacrilége. Il paraît que ce fut par son ordre qu'on usa de tant de rigueur envers les prisonniers chrétiens. Il écrivit à Malek-adel une lettre qui se trouve dans la compilation des *Deux Jardins*, et où il disait : « Les infidèles ont violé le » berceau et l'asile de l'islamisme; ils ont profané notre » sanctuaire; ils l'ont souillé de leurs regards. Prenons garde » que les prisonniers et les Arabes qui ont fait route avec » eux ne servent plus tard de guide à ceux qui nourriraient » le même dessein. Ce serait nous rendre inexcusables aux » yeux de Dieu et aux yeux des hommes; toutes les langues » s'éleveraient en imprécations contre nous en Orient comme » en Occident. Purgeons donc la terre de ces hommes qui » la déshonorent; c'est un devoir sacré pour nous : purgeons » l'air de l'air qu'ils respirent, et qu'ils soient voués à la » mort. »

Saladin vint attaquer Renaud dans Carac. N'ayant pu réduire la place, il retourna l'année suivante avec une armée formidable et mit tous les pays environnans à feu et à sang. Déjà même il était maître des faubourgs de Carac, lorsque l'armée chrétienne s'avança au secours de la place. Il marcha à la rencontre de l'ennemi; mais les Francs, qui ne cherchaient qu'à délivrer la ville, se retranchèrent dans des lieux inexpugnables et refusèrent le combat. Saladin fut obligé de renoncer à son dessein, et se porta vers Damas, brûlant et dévastant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Ainsi s'écoulèrent les années 578, 579 et 580 de l'hégire. L'année suivante, Saladin se porta de nouveau en Mésopotamie et recommença le siége de Moussoul; il était décidé à ne mettre bas les armes que lorsque toute la Mésopotamie aurait reconnu ses lois. Sur ces entrefaites, il tomba dangereusement malade. Le prince de Moussoul consentit à le reconnaître comme son suzerain et à lui fournir toutes les

troupes dont il aurait besoin. Saladin, ne voyant plus parmi les princes musulmans d'ennemi en état de lui faire ombrage, accorda la paix et reprit le chemin de la Syrie pour tourner tous ses efforts contre les chrétiens.

## § XXXVI.

**État du royaume de Jérusalem. — Préparatifs de Saladin pour l'attaquer.**

Nous voici arrivés au moment de la ruine des colonies chrétiennes d'Orient. Cette époque est grande pour les musulmans. Aussi les détails que nous offrent les écrivains arabes sont extrêmement abondans. Tel fut l'enthousiasme qu'inspirèrent les succès de Saladin, que tous les écrivains du temps ont tenu à honneur de les faire connaître. Notre intention n'est pas de répéter tout ce qu'ils ont dit; il suffira de faire comme nous avons fait jusqu'ici, c'est-à-dire, d'extraire les faits et les circonstances dignes de mémoire, négligeant ce qui ne s'adresserait qu'à une curiosité stérile.

*An 582 [1186]*. Ibn-alatir fait observer que la première cause du malheur des chrétiens fut la confusion qui se manifesta à cette époque dans le gouvernement. « Le roi Baudouin, dit *le Lépreux,* se voyant sans enfant, laissa le trône à un fils de sa sœur nommée Sibylle; et comme ce fils était encore en bas âge, il lui choisit pour tuteur Raymond, comte de Tripoli. Aucun seigneur chrétien n'était alors plus puissant que Raymond; outre le comté de Tripoli, il possédait encore Tibériade du chef de sa femme. Aucun ne jouissait de plus de considération, et ne la méritait davantage par sa bravoure et sa prudence. Il prit donc en main les rênes du gouvernement et administra en qualité de régent. Sur ces entrefaites, le jeune roi mourut et le sceptre passa aux mains de sa mère. Ainsi le comte de Tripoli, qui s'était flatté d'être roi, fut déçu dans ses espérances; la reine avait épousé un chrétien d'Occident nommé Guy, et lui mit la couronne sur la tête. La cérémonie eut lieu en présence du patriarche, des prêtres, des moines, des hospitaliers, des templiers et des barons du royaume : tous jurèrent obéissance au nouveau roi; il n'y eut que Raymond qui trouva cette conduite extraordinaire. Peu de temps après, le nouveau roi lui ayant demandé compte de l'emploi des deniers publics, il répondit

que ce qu'il avait dépensé, il l'avait fait pour le bien de l'état. Mais cette demande avait irrité son mécontentement, et il parut vouloir se séparer de la cause des chrétiens; il écrivit même à Saladin pour implorer son appui. Le sultan fut très-aise de cette division et promit au comte de l'aider à s'emparer du trône. Il lui renvoya sans rançon plusieurs chrétiens de ses sujets qui étaient prisonniers entre les mains des musulmans, et gagna tellement Raymond par ses manières, qu'il le mit tout-à-fait dans ses intérêts. »

Émad-eddin remarque que ces divisions furent la principale cause du triomphe de l'islamisme et de l'avilissement des chrétiens. A l'en croire, Raymond, dès avant la mort du jeune roi, avait tenté de s'emparer du trône; ce furent les templiers qui l'en empêchèrent. Il ajoute que Raymond était si dévoué à Saladin, qu'il se serait fait musulman s'il n'avait craint de mécontenter ses sujets. Il alla même jusqu'à envoyer ses troupes ravager les terres du roi de Jérusalem, de concert avec les troupes musulmanes.

Une autre cause du malheur prochain des chrétiens, selon Ibn-alatir, c'était la conduite de Renaud, seigneur de Carac. Renaud, peu de temps auparavant, se trouvant pressé par Saladin dans Carac, avait demandé la paix en suppliant; Saladin l'avait accordée : mais cette année, comme il vint à passer près de Carac une riche caravane musulmane, Renaud ne put résister à la tentation de s'en emparer, et l'enleva avec tout ce qu'elle possédait. A cette nouvelle, Saladin lui écrivit pour lui rappeler ses sermens, et le menaça du plus terrible châtiment; mais Renaud resta sourd à toutes les remontrances. Alors Saladin jura de se venger de Renaud, s'il l'avait jamais entre les mains.

*An 583 [1187].* « Le sultan, continue Ibn-alatir, fit un appel général à ses guerriers; il écrivit à Mousseul en Mésopotamie, à Arbeles au-delà du Tigre, en Égypte, en Syrie, invitant tous les musulmans à la guerre sacrée. Pour lui, il quitta Damas au commencement de cette année (mois de mai) avec sa garde particulière, et se rendit du côté de Carac, pour protéger la marche des pélerins qui se rendaient du nord de la Syrie à la Mecque et à Médine; ensuite il forma le siége de Carac.

» Sur ces entrefaites, son fils Afdal, auquel il avait laissé le corps de l'armée, remporta un éclatant succès sur les chrétiens. Par ses ordres, une partie de l'armée, conduite

par Modaffer-eddin, prince de Haran et d'Édesse, passa le Jourdain et se jeta sur les campagnes d'Acre. Les musulmans et les chrétiens en vinrent aux mains près de Séforié. Dieu se déclara pour l'islamisme; les Francs furent tués ou faits prisonniers : au nombre des premiers, se trouva le grand-maître des hospitaliers, chevalier illustre et ennemi juré des musulmans. Le comte de Tripoli ne porta aucun secours aux chrétiens. Les musulmans, à leur retour, ayant traversé les terres de Tibériade, où le comte était alors, il les laissa passer avec leur butin. » Ce combat fut, selon l'expression du compilateur des *Deux Jardins*, le commencement des bénédictions pour les musulmans (1).

« Saladin, à la nouvelle de cette victoire, quitta le siége de Carac et vint rejoindre l'armée principale. Déjà étaient rassemblées toutes ses forces et celles de ses tributaires; dans la revue qu'il fit, il compta dix mille cavaliers de troupes réglées, non compris les volontaires (2). Le sultan rangea aussitôt son armée en ordre de bataille; il forma un centre, une aile gauche, une aile droite, une avant-garde et une arrière-garde, et arriva dans cet état à Akhouané sur le territoire de Tibériade.

» A cette nouvelle, les Francs réunirent aussi toutes leurs forces; ils cherchèrent même à ramener le comte de Tripoli. Le patriarche et quelques-uns des prêtres, des moines et des chevaliers allèrent le trouver. « Sans doute, lui dirent-ils, » vous avez embrassé la foi de Mahomet; sans cela vous n'auriez pas souffert ce que les musulmans viennent de faire : ils » ont tué les templiers et les hospitaliers; ils ont passé sur les » terres de Tibériade, et vous les avez laissés faire. » A ces mots les gens du comte se déclarèrent pour le patriarche; et comme le comte faisait des difficultés, le patriarche le menaça de l'excommunier et de dissoudre son mariage avec la princesse de Tibériade. Alors le comte s'humilia et demanda pardon. Il se réconcilia avec le roi de Jérusalem, et tous les chrétiens, cavalerie et infanterie, se portèrent aussitôt vers les plaines de Séforié.

---

(1) C'est celui que les auteurs chrétiens nomment *combat de Nazareth*.

(2) Émad-eddin, dans son enthousiasme, compare cette armée au genre humain tout entier assemblé pour le jugement dernier.

» Saladin, ayant appris cette nouvelle, assembla ses émirs et leur demanda conseil. La plupart étaient d'avis de se borner à affaiblir les chrétiens par le pillage et l'incendie de leurs campagnes; mais un d'entre eux dit: « Moi je suis d'avis » que nous envahissions leurs terres, que nous les dévastions » par le fer et par le feu, et que, si nous rencontrons l'ennemi, » nous en venions aux mains : il est temps de faire cesser » les propos outrageans qu'on tient en Mésopotamie sur » notre compte; on y dit que nous évitons à dessein de » combattre les chrétiens, que nous serions bien plus zélés » s'il s'agissait de faire la guerre à des musulmans. Notre » intérêt est de nous signaler par quelque exploit éclatant » et de faire taire les mauvaises langues (1). » A ces mots, Saladin prit la parole et parla ainsi : « Moi je suis d'avis que » nous en venions à une action générale. Les affaires ne se » mènent pas au gré des hommes. Nous ignorons jusqu'où » s'étend le terme de notre vie. Gardons-nous de renvoyer » cette armée avant de lui avoir offert l'occasion de signaler » son zèle pour la religion (2). » En conséquence, l'armée quitta son camp d'Akhouané et laissa Tibériade derrière, s'avançant vers l'occident dans la direction de Séforie. Quand Saladin fut arrivé près des chrétiens, il monta sur une colline pour les observer. Comme aucun d'eux ne se montra, comme aucun ne sortit de sa tente, il laissa là son armée; et prenant avec lui quelques troupes seulement, il alla se jeter sur Tibériade. La citadelle seule résista; la ville fut prise et livrée aux flammes. Saladin, en faisant cette expédition, n'eut pour but que d'attirer les chrétiens hors de leurs positions; ce moyen lui réussit. A la nouvelle de l'incendie de Tibériade, les Francs tinrent conseil, et la plupart proposèrent de marcher au secours de la citadelle. Alors le

(1) Ceci doit faire allusion à l'esprit de mécontentement qui régnait alors en Mésopotamie, où Saladin s'était montré si acharné contre les princes du sang de Zengui et de Noureddin.

(2) فقال صلاح الدين الراى عندى ان نلقى بجمع المسلمين جمع الكفار فان الامور لا تجرى بحكم الانسان ولا نعلم قدرا لنا فى اعمارنا ولا ينبغى ان نفرق هذا الجمع الا بعد بذل الجهد فى الجهاد

comte de Tripoli parla ainsi : « Tibériade appartient à mon » épouse et à moi ; Saladin y a fait ce qu'il a voulu. La citadelle » seule tient encore et ma femme y est maintenant enfermée » avec mes enfans : cependant qu'il prenne, s'il veut, la » citadelle avec ma femme ; j'y consens d'avance ; mais, pour » Dieu ! retournons sur nos pas. Jamais les musulmans ne » se sont présentés avec un appareil aussi nombreux et aussi » terrible. Il sera impossible à Saladin de se maintenir dans » Tibériade ; il faudrait qu'il s'y enfermât avec toute son » armée, chose à laquelle ses troupes ne consentiront jamais, » par le desir qu'elles ont de revoir leurs foyers ; et alors » nous reprendrons sans peine la ville. » Ainsi parla Raymond. Là-dessus Renaud, seigneur de Carac, se leva, et se tournant vers le comte, il lui dit : « Vous cherchez à nous » faire peur des musulmans. Apparemment vous êtes pour » eux ; sans cela vous ne parleriez pas ainsi. Quant à ce que » vous dites de leur grand nombre, la quantité de bois ne » nuit pas au feu. — Je serai des vôtres, reprit le comte ; si » vous avancez, j'avancerai ; si vous reculez, je reculerai. » Vous verrez ce qui en arrivera (1). » Il fut donc décidé qu'on marcherait vers Tibériade.

A cette nouvelle, au rapport d'Émad-eddin, Saladin se réjouit et dit : « Nous avons atteint notre but ; nous l'em» porterons par les armes. Si nous venons à bout de battre » l'ennemi, ni Tibériade, ni aucune des places chrétiennes » ne pourront nous résister ; toutes les forces ennemies se» ront détruites. » En effet, continue Émad-eddin, les chrétiens avaient dégarni toutes leurs places pour rassembler plus de monde. Par-là ils étaient parvenus à former une armée de plus de cinquante mille hommes. Saladin commença par invoquer le secours de Dieu, et alla rejoindre

(1) Le comte avait raison, et tout prouve qu'il était revenu de bonne foi à la cause des chrétiens. A cet égard, la plupart des auteurs latins sont d'accord. Voyez entre autres le témoignage de Raoul de Coggeshale, tome I de la *Bibliothèque des Croisades*, page 354. Cependant Émad-eddin fait tenir en cette occasion à Raymond un tout autre langage ; il prétend que le comte, apprenant l'incendie de Tibériade, s'écria : « Nous ne pouvons demeurer plus » long-temps ici ; il faut marcher tout de suite à l'ennemi. Si la cita» delle de Tibériade est prise, tout est perdu. Je ne puis me résigner » à un tel sacrifice. »

son armée. On était alors au jeudi 23 de rebi second [2 juillet 1187 de J. C.]. Les Francs s'étaient dirigés vers Tibériade, semblables à des montagnes en mouvement ou aux flots d'une mer agitée. Le sultan se plaça devant eux, ayant le lac de Tibériade derrière. En ce moment la chaleur du jour était brûlante; l'ennemi paraissait accablé; il souffrit de la disette d'eau; car la cavalerie musulmane, répandue sur les deux ailes, lui fermait l'accès au lac. Le sultan veilla toute la nuit et ordonna aux archers de remplir leurs carquois; il en fit distribuer quatre cents charges. Soixante-dix archers furent désignés pour aller sur le champ de bataille, et donner des flèches à ceux qui en manqueraient. Au point du jour, les arcs retentirent, les cordes résonnèrent. Les musulmans montrèrent un courage opiniâtre. En vain les Francs firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage vers les eaux. Déjà ils étaient tourmentés par la soif et embrasés par la chaleur du jour. Cette première attaque eut lieu un vendredi. Les Francs parurent supporter la soif avec constance et courage. Ils avaient bu toute l'eau des outres; ils avaient mis à sec leurs vases; ils avaient épuisé *jusqu'à l'eau des larmes*, et déjà ils allaient succomber à leurs maux, lorsque la nuit survint. Ils passèrent cette nuit dans leur camp, ne sachant ce qu'ils devaient faire. Cependant ils ne se laissèrent point abattre, et ils se dirent entre eux : « Demain nous trouverons de l'eau avec nos » épées. »

Ibn-alatir représente au contraire les chrétiens comme tristes et sans courage, et comme disposés à prendre la fuite s'ils avaient trouvé une issue. Quant aux musulmans, ajoute-t-il, ils étaient impatiens d'en venir aux mains. Jusque-là ils avaient éprouvé quelque crainte; mais alors ils furent pleins d'espoir. Ils passèrent la nuit à s'exciter les uns les autres. On eût dit que déjà ils sentaient souffler le vent de la victoire. Toutes les fois qu'ils jetaient les yeux sur les Francs, ils les voyaient, contre leur coutume, faibles et abattus. Eux, au contraire, s'animaient mutuellement et brûlaient de combattre. Toute la nuit ils louèrent le Seigneur et le glorifièrent.

## § XXXVII.

**Bataille de Hittin ou Tibériade. — Destruction de l'armée chrétienne.**

Enfin le samedi 25 de rébi second 583 [4 juillet 1187 de J. C.], les deux armées en vinrent à une action décisive. Écoutons Ibn-alatir.

« Le samedi matin, les musulmans sortirent de leur camp en ordre de bataille; les Francs s'avançaient aussi, mais déjà affaiblis par la soif qui les tourmentait. De part et d'autre l'action commença avec fureur. La première ligne musulmane lança une nuée de flèches, sembable à une nuée de sauterelles. Les flèches firent un grand ravage parmi les cavaliers chrétiens. L'infanterie chrétienne s'était ébranlée pour se porter vers le lac et y faire de l'eau. Aussitôt Saladin courut se placer sur son passage, animant les musulmans de la voix et du geste. Tout-à-coup un des jeunes mameloucks du sultan, emporté par son ardeur, s'élança sur les chrétiens, et après des prodiges de bravoure fut tué. Les musulmans s'avancèrent pour venger sa mort, et firent un grand carnage des infidèles. Bientôt il n'y eut plus pour les chrétiens d'espoir de salut. Le comte de Tripoli essaya de se frayer un passage (1): Taki-eddin, neveu du sultan, était placé en face; quand il vit le comte s'avancer en désespéré, il fit ouvrir les rangs, et le comte se sauva avec sa suite. L'armée chrétienne était alors dans une situation horrible. Comme le sol où elle combattait était couvert de bruyères et d'herbes sèches, les musulmans y mirent le feu et allumèrent un vaste incendie. Ainsi la fumée, la chaleur du feu, celle du jour et celle du combat, tout se réunit contre les chrétiens. Ils

(1) Aboulfarage, à l'exemple de quelques auteurs chrétiens latins du temps, dit dans sa Chronique syriaque que cette fuite était concertée, et que les musulmans ne laissèrent passer Raymond qu'à cause de l'intelligence qui régnait entre eux et lui. La même accusation est répétée dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, où le comte est comparé au traître *Judas, qui vendit son maître.* Ainsi ce sont les auteurs chrétiens qui ont montré le plus d'acharnement contre le comte de Tripoli. Au reste, Raymond ne put survivre au désastre de l'armée chrétienne et mourut peu de temps après de douleur.

furent si consternés, que peu s'en fallut qu'ils ne demandassent quartier. A la fin, voyant qu'il n'y avait plus de salut, ils fondirent sur les musulmans avec tant d'impétuosité, que sans le secours de Dieu on n'aurait pu leur résister. Cependant, à chaque attaque, ils perdaient du monde et s'affaiblissaient; enfin ils furent entourés de toute part et repoussés jusqu'à une colline voisine, près du hameau de Hittin. Là ils essayèrent de dresser quelques tentes et de se défendre. Tout l'effort du combat se porta de ce côté. Les musulmans s'emparèrent de la grande croix que les chrétiens appellent *la vraie croix*, et dans laquelle se trouve un morceau de celle sur laquelle ils prétendent que fut attaché le messie (1). La perte de cette croix leur fut plus sensible que tout le reste; dès-lors ils se regardèrent comme perdus. Le roi n'eut bientôt plus autour de lui sur la colline que cent cinquante cavaliers des plus braves. Afdal était alors auprès du sultan son père. « J'étais, disait-il lui-même dans la suite, à côté » de mon père quand le roi des Francs se fut retiré sur la » colline; les braves qui étaient autour de lui fondirent sur » nous et repoussèrent les musulmans jusqu'au bas de la

(1) Les musulmans ne veulent pas croire que J. C. soit mort sur la croix. Ils disent qu'au moment où les Juifs allaient le faire mourir, Dieu envoya un de ses anges pour l'appeler au ciel et mit à sa place un homme du commun qui fut crucifié pour lui. Consultez notre *Description du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 181. Voici comment Émad-eddin, qui se trouvait présent à la bataille, raconte la prise de la vraie croix : « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'impies se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes; ils la portaient les jours de grande solennité; et lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre; celui qui l'aurait abandonnée ne pouvait plus jouir de la paix de l'âme. La prise de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi; rien ne put les consoler de cette perte. Ils l'adorent; elle est leur Dieu; ils se prosternent devant elle et l'exaltent dans leurs cantiques. En la possédant, ils croient jouir de tous les biens de la terre; ils la racheteraient volontiers de leur propre sang; ils espéraient par son moyen obtenir la victoire. Ils ont aussi des croix de métal qu'ils gardent dans leurs maisons, et devant lesquelles ils font des prières. »

» colline. Je regardai alors mon père et j'aperçus de la tris- » tesse sur son visage. *Faites mentir le diable!* cria-t-il aux » soldats en se prenant la barbe. A ces mots, notre armée se » précipita sur l'ennemi et lui fit regagner le haut de la col- » line; et moi de m'écrier plein de joie, *Ils fuient, ils fuient!* » Mais les Francs revinrent à la charge et s'avancèrent de » nouveau jusqu'au pied de la colline, puis furent repoussés » encore une fois; et moi de m'écrier derechef, *Ils fuient,* » *ils fuient!* Alors mon père me regarda et me dit : *Tais-* » *toi; ils ne seront vraiment défaits que lorsque le pavillon* » *du roi tombera.* Or, il finissait à peine de parler que le » pavillon tomba. Aussitôt mon père descendit de cheval, » se prosterna devant Dieu et lui rendit grâces en versant » des larmes de joie. »

» Voici comment le pavillon du roi tomba. Quand les Francs retirés sur la colline attaquèrent les musulmans avec tant de furie, c'est qu'ils souffraient horriblement de la soif et qu'ils voulaient s'ouvrir un passage. Se voyant repoussés, ils descendirent de cheval et s'assirent par terre. Alors les musulmans montèrent sur la colline et renversèrent la tente du roi. Tous les chrétiens qui s'y trouvaient furent faits prisonniers. On remarquait dans le nombre, outre le roi, le prince Geoffroy son frère, Renaud, seigneur de Carac, le seigneur de Gébail, le fils de Honfroi, le grand-maître des templiers et plusieurs hospitaliers et templiers. En voyant le nombre des morts, on ne croyait pas qu'il y eût des prisonniers; et en voyant les prisonniers, on ne croyait pas qu'il y eût des morts. Jamais les Francs, depuis leur invasion en Palestine, n'avaient essuyé une telle défaite. Moi-même un an après je passai sur le champ de bataille et j'y vis les ossemens amoncelés. Il y en avait aussi d'épars çà et là, sans compter ce que les torrens et les animaux carnassiers avaient emporté sur les montagnes et dans les vallées. »

L'historien Émad-eddin, qui se trouva à cette bataille, remarque avec étonnement que, tant que les cavaliers chrétiens purent se tenir à cheval, ils restèrent intacts; car ils étaient couverts de la tête aux pieds d'une sorte de cuirasse tissue d'anneaux de fer qui les mettait à l'abri des coups; mais quand le cheval tombait, le cavalier était perdu. « Cette bataille, ajoute l'auteur, se livra un samedi. Les chrétiens étaient des lions au commencement du combat, et ne furent plus à la fin que des brebis dispersées. De tant de milliers

d'hommes il ne s'en sauva qu'un petit nombre. Le champ de bataille était couvert de morts et de mourans : je traversai moi-même le mont Hittin; il m'offrit un horrible spectacle. Je vis tout ce qu'une nation heureuse avait fait à un peuple malheureux. Je vis l'état de ses chefs : qui pourrait le décrire? Je vis des têtes tranchées, des yeux éteints ou crevés, des corps couverts de poussière, des membres disloqués, des bras séparés, des os fendus, des cous taillés, des lombes brisés, des pieds qui ne tenaient plus à la jambe, des corps partagés en deux, des lèvres déchirées, des fronts fracassés. En voyant ces visages attachés à la terre et couverts de sang et de blessures, je me rappelai ces paroles de l'Alcoran : « L'infidèle dira : *Que ne suis-je poussière!* Quelle odeur » suave s'exhalait de cette terrible victoire! »

Après ces réflexions, qui montrent le goût arabe, l'auteur présente un autre tableau : « Les cordes des tentes, dit-il, ne suffirent pas pour lier les prisonniers. J'ai vu trente à quarante cavaliers attachés à la même corde; j'en ai vu cent ou deux cents mis ensemble et gardés par un seul homme. Ces guerriers qui naguère montraient une force extraordinaire et qui jouissaient de la grandeur et du pouvoir, maintenant, le front baissé, le corps nu, n'offraient plus qu'un aspect misérable. Les comtes et les seigneurs chrétiens étaient devenus la proie du chasseur, et les chevaliers celle du lion. Ceux qui avaient humilié les autres l'étaient à leur tour; l'homme libre était dans les fers; ceux qui accusaient la vérité de mensonge et qui traitaient l'Alcoran d'imposture étaient tombés au pouvoir des vrais croyans. »

Après la bataille, Saladin se retira dans sa tente et fit venir auprès de lui le roi Guy avec les principaux prisonniers. Il voulut que le roi s'assît à ses côtés; et comme ce prince était pressé par la soif, il lui fit apporter de l'eau de neige. Le roi, après avoir bu, présenta le vase à Renaud; aussitôt Saladin s'écria : « Ce n'est pas moi qui ai dit à ce » misérable de boire; je ne suis pas lié envers lui. » En effet, suivant la remarque de Kemal-eddin, la coutume était chez les Arabes de ne jamais tuer un prisonnier auquel on avait offert à boire et à manger (1). Or, déjà deux fois Saladin

(1) Voyez sur cette coutume la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, aux mots *Harmosan* et *Omar*.

avait fait vœu de tuer Renaud, s'il l'avait jamais entre ses mains : la première, lorsque celui-ci fit mine d'attaquer la Mecque et Médine ; la seconde, quand il enleva la caravane en pleine paix. Le sultan se tourna donc vers Renaud et lui reprocha d'un air terrible ses attentats ; puis s'avançant vers lui, il lui déchargea un coup d'épée. A son exemple, les émirs se jetèrent sur Renaud et lui coupèrent la tête. Le tronc alla tomber aux pieds du roi. A cette vue, le roi devint tout tremblant ; mais Saladin se hâta de le rassurer et promit de respecter sa vie (1).

Kemal-eddin rapporte que ce qui avait le plus irrité Saladin contre Renaud, c'est que, lorsque ce dernier enleva injustement la caravane musulmane, il disait à ces malheureux, par forme de raillerie, d'invoquer Mahomet, pour voir s'il viendrait à leur secours, et que le sultan lui dit en cette occasion : « Eh bien ! que t'en semble? n'ai-je pas assez » vengé Mahomet de tes outrages? » Ensuite, ajoute Kemal-eddin, il proposa à Renaud de se faire musulman ; celui-ci s'y refusa, disant qu'il aimait mieux mourir.

Émad-eddin rapporte de son côté que quand Saladin reprocha à Renaud ses perfidies et sa mauvaise foi, ce sei-

---

(1) Émad-eddin explique autrement le vœu de Saladin ; et son récit est si singulier, qu'il mérite d'être rapporté. « Deux ans auparavant, à l'époque de la guerre de Saladin contre le prince de Moussoul, pendant que le sultan était gravement malade et qu'on désespérait de sa vie, le cadi Fadel lui dit que sans doute Dieu l'avait voulu punir de sa guerre impitoyable contre les musulmans, et que le seul moyen de recouvrer la santé était de promettre à Dieu de tourner désormais tous ses efforts contre les chrétiens. Il ajouta que, comme marque de ferme propos, il devait commencer par jurer de tuer de sa main à la première occasion, Renaud, seigneur de Carac, pour son entreprise sacrilége contre la Mecque et Médine, ainsi que le comte de Tripoli, qui l'année précédente avait été le plus ferme soutien de l'armée chrétienne. Dans son opinion, la victoire des musulmans ne pouvait être complète que par la mort de ces deux impies. A ces mots, poursuit Émad-eddin, le sultan donna la main au cadi en signe d'assentiment, et il recouvra bientôt la santé. Aussi deux ans après, lorsque la guerre commença, le cadi ne manqua pas de faire souvenir le sultan de son vœu, lui disant que ce n'était qu'à cette condition que Dieu lui avait rendu ses forces ; ce qui fit que Saladin montra une ardeur extraordinaire. » C'est le cadi Fadel lui-même qui avait raconté cette anecdote à un ami d'Émad-eddin.

gneur répondit, par voie d'interprète, que telle était la coutume des princes, et qu'il n'avait fait que suivre le sentier battu.

Ensuite le sultan fit conduire à Damas le roi et les seigneurs qui étaient captifs avec lui. A l'égard des templiers et des hospitaliers, Ibn-alatir rapporte que le prince réunit tous ceux qu'il avait entre les mains et leur fit couper la tête. Il ordonna aussi à tous ceux de son armée qui avaient de ces religieux entre les mains de les faire mourir; puis, jugeant que les soldats ne seraient pas assez généreux pour faire ce sacrifice, il promit cinquante pièces d'or pour chaque templier et hospitalier qu'on lui céderait. Deux cents de ces guerriers qu'on lui amena furent aussitôt décapités. Ce qui le porta à cette exécution, c'est que les templiers et les hospitaliers faisaient comme par état la guerre à l'islamisme, et qu'ils étaient ses plus cruels ennemis. Aussi Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, met-il en cette occasion ces paroles dans la bouche de Saladin : « Puisque l'homicide, » quand il peut tourner au bien de leur religion, leur paraît » une chose si douce, faisons-les mourir à leur tour. » Saladin manda également à son lieutenant à Damas de faire mettre à mort tous les chevaliers qui seraient dans cette ville, qu'ils lui appartinssent ou qu'ils appartinssent à des particuliers; ce qui fut exécuté. »

On lit dans Émad-eddin, témoin oculaire, que, pendant le massacre des chevaliers, Saladin était assis le visage riant, et que les chevaliers avaient l'air abattu. L'armée musulmane était rangée en ordre de bataille et les émirs placés sur deux rangs; quelques-uns des exécuteurs, ajoute l'auteur, coupèrent la tête des prisonniers avec une adresse qui leur mérita des éloges; plusieurs cependant se refusèrent à ce ministère; d'autres en chargèrent leurs voisins. Avant de les égorger, on leur proposait d'embrasser l'islamisme, ce qui fut accepté par un très-petit nombre.

Telle est la manière dont les auteurs arabes racontent la bataille de Tibériade. Le compilateur des *Deux Jardins* rapporte plusieurs lettres qui furent écrites en cette occasion. On lisait dans une de ces lettres, envoyée à Bagdad, que sur quarante-cinq mille hommes dont se composait l'armée chrétienne, il en avait échappé à peine mille; et qu'un pauvre soldat musulman, ayant un prisonnier entre les mains, l'échangea contre une paire de sandales, afin, disait-il, qu'on

sût dans la suite que le nombre des prisonniers avait été si grand, qu'on les vendait pour une chaussure.

Une autre de ces lettres commençait ainsi : « Quand nous » passerions le reste de notre vie à remercier Dieu de ce bien- » fait, nous ne pourrions nous acquitter dignement. » Une troisième s'exprimait de la sorte : « Non, la victoire que je » vous annonce n'a point eu de pareille. Je vais vous en re- » tracer succinctement une petite partie ; car de vouloir vous » en dire seulement la moitié, cela serait impossible (1). »

Émad-eddin dit encore que l'islamisme se réjouit de cette victoire, qui fut comme le prélude de la conquête de Jérusalem et la source des plus grands triomphes. Voyons maintenant ce que fit Saladin contre un royaume sans armée, sans chef, dont le roi était captif, les places dégarnies, les campagnes ouvertes, les peuples découragés.

## § XXXVIII.

**Saladin prend Tibériade, Ascalon et autres villes chrétiennes.**

*Suite de l'année 583 [1187].* Suivant Ibn-alatir, Saladin passa toute la journée du samedi sur le champ de bataille. Le lendemain dimanche, il retourna contre la citadelle de

---

(1) L'auteur de la lettre, poursuivant son récit, raconte avec le plus grand sang-froid les détails les plus horribles. Après avoir dit qu'à Damas les prisonniers chrétiens se vendaient au marché à trois pièces d'or l'un, et que, vu leur trop grand nombre, on avait pris le parti de joindre ensemble les maris, les femmes et les enfans ; il ajoute qu'*il n'était pas rare de rencontrer dans les rues des têtes de chrétiens exposées en guise de melons*. C'est qu'en Syrie, comme dans certaines villes d'Italie, on est dans l'usage d'exposer les melons coupés par le milieu sur des espèces de chevalets en forme de pyramides, et il paraît que les dévots musulmans avaient imaginé d'acheter des prisonniers pour leur couper la tête, et de donner ainsi ces têtes en spectacle. Le fait est qu'il est plus d'une fois fait mention dans les auteurs arabes de pyramides de têtes de morts. Ces traits de barbarie nous étonnent ; pour les comprendre, il faut se transporter au pays et au siècle où ils se passèrent. Il y a une chose qu'il ne faut pas perdre de vue : c'est qu'à cette époque les prisonniers appartenaient aux personnes qui les avaient pris ; c'était une propriété comme une autre ; on pouvait les vendre, les tuer ; en un mot, en disposer selon son bon plaisir.

Tibériade, qui se rendit. La comtesse de Tripoli, qui s'y trouvait, se retira à Tripoli avec son fils et sa suite. Après cette conquête (1), il tourna ses pas du côté de la ville d'Acre, et y entra sans presque rencontrer de résistance. Les habitans eurent la faculté de rester ; mais ils préférèrent quitter la ville, emportant avec eux tout ce qui était d'un transport facile. Les musulmans firent en entrant leur prière dans la principale église, qui, destinée dans l'origine à servir de mosquée, avait été convertie en temple chrétien. Les maisons et les terres furent distribuées aux émirs et aux gens de l'armée. L'auteur arabe fait observer que la ville d'Acre était alors l'entrepôt principal du commerce de l'Europe avec l'Orient. « On y trouvait, dit-il, de l'or, de l'argent, de l'écarlate, des étoffes de Venise, du sucre et d'autres objets de prix. C'était le rendez-vous des marchands de la Grèce et de tous les pays des Francs. Les magasins regorgeaient de marchandises. Saladin distribua toutes ces richesses à ses émirs et à ses troupes. »

Quelques jours après, poursuit le même auteur, Saladin se porta contre les places voisines. Déjà il avait écrit à son frère Malek-adel, alors en Égypte, pour lui annoncer sa victoire; il lui mandait de s'avancer avec toutes les forces de l'Égypte contre les provinces chrétiennes limitrophes, et de les envahir pendant qu'il attaquerait lui-même celles du nord. Malek-adel accourut et prit Yabna et Jaffa; de son côté, Saladin envoya des détachemens chargés de piller les campagnes de Nazareth, de Caïfa, de Césarée, de Séforié; tout fut mis à feu et à sang. Les hommes furent faits prisonniers, les femmes et les enfans emmenés en esclavage. Dans ce même temps, un autre détachement alla occuper Sébaste (l'ancienne Samarie) et Naplouse.

Émad-eddin remarque que Naplouse et les campagnes du voisinage étaient habitées par des chrétiens et des musulmans qui avaient vécu jusque-là en bonne intelligence. Les mu-

(1) Les auteurs arabes font observer, au sujet de cette ville et de toutes celles que Saladin prit dans la suite, que ce prince les donna en fief à ses émirs. C'était à-la-fois une manière de les récompenser de leur zèle, et un moyen de les intéresser à la conservation de ses conquêtes. A cette époque, l'Égypte et la Syrie étaient à-peu-près régies par les mêmes lois féodales que certaines contrées de l'Europe.

sulmans avaient toujours trouvé sûreté et protection dans le gouvernement; moyennant un tribut annuel, ils jouissaient du libre exercice de leur religion. Les chrétiens, au contraire, après la bataille de Tibériade, quand ils virent le triste état de leurs affaires, n'osèrent plus rester dans le pays et prirent la fuite. Alors les musulmans s'emparèrent de leurs maisons et pillèrent leurs biens. Cependant, au rapport d'Ibn-alatir, les chrétiens qui restèrent furent respectés; mais on les soumit à leur tour à un tribut annuel.

A l'égard de la ville de Jaffa, prise par Malek-adel, Ibn-alatir raconte que les chrétiens y eurent plus à souffrir que par-tout ailleurs; elle fut saccagée et tous les habitans emmenés de divers côtés. Ibn-alatir cite le trait suivant: « J'avais, dit-il, à Alep pour esclave une femme chrétienne prise à Jaffa, laquelle avait un enfant âgé d'un an. Un jour cet enfant étant tombé et s'étant meurtri le visage, la mère se mit à verser de grosses larmes; et comme j'essayais de la calmer, lui disant que la blessure de son enfant était peu de chose, elle répondit: « Ce n'est pas sur cet enfant que je » pleure, mais sur les maux que nous avons éprouvés; j'avais » six frères qui tous ont péri; j'avais un mari et deux sœurs, » et j'ignore ce qu'ils sont devenus. » Voilà ce qui concerne une seule personne, ajoute l'auteur. Mais l'infortune de cette femme, beaucoup d'autres l'avaient éprouvée. Un autre jour je vis à Alep une esclave chrétienne qui accompagnait son maître à une maison voisine; tout-à-coup une autre femme paraît à la porte: la première jette un grand cri; toutes deux s'embrassent d'un air attendri, puis s'asseyent et commencent à s'entretenir ensemble. Or c'étaient deux sœurs qui avaient été réduites en esclavage et amenées sans s'en douter dans la même ville. »

Cependant Saladin avait chargé son neveu Taki-eddin du siége du château de Tebnin. Comme cette place opposait une vive résistance, il s'y rendit en personne et elle capitula. Plusieurs prisonniers musulmans s'y trouvaient enfermés. Saladin les fit venir en sa présence et les renvoya chez eux, pourvus d'argent et de tout ce qui leur était nécessaire. De là il se porta contre Sidon, une des meilleures places de la Phénicie, qu'il trouva abandonnée. Après en avoir pris possession, il se rendit devant Béryte, ville très-forte et des plus agréablement situées; elle capitula. A l'égard de Gébail (l'ancienne Byblos), le seigneur de cette ville, fait prisonnier à

la bataille de Tibériade, offrit de la donner pour sa rançon, ce qui fut accepté.

Il ne restait plus de ce côté que Tyr à soumettre. Déjà, à l'approche des musulmans, le comte de Tripoli, qui après la bataille de Tibériade s'y était réfugié, s'était enfui précipitamment à Tripoli, où il mourut peu de temps après. Tyr passait cependant pour une ville extrêmement forte. En conséquence, Saladin aima mieux commencer par les autres places chrétiennes; il avait sur-tout à cœur de prendre Ascalon, qui interceptait ses communications avec l'Égypte, ainsi que Jérusalem, la capitale de la Palestine. Il pensait qu'une fois maître de ces deux villes, toutes les parties de son empire seraient parfaitement liées. De plus, suivant la remarque d'Ibn-alatir, il comptait beaucoup sur la grande gloire, la récompense solide et la bonne renommée que lui procurerait la conquête de la ville sainte. Il se porta donc sans délai vers Ascalon, où il fut joint par son frère Malek-adel et les troupes d'Égypte. Mais avant de commencer l'attaque, il fit venir de Damas le roi Guy et le grand-maître des templiers, et leur offrit de les mettre en liberté s'ils engageaient les chrétiens à se rendre. Le roi envoya donc aux habitans l'ordre d'ouvrir leurs portes; mais loin d'obéir, les chrétiens insultèrent son envoyé et le chargèrent d'outrages. Alors Saladin fit dresser ses machines et le siége commença. Cependant le roi Guy ne cessait de faire de nouvelles instances. Il disait aux habitans qu'une fois libre il ferait un appel aux chrétiens de tous les pays et viendrait reconquérir les villes perdues. Les premiers jours, les assiégés n'écoutèrent aucune proposition. A la fin, comme leurs forces s'affaiblissaient et qu'ils n'avaient aucun secours à attendre, ils se rendirent d'eux-mêmes. Le siége n'avait duré que quatorze jours. Les habitans se retirèrent à Jérusalem.

Saladin s'occupa aussitôt de soumettre toutes les places voisines, Ramla, Hébron, Bethléem, Gaza, Daroum. En même temps, il fit venir une flotte d'Égypte pour donner la chasse aux navires chrétiens. Il ne rendit pas pour le moment la liberté au roi Guy et au grand-maître des templiers.

« Tel était alors, suivant Émad-eddin, l'état des anciennes provinces chrétiennes. Les musulmans, qui avaient toujours formé la meilleure partie de la population et qui jusque-là avaient été à la merci des chrétiens, sortirent enfin de cet état d'humiliation. Les églises furent dépouillées, les mos-

quées furent rouvertes ; l'Alcoran se réjouit, le diable fut en fureur ; les cloches furent mises en pièces, les rites des chrétiens abolis ; les musulmans levèrent la tête. »

Plusieurs lettres furent écrites de divers côtés pour annoncer les triomphes de l'islamisme. Le compilateur des *Deux Jardins* en rapporte une où Saladin disait : « On n'entend » plus dans la contrée que la voix de ceux qui crient *Dieu » est grand!* (1) Depuis Gébail, ajoutait-il, jusqu'aux fron- » tières d'Égypte, il ne reste plus sur la côte aux infidèles » que Jérusalem et Tyr. Je vais d'abord prendre la ville » sainte ; et lorsque le grand Dieu nous l'aura livrée, nous » irons à Tyr. »

## § XXXIX.

### Saladin assiége Jérusalem.

*Suite de l'année 583 [septembre 1187].* Si l'on en croit le cadi Mogir-eddin, Saladin avait d'abord hésité à aller attaquer Jérusalem. Ce fut une lettre d'un des musulmans retenus captifs dans la ville sainte qui dissipa ses craintes. La lettre consistait en trois vers, dans lesquels ce musulman faisait ainsi parler Jérusalem :

« O prince ! qui renverses les drapeaux de la croix,

« C'est la ville sainte elle-même qui vient se plaindre à toi » de son malheureux sort.

« Toutes les mosquées ont été purifiées ; moi seule, au mi- » lieu de ma gloire, je suis encore chargée de souillures (2). »

A cette invitation Saladin ne balança plus. Émad-eddin

---

(1) C'est le cri des mozzins, lorsqu'ils appellent du haut des minarets les musulmans à la prière.

(2) يا ايها الملك الذى لمعالم الصلبان نكّس
جات اليك ظلامة تسعى من البيت المقدّس
كل المساجد طهرت وانا على شرفى منجّس.

Mogir-eddin ajoute que plus tard Saladin ayant retrouvé le captif qui lui avait adressé cette lettre, le fit en récompense imam de mosquée.

rapporte qu'un astrologue étant venu lui dire que s'il en fallait croire son étoile il prendrait Jérusalem, mais qu'il lui en coûterait un œil. Il répondit : « Dussé-je devenir aveugle, je » veux prendre cette ville. »

Il quitta donc les environs d'Ascalon et se porta vers la ville sainte. On était alors au milieu de régeb, ou 21 septembre.

« A cette époque, dit Ibn-alatir, il y avait à Jérusalem le patriarche de la ville, qui avait la préséance sur le roi, et Balian, fils de Basran, seigneur de Ramla, qui s'était sauvé de la bataille de Tibériade, et qui, par son courage et son rang, approchait de la dignité royale. On remarquait de plus les guerriers qui s'étaient échappés de la bataille, ainsi que les chrétiens d'Ascalon et des villes voisines tombées au pouvoir des musulmans. Tous préféraient la mort à l'esclavage; tous étaient disposés à faire le sacrifice de leur vie, de leurs richesses et de leur famille pour le salut de la ville sainte. A l'approche de l'armée musulmane, un émir s'étant avancé trop près, fut surpris par les chrétiens et massacré avec une partie de sa suite; mais bientôt l'armée musulmane se trouva rassemblée. Les cinq premiers jours, Saladin s'occupa d'examiner les dehors de la place et de chercher l'endroit le plus favorable. »

Émad-eddin rapporte que le sultan réunit un jour ses émirs autour de lui et leur dit : « Si Dieu nous fait la grâce de » chasser l'ennemi de sa maison sainte, de quelle félicité » n'allons-nous pas jouir! comme nous lui témoignerons alors » notre reconnaissance! Voilà plus de quatre-vingts ans que » la ville sainte est au pouvoir des infidèles, et que Dieu n'y » reçoit que des hommages impies. Depuis long-temps les » princes musulmans desiraient la délivrer; mais ils ont tous » échoué dans leur dessein; Dieu réservait une telle gloire » aux Ayoubides, pour gagner à eux tous les cœurs musul- » mans. Mettons donc tous nos soins à reprendre Jérusalem. » La mosquée Alacsa (1) qui s'y trouve est l'ouvrage de la foi; » c'est le séjour des prophètes, le lieu où reposent les saints, le » lieu du pélerinage des anges du ciel : c'est là qu'auront lieu » la résurrection générale et le jugement dernier; c'est là que » se rendront les élus du Seigneur; là est la pierre dont la

(1) Voyez ci-devant, p. 11.

» beauté est intacte, et de laquelle Mahomet est monté au » ciel (1); c'est là que la foudre a brillé, que la nuit du mystère » a resplendi, et qu'ont éclaté les lumières qui ont éclairé toutes » les parties du monde. Au nombre des portes de la ville » sainte est la porte de *miséricorde;* quiconque entre par » cette porte est digne du paradis. C'est là qu'est le trône de » Salomon, la chapelle de David et la fontaine de Siloé, » comparable au fleuve du paradis. Le temple de Jérusalem » est une des trois mosquées dont Mahomet a parlé dans » l'Alcoran. Sans doute Dieu nous la rendra dans un meilleur » état, puisqu'il lui a fait l'honneur de parler d'elle dans ce » livre divin. »

Aussitôt après le siége commença. « Jérusalem, dit Ibn-alatir, était alors une ville très-forte. L'attaque eut lieu par le côté du nord, vers la porte d'Amoud ou de *la Colonne,* non loin de l'église de Sion (2). C'est là qu'était le quartier du sultan. Les machines furent dressées pendant la nuit, et l'attaque eut lieu le lendemain, 20 de régeb. Les Francs montrèrent d'abord une grande bravoure. De part et d'autre cette guerre était regardée comme une affaire de religion. Il n'était pas besoin de l'ordre des chefs pour exciter les soldats : tous défendaient leur poste sans crainte; tous attaquaient sans regarder en arrière. Les assiégés faisaient chaque jour des sorties et descendaient dans la plaine (3).

» Dans une de ces attaques, un émir de distinction ayant été tué, les musulmans s'avancèrent tous à-la-fois, et comme un seul homme, pour venger sa mort, et mirent les chrétiens

---

(1) Voyez, sur cette prétendue ascension, notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas,* t. II, p. 84.

(2) Il doit y avoir ici une erreur; car si la porte d'Amoud est vers le nord, l'église de Sion est vers le sud. Peut-être les musulmans attaquèrent la ville par ces deux endroits à-la-fois. En effet, au rapport de Mogir-eddin, la partie du rempart qui fut renversée la première se trouvait au sud, du côté de la vallée de Gehennom ou de la Géhenne, non loin du torrent de Cédron.

(3) Émad-eddin dit, en parlant de ces petits combats, qu'ils furent funestes aux uns et aux autres, et que le sang des musulmans comme celui de chrétiens fut largement répandu et même épuisé, ainsi qu'il est dit dans l'Alcoran : *Ils combattront pour la cause de Dieu; ils tueront et seront tués.* Voyez l'Alcoran, sour. IX, vers 112.

en fuite; ensuite ils s'approchèrent des fossés de la place et ouvrirent la brèche. Des archers postés dans le voisinage repoussaient à coups de traits les chrétiens de dessus les remparts, et protégeaient les travailleurs. En même temps on creusait la mine : quand la mine fut ouverte, on y plaça du bois; il ne restait plus qu'à y mettre le feu. Dans ce danger, les chefs des chrétiens furent d'avis de capituler (1). On

(1) Un accident qui dut beaucoup contribuer à décourager les chefs, ce fut une conspiration qui éclata dans la ville. Ce fait est ainsi raconté par l'historien des *Patriarches d'Alexandrie* : « A cette » époque, la plus grande partie de la population de Jérusalem se » composait de chrétiens grecs, autrement dits *melkites,* qui portaient » une haine mortelle aux Francs et aux chrétiens du rite latin. Saladin » chercha à tirer parti de ces dispositions. Il avait alors auprès de lui » un chrétien melkite nommé Joseph Batit, originaire de Jérusalem; » Joseph Batit était son homme de confiance, et il s'en servait dans » ses relations avec les princes chrétiens, dont le melkite connaissait » parfaitement les divers intérêts. Dans cette circonstance, il envoya » Joseph Batit aux chrétiens melkites pour les engager à lui ouvrir » les portes de la ville. Ce moyen réussit; les chrétiens melkites » promirent de livrer la ville; ils formèrent même le dessein d'égor- » ger tous les Francs. Ce fut alors que les chefs, effrayés, se hâtèrent » de capituler. » L'auteur arabe, qui était lui-même chrétien, mais du rite jacobite, ajoute que les chrétiens melkites, quand la ville eut capitulé, furent *très-fâchés d'avoir été prévenus, et qu'ils n'auraient pas mieux demandé que de massacrer tous les Francs.*

وذلك غيظ على الملكية لانه لولا يسبقهم وقرر القطيعة كانوا
قد سلموها واهلكوا الفرنج جميعهم الذين فيها

On entend par melkites les chrétiens d'Orient qui, après la naissance des hérésies de Nestorius, d'Eutychès et autres, restèrent fidèles à la doctrine orthodoxe. Le mot *melkite* lui-même vient d'un mot syriaque et arabe qui signifie *roi;* et ces chrétiens étaient appelés d'un mot qui équivaut à celui de *royalistes,* parce qu'en effet la doctrine qu'ils professaient était celle des empereurs de Constantinople, leurs anciens souverains. Ainsi leur doctrine et celle des chrétiens latins étaient à-peu-près les mêmes. Mais ils étaient animés par cette haine funeste qui divise depuis si long-temps les deux peuples : cette haine se manifesta presque dès les commencemens des croisades; c'est sur-tout dans les momens de danger qu'elle éclatait. On en trouvera un exemple frappant dans le récit de Gautier le Chancelier, au tome I de la *Bibliothèque des Croisades,* pag. 117.

députa les principaux habitans à Saladin, qui répondit : « J'en userai envers vous comme les chrétiens en usèrent » avec les musulmans quand ils prirent la ville sainte, c'est- » à-dire que je passerai les hommes au fil de l'épée, et je » réduirai le reste en servitude; en un mot, je rendrai le » mal pour le mal. » A cette réponse, Balian, fils de Basran, qui commandait dans Jérusalem, demanda un sauf-conduit pour traiter lui-même avec le sultan. Sa demande fut accordée. Il se présenta à Saladin et lui fit des représentations. Saladin se montrant inflexible, il s'abaissa aux supplications et aux prières. Saladin demeurant inexorable, il ne garda plus de ménagement et dit : « Sache, ô sultan, que nous sommes en » nombre infini, et que Dieu seul peut se faire une idée de » notre nombre. Les habitans répugnent à se battre, parce » qu'ils s'attendent à une capitulation, ainsi que vous l'avez » accordée à tant d'autres. Ils redoutent la mort et tiennent à » la vie; mais si une fois la mort est inévitable, j'en jure par » le Dieu qui nous entend : nous tuerons nos femmes et nos » enfans; nous brûlerons nos richesses, nous ne vous laisse- » rons pas un écu. Vous ne trouverez plus de femmes à ré- » duire en esclavage, d'hommes à mettre dans les fers. Nous » détruirons la chapelle de la Sacra et la mosquée Alacsa, » avec tous les lieux saints. Nous égorgerons tous les musul- » mans, au nombre de cinq mille, qui sont captifs dans nos » murs. Nous ne laisserons pas une seule bête de somme en » vie. Nous sortirons contre vous; nous nous battrons en » gens qui défendent leur vie. Pour un de nous qui périra, » il en tombera plusieurs des vôtres. Nous mourrons libres » ou nous triompherons avec gloire. » A ces mots, Saladin consulta ses émirs, qui furent d'avis d'accorder la capitulation. « Les chrétiens, dirent-ils, sortiront à pied, et n'empor- » teront rien sans nous le montrer. Nous les traiterons comme » des captifs qui sont à notre discrétion, et ils se racheteront » à un prix qui sera déterminé. » Ces paroles satisfirent entièrement Saladin. Il fut convenu avec les chrétiens que chaque homme de la ville, riche ou pauvre, paierait pour sa rançon dix pièces d'or; les femmes cinq, et les enfans de l'un et de l'autre sexe, deux. Un délai de quarante jours fut accordé pour le paiement de ce tribut. Passé ce terme, tous ceux qui ne se seraient pas acquittés, seraient considérés comme esclaves. Au contraire, en payant le tribut, on était sur-le-champ libre, et l'on pouvait se retirer où l'on voulait.

A l'égard des pauvres de la ville, dont le nombre fut fixé par approximation à dix-huit mille, Balian s'obligea à payer pour eux trente mille pièces d'or. Tout étant ainsi convenu, la ville sainte ouvrit ses portes, et l'étendard musulman fut arboré sur ses murs. On était alors au vendredi 24 de régeb [commencement d'octobre 1187 de J. C.] (1). »

(1) Il résulte de là que Jérusalem fut prise en quatre jours. On ne peut s'expliquer un fait si singulier que par ce qui a été dit de la conspiration des chrétiens melkites; il faut observer de plus que les assiégés n'avaient aucun secours à attendre, et qu'au contraire Saladin, qui était maître des environs, avait à sa disposition toutes les ressources de l'Égypte, de la Syrie, &c. Il en fut autrement dans la première croisade : les musulmans qui défendaient Jérusalem attendaient d'un jour à l'autre l'arrivée d'une armée égyptienne, qui vint quelques jours trop tard. Un fait si simple semblerait n'avoir pas besoin d'autre commentaire. Cependant quelques auteurs chrétiens du temps ont cru y voir l'effet de certains phénomènes célestes. Voyez entre autres le récit de l'auteur anglais Roger Hoveden, tome II de la *Bibliothèque des Croisades,* p. 772. Chose singulière, un récit analogue se retrouve dans la Chronique syriaque d'Aboulfarage, auteur chrétien de l'Asie mineure; ce qui prouve que l'opinion répandue en Occident l'était aussi en Orient. Voici ce que dit Aboulfarage. Après avoir fait remarquer que l'occupation de Jérusalem par Saladin eut lieu vingt-huit jours après une grande conjonction de planètes, il ajoute : « Cette conjonction fut occasionnée par la rencontre subite de toutes les planètes, mars excepté, dans le signe de la balance; ce qui, au dire des astrologues, présageait un déluge universel, accompagné d'un grand vent qui devait faire périr tout le genre humain, à-peu-près comme du temps de Noé, où les mêmes planètes s'étant rencontrées ensemble dans le signe des poissons, la terre entière se couvrit d'eau. Cette rencontre répandit une terreur générale. Kilig-arslan, sultan d'Icone, se hâta de faire creuser des souterrains pour y chercher un refuge. Heureusement, au jour fixé, tandis que chacun se sauvait dans les antres et dans les cavernes; Dieu permit que le temps fût plus serein que jamais; la seule chose qui frappa ce jour-là, ce fut une éclipse solaire. » Aboulfarage ajoute que cet événement fit un grand tort aux astrologues. Un seul entre tous, dit-il, avait parlé autrement que les autres; et comme, après l'événement, Kilig-arslan le fit venir pour lui demander le motif de cette différence, il avoua qu'il n'avait parlé d'après aucune donnée scientifique, mais parce qu'il avait pensé que s'il disait faux, le déluge universel l'emporterait comme les autres, et que s'il disait vrai, il aurait la satisfaction d'avoir raison contre tous. Cette réponse fit rire Kilig-arslan, et l'astrologue fut renvoyé avec un riche présent. On voit par-là que

## § XL.

### Entrée de Saladin dans la ville sainte.

Saladin fit ensuite, avec ses troupes, son entrée dans Jérusalem (1). Émad-eddin rapporte que « ce jour fut pour les musulmans comme un jour de fête. Le sultan fit dresser hors de la ville une tente pour y recevoir les félicitations des grands, des émirs, des sophis et des docteurs de la loi. Il s'y assit d'un air modeste et avec un maintien grave : la joie brillait sur son visage ; car il espérait tirer un grand honneur de la conquête de la ville sainte. Les portes de sa tente restèrent ouvertes à tout le monde, et il fit de grandes largesses. Autour de lui étaient les lecteurs qui récitent les préceptes de la loi, les poëtes qui chantent des vers et des hymnes. On lisait les lettres du prince qui annonçaient cet heureux événement ; les trompettes les publiaient ; tous les yeux versaient des larmes de joie ; tous les cœurs rapportaient humblement ces succès à Dieu ; toutes les bouches célébraient les louanges du Seigneur. »

Une foule de savans et de dévots étaient accourus des contrées voisines pour être témoins de la prise de Jérusalem. Ces musulmans, suivant la remarque de Boha-eddin, témoignèrent leur joie chacun à leur manière. L'historien Émad-eddin, qui depuis quelque temps était malade à Damas, rapporte lui-même qu'à la première nouvelle du siége de Jérusalem, il ne se sentit plus de mal, et accourut en toute hâte pour prendre part à la joie commune. Il arriva le

---

les Orientaux étaient pour le moins aussi crédules que les Occidentaux. Consultez au reste notre *Description du cabinet de M. le duc de Blacas,* t. II, p. 365.

(1) C'est à tort que Marin, dans son *Histoire de Saladin,* t. II, p. 86, suppose que ce prince attendit, pour entrer, l'expiration du délai de quarante jours. A cette époque, il avait déjà fini de prendre possession de Jérusalem, et il s'était rendu devant Tyr pour en faire le siége. D'après le témoignage unanime des auteurs arabes, il quitta Jérusalem pour se rendre devant Tyr, le 25 de schaban, ou commencement de novembre, moins d'un mois après le jour où Jérusalem capitula ; ce qui suppose qu'il avait laissé à ses lieutenans le soin de faire exécuter les conditions du traité.

lendemain de la capitulation. Comme il passait pour être fort éloquent, ses amis se pressèrent autour de lui pour lui demander des lettres qu'ils voulaient envoyer à leurs parens et à leurs amis. Le premier jour il en écrivit soixante-dix (1).

Pendant ce temps, les chefs des chrétiens évacuaient la ville. Ibn-alatir cite d'abord une princesse grecque, qui menait dans Jérusalem la vie monastique, et à qui Saladin permit de se retirer avec sa suite et ses richesses. Telle était sa douleur, suivant l'expression d'Émad-eddin, que les larmes coulaient de ses yeux *comme les pluies descendent des nuages*. On vit ensuite paraître la reine de Jérusalem, dont le mari était alors captif entre les mains du sultan, et qui alla le rejoindre à Naplouse; puis s'avança la veuve de Renaud, seigneur de Carac, dont le fils était aussi prisonnier. La mère, en se retirant, demanda la liberté de son fils : le sultan y mit pour condition qu'on lui livrerait Carac (2). Comme cette condition ne fut pas remplie, sa demande fut rejetée. Enfin on vit sortir le patriarche, emportant avec lui les richesses des églises et des mosquées.

Le patriarche avait enlevé tous les ornemens d'or et d'argent qui couvraient le tombeau du Messie. Voyant qu'il emportait ces richesses, l'historien Émad-eddin dit au sultan : « Voilà des objets pour plus de deux cent mille pièces » d'or : vous avez accordé sûreté aux chrétiens pour leurs » effets, mais non pour les ornemens des églises. — Lais- » sons-les faire, répondit le sultan; autrement ils nous accu- » seraient de mauvaise foi. Ils ne connaissent pas le véritable » sens du traité. Donnons-leur lieu de se louer de la bonté

---

(1) Une chose qui, suivant les auteurs arabes, contribua beaucoup à augmenter l'enthousiasme des musulmans, c'est que le jour où Jérusalem se rendit, était justement l'anniversaire de celui où, à les en croire, Mahomet monta miraculeusement au ciel, conduit par l'ange Gabriel. Voyez à ce sujet notre *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 84 et suiv.

(2) La veuve de Renaud avait eu ce fils de Honfroy de Thoron son premier mari. Émad-eddin rapporte que Saladin fit venir ce jeune homme de Damas, où il était prisonnier, et lui permit de voir sa mère. Puis il les confia tous deux à des émirs qui devaient aller en leur nom se faire remettre Carac et Schaubec. Mais les chrétiens qui gardaient ces deux places refusèrent de les rendre, et le fils de Honfroy fut remis en prison. Quant à la mère, elle se réfugia à Tyr.

» de notre religion. » En conséquence, on n'exigea du patriarche que dix pièces d'or, comme pour tous les autres.

Les chrétiens qui étaient en état de payer sortirent successivement de la ville. On avait placé aux portes des gens chargés de recevoir le tribut. Ibn-alatir se plaint de la cupidité des émirs et de leurs subalternes, qui, au lieu de remettre cet argent au sultan, en détournèrent une partie à leur profit. « S'ils s'étaient conduits fidèlement, dit-il, le trésor eût été rempli. On avait estimé le nombre des chrétiens de la ville en état de porter les armes, à soixante mille, sans compter les femmes et les enfans. En effet, la ville était grande et la population s'était accrue des habitans d'Ascalon, de Ramla et des autres villes du voisinage. La foule encombrait les rues et les églises, et l'on avait peine à se faire place. Une preuve de cette multitude, c'est qu'un très-grand nombre payèrent le tribut et furent renvoyés libres. Il sortit aussi dix-huit mille pauvres, pour lesquels Balian avait donné trente mille pièces d'or; et pourtant il resta encore seize mille chrétiens qui, faute de rançon, furent faits esclaves. C'est un fait qui résulte des registres publics, et sur lequel il ne peut pas rester d'incertitude. Ajoutez à cela qu'un grand nombre d'habitans sortirent par fraude, sans payer le tribut. Les uns se glissèrent furtivement du haut des murailles à l'aide de cordes; d'autres empruntèrent à prix d'argent des habits musulmans, et sortirent sans rien payer. Enfin quelques émirs réclamèrent un certain nombre de chrétiens comme leur appartenant, et touchèrent eux-mêmes le prix de leur rançon (1). En un mot, ce ne fut que la moindre partie de cet argent qui entra au trésor. »

Il avait été stipulé que les chrétiens laisseraient en sortant leurs chevaux et leurs armes; aussi la ville s'en trouva remplie. Émad-eddin rapporte sur ce même sujet que les chré-

---

(1) Pour entendre ce fait, il faut savoir que les chrétiens d'Orient de toutes les communions étaient et sont encore en usage d'aller en pélerinage à Jérusalem. Il était donc facile à ceux des émirs qui possédaient des fiefs, de dire que certains chrétiens étaient de leurs sujets, et que c'était par hasard qu'ils se trouvaient à Jérusalem. Émad-eddin cite Modaffer-eddin, prince de Haran et d'Édesse, qui, sous ce prétexte, se fit remettre jusqu'à mille chrétiens, qu'il disait etre des Arméniens d'Édesse. Le prince d'Elbiré sur l'Euphrate en réclama pour sa part cinq cents.

tiens vendirent en partant leurs meubles et leurs effets; mais ce fut à si bas prix, qu'ils semblaient les donner, ainsi qu'il est dit dans l'Alcoran : « O combien ils laissèrent alors de jar- » dins et de fontaines, de champs ensemencés, et de nobles » demeures, qui faisaient leur jouissance, et que nous don- » nâmes en héritage à un autre peuple (1). »

Le chrétiens, en sortant, avaient la liberté d'aller où ils voulaient : les uns se rendirent à Antioche et à Tripoli, d'autres à Tyr; quelques-uns en Égypte, où ils s'embarquèrent à Alexandrie pour les pays d'occident. Au rapport de l'historien des patriarches d'Alexandrie, Saladin montra en cette occasion les égards et les sentimens les plus généreux. Il donna aux fugitifs une escorte qui les protégea sur toute la route; ceux entre autres, au nombre de cinq cents, qui se rendirent à Alexandrie, furent défrayés de toute dépense. Comme en ce moment il ne se trouvait pas à Alexandrie de navire qui pût les emmener, ils attendirent une occasion favorable. Leur séjour en Égypte fut de plus de six mois. Saladin voulut qu'on fournît à tous leurs besoins, et paya même le prix de leur voyage, afin, disait-il, qu'ils s'en allassent contens. D'après son ordre, le gouverneur d'Alexandrie et ses agens se montrèrent pleins d'attention pour eux, et en eurent soin jusqu'à leur entier embarquement (2).

A l'égard des chrétiens qui restèrent à Jérusalem, particulièrement de ceux du rite grec, qui ne furent nullement inquiétés, on lit dans Émad-eddin qu'ils conservèrent leurs

---

(1) Ce passage fait allusion à Pharaon et à ses soldats, qui, voulant poursuivre les Israélites dans la Mer Rouge, se noyèrent et furent privés de la vie heureuse qu'ils menaient en Égypte. L'Alcoran est rempli d'allusions semblables, et les écrivains musulmans ne manquent pas de les tourner à l'avantage de leur religion. Voyez sourate XLIV, vers. 24.

(2) Ces détails, si honorables pour Saladin, se retrouvent presque mot pour mot dans Bernard le trésorier. Voyez l'extrait de sa Chronique, *Bibliothèque des Croisades*. Bernard fait mention d'autres particularités qui, si elles sont vraies, donnent une bien mauvaise idée des chrétiens de cette époque. Peut-être Bernard a-t-il exagéré, comme il arrive presque toujours dans les temps d'anarchie et de désordre, où tous les partis ont quelque reproche à se faire, et où tous se rejettent la faute les uns sur les autres Voyez son récit.

biens, à condition de payer, outre la rançon commune à tous, un tribut annuel. Quatre prêtres latins seulement eurent la faculté de demeurer pour desservir l'église du Saint-Sépulcre, et furent exemptés du tribut. « Quelques zélés musulmans, poursuit l'auteur, avaient conseillé à Saladin de détruire cette église, prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y aurait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en pélerinage; mais d'autres jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le calvaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, lors même que la terre eût été jointe au ciel, les nations chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que lorsque le calife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer, et respecta l'église du Saint-Sépulcre. » L'auteur arabe ajoute que pourtant plusieurs tombeaux de princes et de capitaines francs, élevés près de la chapelle de la Sacra, furent renversés par les vainqueurs.

Pour ce qui est du séjour de Saladin dans Jérusalem, le récit des Arabes n'est rempli que de détails d'églises, de chapelles et de temples qui presque tous furent changés en mosquées. Nous allons répéter ce qu'ils disent.

Ibn-alatir rapporte qu'un des premiers soins de Saladin fut de faire restaurer la mosquée Alacsa, bâtie par le calife Omar, sur l'emplacement du temple de Salomon, et qu'il fournit pour cet objet des marbres, de l'*argent doré de Constantinople,* et d'autres objets de prix. Il ajoute que les musulmans, par suite de leur horreur pour les images, ne laissèrent pas le moindre vestige des figures que les chrétiens y avaient représentées.

De son côté, le cadi Mogir-eddin nous apprend que tous les princes de la famille de Saladin s'empressèrent de venir en ce lieu rendre hommage à Dieu. Malek-adel se distingua par-dessus tous les autres. Son neveu Taki-eddin fit aussi une action très-belle : il se rendit avec une grande suite à la chapelle de la Sacra (1); et prenant lui-même un balai, il nettoya

(1) Il y a environ deux cents ans que Deshayes a observé que les musulmans ont une grande dévotion à cette chapelle. « Ceux, dit-il,

le sol de toute-immondice; ensuite il lava avec de l'eau les murs et les lambris, à plusieurs reprises; puis il y passa de l'eau de rose; et après avoir ainsi purifié ce saint lieu, il distribua d'abondantes aumônes aux pauvres. Afdal et Aziz, fils de Saladin, suivirent le même exemple, et déposèrent leurs armes dans la chapelle, montrant par-là qu'ils n'avaient eu en vue dans cette guerre que la gloire de Dieu.

De plus, suivant Émad-eddin, le sultan fit découvrir le mihrab de la mosquée (1), devant lequel les templiers avaient élevé un mur, et qu'ils avaient converti en grenier à blé, d'autres disent en un lieu d'aisance. Ce lieu devint un emplacement vaste et commode, où les musulmans pouvaient vaquer à la prière. Saladin y fit placer une chaire. « Le mihrab, poursuit Émad-eddin, fut purifié : on étendit par terre de beaux tapis; on suspendit des lampes à la voûte, et on y lut les paroles descendues du ciel (l'Alcoran). La vérité revint; le mensonge prit la fuite. L'Alcoran prévalut; l'évangile fut banni. Tous nos rites se célébrèrent : on pria pour le calife et le sultan; les bénédictions devinrent générales, et la douleur s'enfuit. Ce qui était caché fut découvert; les anciennes institutions furent renouvelées; les versets de l'Alcoran lus en public; les signes de notre religion arborés. On entendit la voix de ceux qui appellent à la prière; les cloches se turent. La foi exilée revint dans son asile : les derviches, les dévots, les grands, les petits, tous vinrent adorer le Seigneur; du haut de la chaire s'éleva une voix qui avertit les croyans du jour de la résurrection et du jugement dernier. »

Par-là l'auteur fait allusion à la cérémonie qui eut lieu dans la mosquée, le premier vendredi qui suivit l'entrée des musulmans dans la ville sainte. On sait que les jours de vendredi la prière est pour les musulmans de précepte; on sait aussi que ce jour-là, après l'office, le prédicateur monte en chaire pour faire aux assistans une espèce de prône.

---

» qui ont quelque aisance, fondent de quoi entretenir après leur » mort quelqu'un qui lise dans la chapelle l'Alcoran à leur intention. » Voyez l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriant, t. II, p. 373, et Guillaume de Tyr, dans Bongars, p. 748.

(1) Le mihrab est la partie de la mosquée qui se dirige du côté de la Mecque. Tous les musulmans, en faisant la prière, doivent être tournés de ce côté.

Nous allons laisser parler l'auteur arabe, qui fut témoin de ce qu'il raconte.

« Le sultan n'avait encore désigné personne pour prêcher; quelques-uns disaient : « Plût à Dieu que je fusse chargé des » honorables fonctions d'imam! si j'avais ce bonheur, peu » m'importe qui les remplirait après moi. » Le vendredi matin, au point du jour, on se demandait: « Qui le sultan a-t-il » nommé pour prêcher? » Le temple était plein; l'assemblée attendait avec impatience; tous les yeux étaient fixés sur la chaire; les oreilles étaient attentives, et les cœurs vivement émus; les larmes coulaient. On manquait de siéges pour la multitude des assistans; on se disait: « Heureux ceux qui ont » vécu jusqu'au jour où l'islamisme est ressuscité! Quelle belle » fête! quelle belle assemblée! que la dignité d'imam est » glorieuse dans une pareille occasion! Quel règne que celui » des Ayoubides! Y a-t-il eu dans les contrées musulmanes » une assemblée autant honorée de Dieu? »

« Enfin le sultan ordonna au cadi Mohi-eddin-aboulmaali-mohammed, fils de Zeki, de faire les fonctions de *katib* ou prédicateur. Cette déclaration répandit une sueur subite sur le front de ceux qui aspiraient au même honneur. Pour moi, dit l'auteur, je prêtai au cadi le vêtement noir que j'avais reçu en don du calife. Le cadi monta en chaire : le discours qu'il prononça excita notre admiration; ses expressions étaient promptes et faciles; il joignit la prière à l'exhortation, et l'exhortation à la prière; il exposa les prérogatives et la sainteté de Jérusalem; il parla de la purification de la mosquée; il dit un mot sur la fuite des prêtres et le silence des cloches. Dans sa prière, il nomma le calife et le sultan, et termina son discours par un verset de l'Alcoran où Dieu ordonne la justice et les bonnes œuvres. Son discours fini (1), il descendit de chaire et fit sa prière dans le mihrab, en commençant par les mots : « *Au nom du Dieu clément et miséricordieux.* »

« Ensuite le sultan fit sa prière dans la chapelle de la Sacra. Les assistans étaient rangés autour de lui, faisant des vœux pour l'éternelle durée de sa gloire. Tous les visages étaient tournés vers la Kibla, du côté de la Mecque; toutes

(1) Le discours nous a été conservé tout entier par Ibn-khalecan dans ses *Vies des Hommes illustres*, à l'article *Saladin*. On en trouvera un extrait dans l'*Histoire des Croisades*, t. II, p. 348.

les mains étaient élevées vers le ciel. Le sultan put entendre les vœux qu'on faisait pour lui.

« Les Francs avaient bâti une église au-dessus de la chapelle de la Sacra. Cet édifice avait courbé la forme de la chapelle et altéré ses traces antiques. Les chrétiens avaient couvert la chapelle de peintures plus laides que la nudité même des pierres; ils y avaient élevé des statues. On y voyait un autel et des logemens pour les prêtres. Là était déposé le livre des évangiles; une coupole dorée avait été construite au-dessus de l'endroit marqué par l'empreinte du pied de Mahomet, et que les chrétiens disaient être la trace du pied du christ. La coupole était supportée par des colonnes de marbre de la plus grande élégance. Le sultan fit tout rétablir dans son ancien état, et la roche fut revêtue d'une grille de fer.

On lit au sujet de la roche, dans Ibn-alatir, « que les chrétiens l'avaient recouverte de marbre, et cela parce que plusieurs fois on avait surpris les prêtres détachant des morceaux de cette pierre pour la vendre, au poids de l'or, à leurs frères d'occident; cette pierre passait pour porter bonheur. A leur retour, les chrétiens bâtissaient des églises et plaçaient ces fragmens sur l'autel principal. Tel fut le motif qui porta un des rois précédens à faire revêtir la roche de marbre, de peur qu'il n'en restât bientôt plus de trace; mais le sultan la fit découvrir et ordonna d'y tenir des exemplaires de l'Alcoran pour l'usage de ceux qui viendraient faire la prière en ce lieu. Il y établit même des lecteurs de l'Alcoran, et affecta à leur entretien des biens considérables. Aussi l'islamisme reprit bientôt racine, semblable à un jeune arbre plein de vigueur. Personne, ajoute l'auteur, depuis le calife Omar jusqu'à Saladin, à qui Dieu fasse miséricorde, n'avait eu la gloire de prendre Jérusalem sur les chrétiens. »

« Il fut ensuite question de placer une chaire dans la chapelle; on fit alors souvenir le sultan que vingt ans auparavant Noureddin en avait fait faire à Alep une très-bonne et très-solide, dans la vue de l'envoyer à Jérusalem, si jamais il en était maître; on ajouta que cette chaire avait coûté plusieurs années de travail, et qu'il n'existait rien de si beau dans l'islamisme. Saladin la fit donc apporter d'Alep et la plaça dans un lieu convenable. C'était un monument de la piété de Noureddin et une de ses meilleures œuvres. Dieu lui fasse miséricorde! »

« Il y avait sur la coupole de la Sacra une grande croix d'or. Le jour que la ville se rendit, plusieurs musulmans montèrent au haut pour l'abattre. A ce spectacle les yeux des chrétiens aussi bien que des musulmans se tournèrent de ce côté. Quand la croix tomba, il s'éleva un cri général dans la ville et les environs : c'étaient des cris de joie de la part des musulmans, des cris de douleur et de rage de la part des chrétiens; le bruit fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer. »

Le cadi Mogir-eddin rapporte que Saladin, après avoir rétabli le mihrab de la mosquée Alacsa, y fit placer une inscription en lettres d'or, qu'il dit avoir lue plus tard de ses yeux; elle était ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément » et miséricordieux. Ce saint mihrab a été rétabli, et la mos- » quée Alacsa, ouvrage de la piété des fidèles, a été restaurée » par ordre du serviteur et ami de Dieu, Joseph, fils d'Ayoub, » le victorieux Malek-nasser Saladin, lorsque Dieu lui ouvrit » les portes de la ville sainte, dans le cours de l'année 583. Il » prie Dieu de lui faire la grâce qu'il soit reconnaissant de ce » bienfait, et de lui accorder une bonne part à ses bontés et à » sa miséricorde (1). »

De plus, au rapport d'Émad-eddin, Saladin établit dans l'église de Sainte-Anne un collége de faquirs de la secte de Schaféi. Il s'y décida sur l'avis de plusieurs docteurs et gens pieux. La maison du patriarche, près de l'église du Saint-Sépulcre, fut donnée à une communauté de sophis. Le sultan assigna à ces deux établissemens des revenus considé-

(1) Nous ignorons si cette inscription existe encore. Pour la commodité des personnes qui auraient à visiter la mosquée, nous en donnerons le texte :

بسم الله الرحمن الرحيم وامر بتجديد هذا المحراب المقدس
وعمارة المسجد الاقصى الذى هو على التقوى موسس عبد الله
ووليه يوسف ابن ايوب المظفر الملك الناصر صلاح الدنيا
والدين عند ما فتحه الله على يديه فى شهور سنة ثلاث
وثمانين وخمساية وهو يسال الله ايزاعه شكر هذه النعمة واجزال
حظه من المغفرة والرحمة

rables; il institua plusieurs fondations semblables en faveur des autres communautés musulmanes. Il établit aussi des colléges pour l'instruction de la jeunesse.

Saladin distribua tout le butin fait dans la ville sainte à ses serviteurs. Les richesses qu'il donna en cette occasion furent immenses; et comme quelqu'un lui conseillait de réserver cet argent pour les cas imprévus, il répondit: « J'espère en » Dieu, qui ne trompe jamais. » Au moment de son entrée dans la ville, cinq mille musulmans s'y trouvaient retenus prisonniers. Il leur donna à tous des vêtemens, leur parla avec bonté, et les renvoya chez eux.

Sur ces entrefaites, le commandant de Sidon et de Béryte manda au sultan que les chrétiens se fortifiaient de plus en plus dans Tyr, et qu'il était urgent d'arrêter ces préparatifs. Saladin se hâta de mettre ordre aux affaires de la ville sainte : il adressa au calife de Bagdad une longue lettre, où il lui rendait compte de la victoire de Tibériade et de ses brillantes conquêtes; il en écrivit une autre, sur le même sujet, à son frère Saif-elislam, gouverneur de l'Arabie (1). Cela fini, il se mit en marche.

## § XLI.

Saladin assiége Tyr. — Il est repoussé.

*Suite de l'année 583 [novembre 1187].* Ibn-alatir fait observer que la ville de Tyr, quoique des plus fortes et des plus importantes de la Palestine, eût été d'abord prise, si Saladin l'avait attaquée tout de suite après la bataille de Tibériade; elle était alors sans défense. « Malheureusement, dit-il, le sultan s'exagéra la force de ses murailles et crut devoir commencer par les places voisines; et quand il revint pour l'attaquer, il rencontra des obstacles insurmontables. En vérité on ne peut aller contre le décret de Dieu. »

Vers le temps de la bataille de Tibériade, un Franc d'occident, nommé *le Marquis*, que Dieu maudisse (2)! s'était

(1) Ces deux lettres ont été rapportées par le compilateur des *Deux Jardins*. Comme elles n'offrent rien de particulier, nous les passons sous silence.

(2) C'est le fameux Conrad, marquis de Montferrat.

mis en mer avec quelques marchandises pour venir commercer en Syrie. Il se présenta à l'entrée du port d'Acre, au moment où cette ville venait de tomber au pouvoir des musulmans. Il ne tarda pas à s'apercevoir d'un changement : il n'entendit pas le son des cloches; les habitans lui parurent autrement habillés qu'à l'ordinaire; tout cela lui donna des soupçons, et il s'arrêta dans l'attente de quelque nouvelle. D'ailleurs, l'air était calme et il ne pouvait se remettre en mer. Afdal, fils de Saladin, avait alors le gouvernement d'Acre. Afdal ayant fait demander au marquis ce qu'il voulait, il commença par questionner le député, et apprit de lui la défaite de l'armée chrétienne, la prise d'Acre et des villes voisines; il apprit aussi que Tyr et Ascalon tenaient encore. Alors il fit semblant de se résigner et de vouloir débarquer dans le port avec ses marchandises (1), et pria le député d'en aller demander la permission. Sa demande ayant été accordée, il en fit une seconde, puis une troisième, jusqu'à ce qu'enfin le vent ayant changé, il remit à la voile et aborda à Tyr. Tyr renfermait à cette époque une multitude innombrable; cette ville avait servi de refuge aux habitans d'Acre, de Béryte, et de la plupart des places de la côte prises par Saladin : mais les chrétiens manquaient de chef, et n'avaient avec eux aucun homme exercé dans l'art de la guerre; telle était leur frayeur, que déjà ils pensaient à écrire à Saladin pour lui demander à se rendre. L'arrivée du marquis releva les cœurs abattus. Il se fit livrer la ville en souveraineté, et les habitans lui prêtèrent serment de fidélité. Le marquis était *un diable incarné* pour l'artifice et le courage. Il fortifia Tyr avec le plus grand soin; il fit creuser de nouveaux fossés, répara les murs, sépara la presqu'île où est bâtie la ville du continent, et fit de Tyr une espèce d'île inaccessible au milieu des eaux (2).

---

(1) Cette proposition n'était qu'une feinte, et le marquis Conrad venait, non pour faire le commerce, mais pour se signaler par quelque exploit. Cependant les auteurs arabes ont tous pris Conrad pour un riche marchand.

(2) On aura une idée du bon effet des mesures du marquis Conrad et du grand nombre de chrétiens qui s'étaient réfugiés à Tyr, par les expressions dont se sert Émad-eddin : « Cette ville était devenue *le siége des fraudes des infidèles, le nid de leurs perfidies*, l'asile des fugitifs et le refuge des vagabonds. Le marquis était le plus perfide

« Saladin arriva devant Tyr le 19 de ramadan [mois de novembre], et campa près d'un ruisseau dans le voisinage. Son intention, pour le moment, n'était que d'examiner les environs de la place, en attendant l'arrivée de toutes ses troupes. Le 22, il transféra son camp sur une montagne voisine, pour mieux diriger de ce lieu élevé les travaux du siége. Les postes furent distribués à l'armée, et chaque division eut ses heures particulières pour combattre. L'attaque commença sur-le-champ; mais les Francs, favorisés par leur position, auraient pu faire face à une multitude innombrable. La ville ressemblait à une main avancée dans la mer, et ne tenant que par le bras à la terre. C'était sur ce bras que devait se porter tout l'effort du combat. Les musulmans employèrent les pierriers, les balistes, les catapultes, et les autres machines de guerre. Les fils de Saladin, son frère Malek-adel, son neveu Taki-eddin, avancèrent tour-à-tour; leur exemple fut suivi par les émirs: mais les assiégés, montant sur des barques et d'autres petits bâtimens, se montraient à-la-fois sur les deux côtés de l'isthme, et repoussaient les assaillans; leurs traits s'avançaient d'un côté de l'isthme à l'autre. En vain le sultan fit venir une flotte de dix vaisseaux d'Acre pour éloigner les navires chrétiens et assiéger Tyr par mer et par terre: un matin que les équipages de cinq vaisseaux musulmans placés à l'entrée du port étaient endormis, les assiégés les attaquèrent à l'improviste et s'en emparèrent; les vaisseaux qui restaient n'étaient plus en état de fermer l'accès aux navires chrétiens, et ils reçurent ordre de se rendre à Béryte. En route, les chrétiens les poursuivirent et les obligèrent d'échouer sur la côte; ainsi cette flotte ne fut d'aucune utilité. Vers le même temps, les assiégés firent une sortie hors de l'isthme et livrèrent aux musulmans un combat terrible (1).

« Alors le sultan assembla ses émirs pour leur demander conseil. Les avis furent partagés. Les uns dirent qu'il valait mieux se retirer à cause des pertes énormes essuyées par l'armée et du découragement général; ils prétendirent que

---

et le plus redoutable des Francs, *le plus adroit des loups de Tyr, le plus impur de ses chiens* et le plus rusé qui se pût imaginer.»

(1) Les événemens sont ici racontés d'une manière fort incomplète; c'est dans les auteurs chrétiens qu'il faut chercher un récit plus satisfaisant.

l'hiver étant proche, un plus long retard pouvait rendre la retraite désastreuse. « Vous prendrez du repos, dirent-ils au » sultan ; vous en ferez prendre à vos troupes ; et lorsque le » printemps sera venu, nous nous rassemblerons de nouveau ; » nous recommencerons le siége ; nous acheverons de sou- » mettre les places chrétiennes. » Tel fut l'avis des riches, qui craignaient que le sultan ne leur demandât de l'argent ; car le trésor était épuisé, et il n'y restait pas une dragme. D'autres soutinrent, et avec raison, qu'il valait mieux poursuivre le siége. « Tyr, dirent-ils, est devenu le principal bou- » levart des Francs : hâtons-nous de nous en rendre maîtres. » Alors nous n'aurons plus rien à craindre des chrétiens » d'Occident, et nous prendrons facilement ce que les Francs » possèdent encore (1). » Le sultan, indécis, resta encore un moment ; mais ceux qui avaient opiné pour la retraite refusant de le seconder, il fut forcé de se retirer. On était alors à la fin de schoual [commencement de décembre]. Les troupes musulmanes reçurent congé jusqu'au printemps ; les guerriers de Moussoul et de la Mésopotamie rentrèrent dans leurs foyers ; ceux d'Égypte et de Syrie suivirent le même exemple ; et Saladin resta seul avec sa garde dans Acre.

Telle fut l'issue du fameux siége de Tyr. On ne peut nier que, sans la résistance qu'opposa le marquis, c'en était fait de cette ville, et avec elle du reste des colonies chrétiennes. Ibn-alatir accuse ici Saladin de légèreté et d'imprévoyance. « Saladin, dit-il, n'aimait pas les longues entreprises : sa coutume, quand un siége durait trop long-temps, était de se dégoûter et de s'occuper d'autre chose. Aussi, toutes les villes qu'il conquit, il les prit en quelques jours. A la vérité, au siége de Tyr, ce furent les troupes musulmanes qui se rebutèrent les premières ; mais Saladin seul était coupable d'imprévoyance. N'est-ce pas lui qui avait laissé aller à Tyr les habitans d'Acre, de Jérusalem et d'autres villes ? N'est-ce pas lui qui avait donné aux chrétiens le temps d'envoyer demander des secours en Occident et d'en recevoir une réponse

(1) Dans l'état où se trouvaient les colonies chrétiennes, leur seul espoir devait être dans l'Occident ; et le port de Tyr était un asile ouvert aux flottes d'Europe : il était donc de l'intérêt de Saladin d'y entrer le plus tôt possible, afin d'ôter aux chrétiens cette dernière ressource.

favorable? En effet, les Francs d'Occident avaient recommandé à leurs frères de conserver Tyr comme un lieu de rendez-vous pour les troupes qu'ils allaient envoyer, et cette réponse avait ranimé leur courage. Nous montrerons, s'il plaît à Dieu, par la suite, quel fut le résultat d'une telle conduite. C'est afin que l'on sache que le chef d'un état ne doit pas ainsi négliger le succès de son entreprise. Il est bien plus glorieux de savoir décider la fortune en sa faveur, et de ne pas rester au-dessous par son courage, que de triompher par la témérité et par une fausse hardiesse, et d'être justifié par le succès aux yeux de la foule (1). »

Saladin, pendant son séjour à Acre, s'occupa des préparatifs de la campagne prochaine. Dans ce même temps, il fit écrire à ses parens et à tous les princes voisins, de longues lettres où il retraçait en style pompeux et déclamatoire les événemens de cette guerre. Ces lettres ont été conservées par le compilateur des *Deux Jardins*. D'autres sont citées dans l'Histoire des patriarches d'Alexandrie. Celles-ci, adressées aux gouverneurs des provinces d'Égypte, se terminent ordinairement par une invitation aux musulmans de se livrer à la joie, de remercier Dieu de ses bienfaits, d'illuminer, de tapisser les rues, &c. Ces usages, pratiqués en Orient ainsi que chez nous, s'y retrouvent encore. Dans ces sortes d'occasions, on fait apparaître les corps des arts et métiers et les milices : la foule défile dans une marche solennelle; toute la population se livre à l'alégresse (2).

---

(1) Ces paroles sont si singulières, sur-tout dans la bouche d'un auteur arabe, qu'il sera bon de donner le texte.

وسنذكر ان شا الله ما صار اليه الامر بعد ذلك ليعلم ان الملك
لا ينبغي ان يترك الحزم وان ساعدته الاقدار فلن يعجز حازما
خير له من ان يظفر مفرطا مضيع للحزم واعذر له عند الناس

(2) Voyez les *Voyages* de Jean Thévenot, t. III, p. 119 et suiv. Voyez aussi le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. IV, p. 408 et suiv., et les *Annales* d'Aboulféda, t. IV, notes de Reiske, n° 419.

## § XLII.

### Nouvelles conquêtes de Saladin sur les chrétiens.

*An 584 [1188].* Dès que l'hiver fut passé, Saladin se remit en campagne. En ce moment, toute la Palestine était soumise, depuis la ville d'Acre jusqu'aux bords de la Mer Rouge. Il ne restait plus aux chrétiens, de ce côté et dans l'intérieur des terres, que Sefed, Carac, Schaubec et Kaukab. Kaukab appartenait aux hospitaliers, Sefed aux templiers; l'une et l'autre place étaient voisines de Tibériade. Pour Schaubec et Carac, elles étaient situées aux environs de la Mer Morte. Le sultan, suivant Ibn-alatir, eût vivement desiré s'emparer de ces villes avant de se porter plus au nord; mais jugeant à leur situation avantageuse que le siége en serait long, il laissa le soin de l'attaque de Kaukab à un de ses émirs. Malek-adel eut ordre d'observer les villes de Carac et de Schaubec : pour lui, il se rendit à Damas, où il reçut des lettres de félicitation des divers princes de l'Orient. Il écrivit de tout côté pour qu'on pressât la marche des troupes. Le rendez-vous général était la campagne qui avoisine le lac d'Émesse. Le premier arrivé fut Émad-eddin, prince de Singar et de Nisibe en Mésopotamie; vinrent ensuite les troupes de Moussoul et des autres contrées musulmanes.

Le prince de Singar est celui que Saladin avait dépouillé quelques années auparavant de la principauté d'Alep. L'historien Émad-eddin rapporte qu'après avoir fait dresser ses tentes, le prince invita le sultan à venir honorer son camp de sa présence. Saladin y consentit, et fixa au prince un autre jour pour le recevoir à son tour. Les deux souverains se firent mutuellement des présens et se témoignèrent une affection sincère. Comme on était alors dans la saison des abricots, Saladin en fit venir de Damas, qui servirent à égayer l'entrevue. Ces fruits, sur les assiettes, brillaient, dit l'auteur, comme des étoiles; on les eût pris pour des boules d'or natif, et l'éclat qu'ils jetaient ressemblait à celui des fruits peints sur les drapeaux du sultan (1). On servit aussi de la neige

(1) Saladin avait adopté pour couleur la couleur jaune; c'était aussi celle de ses mameloucks et de ses gens, et ses drapeaux étaient de la même couleur.

mêlée avec du miel. Les deux princes eurent ensemble des entretiens fréquens, soit à pied, soit à cheval, sur les opérations de cette guerre.

L'armée ne tarda pas à se rassembler, et le sultan se porta, non loin de la ville de Tripoli, vers le château des Curdes. « Je me trouvais alors à l'armée, dit Ibn-alatir (1). Le sultan, après s'être arrêté deux jours devant le château des Curdes, alla ravager les campagnes de Tripoli. Sur ces entrefaites, on vit arriver celui qui servait de cadi ou juge aux musulmans de la ville de Giblé, dans la principauté d'Antioche : ce cadi était un homme d'un grand sens, qui jouissait de beaucoup de crédit auprès du prince d'Antioche. Il venait offrir à Saladin de lui faire livrer Giblé et plusieurs autres villes du voisinage. Aussitôt le sultan se porta vers le nord. En chemin il occupa Tortose, qui ne fit aucune résistance (2). Il restait encore deux tours dans le voisinage: l'une se rendit et fut sur-le-champ démolie ; l'autre étant défendue par les templiers, Saladin ne crut pas devoir l'attaquer et se remit en marche. Sur sa route était la forteresse de Marcab ; ce château appartenait aux hospitaliers, et passait pour imprenable: Saladin n'osa pas en entreprendre le siége. Cependant la montagne où s'élève Marcab domine le chemin de Giblé; d'un côté de la route, à gauche, est la mer; à droite est la montagne : ce chemin est si étroit que deux hommes n'y peuvent passer de front. En ce temps là il était venu de Sicile une flotte chrétienne de soixante vaisseaux commandée par un chef nommé Margarit : ce chef, étant instruit de la

(1) C'est aussi à la même époque que l'historien Boha-eddin, que nous citerons désormais fort souvent, s'attacha à la personne de Saladin.

(2) Boha-eddin rapporte que Tortose fut enlevée par surprise. La veille, Saladin s'attendant à l'effet de l'attaque inopinée qu'il méditait, avait dit : *Demain nous dînerons à Tortose.* Au bruit que cet événement occasionna, les valets et les ouvriers qui étaient occupés à dresser les tentes, accoururent aussi pour prendre part au pillage ; en un moment, tous les gens de l'armée furent dans la ville. Marin rend ainsi ce passage (tome II de son *Histoire de Saladin*, page 106) : » Après la prise de Tortose, Saladin ayant demandé qu'on lui servît à manger, on lui répondit que tous les domestiques et les officiers de cuisine étaient dans la ville occupés à piller. *Il faut espérer,* répliqua-t-il en souriant, *qu'ils nous apporteront le dîner de nos ennemis.* »

marche du sultan, vint se placer à la hauteur de Marcab, pour couper le passage à l'armée musulmane. Saladin fut obligé de faire placer le long de la route, du côté du rivage, des archers qui fermassent l'accès aux chrétiens. Enfin il arriva, précédé du cadi, devant Giblé, qui ouvrit ses portes. En vain les chrétiens essayèrent de se défendre dans la citadelle; le cadi, par ses représentations et ses menaces, les engagea à se soumettre. Dans ces conjonctures, les habitans des montagnes voisines vinrent faire leur soumission. Ce fut un événement très-heureux pour le sultan; car ces montagnes étaient inaccessibles, et les chemins qui y mènent impraticables. Les chrétiens y avaient construit un château nommé *Kesraïl,* qui interceptait les communications de Hamah avec la mer; les musulmans ayant pris possession du château, les communications furent rétablies.

» Le sultan se porta ensuite à Laodicée, et trouva la ville abandonnée. Les chrétiens s'étaient retirés dans deux châteaux situés sur une montagne voisine; le cadi de Giblé parvint encore à leur faire peur et les engagea à descendre. Laodicée était une ville bien bâtie et ornée de beaux édifices; on y voyait des marbres de toute espèce : les musulmans détruisirent tous les édifices, sur-tout les églises, et emportèrent les marbres. Saladin donna Laodicée à son neveu Taki-eddin, prince de Hamah, avec ordre d'y faire les réparations nécessaires.

» Tandis que Saladin était encore à Laodicée, l'amiral Margarit se présenta avec sa flotte à l'entrée du port. Margarit fut si indigné du peu de résistance fait par les habitans, que dans sa colère il menaça de massacrer tous ceux d'entre eux qui tomberaient entre ses mains. Les habitans, effrayés, se mirent sous la protection du sultan, s'obligeant à lui payer un tribut annuel. Ils obtinrent à cette condition de rester dans la ville. Cependant Margarit fit demander une entrevue à Saladin. En le voyant, il baisa la terre par respect et parla à-peu-près ainsi: « Vous êtes un sultan plein de » bonté et de générosité : les maux que vous avez causés aux » chrétiens les ont réduits à l'humiliation. Laissez-les en paix » et ils seront vos esclaves; ils combattront sous vos ordres. » Avec leur appui, vous soumettrez des cités et des royaumes; » mais avant tout, il faut leur rendre les villes qu'ils ont per- » dues; sans cela il viendra d'Occident des forces auxquelles » vous ne pourrez résister. » Saladin répondit qu'il s'inquié-

tait fort peu des guerriers d'Occident : « Qu'ils viennent, » ajouta-t-il, et ils subiront ce qu'ont subi leurs frères, la » mort et la captivité. » A ces mots, le commandant Margarit fit un signe de croix et se retira (1).

» Le sultan, ayant mis ordre aux affaires de Laodicée, se porta contre la forteresse de Sohioun. Cette forteresse était située sur le prolongement d'une montagne, entourée dans presque toute sa circonférence d'une vallée profonde qui se rétrécissait en quelques endroits. Du côté où la forteresse était accessible, on avait creusé un fossé très-profond et pratiqué trois enceintes l'une dans l'autre. Les musulmans firent jouer toutes leurs machines à-la-fois, et parvinrent jusqu'à la première enceinte; ils franchirent successivement la seconde, puis la troisième, et enfin les assiégés capitulèrent aux mêmes conditions que la ville sainte.

» Quelques jours après, Saladin alla devant le château de Becas, qu'il trouva abandonné; de là il se rendit devant la forteresse de Schogr, place si heureusement située que tous les efforts de l'armée musulmane furent d'abord vains. Aussi un émir dit : « Je crois que ce château est un de ceux de qui » Dieu dit : *Ils ne pourront les prendre, quelque effort qu'ils » fassent.* » Saladin répondit par cet autre passage de l'Alcoran : « *Enfin il nous vient du secours de Dieu, et la victoire est » proche.* » En effet, le sultan prononçait à peine ces mots, qu'on vit paraître tout-à-coup un chrétien du haut de la forteresse, lequel demandait à traiter. Les chrétiens sollicitèrent un délai de trois jours, passé lequel ils promettaient, s'ils n'étaient secourus, de se rendre. Déjà ils avaient écrit au prince d'Antioche, dont ils dépendaient, pour l'instruire du danger qui les menaçait; comme ils ne reçurent pas de réponse, ils ouvrirent leurs portes. La vérité est que Dieu avait rempli les chrétiens de frayeur; sans cela ils auraient pu tenir un temps infini. »

Sur ces entrefaites, Daher, fils de Saladin, occupa Ser-

---

(1) Émad-eddin fait tenir ce discours à Saladin : « Dieu nous a » ordonné de faire régner la justice sur la terre ; nous obéirons à ses » ordres. Notre devoir est de faire la guerre aux infidèles : Dieu nous » a mis en possession de leur pays; et quand toute la terre se réunirait » contre nous, pleins de confiance dans le Seigneur, nous irions aux » ennemis sans nous inquiéter de leur nombre. »

minié, et permit aux habitans de rester moyennant un tribut annuel. Ces villes dépendaient de la principauté d'Antioche, ce qui affaiblit beaucoup le prince de cette ville. « Ce qu'il y eut de fort singulier, ajoute Ibn-alatir, c'est que toutes ces places furent prises un jour de vendredi, dans l'espace de cinq semaines. Gloire à Dieu, qui a rendu facile ce qui était difficile! »

Boha-eddin remarque sur ce même sujet que les musulmans choisissaient de préférence, pour monter à l'assaut, les jours de vendredi, jours consacrés par les disciples de Mahomet à la prière. « Une circonstance si singulière, ajoute-t-il, est un signe manifeste que Dieu exauçait les vœux faits en ce jour par les fidèles à la mosquée, et une preuve du bonheur du sultan; puisque Dieu lui ouvrait les portes des forteresses le jour où les bonnes œuvres doublent de prix. C'est assurément le seul exemple qui existe de conquêtes faites toutes un vendredi. Jamais on ne vit rien de semblable.»

## § XLIII.

### Suite des conquêtes de Saladin.

*Suite de l'année 584 [1188.]* Ibn-alatir reprend ainsi: « Saladin se porta ensuite contre la forteresse de Berzié, située dans le voisinage d'Apamée, dont elle n'est séparée que par le lac formé par l'Oronte et les sources qui descendent des montagnes voisines. Les musulmans avaient beaucoup à souffrir du voisinage de cette place. Saladin se présenta avec ses machines pour l'attaquer; mais jugeant qu'un tel siége, conduit d'après les règles ordinaires, serait fort long, il résolut de brusquer l'attaque. Par ses ordres, l'armée fut divisée en trois corps, qui devaient se relever sans interruption. Le premier corps s'avança sous la conduite du prince de Singar; quand il fut fatigué, le second le remplaça; celui-ci était composé de la garde du sultan, et il combattit avec beaucoup de valeur. L'air était alors fort chaud et les soldats souffraient beaucoup de la soif. Saladin, pour les animer, mit l'épée à la main; son neveu Taki-eddin en fit autant. On combattit ainsi jusqu'à midi; et au moment que les soldats, harassés de fatigue, commençaient à se retirer,

Saladin accourut pour les retenir; en même temps le troisième corps s'avança pour prendre part au combat. Le mouvement se communiqua au premier, qui venait de se reposer. Toute l'armée fondit à-la-fois sur les chrétiens, les culbuta et entra avec eux dans la place. En vain les chrétiens essayèrent de gagner le haut de la citadelle. Quelques prisonniers musulmans qui s'y trouvaient enfermés, les ceps aux pieds, entendant le cri de victoire de leurs frères, y répondirent. A ces cris, les chrétiens s'imaginèrent que les prisonniers avaient rompu leurs chaînes, et ils s'offrirent eux-mêmes prisonniers. La place fut aussitôt saccagée et évacuée (1). « Le seigneur de Berzié avait été, au milieu du tumulte, chargé de chaînes avec sa femme et ses enfans, et les soldats se les étaient tous partagés. Saladin se hâta de les racheter et les renvoya en liberté, chargés de présens. »

Ibn-alatir ajoute que le sultan en usa ainsi à cause que la femme du seigneur de Berzié était sœur de la femme du prince d'Antioche; or la princesse, ajoute l'auteur, avait fait part au sultan de plusieurs avis qui l'intéressaient, et elle le mettait au courant des projets des Francs. Les chrétiens se trahissaient donc les uns les autres et hâtaient leur propre ruine.

Le sultan se rendit ensuite au pont de fer ou Pont-Ferrat sur l'Oronte, non loin d'Antioche. Au rapport d'Émad-eddin, il eut un moment l'idée d'attaquer cette ville; il y renonça, aimant mieux commencer par les places voisines.

On lit dans Ibn-alatir qu'il se porta devant Darbessac, où il arriva quelques jours après. Darbessac était une place très-

---

(1) Marin, dans son *Histoire de Saladin,* t. II, p. 114, a supposé que Saladin arriva le premier sur les remparts, et que, pareil au grand Alexandre, il sauta tout seul dans la place; ce qui, ajoute-t-il, frappa les chrétiens d'une telle admiration, qu'ils mirent aussitôt bas les armes. Mais Boha-eddin, qui sert de guide à Marin, n'a pas précisément dit cela. Il se contente de dire que Saladin mena lui-même ses troupes à l'assaut, et qu'après avoir fait quelques pas, il s'arrêta avec elles pour pousser un grand cri; après quoi il courut vers les remparts suivi de ses soldats. Là les musulmans poussèrent un nouveau cri et chargèrent tous à-la-fois et comme un seul homme. Boha-eddin ajoute que la montagne où dominait le château avait plus de cinq cents coudées de haut, et que, lorsque les gens du pays voulaient citer une ville forte, ils nommaient Berzié.

forte, appartenant aux templiers. Elle fit d'abord une vive résistance, dans l'espoir d'être secourue par le prince d'Antioche. Ne recevant aucun appui, elle finit par ouvrir ses portes. Les chrétiens sortirent avec les habits qu'ils avaient sur eux, sans pouvoir emporter rien de plus. Ils se retirèrent à Antioche.

Boha-eddin, qui se trouva à ce siége, rend hommage à la bravoure des Francs. Il atteste avoir vu de ses yeux les assiégés en butte aux traits des assaillans, et demeurer sur la brèche aussi fermes qu'un mur. Il dit que quand l'un d'eux tombait un autre prenait sa place (1).

Ibn-alatir reprend ainsi : « Après cette conquête, Saladin proposa d'aller attaquer Bagras. Cette place et celle de Cosséir étaient les seules qui restassent au prince d'Antioche. Les avis furent d'abord partagés ; les uns conseillaient cette expédition, les autres s'y opposaient. « Bagras, dirent ces » derniers, était presque aux portes d'Antioche ; assiéger » l'une c'était assiéger l'autre : il faudra que la plus grande » partie de l'armée soit en observation devant Antioche ; » nous n'aurons plus assez de forces pour attaquer Bagras. » Cependant Saladin persista dans son dessein : seulement il laissa la plus grande partie de l'armée en observation devant Antioche. La situation de Bagras était si escarpée, que les machines n'y pouvaient atteindre. Déjà l'on commençait à désespérer du succès, lorsque la porte de la forteresse s'ouvrit. Un député venait demander à capituler : le sultan lui remit sur-le-champ un drapeau qu'on arbora sur les remparts ; les habitans obtinrent sûreté et la place fut occupée. »

Il ne restait plus à prendre qu'Antioche. Le sultan en eut un instant l'idée ; mais Boémond, prince de cette ville, se hâta de demander une trève, offrant de mettre en liberté tous

---

(1) A cette occasion, Marin, dans son *Histoire de Saladin,* t. II, p. 115, suppose que Boha-eddin, tout cadi ou homme de loi qu'il était, *monta lui-même sur la brèche avec les soldats qu'il commandait.* Rien de semblable ne se trouve dans le texte. Cependant Marin observe avec raison qu'en Orient les savans et les gens de loi manient quelquefois l'épée. Il est possible que Boha-eddin l'ait fait lui-même ; car il dit plus bas, en parlant du siége de Saint-Jean d'Acre, page 102 du texte imprimé, qu'il décocha lui-même quelques traits aux chrétiens.

les musulmans qui étaient captifs entre ses mains. Saladin y consentit, de peur de mécontenter ses émirs. En effet, les émirs représentèrent avec force le besoin qu'avaient les troupes de repos. La vérité est que Saladin était arrêté par la mollesse de ses soldats, et sur-tout des troupes auxiliaires de la Mésopotamie, qui soupiraient après le retour dans leurs foyers. La trève entre lui et le prince d'Antioche fut de huit mois, à partir du 1er de tisrin ou novembre, jusqu'au mois de iar ou juillet (1). Boémond, prince d'Antioche, était alors le plus puissant seigneur chrétien de la Palestine : outre Antioche, il possédait le comté de Tripoli, que le dernier comte lui avait laissé, étant mort sans enfans.

Tout étant ainsi réglé, l'armée musulmane fut licenciée et Saladin se rendit à Damas (2). Il avait retenu auprès

---

(1) Cette trève ne regardait que les domaines particuliers du prince, et il était libre à Saladin d'attaquer les autres provinces chrétiennes. Il y a plus : si l'on en croit Ibn-khalecan, dans ses *Vies des Hommes illustres*, à l'article *Saladin*, Boémond promit par le traité que si, dans l'intervalle des huit mois, il ne recevait aucun secours d'Occident, il se remettrait avec tout ce qu'il possédait à la discrétion de Saladin.

(2) Ibn-alatir rapporte qu'en chemin il visita par dévotion le tombeau du calife Omar, fils d'Abd-alaziz, prince célèbre par sa piété. « Il visita aussi le schéik Saleh, homme de bien et craignant Dieu, qui par des actes tenant du prodige, s'était attiré l'admiration générale. Le sultan était accompagné dans ce voyage par l'émir Ezz-eddin Abou-foléita, prince de Médine, qui ne l'avait pas quitté dans toute cette guerre. Le regard de cet émir était pour lui une source de bénédictions, et sa présence un gage de bonheur. »

A ces détails, que nous n'insérons ici que comme pouvant servir à faire connaître l'esprit des musulmans de cette époque, Boha-eddin en ajoute d'une autre espèce : « Saladin ayant eu occasion de passer dans le voisinage de Hamah, son neveu Taki-eddin, prince de cette ville, mit tout en œuvre pour l'engager à honorer cette ville de sa présence et à aller loger chez lui. Le sultan y consentit. Il y eut à ce sujet un grand festin, et après le repas on donna le *semat.* » Le semat est une espèce de spectacle moitié sacré, moitié profane, où figurent des musiciens, des musiciennes et des danseuses. On trouvera une description complète de ce genre de fêtes dans l'explication que nous avons donnée des sujets représentés sur un vase arabe fabriqué à Moussoul à l'époque des croisades, *Description du Cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 425 et suiv.

de lui ses mameloucks et sa garde particulière; et comme quelqu'un lui conseillait de les renvoyer aussi dans leurs quartiers, il répondit : « La vie est courte et le terme en » est incertain : les Francs ont encore entre les mains Kau- » cab, Schaubec, Carac et Séfed; nous ne devons pas » mettre bas les armes que ces quatre places ne soient sou- » mises. Elles sont situées au milieu de nos nouvelles pro- » vinces; si nous les négligions, nous aurions lieu de nous » en repentir. » Sur ces entrefaites, Carac et Schaubec, ayant épuisé toutes leurs provisions, ouvrirent leurs portes; ce fut Malek-adel, qui commandait de ce côté, qui en prit possession.

Il ne restait donc plus que Kaucab et Séfed. Saladin quitta Damas au milieu de ramadan ou mois de jeûne. Si l'on en croit Émad-eddin, Séfed était devenu une place très-incommode aux musulmans. « C'était, dit-il, comme une poutre » dans l'œil de l'islamisme. » Séfed capitula après une courte résistance : les habitans se rendirent à Tyr.

Les guerriers chrétiens enfermés à Tyr avaient fait tous leurs efforts pour arrêter les progrès du sultan. On commençait dès-lors à parler des immenses armemens qui se formaient en occident, et il était très-important pour les Francs de conserver quelques places dans l'intérieur des terres, afin de pouvoir s'établir de nouveau dans le pays. Les chrétiens, au rapport d'Ibn-alatir, se rassemblèrent en conseil et dirent : « Si les musulmans prennent Séfed, ils » prendront aussi Kaucab. Alors c'en est fait de tout le pays. » Hâtons-nous d'envoyer du secours à la garnison, pour qu'elle » tienne jusqu'à l'arrivée de nos frères. » En conséquence, les chrétiens de Tyr firent choix de deux cents hommes des plus vaillans et les envoyèrent à Séfed; mais en route ils furent surpris dans une embuscade, et tués ou faits prisonniers. Au nombre de ces derniers se trouvaient deux hospitaliers qui furent amenés au sultan. Le prince avait coutume de faire mourir tous les templiers et les hospitaliers qui tombaient entre ses mains; il ordonna donc de massacrer ces deux chevaliers. Alors un d'eux lui dit : « Je n'au- » rais pas cru qu'en paraissant devant votre auguste pré- » sence, et en voyant votre face, il pût nous arriver quelque » mal. » Le sultan était prompt à pardonner, et recevait volontiers les complimens; il eut pitié des deux hospitaliers et se contenta de les faire enfermer.

« Aussitôt après la conquête de Séfed (1), le sultan tourna ses efforts contre Kaucab. On était alors en hiver et les pluies rendaient ce siége fort difficile. Cependant, après un très-long assaut, les musulmans parvinrent jusqu'à la première enceinte, et pénétrèrent enfin dans la place. Les habitans se réfugièrent aussi à Tyr. »

Émad-eddin, témoin oculaire, rend ainsi compte du siége de Kaucab : « Nous vînmes à Kaucab, et nous trouvâmes cette forteresse comme attachée aux astres : on l'eût prise, à cause de son élévation, pour l'aire des aigles et le domicile de la lune. C'est là qu'habitaient *les chiens aboyans et les loups perfides* (2). Ils s'étaient dit entre eux : « Pourvu qu'il » reste seulement un de nous, il conservera la maison des » hospitaliers et la préservera de l'infamie. Sans doute les » Francs reviendront dans ces contrées; défendons-nous de » toutes nos forces. » Cependant les murs battus par nos machines commençaient à s'ébranler ; il se fit de larges brèches. La saison était dure, les pluies étaient abondantes; les torrens coulaient de toute part; le sol se couvrait de boue; à tout moment il fallait rétablir les tentes ; les pierres se déplaçaient, les cordes se relâchaient, les tentes tombaient; le ciel était obscurci par les nuages : et pourtant, malgré l'abondance des pluies, nous manquions d'eau bonne à boire. Les mulets tombaient sur le ventre; les chemins étaient glissans, et, quoique fort larges, ils étaient devenus comme étroits. Le sultan laissa

(1) L'historien Boha-eddin, qui accompagna Saladin au siége de Séfed, fait observer que ce prince avait donné une bien belle preuve de zèle en se mettant en route au mois de ramadan, temps, dit-il, où les musulmans ont coutume de se réunir en famille, et où celui qui est absent de sa maison ferait, s'il le fallait, un long voyage pour rejoindre les siens. « O mon Dieu ! s'écrie l'auteur, c'est pour toi qu'il » se soumit à ce sacrifice ; c'était pour mériter tes bonnes grâces. » Moi-même, ajoute-t-il, je me trouvai à ce siége auprès de la personne du sultan. La première nuit, nous la passâmes toute entière occupés à dresser nos machines de guerre. Le matin, comme nous étions très-fatigués, je citai au sultan cette tradition si célèbre : *Deux espèces d'yeux ne verront pas le feu de l'enfer : ceux qui veillent la nuit pour le service de Dieu, et ceux qui versent des larmes dans la crainte de ses jugemens.* A ces mots, je vis le visage du sultan s'épanouir de satisfaction.

(2) L'auteur désigne ici les chevaliers de l'hôpital qui gardaient la place.



ses bagages au pied de la montagne, et se plaçant sur un lieu élevé il commença à battre la forteresse. Matin et soir nous allions le saluer : enfin les mineurs s'avancèrent sous les murs et la place fut obligée de se rendre. »

Dès lors il ne resta plus aux chrétiens que Tyr, Antioche, Tripoli et quelques autres places moins importantes : Saladin était impatient de s'en rendre maître et de prévenir les guerriers qui allaient arriver d'Occident; mais l'hiver était dans toute sa violence, et il fallait attendre le retour de l'armée musulmane. Dans ces conjonctures, le sultan écrivit à son frère Saif-elislam (1), gouverneur de l'Arabie. La lettre nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins ;* la voici : « Kaucab était la demeure des hospitaliers et le séjour de » l'infidélité; c'était la résidence ordinaire des grands-maîtres » de l'ordre et leur principale place de guerre. Nous avons at- » tendu long-temps pour l'attaquer, et ce siége a couronné tous » les autres. Maintenant les routes sont sûres : nous sommes » maîtres de toutes les forteresses; il ne nous manque plus de » ce côté que Tyr. Oh! si cette ville n'était secourue par les » chrétiens d'outre-mer, il y a long-temps qu'elle serait en » notre pouvoir, et que nous aurions dompté les rebelles qui » s'y trouvent. Dieu soit loué! ils ne sont pas dans une arche » qui puisse les défendre, mais plutôt dans une prison. Ils » sont comme morts, quoique vivans. Nous sommes venus » à Kaucab après avoir réduit Séfed, qui appartenait aux » templiers. Carac et les autres places chrétiennes sont aussi » en nos mains. Maintenant on n'entend plus dans le pays » les discours insensés des infidèles. Quand nous allâmes à » Kaucab, l'hiver déployait toutes ses rigueurs : le ciel était » obscurci par les nuages; les monts étaient couverts de » neige; les vallées retentissaient du bruit des eaux; les tor- » rens débordés emportaient tout sur leur passage; la boue » rendait les chemins difficiles, et l'homme libre y marchait » comme dans les entraves. Nous supportâmes avec courage » la fatigue de la route, et nous bravâmes à-la-fois l'ennemi » et la saison. Notre fortune l'emporta; Dieu connut nos in-

---

(1) Ce nom signifie *le glaive de l'islamisme.* Tous les musulmans d'un certain rang, comme on a pu déjà le remarquer, portaient, dans ces temps d'enthousiasme religieux, des noms et des titres qui déposaient de leur piété et de leur zèle.

» tentions et il nous seconda; il vit notre bonne volonté et il » favorisa nos travaux.

» Il n'y a plus parmi les Francs que des chiens aboyans, » trompés par Satan. Si nous n'avions attaqué les chrétiens » de toute part, ils seraient plus tard fondus sur nous comme » des lions, et le mensonge aurait triomphé de la vérité. » Voilà que nos frères d'Alexandrie et l'empereur de Cons- » tantinople (1), ainsi que les musulmans d'Afrique, nous » mandent que les chrétiens d'Occident, animés par la co- » lère, s'apprêtent à rallumer le feu des combats; que déjà » ils tirent l'épée. Les insensés! ils remettront bientôt leur » épée dans le fourreau. Les partisans de l'erreur se coalisent » ensemble. Dieu les confonde! Aidés du secours divin, nous » les repousserons. Supplions le Seigneur d'affermir nos » cœurs et de nous tenir unis. Si nos cœurs étaient faibles, » et si nous nous divisions, nous serions perdus.

« Nous attaquerons cette année Antioche, et nous enver- » rons notre fils Taki-eddin (2) devant Tripoli. Quant à notre » frère Malek-adel, il restera en Égypte et veillera à sa dé- » fense. On dit que l'ennemi veut faire une descente de ce » côté, et attaquer à-la-fois l'Égypte et la Syrie. Notre esprit » ne sera en repos que lorsque notre frère Saif-elislam » sera entré en Palestine, et qu'armé de son épée il gar- » dera les villes que nous avons conquises et nous ouvrira » celles qui sont encore fermées. Il n'y a que les grands » hommes qui soient appelés à de grandes choses; il n'y a que » les hommes d'honneur qui descendent dans l'arène. Quel » que soit le décret de Dieu, il aura son effet. Sa volonté sur- » montera tous les obstacles. Il n'a qu'à vouloir, et il nous » rendra vainqueurs de la plus grande multitude, lors même » que nous ne serions qu'en petit nombre. Se pourrait-il, en » effet, que Dieu nous eût ouvert tant de forteresses pour » nous les ôter, qu'il eût mis sous nos ordres une si grande » armée pour la disperser? »

Cette lettre peint parfaitement les espérances et les desseins de Saladin. On verra bientôt à quoi tous ces projets

(1) Le prince grec était alors allié avec Saladin; il sera question ci-dessous de cette alliance.

(2) Taki-eddin n'était que le neveu de Saladin. Sans doute Saladin l'appelle ici son fils par un terme de tendresse.

aboutirent. En attendant, le sultan visita Ascalon et les autres villes de la côte qu'il avait conquises. Il était à croire que les guerriers qui allaient arriver d'Occident commenceraient par les places maritimes, et Saladin se hâta de les mettre en état de défense; il mit une attention particulière à fortifier Acre. Il passa presque tout le reste de l'hiver dans cette ville.

## § XLIV.

### Continuation du même sujet.

*An 585 [1189].* Au retour du printemps, Saladin se rendit à Damas et se hâta d'écrire de tous côtés pour presser l'arrivée des troupes. En attendant, il reçut à Damas une solennelle ambassade du calife de Bagdad, qui venait le féliciter sur ses victoires. Saladin, au rapport d'Émad-eddin, accueillit très-bien l'ambassadeur; et à son départ, il le fit accompagner d'un député chargé d'offrir de sa part au calife des présens d'un grand prix, entre autres la couronne du roi de Jérusalem, des parfums, et la croix d'or enlevée de dessus la chapelle de la Sacra (1) dans la ville sainte. De

(1) Un autre auteur arabe nommé Abou-yali, et cité par le compilateur des *Deux Jardins*, dit de plus que cette croix fut enchâssée dans le seuil de la porte principale du palais du calife, et qu'on eut l'attention d'en laiser paraître un côté pour que les passans pussent la fouler aux pieds et cracher dessus. Abou-yali nomme la porte où la croix fut enchâssée, *la porte de Noubi.* Or la porte de Noubi est celle par laquelle entraient les rois et les princes musulmans qui venaient de tous les pays rendre hommage aux califes; et l'on ne marchait pas sur cette porte, encore moins on y crachait; quiconque l'eût seulement touchée, eût été sur-le-champ puni de mort. Les passans pouvaient seulement baiser le seuil et le toucher avec leur front; après quoi ils l'enjambaient. (Voyez les *Annales d'Aboulféda,* t. III, p. 678, et t. IV, p. 732. Voyez aussi les *Voyages de Chardin,* t. VII, p. 368.) Abou-yali s'est sans doute trompé de porte; pour le fait en lui-même, il a pu réellement avoir lieu. On trouve un exemple analogue dans les *Voyages de Chardin,* tome VIII, p. 149. Il y est parlé d'une idole indienne qu'un prince musulman fit renverser la face contre terre, et qui servait elle-même de seuil à une mosquée d'Ispahan. (Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* p. 606 et 630.) Abou-yali dit, au reste, que la croix dont il s'agit ici était celle que

plus, il envoya au calife quelques prisonniers de marque qu'on fit entrer dans Bagdad, montés sur les mêmes chevaux et couverts de la même armure que le jour où on les avait pris; ils étaient précédés de leurs drapeaux renversés.

Cependant Saladin, effrayé des grands préparatifs qui se faisaient en Occident, était impatient d'achever de soumettre les villes chrétiennes. Dans cette vue, au rapport d'Ibn-alatir, il se porta dans la plaine d'Oyoun, située entre Tyr et le cours du Jourdain, et fit le siége du château de Schakif-arnoun. Le seigneur de Schakif se nommait Renaud; ce seigneur avait un esprit subtil et rusé. Comme il craignait de ne pouvoir résister à force ouverte, il alla se présenter au sultan et lui fit de grandes protestations d'amitié: « Je vous aime, lui » dit-il, et je reconnais les obligations que je vous ai; mais » en ce moment, mes enfans et mes parens sont dans Tyr, et » il est à craindre que le marquis qui y commande, instruit » de mes relations avec vous, ne se venge sur eux; accordez-» moi un délai et laissez-moi le temps de les faire venir. Dès » qu'ils seront arrivés, je vous remettrai Schakif, et nous en-» trerons tous à votre service; nous accepterons ce que vous » voudrez bien nous donner. » Ces paroles flattèrent beaucoup Saladin, et il accorda à Renaud un délai de trois mois.

L'historien Boha-eddin, qui était alors auprès de Saladin, et qui eut plusieurs fois occasion de voir Renaud, nous le représente comme un homme artificieux. Il rapporte que Renaud, la première fois qu'il se présenta au sultan, affecta de venir sans suite, sans être annoncé, en un mot à l'improviste. Saladin était alors à table, et il le fit manger avec lui. « Renaud, ajoute-t-il, savait très-bien l'arabe, et avait même une teinture de nos chroniques. On assure qu'il avait pris un musulman à son service pour apprendre de lui notre langue. Il offrit à Saladin de lui remettre Schakif, déclarant qu'il se contenterait d'une maison à Damas, avec quelques terres qui lui permettraient de vivre à l'aise lui et sa famille. En attendant, il venait souvent nous voir, et nous disputions sur la religion; il voulait nous prouver que la religion chrétienne

---

les chrétiens appellent *la vraie croix* et que Saladin avait prise à la bataille de Tibériade. Le bruit de cet événement se répandit jusque chez les chrétiens. Mais Abou-yali se contredit plus tard, et, comme on le verra, cette croix resta toujours entre les mains de Saladin.



était la meilleure; nous, au contraire, nous soutenions qu'elle ne valait rien. (C'est un musulman qui parle.) Au reste, il faisait bon converser avec lui, et son langage annonçait de l'instruction. »

Pendant ce temps, Saladin était fort inquiet. La trève faite avec le prince d'Antioche allait expirer, et il était à craindre que les chrétiens de cette ville ne fissent des courses sur les provinces musulmanes. En conséquence, le sultan ordonna à son neveu Taki-eddin de se porter de ce côté. Ce qui l'inquiétait encore, c'est que tous les jours il arrivait des guerriers d'Occident à Tyr, et qu'il devait en arriver bien davantage. Un autre motif de crainte, ce fut l'aspect menaçant que prit tout-à-coup Guy, ancien roi de Jérusalem.

Boha-eddin rapporte qu'après la conquête de Jérusalem par Saladin, le roi Guy fut mis en liberté, moyennant la promesse de se désister de toute prétention au royaume de Jérusalem, et de se considérer comme le serviteur et l'affranchi du sultan. Cependant, ajoute l'auteur, le roi Guy, que Dieu maudisse! viola sa parole et se rendit à Tyr. On lit dans Émad-eddin que les débris de l'armée chrétienne échappés à la défaite de Tibériade, et tous ceux qui s'étaient sauvés des villes conquises par Saladin, se rangèrent autour de leur roi et jurèrent de lui rendre son ancienne puissance. Dans cette vue, ils se rendirent tous devant Tyr; mais le marquis refusa de leur ouvrir les portes : il dit pour raison que c'était lui qui avait sauvé Tyr, et qu'il devait en avoir la souveraineté; qu'il avait été reconnu en cette qualité par les rois de l'Occident, et que jusqu'à leur arrivée on ne devait pas admettre d'autre autorité que la sienne. Il s'éleva en cette occasion une violente querelle; à la fin il fut convenu que le marquis conserverait Tyr, et que le roi Guy tâcherait de reconquérir ses états tombés au pouvoir des musulmans. On se promit de se soutenir réciproquement et d'agir de concert contre l'ennemi commun. Dès-lors le roi Guy médita quelque grande entreprise.

« Cette nouvelle, au rapport d'Ibn-alatir, affligea beaucoup Saladin : il ne savait plus quel parti prendre. Il aurait desiré se porter sur-le-champ contre Tyr et arrêter les chrétiens dans leur marche. D'un autre côté, il n'osait laisser derrière lui une place aussi importante que Schakif; car, s'il s'en allait, on pouvait craindre que Renaud n'approvisionnât la place, et ne se mît en état de défense. Il ne pouvait

non plus manquer à sa parole, et se faire remettre Schakif avant l'expiration des trois mois. Dans cette conjoncture, il reçut une lettre du corps d'armée qui était en observation devant Tyr, par laquelle on lui mandait que les Francs étaient sur le point de se mettre en marche, et qu'ils allaient attaquer Sidon. Saladin laissa quelques troupes devant Schakif, et se mit en route avec ses braves; mais il ne put arriver à temps. Les Francs étaient déjà sortis de Tyr, et surprenant les musulmans dans un défilé, ils leur livrèrent un combat si épouvantable que *la tête des enfans en eût blanchi de frayeur*. Ce combat fut également funeste aux deux armées. A la fin, les chrétiens rencontrant une résistance opiniâtre, retournèrent sur leurs pas et revinrent sous les murs de Tyr (1).

» L'issue de ce combat affecta vivement Saladin; il était impatient d'en venir encore une fois aux mains, afin de tirer vengeance du carnage de ses troupes. Un jour il monta à cheval et se porta avec une petite suite au haut d'une colline pour observer l'ennemi. A ce mouvement, les pasteurs des environs, les Arabes, les volontaires de l'armée, pensèrent qu'on allait de nouveau engager le combat; là dessus ils prirent l'alarme et s'enfuirent en toute hâte. En vain le sultan fit courir après eux; ces imprudens, n'écoutant aucune représentation, se laissèrent surprendre par les Francs et *envoyer au dernier sommeil:* Dieu ait pitié de leur ame! Parmi ces musulmans étaient quelques personnes de distinction. Saladin fut très-affligé de cet accident: il vit lui-même ce massacre du

---

(1) Émad-eddin rend compte de cette journée avec son exagération ordinaire. Il prétend que les chrétiens furent dispersés; que la plupart d'entre eux furent tués ou faits prisonniers, *leurs faucons soumis et leurs éperviers pris à la chasse;* c'est-à-dire que ceux qui jusque-là avaient pris les autres furent pris à leur tour; ce qui, pour le remarquer en passant, montre que les Orientaux à cette époque connaissaient l'usage de la chasse au faucon telle qu'elle se pratiquait en Europe. Voyez l'explication que nous avons donnée des sujets représentés sur un vase arabe fabriqué à Moussoul pendant les croisades, *Description du Cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 425 et suiv. Émad-eddin poursuit en disant que les braves d'entre les chrétiens *furent passés sous le joug, leurs chasseurs mis dans les fers, leurs chevaliers renversés, sept de leurs lions faits prisonniers, et que les aigles se rassasièrent des cadavres des autres.*

haut de la colline et accourut en toute hâte. Il poursuivit les Francs jusque sous les murs de Tyr; mais les Francs rentrèrent dans la ville, et le sultan alla visiter les grands travaux qui s'exécutaient dans Acre (1).

» Peu de temps après, on vint dire à Saladin que les chrétiens se disposaient à sortir de nouveau pour aller au bois et au fourrage. Aussitôt il fit placer quelques troupes en embuscade dans des vallons et des lieux étroits, et chargea quelques-uns de ses braves d'aller provoquer les chrétiens et de les attirer au combat. Malheureusement, quand ces braves furent en présence des Francs, au lieu de faire semblant de fuir, comme ils en avaient reçu l'ordre, ils mirent leur honneur à combattre de pied ferme. Les troupes qui étaient en embuscade, se lassant d'attendre, vinrent prendre part à l'action, et le but fut manqué. On remarqua dans cette affaire un mamelouck du sultan qui fut atteint de plusieurs traits et laissé pour mort : le lendemain, des musulmans, passant par cet endroit, l'entendirent gémir et reconnurent qu'il respirait encore; ils l'enveloppèrent dans un manteau; et comme son état ne laissait aucune espérance, ils l'exhortèrent à faire sa profession de foi et à mourir en bon musulman, le félicitant de sa fin glorieuse.

» Sur ces entrefaites, le délai accordé à Renaud, seigneur de Schakif, expira. Malheureusement Renaud avait profité de l'intervalle pour acheter des vivres dans notre camp, et s'était préparé à faire une bonne défense. Ce n'est pas qu'on n'eût averti de temps en temps Saladin de cet artifice; mais il refusait de croire à une telle mauvaise foi, et ne pensait que du bien de Renaud. Quand on lui parlait à ce sujet, qu'on lui disait que Renaud ne cherchait qu'à gagner du temps, et que bientôt son visage se montrerait à découvert, il refusait d'y ajouter foi. Enfin, quand la trève fut près d'expirer, Saladin ayant fait solliciter Renaud de remettre la place, Renaud vint le trouver et lui dit qu'il n'avait pas encore reçu ses enfans de Tyr; en un mot, il demanda un nouveau délai. Le sultan le fit arrêter et le somma de

(1) Émad-eddin, parlant de la retraite des chrétiens devant Tyr, dit que *leurs nez s'étaient alongés*. Il les compare en cette occasion à des vipères qui, n'osant soutenir le grand jour, s'étaient glissées sous les murailles de la ville.

tenir sur-le-champ sa parole. Renaud promit de le faire, et demanda à parler à un prêtre qu'il disait vouloir envoyer à la garnison pour l'engager à se rendre. Le prêtre fut appelé; il eut un entretien secret avec Renaud. On le laissa entrer dans la place : dès ce moment la garnison se montra plus animée que jamais à se défendre. Saladin, indigné, envoya Renaud chargé de chaînes à Damas, et commença un siége en règle contre la forteresse de Schakif.

Cependant les préparatifs qui se faisaient en Europe touchaient à leur terme. Tous les jours on voyait arriver des guerriers à Tyr, et l'on en annonçait un grand nombre d'autres. Tournons donc nos regards vers l'Occident; c'est de là désormais que viendront les efforts et les guerres. Les colonies chrétiennes d'Orient étaient sur le penchant de leur ruine, et l'Occident seul pouvait soutenir leur faiblesse. La suite de l'histoire des croisades ne sera guère plus que le tableau des expéditions des nations guerrières de l'Europe, de leurs exploits, de leurs désastres, et des malheurs des colonies chrétiennes.

## § XLV.

### Mouvement général en Occident. — Troisième croisade.

*Ans 583, 584 et 585 [1187, 1188 et 1189 de J. C.].* Nous laisserons parler Ibn alatir : « Après la bataille de Tibériade, quand les chrétiens de la Palestine se virent sans ressources, ils écrivirent à leurs frères d'Occident, en Espagne (1), en Sicile, &c. Aussitôt il se fit une prédication générale : des moines, des prêtres, des chevaliers et autres personnes de marque, parcoururent les pays d'Occident, habillés de noir en signe de deuil, à cause de la perte de Jérusalem, et ayant à leur tête le patriarche de la ville sainte; ils exhortaient les chrétiens à prendre les armes et à marcher à la délivrance

(1) Par le mot Espagne, الاندلس, les Arabes entendent non-seulement l'Espagne, mais l'Italie et la France. Voyez un exemple du même genre dans les *Annales* d'Aboulféda, t. V, p. 145.

de Jérusalem. Pour les toucher davantage, ils avaient représenté sur un tableau le Christ flagellé par un Arabe et ayant la figure ensanglantée, et ils s'en allaient montrant par-tout ce tableau, et disant : « Voilà le Christ que Mahomet, prophète » des musulmans, a frappé, blessé et tué. » A ce spectacle, tous les Francs s'assemblèrent en armes ; les femmes mêmes prirent part à ce mouvement ; car, dans cette guerre, les femmes se battirent comme les hommes. Ceux qui ne purent quitter leurs foyers, envoyèrent des mercenaires à leur place, ou du moins s'imposèrent à eux-mêmes une taxe, chacun selon ses moyens. Bientôt on vit arriver en Syrie un nombre infini de guerriers. Je tiens d'un musulman qui avait pris du service chez les Francs, que courant la mer à cette même époque sur un navire chrétien, de compagnie avec trois autres bâtimens de la même nation, il était allé jusqu'à Rome la Grande, et qu'à son départ les quatre navires se trouvèrent remplis de pélerins. Je tiens aussi d'un prisonnier chrétien que, lorsqu'il quitta son pays, sa mère n'avait pas d'autre enfant que lui, et qu'elle avait vendu sa maison, formant son unique bien, pour le mettre en état de marcher à la délivrance de Jérusalem. Ainsi les Francs faisaient le sacrifice de leurs biens pour la défense de leur foi et le salut de leur ame. »

Boha-eddin fait mention d'une nouvelle circonstance. Il dit (1) que le marquis de Tyr, voulant frapper l'imagination des chrétiens d'Occident, avait fait faire un plan de Jérusalem, au milieu duquel dominait l'église du Saint-Sépulcre. Il choisit, ajoute l'auteur, cette église, parce que là, à ce que disent les chrétiens, est le tombeau du Messie, et qu'il y fut enterré après son crucifiement. C'est ce lieu que les chrétiens viennent visiter en pélerinage ; c'est là qu'ils prétendent que se manifeste tous les ans le feu du ciel (2). Le marquis fit représenter au-dessus du sépulcre du Messie un cheval monté par un cavalier musulman, lequel couvrait le tombeau d'ordures. Ce tableau fut porté en Occident et exposé à tous les regards, dans les marchés et dans les lieux publics : les prêtres le promenaient par-tout, marchant la tête découverte, revêtus du cilice, et criant : *Malheur! malheur*

---

(1) Voyez la page 135 du texte imprimé.
(2) Au samedi saint.

*à nous !* A ce spectacle, une multitude innombrable de peuple prit les armes (1).

Ce fut au point que Saladin se crut obligé d'écrire une lettre au calife de Bagdad. Cette lettre nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins*. Il y est dit que les chrétiens qui abandonnaient ainsi leurs foyers, n'étaient pas des gens isolés, mais formaient la presque totalité des Francs d'outre-mer et des *guerriers de l'infidélité ;* qu'il n'y avait pas en Occident de cité, de ville, d'île, de hameau, grand ou petit, qui n'eût contribué pour sa part à l'armement de quelque vaisseau. On lit encore dans la lettre que ce n'était pas seulement le peuple qui avait pris les armes ; que les évêques et les patriarches avaient suivi le mouvement général : tout cela, y est-il dit, parce qu'on leur avait fait accroire que leurs frères de la Palestine étaient victimes de la tyrannie des musulmans, et que, pour obtenir la rémission de leurs péchés et de toute espèce de fautes, il n'y avait pas de plus sûr moyen que de tout quitter pour aller combattre l'islamisme.

Ibn-alatir reprend ainsi : « Les chrétiens d'Occident se mirent donc en marche des régions les plus éloignées, et se rendirent à Tyr par mer et par terre ; ils vinrent par les chemins faciles comme par les chemins difficiles. Les Allemands mêmes prirent part à cette guerre ; et si Dieu, par un effet de sa bonté pour nous, n'eût fait périr l'empereur des Allemands au moment où il allait pénétrer en Syrie, on eût pu dire plus tard, de la Syrie et de l'Égypte : *Ici régnèrent jadis les musulmans !* »

Tel est le tableau de l'effet extraordinaire que la perte de Jérusalem produisit sur les chrétiens d'Europe ; si on le compare au récit des auteurs latins, on verra qu'il n'est pas exagéré. Ibn-alatir reprend ensuite : « Quand cette multitude fut arrivée à Tyr, la ville ne fut pas assez grande pour la contenir ; les flots de cette mer furieuse s'y choquaient avec un horrible fracas. Les chrétiens, résolus à prendre l'offensive, essayèrent d'abord de marcher sur Sidon, et furent repoussés ; mais

(1) Boha-eddin remarque à ce sujet que rien ne fait plus d'impression sur l'esprit des chrétiens que la vue des images. Il n'est pas étonnant que ce fait l'ait beaucoup frappé, lui qui, comme musulman, ne devait voir qu'avec horreur toute représentation humaine.

leur nombre augmentant toujours, ils allèrent attaquer Acre. Dans ce dessein, ils partirent, cavalerie et infanterie, grands et petits, en suivant les bords de la mer, afin d'être toujours à portée de leur flotte. A cette nouvelle, Saladin, qui était toujours devant Schakif, se hâta d'assembler ses émirs pour savoir ce qu'il fallait faire (1). Les émirs furent d'avis de laisser passer les chrétiens, et d'aller les attendre par un autre chemin, devant Acre, persuadés qu'ils les attaqueraient alors avec plus d'avantage. A cet avis Saladin reconnut que ses émirs étaient lassés de combattre. Pour lui, il eût préféré harceler les Francs dans leur marche, persuadé qu'une fois qu'ils seraient établis devant Acre, rien ne pourrait les en éloigner. Ses émirs s'y refusant, il condescendit à leur desir et prit une route détournée (2); mais les Francs arrivèrent avant lui. En chemin ils n'avaient rencontré que quelques troupes musulmanes en petit nombre, et pourtant ils n'osèrent se mesurer avec elles. N'est-il pas évident que si l'on avait suivi le conseil de Saladin, on les eût mis dans l'impossibilité d'avancer? Mais quand Dieu veut une chose, il en prépare les causes. »

Les Francs, au rapport de Boha-eddin, témoin oculaire, « arrivèrent devant Acre le 12 de régeb [dans le mois d'août], et Saladin arriva quelques jours après. L'armée chrétienne était encore assez faible, et elle ne put occuper tout le circuit de la ville. Saladin profita de ce moment pour introduire dans la place des troupes et des provisions. Il avait pris position sur la colline de Kisan, en face de la ville, appuyant sa gauche au fleuve qui baigne la campage (3), et sa droite à la colline d'Aïadia, de manière à entourer l'armée chrétienne. De leur côté, les Francs environnaient la ville et avaient dressé le pavillon de leur roi sur la colline des *Mossallins*

(1) Suivant Boha-eddin, Saladin ne pouvant croire aux forces inouies des chrétiens, s'imagina que l'attaque d'Acre n'était qu'une feinte pour l'obliger à lever le siége de Schakif.

(2) Il ne laissa devant Schakif qu'une division de son armée pour bloquer cette forteresse; elle résista encore quelque temps, puis se rendit, et Renaud fut mis en liberté.

(3) C'est le Bélus des anciens, rivière autrefois fameuse par la propriété qu'avaient ses sables de se convertir en verre. Boha-eddin et le compilateur des *Deux Jardins* l'appellent *Nahr-alhalou*, ou rivière d'eau douce.

ou des *Prians* (1), en face de la porte d'Acre. Ils n'étaient encore que deux mille cavaliers et trente mille fantassins; mais sans cesse il leur venait des secours par mer. Il ne se passait pas de jour sans quelque petit combat, et les musulmans couraient à l'action comme *les papillons voltigent autour de la lumière*. Le sultan crut devoir modérer leur zèle, attendant qu'ils fussent en nombre suffisant pour frapper un grand coup. Les troupes musulmanes arrivaient successivement des provinces. Il en venait de la Mésopotamie et de tous les pays. Le premier prince qui arriva fut Modaffer-eddin, souverain de Haran et d'Édesse; vint ensuite Taki-eddin, prince de Hamah et neveu du sultan. Déjà la ville était cernée du côté de la mer par la flotte chrétienne qui avait pris position à l'entrée du port, et qui, suivant l'expression d'Émad-eddin, présentait par son aspect l'apparence d'une vaste forêt. Il ne restait plus qu'à cerner la ville du côté de terre; cette entreprise eut lieu vers la fin du mois de régeb, et ce fut alors que commença véritablement le siége d'Acre.

## § XLVI.

### Commencement du siége de Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs.

*Suite de l'année 585 [septembre 1189 de J. C.]*. Le siége de la ville de Saint-Jean-d'Acre, ou d'Acre, comme l'appellent les Arabes, est sans contredit un des plus grands événemens du moyen âge. Les Arabes sont entrés à cet égard dans des détails sans nombre: nous nous sommes attachés de préférence à ce qui méritait d'être connu, faisant observer avec Ibn-alatir qu'il « se passa à ce siége un grand nombre d'événemens, les uns plus grands, les autres plus petits; qu'il y eut des journées très-dignes de mémoire, d'autres qui le furent moins; et qu'il était plus sage de se borner aux affaires principales. »

On lit dans Émad-eddin que, lorsque le siége commença, les musulmans travaillaient depuis deux ans à fortifier la place. « Deux ans auparavant, dit-il, lorsque Saladin s'em-

(1) Émad-eddin nomme cette colline *Mossallaba*; c'est la même que les auteurs chrétiens appellent *colline de Thuron*.

para d'Acre, plusieurs émirs lui conseillèrent de raser cette ville et d'en effacer jusqu'au moindre vestige, prétendant que, tant qu'elle serait debout, les chrétiens seraient tentés de venir la reprendre. Saladin inclina un moment à cet avis : mais d'autres pensèrent qu'il serait fâcheux de détruire une ville si grande et si belle, et qu'il suffirait de l'entourer de bonnes fortifications. Saladin fit venir d'Égypte l'émir Boha-eddin Caracousch, qui avait construit les murs du Caire, et qui passait pour très-expert dans la bâtisse. Caracousch eut à sa disposition un grand nombre de prisonniers chrétiens; il fit venir d'Égypte les machines dont il avait besoin. Les murs furent réparés, les tours relevées et la ville entourée de fortifications redoutables. Lorsque le siége commença, Caracousch était encore dans la ville et il y resta jusqu'à la fin. »

Les chrétiens étant parvenus à cerner toute la ville, Saladin, au rapport de Boha-eddin, se mit en devoir de rétablir ses communications. « L'attaque fut fixée au lendemain vendredi, 1er de schaban, à l'heure de la prière publique. Les émirs voulurent que ce fût un jour de vendredi, pendant que les katibs ou prédicateurs seraient en chaire, persuadés qu'une heure si sainte leur porterait bonheur; mais tous les efforts des musulmans furent vains (1). La nuit sépara les combattans : les deux armées passèrent cette nuit sous les armes, et le combat recommença le lendemain. On se battit jusqu'à midi sans que la victoire se décidât. Enfin l'aile droite musulmane, commandée par Taki-eddin, faisant un dernier effort, se précipita sur les chrétiens vers le nord de la ville, près du bord de la mer : c'était l'endroit que les Francs avaient occupé en dernier lieu, et où ils n'avaient pas encore eu le temps de se retrancher. Taki-eddin les enfonça et s'ouvrit un passage jusqu'à la ville. Dès ce moment, les communications

(1) Émad-eddin observe que les émirs avaient choisi à dessein l'instant où les musulmans prient Dieu à la mosquée, dans l'espoir qu'en attaquant les chrétiens à une heure si sainte, et tandis que toutes les bouches musulmanes étaient occupées à louer Dieu, ils ne pouvaient manquer d'avoir le Seigneur pour eux. Cependant, ajoute-t-il, les musulmans émoussèrent leurs épées sans pouvoir rompre les rangs ennemis. L'armée chrétienne était si serrée, qu'on ne put jamais l'entamer. On eût pris les chrétiens pour un roc escarpé, que rien ne peut abattre. Quand il en tombait un, un autre prenait sa place.

furent rétablies. Le sultan se hâta d'introduire de nouvelles forces dans la ville. Il y entra lui-même et courut sur les remparts pour considérer l'armée chrétienne. J'y montai aussi, ajoute l'auteur, et j'eus le bonheur de lancer quelques traits aux chrétiens. La garnison avait de son côté fait une sortie, et chassé les chrétiens devant elle. Cette journée eût été décisive, si nos guerriers avaient continué le combat; malheureusement, lorsqu'ils virent les communications rétablies, ils crurent avoir assez fait et ils allèrent se reposer. L'attaque fut renvoyée au lendemain; mais dans l'intervalle les chrétiens reprirent courage, et il devint impossible de les éloigner. A l'égard du sultan, il montra toujours la même ardeur : semblable à une lionne qui a perdu ses petits, il était dans une agitation continuelle. Je tiens de son médecin qu'il passa tout l'intervalle du vendredi au dimanche sans presque prendre de nourriture. »

Émad-eddin raconte aussi que, sans la retraite de l'armée musulmane, les chrétiens étaient perdus. « Leur position, dit-il, était désespérée, et ils se seraient retirés s'ils avaient pu. Nos émirs disaient : « Ah! sans doute nous en aurons bon » marché; voilà que leur feu s'est éteint. Nous les prendrons » quand nous voudrons; allons d'abord faire boire nos che- » vaux; nous reviendrons ensuite pour les détruire entière- » ment. » Ils se retirèrent dans cette espérance, comptant se réunir bientôt, et ils envoyèrent les chameaux aux pâturages. Sur ces entrefaites, l'ennemi reprit courage : menacé devant et derrière, il ne vit plus de salut que dans sa bravoure; il s'entoura de nouveaux fossés; il rassembla ce qui était dispersé; il réunit ses guerriers armés de l'arc et de la lance; tous se rangèrent autour du camp, fermes comme un mur et se couvrant de leurs boucliers. Aussi le lendemain, ajoute l'auteur, quand l'armée musulmane s'avança pour renouveler le combat, elle trouva les chrétiens dans une situation inexpugnable.

Dans le temps qui suivit, on se borna à des surprises et à des escarmouches. C'est ainsi qu'un jour quelques Arabes au service de Saladin, s'étant mis en embuscade, surprirent un détachement chrétien qui était allé faire du bois et le taillèrent en pièces : ces Arabes ayant porté les têtes des morts à Saladin, ce prince, pour les encourager, leur donna des chevaux et les honora de riches présens. Il ne se passait pas de jour sans quelque petit combat; les chrétiens avaient

à se défendre à-la-fois contre la garnison et contre l'armée musulmane. Émad-eddin rapporte que d'ordinaire Saladin dirigeait en personne ces entreprises. « La veille, dit-il, il se préparait pour le lendemain, et son zèle ne se ralentissait pas; car *l'œil vigilant devient joyeux dans le service de Dieu, et le travail d'un seul jour est un trésor pour le dernier jour.* »

C'est vers cette époque qu'eut lieu un fait rapporté par Boha-eddin, lequel le cite comme une chose fort étrange : « Comme, dit-il, on s'attaquait sans cesse de part et d'autre, les chrétiens et les musulmans avaient fini par se rapprocher, par se connaître, et par lier conversation entre eux : quand on était fatigué, on quittait ses armes et l'on se mêlait ensemble; on chantait, on dansait, on se livrait à la joie; en un mot, les deux partis devenaient amis, jusqu'à ce qu'un moment après la guerre se renouvelât. Un jour qu'après avoir long-temps combattu, les deux partis cherchaient à se distraire de leurs fatigues, un chrétien dit aux soldats de la garnison : « Jusques à quand les grands se bat- » tront-ils? que ne faisons-nous battre aussi les petits? Allons, » mettons vos enfans aux mains avec les nôtres. » Là-dessus, il sortit de la ville plusieurs enfans musulmans; les chrétiens amenèrent les leurs, et le combat commença. Ces enfans se battirent avec le plus grand courage. Un enfant musulman entre autres, saisissant son antagoniste de toutes ses forces, l'enleva de terre et le terrassa. Or, chose singulière, le vaincu fut considéré comme prisonnier, et ses parens donnèrent deux pièces d'or pour le racheter. En vain le vainqueur faisait des difficultés pour les recevoir; on lui dit que le vaincu était son prisonnier, et il prit l'argent. »

De son côté, Émad-eddin raconte qu'un cheval de prix qui était sur un navire chrétien venu d'Occident, fut à peine arrivé à la vue d'Acre, qu'il sauta dans la mer et entra à la nage dans le port, d'où il fut envoyé à Saladin. Émad-eddin cite ce trait comme un événement de très-bon augure.

Mais un fait plus intéressant, et qui nous montre à quel degré d'exaltation étaient parvenus le courage et le zèle religieux des musulmans, c'est ce que rapporte le même Émad-eddin : « Vers ce temps-là, dit-il, un brave émir de l'armée, appelé Téman, et prince de Racca sur l'Euphrate, étant tombé malade, ce qui l'affligea le plus, ce fut de ne pouvoir plus servir l'islamisme; cette idée lui causa une tristesse mortelle, et il regretta de n'être pas mort martyr. Dans sa

douleur, il dit à ceux qui l'entouraient : « Qu'on m'amène mon » cheval de bataille ; que je prenne encore une fois part à l'ac- » tion, et que je meure martyr ; je veux combattre jusqu'à la » mort. Que mon sort est à plaindre ! que je suis malheureux » de mourir dans mon lit, moi qui ai toujours été inacces- » sible à la crainte, moi dont le courage était connu de tous ! » L'auteur arabe ajoute que Téman mourut quelques jours après, et que Dieu le reçut au paradis ; mais il ne dit pas s'il mourut de mort naturelle ou de la main des chrétiens.

## § XLVII.

### Suite du siége de Saint-Jean-d'Acre. — Action générale entre les deux armées.

*Suite de l'année 585 [1189].* Cependant, au rapport d'Ibn-alatir, les chrétiens se dirent entre eux : « Si à présent » que Saladin n'a pas encore reçu ses troupes d'Égypte, nous » n'osons en venir aux mains avec lui, que sera-ce quand il » aura rassemblé toutes ses forces ? Il faut l'attaquer dès de- » main ; peut-être en triompherons-nous. » La vérité est, reprend l'auteur, que dans ce moment les troupes musulmanes étaient dispersées. Une partie était près d'Antioche, occupée à protéger les terres d'Alep ; une autre dans le voisinage de Tripoli, pour défendre les terres d'Émesse ; une autre devant Tyr. Enfin les troupes d'Égypte étaient éparpillées dans Alexandrie, Damiette et les autres villes maritimes menacées par les Francs. Ajoutez à cela que plusieurs musulmans, *par ennui de cette guerre* (1), avaient négligé jusque-là de se rendre à l'armée. Telles furent les raisons qui décidèrent les Francs à livrer combat. Le lendemain, 21 de schaban [fin de septembre], ils sortirent en armes. Les soldats de Saladin étaient alors épars çà et là : dans l'armée musulmane, il n'y en avait habituellement qu'une partie sous les armes ; le reste demeurait sous la tente ou

---

(1) لطول بيكارهم. Les dictionnaires arabes ne font point mention de cette expression ; mais d'après un grand nombre de passages, on ne peut pas la rendre autrement que nous ne l'avons fait. Voyez entre autres les *Annales* d'Aboulféda, t. IV, p. 123.

vaquait à ses affaires. Tout-à-coup on vit les chrétiens s'ébranler, semblables à des nuées de sauterelles, et couvrant la terre en long et en large. On remarqua qu'ils se portaient vers l'aile droite musulmane, commandée par Taki-eddin. En un moment cette aile fut obligée de lâcher pied. Saladin, qui était au centre, envoya son infanterie au secours des musulmans (1); les chrétiens qui formaient le corps de bataille, voyant le centre dégarni, se portèrent de ce côté et y mirent le désordre (2) : tous les musulmans qui voulurent résister furent tués et souffrirent le martyre. Les Francs vinrent jusque sur la colline où était la tente de Saladin; au nombre des personnes qu'ils y tuèrent, était mon maître, poëte distingué. Par la plus grande faveur de Dieu, la tente du sultan ne fut pas renversée : si elle l'avait été, nul doute que le reste de l'armée ne se fût aperçu du désordre; et alors la déroute devenait générale. Cependant les Francs furent attaqués sur leur derrière. La gauche musulmane, voyant les chrétiens aux mains avec l'aile droite et le centre, vint se placer entre leur camp et la colline où était la tente de Saladin. Les chrétiens qui étaient sur la colline se hâtèrent de retourner sur leurs pas : mais en chemin, ils furent reçus par la gauche musulmane; en même temps les soldats de Saladin, qui s'étaient ralliés (3), les prirent en queue et pas un n'échappa; presque tous furent tués, le reste fait prison-

---

(1) Suivant Boha-eddin, dès qu'il avait vu les chrétiens s'ébranler, il envoya ses hérauts par le camp, avec ordre de crier : « O musulmans! ô vous qui n'adorez qu'un seul Dieu!... » A ces mots, ajoute-t-il, les soldats montèrent à cheval, résolus de sacrifier leur vie pour gagner le paradis. Le cri des hérauts faisait allusion à l'opinion où sont les musulmans que, par la croyance à la sainte Trinité, les chrétiens adorent trois dieux; dans cette idée, ils les traitent de polythéistes, et les appellent par mépris, *trinitaires*, المثلثين, ou partisans de la trinité, اهل التثليث. Voyez la *Description des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 8 et suiv.

(2) Émad-eddin attribue cette défaite à l'inexpérience des troupes de la Mésopotamie, qui avaient leur quartier au centre, et qui, faute de connaître la manière de combattre des Francs, furent tellement effrayées, qu'au premier choc elles prirent la fuite.

(3) Émad-eddin rapporte que quand Saladin vit son centre en désordre, son premier mouvement avait été de tourner sa pensée vers Dieu, et qu'il se mit d'un cœur ferme à parcourir les rangs, excitant

nier; de ce nombre fut le grand-maître des templiers, déjà pris une fois à la bataille de Tibériade, et que cette fois Saladin fit mettre à mort. Le nombre des morts fut de plus de dix mille (1). Saladin fit jeter les cadavres dans le fleuve. La plupart étaient des cavaliers; l'infanterie chrétienne n'avait presque pris aucune part au combat. Parmi les captifs, il se trouva trois femmes qui avaient combattu à cheval, et qui furent reconnues après qu'on les eut dépouillées de leur armure (2).

L'historien Boha-eddin, qui se trouvait à cette bataille, et qui est entré à cet égard dans de forts longs détails, raconte que le roi de Jérusalem en personne dirigeait le combat. Il faisait porter devant lui le livre des évangiles, enveloppé dans une étoffe de soie et soutenu aux quatre coins par quatre hommes. L'auteur arabe ajoute que, parmi les musulmans de distinction qui souffrirent en ce jour le martyre, était le frère du docteur Issa. « Je vis, ajoute-t-il, le jour même Issa rayon- » nant de joie dans sa tente; et comme ses amis venaient » pour s'affliger avec lui de la mort de son frère, il les reprit » doucement et dit : *Vous devez me féliciter, au lieu de me* » *faire des complimens de condoléance.* »

L'historien Émad-eddin assistait aussi à cette bataille; il fut même du nombre de ceux qui se trouvèrent sur la colline, à l'instant que les chrétiens se portèrent de ce côté. On sera curieux de l'entendre parler lui-même. « Le mercredi, » 21 de schaban, dit-il, les Francs s'avancèrent avec leurs » croix, et vinrent à notre colline avec *l'ardeur du cheval qui* » *court au pâturage.* En un moment ils se répandirent *comme* » *un déluge ou comme une mer en furie.* Leur choc fut tel,

---

ses soldats et leur proposant la félicité éternelle pour récompense. Dans cette circonstance, ajoute-t-il, le sultan se trouva plus d'une fois livré à lui-même sur le champ de bataille. Sans doute s'il échappa à tous les dangers, s'il parvint à décider en sa faveur la victoire, c'est que Dieu avait envoyé ses anges pour le secourir.

(1) Émad-eddin suppose que les chrétiens qui prirent part à l'action étaient au nombre de plus de cent mille. Il fait mention d'une particularité qui donnera l'idée de l'acharnement des musulmans. Un soldat de sa connaissance assurait avoir tué ce jour-là pour sa part quarante-trois chrétiens.

(2) Ce combat a été décrit par Gautier Vinisauf, auteur anglais, au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, II[e] partie, p. 672.

» que la terre trembla et que l'air fut obscurci. Je me trou-
» vais alors sur la colline avec quelques pieux musulmans,
» regardant les deux armées. Nous étions loin de croire que
» l'ennemi viendrait jusqu'à nous. Quand nous vîmes les chré-
» tiens approcher et sur le point de nous envelopper, nous
» qui étions sur nos mules, sans défense, nous dûmes songer
» à notre salut. Nous nous retirâmes crainte d'accident, et
» nous courûmes sans nous arrêter jusqu'à Tibériade, où
» nous passâmes le Jourdain; et comme tous les pays que
» nous traversions étaient en proie à la terreur, nous conti-
» nuâmes de courir, toujours à l'Orient, le cœur brisé de
» la défaite de l'armée musulmane. Aucun de nous ne pen-
» sait à manger; aucun n'était tenté de s'arrêter. Nous tenions
» d'une main ferme la bride de nos chevaux, respirant à peine,
» et ayant l'ame oppressée; plusieurs même s'enfuirent jus-
» qu'à Damas. Pour nous, nous essayâmes enfin de prendre
» du repos, le cœur plein d'effroi et adressant des vœux à
» Dieu. Cependant certains bruits commençaient à se ré-
» pandre; on disait : *Le courage est revenu aux musulmans;*
» *l'islamisme est vengé; les infidèles ont été rompus; l'aile*
» *gauche a tenu bon; les mameloucks du sultan ont repoussé*
» *l'ennemi.* Ces discours se répétèrent; des courriers les con-
» firmèrent : enfin, le lendemain matin j'entendis tout-à-coup
» la voix d'un mamelouck qui criait : *Où est Émad-eddin? la*
» *victoire qu'il desirait s'est réalisée.* A ces mots, nous cou-
» rûmes au mamelouck; nous lui fîmes question sur ques-
» tion : *Comment cette victoire nous est-elle arrivée? Com-*
» *ment le sultan l'a-t-il emporté? Comment le décret de Dieu*
» *a-t-il prévalu?* Alors nos esprits se calmèrent, et nous
» eûmes du regret de nous être enfuis si vîte. »

Il résulte de ces divers récits, confirmés par celui des chrétiens, que cette journée tourna au désavantage de l'armée chrétienne. Aussi Ibn-alatir fait-il observer que peu s'en fallut que les Francs ne fussent anéantis; car les bataillons musulmans qui tinrent bon', montrèrent une telle ardeur, qu'ils poursuivirent les chrétiens jusqu'à leur camp. « Malheureusement, ajoute-t-il, pendant le désordre occasionné par la défaite du centre, les valets de l'armée croyant la cause de l'islamisme perdue, se mirent à piller les bagages : après le combat, les soldats musulmans n'eurent rien de plus pressé que d'aller à la recherche de leurs effets; et quand le sultan voulut les ramener à la charge, il ne trouva plus personne.

Alors il fit publier que les valets eussent à rendre ce qu'ils avaient pris : cet ordre fut exécuté; chacun recouvra ce qu'il avait perdu; mais l'occasion était manquée. »

Émad-eddin rapporte qu'après la bataille, Saladin parla ainsi aux émirs : « Nous avons abattu les forces des infidèles; » nous avons écrasé leur puissance, ralenti leur impétuosité, » éteint leur ardeur, tué leurs plus vaillans guerriers. Si nous » les laissions maintenant tranquilles, ils reprendraient cou- » rage. Attaquons-les donc sans relâche, et dès demain ache- » vons leur défaite. » Mais, ajoute l'auteur, ce discours resta sans effet, à cause de la dispersion de l'armée musulmane. Pendant ce temps, les Francs réparèrent leurs pertes; et comme ils reçurent par mer de nouveaux secours d'Occident, ils se trouvèrent bientôt aussi forts qu'auparavant.

## § XLVIII.

**Abattement de l'armée musulmane. — Saladin lève son camp et s'éloigne de Saint-Jean-d'Acre.**

*Suite de l'année 585 [1189].* Ibn-alatir remarque que le nombre des chrétiens tués dans le dernier combat avait été si grand, et les exhalaisons des cadavres si pernicieuses, que l'air fut infecté, et l'état de Saladin devint inquiétant. Ce prince était alors attaqué d'une colique à laquelle il était sujet; il était à craindre que sa vie ne fût en danger : cependant il montrait toujours la même ardeur.

Boha-eddin cite une délibération qu'il eut avec ses émirs et les membres de son conseil. On était alors à l'entrée de l'hiver, au moment que la mer cessait d'être praticable. « Je me trouvai à ce conseil, ajoute l'auteur : le sultan, après avoir invoqué le nom de Dieu et fait des vœux pour notre prophète, parla ainsi : « Vous savez que les ennemis de Dieu » et de nous se sont établis dans notre pays; ils foulent le sol de » l'islamisme . mais déjà, grâces à Dieu, l'étendard de la vic- » toire s'est déployé contre eux; les voilà réduits à un assez » petit nombre. Chassons-les de nos terres; Dieu nous en fait » un devoir. Vous n'ignorez pas que nous avons ici toutes » nos forces, et qu'à l'exception des troupes d'Égypte qui vont » arriver, il ne nous reste aucun renfort à attendre : eux, au

» contraire, recevront, au printemps prochain, de grands se-
» cours d'Occident. Profitons de l'occasion; prenons garde
» de laisser l'ennemi en repos. Si nous différions, et que la
» mer devînt libre, nous aurions à nous en repentir: mon
» opinion! oui, le but constant de toutes mes pensées est de
» leur livrer combat. Que chacun de vous dise son avis.»

» Là-dessus les émirs délibérèrent un moment; mais comme ils étaient fatigués de cette guerre, et que la plupart d'entre eux soupiraient après le moment de revoir leurs foyers, ils furent d'avis de s'éloigner et de se retirer à Karouba, colline située à quelques lieues d'Acre. Ils dirent qu'en attendant, les hommes et les chevaux prendraient du repos; Malek-adel arriverait avec les troupes d'Égypte; le sultan, respirant un air plus pur, se remettrait de sa maladie, et la belle saison venue, on combattrait avec plus d'ardeur qu'auparavant.»

L'historien Émad-eddin, qui assista à ce conseil, se montra d'un autre avis que les émirs. «On commença, dit-il, à mettre en délibération si l'on continuerait la guerre, ou si l'on s'éloignerait; et les opinions émises à ce sujet furent agitées *comme on agite le lait pour en faire sortir le beurre.* Les émirs représentèrent avec force que les courages étaient épuisés; que depuis plus de cinquante jours on se battait sans relâche; qu'il valait mieux faire un appel général aux musulmans, pour qu'ils prissent part à la défense de l'islamisme, et en attendant se reposer. Cet avis ne me plut pas et je dis: «Par ma vie, la décision que vous prenez n'est
» pas bonne. Jusqu'ici les Francs n'ont pas fait de grands
» progrès; ils n'ont pu occuper tout le circuit de la ville. Si
» nous nous éloignons, leur extermination sera retardée; ils
» auront le champ libre et s'étendront à leur gré. Dans ce
» moment, la porte d'Acre, du côté de la mer, vers le nord de
» la ville, nous est ouverte; le chemin qui y mène est libre;
» on peut de ce côté introduire des secours dans la ville: si
» nous nous retirons, les Francs occuperont ce passage, et
» nous leur aurons rendu facile ce qui était jusque-là dif-
» ficile.» A cela les émirs répondirent: «Notre avis est évi-
» demment le meilleur: nous ne demandons pas mieux que
» de voir les chrétiens étendre leurs lignes et quitter leurs
» retranchemens pour se répandre dans la plaine; quand ils
» y seront établis, nous viendrons à eux à l'improviste, et nous
» fondrons sur eux comme l'épervier sur la timide colombe.»

Il fut donc décidé qu'on se retirerait. Ibn-alatir rapporte

que les émirs espéraient qu'en laissant les chrétiens tranquilles, ils s'en iraient d'eux-mêmes. « Nous les avons tellement pressés, dirent-ils au sultan, que l'eussent-ils voulu, » ils n'auraient pu se retirer; éloignons-nous et laissons-leur » le chemin libre. S'ils partent, nous avons atteint notre but; » nous serons délivrés du mal qu'ils nous causent, et ils le » seront de celui que nous leur faisons. S'ils demeurent, eh » bien! nous reviendrons pour les combattre, et nous serons » comme nous sommes à présent. » Les médecins parlèrent comme les émirs, et le sultan céda à leurs raisons. Dieu le voulait ainsi, remarque l'auteur arabe; quand Dieu veut vous affliger, le mieux est de se soumettre. Comment l'empêcher? Dieu seul eût pu prévenir une décision si mauvaise.

Une partie de l'armée musulmane se retira donc sur le mont Karouba; le reste s'en retourna en Mésopotamie et dans ses autres cantonnemens. On était alors au 14 de ramadan [dans le mois d'octobre]. Il ne resta sous les murs d'Acre que quelques troupes, chargées de servir de sentinelles avancées, et d'avertir Saladin de tous les mouvemens des chrétiens. Alors, reprit Ibn-alatir, on s'aperçut de la faute qu'on avait faite. Dès que l'armée se fut éloignée, les chrétiens occupèrent tout le circuit de la ville. Non contens de s'étendre, ils creusèrent des fossés autour de leur camp; et de la terre qu'ils en tirèrent ils se firent un rempart inexpugnable; en peu de temps ce travail fut porté à un degré de perfection qu'on n'aurait pas cru possible (1). En vain les avant-postes musulmans ne cessaient de les harceler; ils restaient

(1) L'historien des patriarches d'Alexandrie dit que les chrétiens construisirent sur les bords du fossé du camp, du côté qui faisait face à l'armée de Saladin, un mur de briques derrière lequel ils placèrent un rang de soldats qui lançaient le *zenbourek*. Il ajoute que le zenbourek, زنبورك, était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces; la pointe de la flèche était en fer, et des plumes en rendaient le vol plus rapide. Par-tout où ce trait tombait, il transperçait; il traversait quelquefois du même coup deux hommes placés l'un derrière l'autre, perçant à-la-fois la cuirasse et l'habillement du soldat; il allait ensuite se planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles. D'après cette description, le zenbourek paraît à-peu-près répondre à l'arme terrible connue dans le moyen âge sous le nom de *quadrellus, carellus,* mots expliqués par du Cange dans son *Glossaire de la basse*

inébranlables, uniquemement occupés de leurs fossés et de leurs retranchemens. Ils fortifièrent sur-tout le côté du nord, qui jusque-là était resté libre, et par lequel on introduisait des provisions dans Acre. Chaque jour ils faisaient de nouveaux progrès. Pendant ce temps, Saladin était malade et hors d'état de rien entreprendre. Quelqu'un lui ayant conseillé d'envoyer au moins son armée pour troubler les travaux des chrétiens, il répondit : « Je connais mon armée ; si je ne suis » avec elle, elle ne fera rien, ou plutôt le mal qu'elle fera sera » cent fois plus grand que le bien qu'on en peut attendre. »

Il paraît que celui qui donna ce dernier conseil à Saladin, n'est autre que l'historien Émad-eddin. « Un jour, dit-il, j'es» sayai d'engager le sultan à permettre à ses soldats de prendre » les armes ; à quoi il répondit : *Mon armée ne fera rien que*

---

*latinité*, et dont il reste encore l'expression *carreaux de la foudre*. Les Grecs paraissent avoir connu quelque chose d'analogue au zenbourek sous le mot τζάγγρα. Voyez ce mot dans le *Glossaire de la basse grécité* de du Cange. Si l'on admet que les mots *carreau*, τζάγγρα et *zenbourek* expriment la même arme, il faudra conclure que les chrétiens en avaient fait usage dès la première croisade. On peut voir à ce sujet du Cange aux endroits cités, et l'*Alexiade* d'Anne Comnène, p. 291. Mais ensuite cette arme était tombée en désuétude. Les papes, par un sentiment bien louable d'humanité, la prohibèrent entre chrétiens ; il ne commence même à être question du zenbourek dans les auteurs arabes qu'au siége de Tyr par Saladin en 583. L'usage continua au siége de Saint-Jean-d'Acre, comme le prouve le passage de l'historien des patriarches d'Alexandrie. Richard Cœur-de-Lion adopta le zenbourek pour ses troupes, comme on le verra ci-dessous ; et à son retour en Europe, au grand scandale des chrétiens, il le maintint dans ses armées, d'où il se répandit de nouveau dans le reste de l'Europe. Richard périt lui-même d'un *coup de carreau*, et sa mort fut regardée par les contemporains comme une juste punition de Dieu. Il est remarquable que les musulmans ne firent qu'assez tard usage du zenbourek. Gémal-eddin est le premier auteur arabe qui, sous la date de l'an 643 de l'hégire, cite cette arme comme servant aux guerriers musulmans. Mais bientôt l'usage en devint commun en Orient ; et dans la suite les Turcs ottomans eurent dans leurs armées un corps de soldats appelés *zenbourekgi*. Maintenant, depuis la découverte des armes à feu, ce mot a tout-à-fait changé d'acception, et l'on donne en Perse le nom de *zenbourek* à une petite pièce d'artillerie légère. Voyez le *Voyage* de M. Jaubert, p. 280. Voyez également ci-dessous à l'an 643.

» *lorsque je monterai à cheval pour me mettre à sa tête.* Il » disait vrai, continue Émad-eddin : il connaissait ses soldats; » avec lui ils se sacrifiaient et se précipitaient au milieu des » rangs des infidèles. »

En attendant, les Francs continuèrent leurs travaux, repoussant à-la-fois les attaques des avant-postes musulmans et les sorties de la garnison. Bientôt le camp des chrétiens se trouva fortifié comme une ville. L'historien des patriarches d'Alexandrie remarque avec étonnement qu'on y avait pratiqué des églises pour prier Dieu, des écuries pour loger les chevaux, &c.

Sur ces entrefaites, Malek-adel arriva avec les troupes d'Égypte, et remplit le vide occasionné par le départ des troupes de la Mésopotamie; ce renfort releva le courage des musulmans. Peu de temps après, on vit entrer dans le port d'Acre la flotte égyptienne, commandée par l'émir Loulou, homme brave et marin habile. Loulou s'empara en chemin d'un navire chrétien chargé de provisions. En ce moment, la ville d'Acre était accessible par mer; et la flotte chrétienne, à cause de l'hiver, s'était réfugiée à Tyr et dans les ports de l'Occident. Saladin profita de l'occasion pour introduire des secours dans la ville. Pour lui, il était toujours à Karouba. Les brouillards et les pluies rendaient la saison fort incommode : les chemins étaient couverts de boue, et l'on avait de la peine à marcher; tout était dans le repos. Cependant un jour que Saladin était allé à la chasse aux faucons, les chrétiens attaquèrent vers le soir les avant-postes musulmans et les mirent en désordre; il n'y eut que les troupes de Malek-adel qui tinrent bon : la nuit sépara les combattans. Saladin, à son retour, se hâta d'envoyer du renfort aux siens; mais il était trop tard, et les Francs venaient de rentrer dans leurs retranchemens.

Les chrétiens, malgré la mauvaise saison et les tempêtes, recevaient de temps en temps des secours d'Occident. Émad-eddin fait mention d'une dame chrétienne qui se mit en mer avec un vaisseau équipé à ses frais, et portant cinq cents hommes. A la hauteur d'Alexandrie, le vaisseau fut attaqué et tomba au pouvoir des musulmans; on le trouva plein d'argent et de provisions destinés à l'armée chrétienne.

A propos de cette dame, Émad-eddin fait quelques réflexions sur les femmes chrétiennes qui avaient endossé la cuirasse et qui se battaient comme les hommes. « Celles,

ajoute-t-il, qui n'étaient plus en état de supporter le fardeau des armes, on les chargeait d'exciter ou de calmer l'ardeur des guerriers, de les pousser ou de les arrêter, d'enflammer leur enthousiasme ou de le modérer. N'est-ce pas, conclut-il, une chose bien singulière que ce concours d'hommes et de femmes pour une pareille entreprise (1)? »

Saladin était en proie aux plus vives inquiétudes. Il était instruit de l'armement de l'empereur d'Allemagne et du départ de ce prince pour venir l'attaquer. Il craignit de ne pouvoir résister à tant de forces réunies, et se hâta d'écrire au calife de Bagdad et à tous les princes musulmans. Le compilateur des *Deux Jardins* nous a conservé sa lettre au calife; la voici :

« Espérons de la bonté de Dieu que le danger où nous » sommes réveillera le zèle des musulmans, et qu'ils s'efforceront d'éteindre l'ardeur de nos ennemis, d'abattre l'édifice » que les Francs ont élevé. Dans l'état actuel des choses, » tandis que nos ennemis accourent par mer et par terre, » notre pays est menacé des plus grands malheurs; nos cœurs » sont frappés d'une blessure qu'aucun remède ne pourra » guérir. Que sont donc devenus l'ardeur des musulmans,

---

(1) Émad-eddin fait encore mention d'un fait d'une nature bien différente. Une troupe de trois cents femmes, dit-il, poussées par le libertinage, vinrent au milieu de ce rassemblement de célibataires et d'hommes séparés de leurs épouses. Mogir-eddin a aussi parlé de ce fait. Nous emprunterons à ce sujet les expressions dont s'est servi M. de Hammer dans la traduction française qu'il a donnée de ce passage, *Mines de l'Orient*, t. III, p. 218 : « Trois cents jolies femmes » franques, ramassées dans les îles (les pays d'Occident), arrivèrent » dans un vaisseau pour le soulagement des soldats francs, auxquels » elles se dévouèrent entièrement; car les soldats francs ne vont » point au combat s'ils sont privés de femmes. Les musulmans ayant » appris cela, un grand nombre de mameloucks et d'*ignorans* suivirent cet exemple. » Émad-eddin ajoute que, parmi les chrétiens, le commerce entre personnes libres était regardé comme licite, et que les prêtres n'imposaient pour cela aucune pénitence. Il est probable qu'Émad-eddin se sera mépris; une chose assez présumable, c'est que, puisque à l'arrivée de ces trois cents femmes les mameloucks musulmans étaient allés au camp des chrétiens, les courtisanes n'étaient pas tolérées dans leur propre camp. On verra plus tard un exemple de la même sévérité de mœurs dans les armées du sultan Bibars.

» l'orgueil des gens pieux, le zèle des amis de la vérité? Ce » qui nous étonne, c'est de voir l'émulation des infidèles et » l'indifférence des vrais croyans. Y a-t-il un seul musulman » qui réponde à l'invitation, qui vienne quand on l'appelle? » Voyez cependant les chrétiens; voyez comme ils viennent » en foule, comme ils se pressent à l'envi, comme ils se sou- » tiennent mutuellement, comme ils font le sacrifice de leurs » richesses, comme ils se cotisent ensemble, comme ils se » résignent aux plus grandes privations! Chez eux, pas de » roi, pas de seigneur, pas d'île ou de cité, pas d'homme tant » soit peu marquant, qui n'envoie à cette guerre ses paysans » et ses sujets, qui ne les fasse paraître sur ce théâtre de la » bravoure; pas d'homme puissant qui ne prenne part à cette » expédition: tous veulent se rendre utiles à l'objet impur de » leur attachement. Ils le font dans l'idée que par-là ils servent » leur religion; voilà pourquoi ils consacrent à cette guerre » leur vie et leurs richesses. Dans tout cela ils n'ont en vue » que la cause de celui qu'ils adorent, la gloire de celui en » qui ils ont foi; il ne leur vient pas seulement en pensée que » peut-être toute la Palestine sera subjuguée, que le voile de » l'honneur des chrétiens sera déchiré, qu'ils perdront leurs » domaines, et les verront passer en d'autres mains. Les » musulmans, au contraire, sont mous, découragés, apa- » thiques, ennuyés, frappés de stupeur, sans zèle pour la » religion: c'est au point que si, ce qu'à Dieu ne plaise! les » rênes de l'islamisme venaient à prendre une mauvaise di- » rection, on ne trouverait ni en Orient, ni en Occident, » ni loin d'ici, ni auprès, un seul homme qui voulût se dé- » vouer à la cause de la religion de Dieu, qui entreprît de » défendre la vérité contre l'erreur. Nous voilà cependant au » moment où la temporisation n'est plus de saison, où nous » avons besoin du concours de tous les amis de la religion, » des pays éloignés comme des lieux proches. Espérons que » Dieu voudra bien nous accorder son appui; que les in- » fidèles, par la grâce de Dieu, seront exterminés; que les » vrais croyans seront sauvés et mis hors de péril. »

Non content de cette lettre pressante, Saladin fit partir un homme de confiance pour hâter l'envoi des secours qu'il demandait. « C'est moi, dit Boha-eddin, qu'il choisit pour » cette mission. Je me rendis sur-le-champ auprès des princes » de Singar, de Géziré, de Moussoul et d'autres villes de Mé- » sopotamie, et j'exhortai tous les musulmans à venir prendre

» part à la guerre sacrée. J'allai aussi à Bagdad pour m'ac-
» quitter de la même commission. Dieu favorisa mon voyage;
» je vis tous ces princes, et tous promirent de faire ce que
» je demandais. »

## § XLIX.

Retour de Saladin devant Saint-Jean-d'Acre. — Suite du Siége.

*An 586 [printemps de l'année 1190 de J. C.].* Enfin, suivant la remarque d'Émad-eddin, « la belle saison fut de retour; la mer redevint calme, et les vaisseaux chrétiens reprirent leurs positions devant Acre. Notre flotte fut obligée de gagner le large et de se retirer en Égypte; toute communication directe avec la ville cessa. Tout ce qu'on put faire fut d'employer d'habiles nageurs qui, animés par l'appât des récompenses, portaient dans leur ceinture de l'argent et des vivres à la garnison; ils se chargeaient aussi de lettres et de colombes, et la garnison renvoyait la réponse sous l'aile de ces pigeons. Il y avait alors dans l'armée un homme qui s'amusait à dresser des colombes; il les faisait voler autour de sa tente et leur apprenait à revenir quand on les appelait. Dans ces conjonctures, cet homme nous fut fort utile : jour et nuit nous lui demandions des colombes, tellement qu'à la fin elles devinrent rares. »

Cependant l'hiver étant passé, on se trouvait ramené à la saison des combats. Les troupes musulmanes revinrent de leurs cantonnemens, et le sultan reprit son ancien camp sur la colline de Kisan, en face de l'armée chrétienne. Bohaeddin rapporte qu'à mesure que les troupes arrivaient, Saladin les faisait défiler, tambours battans, drapeaux déployés, au son des trompettes, et dans le plus magnifique équipage. Elles prenaient position en face de l'ennemi; après quoi Saladin recevait les chefs à sa table et les comblait de politesse (1).

(1) On aura une idée de la politesse des princes musulmans de cette époque par le passage suivant du compilateur des *Deux Jardins*. Il y est question de la réception que Saladin fit à Émad-eddin, prince de Singar. Du plus loin qu'on annonça Émad-eddin, les cadis et les huissiers du camp prirent les devans, et allèrent à sa

Tel était, suivant Émad-eddin, l'ordre de l'armée musulmane : « Taki-eddin occupait l'extrémité de l'aile droite, et Malek-adel l'extrémité de l'aile gauche. Le centre était commandé par Afdal et Daher, fils du sultan (1). Sur ces entrefaites, on vit arriver un ambassadeur du calife de Bagdad; il était porteur de deux charges de naphte et de roseaux, et il amenait cinq personnes habiles à distiller le naphte et à le lancer (2). De plus, il était chargé d'une cédule de vingt mille pièces d'or, payable sur les marchands de Bagdad, et à l'ordre du divan du calife (3). Le sultan accepta les présens; mais il refusa l'argent, disant au député : « Tout ce que je pos» sède, je le tiens de la bonté du commandeur des croyans;

---

rencontre. Vinrent ensuite, mais à quelque distance l'un de l'autre, Taki-eddin, neveu du sultan, Daher, son fils, Moezz, son autre fils. En se voyant, ces princes mettaient pied à terre et s'embrassaient. Cependant le cortége avançait toujours. Un moment après arriva Afdal, fils aîné du sultan. Pour cette fois, les deux princes s'embrassèrent sans descendre de cheval. Enfin parut le sultan, le visage riant. Le sultan, sans descendre de cheval, embrassa Émad-eddin. Après les complimens d'usage, Saladin passa les troupes d'Émad-eddin en revue, et les fit défiler devant lui sous les yeux de l'armée chrétienne. La revue finie, il conduisit Émad-eddin dans sa tente, et le fit asseoir à ses côtés sur le même sopha, ayant un tapis de soie sous les pieds. Les émirs et les officiers du sultan étaient debout sur deux rangs; les poëtes récitaient leurs complimens. On ne tarda pas à se mettre à table. Après le dîner, Saladin fit présent à Émad-eddin de dix chevaux de prix et de quinze robes magnifiques, et lui permit de se rendre au lieu qui avait été assigné à ses troupes.

(1) Il existe un tableau détaillé de l'armée musulmane par un auteur chrétien. Voyez le tome XVII du *Recueil des historiens de France*, p. 636 et 637; extrait de Raoul de Dicet.

(2) Il est ici question du feu grégeois. Émad-eddin rapporte que le prince de Moussoul envoya de son côté à Saladin tout le naphte blanc qu'il put se procurer. Cette substance, ajoute-t-il, était fort rare. Le naphte se tirait probablement des sources de Kerkouk, au-delà du Tigre, dans l'ancienne Médie, où on le recueille encore de nos jours.

(3) Cette cédule était donc une espèce de lettre de change. A l'égard du divan du calife, c'était ce que nous appellerions son conseil d'administration et son gouvernement. Chaque prince musulman avait son divan, comme chez nous les rois ont leurs ministres. Le divan du calife est ordinairement qualifié de *divan auguste* ou *divan fortuné* et *prophétique*, الديوان العزيز السعيد النبوى.

» ce serait plutôt à moi à faire hommage au calife des revenus » de mes propres états, si je n'étais forcé de les employer à » la guerre sacrée. »

Plusieurs fois le sultan se promena à cheval avec l'ambassadeur, et lui fit visiter son camp en détail, afin qu'il vît par lui-même le soin et la diligence du sultan dans cette guerre, et qu'à son retour il pût rendre bon témoignage de lui au calife.

Puisqu'il est ici question du camp de Saladin, nous citerons à ce sujet un passage d'Abd-allatif, médecin de Bagdad (1), qui, à cette époque, se trouvait auprès du sultan. « Au milieu du camp, dit-il, était une vaste place contenant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrans; on peut juger du reste à proportion. Dans une seule cuisine étaient vingt-huit marmites pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur du marché; j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de villes; une de celles du camp en eût fait cent des nôtres : toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que, quand Saladin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains : la plupart étaient tenus par des hommes d'Afrique; ordinairement il se mettaient deux ou trois ensemble. On trouvait l'eau à deux coudées de profondeur. La piscine était d'argile; on l'entourait d'une palissade et de nattes, pour que les bai-

(1) Abd-allatif est connu par une description fort intéressante de l'Égypte, dont M. Silvestre de Sacy a donné une traduction française. Mais le passage en question n'appartient pas à cet ouvrage; il est tiré d'un autre écrit du même auteur qui n'est point parvenu jusqu'à nous : c'est Makrizi qui nous le fournit sous la date de l'an 583, à l'article de la prise d'Acre par Saladin. Makrizi s'est trompé de date; car à cette époque la ville d'Acre ne fit aucune résistance, et Saladin ne fut pas dans le cas de dresser un camp sous ses murs. D'ailleurs Abd-allatif n'avait pas encore quitté Bagdad; ce ne fut qu'en 586 qu'il vint se présenter à Saladin, ainsi qu'il est dit dans sa *Vie*. Voyez la *Relation d'Abd-allatif*, publiée par M. Silvestre de Sacy, p. 464.

gneurs ne fussent pas vus du public : le bois était tiré des jardins des environs. Il en coûtait une pièce d'argent ou un peu plus pour se baigner. »

Pendant ce temps, la guerre avait repris avec toutes ses fureurs. « Chaque jour, dit Ibn-alatir, Saladin montait à cheval et attaquait les chrétiens. Ceux-ci avaient à-la-fois à se défendre contre la garnison et contre l'armée musulmane; de part et d'autre on cherchait à se surprendre et à s'exterminer. Les chrétiens construisirent trois tours en bois de la hauteur de soixante coudées, et à cinq étages : les planches qu'on employa à ces tours étaient d'une force prodigieuse; elles avaient été apportées d'Occident; on les avait couvertes d'un cuir trempé dans du vinaigre et de l'argile, ce qui les mettait à l'épreuve du feu. Lorsque ces tours furent achevées, les Francs aplanirent le terrain qui avoisine la ville, et les approchèrent par trois côtés différens; elles étaient si élevées, que du haut l'on dominait les remparts. Les chrétiens commencèrent par chasser à coups de traits et de pierres les soldats qui gardaient les murailles; en même temps ils se mirent à combler les fossés, et la ville fut à la veille d'être prise. Dans ces conjonctures, la garnison envoya un homme à la nage au sultan pour l'avertir de sa position. Aussitôt Saladin fit prendre les armes à son armée; mais les Francs se partagèrent en deux corps. L'un resta pour faire face à l'armée musulmane, l'autre continua d'attaquer la ville. Le combat dura trois jours et trois nuits sans discontinuer, et ne cessa que par la lassitude des deux armées. Cependant la ville était dans un péril imminent; les tours étaient encore debout; le naphte et tout ce qu'on avait employé contre elles avait été vain. Dans ce danger, Dieu vint au secours de l'islamisme.

« Il y avait à l'armée un homme originaire de Damas, qui s'amusait par goût à manipuler le naphte et à étudier les matières propres à irriter le feu. Pendant long-temps on l'en blâma, et il répondait : « Je n'en fais pas métier; c'est par » goût que je me livre à cette étude. » Or Dieu permit que cet homme se trouvât en ce moment dans la ville. Il continua d'étudier les matières inflammables, entre autres celles qui pouvaient vaincre la résistance du vinaigre et de l'argile. Quand il eut fini ses expériences, il alla trouver l'émir Caracousch, gouverneur de la ville, et lui dit : « Ordonnez au » chef des machines de faire ce que je lui dirai; en lançant » contre les tours ce que je lui donnerai, elles prendront

» feu. » Caracousch était en ce moment agité par la crainte et par la colère. La peur qu'il avait de ne pouvoir tenir plus long-temps, fit qu'il reçut fort mal cet homme, et lui dit : « Bien d'autres que vous et des gens très-habiles ont déjà » échoué. » Cependant un des assistans ayant fait observer qu'il n'y avait aucun risque à faire l'essai, que peut-être Dieu avait remis entre les mains de cet homme le sort de l'armée chrétienne, Caracousch ne fit plus de résistance. L'homme de Damas, pour tromper les chrétiens, lança d'abord sur une des tours des pots de naphte et d'autres matières non allumées, qui ne produisirent aucun effet. Aussitôt les chrétiens, pleins de confiance, montèrent d'un air de triomphe au haut de la tour, et accablèrent les musulmans de railleries. Cependant l'homme de Damas attendait que la matière contenue dans les pots fût bien répandue. Le moment arrivé, il lança un nouveau pot tout enflammé : à l'instant le feu se communiqua par-tout, et la tour fut consumée; l'incendie fut si prompt, que les chrétiens n'eurent pas même le temps de descendre ; hommes, armes, tout fut brûlé. Dieu le voulut ainsi, afin que les chrétiens brûlassent du feu de ce monde avant de brûler dans l'autre. Les deux autres tours furent consumées de la même manière; mais cette fois les chrétiens eurent le temps de prendre la fuite. Cette journée surpassa tout ce qu'on avait jamais vu ; les musulmans furent dans une joie inexprimable. Au moment que l'incendie commença, tous les regards s'étaient portés de ce côté; les visages, de tristes et flétris qu'ils étaient, s'épanouirent de plaisir ; tous se réjouirent du secours que Dieu leur envoyait et de la délivrance de la ville. En effet, il n'y avait personne dans l'armée qui n'eût quelque parent ou ami dans Acre. Cependant l'homme de Damas fut amené devant le sultan, qui lui offrit de l'argent et des terres considérables; il les refusa, disant : « Je l'ai fait pour l'amour de Dieu ; je » n'attends ma récompense que de lui. » Cette heureuse nouvelle fut envoyée dans toutes les provinces musulmanes (1). »

Tel est le récit d'Ibn-alatir. Boha-eddin, qui était alors auprès de Saladin, raconte le même fait avec quelques nouvelles circonstances. « Les trois tours, dit-il, paraissaient de loin

---

(1) Gautier Vinisauf a parlé de l'incendie des trois tours. Voyez au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 676.

comme autant de hautes montagnes; du lieu où nous étions, nous les apercevions distinctement : on les faisait marcher sur des roues; chacune pouvait contenir plus de cinq cents guerriers; le dessus était disposé en forme de plate-forme, et pouvait recevoir des pierriers. A l'aspect de ces tours, les cœurs musulmans éprouvèrent une tristesse impossible à décrire. Le sultan essaya tous les moyens pour y faire mettre le feu; il employa l'argent et l'appât des récompenses : mais ses efforts furent inutiles; tous les artificiers et ouvriers en naphte échouèrent. Ce fut alors qu'on vit paraître un jeune homme de Damas, fondeur de son métier, lequel promit de brûler les tours, si on lui donnait les moyens d'entrer dans la ville; sa proposition fut acceptée. Il entra dans Acre; on lui fournit les matières nécessaires : il fit bouillir ensemble du naphte et d'autres drogues dans des marmites d'airain; quand ces matières furent bien embrasées, qu'en un mot elles présentèrent l'apparence d'un globe de feu, il les jeta sur une des tours, qui prit aussitôt feu. En un moment la tour ressembla à une montagne de flammes dont les sommités se seraient élevées jusqu'aux cieux. Les musulmans éprouvèrent une telle joie, qu'ils en pensèrent devenir fous. Tout-à-coup, pendant qu'ils étaient occupés à rendre grâces à Dieu, la seconde tour s'enflamma, puis la troisième : alors nouvelles exclamations, nouveaux transports de joie; à tel point que ce jour-là, il n'y eut pas jusqu'aux hommes les plus graves et les plus réservés qui ne se livrassent aux mouvemens de la plus pétulante jeunesse (1). »

(1) D'après les circonstances de cet incendie, il avait dû s'opérer un grand perfectionnement dans l'usage du feu grégeois; car c'est du feu grégeois qu'il s'agit ici. Jusque-là on parvenait à s'en garantir avec de l'argile et du vinaigre; le fer ne lui laissait pas de prise; on en peut citer un exemple à l'occasion du siége de Tyr par les chrétiens à l'année 505 de l'hégire. Selon Ibn-giouzi, les assiégés ayant lancé du naphte sur les machines des chrétiens, tout fut consumé, excepté les cuirasses et les armes de fer. C'était donc la première fois que, grâces aux découvertes du fondeur de Damas, le feu grégeois produisait un effet si terrible. Il faut cependant observer, à l'égard du fer, que, suivant Émad-eddin, qui a aussi parlé de l'incendie des trois tours, tout ne fut pas brûlé; qu'on trouva plus tard dans les cendres les armes et les matières de fer. De quel procédé se servit l'homme de Damas? les auteurs arabes ne l'ont pas dit. On peut se

commandait cette aile. Déjà les Francs avaient forcé les quartiers de Malek-adel et pénétré jusque dans sa tente. Ils se répandirent dans le marché du camp et dans les tentes, pillant et faisant du butin; on dit même que, pressés par le besoin, ils pénétrèrent jusqu'à l'arrière-tente de Malek-adel, pour y chercher des provisions. Pendant ce temps, Malek-adel s'était retiré à quelque distance, avec ses troupes et *ceux des lions de l'islamisme* qui étaient sous ses ordres; il resta quelque temps immobile, dans l'attitude d'un homme qui médite un stratagème (1). Quand il vit les chrétiens dispersés dans son camp, il donna le signal à ses troupes et fondit lui-même sur l'ennemi; tous se précipitèrent sur les chrétiens comme le lion sur sa proie : Dieu avait donné aux musulmans tout pouvoir sur les infidèles. Les chrétiens se sentant brisés, retournèrent en désordre vers leurs tentes. En ce moment le glaive du Seigneur s'était levé sur eux, tirant *les ames des corps, séparant les troncs des têtes, et dégageant l'esprit de la matière* (2). A la poussière qui s'était élevée de ce côté, le sultan reconnut que son frère était aux mains avec les chrétiens : à cette vue, il sentit le feu de la sollicitude fraternelle s'allumer dans son cœur; il fut ému du desir d'aller au secours de son frère; il se sentit poussé à la défense de la religion divine; il fut aiguillonné par le danger qui menaçait les élus du Seigneur. Aussitôt il fit faire cette proclamation à ses troupes : « O enfans de l'islamisme, ô » vous qui ne reconnaissez qu'un seul Dieu; vous avez de- » vant vous les ennemis du Seigneur; Dieu vous les remet » entre les mains. Voilà que la cupidité les pousse jusque » dans votre camp. » A ces paroles une partie des soldats du sultan et sa garde particulière se mirent en mouvement; cet exemple fut suivi par les troupes de Moussoul et celles d'Égypte : toute l'armée s'ébranla, tous les guerriers répondirent à l'appel général. Le sultan était au centre : de part

(1) Émad-eddin rapporte aussi que la fuite de Malek-adel avait été une ruse, et qu'il n'eut l'air d'abandonner son camp que pour tenter la convoitise des chrétiens.

(2) Au rapport d'Ibn-alatir, un corps d'Égyptiens s'était porté par ordre de Malek-adel sur les derrières des chrétiens, et les avait privés de toute communication avec leur camp. Jusque-là, ajoute-t-il, les chrétiens s'étaient succédés les uns aux autres comme une fourmilière.

et d'autre on en vint aux mains; le combat s'échauffa. En moins d'une heure, je vis un peuple gisant par terre, semblable à des branches de palmier qui jonchent la campagne; je vis la terre couverte de corps étendus sans vie, depuis le quartier de Malek-adel jusqu'à celui des chrétiens, remplissant tout l'espace entre les deux camps, et formant par leurs masses des collines et des vallées. Les épées s'abreuvèrent de sang jusqu'à l'ivresse; les lions des combats déchirèrent les chrétiens de leurs dents victorieuses.

» L'espace que couvraient les cadavres était de plus d'une parasange [d'une lieue et demie]; peu d'ennemis échappèrent au carnage. Moi-même je passai avec ma mule à travers cette mer de sang : j'essayai de compter les cadavres; mais je ne le pus, tant le nombre en était grand, tant l'espace qu'ils occupaient était considérable. Je reconnus parmi les morts deux femmes chrétiennes; deux autres furent faites prisonnières. Dans cette journée il se fit peu de prisonniers; le sultan avait ordonné de ne pas faire de quartier.

» Ce triomphe fut l'ouvrage de l'aile droite et de la partie du centre qui l'avoisinait : pour la gauche, elle ne put prendre part au combat; lorsqu'elle reçut l'ordre de marcher, l'affaire était finie et le décret de Dieu avait eu son effet. Ce combat eut lieu entre l'heure de midi et le coucher du soleil. L'ennemi s'enfuit en désordre, poursuivi jusqu'à son camp. En ce jour il ne périt aucun musulman, si ce n'est deux soldats d'un rang inférieur.

» Pendant ce temps, les soldats de Dieu qui défendaient Acre, avaient fait une sortie et pénétré jusque dans le camp des chrétiens. Il se livra de ce côté un autre combat non moins terrible, qui se termina en faveur des musulmans. Nos soldats entrèrent dans les tentes des chrétiens et enlevèrent les effets de toute espèce, y compris les marmites qui étaient sur le feu. Cette journée fut dure pour les infidèles.

» On varie sur le nombre des morts : les uns disent huit mille, les autres sept; ceux qui le réduisent le plus disent cinq. Pour ma part j'ai vu cinq rangs de chrétiens gisant par terre, et couvrant tout l'espace depuis le quartier de Malek-adel jusqu'au camp ennemi (1). Je vis un homme qui

(1) L'historien Émad-eddin, autre témoin oculaire, compte neuf rangs composés chacun de plus de mille cadavres.



allait d'un rang à l'autre, comptant les cadavres, et je lui dis : « Combien en as-tu compté? » — Il me répondit : « De » ce côté, quatre mille soixante et quelques. » Or il n'avait encore fait l'énumération que de deux rangs, et il en était alors au troisième. Il est vrai que la partie déjà dénombrée l'emportait sur ce qui restait encore. Ainsi fut glorifiée cette journée du mercredi, par tout ce qui arriva jamais de plus glorieux à l'islamisme (1). »

Émad-eddin fait sur ce même sujet les réflexions suivantes : « Le sultan arriva après le combat et se réjouit de la défaite des Francs : à ce succès, il reconnut la main du Seigneur. Il vit le lieu où les ennemis avaient été renversés et frappés d'un si grand revers. La nouvelle d'une si belle victoire se répandit par-tout. Quand le sultan arriva, il trouva son aile gauche douloureusement affectée de n'avoir pu prendre part à ce triomphe; les soldats voulaient se mettre à la poursuite des Francs et achever leur ruine : il les en empêcha et les remercia de leur zèle; car l'ennemi s'était retiré et la victoire était douce et brillante. J'allai, poursuit Émad-eddin, me promener sur le champ de bataille avec le cadi Boha-eddin (c'est l'historien déjà cité); j'y vis les cadavres couchés par terre : avec quelle promptitude on les avait dépouillés et mis à nu! plusieurs avaient le ventre fendu, les yeux hors de leur orbite. Nous reconnûmes parmi les morts une femme qui s'était battue comme les hommes; nous l'entendîmes pleurer et gémir. Nous restâmes sur le champ de bataille jusqu'à la nuit; après quoi nous revînmes à nos tentes. Le butin fut immense; les cuirasses, qui étaient jusque-là fort chères, se vendirent à vil prix. Les Francs, consternés, envoyèrent un député pour demander la paix : le sultan s'y refusa, et leur permit seulement de venir reconnaître ceux des leurs qui

(1) On pourrait croire, d'après ce récit, que toute l'armée chrétienne, poussée par une résolution unanime, prit part à ce combat; mais il n'en est rien. Ce fut une misérable populace qui, pressée par la faim et des souffrances de tout genre, sortit malgré les ordres des chefs et les remontrances du clergé, et occasionna ce terrible carnage. On peut consulter à ce sujet Gautier Vinisauf, au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 677. Ce qui semble venir à l'appui du témoignage de l'auteur anglais, c'est ce que rapporte Émad-eddin, immédiatement après la bataille, savoir, que les Francs étaient alors en proie à des divisions intestines.

gisaient dans la plaine. Déjà les cadavres s'enflaient et répandaient une odeur fétide; ils étaient devenus la pâture des animaux carnassiers. Ce spectacle dut être cruel pour les chrétiens, mais il était agréable pour nous; il les faisait fuir, et il nous attirait. »

On conseilla à Saladin de profiter du moment pour attaquer les chrétiens; mais le lendemain on reçut la nouvelle de la mort de l'empereur d'Allemagne et de la destruction de son armée. Cette nouvelle occupa également les deux nations, à tel point qu'on ne songea plus à autre chose.

## § LI.

Suite de la troisième croisade. — Marche de l'empereur Frédéric Barberousse vers la Syrie. — Sa mort. — Destruction de son armée.

*Années 585 et 586 [1189 et 1190 de J. C.].* Ce n'est guère qu'au moment où l'empereur Frédéric Barberousse était déjà proche de la Syrie que les auteurs arabes commencent à parler de son expédition. Cet événement est sans contredit l'un des plus étonnans de l'histoire des croisades. Nous allons rapporter ce que les Arabes en ont dit : mais d'abord nous ferons observer que les Arabes, n'ayant pas de mot particulier pour désigner la qualité d'empereur, se servent du mot générique *malek*, qui signifie ordinairement *roi;* ainsi ils disent *le malek des Allemands, le malek de Constantinople* (1). Pour plus de clarté, nous ferons usage du mot *empereur*.

« Les Allemands, dit Ibn-alatir, font partie de la nation des Francs; ils sont les plus nombreux de tous et les plus terribles. Quand l'empereur des Allemands fut instruit de la perte de Jérusalem, il en fut très-affligé; dans sa douleur, il résolut d'aller délivrer la ville sainte; et rassemblant toutes ses forces, il prit sa route par Constantinople. A cette époque, l'empereur des Grecs (Isaac l'Ange) était ami de

(1) Quelques-uns cependant, entre autres Aboulféda, ont adopté soit le mot latin انبراطور, *imperator,* soit le mot français انبرور, *empereur*.

Saladin (1) : il écrivit tout de suite au sultan pour lui annoncer la marche des Allemands, et l'intention où il était de leur fermer le passage; mais quand les Allemands furent arrivés, il fut impossible de les arrêter à cause de leur grand nombre; tout ce que put faire l'empereur des Grecs, ce fut de leur refuser des vivres et de défendre à ses sujets de leur en vendre; aussi les Allemands eurent beaucoup à souffrir de la disette. Cependant ils traversèrent le détroit de Constantinople et entrèrent dans les états de Kilig-arslan, sultan d'Icone; mais à peine furent-ils engagés dans cette contrée, que les Turcomans, de la race de ceux qu'on appelle Ougs (2), tombèrent sur leurs derrières et y mirent le désordre. On était alors dans l'hiver (de 1189 à 1190 de J. C.); le froid était piquant; la neige tombait avec violence, et plusieurs Allemands périrent de froid, de faim ou de la main des Turcomans. Enfin ils arrivèrent près d'Icone, et Cotb-eddin, fils de Kilig-arslan, vint à leur rencontre; mais il fut repoussé et obligé de rentrer dans la ville. A cette époque, Kilig-arslan vivait retiré dans Icone, dépouillé de toute autorité; ses enfans s'étaient soulevés contre lui, et s'étaient partagé ses états. Dans cette conjoncture, l'empereur des Allemands envoya des présens à Kilig-arslan, avec ces mots: *Nous n'avons ni le besoin ni l'intention de prendre vos provinces; nous allons à Jérusalem : laissez-nous passer, et souffrez que vos sujets nous fournissent des vivres avec ce qui nous est nécessaire.* Kilig-arslan accorda à l'empereur sa de-

---

(1) On lit dans Boha-eddin qu'il existait, à cette époque, des relations très-étroites entre le sultan et l'empereur Isaac l'Ange; l'empereur avait permis qu'on élevât une mosquée à Constantinople, et Saladin avait envoyé pour cet objet un *katib* ou prédicateur, une chaire, des moezzins chargés d'appeler du haut des minarets les musulmans de la ville à la prière. Le jour où ces divers personnages débarquèrent à Constantinople, les musulmans établis dans la ville allèrent à leur rencontre et leur firent cortége. Boha-eddin ajoute que ce fut comme un jour de fête. L'empereur envoya à cette occasion un député à Saladin pour l'instruire de tout. Voyez Boha-eddin, p. 129.

(2) Chaque tribu de Turcomans a son nom particulier. Les Turcomans-Ougs sont probablement les mêmes que Boiardo, auteur italien, appelle *Turcogistes*. Voyez au tome I[er] de la *Bibliothèque des Croisades*, II[e] partie, p. 613

mande (1), et les Allemands continuèrent leur route. Seulement l'empereur exigea qu'on lui remît plusieurs émirs en otage, avec la promesse qu'il ne serait pas inquiété dans sa marche : les émirs qu'on lui remit furent d'abord traités avec beaucoup d'égards; mais comme l'armée chrétienne ne tarda pas à être inquiétée par des brigands et des bandits, l'empereur s'en prit aux émirs et les fit mettre aux fers. Enfin les Allemands arrivèrent sur les confins de la petite Arménie, d'où ils continuèrent leur marche vers Antioche. En chemin, ils rencontrèrent un fleuve le long duquel ils campèrent : l'empereur, étant entré dans l'eau pour se baigner, se noya dans un endroit où l'eau ne venait pas à la ceinture; preuve que Dieu lui-même voulait nous en délivrer. »

Kémal-eddin fait observer que ce fleuve avait son embouchure à Tharse en Cilicie, ce qui suppose que c'est le même où Alexandre le Grand pensa jadis trouver la mort. Il l'appelle *Fater* et les chrétiens le nomment *Salef*. Au reste, les auteurs arabes varient, ainsi que les chrétiens, sur la manière dont périt Frédéric. Les uns, tels qu'Émad-eddin, disent qu'il fut attiré par la fraîcheur des eaux, et qu'attaqué d'un certain mal il crut que le bain le guérirait; mais que la trop grande fraîcheur de l'eau le tua. D'autres rapportent qu'au moment où l'armée passait ce fleuve, tandis que les soldats se serraient les uns contre les autres pour rompre le fil de l'eau, l'empereur se porta d'un autre côté pour passer seul, et fut emporté par le courant contre un arbre où sa tête se trouva prise; on accourut, pour le secourir, mais trop tard, et il expira un instant après. Quelques-uns, entre autres Boha-eddin, soutiennent que Frédéric ne mourut pas tout de suite, et qu'il eut le temps de faire connaître ses dernières volontés à son fils. Boha-eddin ajoute que les Allemands firent bouillir le corps du

(1) Ce Kilig-arslan est le même qu'on a vu ci-dessus, p. 163, avoir été soupçonné *de philosophie*, et à qui Noureddin fit renouveler par précaution sa profession de la foi musulmane. Boha-eddin assure que Kilig-arslan était au fond ami des Allemands, et qu'il fit tout ce qu'il put pour les faire réussir. Ce récit s'accorde assez avec ce que rapportent les auteurs chrétiens, que Kilig-arslan était chrétien au fond du cœur, et qu'il demanda au pape des missionnaires pour se faire instruire. Voyez Mathieu Paris, au tome I^er de la *Bibliothèque des Croisades*, II^e partie, page 795.

prince (1), et qu'après avoir dépouillé les os de leurs chairs, ils les recueillirent dans une caisse qu'ils emportèrent avec eux pour la déposer à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, endroit que le prince avait designé pour sa sépulture (2).

Frédéric avait deux fils : l'aîné était resté en Allemagne pour gouverner les états de son père en son absence; le second, nommé Frédéric de Souabe, avait accompagné son père dans cette expédition. Les auteurs arabes rapportent que, dès que l'empereur fut mort, la division se mit parmi les Allemands: quelques-uns refusèrent d'obéir au jeune Frédéric, et reprirent le chemin de leur pays; le reste demeura fidèle au jeune prince, et marcha avec lui en Syrie. Si l'on en croit Ibn-alatir, le nombre de ceux qui accompagnèrent Frédéric était d'environ quarante mille hommes; mais, poursuit cet auteur, en route la peste et la mortalité se mirent parmi eux, et ils arrivèrent à Antioche semblables à des squelettes. Leur présence ne fit qu'attrister le prince de cette ville, qui les pressa de partir; ils se remirent donc en marche, poursuivis et harcelés par les garnisons musulmanes d'Alep et des villes voisines. Arrivés à Tripoli, ils s'y arrêtèrent quelque temps, n'étant plus alors qu'au nombre d'environ mille guerriers. Enfin ils s'embarquèrent et abordèrent devant Acre, dans une situation déplorable.

Telle fut en abrégé la suite de cette expédition désastreuse. Saladin avait été instruit de la marche des Allemands et de l'état de leurs forces. Il reçut d'abord une lettre de l'empereur de Constantinople, par laquelle ce prince s'excusait de n'avoir pu fermer, ainsi qu'il l'avait promis, le passage de ses états aux Allemands. Cette lettre nous a été conservée par Boha-eddin. Il semble, en la lisant, que Saladin

---

(1) On trouve des traces de cet usage dans plusieurs auteurs chrétiens du moyen âge. Voyez, entre autres, Fleury, *Histoire ecclésiastique*, tom. XI, p. 328 et 371, où il est dit qu'on fit bouillir le corps de S. Louis.

(2) Le compilateur des *Deux Jardins* remarque que les Allemands n'ayant pu arriver jusqu'à Jérusalem, déposèrent les restes de leur empereur à Tyr, et que ces restes y étaient encore en 596, au moment de la croisade de l'empereur Henri VI. Il en sera question ci-dessous.

avait, en apprenant la marche des Allemands, montré de la mauvaise humeur au prince grec; car celui-ci cherche à se justifier. Voici cette lettre; elle était en grec et en arabe, avec un sceau ou bulle d'or, portant l'empreinte de la tête de l'empereur :

« De la part d'Isaac, roi croyant au Messie-dieu, prince » par la grâce de Dieu, victorieux, suprême, toujours au- » guste, protégé de Dieu, triomphateur, autocrate, l'ange, à » son excellence le sultan d'Égypte Saladin, amour et dé- » vouement. La lettre que votre excellence a écrite à *mon em-* » *pire* (1), lui est parvenue. J'espère que votre excellence » n'aura pas cru aux bruits qui courent sur le passage des » Allemands à travers mes états; ce sont mes ennemis qui » répandent à dessein ces faux bruits, pour me nuire dans » votre esprit. Si vous desirez connaître la vérité, vous saurez » que j'ai causé aux Allemands plus de maux et de fatigues » qu'ils n'en ont jamais causé à mes sujets : leurs pertes en » argent, en hommes et en bêtes de somme, sont considé- » rables; plusieurs ont perdu la vie, et ce n'est qu'avec » beaucoup de peine que le reste a pu échapper à la bravoure » de mes soldats; encore se trouvent-ils tellement affaiblis, » qu'il leur sera bien difficile d'atteindre vos frontières, ou, » s'ils le font, de causer le moindre dommage à votre excel- » lence. Comment, après un tel service, avez-vous oublié ce » qui s'est passé entre vous et moi? comment n'avez-vous pas » fait part *à mon empire* de vos projets ultérieurs et de l'état » des choses? Ce qu'il y a de plus clair pour *mon empire,* c'est » que *mon empire* n'aura gagné autre chose à votre amitié » que de s'attirer sur les bras les Francs et tous les peuples » qui en dépendent. »

Boha-eddin, après avoir rapporté cette lettre, ajoute que Saladin reçut fort bien le député de l'empereur, et lui fit des présens. Saladin avait également été averti de la première arrivée des Allemands sur les terres d'Icone, par une lettre de Kilig-arslan lui-même. Ce prince, selon Ibn-alatir, avait

---

(1) الى ملكى. C'est une expression particulière aux empereurs de Constantinople du moyen âge; c'est comme s'ils eussent dit *ma majesté.* Ils se servaient également de ce mot dans leur correspondance avec les princes d'Occident. Voyez-en des exemples au tom. Ier de la *Bibliothèque des Croisades,* p. 474 et 728.

aussi promis à Saladin de fermer aux Allemands l'entrée de ses provinces. Comme il ne put tenir sa promesse, il se hâta d'écrire à Saladin une seconde lettre d'excuse, dans laquelle il rejetait toute la faute sur ses enfans, qui l'avaient dépouillé de son autorité.

Mais une lettre bien plus curieuse est celle que Saladin reçut à la même occasion du *catholique* ou patriarche arménien Bar Grégoire, fils de Basile, prince de la ville de Roum sur l'Euphrate. Dans cette lettre, le prince-évêque rendait compte à Saladin de la marche des Allemands. Nous la rapporterons en entier, telle que nous l'a conservée Boha-eddin :

« Lettre du catholique (1), qui fait des vœux sincères pour » notre maître le sultan Saladin, pacificateur de la foi, lève-» étendard de la justice et de la bienfaisance, bonheur du » monde et de la religion, sultan de l'islamisme et des musul-» mans; que Dieu perpétue sa fortune, qu'il augmente sa » gloire, qu'il protége ses jours, qu'il le fasse arriver au » terme de ses souhaits!

» Voici le tableau de la marche de l'empereur des Alle-» mands et de ses aventures, depuis qu'il a quitté ses états. » Il pénétra de force dans la Hongrie et soumit à son au-» torité le prince de cette contrée; il exigea même de lui des » secours d'hommes et d'argent, en un mot tout ce qui était » à sa bienséance. Après cela il s'avança dans les provinces » de l'empire grec et s'y ouvrit un passage de force : dans le » séjour qu'il y fit, il vécut à discrétion et harcela l'empe-» reur des Grecs, jusqu'à le faire plier sous ses volontés; il » se fit remettre des otages, parmi lesquels étaient le fils du » prince, son frère et quarante des principaux de sa cour; il » se fit livrer cinquante cantars ou quintaux d'or (2), avec le » même poids en argent, sans compter une grande quantité

---

(1) Le texte arabe devait porter كاثغيكوس, *Kathoghicos*, mot qui est une corruption du grec Καθολικος, et qui est en usage chez les Arméniens. Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. V, p. 117. Malheureusement les copistes arabes, ne comprenant pas ce mot, l'ont altéré, et l'on n'avait pu encore savoir de qui voulait parler Boha-eddin. Nous avons été mis sur la voie par M. Saint-Martin, auteur de savans mémoires sur l'Arménie.

(2) Le mot *cantar*, قنطار, doit dériver du mot grec κεντηναριον, ou poids de cent livres, dont on se servait alors chez les Grecs.

» de robes de soie (1); enfin, quand il voulut passer en Asie, » il fit mettre à sa disposition une flotte nombreuse (2). L'em- » pereur des Allemands se fit accompagner des otages grecs » jusqu'à son entrée dans les domaines de Kilig-arslan, sultan » d'Icone. D'abord il ne rencontra dans sa marche aucun » obstacle; les trois premiers jours, les Turcomans Ougs ré- » pandus dans la contrée vinrent au-devant de lui et le four- » nirent de brebis, de vaches, de chevaux et autres provi- » sions: mais bientôt il prit envie à ces nomades de tomber sur » les Allemands; ils se mirent à leur poursuite, et ne cessèrent » de les inquiéter pendant trente-trois jours, sans pouvoir » cependant les arrêter. Enfin les Allemands arrivèrent dans » le voisinage d'Icone. A leur approche, Cotb-eddin, fils de » Kilig-arslan, fit prendre les armes à ses troupes; mais il » fut repoussé, et l'empereur, continuant sa marche, arriva » jusqu'aux portes de la capitale. Vainement les habitans » firent une nouvelle sortie; ils furent encore repoussés; » l'empereur entra même avec eux dans la ville: dans le tu- » multe, plusieurs musulmans furent passés au fil de l'épée. » Enfin, au bout de cinq jours, Kilig-arslan, qui s'était re- » tiré dans la citadelle, demanda à traiter, et l'empereur lui » accorda la paix moyennant vingt de ses principaux émirs » en otage. Cependant Kilig-arslan obtint de l'empereur » qu'en continuant sa marche, il se dirigerait du côté de » Tharse et du côté de Messissé, dans la petite Arménie. » C'était afin que les Allemands sortissent le plus tôt possible

---

(1) Il est souvent question, à cette époque, de robes de soie qu'on tirait de Constantinople; on en a vu un exemple ci-dessus, pag. 109. Le compilateur des *Deux Jardins* en cite un autre sous la date de l'an 559 de l'hégire; il y est question du Grec Calaman, duc de la Cilicie, lequel, ayant été pris par les soldats de Noureddin, se racheta au prix de cent cinquante robes de soie. Ces faits supposent que ce n'était guère qu'à Constantinople qu'on savait mettre la soie en œuvre, et probablement aussi en Sicile, où l'on cultivait avec succès le mûrier. Mais plus tard, cette industrie prospéra en Syrie; car les auteurs arabes disent qu'à Tripoli seulement, à l'époque où les chrétiens furent chassés de cette ville (en 689 de l'hégire), on comptait jusqu'à quatre mille métiers à soie. Voyez ce que dit sur le ver à soie un auteur arabe de Syrie nommé Azz-eddin, dont M. Garcin de Tassy a donné une traduction française sous le titre *les Oiseaux et les Fleurs*, p. 110 et suiv.

(2) Voilà probablement ce qui avait indigné Saladin.

» de ses états. L'empereur se porta en effet de ce côte, et » envoya un député au prince de cette contrée pour demander » le passage. Le député avait ordre d'exposer au prince la » situation de l'empereur, les incommodités qu'il avait es- » suyées en route (1), et ses véritables intentions, qui étaient » de ne faire que passer et d'aller droit en Syrie. Dans ces » conjonctures, le prince d'Arménie envoya plusieurs de ses » officiers à l'empereur pour l'engager à changer de direc- » tion; mais l'empereur n'écouta aucune remontrance, et, » continuant sa route, il vint camper avec son armée sur les » bords d'un fleuve. Là il prit son repas, et dormit un instant; » après quoi, voulant se baigner, il se jeta dans le fleuve; » mais en sortant il fut, par la volonté de Dieu, atteint d'une » grave maladie qui l'emporta en quelques jours. A cette » nouvelle, les députés de la petite Arménie prirent la fuite, » et le prince lui-même, qui venait au-devant de l'empereur, » rebroussant chemin, alla s'enfermer dans une de ses for- » teresses (2). Cependant le second fils de l'empereur (Fré- » déric de Souabe), qui venait de se charger du comman- » dement de l'armée chrétienne, écrivit au prince arménien » pour le rassurer; il lui disait dans sa lettre : *Mon père était » un grand schéikh* (3) : *en venant dans cette contrée, il n'avait » d'autre intention que de faire le pélerinage de Jérusalem; » maintenant, c'est moi qui suis chargé de diriger cette armée. » Le plus sage pour vous est de vous soumettre de plein » gré; sinon j'emploierai la force.* Ces paroles ont fait de » l'impression sur le prince arménien; sa position d'ailleurs » le mettait à la merci des Allemands. Le fils de l'empereur

(1) Boha-eddin parle à ce sujet d'une horrible disette qui désola les Allemands. « Aussi, dit-il, ne pouvant emporter leurs bagages, ils » entassèrent sur un seul point une grande partie de leurs armes et » y mirent le feu, ce qui produisit en ce lieu une montagne de fer. »

(2) En effet, comme le remarque Boha-eddin, « les Allemands étaient alors dans une situation bien misérable, et l'on ne pouvait savoir comment les choses tourneraient. Le prince arménien jugea donc de son intérêt de ne pas se mettre entre leurs mains, d'autant plus que ces étrangers étaient Occidentaux et lui Arménien. »

(3) Sans doute on lisait dans la lettre originale le mot latin *senior,* qui peut signifier à-la-fois *seigneur* et *vieillard;* et l'interprète arabe aura rendu ce mot par celui de *schéikh,* qui est également susceptible de deux sens.

» a encore de grandes forces : dans une revue qu'il vient de » faire, on a compté jusqu'à quarante-deux mille cavaliers » revêtus de cuirasses; pour l'infanterie, elle est en nombre » infini (1). Ces Allemands sont des hommes extraordinaires, » des êtres d'une espèce particulière; ils ont une volonté » décidée, un but déterminé : ils s'assujettissent à une disci- » pline sévère; chez eux, il ne reste pas de faute impunie; » c'est au point que, pour le moindre délit, on les immole » comme des moutons (2). Dernièrement, sur ce qu'un de » leurs chefs avait maltraité son domestique et l'avait battu » un peu trop fort (3), il a été cité à comparaître devant les » évêques : le cas a paru très-grave, et les évêques ont conclu » à la mort; cette résolution a été prise à l'unanimité. En » vain plusieurs des chefs ont intercédé pour l'accusé; le » prince est resté sourd à leurs prières, et la sentence a été » mise à exécution. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les » Allemands s'interdisent tout plaisir. Malheur à celui qui se » permettrait quelque volupté! ses compagnons le repousse- » raient aussitôt et l'accableraient d'outrages. Tout cela vient » de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem. Plu- » sieurs d'entre eux se sont fait pendant long-temps scrupule » de se vêtir comme de coutume; ils se sont interdit les » étoffes les plus grossières, et n'ont voulu être habillés que » de fer (4) : il a fallu que les chefs missent un frein à ce » zèle. Pour ce qui est de leur patience dans les fatigues et » l'adversité, c'est une chose qui passe toute croyance. Voilà » ce que vous mande votre serviteur. Dieu fasse qu'il n'ait » plus à vous écrire à ce sujet! Écrit par le catholique. »

Peu de temps après, le catholique adressa une nouvelle lettre à Saladin, pour lui annoncer que les Allemands, conduits par le fils de leur empereur, étaient, malgré leur grand nombre, sans forces, manquant de chevaux et de vivres. « Je me suis, disait-il, placé sur un pont pour les » voir passer. J'en ai vu défiler un grand nombre; mais la

---

(1) Il y a là évidemment exagération.

(2) Les auteurs latins ont aussi parlé de la rigide discipline que l'empereur Frédéric avait établie dans son armée.

(3) On lit quelque chose d'analogue dans Tacite, *Mœurs des Germains*, cap. VII.

(4) On retrouve le même récit dans l'auteur italien Boiardo; voyez au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 612.

» plupart étaient sans armes (1). Comme j'en ai demandé la » raison, ils ont répondu que se trouvant dénués de tout se- » cours, ils avaient brûlé le bois de leurs lances pour se chauf- » fer, et tué leurs chevaux pour se nourrir. »

A l'égard de ce qui arriva aux Allemands après leur entrée en Syrie, Kémal-eddin rapporte qu'ils s'étaient partagés en trois corps. Le premier se porta vers Bagras, ville prise deux ans auparavant par Saladin (2), et que les Allemands croyaient toujours entre les mains des chrétiens; arrivé devant la place, il fut surpris par la garnison et taillé en pièces. Un autre détachement, ayant passé vers les terres d'Alep, fut attaqué par les paysans et les gens de la campagne, qui en enlevèrent un grand nombre. Kémal-eddin rapporte qu'il n'y eut pas de paysan qui n'eût trois ou quatre Allemands en son pouvoir : ces captifs furent menés à Alep et vendus au marché; les halles de la ville se trouvèrent pleines des effets pris aux chrétiens. Pour les Allemands qui passèrent par Antioche, ils ne furent pas beaucoup mieux traités. Kémal-eddin raconte que le jeune Frédéric ayant laissé dans son passage à Antioche une partie de ses trésors, le prince de cette ville se les appropria; ce qui, ajoute-t-il, donna lieu au bruit qui courut alors, que le prince d'Antioche n'avait reçu chez lui les Allemands que pour s'enrichir de leurs dépouilles. L'état des Allemands, quand ils arrivèrent devant Acre, était si déplorable, que l'armée chrétienne fut très-affligée de leur présence. « Plût à Dieu, » disaient les soldats, qu'ils ne fussent jamais venus ici! ils » nous aidaient de leur nom, au lieu qu'à présent ils ont » coupé les ailes à nos victoires. »

Jamais expédition chrétienne ne fut si funeste, et jamais

---

(1) بلا رمحة ولا طارقة, littéralement, *sans lances ni cuirasses*. Le mot arabe طارقة, au pluriel طوارق, que nous traduisons par *cuirasse*, n'est pas mentionné dans les dictionnaires arabes. C'est sans doute le mot grec θωρακεῖον qui aura passé en arabe, ainsi que tant d'autres termes du même genre, tels que قنطارية, *κοντάριον*, mot qui signifie *lance*. Le mot طارقه se rencontre assez souvent dans les auteurs orientaux avec l'acception que nous lui donnons ici. Voyez au reste la *Chrestomathie arabe* de M. Silvestre de Sacy, 2e édition, t. I, p. 275.

(2) Voyez ci-devant, page 230.

elle ne causa tant d'effroi aux musulmans. Kémal-eddin fait monter le nombre des Allemands à six cent mille, dont trois cent mille en état de combattre; le reste consistait en valets et artisans. Il ajoute que l'empereur traînait à sa suite vingt-cinq mille chariots chargés d'armes et de provisions. Bien qu'il y ait beaucoup à rabattre de cette multitude, cette exagération même nous montre la haute idée que les musulmans s'en étaient faite. Boha-eddin est plus raisonnable en ne faisant monter le nombre des Allemands qu'à deux cent mille, dont, ajoute-t-il, cinq mille seulement atteignirent les murs d'Acre.

Il est certain que lorsque Saladin apprit la marche des Allemands, il commença à désespérer de la Syrie. En ce moment, dit Ibn-alatir, les musulmans étaient tout juste dans l'état de ceux auxquels Mahomet parle ainsi dans l'Alcoran: « Quand vos ennemis venaient à vous, d'en haut et d'en bas; » lorsque vos yeux se troublaient, que vos cœurs remontaient » jusqu'au gosier, et que vous vous faisiez de Dieu une idée » injuste, quelle rude épreuve pour les fidèles! Ils étaient » alors dans un effroi terrible (1). » — « Eh bien! continue l'auteur, dans ce même moment, Dieu vint au secours de l'islamisme; il le sauva de la malice des Allemands, et tourna contre eux leurs projets sinistres. Une preuve de la crainte épouvantable qu'inspiraient les Allemands, c'est que lorsqu'ils furent arrivés près des confins de la Syrie, un émir de l'armée musulmane qui possédait à Moussoul un bien dont feu mon frère avait l'administration, et dont les récoltes consistaient en froment, orge et paille, s'imaginant qu'on allait être forcé d'abandonner la Syrie, défendit à mon frère de rien vendre; puis apprenant la destruction des Allemands, il écrivit à mon frère de vendre ses récoltes, disant qu'elles lui étaient devenues inutiles. Nous fûmes étonnés de ce changement, et quand l'émir fut de retour à Moussoul, nous lui en demandâmes la raison; il répondit: « C'est que, lorsque » nous fûmes instruits de la marche des Allemands, nous » crûmes tous que c'en était fait de la Syrie; voilà pourquoi je » vous mandai de ne rien vendre, persuadé qu'à mon retour

---

(1) Voyez l'Alcoran, sour. XXXIII, vers. 10. Ce passage fait allusion à une situation critique où se trouva un jour Mahomet, et où ses partisans commençaient à désespérer de leur salut. Voyez la *Vie* que nous avons donnée *de Mahomet* dans la *Description du Cabinet de M. le duc de Blacas,* t. I, p. 221.



» mes récoltes me seraient nécessaires; mais lorsque Dieu » eut exterminé les Allemands, mes récoltes me devenaient » inutiles, et je vous écrivis de tout vendre, afin de m'en » donner l'argent. »

Tel fut le résultat de cette fameuse expédition; il ne pouvait être plus funeste. Un si horrible désastre ouvrit enfin les yeux aux peuples d'Occident. Aucun prince croisé ne prit plus la route de terre : d'un côté les dangers de la marche, de l'autre les progrès toujours croissans de la marine et de la navigation, firent renoncer pour toujours à cette Asie-Mineure, marquée par le sang de tant d'illustres guerriers; désormais ce sera par mer que les croisés viendront en Orient.

## § LII.

**Suite de la troisième croisade. — Arrivée du comte Henri de Champagne devant Saint-Jean-d'Acre.**

*Suite de l'année 586 [1190 de J. C.]* Nous avons un peu anticipé sur les faits, pour qu'on vît d'un seul coup d'œil la suite de l'expédition des Allemands. A présent il nous faut revenir sur nos pas, et nous reporter à l'époque du mercredi 20 de gioumadi second, ou 25 juillet, immédiatement après la défaite de l'armée chrétienne sous les murs de Saint-Jean-d'Acre.

Ibn-alatir fait observer qu'on crut d'abord qu'un tel désastre abattrait le courage des Francs; mais, ajoute-t-il, deux jours après les chrétiens reçurent par mer de nouveaux secours amenés par un parent des rois de France et d'Angleterre, nommé le comte Henri. Ce comte arriva avec des hommes, des munitions et de l'argent. Ce renfort rétablit la confiance des Francs. De plus, le comte Henri annonçait la prochaine arrivée d'un secours bien plus considérable (la croisade des rois de France et d'Angleterre).

C'est au sujet de ces renforts continuels envoyés aux chrétiens, qu'Émad-eddin fait les réflexions suivantes : « Pendant deux ans, dit-il, que nous restâmes devant Acre, nous tuâmes soixante mille infidèles; nous causâmes aux chrétiens toute sorte de maux; mais à mesure qu'ils périssaient sur terre, ils se multipliaient sur mer. Toutes les fois qu'ils

osèrent se mesurer avec nous, ils furent tués ou faits prisonniers, exterminés ou mis en fuite; alors d'autres leur succédaient, et pour cent qui mouraient il en reparaissait mille. »

Les chrétiens furent bientôt plus redoutables qu'auparavant; Saladin, qui avait espéré les accabler, ne se crut plus en sûreté dans son propre camp, et se retira encore une fois à Karouba. On était alors au 27 de gioumadi second, sept jours seulement après la grande défaite de l'armée chrétienne. Au rapport d'Ibn-alatir, ce qui porta Saladin à cette retraite, ce fut le desir de se mettre plus à l'aise, et afin d'éviter l'odeur fétide des cadavres répandus dans la plaine. Sur ces entrefaites, continue Ibn-alatir, « les Francs reçurent une lettre du pape, homme d'une grande autorité parmi eux, et qu'ils regardent comme un prophète; car ils s'abstiennent de ce qu'il défend, et regardent ce qu'il permet comme licite : c'est lui qui commande dans Rome la grande. Dans la lettre qu'il adressa aux soldats chrétiens, il les exhortait à poursuivre l'ouvrage commencé, annonçant qu'il venait d'écrire à tous les peuples francs pour leur enjoindre de se rendre par mer et par terre au siége d'Acre. Cette nouvelle enflamma le courage de l'armée chrétienne. »

Dans cette circonstance, Saladin écrivit une nouvelle lettre au calife de Bagdad, pour réveiller son zèle en faveur de l'islamisme; cette lettre nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins ;* la voici : « Les chrétiens assiégent toujours Acre, et reçoivent sans cesse par leurs » vaisseaux des secours plus nombreux que les flots de la » mer, plus amers pour nous que son eau saumâtre. Les » princes de l'infidélité se sont coalisés pour envoyer à l'armée chrétienne des hommes et des armes. Quand il périt » un chrétien sur terre, il en arrive mille par mer : la semence se trouve plus abondante que la moisson; l'arbre » pousse plus de branches que le fer n'en peut couper. Ces » ennemis de Dieu se sont fait de leurs fossés et de leurs » retranchemens une cuirasse impénétrable; de leurs *boucliers* (1) ils se sont fait des espèces de forteresses inacces-

(1) جنويات. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais il ne peut avoir d'autre sens que celui que nous lui donnons. On le trouve avec le même sens dans Boha-eddin, page 250.

» sibles; aussi est-il devenu impossible de les entamer et de
» les détruire. Ce n'est pas qu'il n'en ait déjà péri un grand
» nombre, à tel point que le fer de nos épées en est émoussé;
» mais nos compagnons commencent à se lasser d'une guerre
» si longue. Le temps et la fatigue n'ont pas diminué leur
» bonne volonté, mais ils ont affaibli leurs forces; ils n'ont
» point abattu leur courage, mais ils ont épuisé leurs moyens.
» Celui qui voit leur situation est tenté de faire pour eux la
» prière que notre prophète Mahomet fit pour les siens le
» jour du combat de Bedr, lorsqu'il invoqua le secours
» divin : *O mon Dieu, si tu laisses périr ce peuple, tu n'auras*
» *plus d'adorateurs sur la terre* (1). Hâtons-nous donc d'im-
» plorer l'appui du Seigneur. Dieu nous exaucera sans doute
» par considération pour notre maître le commandeur des
» croyans. Voilà que le pape des Francs (Dieu le maudisse
» lui et tous le siens!) a défendu aux chrétiens des choses qui
» avaient toujours passé pour indifférentes (2); il leur a *extor-*
» *qué* l'argent qu'ils avaient amassé, par les dîmes qu'il a impo-
» sées: il leur ôte l'entrée des églises; il se revêt de deuil et les
» oblige à faire de même; il leur fait faire pénitence jusqu'à
» l'entière délivrance du tombeau de leur Dieu. Mais vous
» qui êtes du sang de notre prophète Mahomet (3), c'est à
» vous de tenir sa place, de faire en cette circonstance ce
» qu'il ferait lui-même s'il était au milieu de son peuple,
» de maintenir en paix sa mémoire, de faire triompher la
» vérité parmi nous; car il nous a remis, nous et tous les
» musulmans, à votre garde. Ce que votre serviteur dit ici, il
» le dirait tout de même, supposé qu'il se trouvât dans un
» maintien humble au seuil de votre palais (4), qu'il baisât
» par respect la poussière qui couvre ce seuil, et qu'il vous
» fît de vive voix le tableau de l'état où nous sommes.
» Ah! plût à Dieu que votre serviteur fût délivré des in-
» quiétudes qui le tourmentent! il volerait à votre seuil;
» il exposerait au médecin de l'islamisme, à celui qui est

(1) Voyez, sur ce fait, la *Vie de Mahomet, Description du Cabinet de M. le duc de Blacas,* t. I, p. 212.

(2) Voyez, sur les privations auxquelles étaient soumis les croisés, au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades,* p. 736, 752, &c.

(3) Le calife de Bagdad descendait d'Abbas, oncle de Mahomet.

(4) Il a déjà été question ci-dessus, p. 236, note, du seuil du palais du calife. C'est comme si Saladin eût dit : *aux pieds de votre majesté.*

» comme son messie, le mal qui le ronge. Hélas! il voudrait » bien avoir d'autres nouvelles à vous donner; il craint même » de faire un tableau trop véridique de notre situation, vu que » ce serait vous affliger plus qu'il ne convient. Sans cela votre » serviteur vous dirait des choses qui vous feraient fondre » en larmes, des choses qui vous fendraient le cœur. Cepen- » dant il tient bon; il a toujours confiance en Dieu; il attend » son salut du Seigneur, et a les yeux tournés vers lui; en » un mot il fait tout ce qu'il doit faire. Oui, ô mon Dieu, » j'ai ma personne, et elle est à ton service; j'ai mon frère, » qui a tout quitté pour te servir, dans l'espoir que ce sacri- » fice te sera agréable; j'ai mes enfans, qui ont toujours la » face tournée vers l'ennemi, sans craindre ses coups. Je me » résigne d'avance à ce qui m'afflige et afflige les miens, » pourvu qu'il doive t'être agréable. Oui, nous serons fermes » dans ce danger. »

Cette lettre donne une idée fort juste de l'état d'anxiété où se trouvait Saladin. Le bruit courut même un instant que le pape allait prendre la croix, et marcher en Palestine à la tête de toute la chrétienté. Aussitôt Saladin écrivit au calife une nouvelle lettre pour l'instruire de ce grand événement; cette lettre nous a encore été conservée par le compilateur des *Deux Jardins;* on y remarque ces paroles singulières : « Non-seulement le pape de Rome a de sa propre autorité » restreint les chrétiens dans le boire et le manger; mais il » menace de l'excommunication et de l'interdiction du ma- » riage et de l'eucharistie, quiconque ne marchera pas dans » un esprit de piété à la délivrance de Jérusalem. Il promet » lui-même de s'y rendre au printemps prochain avec une » grande multitude : si la nouvelle se confirme, tous les » chrétiens, hommes, femmes et enfans, voudront le suivre, » et alors nous verrons arriver tous ceux qui croient au » *Dieu engendré* (1). Voilà jusqu'où va leur passion à soute- » nir l'erreur, leur entêtement à défendre une si mauvaise » cause. Quelle différence chez les musulmans! Ils sont dé- » goûtés, ennemis de la gêne, amollis, peu disposés à s'unir » ensemble; la seule chose à laquelle ils se soumettent, c'est » de contribuer aux frais de cette guerre; car d'ailleurs,

(1) Ceci s'adresse aux chrétiens qui croient à la sainte Trinité et à la génération du Fils ou de Jésus-Christ par le Père éternel.

» quand ils viennent ici, c'est toujours dans des vues parti-
» culières. »

Cependant l'armée chrétienne avait repris ses attaques contre la ville. Rien ne l'arrêta plus depuis la retraite de Saladin sur le mont Karouba. Le sultan n'avait laissé dans son ancien camp qu'environ mille cavaliers, lesquels étaient relevés tous les jours. Dès-lors on fut privé de toute communication directe avec la ville; on ne correspondait plus que par les pigeons ou au moyen de nageurs qui, la nuit, traversaient la flotte chrétienne. Le comte Henri, qui avait pris le commandement de l'armée, profita de ce moment pour inquiéter la garnison. A mesure que de nouveaux secours arrivaient d'outre-mer, il pourvoyait à l'équipement des soldats. Il dressa contre la ville des machines de guerre qui ne laissaient pas de repos, ni de jour ni de nuit. Ceci se passait dans le mois de régeb (août). A la fin, suivant Boha-eddin, la garnison, fatiguée, résolut de faire une action d'éclat. « A cette époque, la ville d'Acre était sous les ordres de deux chefs : l'un nommé Caracousch, qui en était le gouverneur, l'autre appelé Hossam-eddin-aboulhaigia, homme brave qui faisait les fonctions de commandant. Ces deux chefs méditèrent une sortie, et essayèrent de surprendre le camp des chrétiens. Au moment fixé, les portes s'ouvrent, les guerriers sortent tous à-la-fois et par tous les côtés, et se précipitent sur le camp ennemi. A cette attaque, les Francs qui gardaient les machines se hâtent de marcher à la défense du camp; pendant ce temps, les musulmans lancent sur ces machines des traits enflammés qui les réduisent en cendres. Ainsi périt en un instant un ouvrage qui avait coûté tant de peines. Ce jour-là, poursuit Boha-eddin, plusieurs chrétiens furent faits prisonniers; on remarqua dans le nombre un homme d'un rang élevé : celui qui le prit ignorait qui il était; mais comme, après le combat, les Francs le firent redemander, le musulman jugea que son prisonnier était un personnage de distinction; et pour n'être pas dans le cas de le rendre, il se hâta de lui couper la tête. Cette mort affligea beaucoup les chrétiens; quand ils l'apprirent, ils se roulèrent par terre et se jetèrent de la poussière sur la tête (1). »

(1) A propos des machines détruites en cette occasion, Émad-eddin rapporte que les chrétiens avaient fait venir d'Occident certaines

[1] Cet échec ne rebuta pas le comte Henri. Il construisit de nouveaux pierriers, et éleva par-devant une palissade qui devait les protéger ; mais il fut troublé dans cette entreprise par la garnison. Alors il imagina de pratiquer une colline factice de terre qu'on approchait peu à peu des murs ; et quand elle fut parvenue à une certaine distance, il mit derrière deux pierriers avec lesquels il fit battre la ville. Ce nouvel expédient, joint aux secours continuels qui arrivaient aux chrétiens, étonna beaucoup Saladin ; il en écrivit plus tard au calife.

Cependant la garnison d'Acre commençait à manquer de vivres. Ordinairement les provisions venaient d'Égypte ; comme la flotte égyptienne tardait d'arriver, on s'adressa au commandant de Béryte, qui fit aussitôt partir un vaisseau chargé de munitions. On lit dans Boha-eddin que le commandant, pour faciliter au vaisseau l'entrée du port, fit habiller l'équipage à la franque, et que les hommes se rasèrent la barbe. Pour achever l'illusion, des cochons furent mis sur le tillac et des croix en haut des mâts. En effet, lorsque le vaisseau approcha du port, la flotte chrétienne qui occupait la rade ne conçut aucun soupçon et lui laissa le temps de passer. Ainsi la garnison eut de quoi se soutenir pendant quelque temps. A la fin cependant, poursuit Boha-eddin, les provisions s'épuisèrent ; la flotte d'Égypte n'arrivant pas, la ville allait être obligée de se rendre : tout-à-coup on vit venir trois bâtimens à pleines voiles. A l'approche de ces vaisseaux, la flotte chrétienne gagna le large pour les attaquer. En même temps, l'armée musulmane accourut sur le rivage pour considérer le combat : les musulmans, à la vue du danger, élevèrent leurs voix à Dieu ; tous se tenaient tête nue, adressant leurs vœux au Seigneur. Le sultan était aussi sur le rivage, semblable à une mère qui a perdu ses enfans, et regardant le combat de tous ses yeux ; instruit de l'extrémité où se trouvait la garnison, son cœur était en proie aux plus vives angoisses. Heureusement le Seigneur vint au secours de l'islamisme ; les navires musulmans, quoique attaqués de toute part,

---

pierres d'une nature particulière qui tombaient avec le bruit de la foudre. Gautier Vinisauf a dit un mot de ces pierres. Voyez au tom. Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, IIe partie, p. 688.

furent favorisés par un bon vent qui les déroba au danger. Tandis que des cris s'élevaient à-la-fois du sein des deux armées, que les prières récitées à haute voix fendaient les nuages, ils s'ouvrirent un passage et entrèrent sains et saufs dans le port, où ils furent reçus comme la pluie après une longue sécheresse (1). »

Ce fut quelques jours après que les chrétiens attaquèrent la tour des Mouches. Cette tour, suivant Boha-eddin, était située sur un roc entouré des eaux de la mer; placée à l'entrée du port d'Acre, elle lui servait de défense : tout vaisseau musulman venant du dehors qui pouvait arriver jusqu'à la tour, était sauvé. Aussi depuis long-temps les chrétiens étaient impatiens de s'en emparer, afin de fermer l'accès aux flottes musulmanes : dans cette vue, ils construisirent un vaisseau surmonté d'une tour, et le remplirent de bois et d'autres matières combustibles, dans l'intention de le lancer enflammé contre la tour des Mouches; ils espéraient, à l'aide du désordre, prendre sans peine la tour. Afin de mieux assurer le succès de l'entreprise, ils préparèrent un second vaisseau, espèce de brûlot également rempli de matières combustibles, qu'ils se proposaient de lancer dans le port au milieu de la flotte musulmane; enfin ils construisirent un troisième navire qui devait accompagner les deux premiers et servir d'asile à l'équipage. Dès que les préparatifs furent terminés, on lança les deux navires; mais, par une permission divine, le vent changea tout-à-coup et tourna la flamme contre les chrétiens. A cette vue, les gens qui montaient le troisième navire, se hâtèrent de rebrousser chemin. Telle fut leur précipitation, que le désordre se mit parmi eux; ils se troublèrent; le navire chavira, et tous les chrétiens périrent au milieu des ondes (2). Cet événement, ajoute Boha-

(1) Boha-eddin parle, à cette même époque, de l'aventure d'un nageur nommé Issa, qui pendant la nuit allait et venait à travers la flotte chrétienne de la ville au camp de Saladin et du camp à la ville, portant dans sa ceinture des lettres et de l'argent à la garnison, et qui un jour fut arrêté dans la traversée et périt malheureusement. Gautier Vinisauf a raconté une aventure semblable. Voyez au tom. Ier de la *Bibliothèque des Croisades,* IIe partie, p. 679.

(2) Boha-eddin remarque que ce navire était à pont, c'est-à-dire qu'on l'avait couvert d'un tillac, sous lequel l'équipage devait être à l'abri des traits et des flèches. Ce fut justement ce qui le perdit;

eddin, fut un signe évident de la puissance de Dieu, et un des traits les plus admirables de sa bonté pour l'islamisme. Aussi cette journée fut pour les musulmans comme un jour de fête.

Pendant ce temps, les chrétiens avaient continuellement à souffrir des courses particulières que les Arabes faisaient dans leur camp. On lit dans Boha-eddin que le sultan avait pris à son service environ trois cents Arabes nomades, espèce de bandits qui se glissaient pendant la nuit dans les tentes des chrétiens et enlevaient tout ce qui se trouvait sous leurs mains : souvent ils se tenaient, un poignard à la main, au chevet des chrétiens qui dormaient, et, à leur réveil, ils leur donnaient le choix de mourir ou de les suivre en silence. Pour le remarquer en passant, ce singulier fait prouve que la garde se faisait mal dans l'armée chrétienne. Boha-eddin ajoute que Saladin favorisa tant qu'il put les Arabes. En effet, le sultan les garda à son service tout le temps que dura la guerre (2); la seule chose qu'il exigeait d'eux, c'était de ne disposer de rien avant de le lui avoir montré; car d'ailleurs il leur abandonnait ordinairement ce qu'ils avaient volé, et les laissait s'enrichir de butin.

Saladin ne négligeait aucun moyen de se fortifier contre les chrétiens. Cette même année, il s'adressa au roi de Maroc pour lui demander du secours : le roi de Maroc était alors maître de Tunis et d'une partie des côtes d'Afrique; Saladin lui proposa de mettre ses flottes en mer et de donner la chasse aux navires chrétiens, ce qui eût intercepté les communications entre les Francs d'Occident et leurs frères de Syrie. Mais ce projet manqua par l'esprit de secte qui divisait les musulmans. Le roi de Maroc, nommé Yacoub, de la dynastie des Almoadites, s'arrogeait les titres de calife et de commandeur des croyans, tandis que Saladin ne reconnaissait d'autre calife que celui de Bagdad; aussi Saladin avait long-temps balancé avant de recourir à un tel appui. La lettre qu'il

---

car le navire ayant chaviré, les chrétiens ne purent sortir à temps et périrent tous. Ce fait a été longuement raconté par les auteurs chrétiens. Le mot que nous avons rendu par *tillac* ou *pont*, est désigné dans le texte arabe par قبو. Ce mot, bien qu'il ne se trouve pas dans les dictionnaires, ne peut guère avoir d'autre sens.

(1) Voyez la *Vie de Saladin*, par Boha-eddin, pag. 102, 132, 162, 206, &c.

écrivit en cette occasion au prince africain nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins*. Elle est curieuse, en ce qu'elle montre les dispositions particulières de certains princes musulmans de cette époque. Dans les instructions que Saladin donne à son ambassadeur, appelé Ibn-moncad, et qui nous ont aussi été conservées par le compilateur des *Deux Jardins*, il lui recommande d'user de beaucoup de réserve, de sonder d'abord le terrain, de s'assurer des opinions et des dogmes qui dominaient alors dans l'Afrique occidentale, et, quand l'occasion s'en présenterait, d'instruire le roi des événemens personnels au sultan, de son élévation au trône, de ses conquêtes de Syrie et de Mésopotamie, de ses succès contre les chrétiens d'Orient et d'Occident. Il l'engage à dire au roi comment l'empereur d'Allemagne était venu pour envahir la Syrie, et comment *il était mort ainsi que Pharaon au milieu des eaux;* enfin il le charge de demander au roi l'assistance de ses flottes. La lettre qu'il remit à l'ambassadeur pour le roi était adressée au *séjour de la piété pure*, et abondait en complimens et en titres flatteurs; cependant, comme il y manquait *ceux de calife et de commandeur des croyans*, le roi de Maroc accueillit fort mal le député, et refusa tout secours. En vain Saladin envoya une seconde ambassade; toutes ses tentatives furent inutiles.

## § LIII.

### Arrivée des débris de l'armée des Allemands devant Saint-Jean-d'Acre. — Continuation du siége.

*Suite de l'année 586 [1190 de J. C.]*. Sur ces entrefaites arriva Frédéric de Souabe, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, avec les débris de l'armée allemande. Boha-eddin rapporte qu'à l'approche de Frédéric, le marquis Conrad alla à sa rencontre, et l'escorta dans sa route à travers la Phénicie. Frédéric arriva par mer devant Acre vers le coucher du soleil, au commencement du mois de ramadan [octobre]. Cet événement occasionna une certaine sensation dans les deux armées. Cependant, remarque Boha-eddin, « le sultan resta inébranlable, remettant sa cause entre les mains de Dieu, et se reposant sur les soins de sa

providence. Il montra toujours un visage égal à ceux qui l'approchèrent, et reçut avec la même bonté les faquirs, les docteurs de la loi et les oulémas. Moi-même j'avoue qu'en apprenant la marche des Allemands, j'en fus d'abord tout ému : j'allai me présenter au sultan; je trouvai en lui une force d'ame et une constance de caractère qui dilatèrent mon cœur, et me prouvèrent qu'au sultan était remise la défense de l'islamisme et de son peuple.

» Peu de temps après, continue Boha-eddin, le chef des Allemands, impatient de marquer son arrivée par quelque événement important, résolut de tenter un grand coup, ne témoignant que du mépris pour l'armée chrétienne, qui après tant de temps n'avait pu prendre Acre. En vain essaya-t-on de modérer son ardeur; en vain voulut-on lui faire peur des suites de son imprudence. « Laissez-moi faire, répondit-il; » je veux aller provoquer les avant-postes musulmans, afin » qu'ils goûtent du combat de ma nation. Je veux connaître » leur manière de faire la guerre; je veux savoir de quoi ils » sont capables; et pour bien connaître une chose, il n'est » pas de moyen plus sûr que de la voir de ses yeux. » Il s'avança donc contre nos avant-postes, suivi de la meilleure partie de l'armée chrétienne. Les avant-postes étaient alors placés sur la colline d'Aïadia : on a déjà dit que chaque corps de l'armée musulmane s'y rendait à son tour; ce jour-là c'était le tour de la garde du sultan. Ces braves attendirent les chrétiens de pied ferme, et leur firent goûter *la nourriture de la mort.* Pendant ce temps, Saladin, instruit de cette attaque, s'avança avec son armée, semblable à *une nuit ténébreuse,* et les chrétiens menacés de toute part s'enfuirent en désordre. La nuit sépara les combattans.

» Dès ce moment, le chef des Allemands n'osa plus se mesurer avec nous et tourna ses efforts contre la ville. Dans cette vue, il construisit des machines et des engins d'un ouvrage étonnant; l'aspect seul en faisait trembler. La plus redoutable de ces machines était un grand édifice de bois appelé *debabé* (1), lequel pouvait contenir un grand nombre de guerriers; on l'avait revêtu de grandes plaques de fer, et il marchait sur des roues, recevant le mouvement de l'intérieur : cette machine était munie d'une énorme tête de fer,

(1) دبابة.

appelée *bélier* (1), qui faisait des ravages terribles; des hommes placés dedans faisaient mouvoir cette tête et renversaient les bâtisses les plus solides. Les chrétiens élevèrent encore une autre machine terminée en plate-forme, qui recevait aussi le mouvement de l'intérieur : sa forme était la même que celle de la première, avec cette seule différence, qu'au lieu d'une tête de bélier, elle portait une pièce de fer en forme de soc de charrue; dans la première, la tête de belier (2) opérait par son poids, tandis que, dans la seconde, elle agissait par son poids et sa forme pointue: c'est l'instrument que les chrétiens appellent *chat* (3). Outre ces deux machines, ils construisirent aussi des mantelets, des échelles et un grand navire surmonté d'une tour, à laquelle était jointe une trompe ou une main qui devait servir de pont-levis pour attaquer de nouveau la tour des Mouches.

» Quand ces préparatifs furent terminés, les chrétiens s'avancèrent contre la ville par tous les côtés. Dans ce danger, la garnison s'enflamma d'une nouvelle ardeur. Un lundi, eut lieu un assaut terrible; les chrétiens s'avancèrent en telle quantité, que Dieu seul en eût pu décrire le nombre. On les laissa d'abord approcher : quand ils commencèrent à porter *les dents de leur avidité* sur les murs de la place, et que leurs machines furent presque accostées aux remparts, un grand cri s'éleva parmi la garnison; tous crient à-la-fois et comme un seul homme; les portes s'ouvrent, les guerriers se précipitent sur l'ennemi; ils surprennent les chrétiens dans les fossés et en font un horrible carnage. Dieu avait frappé les chrétiens de terreur; telle fut leur frayeur, qu'ils s'enfuirent en désordre vers leur camp, tant ils étaient épouvantés de ce qu'ils avaient vu, tant ils furent promptement *rassasiés du trépas et des blessures dont ils venaient de goûter*. Cependant les musulmans, embrasés par ce suc-

---

(1) كبش.

(2) Au lieu du mot *bélier*, qu'on lit dans le manuscrit, et qui est la leçon véritable, on lit dans l'imprimé le mot برج, *tour*, qui en cet endroit n'aurait pas de sens.

(3) En effet, c'est le nom que lui donnent les auteurs latins. Voyez Gautier Vinisauf, au tome I de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 689.

cès, se portent contre le bélier et y mettent le feu. En un instant, la flamme s'élève jusqu'aux cieux. Les voix éclatent pour rendre grâces au Seigneur; l'incendie se communique au chat; et les musulmans, dans leur enthousiasme, accourent avec des crocs et des chaînes; ils entraînent le belier encore tout en feu et le portent en triomphe dans la ville (1). Cet événement abattit le courage des Francs; leur ardeur s'éteignit, leurs vues se troublèrent. Cette journée fut une des plus belles de l'islamisme.

» Deux jours après, les Francs éprouvèrent un nouvel échec. La garnison détruisit dans une sortie le navire avec lequel les chrétiens se proposaient d'attaquer la tour des Mouches. Tant de désastres causèrent une douleur mortelle aux Allemands, et ils n'osèrent plus rien entreprendre. »

## § LIV.

### Nouvelle attaque de l'armée chrétienne.

*Suite de l'an 586 [automne de l'an 1190 de J. C.].* Nous continuerons de laisser parler Boha-eddin : « Malgré ces échecs continuels, dit-il, les chrétiens ne laissaient pas de nous menacer. En ce moment, Saladin était en proie à de violens accès de fièvre; dans cet état, il fit retirer ses troupes jusqu'à Schafaram, à quelque distance d'Acre. Schafaram est le nom d'une montagne sur laquelle il fit dresser son pavillon, et autour de laquelle ses troupes s'établirent. Son intention était de passer l'hiver en cet endroit, à l'abri des pluies et de la boue qui dans cette saison rendent la plaine impraticable. Sur ces entrefaites, Zin-eddin, prince d'Arbeles, au-delà du Tigre, étant tombé malade, demanda son congé et ne put l'obtenir; on lui permit seulement d'aller s'établir momentanément dans le voisinage, à Nazareth, où il mourut. A cette époque, l'armée musulmane était fort abattue, et les émirs commençaient à se lassser d'une guerre si longue. Moezz-eddin, prince de Géziré sur le Tigre, demanda aussi

(1) Boha-eddin ajoute qu'on éteignit le feu à force d'eau, et que la tête du bélier fut envoyée à Saladin. « Je l'ai vue, dit Boha-eddin; » je l'ai maniée de mes mains. »



la permission de se retirer; et comme on la lui refusa, il profita de l'instant où Saladin était malade pour venir lui baiser la main en signe d'adieu et se mettre en route : mais à peine arrivé à Tibériade, il rencontra Taki-eddin, neveu du sultan, qui revenait de la Mésopotamie, et qui l'obligea par ses menaces à retourner. Vers le même temps, Émad-eddin, prince de Singar et oncle de Moezz-eddin, ayant aussi demandé la permission d'aller passer l'hiver dans sa principauté, ne put l'obtenir : en vain représenta-t-il qu'il n'avait pas apporté ses équipages d'hiver, et qu'un séjour au camp dans cette saison lui serait fort incommode; ses sollicitations furent vaines. »

De son côté, poursuit Boha-eddin, l'armée chrétienne souffrait beaucoup de la famine et des maladies épidémiques. Comme on était alors en automne et que la navigation n'était point praticable, les Francs ne recevaient plus de secours d'Occident; la même disette se faisait sentir à Antioche, à Tripoli et dans les autres villes chrétiennes. A Antioche, le sac de blé se vendait quatre-vingt-seize pièces d'or; et cependant, au milieu de tant de souffrances, les Francs ne faisaient que redoubler de zèle et d'audace : bientôt ils résolurent de faire un nouvel effort, et de s'ouvrir, s'il était possible, un passage à travers l'armée musulmane; leur dessein était de se répandre dans la campagne et de renouveler leurs provisions; dans cette vue, ils se chargèrent de vivres pour plusieurs jours. Cet événement est ainsi raconté par Ibn-alatir.

« Le 11 de schoual [12 novembre], l'armée chrétienne sortit de ses retranchemens et s'avança vers Saladin en aussi grand nombre que les sables de la mer, et toute étincelante du feu qui l'animait. Le sultan était alors à Karouba; dès qu'il s'aperçut de ce mouvement, il fit transporter ses bagages à Keimoun, à trois parasanges (quatre lieues et demie) d'Acre dans l'interieur des terres, et par ses ordres son armée s'avança à la rencontre de l'ennemi. Il avait alors toutes ses forces auprès de lui; les troupes qui quelque temps auparavant avaient été détachées vers le nord de la Syrie, étaient de retour. En ce moment, le centre de l'armée était commandé par les deux fils du sultan, Afdal et Daher; son frère Malek-adel occupait l'aile droite avec les troupes d'Égypte; pour la gauche, elle se composait des soldats d'Émad-eddin, prince de Singar; de Taki-eddin, prince de Hamah;

de Moezz-eddin, prince de Géziré, et de plusieurs autres. Malheureusement ce jour-là Saladin fut attaqué de la colique, à laquelle il était sujet : on fut obligé de lui dresser une tente sur une colline, d'où il pouvait dominer le champ de bataille; c'est de là qu'il dirigea le combat. Les Francs, dans leur marche, cotoyèrent la rive orientale du fleuve qui traverse la plaine, et s'avancèrent jusqu'à sa source (1) : là ils eurent une rude attaque à soutenir; on fit pleuvoir sur eux une grêle de flèches qui dérobaient presque la vue du soleil. Les Francs, abattus, n'osèrent avancer davantage, et retournèrent sur leurs pas, en suivant la rive occidentale. Les archers musulmans essayèrent de les engager à une action réglée et décisive; car les musulmans étaient impatiens de faire pencher la victoire ou d'un côté ou de l'autre; mais les chrétiens continuèrent leur retraite et rentrèrent dans leurs lignes. Ils marchaient serrés les uns contre les autres; et quand un des leurs était blessé, ils l'emportaient avec eux, ou, s'il était tué, ils l'enterraient dans la plaine, afin de cacher leurs pertes. Ah! si Saladin n'avait été ce jour-là attaqué de la colique, nul doute que cette affaire eût été décisive; mais quand Dieu veut une chose, il faut qu'elle arrive (2). »

Boha-eddin, témoin oculaire, rapporte que cette expédition dura cinq jours; elle commença un lundi et finit le jeudi suivant. « La cavalerie chrétienne, dit-il, était placée au milieu de l'armée, et l'infanterie à l'entour, semblable à un mur. Tout le temps que dura cette expédition, l'air ne cessa de retentir du bruit des trompettes et des clairons, ainsi que des cris de nos soldats, qui louaient Dieu et s'excitaient les uns les autres. Pour le sultan, il était sur un lieu élevé d'où il pouvait tout voir; j'étais moi-même avec lui. L'étendard des chrétiens était placé sur un char traîné par des mulets, et les Francs se serraient autour de lui pour le défendre; il était aussi élevé qu'un de nos minarets : l'étoffe

(1) Le compilateur des *Deux Jardins* observe en effet qu'il y avait dans la campagne d'Acre une source abondante formant une espèce de lac, d'où sortait un petit fleuve qui se rendait à la mer. D'Anville croit que ce lac est celui que Pline appelle *Palus cendevia*.

(2) Gautier Vinisauf et les auteurs chrétiens n'ont presque point parlé de cette affaire, à cause de son peu de résultat. Voyez au tom. Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 680.

du drapeau était blanche, avec une broderie rouge en forme de croix (1). Ce qui en cette occasion affligea le plus Saladin, ce fut de ne pouvoir prendre part au combat, et de ne pas exterminer l'ennemi. Je l'ai vu, continue Boha-eddin, pleurer de douleur; je l'ai vu commander à ses fils l'un après l'autre de marcher à l'ennemi. Quelqu'un lui ayant à cette époque fait observer que tant de massacres et de maladies avaient rendu les environs d'Acre malsains, et qu'il ferait mieux de fuir un fléau également funeste aux deux armées, il répondit par ce vers :

« Que je meure avec Malek! oui, faites-moi mourir avec » Malek! »

» C'est-à-dire : « Eh! que m'importe de mourir, pourvu que » les ennemis de Dieu périssent avec moi! » Cette réponse fit une grande impression sur l'esprit des soldats (2). »

## § LV.

**Saladin renouvelle la garnison de Saint-Jean-d'Acre. — État déplorable de l'armée chrétienne.**

*Suite de l'année 586 (hiver de l'an 1190 et 1191 de J. C.).* Tant que la saison fut moins rigoureuse et que la plaine fut tenable, on ne cessa de s'attaquer et de se tendre des piéges. C'est ainsi qu'une nuit Saladin fit dresser une embuscade sur une colline aux environs d'Acre. Le lendemain matin, quelques musulmans étant allés provoquer les chrétiens, tous ceux qui eurent l'imprudence de s'avancer furent

---

(1) Il s'agit ici du *carroccio*, dont il est tant question dans les auteurs du moyen âge. Muratori a consacré à ce sujet une de ses dissertations sur les antiquités d'Italie. Voyez au reste Gautier Vinisauf, au tom. Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 694.

(2) Le vers que cite ici Boha-eddin fait allusion à un certain Malek qui figura dans les guerres civiles survenues après la mort de Mahomet entre son gendre Ali et les compétiteurs de ce dernier. Dans un des combats livrés en cette occasion, un musulman du parti d'Ali ayant saisi Malek dans ses bras, criait à ses gens : « Tuez, tuez » Malek, dussiez-vous me tuer avec lui! » Ibn-khalecan a donné à cet égard de longs détails dans ses *Vies des hommes illustres*, à l'article *Saladin*.

tués ou faits prisonniers. Au nombre de ces derniers, se trouva le chef des troupes que le roi de France avait envoyées devant lui, ainsi que son trésorier. Au rapport de Boha-eddin, Saladin se fit amener les prisonniers et les combla de politesses. J'étais présent, ajoute l'auteur. Comme il faisait froid, le prince fit donner une pelisse fourrée aux officiers et des habits aux autres; il leur fit même porter à manger, et par ses ordres on leur éleva une tente à côté de la sienne; plusieurs fois il invita les chefs à sa table. Ensuite, quand les prisonniers partirent pour Damas, où l'on avait coutume de les envoyer, on leur permit de faire venir du camp chrétien tout ce qui leur était nécessaire.

Mais enfin l'hiver fit sentir toutes ses rigueurs; les pluies devinrent continuelles, la boue couvrit les campagnes, et les deux nations prirent du repos. Alors le sultan n'insista plus pour retenir ses troupes sous les drapeaux: la plupart des soldats se retirèrent dans leurs provinces, à la charge de revenir au printemps; il ne resta auprès de Saladin qu'un petit nombre d'émirs et sa garde particulière. Dans ces circonstances, comme la mer n'était plus praticable et que les vaisseaux chrétiens qui bloquaient le port s'étaient retirés, les uns à Tyr, les autres dans les ports d'Occident (1), Saladin résolut de profiter du moment pour renouveler la garnison d'Acre. Depuis long-temps les soldats qui gardaient cette ville se plaignaient de leurs souffrances, et Saladin craignait de les mécontenter. Son frère Malek-adel fut chargé de cette opération. Par ses ordres, Malek-adel vint se placer au pied de la montagne de Caifa (le mont Carmel), sur les bords de la mer; des bateaux allaient et venaient, portant des troupes fraîches dans la ville et ramenant les anciennes. Malheureusement, dit Ibn-alatir, « cette mesure devint très-funeste: pour soixante émirs qui sortirent, il n'en entra pas vingt, et encore ceux qui entrèrent étaient bien petits en comparaison des premiers. La vérité est qu'en général ceux qui furent chargés de l'opération, montrèrent une extrême

---

(1) Ibn-alatir se sert de l'expression *dans les îles*, في الجزاير, à l'imitation des anciens écrivains de la Bible, qui désignent ainsi la Grèce et les pays maritimes d'Europe. Ici il doit être question des ports de Sicile et de ceux d'Italie, Pise, Gènes, Venise, &c. Le mot *île* chez les Arabes se dit aussi des presqu'îles; témoin l'Arabie, qu'ils appellent *l'île des Arabes*.



négligence; et cette négligence fut d'autant plus singulière, qu'en ce moment même on voyait toute la nation chrétienne soulevée contre nous. Les soldats qui entrèrent étaient mal équipés et hors d'état de se battre, soit que l'intention de ceux qui les envoyèrent fût telle, soit que la chose eût tourné autrement qu'ils ne voulaient : il résulta de là qu'une foule de musulmans qui firent partie de la nouvelle garnison ne prirent aucune part aux travaux du siége. A ce premier inconvénient se joignit l'indolence accoutumée du sultan et son aveugle confiance dans ses lieutenans. Tel était l'état des choses vers la fin de l'hiver, lorsque les vaisseaux chrétiens revinrent occuper la rade. Dès-lors il ne fut plus possible d'entrer en communication avec la ville : avait-on besoin de transmettre une nouvelle, il fallait qu'un homme portât la lettre à la nage à travers mille dangers, ou qu'on la mît sous l'aile de quelque pigeon. Cependant, lorsqu'il fut question de faire le renouvellement, on ne manqua pas de conseiller au sultan de n'en rien faire, de laisser l'ancienne garnison telle qu'elle se trouvait, vu qu'elle était parfaitement aguerrie, accoutumée aux fatigues du siége, et qu'elle se résignerait facilement à son sort; qu'il suffisait de la pourvoir abondamment d'argent, de vivres et de provisions : mais il n'en tint aucun compte; il s'imagina que les troupes qui avaient jusque-là défendu la ville, étaient dégoûtées du service, qu'elles se battaient mollement; et c'était tout le contraire. »

Émad-eddin fait monter le nombre des guerriers qui composaient l'ancienne garnison, à vingt mille hommes, chefs, marins, marchands, artisans, &c. Il prétend que ceux qui les remplacèrent n'entendaient rien aux travaux d'un siége. « Ce qui, ajoute le même auteur, fut encore plus funeste, c'est qu'on laissa ces nouveaux venus amener avec eux, pour de l'argent, des hommes qui devaient faire leur service. Ainsi ceux qui entraient se montraient aussi fatigués que ceux qui sortaient. Il ne resta des anciens émirs que Caracousch, qui conserva le gouvernement de la ville jusqu'à la fin du siége. Le commandant Hossam-eddin Aboulhaigia fut remplacé par l'émir Saif-eddin Ali, fils de Maschtoub, d'origine curde. »

Pour le moment, Saladin paraissait assez tranquille sur l'issue du siége. Le compilateur des *Deux Jardins* cite une lettre du sultan au cadi Fadel, qui était alors en Égypte,

occupé à lever de nouvelles troupes, à équiper une flotte et à préparer un convoi pour la garnison d'Acre, dans laquelle il disait : « Je ne crains plus qu'une chose, c'est que Dieu » ne nous punisse à cause de nos péchés. » A quoi Fadel répondit : « Vous craignez, seigneur, que Dieu ne nous pu- » nisse à cause de nos péchés : mais nos péchés étaient com- » mis avant que nous eussions pris les armes pour le service » de Dieu ; maintenant ils sont effacés ; nous en avons reçu » le pardon. La langue de nos épées rougies du sang des » infidèles a dû être assez éloquente pour les faire oublier ; » les coups que nous avons portés à l'ennemi auront suffi » pour nous faire ouvrir les portes du paradis. Dieu ne peut » manquer de nous soutenir. Heureux les pieds qui marchent » dans votre voie ! heureux les visages couverts de la pous- » sière qui vole sous vos pas ! heureux ceux qui meurent » devant vous pour la cause de Dieu ! »

A propos de cette tranquillité du sultan, Ibn-alatir remarque avec raison que l'armée musulmane ne manquait de rien ; elle recevait ses vivres d'Égypte. En l'absence de la flotte d'Égypte, on en faisait venir d'Ascalon, de Béryte, de Sidon et des autres villes maritimes de Phénicie et de Palestine ; sans ces secours, Saladin eût eu à souffrir autant que les chrétiens.

C'est l'armée chrétienne qui était dans un état déplorable ; rien n'approche de ce qu'elle eut tout l'hiver à supporter. On lit dans Émad-eddin que, dans le camp des chrétiens, la mesure de blé se vendit jusqu'à cent pièces d'or : la disette, jointe aux pluies continuelles et aux maladies épidémiques qui en furent la suite, sur-tout au milieu d'une multitude renfermée sur un espace si resserré, firent périr un grand nombre de personnes. Dans cet état, plusieurs se réfugièrent dans le camp du sultan, où la faim les porta à embrasser la foi musulmane. Mais, ajoute Émad-eddin, la plupart, dès qu'ils furent remis, retournèrent auprès de leurs frères ; le plus petit nombre seulement persévéra et s'enrôla sous nos drapeaux.

Si l'on en croit Boha-eddin, la mortalité était devenue si grande chez les chrétiens, qu'il en mourait chaque jour cent, deux cents et même davantage. « Le fils de l'empereur des Allemands, continue Boha-eddin, tomba aussi malade et mourut, à la grande douleur des chrétiens. Nous apprîmes cet événement par les feux innombrables qu'ils allumèrent.

Il n'y avait pas de tente où l'on n'eût allumé deux ou trois feux, ce qui faisait paraître le camp tout en flammes. Mais autant les chrétiens s'affligeaient, autant nous nous réjouissions. »

Boha-eddin rapporte à la même époque un trait qu'il dit l'avoir beaucoup touché. « Un jour, dit-il, on amena au sultan, en ma présence, quarante-cinq prisonniers chrétiens enlevés du côté de Béryte. Dans le nombre se trouvait un vieillard décrépit qui avait perdu toutes ses dents et qui pouvait à peine se remuer : le sultan, étonné, lui fit demander par son interprète d'où il venait et ce qu'il voulait; le vieillard répondit : « Il y a d'ici à mon pays plusieurs mois de marche; » quant au motif qui m'amène, c'est le desir de faire le pélerinage du Saint-Sépulcre. » A ces mots, Saladin eut pitié de cet homme et le fit reconduire à cheval au camp des chrétiens. Boha-eddin raconte ensuite un trait d'un autre genre qui montre quel était son fanatisme, et l'esprit d'exaltation qui dominait alors chez les musulmans; nous citerons ses propres paroles : « Le même jour, dit-il, les plus jeunes des enfans du sultan, encore en bas âge, ayant eu occasion de voir un de ces prisonniers, il leur prit envie de lui couper la tête; ils me chargèrent d'aller en demander la permission à leur père, ce que je fis; mais le sultan s'y opposa; et comme je lui en demandai la raison, il répondit : « Je ne veux pas qu'ils » s'habituent si jeunes à répandre le sang; à l'âge où ils sont, » ils ne savent ce que c'est que d'être musulman ou infidèle, » et ils s'accoutumeraient à se jouer de la vie d'autrui. »

Il paraît que Boha-eddin ne sentait pas cela; du moins rien n'indique dans ses paroles qu'il désapprouvât l'horrible proposition qu'on l'avait chargé de faire. Boha-eddin parle ensuite de l'arrivée de la flotte égyptienne. Les chrétiens profitèrent de ce moment pour monter à l'assaut et furent repoussés. Puis l'auteur arabe dit quelques mots de ces chrétiens apostats à qui la faim avait fait renier leur religion, et qui offrirent à Saladin de se mettre en mer de société avec des musulmans, et de courir sur les navires chrétiens. Le sultan le leur permit; il leur fournit même les barques (1) et

(1) Boha-eddin écrit ce mot بركوس au pluriel, براكيس; c'est notre mot *barque*, lequel a passé en arabe, ainsi que tant d'autres termes de marine.

les vaisseaux qui leur étaient nécessaires. Ces transfuges se mirent donc en mer, et apportèrent au sultan le butin qu'ils avaient fait. J'étais moi-même présent, ajoute Boha-eddin; le prince leur abandonna tout, sans rien prendre pour lui. Cet événement causa une grande joie aux musulmans, qui étaient bien aises que Dieu se servît des propres mains des chrétiens pour les détruire. Quelque temps après, poursuit Boha-eddin, ces mêmes transfuges firent une descente dans l'île de Cypre, et, envahissant un village un jour de fête, pendant que tout le monde était à l'église, ils cernèrent l'église et firent tous les habitans prisonniers, y compris le prêtre qui était à l'autel; ensuite ils emmenèrent leurs prisonniers à Laodicée, où ils les vendirent, et se partagèrent l'argent. »

Émad-eddin parle, à la même époque, d'un combat entre un navire chrétien et un vaisseau musulman. Le vaisseau musulman, se voyant à la veille de succomber, demanda à se rendre; en conséquence, le capitaine chrétien se présenta: aussitôt le musulman lui passa les deux mains autour du cou, et l'entraîna avec lui dans la mer, où ils périrent l'un et l'autre. Au milieu de ces horribles détails, on est heureux d'avoir de temps en temps quelque trait d'humanité à rapporter; en voici un qui fait beaucoup d'honneur à Saladin, et que nous tirons de Boha-eddin : « Les Arabes dont il a déjà été parlé, avaient enlevé pendant la nuit, dans le camp des chrétiens, un enfant de trois mois des bras de sa mère, et étaient venus le vendre au marché du camp musulman. Le matin, quand la mère se réveilla, et qu'elle ne vit plus son enfant auprès d'elle, elle courut toute éplorée en demander des nouvelles; comme on ne pouvait lui en donner, elle pensa que c'étaient les Arabes qui le lui avaient enlevé, et se décida sur-le-champ à aller le redemander à Saladin. Le prince était alors à cheval, dit Boha-eddin, et moi-même j'étais à ses côtés. Cette mère arriva toute en pleurs et se roulant le visage contre terre. A ce spectacle, le sultan ne put retenir ses larmes et lui demanda ce qu'elle voulait : dès qu'il en fut informé, il envoya chercher son enfant au marché; comme il avait été vendu, il le fit racheter de son argent et rendit l'enfant à sa mère. Alors cette femme, émue jusqu'aux larmes, prit l'enfant dans ses bras et le pressa tendrement contre son cœur. Nous aussi, nous étions attendris, et nous ne pûmes retenir nos larmes. La mère fut ensuite

reconduite avec son fils au camp des chrétiens. Or, remarquez, ajoute l'auteur arabe, cette générosité du sultan envers des gens qui étaient ses ennemis. Oh! combien est admirable cette bienfaisance universelle, qui ne faisait d'exception pour personne! O mon Dieu, c'est toi qui fis ce prince si bon; sois donc bon envers lui, ô toi qui es le bon et le généreux par excellence. En vérité, quand on songe à la confiance de cette femme dans le sultan, et à la manière dont le sultan justifia cette confiance, on est tenté d'appliquer au prince ce vers : « Qu'elle est belle la beauté à qui ses rivales mêmes » rendent hommage! Qu'elle est belle alors qu'il n'y a per» sonne qui ne se montre sensible à ses charmes! »

## § LVI.

Suite de la troisième croisade. — Arrivée de Philippe-Auguste, roi de France, et de Richard, roi d'Angleterre, devant Saint-Jean-d'Acre.

*An 587 [printemps de l'année 1191 de J. C.]*. Nous donnerons encore ici le récit de Boha-eddin : « Enfin la saison devint favorable; la mer fut praticable, et de part et d'autre les guerriers se mirent en mouvement. Saladin vit successivement arriver ses troupes de leurs quartiers d'hiver. Les chrétiens reçurent aussi de grands secours, entre autres le roi de France, dont ils nous menaçaient depuis long-temps; il arriva un samedi, 23 de rébi premier [20 avril]. C'était un roi grand en dignité, très-considéré, et des premiers des princes francs; en arrivant il prit le commandement de l'armée. Il n'amena dans cette expédition que six gros vaisseaux chargés d'hommes et de vivres. Il avait avec lui un grand faucon blanc, d'un aspect terrible, et rare dans son espèce; je n'en ai jamais vu de plus beau. Le roi aimait beaucoup ce faucon et lui faisait des caresses; mais un jour cet oiseau s'étant envolé de sa main, s'enfuit dans la ville, d'où on l'envoya au sultan : en vain le roi offrit mille pièces d'or pour le racheter; sa demande fut refusée. Cet événement nous causa beaucoup de joie et nous parut de bon augure. Peu de temps après, l'armée chrétienne reçut le comte de Flandre, appelé Philippe, un des plus puissans seigneurs d'Occi-

dent (1). Dès-lors les attaques recommencèrent avec fureur. Le mardi 9 de gioumadi premier, pendant que le sultan était encore à Karouba et à Schafaram, dans ses quartiers d'hiver, les chrétiens s'avancèrent contre la ville. Saladin accourut avec toutes ses forces pour faire diversion; ensuite il renvoya ses troupes dans leurs quartiers : pour lui, il s'arrêta dans la plaine, sous une tente, où il fit le soir sa prière et où il se reposa. J'étais en ce moment auprès de lui. Tout-à-coup on vient lui dire que l'ennemi était retourné à l'assaut: alors il fait revenir son armée et lui fait passer la nuit sous les armes; il resta lui-même avec elle et ne la quitta point de toute la nuit. Cependant l'attaque ne discontinuait pas; Saladin se décida à faire camper de nouveau son armée sur la colline d'Aïadia, en face de la ville. Le lendemain il harcela les chrétens, marchant lui-même à la tête de ses braves. Quand l'ennemi vit une telle ardeur, il craignit d'être forcé dans ses retranchemens et cessa ses attaques contre la ville. »

» Cependant la garnison était dans un état pitoyable; l'ennemi ne lui laissait pas de repos, et visait sur-tout à combler les fossés : dans cette vue, il y jetait tout ce qui lui tombait sous la main, sans excepter les cadavres et les charognes (2); on assure même qu'il y jetait ses malades avant qu'ils eussent expiré. La garnison, pour faire face à tant d'attaques diverses, était obligée de se partager en plusieurs corps : les uns descendaient dans les fossés, où ils dépeçaient avec un couteau les cadavres; d'autres enlevaient avec des crocs ces membres déchirés, et les remettaient à une troisième division, qui allait les jeter dans la mer; une autre partie était occupée du service des machines, une autre de la garde des remparts. La vérité est que la garnison eut à supporter tous les genres de fatigues. Les chefs ne cessaient de nous écrire pour se plaindre de leurs maux, qui étaient tels qu'il n'en existe peut-être pas d'autre exemple, et qui semblent d'abord au-dessus des forces humaines; cependant ils se résignaient à leur sort, persuadés que Dieu est propice aux patiens. La

(1) L'auteur arabe remarque que ce comte, nommé Philippe, était déjà venu une fois en Palestine en 573, l'année où Saladin fut battu à Ramla.

(2) Gautier Vinisauf dit quelque chose d'analogue. Voyez au tome I[er] de la *Bibliothèque des Croisades*, page 679.

guerre ne discontinuait ni de jour ni de nuit. Les chrétiens attaquaient la ville et le sultan attaquait les chrétiens; autant les chrétiens mettaient d'ardeur à tourmenter la garnison, autant il en mettait à les tourmenter eux-mêmes. Il montra en cette occasion une constance extraordinaire. Un jour un député s'étant présenté au nom des Francs pour entrer en pourparler, il lui fit répondre que les Francs eussent à dire ce qu'ils voulaient; que pour lui il n'avait besoin de rien. Tel était l'état des choses quand le roi d'Angleterre arriva.

» Ce roi était d'une force terrible, d'une valeur éprouvée, d'un caractère indomptable; déjà il s'était fait une grande réputation par ses guerres passées : il était inférieur pour la dignité et la puissance au roi de France; mais il était plus riche que lui (1), plus brave, et d'une plus grande expérience dans la guerre (2). Sa flotte se composait de vingt-

---

(1) Ceci fait allusion aux grandes richesses que Richard apporta avec lui, et qui lui permirent plus tard de prendre à sa solde presque toute l'armée chrétienne.

(2) Les auteurs arabes sont unanimes sur la bravoure de Richard. L'historien des patriarches d'Alexandrie en fait le portrait suivant: « Il était brave, expérimenté dans la guerre, ne craignant pas la mort, à tel point qu'eût-il été seul contre des millions d'hommes, il n'aurait pas refusé de combattre. De tous les rois d'Occident qui prirent part à cette guerre, il fut sans contredit le plus terrible; quand il attaquait, on ne pouvait résister. » Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'au milieu de tant de gloire, Richard n'est jamais appelé chez les auteurs arabes par son propre nom; ils ne l'appellent jamais que *le roi d'Angleterre*, ملك الانكتار, et ملك الانكليتر, ou encore *l'Anglais*, الانكتار. On ne peut cependant supposer que le nom de Richard fût resté tout-à-fait inconnu aux auteurs arabes. D'un côté ses exploits, de l'autre l'avantage d'avoir eu pour contemporains des auteurs que nous citons ici, tels que Boha-eddin, Émad-eddin, rendent cette supposition inadmissible. D'ailleurs, ce que raconte Joinville, qu'encore de son temps, quand les Arabes voulaient donner l'idée d'un cheval ombrageux, ils disaient que le cheval avait vu *l'ombre du roi Richard*, prouve que ce nom était familier en Orient. Nous croyons avoir retrouvé ce nom dans Boha-eddin, où il était défiguré; c'est à la page 23 du texte imprimé. A s'en tenir au texte manuscrit et imprimé, l'auteur, au lieu d'appeler comme à son ordinaire Richard *le roi d'Angleterre* ou *l'Anglais*, le désignerait par *le frère du roi des Francs*. Or Richard n'avait pas amené de frère en Orient; et il est impossible de mettre une telle erreur, ou plutôt une telle

cinq gros navires remplis de guerriers et de munitions. Il s'empara en chemin de l'île de Cypre (1). Il arriva devant Acre un samedi 13 de gioumadi premier [8 de juin].

» Ce nouveau renfort inspira une grande joie à l'ennemi. Les Francs se livrèrent en cette occasion à de bruyantes réjouissances, et la nuit ils allumèrent de grands feux. Ces feux étaient faits pour nous effrayer; car ils montraient par leur grand nombre celui de nos ennemis. Depuis long-temps les chrétiens attendaient le roi d'Angleterre; nous savions par les transfuges qu'ils suspendaient leurs projets d'attaque jusqu'à son arrivée, tant ils estimaient son habileté et son courage. Le fait est que sa présence fit une vive sensation chez les musulmans; dès-lors ils commencèrent à être remplis de frayeur et de crainte. Cependant le sultan reçut encore ce coup avec résignation; il se soumit avec religion à la volonté de Dieu; et d'ailleurs celui qui met sa confiance en Dieu, qu'a-t-il à redouter? Dieu ne lui suffit-il pas? et ne peut-il pas se passer de tout le reste?

» La flotte anglaise rencontra sur son passage un gros navire musulman chargé de vivres et de provisions, et se rendant de Béryte au port d'Acre : ce vaisseau, quoique cerné de toute part, fit une longue résistance et parvint même à brûler un navire chrétien (2); mais enfin, ne pouvant lutter plus long-temps ni se sauver à force de voiles, vu que le

---

contradiction, sur le compte de Boha-eddin. Nous pensons qu'au lieu du mot اخو ou *frère*, qu'on lit dans l'original, il faut lire رخر ou *Richard*, ce qui fait *Richard roi des Francs;* et alors tout s'explique parfaitement. L'auteur de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* a aussi essayé de donner un nom à Richard ; mais ce nom est méconnaissable.

(1) On lit dans la compilation des *Deux Jardins*, qu'à l'approche du danger, celui qui régnait sur l'île de Cypre implora l'appui de Saladin, lequel fit tout ce qu'il put pour fomenter les troubles de l'île et y retenir Richard. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur arabe paraît ensuite confondre le prince grec qui régnait alors sur l'île de Cypre avec Gui de Lusignan, ancien roi de Jérusalem, à qui Richard donna plus tard l'île en souveraineté.

(2) Gautier Vinisauf est entré à ce sujet dans quelques détails. Voyez au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades,* page 686 et suiv. Le récit de l'auteur anglais est d'autant plus intéressant, qu'il montre les grands progrès des musulmans dans l'art de la marine.

vent était tombé, le commandant, nommé Yacoub ou Jacques, homme brave et bon guerrier, fit ouvrir le vaisseau à grands coups de hache, et tout fut englouti; il ne se sauva de l'équipage qu'un seul homme, que les chrétiens envoyèrent à la garnison d'Acre, pour l'instruire de ce désastre. Cette nouvelle nous causa à tous une grande tristesse : pour le sultan, il reçut cette épreuve avec sa patience ordinaire, et se résigna à la volonté de Dieu, persuadé que Dieu ne laisse pas sans récompense ceux qui lui sont fidèles.

» Heureusement, le jour même, Dieu nous envoya un sujet de consolation. L'armée chrétienne avait construit une machine à quatre étages, dont le premier était en bois, le second en plomb, le troisième en fer et le quatrième en airain; cette machine dominait par sa hauteur les remparts d'Acre : déjà elle était à une distance d'environ cinq coudées des murs, du moins à en juger à la simple vue. La garnison était dans l'abattement; tous pensaient à se rendre, lorsque Dieu permit que cette machine prît feu. A ce spectacle nous nous livrâmes à la joie, et nous rendîmes à Dieu de vives actions de grâces (1). »

## § LVII.

### État pitoyable de Saint-Jean-d'Acre.

*Suite de l'année 587 [1191 de J. C.].* Boha-eddin poursuit en ces termes: « Cependant les assauts ne discontinuaient pas. A mesure que la garnison se voyait attaquée, elle frappait du tambour, et les nôtres y répondaient : c'était le signal

(1) Richard avait amené avec lui sa sœur Jeanne, veuve du roi de Sicile, ainsi qu'on le dira ci-dessous. Boha-eddin rapporte à ce sujet un fait qui paraîtra fort extraordinaire; il dit que deux des Siciliens qui étaient au service de la princesse et qui professaient le christianisme, eurent à peine mis pied à terre, qu'ils passèrent au camp de Saladin et se firent musulmans. L'auteur ajoute que ces deux hommes furent très-bien reçus, et que le sultan leur donna des terres considérables. C'étaient donc des personnes d'un certain rang. Quelle peut être la raison qui les porta à cette apostasie? Ce ne pouvait être la misère, ainsi qu'on l'a vu de quelques malheureux que la faim poussa à renier leur religion.

de l'assaut; l'armée montait aussitôt à cheval et faisait diversion. Le 19 de gioumadi premier [milieu de juin], elle força les retranchemens des chrétiens, ce qui procura quelque repos à la ville. Il se livra alors un combat terrible qui dura jusqu'à midi, et les deux armées ne se retirèrent que de lassitude. En ce moment, le soleil était ardent et la chaleur si forte, que plusieurs en eurent le vertige.

» Le 23, nous entendîmes de nouveau le bruit du tambour; les soldats prirent les armes et se précipitèrent sur le camp des chrétiens : aussitôt les Francs revinrent défendre leur camp, en poussant de grands cris, et surprirent quelques musulmans dans leurs tentes. Ce fut en cette occasion que périt un homme d'une grande naissance, qui était venu du fond du Mazanderan, près des bords de la Mer Caspienne, pour avoir part aux mérites de la guerre sacrée : il arriva au moment même qu'on se battait; et demandant sur-le-champ à Saladin la permission de courir à l'action, il souffrit glorieusement le martyre. Cependant l'ennemi, furieux qu'on eût ôsé forcer son camp, sent son ardeur s'allumer; il sort avec impétuosité, cavalerie et infanterie, et s'avance contre nous *comme un seul homme*. Heureusement les musulmans tinrent bon. Cette journée fut épouvantable; les musulmans firent preuve d'une constance inouie (1). Enfin l'ennemi, étonné de tant de bravoure, arrêté par une résistance dont l'idée seule fait frémir, envoya demander à traiter. Il vint, de sa part, un député qui fut mené à Malek-adel; il était chargé d'une lettre du roi d'Angleterre, par laquelle ce roi sollicitait une entrevue avec le sultan : mais Saladin fit répondre que les rois ne s'abouchaient pas si légèrement; qu'il fallait d'abord se mettre d'accord; qu'il serait indécent, après avoir eu une entrevue et avoir bu et mangé ensemble, de rompre de nouveau et de recommencer la

(1) Émad-eddin, autre écrivain qui était alors auprès de Saladin, rapporte, au sujet de ce combat, que les chrétiens, prévoyant que leur camp serait attaqué, avaient laissé des troupes pour le défendre, ce qui fut cause que les musulmans, qui ne s'attendaient pas à une telle résistance, essuyèrent de grandes pertes. « Ils furent presque défaits, ajoute-t-il; on se perça, on se frappa; les blessures et les douleurs se multiplièrent. Deux des nôtres obtinrent le maryre, et l'ange Redouan les mena au paradis. Au contraire, les infidèles qui périrent furent jetés par l'ange Malek au feu éternel. »

guerre. « S'il veut avoir une entrevue avec moi, ajouta-t-il, » il faut, avant tout, que la paix soit faite. Rien n'empêche, » en attendant, qu'un interprète ne nous serve de médiateur » et transmette les paroles l'un de l'autre. Une fois d'accord, » il nous sera, s'il plaît à Dieu, très-facile de nous aboucher » ensemble. » Les jours suivans, la guerre continua (1). A tout instant nous recevions des lettres de la garnison, qui se plaignait des travaux et des horribles fatigues qu'elle avait à supporter depuis l'arrivée du roi d'Angleterre. Sur ces entrefaites, ce roi tomba malade et pensa mourir. Vers le même temps, le roi de France fut blessé; cet accident procura quelque relâche à la ville. »

Une autre cause qui favorisa les musulmans, ce furent les divisions qui s'élevèrent dans l'armée chrétienne. Il y avait alors deux prétendans au royaume de Jérusalem : l'un était le roi Gui, fait prisonnier à la bataille de Tibériade; l'autre, le marquis de Tyr. La femme du roi Gui, laquelle était fille aînée d'Amaury, ancien roi de Jérusalem, et était censée réunir en sa personne l'autorité royale, étant morte, la querelle s'aigrit davantage. Cet événement est ainsi raconté par Émad-eddin : « Il était d'usage, chez les Francs de la Palestine, qu'à la mort du roi le trône passât à son fils, ou à défaut d'enfant mâle, à ses filles, par ordre de primogéniture : or, à la mort du dernier roi, le trône s'étant trouvé vacant, l'autorité avait passé à la femme de Gui, fille aînée du roi Amaury; c'est en qualité de mari de la princesse que Gui avait été reconnu roi. La reine étant morte sans enfans, le trône devait appartenir à sa sœur cadette, épouse du fils de Honfroi; mais sur ces entrefaites, le marquis, qui convoitait le trône, enleva la femme du fils de Honfroy, sous prétexte qu'un tel mari n'était pas digne du trône, et l'épousa lui-même. Cette union fut consacrée par les prêtres, bien que la princesse fût alors enceinte : dès-lors le marquis fut

---

(1) Boha-eddin parle en cette occasion d'un ou deux prisonniers musulmans qui furent tués et brûlés, et de quelques prisonniers chrétiens qui éprouvèrent le même sort. C'est le seul endroit où il soit parlé d'une action semblable; tout porte à croire qu'on voulait par-là prévenir les maladies épidémiques, suite naturelle des chaleurs alors excessives; et Marin a eu tort, ce nous semble, de voir dans ce fait isolé un raffinement de cruauté. Voyez sa *Vie de Saladin,* tome II, page 270.

reconnu roi de la Palestine. Le roi d'Angleterre seul fit des difficultés. Le fils de Honfroi et le roi Gui le mirent dans leurs intérêts; et alors le marquis, effrayé, s'enfuit à Tyr. En vain les chrétiens, qui faisaient beaucoup de cas des talens du marquis, lui écrivirent pour l'engager à revenir; il s'y refusa. »

Cependant le roi d'Angleterre était toujours malade : Boha-eddin remarque que cette maladie du roi fut une grande faveur de Dieu; car la brèche était alors considérable et la ville à toute extrémité. L'armée et la garnison étaient dans l'abattement; tous les jours les chrétiens imaginaient quelque nouveau genre d'attaque; tous les jours ils essayaient de quelque nouveau piége : aussi Saladin était-il en proie à une grande inquiétude. Dans ce danger, il se hâta d'écrire de tous côtés pour solliciter du secours. Depuis quelque temps il n'avait plus écrit au calife de Bagdad, soit qu'il eût reconnu l'inutilité de ses démarches précédentes, soit qu'il se crût désormais hors de danger; il rompit alors le silence, et adressa au calife la lettre suivante, laquelle nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins :*

« Votre serviteur a toujours le même respect pour vous; » mais il se lasse et s'ennuie d'avoir à tout instant à vous » écrire sur nos ennemis, dont la puissance s'accroît sans » cesse, et dont la méchanceté n'a plus de bornes. Non! » jamais les hommes n'avaient vu ni entendu un tel ennemi » qui assiége et est assiégé, qui resserre et est resserré, » qui, à l'abri de ses retranchemens, ferme l'accès à ceux » qui voudraient s'approcher, et fait manquer l'occasion à » ceux qui la cherchent. En ce moment, les Francs ne sont » guère au-dessous de cinq mille cavaliers et de cent mille » fantassins; le carnage et la captivité les ont anéantis; la » guerre les a dévorés, la victoire les a délaissés : mais la mer » est pour eux; la mer s'est déclarée pour les enfans du feu (1). » De vouloir définir le nombre des peuples qui composent » l'armée chrétienne et des langues barbares qu'ils parlent, » cela serait impossible; l'imagination même ne saurait se le

---

(1) Ceci s'adresse aux chrétiens, qui, dans l'opinion de Saladin, étaient nécessairement prédestinés au feu de l'enfer, et pour lesquels cependant la mer se montrait secourable, malgré l'ancien proverbe qui dit que *le feu et l'eau ne vont point ensemble.*



» représenter; on dirait que c'est pour eux que Motenabbi
» a fait ce vers:

« Là sont rassemblés tous les peuples avec leurs langues
» diverses; aux interprètes seuls est donné de converser avec
» eux. »

« C'est au point que, lorsque nous faisons un prisonnier,
» ou qu'un d'entre eux passe de notre côté, nous manquons
» d'interprètes pour les entendre; souvent l'interprète à qui
» on s'adresse renvoie à un autre, celui-ci à un troisième, et
» ainsi de suite. La vérité est que nos troupes sont lassées et
» dégoûtées : elles ont vainement tenu bon jusqu'à l'épuise-
» ment des forces; elles sont demeurées fermes jusqu'à l'af-
» faiblissement des organes. Malheureusement les guerriers
» qu'on nous envoie, venant de fort loin, arrivent, le dos
» brisé, en moins grand nombre qu'ils ne sont partis, et la
» poitrine oppressée par ennui de cette guerre; en arrivant,
» ils voudraient partir, et ils ne parlent que de leur retour.
» Tant de faiblesse inspire une nouvelle audace à nos détes-
» tables ennemis : ces ennemis de Dieu imaginent tous les
» jours quelque nouvelle malice. Tantôt ils nous attaquent
» avec des tours, tantôt avec des pierres; un jour c'est avec
» les débabés (1), un autre avec les béliers (2); quelquefois ils
» sapent les murs; d'autres fois ils s'avancent sous des chemins
» couverts, ou bien ils essaient de combler nos fossés, ou
» bien encore ils escaladent les remparts. Quelquefois ils
» montent à l'assaut, soit de jour, soit de nuit; d'autres fois ils
» attaquent par mer, montés sur leurs vaisseaux. Enfin voilà
» qu'à présent, non contens d'avoir élevé dans leur camp un
» mur de terre, ils se sont mis en tête de construire des col-
» lines rondes, en forme de tours, qu'ils ont étayées de bois
» et de pierres; et lorsque cet ouvrage a été conduit à sa
» perfection, ils ont creusé la terre par derrière, et l'ont jetée
» en avant, l'amoncelant peu à peu, et s'avançant vers la
» ville les uns à la suite des autres, jusqu'à ce qu'ils se trouvent
» maintenant à une demi-portée de trait. Jusqu'ici, le feu et
» les pierres avaient prise sur leurs tours et leurs palissades de
» bois; mais à présent, comment entamer avec les pierres ou
» consumer avec le feu ces collines de terre qui sont à-la-fois

---

(1) Voyez ci-devant, p. 291.
(2) Voyez *ibid.* p. 292.

» un rempart pour les hommes et un abri pour les machines. »

Les lettres de Saladin ne produisirent pas de grands effets, et les musulmans ne se montrèrent pas fort zélés à le seconder. A cet égard, le trait qui lui fut le plus sensible, lui vint de son neveu Taki-eddin, le même dont il a souvent été question dans les guerres précédentes. On lit dans Émad-eddin que ce prince, ayant reçu en fief quelques villes de Mésopotamie, essaya d'agrandir ses domaines aux dépens de ses voisins; ce qui obligea les princes de la contrée à se tenir sur leurs gardes, et ce qui fut cause qu'ils n'envoyèrent pas cette année au sultan autant de troupes que par le passé. Saladin fut très-indigné de cet excès d'ambition; il lui parut étrange que, tandis que les chrétiens se montraient si acharnés contre l'islamisme, son neveu songeât à ses intérêts particuliers. Aussi, quand il reçut la nouvelle de cette conduite, il la traita d'*œuvre du diable*.

Sur ces entrefaites, il arriva au camp un nouveau député chrétien, demandant à parler à Saladin. Boha-eddin rapporte que Malek-adel et Afdal, fils du sultan, eurent une entrevue avec le député: « N'a pas qui veut, lui dirent-ils, la » faculté d'approcher du sultan; il faut avant tout solliciter » son agrément. » Cependant Saladin y consentant, on lui présenta le député, qui lui donna le salut du roi d'Angleterre et dit: « Mon maître desire avoir une entrevue avec vous: si » vous voulez lui accorder un sauf-conduit, il viendra vous » trouver et vous instruire lui-même de ses volontés; à moins » que vous n'aimiez mieux choisir dans la plaine un lieu situé » entre les deux armées, où vous puissiez traiter ensemble » de vos intérêts. » Le sultan répondit: « Si nous avons une » conférence, il ne comprendra pas mon langage, ni moi le » sien; autant vaut recourir à l'intermédiaire d'un ambassa» deur. » Cependant le député insistant, il fut convenu que l'entrevue aurait lieu entre le roi et Malek-adel; mais les jours suivans le député ne parut plus. Le bruit courut que le roi d'Angleterre avait été dissuadé par les princes chrétiens d'aller au rendez-vous, sous prétexte qu'il se compromettrait; on ajoutait même que le roi de France, qui avait de l'autorité sur le prince, lui en avait fait défense expresse. Ce ne fut que quelque temps après que le député du roi d'Angleterre revint pour démentir ces bruits; il avait ordre de déclarer que le roi se conduisait par ses volontés et non d'après celle des autres. « Je gouverne, disait le roi, et ne suis pas

» gouverné. Si j'ai manqué au rendez-vous, c'est à cause de » ma maladie. » Ensuite le député, qui au fond venait pour demander différentes choses dont son maître avait besoin dans sa maladie, poursuivit ainsi : « C'est la coutume entre » nos rois de se faire des présens, même en temps de guerre : » mon maître est en état d'en faire qui soient dignes du sul- » tan ; me permettez-vous de les apporter ? vous seront-ils » agréables, venant par l'entremise d'un député ? » A quoi Malek-adel répondit : « Le présent sera bien reçu, pourvu » qu'il nous soit permis d'en offrir d'autres en retour. » Le député reprit : « Nous avons amené ici des faucons et d'autres » oiseaux de proie qui ont beaucoup souffert dans le voyage, » et qui se meurent de besoin ; vous plaira-t-il de nous donner » des poules et des poulets pour les nourrir ? dès qu'ils seront » rétablis, nous en ferons hommage au sultan. » — « Dites » plutôt, répartit Malek-adel, que votre maître est malade, » et qu'il a besoin de poulets pour se remettre. Au reste, » qu'à cela ne tienne ; il en aura tant qu'il voudra : parlons » d'autre chose. » Mais l'entretien n'alla pas plus loin (1). Quelques jours après, le roi d'Angleterre renvoya au sultan un prisonnier musulman, et Saladin remit au député une robe d'honneur. Ensuite le roi envoya demander des fruits et de la neige, qui lui furent accordés.

Boha-eddin rapporte que le but de ces fréquentes ambassades de la part du roi, était sur-tout de connaître l'état et les dispositions des troupes musulmanes, et que le sultan n'en était pas fâché, afin de savoir aussi ce que pensaient les chrétiens. Pendant ce temps, poursuit Boha-eddin, « les machines de l'ennemi ne cessaient pas de battre la ville : bientôt la garnison ne suffit plus à la défense des remparts ; quelquefois les soldats passaient plusieurs jours et plusieurs nuits de suite sans dormir et sans prendre de repos ; les chrétiens, au contraire, se relevaient les uns les autres. Le 7 de gioumadi second [1 juillet], ils tentèrent un assaut général ; dans cette vue, ils se partagèrent en plusieurs corps, et s'ébranlèrent, cavalerie et infanterie. Aussitôt le sultan fit

(1) Si l'on en croit Boha-eddin, le député, après avoir fait sa commission, dit à Malek-adel : « Et vous, que demandez-vous ? » A quoi Malek-adel répondit : « Rien ; c'est vous qui venez ici pour » demander ; c'est à vous de dire ce que vous voulez. »

prendre les armes à ses troupes, et se porta contre le camp ennemi pour faire diversion. Ce jour-là il y eut un engagement terrible : le sultan courait à cheval d'un rang à l'autre, semblable à une lionne qui a perdu ses petits, en criant, *O musulmans, musulmans!* et ayant les yeux mouillés de larmes. Toutes les fois que ses regards venaient à tomber sur la ville, il se représentait les maux qui accablaient la garnison; il pensait aux souffrances des soldats : à cette idée, son ardeur s'allumait, et il renouvelait le combat. Il passa toute cette journée sans manger, et ne prit qu'une potion qu'avait ordonnée le médecin. Pour moi, remarque Boha-eddin, je ne pus résister à tant de fatigues, et je quittai le sultan pour m'enfermer dans ma tente, sur la colline d'Aïadia, d'où je pouvais tout voir. Le combat ne cessa qu'à la nuit. »

## § LVIII.

### Entrée des chrétiens dans Saint-Jean-d'Acre.

*Suite de l'année 587 [1191 de J. C.].* C'est toujours Boha-eddin qui parle. « Sur ces entrefaites, nous reçûmes de la garnison une lettre ainsi conçue : « Nous sommes dans le » dernier état de faiblesse; nous ne pouvons tenir plus long- » temps; demain 8 de gioumadi second [2 juillet], si vous » ne venez à notre secours, nous négocierons pour nos vies; » nous abandonnerons la ville; nous tâcherons de sauver » nos têtes. »

» Cette nouvelle, poursuit Boha-eddin, était la plus fâcheuse possible; nous en fûmes tous accablés. Il y avait alors dans Acre l'élite des guerriers de la Palestine, de la Syrie, de l'Égypte et de tous les pays musulmans; on y remarquait les plus braves émirs de l'armée et les plus illustres héros de l'islamisme. A la lecture de cette lettre, le sultan ressentit une affliction qu'il n'avait jamais éprouvée; on craignit même pour sa vie; et cependant il ne cessait de louer Dieu et de tout prendre en patience. Dans ce danger, il se décida, pour procurer du repos à la ville, à attaquer le camp ennemi. Au point du jour, il fit battre le tambour; toute l'armée prit les armes, cavalerie et infanterie, et l'assaut commença : mais le sultan fut mal secondé. Une partie de l'infanterie chrétienne s'était placée derrière ses retran-

chemens, ferme comme un mur, et il ne fut jamais possible de l'entamer. J'ai ouï dire à l'un de ceux qui parvinrent jusqu'au camp ennemi, qu'il vit un chrétien lequel du haut des retranchemens, et ayant à ses côtés des hommes qui lui fournissaient des traits et des pierres, repoussait les assaillans : sa constance était extraordinaire; déjà il était atteint de plus de cinquante traits ou coups de pierre, sans que rien pût lui faire lâcher pied; nous n'en fûmes délivrés que par un pot de naphte qui le brûla entièrement. Un autre m'a assuré avoir vu une femme qui se battait comme les hommes. Le combat dura jusqu'à la nuit.

» Pendant cette attaque, il s'en livrait une autre du côté de la ville. Déjà les chrétiens étaient parvenus jusque sur l'avant-mur, et ils allaient forcer la dernière barrière, lorsqu'ils perdirent six de leurs braves les plus illustres. Cet accident ralentit leur courage, et Saif-eddin Maschtoub, commandant de la ville, en profita pour négocier; il se présenta au roi de France et lui dit : « Vous savez que la plupart » des villes de ce pays que nous occupons, nous les avons » prises sur vous; nous les pressions de toutes nos forces; » mais du moment que les habitans demandaient la vie, nous » la leur accordions, et nous les laissions aller en liberté : » accordez-nous à votre tour les mêmes conditions, et nous » abandonnerons Acre. » Le roi répondit : « Ceux dont vous » me parlez, aussi bien que vous, vous êtes mes esclaves et » mes serviteurs; commencez par vous rendre, et je verrai » ce que j'ai à faire. » A ces mots, Maschtoub ne put retenir son indignation « Nous ne rendrons pas la ville, s'écria-t-il; » vous n'entrerez pas que nous ne soyons tous tués; et au» cun de nous ne périra qu'il n'ait tué cinquante des vôtres. » En disant ces mots, il se retira. »

Mais quand il fut de retour dans la ville, la frayeur s'empara des esprits; plusieurs s'enfuirent la nuit dans une barque. Ibn-alatir dit que les uns périrent dans la traversée et s'en allèrent à *la demeure éternelle*; les autres arrivèrent sains et saufs auprès du sultan. Saladin fut très-irrité de cette désertion; si l'on en croit Émad-eddin, il ôta, dans sa colère, à ces lâches émirs, les terres et les bénéfices militaires qu'il leur avait donnés, et par cette sévérité il en engagea quelques-uns à retourner à leur poste. Mais déjà l'effet était produit; les habitans se trouvaient au dernier degré de l'abattement, et la même crainte se communiqua à l'armée. Aussi

le lendemain, quand le sultan ramena ses troupes au combat, elles refusèrent d'en venir aux mains, prétendant que c'était inutilement compromettre l'honneur de l'islamisme. Cependant le roi d'Angleterre, ayant envoyé trois hommes pour demander de la neige et des fruits, obtint ce qu'il desirait.

Tout-à-coup, dans la nuit du samedi 11 du mois, les Francs, au rapport de Boha-eddin, entendirent un grand *bruit* qui leur fit croire qu'une nouvelle armée venait d'entrer dans la ville; là-dessus ils prirent les armes, comme pour marcher au combat : le même bruit fut entendu de l'armée musulmane, et les soldats s'ébranlèrent aussi. C'était une fausse alerte; et ce bruit extraordinaire avait été occasionné par l'arrivée subite de quelques cavaliers habillés de vert dans la ville. Un chrétien s'avançant sous les remparts, cria à un soldat de la garnison qui était en sentinelle : « Par ta foi, » dis-moi combien il en est entré. Je les ai vus; ils étaient à » cheval et habillés de vert; ils n'étaient guère au-dessous de » mille (1). »

« Le lendemain, poursuit Boha-eddin, nous reçûmes une nouvelle lettre de la garnison, ainsi conçue : « Nous avons » tous juré de mourir; nous nous ferons tuer plutôt que de » nous rendre; ils n'entreront pas tant que nous serons en » vie; seulement faites diversion, et empêchez l'ennemi de » nous attaquer. Telle est notre résolution. Gardez-vous de » céder; pour nous, notre parti est pris. »

» Le fait est que les jours suivans les chrétiens n'attaquèrent pas la ville; ils envoyèrent faire de nouvelles propositions, aimant mieux, disaient-ils, entrer sans effusion de sang, et demandant que tous les prisonniers chrétiens fussent mis en liberté, et que toutes les villes de la Palestine et de la Phénicie qu'ils avaient perdues leur fussent rendues. Mais Saladin ne voulut pas accepter ces conditions : il offrit la

---

(1) Par ces paroles obscures, l'auteur arabe veut parler d'une légion d'anges qui étaient descendus exprès du ciel pour porter secours à la ville. Voyez, sur ce genre d'apparitions, ci-dessus p. 41. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur anglais Brontom fait mention, à-peu-près dans la même nuit, d'un miracle en sens contraire et d'un violent tremblement de terre. Voyez au tome I[er] de la *Bibliothèque des Croisades*, pages 740 et 741. Le tremblement de terre est sans doute ce qui produisit le bruit extraordinaire dont parle l'auteur arabe.

ville seule avec ce qu'elle contenait, non compris la garnison; il offrit encore de rendre le bois du crucifiement (la vraie croix), ce qui fut refusé. »

Ibn-alatir dit de plus que Saladin proposa de rendre un prisonnier chrétien pour chaque musulman qui se trouverait dans la ville. « Sur le refus des Francs, ajoute-t-il, le sultan écrivit aux soldats de la garnison de sortir le lendemain tous ensemble, et de s'ouvrir un passage à travers l'armée chrétienne; il leur enjoignit de suivre les bords de la mer et de se charger de tout ce qu'ils pourraient emporter, promettant de son côté d'aller à leur rencontre avec ses troupes, et de favoriser leur retraite. Les assiégés se disposèrent à évacuer la ville; chacun mit à part ce qu'il voulait sauver : malheureusement ces préparatifs durèrent jusqu'au jour; et les chrétiens, prévenus du projet, occupèrent toutes les issues. Quelques soldats montèrent sur les remparts et agitèrent un drapeau; c'était le signal de l'attaque. Saladin se précipita aussitôt sur le camp des chrétiens pour faire diversion; mais tout fut inutile; les chrétiens firent à-la-fois face à la garnison et à l'armée du sultan. Tous les musulmans étaient en larmes; Saladin allait et venait, animant ses guerriers; peu s'en fallut même qu'il ne forçât le camp ennemi : à la fin, il fut repoussé par le nombre. »

La ville était alors ouverte de toute part et réduite à la dernière extrémité. Le vendredi suivant, 17 du mois, la garnison, au rapport de Boha-eddin, envoya un nageur au sultan, avec une lettre qui annonçait l'état horrible où elle se trouvait, et l'impossibilité de tenir plus long-temps. Aussitôt Saladin se disposa à tenter un dernier effort : il assembla son conseil; et après lui avoir exposé le malheureux état de la ville, il proposa de renouveler le combat. Les avis furent partagés; mais pendant qu'on délibérait, on vit tout-à-coup arborer sur les murs l'étendard et les bannières des Francs; en même temps, un grand cri s'éleva du côté de l'armée chrétienne. On était alors vers l'heure de midi. Les musulmans en furent accablés; ils demeurèrent un instant comme frappés de stupeur; on eût dit qu'ils avaient l'esprit égaré : ensuite ils éclatèrent en gémissemens et en sanglots; tous les cœurs prirent part à la douleur commune, à proportion de leur foi et de leur piété; tous les musulmans s'affligèrent de cette perte par esprit de religion. Pour moi, poursuit Boha-eddin, je restai tout ce temps-là auprès de Saladin; il parais-

sait plus affecté qu'une mère qui a perdu son fils unique, et fondait en larmes; je lui offris des consolations analogues à la circonstance; je l'exhortai à songer plutôt aux moyens de sauver Jérusalem et la Palestine. »

L'historien Emad-eddin, qui était aussi à l'armée, témoigne également que les musulmans, lorsqu'ils virent planter l'étendard des chrétiens sur les remparts, furent tous dans l'affliction. Nous ignorions encore, dit-il, comment la ville avait été prise et à quelles conditions. Ainsi le décret de Dieu eut son effet. Les consolations étaient faibles et l'espérance fuyait loin de nous. Quand la nuit fut venue, le sultan s'enferma dans sa tente, livré à de noires pensées. Le lendemain nous allâmes le trouver; il était triste et inquiet de l'avenir : nous essayâmes de le consoler; nous lui dîmes : « Cette ville » était une de celles que Dieu avait prises, et elle est retombée au pouvoir de ses ennemis. » J'ajoutai : « La loi n'a pas » péri pour une ville perdue; il faut avoir en Dieu la même » confiance. »

Voici comment Ibn-alatir raconte la prise d'Acre : « Quand Maschtoub, dit-il, vit l'état désespéré de la ville et l'impossibilité de la défendre, il alla traiter avec les Francs. Il fut convenu que les habitans et la garnison sortiraient en liberté avec leurs biens, moyennant la somme de deux cent mille pièces d'or, la liberté de deux mille cinq cents prisonniers chrétiens, dont cinq cents d'un rang élevé (1), et la restitution de la croix du crucifiement; de plus, Maschtoub promit dix mille pièces d'or pour le marquis de Tyr, et quatre mille pour ses gens : il fut accordé un certain délai pour le paiement de l'argent et la remise des prisonniers. Tout étant ainsi convenu, les deux partis jurèrent l'exécution du traité, et les Francs entrèrent dans la ville.

---

(1) Les auteurs arabes varient sur le nombre des prisonniers; quelques-uns disent quinze cents d'un rang obscur et cent nobles. La même discordance règne parmi les chrétiens.

## § LIX.

**Événemens qui suivirent la prise de Saint-Jean-d'Acre. — Richard massacre les prisonniers musulmans.**

*Suite de l'année 587 [1191 de J. C.]*. La ville étant ainsi prise, le roi de France se mit en devoir de retourner dans ses états, et partit pour Tyr, laissant en Palestine une partie de ses troupes sous la conduite du duc de Bourgogne, et cédant au marquis de Tyr sa part de l'argent que les musulmans s'étaient engagés à payer. A cette nouvelle, le sultan, au rapport de Boha-eddin, envoya un député au roi avec de riches présens, et le fit saluer en son nom. Le roi étant parti, Richard prit le commandement en chef de l'armée chrétienne.

Cependant il s'était élevé quelques difficultés au sujet de la capitulation d'Acre. Ibn-alatir rapporte que le paiement de la somme avait été partagé en deux termes (1) : la moitié de cet argent devait être remise un mois après l'occupation de la ville, c'est-à-dire, le 18 régeb [10 août], jour fixé pour le premier terme, et le reste dans l'autre mois. Outre l'argent fixé pour le premier terme, Saladin devait remettre tous les prisonniers chrétiens, avec la croix du crucifiement; en attendant, la garnison devait rester entre les mains des chrétiens, comme garans de la parole du sultan. Saladin ayant eu communication du traité, hésita d'abord à le reconnaître, vu qu'il n'y avait pris aucune part. Il assembla ses émirs et leur demanda conseil; tous répondirent : « Les musulmans qui » sont dans la ville sont nos frères; ils sont nos compagnons; » nous ne pouvons apporter d'excuse; il faut absolument » donner ce qu'on demande. » Dès-lors Saladin se mit en devoir de remplir les conditions du traité.

Suivant Émad-eddin, « comme il était sans argent, il en fit venir de ses provinces, et ramassa les cent mille pièces d'or qui devaient former le premier paiement; de plus, il fit venir de Damas la croix du crucifiement et les prisonniers chrétiens; et sur ce que le bruit avait couru que cette croix

---

(1) Boha-eddin dit en trois.

n'était pas la véritable, que celle qui avait réellement servi au crucifiement du Messie avait été envoyée au calife de Bagdad, il offrit aux chrétiens de les détromper : leurs députés vinrent pour voir cette croix; ils la reconnurent, ils fléchirent le genou devant elle, et purent se convaincre de la bonne volonté du sultan. »

Malheureusement, suivant Boha-eddin, Saladin n'avait pu encore se procurer qu'une partie des prisonniers qu'il s'était engagé à remettre; il n'en avait reçu que six cents de Damas; de plus, il lui manquait une partie des prisonniers nobles. Les esprits ne tardèrent pas à s'enflammer.

Ibn-alatir met tout le tort du côté des chrétiens. Il commence par les accuser d'avoir, dès le premier jour de leur entrée dans Acre, violé leur parole, en ce qu'au lieu de laisser les musulmans libres dans la ville, ils s'étaient saisis de leurs personnes et les avaient enfermés dans un lieu particulier, donnant pour motif que, par cette rudesse, ils obtiendraient plus facilement l'argent et ce qu'on leur avait promis; ensuite il raconte que les chrétiens proposèrent à Saladin, ou qu'on leur remît tout à-la-fois l'argent, les prisonniers et la croix, dans lequel cas ils renverraient eux-mêmes sur-le-champ tous les musulmans d'Acre, ou que, si Saladin ne remettait que la moitié de l'argent, eux-mêmes ne renverraient qu'une partie des musulmans, sauf à mettre le reste en liberté, quand toute la somme serait acquittée.

Là-dessus Saladin, au rapport de Boha-eddin, fit une autre proposition : « De deux choses l'une, dit-il aux chré- » tiens : ou renvoyez dès à présent tous les musulmans libres, » et moi je vous remettrai l'argent que j'ai entre les mains, » ainsi que les prisonniers et la croix; pour le reste, je vous » donnerai des gages : ou bien, si vous ne mettez en liberté » qu'une partie des musulmans, donnez vous-mêmes des » gages comme garantie que vous renverrez le reste quand » il en sera temps. » A cela les chrétiens répondirent que c'était faire injure à leur bonne foi; qu'ils renverraient les musulmans lorsque le moment serait arrivé; qu'en attendant, leur parole devait suffire.

Cette réponse ne satisfit pas Saladin. Au rapport d'Ibn-alatir, il demanda, pour sa propre sûreté, qu'ils jurassent de nouveau d'être fidèles au traité, et que les templiers se rendissent garans de leur parole; car, observe l'auteur, ces hommes religieux pensaient que la foi jurée doit être obser-

vée (1) ; mais les templiers refusèrent de se rendre caution. « Nous ne voulons, dirent-ils, jurer ni nous engager pour » quoi que ce soit, crainte de quelque perfidie de la part des » musulmans de la ville. » De leur côté, les chrétiens répondirent : « Donnez-nous d'abord l'argent et les prisonniers » avec la croix, et nous verrons ce qui nous reste à faire. » Alors, continue l'auteur arabe, Saladin commença à croire que les intentions des chrétiens n'étaient pas droites. En effet, ajoute l'auteur, c'était vouloir user d'artifice : les chrétiens auraient renvoyé les pauvres et les soldats de l'armée qui ne pouvaient payer de rançon, et ils auraient gardé les émirs et les riches pour leur faire payer bien cher leur liberté. En conséquence, le sultan refusa de rien remettre.

Suivant Boha-eddin, le premier terme se passa inutilement en négociations. Le jour même du 18 régeb, les chrétiens ayant envoyé sommer Saladin de faire le premier paiement, Saladin répondit qu'il ne donnerait rien, à moins que les Francs ne renvoyassent tous les prisonniers musulmans, ou ne présentassent des gages. Là-dessus les esprits s'aigrirent, le temps s'écoula sans rien décider. Ce fut alors, poursuit Boha-eddin, que le maudit roi d'Angleterre, furieux du rétard qu'on mettait à lui livrer l'argent et les prisonniers, médita une vengeance terrible.

Le mardi 27 de régeb, huit jours après l'expiration du premier terme, le roi monta à cheval et sortit avec son armée dans la plaine d'Acre, faisant amener derrière lui tous les prisonniers musulmans, de qui Dieu avait décrété pour ce jour-là le martyre ; ils étaient au nombre de plus de trois mille, tous garrottés et enchaînés. Au signal donné, les Francs tombèrent sur eux, l'épée à la main, tous à-la-fois et comme un seul homme, et les massacrèrent de sang-froid, en frappant d'estoc et de taille. Les avant-postes musulmans, placés à quelque distance, aperçurent le mouvement de l'armée chrétienne; mais ils crurent d'abord qu'elle venait livrer bataille; personne dans l'armée ne se doutait de ce que voulait faire le roi. Les avant-postes se contentèrent

---

(1) وان يعمن الداوية ذلك لانهم اهل بدين يرون الوفا

Cet éloge des templiers est d'autant plus remarquable, que c'est principalement sur ces religieux que sont tombés les reproches de mauvaise foi et de méchanceté, si communs à cette époque.

d'avertir Saladin du mouvement des chrétiens. Il y eut un léger engagement; quelques guerriers furent tués de part et d'autre; enfin la nuit vint, et les deux armées retournèrent dans leurs positions (1). Ce fut seulement le lendemain au point du jour que les musulmans, étant retournés dans la plaine, s'aperçurent du massacre de leurs frères; ils virent ces martyrs étendus par terre, et en reconnurent plusieurs. Ce spectacle causa à tous une douleur extrême, une affliction inexprimable; tous furent indignés de la conduite du roi d'Angleterre : car, remarque l'auteur, il avait été convenu que, quoi qu'il pût arriver, on respecterait la vie des prisonniers. Les conventions portaient qu'ils seraient mis en liberté si l'on exécutait la capitulation; sinon qu'on les traiterait en prisonniers de guerre : mais ce maudit ne craignit pas de se montrer parjure, ou plutôt il ne fit que manifester ce qu'il avait dans le cœur, et ce qu'il aurait fait tout de même si on lui avait remis l'argent, les prisonniers et la croix. Les chrétiens ne laissèrent en vie que les prisonniers de distinction, dont ils espéraient tirer une bonne rançon, entre autres Caracousch et Maschtoub, l'un gouverneur et l'autre commandant d'Acre, et ceux qui, par leur bonne constitution, pouvaient les aider utilement dans les travaux et les bâtisses qu'ils se proposaient de faire (2). »

Émad-eddin s'exprime ainsi au sujet des prisonniers: « Après la retraite des chrétiens dans la ville, nous trouvâmes les martyrs musulmans exposés tout nus sur le sable. Nous allâmes les visiter. Ils reconnurent leurs amis et leur racontèrent ce qu'ils avaient souffert pour la cause de Dieu, quels honneurs ils avaient reçus, quels avantages ils avaient

(1) Émad-eddin suppose au contraire que le massacre des prisonniers eut lieu en présence de l'armée musulmane, et que cette circonstance donna lieu à un combat terrible.

(2) Boha-eddin ajoute que, suivant quelques-uns, Richard se porta à cette exécution en représailles des chrétiens qui avaient péri dans les combats précédens. Suivant d'autres, Richard voulut tout simplement se débarrasser de cette multitude de prisonniers, qui, pendant l'expédition qu'il allait entreprendre, auraient pu gêner sa marche. Ni l'une ni l'autre explication ne sont vraisemblables. Il y a plutôt lieu de croire que Richard et ses compagnons avaient compté sur le prix de la rançon des prisonniers musulmans, et que le dépit les rendit barbares.

acquis par le martyre, de quelle béatitude ils jouissaient au prix de leur sang.»

Telle est la manière dont les auteurs arabes racontent cette affaire. Leur récit est très-obscur, et nous avons tâché de le rendre le plus clair possible. On fera bien de le comparer avec celui des auteurs chrétiens, et sur-tout de Gautier Vinisauf, qui était alors avec Richard. Au reste, Saladin respecta la vie des prisonniers chrétiens. Au rapport d'Émad-eddin, comme après un tel massacre on ne pouvait plus compter sur un accommodement, il renvoya les prisonniers à Damas avec la croix du crucifiement. Ce n'est pas, ajoute Émad-eddin, que le sultan, en gardant cette croix, voulût lui faire honneur; mais il savait que rien ne faisait autant de peine aux chrétiens que de la savoir entre les mains des musulmans, et sous ce rapport il y tenait.

Au milieu de ces querelles et de ces prétentions réciproques, les chrétiens avaient pris possession de la ville. Les mosquées, converties d'abord en églises à la première entrée des chrétiens dans la ville, et redevenues mosquées lorsque Saladin s'en empara, furent de nouveau changées en temples chrétiens. L'historien des patriarches d'Alexandrie remarque à ce sujet que, lors de l'occupation d'Acre par Saladin, on affecta d'employer les prisonniers chrétiens à laver les murs et les portes de la principale église, et à effacer les figures de saints représentées en peinture ou en sculpture; et qu'à leur tour les chrétiens, en rentrant dans la ville, firent servir les prisonniers musulmans à laver de nouveau l'église et à rétablir les anciennes figures. Pendant ce temps, Saladin s'était placé avec son armée sur le mont Karouba, dans son ancien camp, à quelque distance de la ville; il n'était resté près de la ville que les avant-postes musulmans, qui instruisaient le sultan de tous les mouvemens des chrétiens. Saladin aurait vivement desiré d'en venir aux mains; les auteurs arabes peignent très-bien l'état de son ame, en le comparant à une lionne qui a perdu ses petits, ou à une mère qui est privée de son fils unique : mais les Francs s'occupaient d'autres intérêts. Pendant le premier mois qui suivit l'occupation d'Acre, il n'est fait mention que de quelques légères escarmouches. Enfin le roi, ayant réglé les affaires de la ville, se disposa à se remettre en campagne.

## § LX.

### Guerres de Richard et de Saladin.

*Suite de l'année 587 [août 1191 de J. C.].* Telle était en ce moment la situation de l'armée chrétienne : les croisés avaient pris possession de la ville d'Acre; Philippe-Auguste s'était rembarqué pour son royaume; le marquis Conrad s'était réfugié à Tyr, mécontent de Richard, qui avait refusé de le reconnaître pour roi de la Palestine, et près de lui faire une guerre ouverte. La ville d'Acre avait été réparée, ses fortifications relevées et mises en bon état de défense. Richard avait pris le commandement de l'armée, et avait avec lui, outre ses Anglais, des Français, des Allemands, et les guerriers de tous les pays de l'occident qui étaient demeurés sous les drapeaux de la croisade. Le dessein des croisés était de subjuguer Jérusalem et le reste de la Palestine.

De son côté, Saladin se préparait à une résistance terrible. Dès l'année précédente, à l'approche de l'empereur Frédéric Barberousse, il avait fait démanteler les forteresses du second ordre qui étaient sur le chemin de Jérusalem, et qu'il ne pouvait espérer de défendre; c'était afin d'empêcher les chrétiens de s'y établir. Émad-eddin nomme au nombre de ces places, Arsouf, Césarée et Jaffa. Saladin écrivit de tout côté pour demander de nouveaux secours : on trouve dans la compilation des *Deux Jardins* une lettre qu'il envoya à son député en Afrique, pour qu'il fît de nouvelles instances auprès du roi de Maroc; on y remarque le passage suivant : « Déjà » nous avions tué plus de cinquante mille chrétiens devant » Acre, lorsqu'il est débarqué deux rois, celui de France et » celui d'Angleterre, avec d'autres seigneurs et gens puis- » sans, qui ont entouré la ville et fermé tout accès à nos » troupes. Acre est maintenant en leur pouvoir; mais ce mal- » heur, nous l'avons éprouvé en combattant pour la cause » de Dieu, et il ne nous a pas abattus. Nous ne retournerons » pas pour cela en arrière; nous ne renoncerons pas à nos » desseins; bien au contraire, nous resterons à la même place, » attendant que l'ennemi sorte pour que nous puissions l'at- » taquer. »

Enfin, tout étant prêt, l'armée chrétienne se mit en marche; Saladin s'ébranla aussi pour se mettre à sa poursuite.

On était alors au 1er de schaban [fin d'août], deux jours après le massacre des prisonniers musulmans. Les chrétiens suivirent les bords de la mer, laissant à leur gauche les montagnes de la Phénicie et de la Palestine. Ces montagnes étaient couvertes de détachemens musulmans qui ne leur laissaient pas de repos : tantôt Saladin prenait les devans, tantôt il se plaçait sur leurs derrières; il ne négligeait aucune occasion de les attaquer et de les rompre. « J'étais alors auprès de lui, dit Boha-eddin; je ne le quittai pas dans toute cette guerre. Le pays était dévasté, et les deux armées eurent beaucoup à souffrir du manque de vivres. Souvent on ne pouvait trouver du pain, et le biscuit était fort rare.

» L'armée chrétienne, poursuit Boha-eddin, était partagée en trois corps, chacun en état de se défendre. Le premier était commandé par l'ancien roi de Jérusalem (Gui de Lusignan), et formait l'avant-garde; le second, placé au centre, était composé des Anglais et des Français; le reste formait l'arrière-garde. Au milieu de l'armée dominait une espèce de tour roulante, semblable à un de nos grands minarets, et placée sur un char; c'était l'étendard des chrétiens. Outre cette division générale, les trois corps se subdivisaient chacun en deux parties : l'une, marchant à une certaine distance de la mer, faisait face aux soldats musulmans et repoussait leurs attaques; l'autre, longeant les bords de la mer, était couverte par la première et mise à l'abri de nos coups. Quand les premiers étaient fatigués, les seconds prenaient leur place. Pour la cavalerie, elle se tenait constamment au milieu, ayant autour d'elle l'infanterie, semblable à un mur, et ne sortant jamais des rangs que dans les cas extraordinaires. Les soldats étaient couverts d'une espèce de feutre épais, et de cottes de mailles aussi amples que fortes, ce qui les mettait à l'épreuve des traits. J'ai vu des soldats qui avaient jusqu'à vingt-un traits sur le corps, sans marcher pour cela moins à l'aise (1). Eux, au contraire, nous perçaient avec leurs zenboureks, tuant à-la-fois le cheval et le cavalier (2). Je parle ici de ce que j'ai vu, ou de ce que m'ont

---

(1) Émad-eddin compare à ce sujet les guerriers chrétiens à des hérissons.

(2) On a dit ci-dessus, dans la note de la page 255, en quoi consistait le zenbourek; l'historien des patriarches d'Alexandrie ajoute que

*dit* les transfuges et les prisonniers. Les Francs gardaient le même ordre, soit en marche, soit pendant le combat; ne s'écartant jamais du gros de l'armée, quelque tentative qu'on fît pour les attirer hors des rangs. Les trois corps de l'armée se soutenaient mutuellement; quand l'un était menacé, les autres venaient à son secours. La marche était lente, car les chrétiens allaient de conserve avec la flotte qui longeait la côte, et qui était chargée de vivres et de provisions. Les journées étaient petites, à cause de l'infanterie : en effet, parmi les fantassins, les uns tenaient tête à l'armée musulmane; les autres, qui cotoyaient les bords de la mer, portaient sur leur dos, faute de bêtes de somme, les bagages et les tentes. Or, remarquez la constance de ce peuple, de s'exposer ainsi aux fatigues les plus pénibles, sans être payé, sans retirer aucun avantage réel.

» Ordinairement les musulmans attaquaient l'armée chrétienne par trois côtés différens, à l'orient, au nord et au midi; le côté seul de la mer restait libre. J'ai vu, dans ces occasions, le sultan courir entre les deux armées, au milieu d'une pluie de traits, n'ayant à ses côtés qu'un ou deux écuyers, et allant d'un rang à l'autre; je l'ai vu animer ses guerriers et les enflammer d'ardeur. L'air retentissait du bruit des tambours et des trompettes, et des cris de nos soldats, qui s'excitaient par ces mots, *Dieu est grand! Dieu est grand!* et cependant l'armée chrétienne gardait ses rangs : elle ne se troublait pas; elle ne dérangeait pas son ordre; elle ne se séparait pas; elle accablait nos chevaux et nos cavaliers de traits et de blessures. Presque toujours l'attaque durait pendant la marche; mais une fois l'armée chrétienne arrêtée pour camper, il fallait se retirer; les nôtres n'auraient pu l'attaquer avec avantage, et le plus sûr était de s'éloigner. »

Tel est le tableau que fait Boha-eddin du courage et de la discipline de l'armée chrétienne. C'est le témoignage d'un témoin oculaire; et ce témoignage est d'autant plus précieux, qu'il est dans la bouche d'un ennemi. Boha-eddin entre

---

dans la marche on avait construit des chariots munis de mantelets, sur lesquels étaient placés les guerriers armés du zenbourek, et qui suivaient tous les mouvemens de l'armée; on avait garni de ces chariots tout le côté de l'armée qui faisait face aux musulmans.

ensuite dans le détail des marches des deux armées. Comme il s'y trouvait de sa personne, il n'épargne pas la plus petite circonstance; c'est le faible d'un homme qui a vu et qui croit que tout est également intéressant. Nous nous bornerons aux particularités qui peuvent peindre l'époque, ou qui appartiennent directement à notre sujet, laissant de côté tout ce qui nous a paru indigne de fixer les regards de l'histoire.

Le départ de l'armée chrétienne eut lieu le 1er de schaban [fin d'août]. En partant, les chrétiens allumèrent de grands feux; c'était le signal ordinaire de la marche. Aussitôt Saladin se mit à leur poursuite. Les chrétiens arrivèrent d'abord à Caïfa. En route, leur arrière-garde avait été surprise par l'avant-garde musulmane, que commandait Afdal, fils de Saladin, et elle aurait été en grand danger, si le roi d'Angleterre n'était venu la délivrer (1). L'armée chrétienne s'arrêta quelques jours à Caïfa, pour faire venir du renfort d'Acre; elle se reposa un moment dans Césarée, et de là continua sa marche vers Arsouf. Pendant ce temps, elle ne cessa d'être harcelée par Saladin : tous les chrétiens qui tombèrent entre ses mains, eurent la tête tranchée; c'était en représailles du massacre des musulmans pris dans Acre; le sultan avait juré de n'épargner aucun chrétien. Boha-eddin cite plusieurs exemples de ce genre; nous en rapporterons un ou deux. « Un jour, dit-il, qu'après avoir fait mourir quelques prisonniers chrétiens, Saladin venait de se reposer et de faire sa prière de midi, on lui amena un chrétien de bonne mine, et qui, à son air, paraissait d'un rang distingué : il lui fit d'abord quelques questions sur l'état de l'armée chrétienne, sur les raisons qui rendaient sa marche si lente; après quoi il ordonna de lui couper la tête. A ces mots, le chrétien, consterné, offrit de se faire échanger contre un des musulmans qui étaient captifs dans Acre : Saladin demanda que ce fût contre un émir; et comme le prisonnier n'était pas d'un rang assez élevé, sa proposition fut rejetée. Cependant sa naissance, sa bonne mine, tout parlait en sa faveur; en vérité, poursuit Boha-eddin, je n'ai jamais vu de si bel homme, ni de figure si intéressante. Saladin fit suspendre

(1) Ibn-alatir dit que les musulmans refusèrent de prendre part à l'action, sous prétexte qu'ils manquaient d'armes. Cette particularité ne donnerait pas une haute idée des ressources de Saladin.

l'exécution : un moment après il le rappela pour se plaindre à lui du massacre des prisonniers musulmans; ce chrétien reconnut l'injustice de cette action et en rejeta la faute sur le roi d'Angleterre. Le sultan fit ensuite sa prière du soir; puis, suivant son usage, il monta à cheval, et au retour fit couper la tête au chrétien. »

## § LXI.

### Combat d'Arsouf.

*Suite de l'année 587 [septembre 1191 de J. C.].* Nous suivons toujours le récit de Boha-eddin.

« Saladin ne négligeait aucune occasion d'en venir aux mains; tour-à-tour à l'avant-garde, sur les flancs et à l'arrière-garde de l'armée chrétienne, il ne lui laissait aucun repos. Dans une de ces occasions périt un de ses plus braves mameloucks; il se nommait Aiaz le Long. L'action eut lieu près des bords du fleuve Cassab, ou *des Roseaux :* le cheval du mamelouck se cabra, et il fut tué sans pouvoir se défendre. « C'était, dit Boha-eddin, un des plus grands héros de l'islamisme : sa bravoure était également célèbre dans les deux armées; il avait, par ses exploits, rendu croyable tout ce qu'on raconte des héros de l'ancien temps; quand il paraissait, les Francs prenaient la fuite. Sa mort causa une douleur générale. »

Cependant un député du roi d'Angleterre se présenta au camp, demandant à parler à Malek-adel : on était alors au 11 du mois de schaban. Le député représenta à Malek-adel que cette guerre durait depuis trop long-temps; que les deux armées avaient essuyé de grandes pertes; que l'intention du roi, en venant dans ce pays, n'avait été que de secourir les Francs de la Palestine; qu'il consentait à faire la paix, et à ce que chacun mît bas les armes. Peu de temps après, le roi ayant appris que Malek-adel était venu jusqu'aux avant-postes, voulut avoir une entrevue avec lui. Dans cette conférence, il parla de nouveau de son desir de faire la paix, à quoi Malek-adel répondit : « Vous ne cessez de parler de paix; que ne » dites-vous enfin, au juste, ce que vous voulez? « Le roi répliqua : « La première condition de la paix est que vous ren- » diez aux chrétiens le pays que vous leur avez pris, et que

» vous rentriez dans vos anciennes limites. » A ces mots, Malek-adel s'indigna, et la conférence fut rompue (1).

Sur ces entrefaites, l'armée chrétienne arriva aux portes d'Arsouf, sur les bords de la mer. Alors s'engagea un combat que Boha-eddin dit avoir été un *crève-cœur* pour les musulmans. La ville est précédée de jardins, et une forêt se trouve dans le voisinage; le chemin qui conduit à Arsouf est étroit, et le sultan fit à dessein occuper toutes les issues, pour enfermer les chrétiens et les pousser dans la mer. Émad-eddin observe, à ce sujet, qu'en un moment les flèches de l'armée musulmane environnèrent les chrétiens, *comme les cils entourent les yeux*. On était alors au 14 de schaban. Les chrétiens furent accablés d'une grêle de traits, et attaqués par derrière, par devant, et sur le flanc gauche. Ils essayèrent d'abord de presser le pas, afin de se rendre au lieu de leur campement; à la fin, ne pouvant plus avancer, ils firent volte-face et en vinrent aux mains.

Cette journée est ainsi décrite par Boha-eddin : « L'armée chrétienne était horriblement pressée. Le sultan allait et venait d'une aile à l'autre, animant ses soldats; je le rencontrai moi-même plusieurs fois, n'ayant qu'un page à ses côtés. Je vis aussi son frère Malek-adel traverser le champ de bataille au milieu des javelots. L'infanterie chrétienne atteignit les jardins d'Arsouf; alors la cavalerie, qui jusque-là n'avait pris aucune part au combat, s'ébranla pour charger. Je vis les cavaliers rangés au milieu de l'infanterie, la lance en arrêt et criant tous-à-la-fois, comme un seul homme; je vis l'infanterie ouvrir ses rangs, et la cavalerie sortir par tous les côtés et fondre sur notre droite, notre gauche et notre centre. En un moment nos soldats furent mis en fuite. Moi, qui étais au centre, voyant cette partie de l'armée en déroute, je

(1) Boha-eddin observe que ce fut le fils de Honfroy qui servit d'interprète aux deux princes. Le fils de Honfroy avait été jadis un des plus puissans seigneurs de la Palestine. Ce passage et d'autres qui précèdent, donnent lieu de remarquer qu'à cette époque les seigneurs chrétiens les plus puissans ne dédaignaient pas d'apprendre la langue arabe, et de s'en servir dans l'occasion. Boha-eddin ajoute qu'il vit plus tard le fils de Honfroy, lors de la conclusion de la paix, et que ce jeune homme lui parut de la plus grande beauté, à cela près, ajoute-t-il, que, *suivant la mode des Francs, il avait la barbe rasée.*

courus vers la gauche et j'y trouvai le même désordre : alors je courus au pavillon du sultan, point de ralliement de l'armée; mais qu'y vis-je? dix-sept hommes, et pas davantage; tout le reste avait pris la fuite. Cependant les drapeaux du sultan étaient encore debout; les tambours battaient, les trompettes sonnaient; Saladin espérait toujours rallier les fuyards; à chaque fuyard qui passait, il faisait courir après lui et le ramenait. Heureusement on n'avait pas long-temps à fuir : la forêt qui était dans le voisinage recevait les soldats, et les chrétiens n'osaient avancer, crainte d'embuscade. Quand les Francs chargeaient, nos troupes prenaient la fuite et se sauvaient dans la forêt : s'arrêtaient-ils, elles s'arrêtaient; chargeaient-ils de nouveau, elles se remettaient à courir, mais toujours en se battant. Ces charges et ces fuites se renouvelèrent jusqu'à trois fois. A la fin, l'ennemi n'étant plus inquiété se remit en marche et entra paisiblement dans Arsouf. Pour les musulmans, ils se retirèrent sur une colline voisine. J'étais alors auprès du sultan, occupé à le consoler; il ne voulait recevoir aucune consolation. On venait de lui dresser à la hâte une petite tente : nous le pressâmes de prendre quelque nourriture; ce qu'il fit, mais en très-petite quantité. Pendant ce temps, il regardait passer les blessés et les faisait soigner. Ce jour-là, il y eut un grand nombre de martyrs musulmans; les blessés furent aussi, de part et d'autre, fort nombreux. Le sultan était si aigri de l'issue de ce combat, qu'un chrétien étant tombé en son pouvoir, il lui fit trancher la tête : son cœur était en proie à une douleur dont Dieu seul peut se faire une idée. La vérité est qu'il n'y eut pas, dans l'armée, de musulman qui n'eût le cœur ou le corps brisé. Le lendemain, dimanche, le sultan revint offrir le combat aux chrétiens; mais ils étaient si fatigués de l'action de la veille, qu'ils ne sortirent pas de leurs lignes. »

Les auteurs chrétiens ont longuement parlé de ce combat. Boha-eddin a parfaitement rendu justice à la bravoure des Francs; Ibn-alatir reconnaît aussi que, sans le voisinage de la forêt, les musulmans étaient perdus (1).

---

(1) Émad-eddin fait mention d'un chef de l'armée chrétienne qui, dit-il, combattait avec beaucoup de valeur, et qui fut tué avec un grand nombre des siens : c'est Jacques d'Avesne. Voyez Gautier Vinisauf, au tome I^er de la *Bibliothèque des Croisades,* page 698.



## § LXII.

### Saladin détruit Ascalon.

*Suite de l'année 587 [septembre 1191 de J. C.].* Saladin fut si abattu des pertes qu'il avait essuyées devant Arsouf, qu'il cessa de poursuivre les chrétiens, et se porta loin des bords de la mer vers Ramla. L'armée chrétienne entra dans Jaffa sans rencontrer d'obstacle; encore la conquête d'Ascalon, et les Francs occupaient de nouveau toute la côte jusqu'aux frontières d'Égypte. Ascalon, ville fort bien située, était alors très-considérable; les Francs, en s'en rendant maîtres, auraient pu de là tirer de grands secours pour la conquête de Jérusalem; de plus, ils auraient coupé les communications de Saladin avec l'Égypte: il était donc de la plus grande importance de sauver Ascalon de leurs mains. Saladin, suivant Ibn-alatir, assembla ses émirs et proposa d'y loger une bonne garnison; mais les émirs craignirent d'exposer leur propre vie, et furent d'avis de détruire la ville. « Voyez, lui dirent-ils, ce qui vient de nous arriver. » Quand les Francs attaqueront Ascalon, il faudra que nous » nous portions dans le voisinage, et notre situation de» viendra la même qu'au siége d'Acre. Notre position peut » devenir très-critique : l'ennemi est fort, et nous sommes » faibles; gardons-nous de consumer notre temps et nos » forces à défendre les murs d'une ville; attendons plutôt » d'être remis de nos fatigues. » Ce discours affligea beaucoup Saladin. Il persista dans son dessein, et désigna une partie de ses guerriers pour aller prendre la défense d'Ascalon; mais aucun ne voulut obéir. « Puisque vous desirez tant de » conserver Ascalon, lui dirent les émirs, venez avec nous, » ou du moins donnez-nous un de vos fils aînés pour nous » commander; car nous ne voulons pas nous exposer au sort » de la garnison d'Acre. » Alors Saladin se décida malgré lui à sacrifier Ascalon. Il profita du moment où les chrétiens étaient encore à Jaffa, occupés à en relever les fortifications, pour prendre avec lui quelques troupes, et se rendit tristement devant cette grande cité.

Boha-eddin l'accompagna dans ce voyage. « Nous partîmes, dit-il, le 18 de schaban. La première nuit, Saladin eut l'esprit très-agité; il était tout préoccupé de ce qu'il allait faire.

Le lendemain, au point du jour, il m'appela auprès de lui, et, entre autres choses, me dit : « Devant Dieu, j'aime beaucoup » mes enfans; mais il m'en coûterait moins de les perdre tous » à-la-fois que d'ôter une seule pierre de ces murailles; ce- » pendant, si telle est la volonté de Dieu, et que ce sacrifice » soit nécessaire à l'islamisme, je me soumettrai. » Là-dessus, il se mit en prières et consulta le Seigneur. Dieu lui ayant inspiré de détruire Ascalon, vu qu'il n'était pas en état de la défendre, il prit son parti; et appelant aussitôt le gouverneur, il lui donna les ordres nécessaires. On assembla des maçons et des travailleurs, et la démolition commença : le travail fut réparti entre plusieurs émirs; chacun eut à détruire une tour ou un pan de muraille. La ville était fort belle et d'une bâtisse très-solide. Combien il était douloureux de voir une telle ruine! ce spectacle nous causa à tous une grande tristesse. Ce qu'il y eut de plus déchirant, ce fut de voir les habitans, chassés de leurs demeures, vendre à la hâte ce qu'ils ne pouvaient emporter, et se retirer en fugitifs, les uns en Syrie, les autres en Égypte. »

Le sultan et son fils Afdal pressaient en personne la destruction de la ville. Il était d'autant plus important de se hâter, que les chrétiens étaient alors à Jaffa, et qu'il était à craindre qu'à la nouvelle de la résolution de Saladin, ils ne vinssent, au milieu du désordre, prendre la ville et ne fissent manquer le but desiré. De son côté, Malek-adel, qui avait alors le commandement de l'armée, ne perdait pas de vue les chrétiens. Le roi d'Angleterre ayant sur ces entrefaites fait faire de nouvelles propositions de paix, Malek-adel feignit d'y prêter l'oreille, pour donner à son frère le temps d'achever son entreprise. Le sultan, pour aller plus vite, fit mettre le feu aux maisons et aux tours, après quoi il retourna à Ramla, dans le voisinage de Jérusalem. Il fit raser les fortifications de Ramla; il détruisit également l'église de Lidda et tous les édifices où l'ennemi aurait pu se retrancher. Cela fait, il se rendit à Jérusalem.

Tous les efforts de Saladin devaient tendre désormais à sauver la ville sainte. On trouve, dans la compilation des *Deux Jardins*, une lettre qu'il écrivit en cette circonstance, et où il disait que, dans l'état actuel des choses, les chrétiens n'ayant plus que deux places à attaquer, Ascalon et Jérusalem, et ces deux villes ne pouvant être défendues à-la-fois, vu qu'elles auraient chacune exigé une garnison de trente mille

hommes, il avait cru devoir sacrifier la première et se borner à la ville sainte.

Le prince, non content de dévaster tous les environs et de se rendre maître des hauteurs voisines, entra dans Jérusalem et en examina minutieusement les fortifications. On était alors au 5 de ramadan [fin de septembre]. Il ordonna les réparations nécessaires; il fit faire de grands approvisionnemens, et le 8 il retourna à son camp.

Boha-eddin rapporte que, le jour même de son arrivée, les chrétiens étant sortis de Jaffa pour aller au fourrage, furent surpris par les musulmans et tués en grande partie. « Nous apprîmes plus tard, ajoute Boha-eddin, que parmi ces chrétiens était le roi d'Angleterre, et qu'il n'échappa à la mort que par le dévouement d'un des siens, qui lui fit un rempart de son corps et se fit tuer à sa place (1). »

Cependant, le parti qu'avait pris Saladin de détruire Ascalon avait déconcerté les chrétiens. Ibn-alatir rapporte qu'ils eurent beaucoup de douleur d'être ainsi frustrés des ressources que devait leur offrir une si puissante ville. Le marquis de Tyr profita de cette circonstance pour exhaler sa haine contre le roi d'Angleterre. Ce marquis est le même qui avait défendu Tyr contre Saladin; il était fort considéré pour sa prudence et son courage; mais en ce moment il était brouillé avec le roi et s'était réfugié à Tyr. Au rapport d'Ibn-alatir, quand il apprit la destruction d'Ascalon, il écrivit au roi en ces termes: « Dieu nous garde d'un homme » comme vous pour nous commander! Insensé que vous êtes! » Quoi! vous saviez que Saladin démolissait Ascalon, et vous » n'avez pas volé pour l'arrêter; vous n'avez pas profité de » cette occasion pour entrer dans la ville sans combat et sans » résistance! S'il sacrifiait Ascalon, n'est-ce pas qu'il se sen» tait hors d'état de la défendre? Par Jésus-Christ! si je m'é» tais trouvé là, nous serions à l'heure qu'il est maîtres d'As» calon, et il y aurait tout au plus une tour de détruite. » Le marquis ne se borna pas à ces reproches; il envoya un député à Saladin pour s'allier avec lui contre le roi d'Angleterre. Son

(1) Ibn-alatir dit au contraire, avec plus de vérité, que ce fidèle serviteur se fit prendre en criant qu'*il était le roi;* ce qui permit à Richard de se sauver par la fuite. Il s'agit ici d'un trait de dévouement d'un gentilhomme provençal, qui a été célébré par tous les auteurs chrétiens du temps.

dessein était de chasser le roi et de rester seul maître des places chrétiennes. En attendant, suivant Boha-eddin, il demanda au sultan qu'on lui remît Sidon et Béryte; à cette condition, il promettait de commencer une guerre ouverte contre le roi. Cette querelle causa un grand plaisir à tous les musulmans, et Saladin fit tout ce qu'il put pour l'envenimer. Le sultan consentait à remettre Béryte et Sidon, mais seulement lorsque le marquis aurait commencé les hostilités, et que, s'emparant d'Acre, il aurait mis en liberté les musulmans qui y étaient retenus captifs.

## § LXIII.

### Négociations de Saladin avec les chrétiens.

*Suite de l'année 587 [1191 de J. C.].* Nous laisserons parler Boha-eddin.

Lorsque le roi d'Angleterre apprit les relations du marquis avec le sultan, il se hâta d'envoyer à Saladin un député pour renouer les négociations. En même temps, il courut à Acre pour mettre cette ville en état de défense. Ensuite il adressa à Malek-adel, qu'il appelait son frère et son ami, une lettre ainsi conçue : « Saluez le sultan de ma part, et lui représentez que les musulmans aussi bien que les chrétiens » sont fatigués de cette guerre; que le pays s'épuise tous les » jours davantage, et qu'à la fin il ne restera rien ni aux uns » ni aux autres. Dites-lui que les esprits sont lassés; que de » part et d'autre nous avons fait tout ce qu'il était possible de » faire. La querelle roule maintenant sur Jérusalem, sur le » bois de la vraie croix et sur la Palestine. Jérusalem est le » berceau de notre religion; et quand il ne resterait qu'un » seul d'entre nous, nous n'y pouvons renoncer. A l'égard de » la Palestine, rendez-nous la partie qui est en deçà du Jourdain et gardez l'autre. Pour ce qui est de la croix, c'est un » morceau de bois qui n'a aucune valeur pour vous, et qui » est très-précieux à nos yeux; nous supplions le sultan de » nous l'accorder : alors nous vivrons les uns et les autres en » paix, et nous nous reposerons de nos fatigues. » Le sultan, après avoir assemblé son conseil, proposa de faire la réponse suivante, laquelle fut adoptée tout d'une voix. « Jérusalem » est aussi sainte pour nous que pour vous; elle est même » plus précieuse à nos yeux; car c'est le lieu d'où notre pro-

» phète est parti pour monter aux cieux et où les anges s'as» semblent. Ne t'imagine pas que nous soyons disposés à y » renoncer; ce serait nous rendre coupables aux yeux des » musulmans. Quant à ce qui est du pays, il nous appartenait » dans l'origine; vous ne l'aviez pris que par suite de la fai» blesse des musulmans. A l'égard de la croix, il vaudrait » mieux qu'elle n'existât pas; et si nous la conservons, ce » n'est que dans la vue de quelque avantage pour l'islamisme, » de quelque bien qui compense tout le reste. »

Quelques jours après, le roi fit faire de nouvelles propositions. Il offrit à Malek-adel de lui donner sa sœur en mariage, avec la ville d'Acre et tout ce que les chrétiens possédaient sur la côte. Sa sœur était veuve de l'ancien roi de Sicile et avait suivi le roi dans cette guerre. D'après les intentions du roi, la princesse aurait apporté en dot les villes chrétiennes, et Malek-adel aurait reçu de son frère Jérusalem et tout ce que les musulmans avaient pris aux chrétiens. L'un et l'autre auraient résidé à Jérusalem avec le titre de roi et de reine de Jérusalem. Le roi mettait pour toute condition à cet arrangement, qu'on lui rendît la croix, et que les templiers et les hospitaliers fussent rétablis dans leurs anciens domaines; il demandait encore que, de part et d'autre, les prisonniers fussent renvoyés libres : à ces conditions, il s'engageait à remettre à la voile et à retourner dans ses états. Ces propositions flattèrent beaucoup Malek-adel; il se hâta d'en faire part au sultan. C'est Boha-eddin lui-même qui fut chargé de la négociation. Mais le prince regarda les propositions du roi comme peu sérieuses et comme une chose sans conséquence; cependant, pour ne pas faire de la peine à son frère, il répondit que quant à lui il n'y mettait aucun obstacle. On continua donc à négocier. A la fin, le roi, pressé de répondre, fit dire que sa sœur ne voulait pas de ce mariage; qu'à la simple ouverture qu'on lui en avait faite, elle était entrée dans une grande colère, et qu'elle avait juré de ne jamais souffrir l'approche d'un musulman. Le roi ajouta que si Malek-adel voulait se faire chrétien, on donnerait suite au projet (1).

(1) Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, rend compte de cette affaire comme d'un moyen que Richard employa pour brouiller Saladin et son frère, qu'il connaissait fort impatient d'être en posses-

En effet, Ibn-alatir rapporte qu'au seul bruit de la proposition du roi, les prêtres, les moines et les évêques étaient allés trouver la princesse, et lui dire que ce serait être rebelle au Christ que de consentir à une telle union; que par-là elle ferait douter de sa religion.

Ainsi, la proposition du roi n'eut pas de suite. Cependant, au rapport de Boha-eddin, il y eut peu de temps après une nouvelle conférence entre le roi et Malek-adel : une tente magnifique fut dressée aux avant-postes; Malek-adel s'y rendit en grande pompe; par ses ordres on servit, conformément à l'usage des princes, des confitures et des rafraîchissemens. Le roi d'Angleterre y vint aussi avec sa suite, apportant également des présens pour Malek-adel, ainsi que des mets préparés à la franque. Les deux princes se traitèrent avec une grande politesse; Malek-adel mangea des mets du roi, et le roi de ceux de Malek-adel : la plus grande partie de la journée se passa en entretiens, après quoi l'on se sépara amis et contens. Le roi demanda, dans cette conférence, une entrevue avec le sultan lui-même : mais ce prince, de l'avis de son conseil, fit répondre qu'il fallait d'abord se mettre d'accord; qu'il serait peu décent, après s'être abouchés ensemble, de reprendre les armes; qu'en attendant, il valait mieux faire comme auparavant, c'est-à-dire, négocier par l'entremise d'un tiers (1).

---

sion de quelque royaume. Il dit que Saladin refusa d'abord son consentement, et qu'il ne feignit de changer d'idée que sur les représentations de ses amis. « Il est évident, lui dit-on, que la demande du » roi est impraticable, et que jamais la princesse anglaise ne voudra » épouser un musulman; le roi le sent bien, et c'est pour cela qu'il le » propose. Que vous coûte-t-il de faire ce plaisir à votre frère? il » vaut bien mieux ne pas le chagriner. » Aboulfarage ajoute que le roi était naturellement gai et jovial, et que ce fut sans doute dans un moment de bonne humeur qu'il imagina cette ruse.

(1) Dans la même conférence, au rapport d'Ibn-alatir, Richard pria Malek-adel de lui faire entendre le chant des musulmans; Malek-adel, pour lui complaire, fit venir une danseuse qui chanta un air en s'accompagnant sur son luth, et Richard parut très-satisfait. Les écrivains anglais ont parlé de la passion de Richard pour la musique : un d'entre eux dit que ce prince, les jours de fête, assistait au chœur, chantant et battant la mesure, et qu'il excitait par ses récompenses l'émulation des chantres d'église. Voyez au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades*.

Pendant ce temps, le marquis de Tyr poursuivait ses négociations avec Saladin; c'est Renaud de Sidon, le même qui avait si long-temps arrêté Saladin devant Schakif, qui servait d'intermédiaire. Les chrétiens qui obéissaient au roi d'Angleterre furent fort scandalisés de cette démarche; aussi, quand ils voyaient Renaud, lui faisaient-ils de vifs reproches. Le marquis persistait à demander qu'on lui remît Sidon, promettant à cette condition d'attaquer le roi d'Angleterre à force ouverte. De son côté, le roi faisait sans cesse de nouvelles propositions : tantôt il offrait de partager la Palestine en deux parts, de prendre pour lui les côtes et le plat pays avec Jérusalem, et de laisser les montagnes et les lieux élevés aux musulmans; ou bien il proposait de faire deux parts égales, de manière que, dans le cas où Jérusalem ne serait pas dans le lot des chrétiens, ils pussent au moins y entretenir des prêtres de leur rite. Au reste, Saladin était bien décidé à n'écouter aucune proposition. Après la conférence, poursuit Boha-eddin, il se tourna vers moi et me dit : « Si la paix se faisait, quelle garantie aurions-nous de la fidélité des Francs à remplir leur parole? Je n'aurais qu'à » mourir, et ils reprendraient les armes. Notre intérêt est de » poursuivre la guerre jusqu'à leur entière expulsion du » pays, à moins que la mort ne nous prévienne. » Telle était sa manière de voir, remarque Boha-eddin; et si plus tard il se décida à faire la paix, c'est qu'il ne put faire autrement. Cependant, au point où les choses en étaient, il fallait opter entre le roi et le marquis. Saladin consulta ses émirs, qui tous furent d'avis de négocier avec le roi; ils frémirent à l'idée d'une alliance où les musulmans combattraient sous les mêmes drapeaux que les chrétiens : d'ailleurs ils regardaient les propositions du marquis comme impraticables. Les négociations continuèrent donc avec le roi; il fut de nouveau question du mariage de Malek-adel avec la sœur du roi d'Angleterre. Le roi prétendit qu'il n'osait contrarier son clergé, mais qu'il allait recourir au pape, comme au chef suprême de la religion chrétienne; que si le pape s'opposait aussi à cette union, il offrirait à Malek-adel sa nièce, encore vierge, pour lequel cas, disait-il, il n'aurait pas besoin de la dispense du pape, vu que les papes peuvent bien se mêler du mariage des veuves et des personnes qui ont déjà subi le joug du mariage, mais non des filles, qui ne doivent dépendre que de leurs parens. »

En attendant, on continuait à se battre, et les deux armées en venaient quelquefois aux mains; mais il ne s'engageait jamais d'action sérieuse : la plupart du temps, il s'agissait d'enlever quelques bestiaux ou de faire du butin; c'étaient les campagnes sur-tout qui souffraient le plus de ces attaques.

Enfin l'hiver commença, et Saladin donna congé à la plus grande partie de ses troupes. Pour lui, il se rendit à Jérusalem, et y fit faire de grands travaux. Comme le roi d'Angleterre ne cessait de parler de paix, le sultan chargea Malek-adel de tâcher d'obtenir des conditions honorables, car il commençait à desirer lui-même un accommodement, vu la lassitude de ses troupes; sinon, de traîner l'affaire en longueur, afin de donner aux soldats le temps de revenir.

Ces négociations n'eurent aucun effet. Ibn-alatir en rejette toute la faute sur le roi d'Angleterre. « Ce prince, dit-il, était très-changeant : chaque fois qu'il faisait un traité, il le défaisait; quand une affaire était arrangée, il l'embrouillait; lorsqu'il avait donné sa parole, il la retirait; quand il demandait le secret, il ne le gardait pas lui-même. Combien de fois n'avons nous pas dit qu'il tiendrait ses promesses! et il ne les tenait pas. Il s'est toujours fait tort par cet endroit. »

Sur ces entrefaites, le roi, après avoir achevé de relever les fortifications de Jaffa, fit mine d'aller attaquer Jérusalem. Ibn-alatir rapporte qu'il s'arrêta d'abord à Ramla, puis s'avança vers la ville sainte. En ce moment, l'armée musulmane était dans ses quartiers d'hiver; Saladin n'avait avec lui que ses mameloucks et sa garde particulière, ainsi que les troupes égyptiennes, qui, l'hiver, venaient prendre la place des troupes en congé. Quelques petits combats eurent lieu entre les avant-postes. A la fin, le roi, voyant qu'à mesure qu'il s'éloignait de la mer, ses communications devenaient plus pénibles et que les vivres lui parvenaient avec plus de difficulté, reprit le chemin de Ramla. Mais avant de se mettre en marche, il se fit faire un plan de Jérusalem et de ses environs, et en examina tous les détails : il fut sur-tout frappé de la vallée qui entoure toute la ville, excepté du côté du septentrion; quand il sut que cette vallée était profonde et d'un accès difficile, il conclut que Jérusalem serait impossible à prendre, tant que vivrait Saladin et que les musulmans seraient d'accord. Il observa que si on l'assiégeait d'un seul côté, les autres côtés seraient libres, et par consé-

quent accessibles aux renforts; si au contraire on occupait tout le circuit de la ville, il ne tiendrait qu'à Saladin d'attaquer séparément un des corps de l'armée et de l'enfoncer avant que les autres fussent venus à son secours : d'ailleurs, si une partie de l'armée se déplaçait pour soutenir l'autre, la garnison pourrait s'ouvrir un passage et mettre par-tout le désordre. Joignez à cela la difficulté de recevoir ses provisions de la mer. Tels furent les motifs qui engagèrent les chrétiens à retourner sur leurs pas.

*An 588 [1192 de J. C.]*. Cependant, Saladin ne voulant plus traiter avec le roi, tourna ses vues du côté du marquis. Il fut convenu que le marquis attaquerait le roi à force ouverte; que ce qu'il prendrait lui appartiendrait en entier; que ce qui tomberait au pouvoir des musulmans serait la propriété du sultan : de plus, le marquis s'engagea à mettre en liberté tous les prisonniers musulmans qui étaient entre ses mains. Il ne restait plus qu'à voir commencer les hostilités. Comme le bruit courut alors que les Français qui servaient sous le roi d'Angleterre, se disposaient à retourner dans leur pays, le marquis, pour ne pas blesser le roi de France, qui avait toujours été dans ses intérêts, demanda, avant de se mettre en campagne, de les laisser partir; il déclara même que si les Français ne partaient pas, il ne pourrait sous leurs yeux s'allier avec les musulmans, et qu'en ce cas il priait qu'on regardât ses propositions précédentes comme non avenues. Cette difficulté inattendue fit beaucoup de peine au sultan; en ce moment, il était très-pressé de conclure avec le marquis. D'un côté, il avait à tenir tête au roi d'Angleterre, qui ne lui laissait pas de relâche; de l'autre, il avait des divisions à étouffer au sein même de sa famille. Son neveu Taki-eddin, prince de Hamah, qui s'était tant distingué dans les guerres précédentes, était mort; et le fils de Taki-eddin, contre l'usage, prétendait se mettre en possession des fiefs occupés par son père, sans solliciter l'agrément du sultan. Saladin fut extrêmement sensible à cet acte d'insubordination. On essaya de raccommoder le différent : le fils de Taki-eddin consentit à recevoir l'investiture de Saladin; mais il demandait avant tout une promesse signée de la main du sultan, comme si la parole de Saladin n'était pas suffisante; il parvint même à mettre Malek-adel dans ses intérêts. Saladin, irrité, fut tenté de faire sa paix avec les chrétiens, pour aller punir le fils de Taki-eddin; mais, d'une part, cette

querelle avait rendu le roi d'Angleterre encore plus exigeant; de l'autre, le marquis fut assassiné dans Tyr par deux assassins apostés par le Vieux de la montagne, et son ame, suivant l'expression de Boha-eddin, s'envola au feu de l'enfer (1). A cette nouvelle, Saladin eut plus peur que jamais du roi d'Angleterre, et, de l'avis de ses émirs, se hâta de satisfaire le fils de Taki-eddin. Cette querelle étant ainsi assoupie, on se prépara de part et d'autre à la guerre.

---

(1) Boha-eddin ajoute que les deux assassins ayant été mis à la question, déclarèrent qu'ils avaient été apostés par le roi d'Angleterre. Émad-eddin rapporte la même chose : « Le roi, ajoute-t-il, se réjouit de cet attentat, qui le rendait chef unique de la Palestine. Pour nous, nous en fûmes affligés; car bien que le marquis fût un des coryphées de l'erreur, il était ennemi juré du roi d'Angleterre, et, dans de telles circonstances, sa querelle pouvait nous être utile. » Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, dit aussi que les chrétiens imputèrent généralement ce meurtre au roi, et telle fut en effet l'opinion de tous les ennemis de Richard; mais Ibn-alatir accuse Saladin. Suivant lui, ce prince avait écrit à Senan, chef des *assassins*, lui offrant dix mille pièces d'or, s'il le délivrait à-la-fois du marquis et du roi d'Angleterre. Senan consentit à faire mourir le marquis, mais non le roi, afin de ne pas délivrer Saladin de tous ses ennemis en même temps. En conséquence, il habilla deux de ses affidés en moines chrétiens, et les envoya à Tyr, où ils se mirent au service de Renaud de Sidon et de Balian, fils de Basran, le même qui, à la prise de Jérusalem par Saladin, avait présidé à la capitulation de la ville. Suivant Ibn-alatir, ces deux assassins attendirent pendant six mois une occasion favorable, affectant une grande piété, fréquentant les églises et se faisant estimer de tout le monde. Enfin, un jour que le marquis venait de dîner chez un évêque, les deux assassins se jetèrent sur lui et lui portèrent plusieurs coups mortels, après quoi ils prirent la fuite. Or il arriva qu'un de ces Ismaéliens alla se cacher dans une église voisine, et que le marquis fut porté dans cette même église pour y être pansé de ses blessures; l'Ismaélien ne vit pas plutôt le marquis, qu'il courut de nouveau sur lui et l'acheva. Ibn-alatir ajoute que pourtant l'on attribua généralement ce meurtre au roi d'Angleterre, qui voulait, disait-on, être maître absolu de la Palestine. Le fait est que l'assassinat du marquis a toujours été un problème; la seule chose certaine, c'est que ce crime eut lieu par les mains des affidés du Vieux de la montagne; et comme, depuis au moins six mois, ce meurtre était médité et préparé, c'est-à-dire dès avant qu'il fût question d'alliance entre le marquis et les musulmans, il pouvait bien se faire que tant Richard que Saladin fussent étrangers à ce crime.

## § LXIV.

### Richard s'avance vers Jérusalem.

*Suite de l'année 588 [printemps de l'année 1192 de J. C.].* Le roi d'Angleterre avait employé presque tout l'hiver à faire de nouvelles fortifications à Jaffa et à relever une partie des ruines d'Ascalon ; déjà ces deux villes se trouvaient en état de faire une bonne résistance. De son côté, Saladin avait fait continuer les fortifications de Jérusalem : suivant Ibn-alatir, il consacra tout l'hiver à cet objet; les murs furent réparés, les endroits faibles furent raffermis; on creusa de nouveaux fossés. Chaque émir eut une tour à restaurer : Afdal, fils aîné du sultan, eut pour sa part l'espace qui est entre la porte d'Amoud ou de *la Colonne* et celle de *la Miséricorde*. Comme le sol sur lequel on travaillait était du roc, il fallut faire venir de Moussoul des carriers et des hommes habiles à tailler la pierre. Les chefs contribuaient de leurs personnes à l'ouvrage ; et les pierres étant venues à manquer, le sultan monta à cheval et en alla chercher fort loin sur sa selle : cet exemple fut suivi par toute l'armée; en un moment les ouvriers eurent des pierres pour plusieurs jours.

Émad-eddin dit qu'on employa au même objet deux mille prisonniers chrétiens, et que le sultan était secondé dans son zèle par les oulamas, les cadis, les sofis, les dévots, les gens du peuple, en un mot par toute la population de Jérusalem (1).

Enfin, au retour du printemps, le roi d'Angleterre se mit en campagne. Il commença, selon Boha-eddin, par aller s'emparer du château de Daroum, la place de la Palestine la plus avancée du côté des frontières de l'Égypte. En ce moment, l'armée musulmane était encore dans ses quartiers d'hiver. Le château fut pris et la garnison passée au fil de l'épée. Après ce succès, le roi s'avança vers Jérusalem par les campagnes d'Hébron. Saladin, qui était toujours resté dans la ville sainte, se hâta de rappeler ses troupes de leurs cantonnemens. L'armée chrétienne marchait lentement, recevant

(1) Lisez aussi le récit d'Abd-allatif, qui se trouvait alors à Jérusalem, *Relation de l'Égypte*, p. 467.

ses provisions des bords de la mer; enfin, elle arriva le 27 de gioumadi premier [commencement de juin] à Beitnouba, à une journée de la ville sainte. A cette nouvelle, le sultan laissa une partie de son armée dans la place, et prit position avec le reste dans les environs. Comme les vivres venaient aux chrétiens du port de Jaffa, il s'attacha à intercepter leurs convois; le roi fut obligé de les faire escorter. Pour le sultan, il recevait la plupart des siens de l'Égypte. En ce moment, il était parti d'Égypte une immense caravane chargée de vivres et de munitions, et défendue par un corps de troupes : le roi, l'ayant appris, résolut de s'en emparer. Ce furent des Arabes du pays qui l'instruisirent de la marche de cette caravane. Il quitta son camp pendant la nuit avec un simple détachement de cavalerie, et alla à sa rencontre. Quand il fut près de la joindre, il commença par s'informer de l'ordre de la marche, de la quantité des troupes qui escortaient la caravane : il sut qu'elle s'avançait dans le plus grand désordre; que les troupes qui devaient la protéger se répandaient dans les campagnes pour trouver plus facilement de l'eau. On assure même que le roi, pour plus de sûreté, voulut se convaincre par lui-même de l'état des choses : en conséquence, il s'habilla en Arabe; et s'acheminant la nuit vers le lieu où la caravane s'était endormie, il parcourut les rangs des troupes égyptiennes. Il fit aussitôt ses préparatifs; au point du jour, il fondit sur les soldats encore endormis et en fit un horrible carnage. Pendant ce temps, la caravane s'enfuyait en désordre : le roi courut à sa poursuite et en enleva la plus grande partie; le reste se sauva dans les sables du désert et sur les montagnes. Quelques soldats coururent sans s'arrêter jusqu'en Égypte; d'autres se sauvèrent à Carac ou errèrent dans les sables de l'Arabie. On estima le nombre des chameaux chargés et des autres bêtes de somme qui tombèrent au pouvoir du roi, à plus de trois mille; il fit de plus cinq cents prisonniers. La vue de ce riche butin inspira aux chrétiens une joie démesurée; dès-lors ils ne s'occupèrent plus que de l'attaque de Jérusalem; ils placèrent un fort détachement à Lidda, pour protéger leurs derrières et maintenir leurs communications avec la mer; de plus, ils firent venir de Tripoli, de Tyr et d'Acre, tous les soldats disponibles.

Dans ces conjonctures, Saladin rentra dans Jérusalem pour donner les ordres nécessaires. Les remparts furent garnis de guerriers, les hauteurs voisines se couvrirent de sol-

dats; toutes les eaux des environs furent empoisonnées, les puits et les citernes furent comblés. Tous les musulmans furent appelés à la défense de la ville sainte. L'ennemi était déjà presque aux portes; de temps en temps on criait aux armes.

« Le jeudi, 19 de gioumadi second [fin de juin], poursuit Boha-eddin, fut une journée horrible. Le matin, le sultan assembla son conseil : on y remarquait l'émir Hossam-eddin Aboul Haigia, le même qui avait défendu Acre la première année du siége; il était alors malade, et on le fit asseoir : on y voyait aussi l'émir Maschtoub, qui avait soutenu la fin du siége d'Acre, et qui, après avoir été long-temps retenu captif, venait de se racheter (1). Pour le sultan, il était comme hors de lui, à cause du danger imminent où l'on se trouvait, et il ne se sentit pas la force de parler; il m'ordonna de parler pour lui. Je pris donc la parole, et me laissant aller à ce que Dieu m'inspira, j'insistai sur la nécessité de mourir, s'il le fallait, pour le salut de la ville sainte; je dis entre autres choses : « Notre prophète Mahomet, se trouvant » dans un péril semblable, exhorta ses compagnons à se » dévouer à la mort et à combattre l'ennemi à outrance; c'est » un exemple à suivre. Il faut maintenant nous rendre à la » chapelle de la Sacra (2), et là jurer tous devant Dieu que » nous péririons plutôt que d'abandonner Jérusalem. Qui sait! » peut-être que Dieu, touché de notre bonne volonté, nous » tirera du danger où nous sommes. » A ces mots, tous applaudirent; le sultan seul, absorbé par ses pensées, gardait le silence et paraissait agité. Le voyant dans cet état, nous nous tûmes. Enfin, il ouvrit la bouche et parla ainsi : « Louanges à Dieu et salut à notre prophète. Vous savez que

---

(1) Il s'était racheté au prix de cinquante mille pièces d'or; c'est ce qu'on lit dans la compilation des *Deux Jardins*. Marin a eu tort de confondre cet émir avec un autre qui s'était évadé de prison. Voyez l'*Histoire de Saladin* par Marin, tome II, page 335, et le texte de Boha-eddin, page 208.

(2) C'est cette chapelle qui fait partie des dépendances de la mosquée Alacsa, et dont il a déjà été parlé plusieurs fois. Les musulmans sont persuadés qu'un serment fait dans un lieu si saint a une force très-grande. C'est ainsi qu'en France, à la même époque, on croyait que la sainteté de certaines églises rendait les sermens plus sacrés.

» vous êtes en ce moment le rempart de l'islamisme et son » unique défense ; vous savez que vous tenez dans vos mains » le sang des musulmans, leurs biens, leurs familles ; sans » vous l'ennemi ne rencontrerait plus d'obstacles Si, ce qu'à » Dieu ne plaise, si vous veniez à perdre courage, c'en serait » fait de nous tous ; les chrétiens bouleverseraient le pays et » le mettraient sens dessus dessous, comme l'ange Sigil pliera » au jour du jugement le livre des actions humaines (1). » Vous êtes responsables ; c'est pour cela que vous avez été » choisis entre tous les musulmans, et que vous êtes entrete- » nus à leurs frais. L'islamisme tout entier attend son salut de » vous. C'est tout ce que j'ai à vous dire. » Alors Maschtoub se leva et dit : « O notre maître! nous sommes tes esclaves » et tes serviteurs. Tu en as toujours bien usé avec nous ; tu » nous a élevés en dignité ; tu nous a comblés de bienfaits ; » ce que nous possédons, c'est de toi que nous le tenons ; » nous n'avons à nous que nos têtes, et elles sont à ton ser- » vice. Par Dieu! aucun de nous n'hésitera à te soutenir jus- » qu'à la mort. » Ces paroles rassurèrent Saladin. Tous les émirs parlèrent de même. Le visage du sultan s'épanouit, son cœur se dilata, et il nous fit servir à manger. Ainsi, il fut décidé qu'on défendrait Jérusalem jusqu'au bout ; mais après le conseil, lorsque le résultat de cette conférence fut connu, les mameloucks du sultan montrèrent une vive opposition ; ils s'assemblèrent en tumulte auprès de Hossam-eddin et éclatèrent en plaintes. « Une telle décision est imprudente, di- » rent-ils. Si nous défendons Jérusalem, ce sera comme au » siége d'Acre ; c'est vouloir compromettre l'islamisme tout » entier ; il vaudrait mieux tenter le sort des combats et en » venir à une action générale. Si Dieu nous accorde la vic- » toire, l'ennemi est détruit, et nous lui enlevons les places » qui lui restent encore ; si nous sommes vaincus, nous ne » penserons plus à Jérusalem et nous nous tiendrons tran- » quilles. Après tout, l'islamisme en était-il moins glorieux, » quand nous n'avions pas cette ville? Si l'on veut que nous » restions, il faut que le sultan ou quelqu'un de sa famille soit » avec nous ; autrement, les Curdes ne voudront pas obéir

(1) Cet ange Sigil est celui qui est chargé d'écrire jour par jour dans un livre particulier les actions des hommes ; il en est parlé dans l'Alcoran, sourate XXI, verset 104.

» aux Turcs, ni les Turcs aux Curdes, et la garnison sera » divisée. » Cet incident causa au sultan une affliction impossible à décrire. Il mettait un prix infini à la conservation de la ville sainte, un prix que l'imagination ne saurait se représenter. Qu'on juge par-là de la douleur qu'il dut ressentir. Il eut un moment l'idée de s'enfermer lui-même dans Jérusalem; puis, sur les remontrances de ses émirs, il s'arrêta à l'idée d'y placer un de ses neveux. Cependant il était en proie à une grande tristesse; nous en fîmes la remarque le soir, lorsque, suivant l'usage, nous nous réunîmes chez lui; il était pensif et moins gai que de coutume. Après la prière du soir, comme il était fort tard et que chacun se retirait, il me fit signe de rester. Nous passâmes la nuit ensemble; cette nuit est une de celles que j'estime avoir été employées au service de Dieu, et qui me paraît des plus méritoires. Le lendemain matin je lui dis : « Il me vient une idée... Quand on est dans » l'embarras, on use de tous les moyens possibles pour en » sortir; et quand les moyens terrestres manquent, on a » recours à Dieu, qui ne manque jamais. C'est aujourd'hui » vendredi, jour béni où Dieu exauce ceux qui le prient; » nous sommes maintenant dans le lieu le plus saint de la » terre : que le sultan ne se purifie-t-il? que ne fait-il en se- » cret d'abondantes aumônes? que n'adresse-t-il des vœux ar- » dens au Seigneur, et ne lui remet-il la clef de toutes ses af- » faires, en protestant de son impuissance à conjurer le péril » présent? J'ai idée que Dieu viendra à son secours et qu'il » exaucera sa prière. » Or, le sultan avait une foi ferme, une confiance entière. Lors donc que l'heure de la prière fut venue, nous nous rendîmes ensemble à la mosquée Alacsa, où il fit sa prière, prosterné jusqu'à terre et les joues arrosées de larmes. La journée se termina par de bonnes œuvres. Tout-à-coup, sur le soir, pendant que nous étions de nouveau rassemblés auprès du sultan, il nous vint des avant-postes un billet portant que l'armée chrétienne battait en retraite. Nous sûmes le lendemain qu'au moment de prendre une décision, les chefs de l'armée chrétienne avaient été divisés. Les Français étaient d'avis d'aller en avant et de commencer l'attaque, disant qu'ils étaient venus pour cela, et qu'ils ne voulaient pas s'en retourner sans avoir visité la ville sainte : le roi d'Angleterre répondit que toutes les sources qui avoisinaient la ville étaient empoisonnées; que le terroir de Jérusalem étant sec et pierreux, et n'offrant par-tout qu'un roc très-dur, on

ne trouverait pas à creuser de puits. Vainement les Français répliquèrent qu'on irait faire de l'eau au ruisseau de Tekou, à une parasange de Jérusalem, qu'il suffirait de partager l'armée en deux corps, dont l'un se battrait et l'autre irait boire; le roi observa que cette voie serait impraticable; car si, pendant que l'armée serait divisée, Saladin attaquait d'un côté et la garnison de l'autre, c'en serait fait d'eux tous. Dans cet état, les Francs convinrent de s'en remettre à la décision d'arbitres; trois cents des principaux de l'armée tirèrent de leur sein douze commissaires, lesquels choisirent à leur tour trois arbitres (1). Ces arbitres ayant été d'avis de se retirer, les opposans se turent, et l'armée chrétienne reprit le chemin de Jaffa. Cette retraite commença le matin du 21 de gioumadi second [commencement de juillet], et causa parmi les musulmans une joie générale.

Telle est la manière dont Boha-eddin raconte la retraite de l'armée chrétienne (2). C'est dans les auteurs chrétiens qu'il en faut chercher les véritables motifs.

## § LXV.

### Nouvelles négociations.

*Suite de l'année 588 [1192 de J. C.].* Boha-eddin remarque que les soldats chrétiens furent en général très-affligés de la retraite de l'armée, et que plusieurs abandonnèrent leurs drapeaux. Bientôt le roi ne fut plus en état de rien entreprendre. Sur ces entrefaites, le comte Henri son neveu, à qui il avait fait épouser la veuve du marquis de Tyr, et qu'il voulait faire reconnaître roi des colonies chrétiennes,

---

(1) Boha-eddin remarque que ces délibérations se firent à cheval et en rase campagne, et que les Francs ne délibéraient pas autrement. Ville-Hardouin fait la même observation au sujet des croisés qui prirent Constantinople en 1204, et Tacite en avait déjà dit autant des Germains. Voyez au reste Gautier Vinisauf, au tome I^er^ de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 712.

(2) Le texte arabe est en cet endroit, comme presque par-tout ailleurs, très-confus; nous n'avons pas fait difficulté de suivre l'ordre qui nous a paru le plus naturel; les détails qu'on vient de lire ont été empruntés aux pages 7 et suivantes et 235 et suivantes de l'édition de Boha-eddin.

prit sur lui de s'adresser directement au sultan, et lui envoya un député qui parla ainsi : « Le roi m'a mis en possession des » anciennes provinces chrétiennes ; ainsi elles sont à moi. » Rendez-moi tout ce que vous avez pris, et je vous accor- » derai la paix. Je consens à être auprès de vous comme un » de vos enfans. » A ces mots, le sultan ne put retenir son indignation, et fut sur le point de se jeter sur le député. Celui-ci changea de ton et parla ainsi : « Le comte Henri » m'a chargé de vous dire qu'il vous reconnaît pour le sou- » verain légitime de ce pays, et que si, par un effet de votre » bonté, vous lui en cédiez une partie, il vous en serait très- » obligé. » Vers le même temps, le roi renoua ses anciennes négociations ; car il avait reçu la nouvelle que des troubles étaient survenus dans son royaume, et il était très-impatient d'y retourner ; il fit représenter à Saladin que les deux armées étaient également fatiguées, et qu'elles avaient besoin de repos. « Ne vous prévalez pas de ma retraite de devant Jéru- » salem, ajouta-t-il ; quand le bélier recule, c'est pour mieux » frapper. » Quelques jours après, il revint à la charge ; et pour achever de persuader le sultan, il se désista de ses prétentions sur Jérusalem ; il se borna à demander le libre exercice de la religion chrétienne dans l'église du Saint-Sépulcre, et la permission pour les pélerins de la visiter sans payer de tribut. La lettre qu'il écrivit en cette occasion au sultan était ainsi conçue : « Désormais ma plus grande am- » bition est d'obtenir votre amitié et votre affection. Je ne veux » pas me rendre coupable des mêmes cruautés dont Pharaon » affligea la terre, et je pense que vous êtes dans les mêmes » dispositions. Il ne vous est pas plus permis de laisser ainsi » périr tous les musulmans, qu'il ne l'est à moi de laisser pé- » rir mon armée. Faisons la paix. Voilà que je viens de mettre » le comte Henri mon neveu à la tête des provinces chré- » tiennes ; je le laisse à votre disposition ; il sera, lui et ses » troupes, à votre service. Si vous avez besoin de lui pour » quelque guerre, il sera à vos ordres. Quoi ! vous avez ac- » cordé à une foule de moines les églises qu'ils vous ont de- » mandées, et vous me refuserez l'unique chose que je solli- » cite (l'église du Saint-Sépulcre), sur-tout lorsque en cette » considération je renonce à tout le reste ? Que l'église se » trouve détruite ou qu'elle ne le soit pas, n'importe ; je l'ac- » cepterai comme elle est, et avec reconnaissance. » Là-dessus le sultan assembla ses émirs, et tous furent d'avis d'ac-

cepter les propositions du roi. Le sultan dit au roi dans sa réponse : « Ton neveu sera pour moi comme un de mes » enfans; je t'accorde la principale église de la ville sainte, » appelée église de la Résurrection (le Saint-Sépulcre). Nous » ferons deux parts du pays; tu garderas les côtes et moi » les montagnes. Pour le plat pays, nous nous le partagerons » par portions égales; mais Ascalon sera de nouveau rasé, » ainsi que Daroum et les forteresses qui avoisinent les » frontières d'Égypte, et ni vous ni moi ne pourrons nous y » établir. La seule chose que je vous abandonne, ce sont » les campagnes; pour les forteresses, je ne céderai pas. » En effet, Ascalon et Daroum, entre les mains des Francs, auraient été un continuel sujet d'effroi pour l'Égypte; les chrétiens auraient pu de là intercepter les communications de la Palestine et de l'Égypte, et menacer Jérusalem. Le roi envoya aussitôt remercier le sultan, et lui fit présent de deux faucons; mais il insista pour qu'on lui laissât Ascalon et Daroum. Dans sa réponse à Saladin, il s'exprima ainsi : « Le roi vous prie de lui céder ces deux places. Que font » ces deux forteresses à un prince aussi grand et aussi puis- » sant que vous l'êtes. Le roi n'y tient que parce qu'il sait » que tel est le vœu des Francs. Vous voyez qu'il s'est relâché » sur l'article de Jérusalem, et qu'il se borne à pouvoir entre- » tenir quelques prêtres dans l'église du Saint-Sépulcre (1): » cédez aussi de votre côté; dès ce moment la paix devien- » dra générale. Les Francs auront les côtes, depuis Daroum

(1) Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans toutes ces négociations et celles qui suivirent, il ne fut plus dit un mot du bois de la vraie croix, pour lequel les Francs avaient montré auparavant un si grand zèle. Saladin l'avait toujours entre les mains. En vain, au rapport de Boha-eddin, le roi de Géorgie lui fit offrir deux cent mille pièces d'or pour obtenir la croix, il ne voulut pas la céder; il refusa aussi d'écouter l'empereur de Constantinople qui l'avait demandée. Mais plus tard, si l'on en croit Makrizi, Malek-afdal, fils de Saladin, fut moins difficile; car le prince grec l'ayant de nouveau fait demander, il la lui accorda, et elle fut portée à Constantinople. D'un autre côté, Abou-yali, cité par le compilateur des *Deux Jardins*, prétend que Malek-afdal, en montant sur le trône, fit hommage de cette croix au calife de Bagdad. Il paraît au reste que ni l'un ni l'autre récit ne doivent être pris à la lettre; car plus tard, en 1221, après le désastre de l'armée chrétienne devant Mansoura, on voit le sultan Malek-kamel remettre une seconde vraie croix aux croisés.

» jusqu'à Tyr sans interruption, et vous garderez ce que » vous avez. Tout étant ainsi convenu, le roi s'embarquera » pour ses états. Si vous ne voulez pas condescendre à ses » desirs, les Francs l'empêcheront de partir, et il sera obligé » de faire ce qu'ils voudront. »

Or, remarquez, ajoute l'auteur arabe, cette singulière politique du roi, qui employait tantôt la douceur et tantôt la violence. « La vérité est, ajoute-t-il, que ce maudit était alors forcé de s'en retourner chez lui, et pourtant il ne voulait pas avoir l'air de céder. C'est Dieu qui nous mit à couvert de sa malice. Non, jamais l'islamisme n'eut à combattre un si redoutable ennemi, un ennemi si rusé et si plein d'audace. »

Boha-eddin rapporte ensuite un trait qui nous montre à quels expédiens en était alors réduit Richard. Saladin reçut un député qui se disait envoyé par un prince de l'Asie mineure, pour annoncer que le pape était arrivé à Constantinople avec une armée innombrable, et qu'il se disposait à envahir l'Asie mineure, pour passer de là en Syrie. Sans doute c'était le roi qui avait mis le prétendu député en avant pour effrayer Saladin. Au reste, le sultan ne se laissa pas imposer par cette nouvelle et il resta inflexible. En vain le roi représenta qu'il avait fait de grandes dépenses pour rebâtir Ascalon, et qu'il ne pouvait consentir à un tel sacrifice; Saladin offrit de donner Lidda en dédommagement. Ne pouvant venir à bout de s'entendre, les deux princes reprirent les armes.

## § LXVI.

### Prise et reprise de Jaffa. — Exploits de Richard.

*Suite de l'année 588 [1192 de J. C.].* En ce moment, le roi d'Angleterre était maître de toute la côte au midi de la Palestine : comme il n'avait pas de forces suffisantes pour tenter quelque entreprise sur Jérusalem et les villes de l'intérieur, il crut devoir se porter vers le nord et attaquer Béryte et les autres villes de Phénicie prises par Saladin; il se contenta donc de laisser de fortes garnisons à Daroum, Ascalon, Jaffa, et se mit tout de suite en marche. Son projet était de remettre les chrétiens en possession de toute la côte, depuis les frontières d'Égypte jusqu'à Antioche et aux

confins de la Cilicie. A cette nouvelle, Saladin envoya une partie de ses troupes au secours de Béryte, et forma lui-même le dessein de surprendre Jaffa. L'armée musulmane, suivant Boha-eddin, arriva devant Jaffa un mardi 15 de régeb [fin de juillet]. Le centre de l'armée était commandé par le sultan en personne; l'aile droite l'était par son fils Daher, et la gauche par son frère Malek-adel. Comme la place avait été démantelée, et que ce n'était que récemment que les chrétiens en avaient relevé les fortifications, Saladin espérait l'emporter d'emblée; il négligea les règles ordinaires, et l'assaut commença dès le lendemain : mais la garnison se défendit avec vigueur, et il fallut recourir aux machines. Les premiers jours, le sultan ne fit presque aucun progrès; cependant l'attaque ne discontinuant pas, les chrétiens offrirent de se rendre le samedi suivant 19 du mois, si d'ici là ils ne recevaient du secours. Saladin voulait qu'ils se rendissent sur-le-champ, ce qu'ils refusèrent; l'attaque recommença donc. Déjà les mineurs avaient sapé les remparts, et étançonné avec du bois la partie qui menaçait ruine; au signal donné, on y mit le feu et le mur s'écroula; « mais au même instant, poursuit l'auteur, nous découvrîmes derrière un feu terrible qui défendait la brèche; les chrétiens s'en étaient fait une espèce de rempart. En vain le sultan fit monter à l'assaut; les Francs opposèrent une résistance opiniâtre. O mon Dieu, quels hommes! quel courage! quelle bravoure! quelle force d'ame! Nonobstant le danger, ils ne songeaient pas à leurs vies; ils ne prenaient pas la peine de fermer les portes de la place; ils se tenaient hors des murs, nous disputant le terrain pied à pied : le combat ne cessa qu'à la nuit. Le sultan se repentit alors de n'avoir pas accepté la capitulation; mais il n'était plus temps. Le lendemain vendredi, l'assaut recommença; toute l'armée attaqua à-la-fois et en poussant de grands cris; les tambours et les trompettes faisaient un bruit effroyable; les machines jouaient, les mineurs sapaient le rempart; enfin les murs s'écroulèrent, et le fracas fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer. Aussitôt un grand cri s'éleva, et les musulmans se précipitèrent à l'assaut; mais les chrétiens restèrent fermes à leur poste : la poussière et la fumée nous les avaient d'abord fait perdre de vue; lorsque le nuage fut dissipé, nous les vîmes placés derrière la brèche, formant une forêt de piques et de lances impénétrables. Les musulmans furent d'abord épouvantés par ce

spectacle; la vérité est que l'ennemi montrait une constance étonnante. Moi-même j'ai vu deux chrétiens qui, du haut de la brèche, repoussaient les assaillans; l'un ayant été tué, l'autre prit sa place et se battit avec le même sang-froid. Cependant, la ville se trouvant ouverte de toute part, les chrétiens députèrent un des leurs au sultan pour offrir de se rendre. Comme le combat ne discontinuait pas, ils demandèrent qu'on le fît cesser. « Je ne le puis, répondit le sultan; que » les assiégés se renferment dans la citadelle. Quant à la » ville, dans l'état où sont les soldats, il est impossible de la » préserver du pillage. » Le député étant retourné avec cette réponse, les chrétiens abandonnèrent la ville et se retirèrent dans la citadelle; mais nos troupes étaient si animées, que pendant la retraite des chrétiens elles en tuèrent plusieurs. La ville fut aussitôt occupée et mise au pillage.

« Sur ces entrefaites, poursuit toujours Boha-eddin, le sultan reçut d'un de ses lieutenans une lettre, par laquelle on annonçait que le roi, à la nouvelle du danger qui menaçait Jaffa, au lieu d'aller attaquer Béryte, s'était sur-le-champ mis en mer à Acre, avec sa flotte, pour venir secourir les siens. Saladin se montra impatient d'occuper la citadelle; mais l'armée était si fatiguée, qu'on crut devoir renvoyer l'entreprise au lendemain. On était au vendredi; c'est moi qui, le lendemain de grand matin, fus chargé par le sultan de faire évacuer la citadelle. Déjà on commençait à apercevoir dans le lointain la flotte du roi qui s'avançait à pleines voiles; mais la trop grande distance empêchait de connaître le nombre des vaisseaux. Quand je me présentai à la porte de la citadelle, les chrétiens, qui d'abord avaient sonné de la trompette, ne firent aucune résistance et promirent de sortir. Comme nos soldats étaient toujours répandus dans la ville, se livrant à tous les excès du pillage, et qu'il était à craindre que les chrétiens ne fussent insultés en passant, l'émir qui m'accompagnait crut devoir avant tout faire évacuer la ville. Malheureusement les soldats étaient sans chefs et sans discipline, et il fut impossible de leur faire entendre raison. L'émir fut obligé d'employer la force et même les coups; aussi il faisait grand jour lorsque les chrétiens commencèrent à évacuer la citadelle. Les chrétiens sortirent d'abord sans faire aucune résistance, emmenant leurs chevaux, leurs femmes et leurs enfans; il en sortit environ quarante-neuf. Mais enfin ceux qui restaient, s'aperçurent, à mesure

que la flotte approchait, que le nombre des vaisseaux était plus considérable qu'ils n'avaient pensé d'abord. En effet, la flotte se composait de plus de cinquante bâtimens, parmi lesquels était la galère du roi, peinte en rouge avec les voiles de la même couleur. A cette vue, ils ne doutèrent pas que le roi ne mît sur-le-champ pied à terre pour les délivrer, et ils reprirent les armes. Je descendis pour avertir les nôtres de se tenir sur leurs gardes. A peine une heure s'était écoulée, que les assiégés se précipitèrent à cheval du haut de la citadelle, tous à la fois et comme un seul homme, et se répandirent dans la ville. Les nôtres prirent la fuite; tel était leur trouble, que plusieurs furent sur le point d'être étouffés aux portes: une partie d'entre eux, qui s'étaient sauvés dans une église, furent taillés en pièces. Cependant les drapeaux musulmans flottaient toujours sur les remparts. Quand le roi fut arrivé à l'entrée du port, il crut d'abord que tout étoit perdu et il hésita à débarquer. Le bruit des vagues et les cris des soldats empêchaient de s'entendre. Le sultan avait fait battre du tambour et était accouru avec son armée; la ville avait été reprise. Les chrétiens passèrent alors d'une extrême confiance au dernier désespoir; ils furent si effrayés de voir la flotte se tenir au large, qu'ils députèrent à Saladin le patriarche et le châtelain pour lui demander pardon et obtenir les mêmes conditions qu'auparavant. En attendant, le combat continuait; encore un instant, et c'en était fait des assiégés. Tout-à-coup un chrétien, par *dévouement pour la gloire du messie,* se décide à sauter du haut de la citadelle sur un monceau de sable qui était au bas; puis, entrant dans un bateau, il va exposer au roi l'état des assiégés. Aussitôt la flotte s'approche du rivage; le roi met le premier pied à terre, et les nôtres prennent la fuite. Pour moi, je courus auprès du sultan pour lui annoncer ce qui se passait: il était alors avec les députés des chrétiens, près de signer une nouvelle capitulation, et il tenait la plume à la main. La déroute ne tarda pas à devenir générale; toute la ville fut évacuée: le sultan ne se crut pas même en sûreté au lieu où il se trouvait; il fit éloigner ses bagages, et se retira lui-même à quelque distance. Son propre camp fut bientôt occupé par les chrétiens, et le roi resta paisiblement maître de Jaffa.

» Sur ces entrefaites, le roi, qui desirait plus que jamais de s'en retourner dans son royaume, ayant eu occasion de voir quelques mameloucks du sultan avec qui il était familier,

leur dit : « Le sultan est un grand prince ; c'est sans contredit » le plus grand et le plus puissant qui soit aujourd'hui dans » l'islamisme. Pourquoi à mon approche s'est-il retiré? Par » Dieu! je ne venais pas en équipage de guerre, mais seule- » ment avec le rebut de mes gens de mer : je ne suis pas en » état de rien entreprendre. Pourquoi s'éloignait-il? » Ensuite il ajouta : « Par le grand Dieu, le Dieu généreux, je n'aurais » jamais cru que le sultan prît Jaffa en deux mois, encore » moins en quelques jours. » Puis, s'adressant à un des mameloucks en particulier, il le chargea d'aller saluer le sultan de sa part et de lui dire : « Au nom de Dieu, accorde-moi la » paix ; il est temps que cette guerre finisse. Mes états sont en » proie aux discordes civiles. Cette guerre ne peut être utile » ni à vous ni à moi. » Tout cela se passa le samedi au soir, 19 de régeb, le jour même du débarquement du roi. Le sultan, de l'avis de son conseil, fit répondre qu'il ne refusait point d'entrer en pourparlers; que puisque Jaffa était maintenant en ruine, on la laisserait dans cet état, et que, de plus, on raserait Ascalon. Là-dessus le roi écrivit sur-le-champ ces mots à Saladin : « L'usage chez les Francs est qu'un prince » qui donne un pays à un autre, en fasse son homme et son » vassal : je vous demande à ce titre Ascalon et Jaffa; je con- » sens à être avec mes troupes à votre service; je serai à vos » ordres quand vous m'appellerez, et je vous servirai comme » vous savez que je sais le faire. Ne me refusez pas ma de- » mande. » Le sultan répondit : « Puisque vous le prenez sur » ce ton, je vous cède Jaffa, et vous me rendrez Ascalon. » Et comme le roi insistait toujours, et représentait la nécessité où il serait, si on lui refusait sa demande, de rester encore cet été et l'hiver suivant en Palestine, le sultan fit répondre qu'il ne céderait jamais. « Pour ce qui est du départ du roi, » ajouta-t-il, il ne pourra guère s'en aller de sitôt; car il doit » savoir que les villes qu'il occupe, il ne les tient que de la » force, et que, dès qu'il sera parti, je m'en emparerai, ou » peut-être même avant, s'il plaît à Dieu. Au reste, puisqu'il » peut se résoudre à passer ici l'hiver, loin de sa famille et de » ses foyers, et cela à la fleur de son âge, à l'âge des plaisirs, » pourquoi hésiterais-je à passer aussi l'hiver et l'été sous les ar- » mes, moi, qui suis ici dans mes états, avec mes enfans et ma » famille, pouvant, si je veux, me procurer toutes les dou- » ceurs de la vie; de plus, étant au déclin de l'âge, à l'âge où » l'on est insensible aux plaisirs : il y a plus, étant blasé sur

» tout et ayant le monde en aversion? Remarquez d'ailleurs » que je suis en position de renouveler mes troupes, et de » les partager de manière que celles qui servent l'hiver ne » servent pas l'été, ce que le roi n'est pas en état de faire; » et qu'en poursuivant cette guerre, je crois faire une action » agréable à Dieu. Aussi suis-je disposé à tenir bon jusqu'à » ce que Dieu ait décidé entre lui et moi. »

Dès-lors, il fallut se résigner à la guerre. Le sultan, ayant appris que les troupes chrétiennes laissées par le roi dans Acre s'étaient mises en marche pour venir le joindre, résolut d'aller leur couper le chemin; mais à peine arrivé à Césarée, il apprit que les troupes chrétiennes avaient reçu des secours par mer, et que le roi, à la nouvelle du danger qui menaçait les siens, s'était affaibli lui-même pour les soutenir. Aussitôt, changeant de dessein, il résolut de se tourner contre le roi, et de profiter de l'occasion pour l'accabler. Le roi était resté presque seul; et Jaffa, dans l'état de ruine où elle se trouvait, ne pouvait lui être d'aucune défense. Saladin parut donc tout-à-coup à la vue de Jaffa, un jeudi 24 de régeb, cinq jours après le sac de la ville. Le roi n'avait gardé auprès de lui qu'environ dix cavaliers et quelques centaines de fantassins, formant en tout dix tentes; cependant il ne se déconcerta pas, et rangea sa petite troupe sur les bords de la mer. Les musulmans, ayant entouré les chrétiens par trois côtés différens, fondirent sur eux tous à-la-fois et comme un seul homme; mais les chrétiens tinrent bon, *grinçant les dents de la guerre*. Ce courage étonna les nôtres au point qu'ils n'osèrent les attaquer, et se contentèrent de caracoler à l'entour. La vérité est que nos soldats conservaient un vif ressentiment de ce qui s'était passé à Jaffa. Non-seulement, sous le prétexte de la capitulation, on les avait d'abord empêchés de piller; mais ceux qui parvinrent à faire quelque butin s'en virent dépouillés aux portes de la ville; on employa même la force pour les faire sortir. Ils se vengèrent en cette occasion. En vain le sultan indigné parcourut les rangs pour exciter les guerriers; en vain son fils Daher donnait lui-même l'exemple, en se précipitant sur l'ennemi; aucun ne voulut obéir. Il y eut même un émir nommé Genah, frère de Maschtoub, qui dit au sultan : « Que ne vous adressez-vous main» tenant à vos mameloucks, qui frappaient les soldats au sac » de Jaffa, et qui leur enlevaient le butin? » A ces mots, Saladin sentit qu'il se compromettrait inutilement : il fit donc

sonner la retraite, et se retira transporté de colère. J'ai ouï dire, ajoute Boha-eddin, que, dans cette même journée, le roi parcourut tout le front de l'armée musulmane la lance en arrêt, et qu'aucun des nôtres n'osa se mesurer avec lui. »

Ibn-alatir dit de plus que le roi, dans cette même journée, demanda à manger, et que, descendant de cheval, il mangea en présence des deux armées (1).

Pour Saladin, il fut, au rapport de Boha-eddin, profondément affecté de ce qui venait de se passer. Après s'être éloigné de Jaffa, il s'enferma dans sa tente et passa trois jours sans voir personne. Déjà l'alarme était grande dans l'armée; tous s'attendaient à quelque exemple éclatant. A la fin le sultan prit le parti de dissimuler, et fit semblant d'avoir tout oublié; mais il lui resta de cet événement une vive impression, et il se montra désormais moins opposé à la paix.

## § LXVII.

### Saladin et Richard font la paix.

*Suite de l'année 588 [1192 de J. C.]*. Depuis plusieurs années la guerre durait sans interruption, et la lassitude était égale de part et d'autre : le roi d'Angleterre sur-tout était impatient de retourner dans ses états. Suivant Boha-eddin, un député de Saladin étant venu le voir à Jaffa, il lui dit : « Jusques à quand m'abaisserai-je devant le sultan? jusques à » quand sera-t-il sourd à mes prières? Des affaires pressantes » m'appellent dans mon royaume; et cependant l'hiver commence, la saison des tempêtes approche. Si je suis forcé » de rester encore cet hiver, il n'y a plus de motif de faire la » paix. » Peu de temps après, le roi tomba grièvement malade, et son armée s'affaiblit de plus en plus. Le sultan, au contraire, reçut à la même époque les troupes d'Égypte et d'autres secours. Le roi, étant malade, envoyait de temps en temps demander des fruits et de la neige; il aimait sur-tout les

(1) Voyez Boha-eddin, pages 23 et 253 du texte imprimé. Le récit de cet auteur mérite d'être comparé avec celui de la *Chronique anglaise*, tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, pages 360 et suivantes; voyez aussi le récit de Gautier Vinisauf, au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, pages 715 et suivantes.

poires et les pêches : le sultan lui en donnait avec plaisir, et profitait de ce moyen pour se tenir au courant de l'état de l'ennemi. Ce fut ainsi qu'il apprit que le roi n'avait plus avec lui que deux ou trois cents cavaliers; que la ville de Jaffa était comme abandonnée, et que les chrétiens s'étaient retirés dans la citadelle. Aussitôt il forma le dessein de retourner devant Jaffa et de surprendre le roi; mais en route il rencontra un député qui venait le remercier, de la part du roi, des fruits et de la neige qu'il lui avait envoyés. De plus, ce député était chargé de parler à Malek-adel et de l'intéresser en faveur de la paix. La difficulté ne roulait plus que sur Ascalon; car, pour Daroum, dont le sultan exigeait la destruction, le roi avait lui-même pris les devans et l'avait fait raser. Le député dit de la part du roi à Malek-adel : « Si l'on me cède Ascalon, » je m'en irai content. Tout ce que je desire, c'est de sauver » mon honneur chez les Francs. Une fois parti, le sultan » pourra, s'il veut, prendre Ascalon et tout ce qui reste aux » chrétiens. Si le sultan ne veut pas m'abandonner Ascalon, » qu'au moins il m'indemnise des dépenses que j'ai faites pour » en relever les murailles. » A ces mots, le sultan voyant que le roi était sincèrement disposé à la paix, faisant de plus réflexion au découragement de son armée, à l'épuisement général, résolut d'en venir à un accommodement (1). On était alors au vendredi 17 de schaban [fin d'août]. Le roi ayant envoyé le soir même déclarer qu'il se désistait de ses prétentions sur Ascalon, Saladin fit sur-le-champ partir un de ses émirs pour recevoir sa parole; ensuite il assembla son divan, et fit mettre par écrit l'état des domaines de chaque partie contractante. Les chrétiens eurent en partage Jaffa, Césarée, Arsouf, Caïfa, Acre et Tyr; le reste demeura aux musulmans. Quand le traité fut rédigé, le sultan en envoya une copie au roi, priant ce prince de se décider sur-le-champ, vu que, dans le cas où ces conditions ne lui conviendraient pas, il était résolu de recommencer dès le lendemain la guerre. Le roi fit répondre qu'il se soumettait à tout; seule-

(1) Mogir-eddin rapporte que, dans un conseil qui fut tenu à ce sujet, les émirs représentèrent avec force au sultan la longueur de cette guerre et la lassitude universelle : « En faisant une trève, ajoutèrent- » ils, nous aurons le temps de nous remettre; et quand le temps sera » venu, nous combattrons avec plus d'ardeur qu'auparavant. D'ailleurs » Dieu n'a-t-il pas dit : *Si l'on te demande la paix, accorde-la?* »

ment il se plaignit des dépenses qu'il avait faites à Ascalon, et demanda comme une faveur qu'on l'en dédommageât. Le sultan lui accorda la moitié de Lidda et de Ramla. A l'égard d'Ascalon, il fut convenu que cette ville serait rasée, et que les deux parties procéderaient de concert à sa ruine : c'était afin que ni l'une ni l'autre ne tentât de s'y établir. De plus, Saladin fit comprendre dans le traité tous les pays musulmans, et le roi stipula pour Antioche et Tripoli. C'est moi, ajoute Boha-eddin, qui rédigeai le traité (1). La paix fut faite par mer et par terre pour trois ans (2), à partir du mercredi 22 de schaban 588 [commencement de septembre 1192 de J. C.].

Cependant le roi était toujours malade; un député lui ayant apporté la copie du traité, il lui dit : « Vous voyez l'état où je » suis. Pour ce qui est de moi, je consens à tout, et je donne » ma main en signe d'engagement : adressez-vous à mon » neveu le comte Henri et aux autres seigneurs, et qu'ils » prennent eux-mêmes lecture du traité. » Le député alla donc trouver les seigneurs, qui ne firent aucune objection. Ils ne songèrent pas même à demander l'intégrité du territoire de Lidda et de Ramla, que le sultan avait chargé de vive voix le député d'accorder, supposé que les chrétiens en fissent la demande. Toutes les difficultés étant donc aplanies, le député proposa aux seigneurs de jurer sur-le-champ. Ils demandèrent à remettre la chose au lendemain, disant qu'il n'était pas chez eux d'usage de jurer après avoir mangé. Le lendemain matin tous jurèrent; le roi seul s'en dispensa, disant que les rois ne font pas de serment. On se contenta de lui prendre la main, et le sultan se fia à sa parole. Ceux qui jurèrent étaient le comte Henri, qui allait être souverain de toutes les colonies chrétiennes, les hospitaliers, les templiers et les principaux seigneurs. Le même jour, le fils de Basran et le fils de Honfroy se rendirent auprès du sultan pour recevoir sa parole. On leur fit un fort bel accueil, et ils furent logés dans une tente magnifique. Le lendemain ils prirent la main du sultan, et reçurent le serment de Malek-

(1) Il eût été curieux de connaître le texte même du traité; aucun des auteurs qui nous sont parvenus ne nous l'a conservé.

(2) Quelques auteurs disent pour trois ans et trois mois; d'autres pour trois ans et huit mois.

adel son frère, de Malek-daher et Malek-afdal ses fils, de l'émir Maschtoub, prince de Naplouse, des princes de Hamah, Schaizar, en un mot de tous ceux qui possédaient quelque fief (1).

La cérémonie terminée, Saladin fit faire cette proclamation dans son camp: « Or sus, savoir faisons que la paix est » faite avec les Francs de tous les pays : quiconque d'entre » eux voudra venir ici pourra le faire librement; et celui » d'entre vous qui voudra aller chez eux aura la même li» berté. » En même temps, il fit déclarer que le chemin était ouvert à tous les chrétiens qui voudraient visiter Jérusalem.

A l'instant les deux armées se mêlèrent ensemble; on eût dit, suivant l'expression de l'historien des patriarches d'Alexandrie, que les deux peuples avaient toujours été comme frères. Les chefs se firent des présens mutuels; Saladin donna des chevaux, et les chrétiens des cuirasses, *des épées d'Allemagne* (2), des piques et autres objets du même genre.

Cependant les chrétiens s'empressèrent de faire le pélerinage de Jérusalem. Boha-eddin rapporte que le sultan fit ouvrir les portes à tout le monde et protégea les pélerins sur toute la route. Il se trouvait alors lui-même à Jérusalem, et il était fort aise que les chrétiens satisfissent une fois pour toutes leur dévotion, afin qu'ils ne fussent plus tentés de revenir. Aussi se présentèrent-ils par bandes; on en voyait de toutes conditions. Le sultan les comblait de politesses, leur

(1) Il est remarquable que, dans le traité, il ne fut rien dit des prisonniers; chacun garda les siens, et on laissa les prisonniers se racheter eux-mêmes. Boha-eddin parle de l'émir Caracousch, ancien gouverneur d'Acre, lequel, après la conclusion de la paix, se racheta moyennant quatre-vingt mille pièces d'or. Plus tard, Abou-yali, cité par le compilateur des *Deux Jardins*, rapporte qu'immédiatement après la mort de Saladin, son fils Afdal envoya plusieurs chrétiens en présent au calife de Bagdad, entre autres des femmes d'un rang illustre, telles que la fille de Basran, seigneur de Ramla, la fille du seigneur de Giblé, &c. Ces diverses personnes n'avaient donc pas été rachetées. On verra ci-dessous, à l'an 618 de l'hégire, qu'encore à cette époque il restait au pouvoir des musulmans plusieurs chrétiens pris sous Saladin.

(2) سيف الالماني. Les épées d'Allemagne étaient grèles, menues et longues, par opposition à celles de France, qui étaient courtes. Voyez les notes de du Cange sur la *Vie de S. Louis*, par Joinville, p. 73.



faisait servir à manger, et conversait familièrement avec eux. A la fin, le roi eut des inquiétudes, et il fit prier le sultan de mettre des bornes à ces pélerinages. Il demandait qu'on ne laissât entrer dans la ville sainte que ceux qui se présenteraient avec une autorisation de sa main. Saladin, si l'on en croit l'historien des patriarches d'Alexandrie, interpréta fort mal cette demande; il consulta les émirs, et tous pensèrent que le roi avait envie de revenir, et qu'il ne cherchait à réprimer les pélerinages, qu'afin de décider plus facilement ses soldats à l'accompagner dans une nouvelle croisade (1).

Saladin se contenta donc de répondre qu'il ne tenait qu'au roi, s'il le jugeait à propos, de retenir le zèle des chrétiens; que, pour lui, il lui paraissait peu séant de fermer la porte à des gens qui venaient de si loin. Dès ce moment, le roi ne fit plus de difficulté. Au reste, les pélerins entraient sans armes. La seule faveur qu'ils obtinrent, ce fut de pouvoir visiter les lieux saints sans être soumis à aucune redevance.

Vers le même temps, Saladin fit partir quelques centaines d'ouvriers et de maçons pour démolir Ascalon. Le roi en envoya d'autres de son côté. La garnison chrétienne avait d'abord refusé d'évacuer la ville; mais le roi la força d'obéir.

Le roi était toujours malade; et Saladin, le roi étant dans le voisinage, ne voulait pas quitter Jérusalem. Il ne fut tout-à-fait tranquille que lorsqu'il sut le roi embarqué. Il avait eu, sur ces entrefaites, l'idée de faire le pélerinage de la Mecque; mais ses émirs lui firent voir le danger auquel il s'exposait en s'éloignant, et il renonça à son dessein.

Enfin le roi partit, et les colonies chrétiennes n'eurent plus pour défense que son neveu, le comte Henri. Ibn-alatir représente le comte comme un homme *peu méchant,* d'un esprit doux et bienveillant pour les musulmans. Un jour le comte écrivit au sultan pour lui demander son amitié avec une pelisse, disant: « Vous savez que la robe et le turban » ne sont pas en déshonneur parmi nous; je ferai usage de » l'un et de l'autre, par égard pour vous. » Le sultan lui envoya ce qu'il demandait.

---

(1) Le fait est que, dans l'opinion des musulmans, Richard ne faisait la paix que pour se donner le temps de rassembler de nouvelles forces et de revenir en Palestine. Voyez le récit de Gautier Vinisauf, au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades,* p. 722 et 723.

Il était évident que l'islamisme n'avait plus rien à craindre. Aussi Saladin s'empressa de licencier son armée. Les troupes de la Mésopotamie, de l'Égypte, &c., reprirent le chemin de leur pays, et de part et d'autre on mit bas les armes.

Ainsi se termina cette guerre mémorable, où l'on vit aux prises l'Europe, l'Asie et l'Afrique. L'avantage resta aux musulmans, puisque, à quelques villes près, ils gardèrent toutes leurs conquêtes, particulièrement Jérusalem, objet de cette grande croisade. On ne peut songer sans frémir au nombre d'hommes qui périrent dans cette querelle. Boha-eddin rapporte que, dans le cours des négociations qui eurent lieu pour la paix, il demanda à Balian, fils de Basran, à quel nombre il estimait les chrétiens qui avaient été victimes de cette lutte? Balian répondit : « A partir du commencement du » siége d'Acre, il est venu d'Occident cinq ou six cent mille » hommes, et une très-petite partie seulement a revu ses » foyers; cent mille environ ont été tués; le reste est mort » de maladie ou a été englouti dans la mer. » Voilà ce que dit Boha-eddin des chrétiens. On pense bien que les musulmans durent aussi essuyer de grandes pertes; mais ce fut dans une moindre proportion, vu qu'ils n'avaient pas de mer à passer, et qu'ils combattaient sur leur propre territoire Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, fait monter le nombre des musulmans qui périrent au seul siége d'Acre, soit dans la ville, soit dans les environs, à cent quatre-vingt mille. Quand même ce nombre serait exagéré, ce qui est assez probable, cette exagération donnera l'idée de tous les soldats qui avaient dû mourir pendant le cours de la guerre, dans les marches et sur les champs de bataille.

Le fait est que les deux nations furent également satisfaites de la paix. « Le jour où elle fut conclue, dit Boha-eddin, fut comme un jour de fête. De part et d'autre on se livra aux transports de la plus vive alégresse; la joie fut si grande que Dieu seul put en mesurer l'étendue. Cependant, ajoute-t-il, le sultan ne se décida à un accommodement qu'avec une extrême répugnance. Un jour il me dit: « En vérité, j'ai » peine à me résoudre à un accommodement quelconque. Je » ne sais ce que Dieu veut faire de moi. Il serait possible que » par la suite l'ennemi reprît de nouvelles forces, et qu'avec » les places qu'il a entre les mains, il recouvrât toutes celles » qu'il a perdues. » Telle était sa manière de voir, poursuit Boha-eddin, et il avait raison. S'il agit autrement, ce fut à

cause de la mauvaise volonté de ses troupes; mais Dieu savait mieux que lui ce qui arriverait. Comme il mourut peu de temps après, cette paix fut une circonstance fort heureuse; autrement l'islamisme courait un extrême danger. Ainsi, par le fait, cette paix fut pour nous un grand bonheur et un bienfait signalé de Dieu (1). »

## § LXVIII.

### Mort de Saladin. — Son portrait.

*An 589 [1193 de J. C.]*. Après le départ du roi d'Angleterre, Saladin, n'ayant plus rien à craindre des chrétiens, résolut d'aller passer quelque temps à Damas. Il avait toujours aimé le séjour de cette ville, et il espérait y rétablir sa santé; car déjà il se ressentait des suites d'une guerre si pénible, et desirait prendre quelque repos. Son dessein était, après s'être arrêté quelque temps à Damas, d'aller en Égypte, qu'il n'avait plus revue depuis dix ans. Il partit de Jérusalem, et visita en route Naplouse, Tibériade et les autres places qu'il avait conquises. Arrivé à Béryte, Boémond, prince d'Antioche, vint lui faire sa cour. Ce qui toucha le plus le sultan, c'est que Boémond se présenta de lui-même, sans défiance, sans escorte, sans avoir demandé un sauf-conduit. Pour lui témoigner sa satisfaction, le sultan lui fit un très-bel accueil, et lui céda quelques campagnes voisines de sa principauté; il fit aussi des présens à tous les seigneurs qui étaient venus avec lui. Enfin il arriva à Damas au bruit des acclamations générales. Les habitans firent éclater en le voyant beaucoup de joie, et les poëtes composèrent à cette occasion plusieurs pièces de vers. Saladin s'occupa aussitôt du bien-être des

(1) Il est si vrai que Saladin s'opposa tant qu'il put à la paix, qu'après l'avoir conclue il crut devoir écrire une lettre d'excuse au calife de Bagdad; cette lettre nous a été conservée par le compilateur des *Deux Jardins*. Le sultan s'y plaignait du découragement de ses émirs, et ajoutait qu'au reste le point important était de faire partir le roi d'Angleterre; que jamais l'Occident ne pourrait envoyer en Palestine d'armée aussi formidable que la première, et que, le terme du traité expiré, on prendrait sans peine aux chrétiens les villes qui leur restaient encore.

habitans, et réforma divers abus. C'est ce qu'exprime Boha-eddin en disant que « les ailes de sa justice se déployèrent, » et que les nuages de sa libéralité répandirent une pluie » bienfaisante. »

Sur ces entrefaites, Saladin sortit avec son frère Malek-adel pour se livrer au plaisir de la chasse. Son absence fut de quinze jours : sa santé paraissait rétablie, et déjà il commençait à se croire hors de danger, lorsque tout-à-coup il tomba malade et mourut. Boha-eddin, témoin oculaire, est entré à cet égard dans des détails très-minutieux. Comme ces détails sont hors de notre sujet, nous nous contenterons de présenter l'analyse qu'en a donnée Aboulféda.

« Le vendredi, 15 de safar [21 février], jour où les pèlerins musulmans arrivaient de la Mecque, Saladin étant allé, ainsi que tout le peuple, à leur rencontre, fut surpris par le froid. A son retour au château, il se sentit une lassitude extraordinaire; il fut attaqué d'une fièvre bilieuse, et dès-lors la maladie prit un caractère grave; le quatrième jour on le saigna; le neuvième il fut saisi d'un tremblement général, accompagné du délire; le douzième, comme il était à l'extrémité, on appela un imam de mosquée pour l'assister à ses derniers momens; on lui lut les prières d'usage et il fit sa confession de foi (1); enfin il expira le lendemain matin, mercredi 27 de safar [5 mars]. Il fut lavé par un katib ou prédicateur de mosquée. Ce même jour, on procéda à la levée du corps, et il fut enterré, après les prières d'usage, dans le lieu même où il était mort. Les étoffes qui servirent à sa sépulture provenaient d'un argent légitimement acquis (2). Son fils aîné, Malek-afdal, donna audience et reçut les complimens de condoléance; ensuite il fit construire un torbé ou mausolée, près de la grande mosquée, sur l'emplacement d'une maison qui avait appartenu à un homme de bien; et trois ans après,

(1) Quelques auteurs chrétiens racontent que Saladin, voulant, avant de mourir, donner une idée du néant des grandeurs humaines, ordonna à un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en criant à haute voix : « Voilà ce que Saladin, vainqueur » de l'Orient, emporte de ses conquêtes. » Les chroniques arabes n'ont rien dit de semblable; le fait peut cependant être vrai. On rapporte quelque chose d'analogue du calife Moavia. Voyez les *Annales* d'Aboulféda, t. I, p. 377.

(2) Voyez ci-devant, p. 154, note.

il y fit transporter le corps de son père, marchant lui-même à pied, à la tête du convoi. Le convoi sortit par la porte du château et s'achemina vers la grande mosquée. On plaça le corps devant la chaire ; les prières finies, le corps fut mis en terre. Sitt-alscham, sœur de Saladin, distribua dans cette occasion d'abondantes aumônes aux pauvres (1). »

Boha-eddin, qui, au moment de la mort de Saladin, était dans la ville, rapporte que l'affliction fut générale. « Ce jour, dit-il, fut le plus terrible qui ait éclairé l'islamisme. Le château de Damas, la ville, l'univers entier, furent frappés d'une tristesse dont Dieu seul eût pu se faire l'idée. Moi et beaucoup d'autres nous eussions volontiers donné notre vie pour sauver celle du sultan. Tous les cœurs étaient dans la douleur ; tous les yeux se mouillaient de larmes ; et la désolation fut si universelle, qu'il ne vint en pensée à personne de piller la ville. » Il ajoute qu'à la première nouvelle de la maladie du sultan, les marchés et les lieux publics avaient été évacués, et que chacun s'était hâté de mettre ses richesses et ses biens à l'abri. C'est qu'en Orient rien n'est stable ; tout dépend du caractère du souverain ; et si le souverain manque, tout manque avec lui (2).

La vie et la personne de Saladin ont exercé la plume d'un grand nombre d'écrivains. Boha-eddin, parmi les auteurs arabes, est un de ceux qui en ont parlé le plus au long (3).

---

(1) Ibn-khalecan, écrivain qui florissait soixante ans après, raconte que, dans un de ses voyages à Damas, il visita la chapelle où étaient déposés les restes de Saladin. En ce lieu étaient établis des hommes qui lisaient l'Alcoran, et d'autres personnes chargées d'y faire le service ; il y lut l'Alcoran à l'intention de Saladin, et implora pour lui la miséricorde divine. Il ajoute qu'il se fit montrer les habits que le prince avait portés, entre autres une camisole jaune avec le bout des manches noir, et qu'il *eut le bonheur* de les toucher. Voyez la *Relation* d'Abd-allatif, traduite par M. Silvestre de Sacy, p. 440.

(2) Sur les regrets que laissa la mort de Saladin, voyez la *Relation* d'Abd-allatif, p. 468.

(3) Boha-eddin est partial et ne laisse voir qu'un côté des choses ; à l'en croire, Saladin eût été un homme entièrement voué aux plus minutieuses pratiques de dévotion, et ne soutenant la guerre que pour l'honneur de sa religion ou sa défense personnelle. Marin est celui d'entre les chrétiens qui a le mieux traité le même sujet ; cependant il n'a pas eu à sa disposition les matériaux nécessaires, et a trop flatté son héros. Il existe à la Bibliothèque du Roi deux vies manus-

On aura, par ce qui précède, une idée du récit des écrivains musulmans. Maintenant nous citerons quelques nouveaux traits qui acheveront de faire connaître Saladin.

Saladin était né à Tekrit, sur le Tigre, et mourut à l'âge de cinquante-sept ans lunaires, après avoir régné vingt-quatre ans sur l'Égypte et dix-neuf sur la Syrie. Les auteurs arabes le représentent comme un prince très-libéral, qui se dépouillait même du nécessaire. Boha-eddin assure qu'à la fin son intendant crut devoir, à son insu, mettre de l'argent en réserve pour les cas imprévus. Aussi, quand il mourut, on ne trouva dans son trésor qu'une pièce d'or et quarante-sept pièces d'argent (1). « Voilà, ajoute Boha-eddin, tout ce qui lui restait des revenus de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie et d'une partie de la Mésopotamie. Dans un tel prince, c'était nécessairement le signe d'un excès de libéralité, puisqu'il ne laissait d'ailleurs aucun bien ni rien en propre. »

C'est sur-tout lorsque Saladin s'emparait d'une nouvelle province, que, pour gagner la multitude, il prodiguait les largesses. Quand il entra dans Damas après la mort de Noureddin, il ne prit rien pour lui des trésors de ce prince, et distribua le tout aux émirs. Aboulfarage rapporte, dans sa Chronique syriaque, un trait qui montre parfaitement la différence de caractère de Saladin et de Noureddin. Saladin, dit-il, chargea l'émir Ibn-mocaddam, l'un de ceux qui l'avaient aidé à prendre Damas, de partager aux émirs et aux principaux de la ville les trésors amoncelés par Noureddin : l'émir avança la main, et commença par se servir lui-même; mais il n'osa remplir la capacité de sa main. Saladin, étonné, lui en ayant demandé la raison, il répondit en riant, qu'anciennement, dans une distribution de raisins

---

crites de Saladin, l'une par l'abbé Renaudot, l'autre par Galland, traducteur des *Mille et une Nuits*. L'une et l'autre sont des ébauches. Jusqu'ici on ne pouvait se faire une juste idée du caractère et de la politique de Saladin, faute de connaître les pièces qui l'ont le mieux dépeint, et qui paraissent ici pour la première fois. Nous avions déjà donné une analyse de ces pièces dans une *Notice sur la Vie de Saladin,* qui a été publiée en 1824. On trouvera dans cette *Notice* beaucoup de particularités que nous avons omises ici, parce qu'elles sortaient de notre sujet.

(1) Cette somme eût à peine fait cinquante francs de notre monnaie actuelle.

secs, Noureddin l'ayant vu puiser par grandes poignées, lui avait fait observer que de cette manière il n'en resterait pas pour tout le monde. Alors Saladin répliqua que l'avarice était faite pour les marchands et non pour les rois; qu'il ne tenait qu'à l'émir de remplir sa main, et que, si une main ne suffisait pas, il pouvait les y mettre toutes deux.

Saladin, dit Aboulféda, avait les mœurs douces; il supportait facilement la contradiction, et montrait de l'indulgence pour ceux qui le servaient. Si quelque propos le blessait, il n'en laissait rien paraître. Un jour qu'étant assis, un de ses mameloucks avait jeté violemment sa bottine à la tête de son camarade et que la bottine vint tomber à côté du sultan, le prince détourna la tête comme pour ne pas s'en apercevoir. Sa conversation était réservée; son exemple inspirait la même retenue aux autres, et personne en sa présence n'aurait osé déchirer l'honneur du prochain (1).

Boha-eddin cite ce nouveau trait de la patience de Saladin. Le sultan, dans sa dernière maladie, ayant demandé de l'eau tiède, on lui présenta de l'eau bouillante; il en demanda d'autre, et l'on en apporta de glacée. Alors Saladin, sans sortir de son état accoutumé, ne dit que ces mots : « Dieu soit » loué! ne pourrai-je donc pas avoir de l'eau telle que je la » demande? » Boha-eddin, qui avec le cadi Fadel fut témoin de ce fait, ajoute qu'ils ne purent s'empêcher de remarquer, les larmes aux yeux, qu'un homme ordinaire, dans un cas semblable, aurait jeté l'eau à la tête du maladroit serviteur.

Boha-eddin, parlant ensuite de la civilité du sultan, dit qu'il était fort poli, d'un visage prévenant et qu'il recevait très-bien ses hôtes. Il ne les aurait pas laissés partir sans les avoir reçus à sa table; il accueillait également les ambassadeurs chrétiens et musulmans. Boha-eddin ajoute que le sultan se plaisait beaucoup à l'entretien des supérieurs de couvent, des docteurs de la loi, des gens de mérite. « Sa volonté, poursuit-il, était que nous traitassions bien ces sortes de personnes. Quand il s'en présentait une, le sultan la recevait avec bonté, la comblait de politesses, ne voulant pas qu'elle partît avant d'avoir reçu des marques de sa munificence. Il était d'une bonne société, d'un caractère agréable et même jovial. Il connaissait l'histoire des Arabes,

(1) Voyez sur ce même sujet la *Relation* d'Abd-allatif, p. 467.

leurs aventures, leurs généalogies et celles de leurs chevaux. Il était instruit de tout ce que la terre offre de rare et de curieux; aussi trouvait-on beaucoup à gagner à sa conversation. Quand un de nous était malade, il s'informait de son état, de la manière dont on le traitait, de ce qu'il mangeait et buvait, et de ses affaires particulières. Il ne pouvait voir un orphelin sans s'attendrir; si l'orphelin avait encore quelqu'un de ses parens, il lui confiait cet enfant, pourvoyant lui-même à son entretien et faisant veiller à son éducation. Quand il voyait une personne avancée en âge, il pleurait d'attendrissement et lui faisait quelque libéralité. Telle fut sa manière d'agir jusqu'à ce que Dieu l'appelât dans le sein de sa miséricorde. »

Saladin n'était pas insensible aux affections domestiques : il aimait à vivre au sein de sa famille avec ses enfans, et prenait part à leurs jeux. Boha-eddin cite le trait suivant. « Après la conclusion de la paix, peu de temps avant sa mort, Saladin fit venir auprès de lui à Damas sa famille et les plus jeunes de ses fils. Il y en avait un qui se nommait *Émir,* et qu'il chérissait plus que les autres; son plaisir était de jouer avec lui. Des ambassadeurs chrétiens, s'étant présentés pour avoir audience, le trouvèrent dans cette occupation. A leur aspect, cet enfant, étonné de voir des hommes avec la barbe rasée, les cheveux courts et vêtus d'une manière étrange, eut peur et se mit à pleurer. Le sultan fit aussitôt des excuses aux députés, et remit l'audience à un autre jour (1). »

Aboulféda reprend ainsi : « Jamais Saladin ne différa un moment de s'acquitter de la prière; jamais il ne s'en acquitta qu'en compagnie (2). Quand il formait une entreprise, il s'en remettait à la providence, sans voir dans un jour plus de vertu que dans un autre (3). »

---

(1) On raconte un trait presque semblable de notre grand Henri IV, quand il fut surpris par un ambassadeur espagnol, jouant avec le jeune Louis XIII.

(2) Les musulmans croient que la prière faite en commun a plus de prix auprès de Dieu. Voyez le *Tableau de l'empire ottoman,* par Mour. d'Ohsson, t. II, p. 117.

(3) Les musulmans, comme certains chrétiens, ont leurs jours heureux et malheureux. Le jour malheureux est le mercredi. Voyez les *Voyages de Chardin,* t. IX, p. 89.

On a cependant remarqué ci-dessus plus d'un exemple où lui et ses émirs réservaient les grands desseins pour les jours de vendredi, à l'heure de la prière publique, dans le moment où toutes les bouches musulmanes étaient occupées à louer le Seigneur; le prince croyait par-là attirer les bénédictions du ciel sur ses armes.

Saladin était sincèrement attaché à sa religion, et il éleva ses enfans dans les mêmes principes. Boha-eddin nous a conservé le discours que le sultan tint, peu de temps avant sa mort, à son fils Daher, en le renvoyant dans son gouvernement d'Alep : « O mon fils! lui dit-il, je te recom» mande la crainte de Dieu, source de tout bien; fais ce que » Dieu commande, et tu y trouveras ton salut. Aie toujours » le sang en horreur; prends garde de le répandre et de t'en » souiller; car le sang ne dort jamais. Veille au bien-être » des sujets et informe-toi de leur situation; tu es pour eux » mon ministre comme tu l'es de Dieu. Aie soin de con» tenter les émirs, les grands de l'état et les gens en dignité. » C'est par mes bonnes manières que je suis parvenu à ce » degré de puissance. Ne garde de rancune contre qui que » ce soit; car nous sommes tous mortels. Sois attentif à tes » devoirs envers les autres; c'est en leur donnant satisfaction » que tu obtiendras ton pardon de Dieu, au lieu que, dans tes » rapports avec Dieu, un repentir peut guérir tout; car le » Seigneur est bon et miséricordieux. »

Suivant le même Boha-eddin, « Saladin s'acquittait du jeûne toutes les fois que sa santé le lui permettait. Comme, pendant la dernière guerre, les fatigues et les veilles continuelles ne lui avaient pas permis de le faire exactement, il profita de l'instant de repos qu'il eut après la conclusion de la paix, pour se remettre au courant; son médecin lui faisant des représentations à ce sujet, il répondit : « On ne sait pas ce » qui peut arriver; le plus sûr est de se mettre en règle. » Il aimait beaucoup la lecture de l'Alcoran, et il faisait lire ce livre à ses serviteurs et à tous ceux qui l'approchaient. Ayant vu un jour un petit enfant qui lisait l'Alcoran à son père, il en fut touché jusqu'aux larmes, et donna au père et au fils de l'argent et des terres. Il était plein de respect pour les dogmes de l'islamisme, croyant fermement que les hommes ressusciteront en corps et en ame, et seront jugés selon leurs œuvres, c'est-à-dire que les bons iront en paradis et les méchans en enfer. Il admettait indistinctement tout ce que la re-

ligion enseigne, abhorrant les philosophes (1) et les hérétiques. Comme, à Alep, il y avait un jeune homme appelé Sahraverdi, qui se moquait de la religion, il le fit enfermer, puis mettre à mort (2). Boha-eddin dit tenir de l'imam Abou-Giafar, qui assista Saladin à ses derniers momens, et qui lui lut l'Alcoran, que lorsque l'imam en fut à ces mots : « Oui, » c'est le Dieu qui n'a pas de pareil, qui connaît ce qui est » caché, comme ce qui est au grand jour ; » le sultan, qui depuis trois jours était sans connaissance, revint aussitôt à lui et s'écria, *C'est vrai, c'est vrai;* après quoi il expira. » On voit avec combien peu de raison quelques auteurs chrétiens du temps ont dit que Saladin, en mourant, parut douter des croyances de toute sa vie, et regarder toutes les religions comme également bonnes.

Suivant Boha-eddin, « Saladin aimait beaucoup la justice; non-seulement il était exact à la faire rendre, mais il la rendait lui-même, quand ses affaires le lui permettaient. Il siégeait deux fois la semaine, le lundi et le jeudi, assisté de cadis et de gens de loi. Grands et petits, tout le monde trouvait la porte ouverte. Il faisait de même en voyage comme dans sa capitale, recevant toutes les requêtes qu'on lui présentait, et ne repoussant aucune demande. Quand une affaire exigeait une plus longue attention, il l'examinait à loisir, soit dans le jour, soit dans la nuit, et prononçait selon que Dieu l'inspirait. Jamais on n'invoqua en vain sa justice : il était le même pour les princes de sa famille et pour tous ses sujets; il ne faisait acception de personne. Un marchand arménien l'ayant cité injustement, non-seulement il consentit à venir plaider sa cause; mais, après le jugement, il donna au marchand une somme d'argent pour le récompenser de la bonne opinion qu'il avait eue de lui et de ses

(1) Sur le sens du mot *philosophe,* voyez ci-dessus, page 164.

(2) Voici ce qu'on lit dans le code de l'empire ottoman : « 1° Quiconque profère des blasphèmes contre Dieu, contre ses attributs, » contre son prophète, contre le livre céleste (l'Alcoran); quiconque » nie la mission divine de Moïse ou celle de Jésus-Christ, sera mis à » mort sans rémission ni délai ; 2° quiconque attaque la sainteté de la » religion, les principes de la vraie doctrine, l'obligation attachée » aux pratiques du culte public, et les traite avec mépris ou dérision, » est également digne de mort » Voyez le *Tableau de l'empire ottoman,* par Mouradgea d'Ohsson, tome VI, pag. 244 et suiv.

juges (1). Sa réputation était si bien établie à cet égard, qu'il était, à toutes les heures du jour, importuné de requêtes et de sollicitations. Un jour qu'après avoir été long-temps occupé d'affaires publiques, il s'était écarté de la foule pour prendre du repos, un de ses mameloucks vint lui demander audience; Saladin le pria de revenir le lendemain. « Mon affaire, reprit » le mamelouck, ne souffre point de délai; » et il lui jeta son mémoire presque sur la figure. Le sultan, sans s'émouvoir, ramassa le papier, et, trouvant la demande juste, donna satisfaction au mamelouck. Une autre fois, tandis qu'il délibérait avec ses généraux, une femme lui présenta un placet; il lui fit dire d'attendre. « Et pourquoi, s'écria cette femme, êtes- » vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge? — » Elle a raison, répondit le sultan. » Il quitta aussitôt l'assemblée, s'approcha de cette femme, et lui accorda ce qu'elle demandait.

On ne finirait pas si l'on voulait rapporter tout ce que les auteurs arabes, particulièrement Boha-eddin, racontent de la justice de Saladin et de sa piété. Boha-eddin s'est sur-tout attaché à faire ressortir ces vertus de son héros; il a même évité à dessein de parler des vices qui les ternirent. Autant il est minutieux à relever tout ce qu'il croit favorable à la réputation de Saladin, autant il est attentif à supprimer tout ce qui y est contraire. On se ferait une idée bien incomplète du caractère et de la politique de Saladin, si l'on n'avait que le témoignage de cet auteur. Quand l'ambition conduisait le sultan, il n'était plus retenu par aucun lien de justice et de modération : on en a vu plusieurs traits; en voici un autre qui est d'autant plus frappant, qu'il précéda de très-peu sa mort, et qu'il n'était justifié par aucun prétexte plausible; nous l'empruntons d'Ibn-alatir. « Après la conclusion de la paix, lorsque le roi d'Angleterre se fut embarqué pour ses états, et que les musulmans pouvaient enfin se livrer au repos, Saladin appela auprès de lui à Damas son frère Malek-adel et son fils Malek-afdal, et leur dit : « Nous voilà désormais délivrés » des Francs; plus de crainte à concevoir de ce côté. Où » tourner maintenant nos efforts? » Malek-adel proposa d'aller subjuguer Khelath dans la grande Arménie, dont la

(1) On a lu un trait semblable au sujet de Noureddin. Voyez ci-devant, p. 157.

possession lui était depuis long-temps promise, si l'on en faisait la conquête. Malek-afdal, au contraire, fut d'avis d'envahir les provinces de l'Asie mineure, alors au pouvoir des enfans de Kilig-arslan, ancien sultan d'Icone. « Ce pays, dit-il, est » plus considérable que Khelath, plus peuplé, plus riche, » d'une conquête plus facile : c'est d'ailleurs la route que » prennent les chrétiens d'Occident, quand ils viennent par » terre; une fois maîtres de ce pays, nous leur fermerons le » passage. — Petits esprits, vues étroites! interrompit Sala- » din. Je me charge à moi seul de conquérir toute l'Asie mi- » neure. Toi, mon frère, tu prendras un de mes enfans avec » toi, ainsi qu'une partie de l'armée, et vous irez subjuger » Khelath. Quand j'aurai fini, j'irai vous trouver; de là nous » entrerons dans l'Aderbaigian, au-delà du Tigre, et nous » démembrerons l'ancien empire des sultans de Perse. » On ne peut prévoir ce qu'aurait tenté Saladin. Déjà les préparatifs étaient faits, le rendez-vous était donné, lorsque ce prince mourut (1). L'ambition effrénée et la confiance extrême de Saladin ne peuvent s'expliquer que par l'idée qu'il s'était faite de son ascendant sur l'esprit des musulmans. Ses exploits contre les chrétiens l'avaient fait regarder comme le défenseur de l'islamisme. Dans les dernières guerres, il avait vu accourir sous ses drapeaux une foule de volontaires des contrées les plus éloignées; il en était venu de l'Asie mineure (2) et du fond de la Perse. Saladin crut n'avoir besoin que de se montrer, pour que tous les peuples se soumissent à lui. Le fait est que l'Asie mineure était alors divisée entre une foule de petits princes en guerre les uns avec les autres, et l'empire des anciens sultans de Perse presque anéanti par les guerres civiles.

Dans tout le cours de son règne, Saladin ne rencontra de

(1) Une chose singulière, c'est que Boha-eddin, après avoir dit que Saladin avait renoncé à tout esprit d'ambition et qu'il ne songeait qu'au repos, ajoute, à la page 270 du texte imprimé, qu'à son arrivée à Damas le prince changea d'idée et *médita quelque nouveau dessein.* Il ne s'explique pas davantage.

(2) Voyez entre autres à la page 211 du texte de Boha-eddin. C'est par erreur que le traducteur a cru qu'il s'agissait, en cet endroit, des Grecs; jamais les Grecs ne servirent dans les armées de Saladin; l'alliance de l'empereur Isaac l'Ange avec le sultan ne s'étendait pas jusque là.

véritable opposition que de la part des chrétiens, et sur-tout des chrétiens d'Occident. Aussi avait-il fini par ne plus voir d'autres ennemis que les Francs; il les traitait d'*ennemis de Dieu*, et il appelait la guerre qu'il leur faisait *la guerre sacrée*. Suivant Boha-eddin, son plaisir était de parler de cette guerre. Il aurait volontiers quitté famille, enfans, maison, pour s'y livrer tout entier. « Le moyen le plus sûr de lui plaire, poursuit Boha-eddin, était de parler comme lui. C'est cette considération qui m'engagea à lui faire hommage d'un petit livre où je traitais des devoirs de la guerre sacrée; j'y avais recueilli tous les versets de l'Alcoran qui se rapportent au même objet, et toutes les traditions en paroles sorties de la bouche de Mahomet qui y font allusion. Le sultan lisait souvent ce traité et le laissa en mourant à son fils aîné. »

« Voici un trait, continue Boha-eddin, où je fus moi-même intéressé, et qui donne une haute idée du zèle religieux de Saladin. Vers la fin de l'année 584, après la prise de Caucab, lorsque Saladin eut licencié son armée, il voulut visiter Ascalon et les places maritimes, pour les mettre en état de défense. Je l'accompagnai dans ce voyage : nous étions alors en hiver; la mer était courroucée, et, ainsi qu'il est dit dans l'Alcoran, *les vagues s'élevaient comme des montagnes*. C'était la première fois que je voyais la mer; cette vue me fit la plus grande impression : je me disais en moi-même que, m'offrît-on le monde entier, je ne pourrais jamais consentir à faire seulement un mille sur cet élément; et j'étais tenté de traiter de fous ceux qui, pour une misérable pièce d'or ou d'argent, s'embarquent sans crainte; en un mot, je me rangeais de l'avis de ceux qui pensent que, par celà même qu'un homme se confie à la mer, il doit être réputé insensé, et que son témoignage n'est plus recevable en justice (1). Tout-à-coup, pendant que j'étais plongé dans ces pensées, le sultan se tournant vers moi, me dit : « Je vais te faire part de ce que j'ai dans mon » ame. Lorsque Dieu m'aura remis entre les mains le reste » des villes chrétiennes, je partagerai mes états à mes enfans; » je leur laisserai mes dernières instructions; et leur disant » adieu, je m'embarquerai sur cette mer pour aller subjuguer » les îles et les pays d'Occident : je ne veux mettre bas les

(1) Il sera question de cette opinion ci-dessous dans une conversation d'un émir égyptien avec S. Louis.

» armes que lorsqu'il ne restera plus un seul infidèle sur la » terre; à moins que d'ici là je ne sois arrêté par la mort. » Ces paroles m'étonnèrent tellement, qu'oubliant aussitôt les idées qui m'occupaient, je dis au sultan : « En vérité, il n'y a » pas sur la terre de courage, de force d'ame et de zèle pour » la religion divine, semblables à ceux du sultan. Pour le » courage, la preuve en est qu'il n'est nullement arrêté par » l'aspect de cette mer furieuse; à l'égard du zèle de la reli- » gion, le sultan, non content de chasser les ennemis de Dieu » d'une certaine partie de la terre, telle que la Palestine, » voudrait en purger la terre entière. » Ensuite, retraçant l'effroi que m'avait d'abord causé la vue de la mer, j'ajoutai : « Le projet du sultan est on ne peut plus beau; il ferait » mieux cependant de se contenter d'envoyer ses armées, » et de rester ici, de peur de mettre sa vie en danger; car » il est le rempart de l'islamisme et son unique ressource. » Là-dessus le sultan reprit : « Mais je t'en fais juge; quelle est » la mort la plus glorieuse? » Je répondis que c'était sans contredit celle où l'on succombe pour la cause de Dieu. Alors il répliqua : « J'ai donc raison de desirer ce genre de mort. » Or remarquez, ajoute Boha-eddin, combien cette volonté était ferme, combien cette ame était pure. O mon Dieu, tu sais quel était son zèle pour la défense de ta religion; tu sais avec quelle ardeur il se serait sacrifié pour ta cause! C'était dans l'espoir de jouir de ta miséricorde; fais-lui donc miséricorde. »

Ainsi Saladin n'aurait aspiré à rien moins qu'à subjuguer la France, l'Italie et tous les pays soumis à la religion chrétienne. Et qu'on ne croie pas que les paroles rapportées par Boha-eddin fussent une vaine menace; on retrouve le même esprit dans la réponse de Saladin à une lettre de l'empereur Frédéric Barberousse (1). Telle était d'ailleurs la manière de voir de tous ceux qui approchaient Saladin et qui avaient sa confiance. Toutes les fois que Boha-eddin vient à parler de quelque ville ou province chrétienne, il ajoute immédiatement ces paroles : *Dieu fasse que nous en soyons bientôt les maîtres* (2)! Il ne fait pas même d'exception pour Constanti-

(1) Voyez au tome Ier de la *Bibliothèque des Croisades*, IIe partie, pag. 665.

(2) يسر الله فتحها. Voyez entre autres à la page 129 de Boha-eddin.

nople, dont le souverain Isaac l'Ange était alors allié avec Saladin.

On ne sera pas étonné, d'après cela, que le zèle des chrétiens et des musulmans étant égal de part et d'autre, les musulmans eussent adopté plusieurs des usages auxquels les croisades donnèrent lieu en Occident. On sait que les chrétiens se soumettaient aux dîmes et à des taxes sans nombre; quelque chose d'analogue a été attribué aux musulmans par un auteur chrétien très-digne de foi. Il dit que, sous Saladin, les musulmans, pleins d'enthousiasme pour leur religion, léguaient en mourant le tiers de leurs biens pour subvenir aux frais de la guerre sainte (1). C'est sans doute à cette coutume que Saladin fait allusion dans une de ses lettres au calife de Bagdad, lorsqu'il dit que les musulmans se faisaient un plaisir de contribuer aux frais de la guerre sacrée (2).

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la haine de Saladin ne se rapportait aux chrétiens que comme formant un corps de nation. Une fois les chrétiens abattus, il les voyait d'un autre œil. Il traita avec bonté les chrétiens cophtes d'Égypte (3). Avant Saladin, les chrétiens égyptiens étaient en possession de toutes les places de finances, d'arpentage, &c.; les couvens chrétiens étaient nombreux et richement dotés; non-seulement ils avaient été tolérés par la plupart des califes Fatimides, mais même protégés. On s'en défiait d'autant

---

(1) Voyez l'*Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf, dans le tome II de la collection de Th. Gale. Voici les expressions de l'auteur : « Plerosque Salahadinus stipendiis excitat, et in sumptus » tantos pecunia dudum antè collecta suppetit; nam communi placito » gentiles statuerant ut morientes quicumque rerum suarum partem » tertiam legis defensoribus erogarent. »

(2) Voyez ci-dessus, page 285. Le code militaire musulman s'exprime ainsi : « L'obligation religieuse où est tout musulman de faire » la guerre aux ennemis de sa foi ne lui permet pas de prétendre à » aucune solde, lorsque le trésor public n'est pas en état de supporter » cette dépense; dans ce cas, les musulmans qui jouissent d'une cer» taine aisance, sont obligés de sacrifier tout ce qu'ils peuvent de leur » fortune pour fournir aux besoins de leurs frères; et s'ils ne s'y » prêtent point de plein gré, le souverain a le droit de les y con» traindre. » Voyez le *Tableau général de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. V, p. 51.

(3) Voyez l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*, par Renaudot, pag. 540.

moins, qu'ils étaient presque tous jacobites, c'est-à-dire, de la secte d'Eutychès, et ennemis irréconciliables des Grecs de Constantinople et des chrétiens d'Occident. Aussi dans l'origine ils avaient favorisé l'entrée des musulmans en Égypte. Les chrétiens melkhites, partisans de la doctrine des empereurs de Constantinople, étaient seuls exceptés de la règle générale. Saladin, en parvenant au pouvoir, fut d'abord obligé, pour complaire à Noureddin, de renouveler les anciennes ordonnances contre les chrétiens. Il leur fit porter une ceinture et un habillement particuliers; il leur défendit de monter à cheval ou sur des mulets; les ânes seuls leur furent permis: on les déclara incapables d'exercer aucune fonction publique; ils ne purent plus prier Dieu à haute voix dans les églises, ni faire usage des cloches, ni s'acquitter, hors des églises, de la grande procession du dimanche des rameaux; les murs des églises furent couverts de boue; on abattit les croix élevées sur le faîte des temples; on accabla les chrétiens de vexations, ce qui en porta plusieurs à renier leur religion. Mais après la mort de Noureddin, Saladin, devenu maître de sa politique, fit cesser les persécutions, et voulut que chacun vécût en liberté. Non-seulement il rendit aux chrétiens la faculté de remplir des places; mais ses officiers, ses frères, ses neveux, ses enfans, prirent des chrétiens à leur service et en firent leur intendant, leur secrétaire ou leur homme d'affaires (1). Une telle conduite lui attacha beaucoup les chrétiens d'Égypte; ce qui, joint aux nombreux traits d'humanité et de générosité dont il fit preuve envers les chrétiens ses ennemis, répandit sa gloire en Orient et en Occident. C'est là ce qui explique les éloges magnifiques et même exagérés que certains auteurs chrétiens du temps, surtout les Italiens, ont faits de lui; ces éloges sont tels, qu'il n'existe peut-être rien dans les auteurs musulmans qui soit au-dessus. Nous nous contenterons de citer le passage suivant de l'histoire arabe des patriarches d'Alexandrie; l'auteur était un des chrétiens cophtes dont nous avons parlé.

« Saladin, dans toutes les capitulations qu'il accorda aux Francs, fut fidèle à sa parole. Lorsqu'une ville se rendait, il

(1) Cela n'empêchait pas cependant Saladin de faire contribuer les chrétiens aux frais de la guerre et à l'équipement des navires. Voyez Renaudot, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, p. 466.

laissait les habitans sortir en liberté avec leurs femmes, leurs enfans et tout ce qui leur appartenait. A l'égard des captifs musulmans dont ils s'étaient emparés, Saladin offrait de les racheter, et proposait une somme au-dessus de leur valeur; si les Francs s'y refusaient, il les leur laissait, disant : « Je ne » veux pas vous frustrer de vos prisonniers; seulement trai- » tez-les bien, comme moi-même je traite les vôtres (1). » Il résulte de là que plusieurs chrétiens lui remirent volontairement les prisonniers musulmans qu'ils avaient entre les mains, et le sultan les dédommagea amplement de ce sacrifice. Ordinairement les guerriers sortaient des places conquises avec leur équipage de guerre, c'est-à-dire, armés de la cuirasse, de la cotte de mailles et du casque, en un mot comme lorsqu'ils marchaient au combat. En les voyant, le sultan souriait et ensuite pleurait; mais il ne leur faisait aucun mal; bien au contraire, il les faisait escorter sur toute la route. C'est ainsi que Saladin en usa envers les ennemis de sa religion et de son autorité, agissant conformément au précepte du Pentateuque, qui dit : « Si, pendant que tu es assis, l'âne de ton » ennemi vient à passer ayant sa charge penchée du même » côté, tu te leveras et tu remettras la charge dans son juste » milieu (2); » ou bien à ces paroles de l'Évangile : « Aimez » vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez » pour ceux qui vous outragent, faites du bien à ceux qui » vous font du mal (3); » en un mot, conformément à cette foule de passages du même genre que nous passons sous silence pour abréger. Ainsi Saladin, dans la pratique, suivit ces deux lois différentes sans les connaître, et cela par une espèce d'inspiration divine. C'est pour cela qu'il mourut paisiblement dans son lit, et qu'il fit une fin louable, tant en sa personne que dans celle de sa postérité. »

Telle est la manière dont cet auteur juge Saladin. Nous pourrions citer un grand nombre de passages de sa chronique, où il exagère les vertus de Saladin, et où il est en

---

(1) Ceci paraît mal fondé : les auteurs musulmans, entre autres Émad-eddin et Mogir-eddin, s'accordent à dire que Saladin, en réduisant une ville chrétienne, se réservait les captifs musulmans et les mettait en liberté. Ils ajoutent que, dans la seule année 583, Saladin brisa les fers de plus de vingt mille musulmans.

(2) *Exode*, ch. XXIII, vers. 5; *Deutéronome*, ch. XXII, vers. 4.

(3) *Évangile de S. Luc*, ch. VI, vers. 27 et 28.

opposition manifeste avec les auteurs musulmans. Il voulait sans doute reconnaître les services que Saladin avait rendus aux chrétiens de sa secte; et, pour le dire en passant, c'était une manière de prouver combien un prince gagne à bien traiter ses sujets. Saladin le sentait bien; aussi, toutes les fois que sa politique le lui permettait, il cherchait à satisfaire tout le monde. « J'aime mieux, disait-il en parlant des chrétiens, » qu'ils s'en aillent contens. »

Aux yeux de la plupart des historiens musulmans, les deux actions les plus glorieuses de Saladin furent la conquête de Jérusalem et de la Palestine sur les chrétiens, et la destruction des califes Fatimides d'Égypte. C'est à quoi se rapportent plusieurs des titres et des épithètes qu'ils lui ont donnés et qui se retrouvent sur divers monumens de l'époque. En voici quelques-uns : 1° *l'occiseur des infidèles et des polythéistes*, c'est-à-dire, des chrétiens qui adorent les trois personnes de la Trinité (1); 2° *l'assommeur de la secte du crucifié* (2); 3° *le libérateur de la ville sainte d'entre les mains des partisans de l'erreur et de la tyrannie* (3); 4° *le vainqueur des rebelles et des réfractaires* (4), c'est-à-dire, des partisans des califes Fatimides qui ne suivaient pas la même doctrine que ceux de Bagdad; 5° *le restaurateur de l'unité dans la foi* (5), ou auteur de la réunion des musulmans sous un même pontife; 6° *le restaurateur de l'autorité du commandeur des croyans* (6), ou restaurateur de l'autorité pontificale du calife de Bagdad; 7° *le lève-étendard de la justice et de la bienfaisance* (7); 8° *le restauteur de la justice sur la terre* (8); 9° *le serviteur des deux villes nobles*, la Mecque et Médine (9).

---

(1) قاتل الكفرة والمشركين
(2) قامع عبدة الصلبان
(3) منقذ البيت المقدس من اهل الزيغ والطغيان
(4) قاهر الخوارج والمتمردين
(5) جامع كلمة الايمان
(6) محي دولة امير المومنين
(7) رافع علم العدل والاحسان
(8) محي العدل في العالمين
(9) خادم الحرمين الشريفين

« Avec Saladin, dit Émad-eddin son secrétaire, moururent les grands hommes; avec lui disparurent les gens de mérite; les bonnes actions diminuèrent, les mauvaises s'accrurent; la vie devint difficile, la terre se couvrit de ténèbres, le siècle eut à pleurer son phénix, et l'islamisme perdit son soutien. »

## § LXIX.

**Guerres entre les enfans de Saladin. — Malek-adel s'empare de la puissance.**

L'époque que nous allons parcourir présente un tout autre spectacle que celle qui précède. Au lieu de cet acharnement des chrétiens et des musulmans à se détruire et à s'exterminer, on les verra presque indifférens sur leur situation réciproque. Ce qu'ils ambitionneront sur-tout, ce sera de conserver chacun ce qu'ils possédaient. Telle est d'ordinaire la lassitude qui accompagne les trop longs efforts : d'un côté, les chrétiens de Syrie, renfermés dans un petit nombre de villes, seront trop faibles pour rien entreprendre; de l'autre, les musulmans, occupés d'autres intérêts, songeront à leurs propres querelles. L'Occident seul entretiendra le feu des croisades; mais les guerriers d'Europe, soit qu'ils manquassent de chefs assez habiles, soit que les chrétiens du pays refusassent de les seconder, échoueront presque toujours. A la fin l'Occident deviendra indifférent au sort des colonies chrétiennes; et les musulmans, ne rencontrant plus d'obstacles, renverseront le colosse qui menaçait de les engloutir.

*An 589 [1193 de J. C. et années suivantes].* Saladin laissa en mourant dix-sept fils et une fille. Les trois aînés avaient été, long-temps avant la mort de leur père, mis en possession de ses états; les autres, qui étaient trop jeunes, ne reçurent rien, et vécurent en simples particuliers. Malek-afdal, l'aîné de tous, eut Damas et la Syrie méridionale avec la Palestine; son père lui conféra le titre de sultan, ce qui lui donna une espèce de suprématie sur ses frères et tous les princes de sa famille. Malek-aziz, second fils de Saladin, eut l'Égypte; et son autre fils Malek-daher, la principauté d'Alep. Les neveux et les autres princes de la famille de Saladin qui avaient déjà été investis de quelques principautés, les conservèrent également. Malek-adel, qui, par ses talens et son expérience,

exerçait le plus d'empire sur les musulmans, eut ce qu'il avait auparavant, c'est-à-dire, Carac, Schaubec et quelques villes de Mésopotamie. Tout rappelait alors en Orient l'esprit féodal. A peine Saladin tomba-t-il dangereusement malade, que son fils aîné Malek-afdal crut devoir se faire prêter serment par les émirs et les seigneurs de fiefs. Boha-eddin nous a conservé le premier article de ce serment; il était ainsi conçu : « Moi N...... je voue par la présente un attachement » inviolable et je rends un hommage sincère au sultan Sala» din, pour tout le temps qu'il vivra : je jure de le défendre » de tous mes efforts, de ma personne, de mes biens, de mon » épée, de mes hommes; promettant de me conformer à ses » ordres et de me conduire selon son bon plaisir. Après lui, » je jure fidélité à Malek-afdal, son fils et héritier présomptif: » je promets devant Dieu de lui être fidèle, de défendre son » autorité et ses états de ma personne, de mes biens, de mon » épée et de mes hommes; je jure d'avoir de la déférence pour » ses volontés, tant intérieurement qu'extérieurement, et je » prends Dieu à témoin de mon engagement. » Afdal présenta cette formule de serment aux émirs, aux gens en place et à tous ceux qui occupaient quelque poste dans le gouvernement. Les uns firent le serment sans aucune réserve, c'est-à-dire, purement et simplement; d'autres y mirent pour clause qu'on les laisserait jouir de leurs biens, et qu'ils conserveraient un traitement convenable. Plusieurs, en jurant fidélité à Malek-afdal personnellement, se réservèrent de ne jamais porter les armes contre ses frères; il y en eut un qui se prétendit dispensé de tout, attendu qu'il ne recevait pas de traitement. Enfin un autre, en jurant, ne voulut pas s'ôter le droit de retour, c'est-à-dire, probablement, qu'il se réserva de ne pouvoir en aucun cas être déchu de son fief, même en cas de félonie.

On ne sera pas étonné, d'après cela, que tel prince qui était vassal du fils aîné de Saladin, eût à son tour ses vassaux particuliers. C'est ainsi que Daher, qui, en qualité de prince d'Alep, dépendait d'Afdal, avait de son côté Émesse dans sa mouvance. Il y avait donc des fiefs et des arrière-fiefs. L'esprit féodal commença en Orient un peu avant les croisades, sous les sultans de la Perse; de là il s'étendit en Mésopotamie, en Syrie, jusqu'à ce qu'enfin Saladin le rendit général; car avant lui on ne le connaissait pas en Égypte. L'usage des apanages fut une conséquence naturelle du nouveau système.

Aussi Saladin prit la précaution de donner de son vivant le gouvernement de ses principales provinces, telles que l'Égypte, la Syrie, à ses fils aînés; et comme ils étaient encore trop jeunes pour conduire eux-mêmes les affaires, il leur adjoignit quelqu'un qui gouvernait en leur nom. Le rival qu'il craignait le plus était son frère Malek-adel; voilà pourquoi il l'éloigna tant qu'il put du centre de son empire, et lui donna en apanage Carac et quelques villes de Mésopotamie; mais toutes ses précautions furent vaines.

A peine Saladin eut fermé les yeux, que les princes ses fils se divisèrent; ils n'avaient aucune des qualités de leur père, et manquaient d'ailleurs de l'expérience nécessaire pour soutenir le poids du gouvernement. Les anciens serviteurs de Saladin furent éloignés des affaires, et le désordre fut bientôt au comble. C'est à cette indigne conduite que Boha-eddin fait allusion, quand, après avoir raconté les grandes actions de Saladin et de ses principaux émirs, il termine son histoire par ce vers :

« Ainsi s'écoulèrent ces années; ainsi passèrent ces hommes; » et bientôt ces hommes et ces années ne furent plus que » comme un vain songe. »

Malek-adel seul avait conservé de l'ascendant : le prince de Moussoul, joint à d'autres petits princes de la Mésopotamie qui n'obéissaient à Saladin que par force, ayant essayé de secouer le joug, ce fut lui qui les fit rentrer dans le devoir. Les fils de Saladin, particulièrement Malek-afdal, s'étaient adonnés au vice et à la débauche. Malek-adel encourageait Afdal; et comme Afdal montrait encore quelque retenue, dans la crainte de soulever ses sujets, Malek-adel, au rapport d'Aboulféda, lui rappela ce vers :

« Qu'est-ce que le plaisir, s'il en faut faire un mystère? »

Bientôt Afdal s'aliéna le cœur des émirs; et son frère Aziz, poussé par une aveugle ambition, accourut d'Égypte pour lui enlever ses états. Cette fois les princes de la famille de Saladin interposèrent leur médiation, et la concorde fut pour le moment rétablie.

Afdal, effrayé du danger qu'il venait de courir, commença à réformer sa conduite; on dit même que, par esprit de pénitence, il se mit à copier l'Alcoran de sa main (1). Mais Aziz

---

(1) Voyez sur cet usage l'explication *des Monumens musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 212 et suiv.

revint peu de temps après pour l'assiéger dans Damas : alors Malek-adel se déclara contre Aziz, et, de concert avec Afdal, il le poursuivit jusqu'en Égypte; mais tandis qu'il était sur le point de l'accabler, il changea tout-à-coup de parti, et ils se tournèrent l'un et l'autre contre le sultan de Syrie. L'oncle et le neveu vinrent de nouveau assiéger Afdal dans Damas, et le chassèrent de la ville. D'après leur convention, Aziz conserva l'Égypte, et Adel gouverna en son nom la Syrie (1).

Ces divisions faisaient la sécurité des chrétiens de la Palestine; la paix jurée sous Saladin durait encore, et de part et d'autre on la respectait. Le comte Henri de Champagne, neveu du roi d'Angleterre, régnait sur les colonies chrétiennes. Les auteurs chrétiens lui donnent le titre de roi de Jérusalem; mais comme Jérusalem n'était plus au pouvoir des Francs, les écrivains arabes ne l'appellent, lui et ses successeurs, que *roi d'Acre,* vu que la ville de Saint-Jean d'Acre ou Ptolémaïs était devenue la capitale des colonies chrétiennes.

## § LXX.

### Nouvelles guerres des chrétiens et des musulmans.

*An 593 [1197 de J. C. et années suivantes].* A l'expiration du traité fait entre Saladin et le roi d'Angleterre, les deux nations le renouvelèrent. Tout-à-coup, suivant Ibn-alatir, l'émir musulman qui commandait à Béryte fit des courses sur les navires chrétiens : en vain les Francs se plaignirent à Malek-aziz et à Malek-adel de cette violation de la paix; ils n'obtinrent aucune satisfaction. Alors ils s'adressèrent à leurs frères d'Occident et leur dirent : « Si vous ne vous hâtez de » nous prêter secours, nous sommes perdus, et nous serons » chassés des villes qui nous restent encore. »

Le compilateur des *Deux Jardins* rapporte que les Francs s'adressèrent de préférence à l'empereur d'Allemagne

(1) Malek-adel n'est qu'un titre honorifique qui signifie *roi juste;* son véritable nom était *Abou-bekr,* et son surnom *Saïf-eddin* ou *épée de la religion,* dont les auteurs chrétiens du temps ont fait par corruption *Safadin;* de la même manière que de *Salah-eddin* ou *bonheur de la religion,* ils ont fait *Saladin.* Cette multitude de noms et de surnoms jette une grande confusion dans l'histoire orientale.



(Henri VI), alors maître de la Sicile, qui était le plus à portée de les secourir. Ce prince était fils de celui qui s'était noyé dans l'Asie mineure; comme le corps de son père n'avait pu être déposé à Jérusalem, ainsi que le portaient ses dernières volontés, ses os étaient demeurés à Tyr : dans cette occasion, les chrétiens, pour toucher l'empereur, lui écrivirent ces mots : « Nous conservons encore à Tyr les restes de » votre père; ces précieux restes attendent qu'on vienne les » tirer de leur prison pour les porter à Jérusalem; ce ne sera » qu'alors qu'ils jouiront du repos. Profitez du moment, pen- » dant que les musulmans sont en querelle les uns avec les » autres. »

« En conséquence, reprend Ibn-alatir, les chrétiens d'Occident s'armèrent, particulièrement les sujets de l'empereur d'Allemagne, et abordèrent en Syrie. Ils étaient conduits par un prêtre (1). À la nouvelle de cette invasion, Malek-adel craignit de ne pouvoir défendre la Syrie, et réclama l'appui du sultan d'Égypte et des princes de la Mésopotamie. En attendant, il rassembla toutes ses forces et se porta contre Jaffa, qu'il prit et livra au pillage. Les chrétiens qui étaient en marche pour secourir la ville, ayant appris à Césarée qu'elle avait été prise et saccagée, retournèrent sur leurs pas et allèrent attaquer Béryte. Ce qui avait ralenti leur marche et les avait empêchés d'arriver à temps au secours de Jaffa, ce fut la mort tragique du comte Henri, leur roi, lequel étant à Acre tomba d'un lieu élevé et se tua. Cette mort occasionna d'abord quelque trouble.

« Cependant les chrétiens s'étant portés contre Béryte, Malek-adel s'avança du même côté. Comme il craignit de ne pouvoir sauver cette ville, il ordonna de la démanteler. On n'épargna que la citadelle, parce que l'émir qui la commandait s'engagea à la défendre. Les chrétiens battirent, près de Sidon, l'armée musulmane qui leur disputait le passage, et le lendemain entrèrent sans coup férir dans Béryte : ensuite ils s'avancèrent vers Tyr, où Malek-adel faisait faire des dégâts, puis allèrent former le siége de Tebnin. Tebnin est le nom d'une place très-forte, située dans le voisinage, sur les bords

(1) Les croisés avaient pour chef un évêque nommé Conrad, chancelier de l'empereur. C'est de là qu'Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, le désigne par son titre de *chancelier*.

de la mer. L'armée chrétienne était toujours commandée par le même prêtre. Le siége fut poussé avec beaucoup de vigueur; bientôt même la garnison demanda à se rendre; mais tandis que les députés musulmans étaient au camp des Francs pour régler les conditions de la capitulation, un chrétien de Syrie leur dit : « Gardez-vous de céder; ce prêtre » vous traiterait en prisonniers et vous ferait mourir; prenez- » donc garde à vous! » Dès ce moment, les assiégés résolurent de se défendre jusqu'à la mort. En vain les attaques recommencèrent; comme on apprit, sur ces entrefaites, que Malek-aziz allait arriver d'Égypte avec de grandes forces, les Francs se retirèrent. Quelque temps après, on entra en pourparler et la paix fut renouvelée pour trois ans. Par ce traité, les chrétiens conservèrent Béryte. »

Voilà tout ce que les auteurs arabes nous apprennent sur cette croisade, longuement racontée par les auteurs chrétiens. Le compilateur des *Deux Jardins* dit que les chrétiens se retirèrent de devant Tebnin, à cause de la nouvelle qu'ils reçurent alors de la mort de l'empereur d'Allemagne. De son côté, l'historien des patriarches d'Alexandrie attribue cette retraite aux pluies et aux torrens qui, suivant lui, incommodèrent beaucoup l'armée chrétienne.

On a vu que Malek-aziz n'eut qu'une faible part à l'issue de cette guerre; cependant ses courtisans et ses sujets ne laissèrent pas de le recevoir, à son retour, comme un triomphateur. Aboulféda rapporte ces deux vers qu'on fit en l'honneur du prince :

« La victoire et le butin sont attachés à tes pas; c'est là » l'escorte d'un général plein de gloire.

« Nul doute que Joseph ne t'ait légué sa chemise; le sang » qui en découle en atteste suffisamment l'origine. »

Ces vers font à-la-fois allusion au patriarche Joseph et à Saladin, appelé Joseph ou Youssouf, et montrent l'opinion où étaient les musulmans que le fils de Saladin, par son éclatant triomphe contre les chrétiens, s'était montré digne de marcher sur les traces de son père.

Sur ces entrefaites, les chrétiens de la Palestine, au rapport d'Ibn-alatir, ayant besoin d'un chef, nommèrent, à la place du comte Henri, Amaury, roi de Cypre et frère de Guy de Lusignan. Amaury épousa la veuve du comte Henri, et régna à-la-fois sur la Palestine et l'île de Cypre. C'était, dit Ibn-alatir, un prince sage et ami du repos.

Vers le même temps, Malek-aziz, sultan d'Égypte, étant mort, Malek-adel, qui était déjà maître de Damas, prit le gouvernement de l'Égypte au nom du fils d'Aziz en bas âge; puis, jetant le masque, il déposa cet enfant et prit lui-même le titre de sultan. Par-là il réunit dans ses mains presque toutes les provinces possédées par Saladin. Des fils de Saladin, il n'y eut que Daher qui se maintint à Alep. C'est ce qui a fait dire à Ibn-alatir que rarement les chefs de dynastie, et ceux qui se fraient les premiers le chemin du trône, transmettent le pouvoir à leurs enfans; qu'il vient ordinairement un frère ou un autre qui s'empare de tout; et qu'ainsi justice est faite, même dès cette vie, des crimes de l'ambition.

## § LXXI.

### État des colonies chrétiennes d'Orient.

*An 599 [1203 de J. C. et années suivantes].* Les auteurs arabes, lorsqu'ils parlent des chrétiens de cette époque, ne font mention que de petites expéditions et de courses sans résultats. Le plus souvent, des troupes isolées de croisés venaient passer quelques mois en Palestine, insultaient quelque château, pillaient quelques villages et s'en retournaient; il en arrivait de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre. Les auteurs arabes, n'ayant aucune notion sur les pays d'où venaient ces guerriers et n'étant instruits de leur arrivée que par les irruptions qu'ils faisaient sur les terres musulmanes, ne disent rien de précis à leur sujet; ce n'est guère que par les auteurs chrétiens qu'on peut apprendre ce qui les concerne. Ces petites guerres n'avaient que de très-petits résultats. Elles avaient, pour ainsi dire, plus d'importance en Occident, où l'on s'occupait des préparatifs de départ des croisés, qu'en Orient, où ces croisés ne faisaient que passer. Qu'importe de savoir que telle année un tel village de Phénicie ou de Palestine fut brûlé ou pillé? que telle troupe de croisés tua cinquante hommes aux musulmans, ou que les musulmans tuèrent cinquante hommes aux croisés? Ce qui mérite plus d'attention, c'est le changement qui s'était opéré dans l'esprit des Francs établis en Palestine, et des musulmans des contrées voisines: les uns et les autres avaient fini par oublier leurs anciennes querelles et par s'al-

lier indifféremment ensemble : on n'avait aucun égard à la différence de religion ; l'intérêt seul décidait de tout.

On lit dans la Chronique syriaque d'Aboulfarage, « que le prince d'Antioche, voulant à tout prix s'emparer de la petite Arménie, pays limitrophe de ses états, attira artificieusement dans Antioche, Rupin, prince chrétien de cette contrée, et le retint prisonnier. Aussitôt Livon, frère de Rupin, prit les rènes du gouvernement, et, attirant à son tour le prince d'Antioche dans une embuscade, l'emmena captif en Arménie. Les auteurs chrétiens sont entrés à cet égard dans de longs détails. Cette horrible politique occasionna une sanglante guerre. Le prince d'Alep, qui craignait beaucoup les Arméniens et très-peu le prince d'Antioche, prit parti pour celui-ci ; et comme les Arméniens étaient entrés par surprise dans Antioche, il accourut avec ses troupes et les obligea à la retraite. Peu de temps après, Antioche souffrant d'une cruelle disette, le prince d'Alep envoya généreusement aux habitans des vivres et de l'argent. C'est probablement cette générosité du prince d'Alep qui fit courir le bruit en Occident, qu'au fond il était chrétien ; aussi le pape Innocent III lui écrivit une lettre flatteuse pour le féliciter sur ses bons sentimens (1).

La disette dont il est question ici se fit sentir sur-tout en Égypte, où le Nil n'apporta pas son tribut accoutumé. Il périt en cette occasion un nombre infini d'habitans; Abd-allatif, qui était alors en Égypte, rapporte des faits qui font frémir. Il parle aussi d'un horrible tremblement de terre qui fit de grands ravages en Syrie, en Mésopotamie et en Asie mineure (2). Tant de malheurs firent croire, en Occident, que la main de Dieu se déclarait contre les musulmans. En conséquence, les chrétiens entreprirent une nouvelle croisade (3).

Les croisés, à leur arrivée en Palestine, annoncèrent l'intention de marcher sur Jérusalem ; mais Malek-adel, se pla-

---

(1) Cette lettre a été insérée dans les pièces justificatives du troisième volume de l'*Histoire des Croisades*.

(2) Voyez la *Relation* d'Abd-allatif, traduite par M. Silvestre de Sacy, pages 367 et suiv., et pages 414 et suiv.

(3) Il existe à ce sujet une lettre du pape Innocent III, qui a été insérée parmi les pièces justificatives du troisième volume de l'*Histoire des Croisades*.

çant près du mont Thabor, leur ferma le passage. Le seul résultat de cette expédition fut le pillage des campagnes du voisinage.

Ce qui avait réduit cette armée de croisés presque à rien, c'est que la plupart des chrétiens firent voile vers Constantinople. Les auteurs arabes n'ont presque rien dit de cet événement, qui eut cependant de si graves conséquences. Aboulfarage est le seul qui en ait parlé; voici ce qu'il dit dans sa Chronique arabe : « L'empereur de Constantinople ayant été déposé par son frère, privé de la vue et mis à mort, son fils se réfugia auprès du roi de France, dont il était neveu par sa mère. Le roi leva aussitôt une grande armée, et l'envoya contre Constantinople. A son approche, les habitans se soulevèrent contre l'usurpateur; mais au milieu du désordre, le feu prit à un quartier de la ville; et pendant que les soldats étaient occupés à l'éteindre, les Francs montèrent à l'escalade et entrèrent de force. Le tyran s'enfuit, et les Francs élevèrent sur le trône le fils du dernier empereur, qu'ils avaient amené avec eux : mais ce prince était encore fort jeune; il ne gouverna qu'en apparence, et les Francs eurent toute l'autorité. Bientôt les vainqueurs accablèrent les habitans d'exactions, et ne respectèrent pas même les trésors des églises; ils enlevaient les croix, les évangiles, l'or et l'argent des images sacrées. Les habitans, irrités, tuèrent leur prince et chassèrent les Francs de la ville. Alors ceux-ci formèrent le siége de Constantinople : en vain les habitans, trop faibles pour leur résister, implorèrent l'appui de Rokn-eddin, sultan d'Icone; des marchands francs, établis à Constantinople au nombre d'environ trente mille, et qu'on apercevait à peine dans une si grande cité, mirent le feu à quelques maisons; en un moment la flamme se communiqua au loin, et un quart environ de la ville fut consumé. Alors les Francs du dehors entrèrent l'épée à la main; le carnage fut horrible. Vainement plusieurs habitans se réfugièrent dans la grande église de Sainte-Sophie; vainement le patriarche, accompagné des chefs du clergé, vint au-devant des vainqueurs, portant la croix et l'évangile; vainement il se jeta à leurs pieds en pleurant et en criant merci pour un lieu si saint : les Francs, méprisant ses supplications, pillèrent l'église et massacrèrent indistinctement les prêtres et le peuple. Ils étaient commandés par trois chefs, le doge de Venise, vieillard aveugle, dont les vaisseaux avaient servi à amener cette

formidable armée, le marquis de Montferrat, chef de l'expédition, et le comte de Flandre. Après l'occupation de la ville, les trois chefs tirèrent au sort pour savoir qui d'entre eux régnerait sur Constantinople; le sort tomba sur le comte de Flandre. Les Vénitiens reçurent en partage les îles de Crète, de Rhode et les lieux maritimes; on donna au marquis la partie orientale de l'empire, c'est-à-dire les provinces de l'Asie-Mineure; mais comme les Grecs de ces contrées s'étaient nommé un empereur, appelé Lascaris, et refusaient de reconnaître ce partage, le marquis fut obligé d'aller s'établir ailleurs. »

Voilà à quoi se réduit le récit d'Aboulfarage, qui n'est pas exempt d'erreurs. Les auteurs arabes font mention, à la même époque, d'une descente faite par une flotte chrétienne devant Foua, ville située sur le Nil, non loin de Rosette, et des grands dégâts qu'elle y commit; la ville fut mise à feu et à sang, et la flotte se sauva avec son butin.

Vers ce temps-là, le fils aîné du prince d'Antioche fut poignardé par un ismaélien ou affidé du Vieux de la Montagne. Le souverain d'Antioche ayant pris les armes pour venger la mort de son fils, le prince d'Alep, son ancien allié, se déclara pour le Vieux de la Montagne; Malek-adel embrassa la même cause; et le prince d'Antioche fut obligé de renoncer à son dessein : mais la mort du fils de ce dernier ne laissa pas d'avoir des suites fâcheuses. Le jeune prince était marié à une princesse arménienne, dont il avait des enfans. Il s'agissait de savoir si la principauté d'Antioche appartiendrait à un de ces enfans, ou si l'on reconnaîtrait le frère cadet du mort, lequel avait déjà été investi du comté de Tripoli. Ces querelles ne mériteraient pas d'être remarquées, si elles ne nous montraient la politique du temps. Les chrétiens et les musulmans prirent parti, chacun selon leurs intérêts. Comme il était à craindre que les fils du mort, s'ils étaient maîtres d'Antioche, ne fussent unis d'intérêts avec les Arméniens, le prince d'Alep et le sultan d'Icone, qui auraient été accablés par une réunion de forces si imposantes, se déclarèrent pour le comte de Tripoli; les templiers en firent autant. Malek-adel, au contraire, qui n'avait aucun point de contact avec les Arméniens, et qui était quelquefois en guerre avec le comte de Tripoli, prit parti pour les Arméniens; les hospitaliers embrassèrent aussi leur cause. On reprit donc les armes et l'on s'attaqua avec fureur. Le roi d'Arménie, pour se venger des templiers,

qui possédaient de grands biens dans ses états, les chassa et confisqua leurs domaines; ensuite il marcha sur Antioche; de leur côté, le prince d'Alep et le sultan d'Icone se déclarèrent pour les templiers, et, envahissant la petite Arménie, ils forcèrent le roi à donner satisfaction à ces religieux et à se désister de ses prétentions. Pendant ce même temps, Malek-adel s'était jeté sur le comté de Tripoli, et y avait commis d'horribles ravages. A la fin on fit la paix et chacun s'occupa de réparer les maux de la guerre.

On est étonné de l'esprit de brigandage et de barbarie qui régnait à cette époque. L'historien des patriarches d'Alexandrie, sous la date de l'an 607 de l'hégire, ou 1211 de J. C., parle d'une nouvelle descente faite par une flotte chrétienne de cent dix voiles, du côté de Damiette, sur la rive occidentale du Nil; comme Malek-adel était alors en Syrie, les chrétiens abordèrent sans obstacle et se répandirent dans le voisinage du monastère appelé *le Couvent de Jérémie*. Ils étaient au nombre d'environ mille fantassins et de cent cavaliers : ils se partagèrent en deux bandes, et saccagèrent Bouré, ainsi que les campagnes situées sur la rive occidentale du fleuve; ils ne se rembarquèrent qu'après avoir dévasté toute la contrée. L'auteur arabe, qui était Égyptien et contemporain de cet événement, nomme les citoyens qui eurent le plus à souffrir de ces brigandages; il cite plusieurs femmes auxquelles on prit des bourses d'or et d'argent qu'elles portaient sur elles. On ignore d'où venait cette flotte et qui la commandait; l'auteur appelle le chef *le comte Aflenk* (1), nom qui nous est inconnu.

Telle est la suite des événemens qui suivirent la mort de Saladin. Ce n'était que le prélude d'une expédition plus redoutable, qui pensa avoir les suites les plus importantes.

## § LXXII.

### Nouvelle croisade. — Descente des chrétiens en Égypte.

*An 614, ou 1217 de J. C.* Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, a dit un mot du concile que le pape assembla à Rome pour décider une nouvelle croisade générale. On

---

(1) الكند افلنك

sait que presque toutes les nations d'Occident prirent part à cette expédition. L'historien des patriarches d'Alexandrie nomme parmi ceux qui y figurèrent d'abord le roi de Hongrie; elle fut sur-tout dirigée par Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et plus tard par le légat du pape. Le mouvement qui eut alors lieu en Occident, est ainsi décrit par Ibn-alatir, auteur contemporain : « Cette année, un nombre infini de guerriers partirent de Rome la Grande, et des autres pays d'Occident, au couchant et au septentrion. L'instigateur de cette guerre était le pape de Rome, qui fournit lui-même un grand nombre de soldats, et ordonna à tous les princes chrétiens de marcher en personne, ou au moins d'envoyer leurs troupes. Tous se soumirent à cet ordre. Les chrétiens abordèrent à Acre. A cette nouvelle, Malek-adel accourut d'Égypte pour prendre la défense de la Syrie; mais il n'eut pas le temps d'assembler toutes ses forces. Attaqué à Beyssan avec peu de monde, il se retira précipitamment à Damas. Cette fuite laissa sans défense les musulmans du pays, qui, se fiant à la présence du sultan, n'avaient pris aucune précaution; ils se sauvèrent avec ce qu'ils purent emporter. J'ai ouï dire qu'en cette occasion, Malek-adel ayant dit à un des fugitifs qu'il rencontra dans son chemin, et qui, à cause de sa charge, s'arrêtait de temps en temps, « Mon ami, ne va pas » si vîte, et je te tiendrai compagnie; » cet homme lui répondit : « O sultan des musulmans! ce serait plutôt à toi de » ne pas aller si vîte; mais nous qui te voyons abandonner » tes provinces et nous laisser à la merci de l'ennemi, com» ment ne pas nous hâter? » Ainsi les chrétiens ne rencontrèrent aucun obstacle et mirent tout à feu et à sang. Quand ils eurent dévasté les environs de Beyssan et de Naplouse, ils retournèrent à Acre. Malek-adel crut alors que leur intention était de se porter contre Jérusalem, et il envoya son fils Malek-moadam à Naplouse, pour défendre les approches de la ville sainte; mais les chrétiens, après diverses excursions, se portèrent sur le mont Thabor, contre une forteresse que le sultan y avait fait élever quelques années auparavant, et d'où il pouvait inquiéter la ville d'Acre. Le siége dura dix-sept jours. Déjà le château était sur le point de se rendre, lorsque les Francs perdirent un de leurs chefs et se retirèrent précipitamment. Après leur départ, Malek-adel fit détruire le château, vu sa trop grande proximité d'Acre et la difficulté de le défendre. »

*An 615 [1218].* Les chrétiens, au rapport d'Ibn-férat, étant de retour à Acre, tinrent conseil et se dirent entre eux : « Nous nous consumons ici inutilement ; que n'allons-nous » plutôt en Égypte ? C'est à l'aide des ressources de cette riche » contrée que Saladin a conquis la Syrie et subjugué la ville » sainte. En nous en rendant maîtres, nous reprendrons fa- » cilement Jérusalem avec toutes nos anciennes provinces. » Là-dessus, il fut décidé qu'on mettrait à la voile pour l'Égypte, ce qui eut lieu au mois de safar (mois de mai) (1).

Les Francs, d'après le témoignage des auteurs arabes, abordèrent près de Damiette, dans l'île ou delta formé par les deux bouches principales du Nil. Ils s'établirent en face de Damiette, n'étant séparés de cette ville que par la branche du fleuve qui passe sous ses murs et de là se jette dans la Mer méditerranée (2). Au milieu du Nil était une tour, grande, forte, remplie de guerriers (3) ; des chaînes de fer, partant de cette tour, se prolongeaient jusqu'au pied des remparts de Damiette, et fermaient l'entrée du fleuve ; de plus, la tour communiquait avec la ville par un *pont de bateaux* (4) construit sous Saladin.

---

(1) Si l'on en croit Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte,* à l'article *Damiette,* l'armée chrétienne se montait à soixante-dix mille cavaliers et à quatre cent mille fantassins. Ce nombre est exagéré.

(2) Cette ville était alors plus près de la mer qu'aujourd'hui ; elle était située presque à l'embouchure du Nil. Voyez ci-après à l'an 659 de l'hégire [ 1260 de J. C. ]. Nous renvoyons du reste, pour tout ce qui tient aux localités, à la carte de Damiette et des environs, qui accompagne le douzième livre de l'*Histoire des Croisades,* quatrième édition. La carte qui accompagnait l'ancienne édition présentait des inexactitudes.

(3) Au lieu d'une tour, Makrizi en cite deux. En effet, il devait en exister une seconde sur la rive orientale, au point où la chaîne tenait au continent : c'était entre ces deux tours que s'étendait la chaîne. Makrizi ajoute qu'encore de son temps, c'est-à-dire au XV^e^ siècle de notre ère, cet espace était nommé l'*Entre-deux des tours.* Il existe encore deux tours à-peu-près à la même place.

M. Hamaker, dans son mémoire intitulé *Commentatio de expeditionibus à Græcis Francisque adversus Dimyatham susceptis,* suppose qu'il existait une troisième tour sur la rive occidentale (voyez à la page 60 de sa *Dissertation*) ; mais, de son aveu, aucun auteur ne parle de cette tour, et, ainsi qu'on le verra, les événemens s'expliquent suffisamment sans recourir à cette conjecture.

(4) Le mot que nous traduisons par *pont de bateaux* (voyez ci-

Les chrétiens devaient, avant tout, s'emparer de la tour et rompre les chaînes, afin d'ouvrir à leurs navires l'entrée dans le cœur du pays. Si l'on en croit l'auteur de l'Histoire des patriarches d'Alexandrie, lequel était contemporain et se trouvait alors au Caire, les Francs parvinrent d'abord à introduire leurs petits bâtimens. Apparemment ce fut par l'espace situé entre la tour et la rive occidentale, où l'eau avait moins de profondeur et où aucun obstacle n'empêchait le passage. Le même auteur ajoute qu'à l'aide de ces petits bâtimens, les Francs se rendirent maîtres d'une partie du cours du fleuve, et gênèrent par eau les communications de Damiette; ensuite il poursuit ainsi :

« Les Francs se hâtèrent d'asseoir leur camp, et s'environnèrent de fossés et de retranchemens; après quoi ils dirigèrent leurs attaques contre la tour de la chaîne. Ils étaient fort impatiens de s'en emparer; car c'était la seule voie pour ouvrir à leurs gros navires l'entrée dans l'intérieur de l'Égypte. Huit de leurs pierriers ne cessaient de jouer ni de jour ni de nuit; les pierres qu'ils lançaient parvenaient jusqu'à Damiette : on voyait continuellement voler les traits et les flèches, et un grand nombre de musulmans perdirent la vie; la terreur était devenue générale. En un moment, les villages qui entourent Damiette furent abandonnés, et la désolation se répandit jusqu'au Caire.

« Pendant ce temps, il arrivait de tous côtés des secours dans la place. Malek-adel, qui était resté en Syrie à la garde du pays, se hâta d'envoyer toutes les troupes disponibles. L'Égypte était alors sous l'autorité de son fils aîné, Malek-kamel. Ce prince vint se placer dans les environs de Da-

devant p. 123) s'exprime en arabe par جسر, au pluriel جسور. Ce mot revient très-souvent dans les auteurs arabes du temps, et se dit aussi d'un pont de pierre. (Voyez les *Annales* d'Aboulféda, t. III, p. 594.) Par une idée analogue, on l'a même appliqué aux chaussées que l'on construit en Égypte pour les temps de l'inondation du Nil. Makrizi, dans sa *Description géographique et historique de l'Égypte*, a consacré un chapitre particulier à ces chaussées. Il en cite qui devaient avoir plus de trente lieues de long. Ce mot a souvent embarrassé les auteurs de traductions arabes. Quelques-uns ont pris des ponts pour des chaussées, et d'autres des chaussées pour des ponts. Voyez-en un exemple dans les extraits arabes qui accompagnent l'Histoire de S. Louis par Joinville, édition du Louvre, p. 544.

miette, sur la rive orientale du Nil. Dans ces conjonctures, un grand nombre de musulmans du Caire et du vieux Caire prirent les armes, les uns par esprit de religion, les autres parce qu'on les y forçait. Les principaux citoyens se cotisèrent ensemble, et l'on équipa quelques troupes. Telle était la frayeur qui régnait dans ces deux villes, que déjà on y faisait provision de froment, de farine, de biscuit, de riz et d'autres denrées; on eût dit que l'ennemi était aux portes.

« Le vendredi 28 de bouné [23 juin] (1), les chrétiens livrèrent assaut à la tour de la chaîne. Soixante-dix de leurs barques, revêtues de cuir et à l'épreuve du naphte et du feu grégeois, s'avancèrent dans le plus terrible appareil. L'attaque fut vive; mais elle n'eut pas de succès. Un nouvel assaut eut lieu le dimanche 7 d'abib [3 juillet]. Ce jour là les Francs firent usage de quatre navires surmontés chacun d'une tour : trois étaient dirigés contre la tour de la chaîne; le quatrième devait se porter contre la ville. L'ennemi fit les plus grands efforts et fut sur le point de triompher : déjà il avait dressé ses échelles, lorsque le mât qui soutenait une des tours ayant cassé, tous les guerriers qui s'y trouvaient tombèrent dans l'eau; la plupart se noyèrent, accablés par le poids de leurs armes. Ce succès inspira une joie démesurée aux musulmans : au Caire et au vieux Caire, on illumina, et les habitans se livrèrent aux transports d'une vive alégresse.

« Sur ces entrefaites, les chrétiens, désespérant d'une prompte réussite de leurs attaques, se répandirent dans les campagnes voisines et s'emparèrent des provisions. Comme des bandes d'Arabes nomades avaient été appelées des provinces voisines pour les harceler, les Francs les attaquèrent par surprise et les taillèrent en pièces; le petit nombre de ceux qui échappèrent, se voyant hors d'état de résister, commencèrent à se disperser dans le pays, et à piller amis et ennemis; c'était afin d'épuiser la contrée et de mettre les Francs dans l'impossibilité d'y subsister. Non-seulement Malek-kamel ne vit pas ces ravages avec peine, mais il ordonna lui-même de tout livrer aux flammes. Dans le même temps, le sultan

(1) Le mois de *bouné* appartient au calendrier des chrétiens coftes d'Égypte. Il en est de même de tous les mois qui sont cités dans l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*. C'est que l'auteur était lui-même chrétien et du rite cofte.

Malek-adel, toujours retenu en Syrie, étendait ses courses sur le territoire des villes chrétiennes de Palestine et de Phénicie, pour faire diversion. Mais rien ne pouvait tirer les Francs des provinces de l'Égypte.

« En attendant, les attaques se poursuivaient contre la ville et la tour de la chaîne. Il ne se passait pas de jour sans quelque nouvel assaut. Les pierres lancées par les machines des chrétiens étaient d'une grosseur prodigieuse; une seule pesait plus de trois cents livres d'Égypte. Les Francs travaillaient, en ce moment, à une espèce de ponton appelé chez eux *maremme* : c'étaient deux ou plusieurs navires joints ensemble, et attachés avec des poutres et des planches, de manière à présenter l'apparence d'un seul navire. Celui dont il est ici question, se composait de deux navires; au-dessus s'élevaient quatre mâts supportant une tour de bois à créneaux et revêtue de parapets, à l'exemple d'une citadelle; sur la tour on avait pratiqué un grand pont-levis, qui se levait et se baissait à volonté, au moyen de courroies et de poulies (1). Tous ces préparatifs étaient destinés contre la

---

(1) Voici le texte arabe :

واهتموا بالمراكب يسموها المرمة وهى بطستان قربوهما واوثقوهما بالاخشاب والمسمار الى ان بقيت الاثنتان مثل واحدة وعملوا فيها اربعة صوارى وركبوا على الصوارى برجا من الخشب وعملوا حوله سورا مثل سور المدن بشراريف وعملوا سقالة عظيمة بحبال وبكر ترخى وترفع

Il résulte de ce passage que le mot que nous avons traduit par *maremme* n'est pas d'origine arabe, mais plutôt d'origine franque; du moins ce mot est-il employé dans le sens d'*édifice, vaisseau,* dans les monumens chrétiens du moyen âge. Voyez le *Glossaire de la basse latinité* de du Cange, supplément, au mot *Maremma.* Voyez aussi le *Codice diplomatico dell' ordine di Malta,* par Sebastiano Paoli, t. II, p. 515. Au reste, comme le passage arabe que nous citons ici pourrait donner lieu à d'autres difficultés du même genre, nous rapporterons le passage correspondant d'Olivier Scholastique, écrivain latin, lequel se trouvait au siége de Damiette, qui même dirigea la construction de la machine en question; on verra que ce qu'il dit lève toute incertitude : « Duos cogones conjunximus trahibus et funibus fortissimè

tour de la chaîne. Au jour fixé, les Francs s'avancèrent avec leur maremme, et abattirent le pont-levis. En un moment l'étage supérieur tomba en leur pouvoir, et aussitôt le pont qui joignait la tour à la ville fut coupé. Les musulmans, enfermés dans la tour, au nombre d'environ trois cents, se voyant sans ressources, mirent bas les armes et furent faits prisonniers; quelques-uns seulement essayèrent de se jeter à l'eau, et se sauvèrent à la nage. Cette journée fut horrible. Les chrétiens plantèrent leurs drapeaux et leurs croix au haut de la tour; ensuite ils fermèrent la porte qui faisait face à Damiette, et, du côté opposé, ils construisirent un pont de bateaux qui joignait la tour à leur camp. Dès ce moment, le lit du Nil leur fut ouvert. Quatre mois s'étaient écoulés entre l'arrivée des chrétiens et la prise de la tour de la chaîne. »

## § LXXIII.

**Mort de Malek-adel. — Les croisés passent le Nil.**

*Suite de l'année 615 [1218 de J. C.]*. Les auteurs arabes s'accordent à dire que la perte de la tour de la chaîne était ce qui pouvait arriver de plus fâcheux à l'islamisme. Pendant ce temps, Malek-adel était toujours en Syrie, espérant que les chrétiens, repoussés de l'Égypte, viendraient y renouveler leurs attaques. Au rapport de Makrizi, quand il apprit ce qui était arrivé, il désespéra du salut de Damiette, et, se frappant la poitrine, il témoigna la plus vive douleur. Il mourut de tristesse un jeudi, 7 de gioumadi second [commencement de septembre], dans les environs de la colline d'Afik, non loin du lac de Tibériade. Comme il était à craindre que cette mort n'occasionnât quelques troubles, ses gens

---

» cohærentes, sociâ compaginatione vacillandi periculum prohibentes. Quatuor malos et totidem antenuas et in eis ereximus, in summitate castellum firmum asseribus et opere reticulato contectum collocantes. Contra machinarum importunitatem coriis vestivimus illud et per circuitum et super tectum, contra ignem græcum. Sub castellulo fabricata fuit scala funibus fortissimis suspensa et triginta cubitis ultra proram protensa. » Voyez la relation d'Olivier Scholastique, *Bibliothèque des Croisades*, tome II, 1re partie.

firent répandre le bruit qu'il n'était que malade, et se mirent en devoir de le transporter à Damas. Le corps avait été placé dans une litière couverte et le cortége se mit en marche : le médecin et l'échanson s'avançaient à côté de la litière; tout se faisait comme à l'ordinaire. Ce ne fut qu'à l'arrivée du corps à Damas que l'on annonça la mort du sultan; un héraut reçut ordre d'aller par la ville criant : « Priez pour l'ame du » sultan Malek-adel, et faites des vœux pour votre souverain » Malek-moadam, de qui Dieu prolonge le règne. » A ces mots, le peuple se mit à fondre en larmes, et la consternation devint générale (1).

Malek-moadam était le second fils de Malek-adel; depuis quelque temps il avait été investi du gouvernement de Damas. Quand son père fut mort, il se hâta de s'emparer des trésors de l'état, et de se faire prêter serment par les habitans (2).

« Malek-adel, selon Ibn-férat, était un prince de mœurs louables et de bonne croyance; il passait pour très-entendu dans le gouvernement et se faisait rendre compte des plus petites choses. Il fut heureux en tout et n'essuya jamais de défaites. Il était prévoyant, doué de sens, porté à la douceur et à la patience ; il était généreux, et savait dépenser quand il fallait. Son autorité s'étendait sur l'Égypte, la Syrie et une partie de la Mésopotamie. Il partagea de son vivant ses états à ses enfans; et lorsqu'il les vit bien affermis, il ne cessa de les visiter et de se transporter d'une province à l'autre. Il passait ordinairement l'été en Syrie, à cause de la bonté des fruits, de la fraîcheur de l'air et de la salubrité des eaux; l'hiver, il séjournait en Égypte, à cause de la douceur du climat. Malek-adel mangeait prodigieusement, et plus qu'on

(1) Si l'on en croit Novaïri, les funérailles de Malek-adel eurent lieu dans le château de Damas, dans le plus grand secret. On y mit une telle précipitation, que, comme on manquait de drap pour ensevelir le sultan, on fit usage du bonnet et de la robe d'un homme de loi; et comme on n'avait pas sous la main une pioche pour creuser la fosse, l'officier préposé aux funérailles alla voler celle d'un paysan. La partie de la Chronique de Novaïri où se trouve ce fait singulier, manque à la Bibliothèque du Roi; nous le tirons de la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 81, note 38.

(2) C'est le même prince que les auteurs latins du temps ont appelé *Corradin*, par corruption de son titre de *Scherf-eddin* ou *honneur de la religion*.



n'a coutume de faire; on dit qu'il mangeait un jeune agneau en un seul repas. »

Ibn-alatir remarque qu'après sa mort ses enfans se maintinrent chacun dans les apanages qu'il leur avait donnés. Malek-kamel, l'aîné de tous, eut l'Égypte, avec le titre de sultan; Malek-moadam eut Damas et la Palestine; Khélath, dans la grande Arménie, fut le partage de Malek-aschraf; d'autres reçurent quelques villes de Mésopotamie.

Cependant la guerre continuait toujours sur les bords du Nil. Le sultan allait sans cesse de son camp à Damiette, et de Damiette à son camp, pour repousser les attaques de l'ennemi. Comme les chrétiens, en s'emparant de la tour du fleuve, avaient rompu les chaînes qui fermaient le passage, les efforts du prince eurent pour but de susciter de nouveaux obstacles. Au rapport d'Ibn-alatir, il fit construire un nouveau pont de bateaux, défendu par des guerriers. Les chrétiens tournèrent leurs attaques contre ce pont et le rompirent. Alors le sultan se décida à faire couler à fond plusieurs grands bateaux chargés de pierres, et le passage devint presque aussi difficile qu'auparavant.

L'historien des patriarches d'Alexandrie a soin de remarquer qu'en ce moment les eaux du Nil étaient basses, ce qui en rendait la navigation périlleuse. Il ajoute que les musulmans, pleins d'ardeur, résolurent même d'aller attaquer les chrétiens sur la rive occidentale, dans leur propre camp. « Quatre mille cavaliers, dit-il, et autant de fantassins traversèrent le fleuve, accompagnés de cinquante ou soixante navires, qui devaient attaquer par eau. Mais l'entreprise échoua : les cavaliers s'étant approchés des fossés des chrétiens, les trouvèrent si bien défendus, qu'ils n'osèrent passer outre; les fantassins, qui s'étaient avancés d'un autre côté et qui voulurent aller plus avant, s'étant engagés au milieu des tentes, furent repoussés avec vigueur et taillés en pièces; il n'y eut de sauvés que ceux qui purent se jeter à l'eau; encore la plupart étant originaires de Syrie, pays où il y a peu de rivières et où l'on ne sait pas nager, furent entraînés au fond et se noyèrent. A ce spectacle, les navires musulmans rebroussèrent chemin, et l'attaque n'eut pas de suite.

» Un nouveau combat s'engagea le vendredi 29 de babeh [ fin d'octobre ] : environ trois mille cavaliers musulmans, avec la garde particulière du sultan et quelques Arabes, passèrent le fleuve et fondirent sur les chrétiens mais ils furent

mis en déroute, et il ne s'en sauva qu'un petit nombre à la nage. Ce second échec abattit le courage des musulmans, qui n'osèrent plus rien entreprendre. Sur ces entrefaites, l'hiver commença, et les Francs s'enfermèrent dans leur camp. Au commencement de kaihat [décembre], un ouragan terrible causa d'étranges ravages : l'eau de la mer entra dans le lac qui avoisine Damiette; le lac déborda; l'eau du fleuve s'éleva plus que de coutume; le camp du sultan fut inondé : il périt, au milieu du désordre, un grand nombre de bêtes de somme et beaucoup de provisions : on eut ensuite à essuyer des pluies continuelles; le froid devint rigoureux; le vent souffla avec une violence qui aurait soulevé des montagnes. Ce fut une désolation sans exemple. Dans une de ces tempêtes, le vent enleva une maremme chrétienne formée de six vaisseaux joints ensemble, et la transporta sur la rive orientale. On avait pratiqué dans cette maremme, des échelles, des tours, de petites rues; en un mot, c'était un édifice sans pareil et qui passe l'imagination. Des seize hommes qui la montaient, quatorze opposèrent une résistance opiniâtre et se firent tuer; les deux autres, s'étant sauvés à la nage sur la rive occidentale, furent traités de lâches par leurs frères et attachés au gibet. Quant à la maremme, les musulmans eurent d'abord l'idée de la conserver et de l'employer à leur usage; mais craignant de ne pouvoir la défendre contre les attaques redoutables des Francs, ils y mirent le feu, et elle devint la proie des flammes (1).

» L'ouragan avait sur-tout été terrible contre les Francs. Comme, en ce moment, il existait des communications continuelles entre le camp des chrétiens et la ville d'Acre, d'où ils tiraient leurs provisions, toute la côte était couverte de leurs navires, et plusieurs firent naufrage ou vinrent échouer sur le rivage.

» Cependant, rien ne pouvait ralentir le zèle des Francs; ils cherchaient toujours un moyen d'entrer avec leurs gros vaisseaux dans le lit du Nil, et de se rendre maîtres du fleuve. Comme le sultan leur opposait des obstacles sans cesse renais-

(1) Makrizi, dans sa *Description de l'Égypte*, appelle cette Maremme une des merveilles du monde. Il ajoute qu'elle avait cinq cents coudées de dimension, qu'elle était doublée en fer et à l'épreuve du feu grégeois.



sans, ils imaginèrent de creuser le lit d'un ancien canal appelé Safran (1), par lequel jadis le Nil déchargeait ses eaux dans la mer. Ils profitèrent du moment où les eaux étaient fort hautes, et, y introduisant leurs gros vaisseaux, ils voguèrent à pleines voiles. En vain le sultan se hâta de faire couler à fond un triple rang de ses navires à l'endroit du fleuve où venait aboutir le canal; en vain il y plaça des poutres, des troncs d'arbre, et tout ce qui pouvait offrir de la résistance: le samedi qui suivit *la Purification* (2), 8 d'ameschir [commencement de février 1219], les vaisseaux chrétiens, ayant le vent en poupe, forcèrent le passage, et les poutres, les troncs d'arbre et les navires ne *résistèrent pas plus que de l'herbe*. Dès-lors le Nil fut ouvert aux chrétiens, qui furent maîtres du lit du fleuve, et la situation de Damiette devint très-critique. »

Il y avait alors dans l'armée musulmane un émir d'origine curde, appelé Émad-eddin Ahmed, et surnommé le fils de Maschtoub. Cet émir était fils de ce fameux Maschtoub qui, sous Saladin, avait défendu la ville d'Acre contre toutes les forces de l'Occident; il avait succédé à son père dans le fief de Naplouse, et avait conservé un grand ascendant sur les troupes, particulièrement sur les soldats curdes, ses compatriotes, qui, depuis Saladin, formaient le nerf des armées musulmanes. Makrizi dit de lui qu'il était le premier des émirs, et qu'il se faisait traiter à l'égal des rois. « On le citait, ajoute-t-il, pour l'élévation de son génie et sa grande libéralité. Il était fort affable, et sa valeur le faisait redouter des princes. » Comme, depuis la mort de Malek-adel, il n'existait plus de frein pour retenir les esprits, le fils de Maschtoub résolut de profiter de l'abattement des musulmans pour faire une révolution; de concert avec quelques émirs, il

---

(1) D'autres le nomment *Azrak* ou *Bleu*. Ce canal prenait naissance un peu au midi du lieu où était campée l'armée chrétienne, sur la rive occidentale du Nil, à l'endroit appelé Bouré, et se jetait dans la Mer méditerranée.

(2) الرفاعين. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais le sens en paraît déterminé par les passages correspondans des auteurs latins, qui tous placent l'événement en question à la même époque. Le mot رفاعين semble un équivalent du mot *relevailles*; et en effet, c'est le jour de la Purification qu'eurent lieu les relevailles de la Sainte-Vierge.

forma le projet de déposer le sultan, et d'élever à sa place un de ses frères, appelé Malek-faïz, sous lequel il espérait gouverner. Une partie de l'armée trempa dans cette conspiration. Déjà tout était prêt pour l'exécution; mais au moment que les conjurés étaient assemblés, et tenaient à la main l'Alcoran pour jurer fidélité au nouveau prince, le sultan, qui en fut instruit, entra tout-à-coup, la fureur peinte dans les yeux. A cet aspect, les conjurés s'enfuirent chacun de leur côté. Pour le sultan, il était si troublé qu'il crut tout perdu : à l'entrée de la nuit, il monta à cheval et s'enfuit dans la direction du Caire, sur les bords du canal d'Aschmoun (1). Son départ fut si subit que personne n'en sut rien; mais, au point du jour, quand la nouvelle s'en répandit, la frayeur devint générale; chefs et soldats, tous prirent le chemin du canal d'Aschmoun : le tumulte fut tel, que, suivant les expressions de Makrizi, le frère ne s'occupa point de son frère, le père de son fils; les armes, les provisions, tout fut abandonné. Jamais on ne vit une terreur pareille.

Les chrétiens étaient toujours sur la rive occidentale, ne se doutant point de ce qui se passait : quand ils en furent instruits, ils se hâtèrent de traverser le fleuve et s'emparèrent du camp musulman (2). Dès-lors ils purent se déployer autour de Damiette, et cette ville, qui jusque-là avait été à l'abri des coups de l'ennemi, commença à être pressée avec une grande vigueur. On était alors au 20 de dou'lcaada [mois de février].

Cependant les musulmans s'étaient peu à peu ralliés sur les bords du canal d'Aschmoun; tous les soldats, sans excepter les conjurés, s'étoient réunis au sultan : mais telle était la frayeur du prince, qu'il ne savait à qui se fier et songeait à abandonner ses états pour se sauver en Arabie. Heureusement, dit Makrizi, le Seigneur jeta un regard de

(1) C'est le canal que les auteurs chrétiens du temps ont appelé Tanis, sans doute du nom de la grande ville de Tennis, située dans le lac de Menzalé, où ce canal a son embouchure, et qu'ils ont confondue avec l'antique ville de Tanis, bâtie à quelque distance.

(2) Comme ils ignoraient la cause de cette fuite précipitée, ils l'attribuèrent à un miracle de Dieu et à une légion d'anges vêtus de blanc, qui étaient venus du ciel pour faire peur aux musulmans. Voyez la *Relation des Podestats de Reggio, Bibliothèque des Croisades*, t. I, IIe partie, p. 591 et suiv.

pitié sur l'islamisme, et les musulmans furent préservés d'un si grand malheur. Quelque temps auparavant, le sultan, se sentant vivement pressé, avait envoyé demander du secours à ses frères, aux princes d'Alep, de Hamah et au calife de Bagdad. Malek-moadam, prince de Damas, s'était aussitôt mis en marche (1); le prince arriva deux jours après que la sédition eut éclaté, et sa présence remit le calme dans les esprits. Le fils de Maschtoub fut attiré par une ruse hors de sa tente, et on l'envoya, sous bonne escorte, en Syrie et en Mésopotamie, où il périt quelque temps après d'une mort funeste (2); sans doute, dit Ibn-alatir, en punition de son horrible attentat contre la religion. Quant à Malek-faïz, première occasion du désordre, on le fit aussi partir pour la Syrie, où il mourut bientôt empoisonné, à ce qu'on dit (3). Dès ce moment, le sultan put s'occuper de réparer ses forces et d'aller au secours de Damiette; mais, d'abord, il écrivit de nouveau à ses frères pour les exciter à venir le seconder. Ce fut Malek-faïz qu'il chargea de ses lettres. Celle qui était

---

(1) Makrizi rapporte qu'en partant, le prince de Damas, de peur que les Francs, après avoir pris Damiette, ne vinssent de nouveau en Syrie et ne subjuguassent le pays, et qu'une fois maîtres de Jérusalem, ils ne fissent de cette ville, très-bien fortifiée par Saladin, un rempart inexpugnable, se résolut à en détruire les murailles. Par ses ordres on abattit les fortifications de Jérusalem; les vivres et les munitions furent transportées ailleurs; on ne laissa debout que la tour de David, située à l'occident, et l'on mit la ville sainte hors d'état de servir de défense aux chrétiens, dans le cas où elle tomberait en leur pouvoir. Novaïri remarque que les musulmans furent très-sensibles à la ruine de Jérusalem; un cri de douleur s'éleva par toute la ville. Les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, les jeunes femmes couvertes de leur voile, les vieilles animées par leur désespoir, coururent à la chapelle de la Sacra et à la mosquée Alacsa, pour invoquer la miséricorde du ciel, en arrachant leurs cheveux et déchirant leurs vêtemens. Un grand nombre de musulmans se décidèrent à abandonner leurs foyers et leurs biens, pour aller chercher un refuge ailleurs; les routes furent couvertes de ces fugitifs; les uns se retiraient en Égypte, les autres en Syrie, quelques-uns à Carac. On vit des femmes élevées dans la délicatesse, marcher à pied, et n'avoir, pour garantir leurs membres meurtris, que les lambeaux de leurs vêtemens; plusieurs périrent sur les chemins de faim et de misère. Voyez la *Dissertation* de M. Hamaker, page 117, note 70.

(2) Voyez à ce sujet la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 100 et suiv.

(3) Voyez encore la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 102 et 129.

destinée pour Malek-aschraf, souverain de Khélath, dans la grande Arménie, était en vers; le commencement, qui s'adressait à Malek-faïz, nous a été conservé par Makrizi; le voici (1):

« O ma bonne étoile! si tu veux véritablement me seconder, lève-toi sans retard et sans hésitation.

» Excite tes chameaux, les poussant et les animant sans leur donner de relâche.

» Multiplie les marches tant que tu pourras, et ne t'arrête qu'à la porte de Malek-aschraf.

» Tu lui donneras le salut de la part d'un de ses serviteurs qui attend sa venue, les yeux tournés vers lui.

» Dès que tu seras arrivé, tu lui diras de ma part, après une aimable salutation et beaucoup de complimens:

» *Si tu te rends dans peu auprès de ton serviteur, tu le trouveras au milieu de ses guerriers, armés de l'épée et de la lance.*

» *Si tu tardes de le secourir, tu le trouveras...... Mais non, tu ne le verras plus qu'au jour de la résurrection, dans la plaine du dernier jugement.* »

---

(1) يا سعدى ان كنت حقا مُسْعِفى
فانهض بغير تلبث وتوقف
واحثث قلوصك مرقلا او موجفا
بتجشم فى سيرها وتعسف
واطو المنازل ما استطعتَ ولا تُنِخْ
الا على باب المليك الاشرف
واقر السلام عليه من عبد له
متوقع لقدومه متشوف
واذا وصلت الى حماهِ فقل له
عنى بحسن توصل وتلطف
إنْ تاتِ عبدَك عن قليل تَلْقَه
ما بين كل مُهَنَّدٍ ومُثَقَّفِ
او تبْطِ عَنْ انجاده فلقاوه
بل فى القيامة فى عراص المَوْقف

## § LXXIV.

### Entrée des croisés dans Damiette.

*An 616 [1219].* Dès que les chrétiens eurent passé le Nil, ils se mirent à cerner Damiette de toute part, et s'entourèrent eux-mêmes de bons retranchemens. Au rapport d'Ibn-alatir, « la place se trouvait sans garnison. Tant que le sultan s'était tenu, avec son armée, dans le voisinage de ses murailles, elle n'avait rien à craindre, et une garnison lui était inutile; ensuite, quand le fils de Maschtoub jeta le trouble dans l'armée, la retraite du sultan fut si subite et le désordre tel, que personne ne songea à Damiette; ainsi cette ville se trouva réduite à ses propres habitans. Tel fut l'effet de la sédition excitée par le fils de Maschtoub. Il fut donc facile aux chrétiens de l'attaquer par eau et par terre. Pendant ce temps, les Arabes nomades qu'on avait appelés pour harceler l'ennemi, pillaient amis et ennemis, et la désolation ne faisait que s'accroître (1). »

L'historien des patriarches d'Alexandrie remarque, à ce sujet, que la terreur s'était répandue dans toute l'Égypte. Les esprits étaient aigris; et comme la cause première de ces malheurs devait être imputée aux chrétiens d'Occident, le peuple tourna sa fureur contre les chrétiens du pays; dans plusieurs villages on les massacra impitoyablement. L'auteur que nous citons était lui-même chrétien, et eut sans doute à souffrir de cette persécution. Il poursuit ainsi : « L'église de Saint-Marc, située dans les environs d'Alexandrie, et objet de la vénération des fidèles, fut démolie, de peur que les Francs, envahissant le pays, ne s'en fissent une espèce de forteresse. En vain les chrétiens offrirent une grande somme d'argent pour prévenir ce malheur; le sultan ordonna de raser la meilleure partie de l'église, et le reste fut abattu le vendredi suivant, au sortir de la mosquée, au bruit des plus

(1) Au reste, suivant Makrizi, les Arabes furent fort utiles au sultan dans tout le cours de l'expédition : ils étaient sans cesse occupés à harceler les chrétiens et à enlever ceux qui s'éloignaient; ils s'introduisaient même dans leur camp pendant la nuit, et massacraient ceux qui dormaient.

vives acclamations, par la multitude encore échauffée des exhortations des imams. Ainsi les chrétiens éprouvaient angoisse sur angoisse.

» Les musulmans étaient alors dans la plus grande consternation. Les principaux citoyens d'Égypte se cotisèrent pour venir au secours de l'islamisme; au Caire et au vieux Caire, les habitans offrirent deux mois de leurs revenus pour les frais de la guerre sacrée : mais ce zèle ne tarda pas à se ralentir, et cette résolution fut presque sans résultat. »

« Cependant l'armée musulmane s'était avancée jusqu'auprès de Damiette. Le sultan et son frère ne laissaient pas de repos aux Francs : ils essayèrent d'attaquer la partie de l'armée chrétienne qui était restée sur la rive occidentale du Nil, dans son ancien camp. Le dimanche 7 de barmehat [commencement de mars], les musulmans s'avancèrent avec intrépidité; mais Dieu suscita ce jour-là un vent si violent, la pluie tomba avec une telle abondance, qu'il fallut revenir sur ses pas. Le quartier du sultan était alors à Farescour, à quelque distance de Damiette (1). En vérité, tout fut extraordinaire cette année : l'hiver fut plus rigoureux que de coutume, et le sultan fit publier au Caire et au vieux Caire que la moitié des habitans eussent à prendre les armes, de gré ou de force; ceux qui avaient de l'aisance, et qui ne voulurent pas marcher, payèrent une somme d'argent, chacun selon ses moyens. On mit aussi à contribution les juifs et les chrétiens du pays, qui, d'après l'usage, ne pouvaient, en aucun cas, être assujettis au service des armes; et la somme qu'on leur imposa fut si forte, eu égard à leurs facultés, qu'ils furent réduits à mettre en gage les vases sacrés des églises (2)

(1) Pour cette ville, comme pour toutes celles que nous citerons, nous renvoyons à la carte qui accompagne le XIIe livre de l'*Histoire des Croisades*.

(2) Parmi les chrétiens d'Égypte, les uns étaient de la secte jacobite ou secte d'Eutychès, et les autres melkhites. Ces derniers, qui professaient à-peu-près les mêmes dogmes que les catholiques romains, et qui, suivant la remarque de l'auteur, s'abstenaient de la circoncision et d'autres pratiques judaïques, ne formaient que le dixième des autres, et avaient beaucoup plus à souffrir, à cause qu'on les soupçonnait d'avoir de l'attachement pour les Francs et pour le pape de Rome. L'auteur rapporte qu'au vieux Caire seulement, les chrétiens furent taxés à quatre mille pièces d'or, sur lesquelles les

et des synagogues. On parvint à équiper environ dix mille hommes, qui prirent aussitôt le chemin de Damiette. Mais la plupart étaient un ramas de vagabonds et de gens sans aveu; en route ils se livrèrent aux plus grands excès; ils détruisirent les églises et les chapelles. Lorsqu'ils arrivèrent au camp, le sultan faisait livrer une attaque contre les chrétiens : c'était un *dimanche des Rameaux* (1); et, chose remarquable, tous ceux qui avaient pris part à cette dévastation tombèrent sous le fer des chrétiens; le reste prit la fuite et arriva au Caire, sur des barques, dans l'état le plus misérable.

» Un nouvel assaut, qu'on livra peu de temps après, ne réussit pas mieux. Les Francs s'étaient entourés d'un mur flanqué de bonnes tours, où l'on veillait comme dans une place de guerre. Ils occupaient à-la-fois la rive occidentale et la rive orientale, et un pont de bateaux jeté sur le fleuve assurait les communications entre les deux camps; le même pont ôtait aux musulmans tout accès par eau vers Damiette. De loin, on voyait les maremmes chrétiennes, surmontées de leurs tours, s'avancer jusqu'au pied des remparts de la place; la ville était attaquée par eau et par terre, et ne recevait pas de secours. Le sultan, voulant procurer du soulagement à la garnison, forma le dessein de mettre à sec la branche du Nil qui baigne Damiette, et de faire couler les

---

melkhites devaient en payer mille. Les juifs furent taxés à six cents pièces d'or. Ce furent les prêtres qui répartirent cette somme sur leurs ouailles; c'était ordinairement à l'église qu'on faisait payer à chacun sa quote-part. Il résulte de là, suivant notre auteur, que beaucoup de chrétiens se dispensèrent pendant quelque temps d'aller à l'église; et comme il fallait pourtant que la somme exigée fût payée, on fut obligé d'envoyer solliciter la charité des chrétiens des montagnes et des lieux sablonneux; il n'y eut pas de monastère, même dans les provinces les plus éloignées, qui ne fût mis à contribution.

(1) زيتون. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais il est déterminé par les passages correspondans des auteurs latins. Au reste, le mot en lui-même signifie *olivier*, et fait allusion à l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem, au jour où les rues furent sur son passage jonchées de branches d'olivier. Par une dénomination analogue, les chrétiens syriens se servent du mot شعانين, qui signifie *branches de palmier*. Voyez le *Faux Vakédi*, édition de M. Hamaker, notes, p. 167 et suiv.

eaux d'un autre côté : par ses ordres, une forte digue fut élevée du côté de Zéfité, là où s'opère la séparation des branches du fleuve ; mais bientôt, l'eau, s'élevant à une hauteur prodigieuse, vint frapper la digue et en dispersa les débris.

» Pendant ce temps, les attaques continuaient contre Damiette. Les chrétiens pressaient la ville de jour et de nuit, par eau et par terre, et le sultan les pressait à son tour. Dans une de ces attaques, les Francs essuyèrent un échec considérable. On fit plus de quatre cents de leurs cavaliers prisonniers ; plus de mille d'entre les fantassins furent tués. Un pigeon apporta la nouvelle de cette victoire au Caire ; aussitôt l'on tapissa les rues et le peuple se livra à la joie. La plupart des chrétiens pris en cette occasion furent amenés au Caire et promenés par toute la ville. A l'égard des chefs, le sultan les retint auprès de lui, pour essayer si, par leur moyen, il pourrait en venir à un accommodement. Il y eut à ce sujet plusieurs pourparlers, et l'on fut sur le point de se mettre d'accord. Le sultan offrait de rendre Jérusalem, avec toutes les villes chrétiennes conquises par Saladin ; mais les Francs, ayant reçu d'Occident de nouveaux secours, rompirent les conférences (1) et l'on recommença les hostilités. »

Makrizi rapporte qu'en ce moment la ville était dans une grande extrémité. On ne pouvait rien y introduire par terre ; et par eau, on courait les plus grands dangers ; car les vaisseaux chrétiens occupaient le lit du fleuve, et les vaisseaux musulmans n'étaient pas en état de leur disputer le passage. On recourait à toute sorte de moyens pour tromper la vigilance des Francs. La sœur d'un des émirs qui étaient dans la ville, imagina de remplir la peau d'un chameau de volailles, de légumes, de fruits et de toute sorte de comestibles ; elle enferma le tout ensemble et le jeta dans le Nil. Ce moyen ayant réussi, elle recommença à plusieurs reprises ; mais les Francs, s'en étant aperçus, redoublèrent de précautions et ne laissèrent plus rien passer. Les vivres devinrent si chers, qu'un œuf de poule se vendait plusieurs pièces d'or ; une vache valait huit cents pièces d'or ; une poule en valait trente ; une livre de sucre, cent quarante ; il en coûtait quarante pièces d'argent pour avoir une outre d'eau ; le

(1) De leur côté, les auteurs chrétiens rejettent la faute sur les musulmans. Voyez la *Chronique* déjà citée *des Podestats de Reggio*.

sucre finit par se vendre au poids d'une pierre précieuse. Dans ces circonstances, le sultan tira de grands secours d'un Syrien appelé Schamaïl. Ce Syrien allait à la nage du camp à la ville, et de la ville au camp, et instruisait le sultan de l'état des choses (1). Pour le récompenser, le sultan lui donna plus tard le commandement du Caire.

Sur ces entrefaites, on usait de sévérité dans toute l'Égypte pour faire armer la population. « Au Caire et au vieux Caire, suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, on fit une levée en masse : des hommes allaient par les rues, une sonnette à la main, ordonnant à tous de partir. Les portes de ces deux villes furent fermées. On était si troublé, que personne ne s'occupait plus d'affaires; on ne songeait qu'au danger présent : ce fut au point que le froment, qui la veille se vendait fort cher, baissa tout-à-coup, faute d'acheteurs. Dans le premier moment, on ne pensa pas aux chrétiens et aux juifs; mais bientôt, le commandant du Caire fit arrêter les chrétiens les plus riches, pour leur arracher de l'argent : cet exemple fut suivi par le commandant du vieux Caire, de manière qu'il n'y eut personne qui ne se ressentît de ces temps de tribulations et de peines. »

« Cependant le sultan se disposant à livrer un nouvel assaut, fit venir du Caire une immense quantité de pots et de vases de toute espèce, afin de combler les retranchemens des chrétiens. Il devait commander en personne l'attaque du camp de la rive occidentale, pendant que son frère Malek-moadam (2) combattrait sur la rive opposée. Mais au moment d'en venir aux mains, les Francs épouvantés demandèrent à négocier; on entra donc en conférences. Sur ces entrefaites, les chrétiens réparèrent leurs fossés et leurs retranchemens; après quoi on reprit les hostilités. Le sultan reconnut alors que la force seule pourrait chasser les chrétiens. Il se hâta

(1) Novaïri a aussi parlé d'autres nageurs musulmans qui franchissaient la flotte chrétienne à travers tous les obstacles; mais il ajoute qu'à la fin les Francs s'en étant aperçus, étendirent sur le fleuve des cordes et des filets où les nageurs se trouvèrent pris. C'est à ce sujet qu'un auteur latin a appelé les Francs *pêcheurs d'hommes*. Voyez la *Dissertation* de M. Hamaker, p. 106.

(2) L'auteur fait mention de Malek-faïz; mais ce doit être par erreur, puisqu'il a déjà été dit que Malek-faïz avait été renvoyé en Syrie, et que c'était le prince de Damas qui demeura auprès du sultan.

de renvoyer son frère en Syrie, afin qu'il lui amenât de nouveaux secours. Pour lui, il se prépara aux plus vigoureux efforts. Mais la ville était à la dernière extrémité. Malek-moadam, en se mettant en marche, s'habilla de deuil et manifesta la plus grande tristesse. Les chrétiens s'étaient partagés en deux corps; l'un tenait tête au sultan, l'autre harcelait la ville. »

Dans ces conjonctures, un des émirs de la garnison, nommé Gémal-eddin, qui avait inutilement jusque-là prodigué les marques de courage, se hasarda d'écrire une lettre au sultan. Cette lettre était en vers et fut envoyée au bout d'une flèche; elle nous a été conservée par Makrizi; la voici :

« O mon souverain, la ville de Damiette, dont les créneaux sont renversés et les fondemens presque arrachés,

» T'envoie le plus sincère des complimens, avec un salut » aussi suave que le musc, dont le moindre morceau, comme » le plus gros, a son parfum.

» Elle t'adresse ces mots de loin; mais tu l'entendras aussi » bien que si tu étais son voisin et son hôte.

» *O Roi*, te dit-elle, *qui n'as pas d'égal ni de pareil sur la* » *terre*,

» *Cette lettre te dira sur ma situation ce que je ne puis te* » *dire moi-même.*

» Je viens me plaindre en son nom du cruel ennemi qui » l'a entourée de toute part avec sa cavalerie et la multitude » de ses braves.

» Tout accès vers elle est fermé par terre; par eau, les » flottes ont de la peine à y introduire du secours.

» Son humiliation s'est manifestée sur ses tours, aussi bien » que sa douleur, ses larmes et ses angoisses.

» Ah! si elle le pouvait, elle viendrait se précipiter à tes » pieds; mais toute issue lui est fermée.

» Le médiateur à qui elle a recours pour obtenir ce qu'elle » demande, c'est la religion de Dieu, de ses créatures et de » son prophète.

» Voilà que ses maux sont parvenus à leur dernier terme; » ses infirmités se sont aggravées, ses plaies ont épuisé ses » forces.

» Il ne lui reste qu'un petit souffle; c'est de toi qu'elle attend sa guérison.

» Prends sa défense et celle des tiens, et délivre-la d'un » mal que toi seul peux faire cesser.

» Dieu t'a comblé de l'abondance de ses grâces; une petite » partie de ces grâces suffira pour la délivrer.

» Toute excuse que tu apporterais pour te dispenser de » prendre en main la cause de Dieu et de sa religion, serait » rejetée des musulmans.

» Damiette a les yeux tournés vers toi, et ne cesse de ré- » pandre des larmes.

» Si tu tardes de la secourir, sa verdure se desséchera, sa » langueur se découvrira.

» L'Alcoran y perdra tout crédit, la croix s'y déploiera, et » l'Évangile retentira dans ses murs.

» On y entendra le bruit de la cloche; les louanges » de Dieu ne viendront plus frapper les oreilles des vrais » croyans.

» Tel est, en vérité, son état et sa situation dans le plus » grand détail.

» Pourquoi en dire davantage? C'est à toi, ô enfant de race » illustre, de lui porter aide.

» Justifie l'espérance qu'on met en toi, ô toi qui n'as jamais » déçu personne.

» Fais-toi, pour le jour de la résurrection, un trésor de » bonnes actions; c'est Dieu qui t'en donnera la récompense; » c'est Dieu qui s'en fait garant. »

Le sultan, touché de ces paroles, résolut de faire un dernier effort. Au rapport de l'historien des patriarches d'Alexandrie, il se hâta d'écrire de nouveau au Caire et au vieux Caire, pour que tous ceux qui n'avaient pas encore pris les armes le fissent sur-le-champ. Soixante-dix courriers furent envoyés à-la-fois pour faire exécuter le même ordre dans toute l'Égypte. Mais déjà Damiette ne laissait plus d'espoir : la plus grande partie des habitans avaient péri dans les combats, ou avaient été moissonnés par les maladies, et la ville manquait de défenseurs. En vain le sultan essaya d'y introduire pendant la nuit sept cents hommes de ses meilleures troupes; ils furent surpris au milieu des retranchemens de l'ennemi, et presque tous massacrés. Enfin, les remparts n'étant plus défendus, les chrétiens entrèrent sans résistance. On était alors au mardi 8 de hatour, ou 24 de schaban [4 novembre].

On lit dans Makrizi qu'au moment de la prise de la ville, presque tous les habitans en état de porter les armes, au nombre de vingt mille, avaient péri. Les bras manquaient

pour enterrer les morts; il en coûtait quarante mitskals pour se faire enterrer. Les rues étaient jonchées de cadavres; ceux qui vivaient n'avaient plus la force de se remuer. Aussi l'historien des patriarches d'Alexandrie a-t-il eu soin d'observer que la conquête de Damiette fut moins due à la bravoure des chrétiens qu'à l'extinction de la garnison. Le même auteur ajoute que les Francs durent trouver dans la ville d'immenses richesses : l'or et l'argent y étaient amoncelés par quintaux. Le commerce y était florissant; et d'ailleurs, Damiette passant pour imprenable, les émirs et les gens riches avaient cru y mettre leurs richesses en sûreté.

Au reste les auteurs arabes n'ont donné que très-peu de détails sur l'occupation de Damiette. Makrizi se contente de dire que les Francs, en y entrant, se livrèrent à toute sorte d'excès, et qu'ils *passèrent les bornes*. Le même auteur, après avoir ajouté que la grande mosquée fut convertie en église, a remarqué qu'entre la prise de Damiette et la descente des Francs sur les côtes d'Égypte, il s'était écoulé seize mois et vingt-deux jours lunaires.

Pendant ce temps, le sultan, quoique campé à peu de distance avec son armée, ne se doutait de rien. Si l'on en croit l'historien des patriarches d'Alexandrie, il ne s'aperçut de la prise de la ville qu'aux croix et aux bannières chrétiennes plantées sur les remparts. Aussitôt il quitta son camp et se retira avec ses troupes vers le midi, sur les bords du canal d'Aschmoun, dans la direction du Caire.

## § LXXV.

### Terreur générale parmi les musulmans. — Marche des croisés vers le Caire.

*An 617 [1220]*. D'après le témoignage des historiens contemporains, les chrétiens, en entrant dans Damiette, se crurent comme les maîtres de toute l'Égypte. Leur dessein était d'envahir le pays tout entier; mais d'abord ils s'occupèrent de réparer les fortifications de la ville, et en firent leur place de guerre; ils se rendirent pareillement maîtres de tous les lieux du voisinage. D'ailleurs, ils attendaient de nouveaux secours d'Occident. Quant au sultan, il écrivait lettres sur lettres à ses frères, aux princes de sa famille et à toutes les

puissances musulmanes, pour les appeler à son secours. Malheureusement, suivant la remarque des auteurs arabes, les circonstances ne pouvaient être plus fâcheuses. C'était alors le temps des invasions de Gengis-khan et de ses hordes sauvages. Les Tartares, après avoir subjugué presque tout le nord de l'Asie, s'étaient approchés de la Perse, et menaçaient les provinces voisines de la Syrie. Tous les princes musulmans craignaient pour leurs propres états, et n'osaient s'engager dans une nouvelle guerre. Malek-aschraf, frère du sultan, et souverain de Khélath, dans la Grande-Arménie, était un des plus menacés. Le calife lui-même tremblait dans sa capitale.

L'historien des patriarches d'Alexandrie rapporte que, dans cette circonstance, on usa en Égypte de tous les moyens pour prévenir le danger. Comme le trésor du sultan était épuisé, le vizir fit mettre à la question tous les percepteurs des impôts et les gens de finance, pour leur arracher de l'argent. Musulmans, juifs ou chrétiens, personne n'était épargné. Vainement quelques chrétiens renièrent leur religion; ils payèrent comme les autres. Les cachots étaient pleins de malheureux, et plusieurs y laissèrent une partie de leurs membres. « Quel temps de désolation! s'écrie l'auteur. Tout le monde était obligé de payer selon ses moyens, et personne ne pouvait se soustraire aux poursuites; en sortant d'un danger, on tombait dans un pire. Jusque-là il avait été permis aux particuliers de tenir des magasins, des bazars, des halles qu'on louait comme on voulait; c'est là que se vendaient le lin et les autres denrées : il fut alors défendu de rien vendre ni de rien acheter autre part qu'au bazar du sultan; et pour y vendre et acheter, il fallut payer un droit extraordinaire. Il n'y avait pas de vexations qu'on n'imaginât pour extorquer de l'argent. En un mot, le peuple était si malheureux, qu'il aurait tout quitté, s'il avait pu, pour aller s'établir ailleurs. Pendant ce temps, il n'était bruit que de l'humanité des Francs, et de la douceur dont ils usaient envers les vaincus (1). C'était sur-tout aux chrétiens du pays et aux Juifs qu'on en voulait. Le vizir essaya d'abord de détourner à son

(1) Il ne faut pas oublier que l'auteur que nous citons était chrétien et domicilié au Caire, et qu'il dut avoir à souffrir comme les autres des mesures rigoureuses du sultan.

profit l'argent que les chrétiens consacrent à l'entretien de leur patriarche; vint ensuite un émir qui fit mettre en prison les chrétiens et les Juifs du Caire connus par leur richesse, afin de les forcer à signer des billets pour une somme de onze mille pièces d'or : les billets furent envoyés signés au sultan. Heureusement le prince eut honte de cette conduite, et renvoya aux chrétiens et aux Juifs leurs obligations; mais ce qu'on avait fait au Caire, on le faisait dans toute l'Égypte. Plusieurs se pendirent de désespoir; d'autres renièrent leur religion. »

*An 618 [1221]*. Enfin, les Francs, désormais tranquilles sur la possession de Damiette, et ayant reçu de nouveaux secours d'Occident, se mirent en marche pour s'avancer dans le cœur du pays. Ils prirent la route du Caire, en suivant la rive orientale de la branche du Nil qui passe à Damiette. Le sultan était alors campé avec son armée sur cette même rive, à l'endroit où le Nil se partage en deux branches : la principale vient passer devant Damiette, l'autre va se perdre dans le lac de Menzalé; c'est celle-ci qu'on appelle le canal d'Aschmoun. Le sultan avait pris position dans cet endroit, au midi du canal, pour arrêter l'armée chrétienne au passage. On commença à y bâtir une ville. Le prince y fit élever un château pour lui et des maisons pour ses troupes; on y construisit des bains, des marchés. La nouvelle ville fut appelée *Mansoura,* c'est-à-dire, la Victorieuse, et elle devint en peu de temps une cité considérable. Les chrétiens passèrent successivement à Farescour, Scharmesah, Baramoun. Quand ils furent arrivés au canal, ils trouvèrent l'armée musulmane déployée sur l'autre rive, et la flotte du sultan postée au milieu du fleuve. Aussitôt la guerre recommença.

Makrizi rapporte que les chrétiens étaient au nombre de deux cent mille fantassins et de vingt mille cavaliers. Ils se montraient, dit-il, pleins d'espoir, et ne doutaient pas du succès. Ils dressèrent leur camp sur les bords du canal, et s'entourèrent de bons retranchemens. Leur flotte cotoyait le Nil, chargée de vivres et de provisions. L'armée musulmane n'était pas moins redoutable : des courriers envoyés dans toutes les provinces avaient appelé les guerriers musulmans à la guerre sacrée; du Caire aux confins de la Nubie, le pays retentissait du bruit des armes; au Caire et au vieux Caire, on fit une levée en masse.

Dans les provinces, la consternation était extrême. Voici le tableau effrayant que fait l'historien des patriarches d'Alexandrie : « La désolation était au comble. Le peuple entier avait pris les armes ; il ne restait plus dans les villes que les femmes, les enfans au-dessous de l'âge de puberté et les vieillards décrépits. Pendant deux jours on négligea au Caire et au vieux Caire d'ouvrir les portes : on ne trouvait plus rien à acheter ; toutes les affaires étaient suspendues ; un morne silence régnait dans les rues ; on n'entendait de temps en temps que le bruit de ceux qui allaient, une sonnette à la main, criant : « Ordre à tous les musulmans de partir sans » délai ; quiconque sera trouvé ici ce soir sera pendu. » Ces paroles n'étaient point une simple menace ; les gens du guet étaient à cheval, visitant toutes les maisons ; et malheur à celui qui eût été trouvé en contravention ! C'était un temps de douleur et de larmes, un temps qui n'avait pas eu d'exemple. Le Nil était alors dans sa crue ; mais personne n'y faisait attention. On ne s'inquiétait plus si la récolte serait bonne ou mauvaise ; on ne songeait qu'aux malheurs présens. »

Dans ces circonstances, le sultan fit un dernier effort auprès de ses frères et de ses alliés. Son frère Malek-moadam, prince de Damas, lequel était retourné en Syrie un peu avant la prise de Damiette, fut invité à revenir promptement au secours de l'Égypte, et à amener toutes les forces qu'il pourrait. Déjà Moadam avait cherché à faire diversion en Syrie, afin d'attirer l'armée chrétienne de ce côté. Il avait fait raser les fortifications de Jérusalem et d'autres places ; il avait attaqué quelques villes chrétiennes de Phénicie. Voyant enfin qu'aucun de ces moyens ne réussissait, il fit prendre les armes à tous les musulmans de Syrie, et se disposa à marcher sur les bords du Nil. Les lettres qu'il avait écrites dans les provinces pour faire lever les musulmans, furent lues en chaire le vendredi, et l'on prêcha par-tout la guerre sacrée. Les musulmans de Syrie montraient peu d'enthousiasme ; mais le prince suppléait à tout par son zèle : il appela sous ses étendards les princes voisins, entre autres son frère Malek-aschraf, prince de Khélath dans la Grande-Arménie. Le médiateur dont il se servit pour intéresser son frère à la cause de l'islamisme, était l'historien Ibn-giouzi, alors imam de la grande mosquée de Damas, et qui jouissait de toute la confiance de Moadam. Ibn-giouzi eut beaucoup de peine à dé-

cider Malek-aschraf; voici comment il raconte lui-même cette aventure (1).

« Le prince de Damas était plein d'attachement pour son frère le sultan d'Égypte, et de zèle pour la guerre sacrée; Aschraf, au contraire, était indifférent et montrait même de l'aversion pour le sultan. J'avais à cette époque quitté Damas pour suivre le prince à la guerre. Comme Aschraf s'était enfin décidé à venir avec nous en Égypte, et que déjà il avait passé l'Euphrate, nous prîmes les devans et nous nous avançâmes jusqu'à Émese. Là, Moadam, effrayé des progrès continuels des Francs et des hésitations de son frère, me dit : « J'ai traîné Aschraf comme j'ai pu; mais voilà que la peur » le saisit : je crains bien que les Francs ne triomphent. Il est » ton ami; va le trouver et engage-le à presser le pas. » Je partis donc sur-le-champ; et arrivé auprès d'Aschraf, je lui dis : « Les musulmans sont dans l'angoisse; si les chrétiens » prennent l'Égypte, ils pénétreront jusqu'au fond de l'Ara- » bie; ils ne laisseront pas pierre sur pierre à la Mecque et à » Médine. Dès-lors c'en est fait de toute la Syrie. Allons, lève- » toi et partons à l'instant. » Aschraf promit de le faire, et je retournai à Émesse auprès de Moadam. Je le trouvai le visage abattu, et n'ayant ni mangé ni dormi depuis la veille. Aschraf arriva le lendemain avec ses troupes. Les deux princes passèrent une partie de la nuit à se concerter ensemble sur ce qu'ils avaient à faire. Ils avaient eu d'abord l'idée d'attaquer les villes chrétiennes de Phénicie, entre autres Tripoli. Comme l'Égypte était dans le plus grand danger, on crut plus convenable de marcher sur-le-champ à sa défense. On se sépara dans cette intention. Tout-à-coup, pendant qu'Aschraf dormait, son frère *passa sa chaussure;* et sortant de sa tente comme un lion altéré de sang, il se mit à crier aux soldats : *En avant, en avant vers Damiette.* Aussitôt les soldats prirent leurs vêtemens et l'on se mit en marche. Cependant, Aschraf dormait tranquillement dans sa tente : le lendemain matin, à son réveil, il prit un bain,

(1) Le passage que nous citons ici n'est pas tiré de la Chronique d'Ibn-giouzi, laquelle est, comme on sait, intitulée *Miroir du temps;* car l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi n'est pas complet, et cette partie y manque entièrement; nous avons emprunté ce passage de la Chronique d'Aboul-mahassen, intitulée *les Etoiles resplendissantes.*

puis sortit pour donner ses ordres. Ne voyant plus personne autour de lui, il se douta de ce qui était arrivé et s'achemina en silence vers l'Égypte. »

Nous avons cité ces paroles d'Ibn-giouzi, parce qu'elles sont d'un témoin oculaire, et qu'elles nous montrent parfaitement l'esprit qui régnait alors chez les musulmans. Cet auteur ne manque pas d'ajouter que la ruse employée par le prince de Damas était légitime, puisque c'était le seul moyen de sauver l'Égypte. Les états musulmans étaient alors menacés à-la-fois du côté de l'Occident et de l'Orient; ils étaient attaqués par les Francs et les Tartares : mais les invasions des chrétiens étaient bien plus terribles; c'est ce qui fit qu'à la fin tous les princes musulmans, de concert avec le calife de Bagdad, se tournèrent contre eux. Ibn-férat fait à ce sujet les réflexions suivantes :

« Les musulmans craignaient bien plus les Francs que les Tartares. Ceux-ci, lorsqu'ils trouvaient des terres à leur convenance, se mêlaient volontiers avec les peuples vaincus; ils se soumettaient à la religion et aux lois du pays. Les Francs, au contraire, cherchaient par-dessus tout à asservir les consciences; la religion, motif de leurs guerres lointaines, mettait une barrière insurmontable entre les vaincus et les vainqueurs : ils voulaient, en s'emparant d'un pays, anéantir les habitans et faire triompher leur culte. Ils n'avaient point oublié les victoires de Saladin; au contraire, le souvenir de leurs défaites passées les poursuivait continuellement, et ils brûlaient de venger l'honneur de leurs armes. »

Ce fut ainsi que le sultan d'Égypte rassembla des forces suffisantes pour lutter avec ses ennemis. Outre les princes ses frères, on remarquait dans son camp les princes de Hamah, d'Émesse, de Baalbec. Makrizi fait monter la cavalerie musulmane à quarante mille hommes. Quant à l'infanterie, elle était, dit-il, en nombre infini : c'était en général un ramas de peuple appelé de tous les côtés, et qui pourtant rivalisait de zèle avec les troupes réglées; ceux qui n'avaient jamais manié les armes étaient dressés par des émirs vieillis dans les combats. De part et d'autre l'ardeur était égale et l'on brûlait d'en venir aux mains.

Makrizi nous apprend que les guerriers musulmans avaient conservé la gaieté presque inséparable des camps. Le bruit ayant couru que le roi de Jérusalem, ou plutôt, comme l'appelle Makrizi, le roi d'Acre, lequel commandait l'armée

chrétienne, avait déjà partagé à ses lieutenans et à ses soldats les terres de l'Égypte, un plaisant fit ce distique (1) :

« On nous menace de nous donner pour maîtres les chré-
» tiens d'Acre, voire ceux de Jaffa;
» D'élever au-dessus de nous ceux qui jusqu'ici étaient
» au-dessous! autant vaudrait obéir à des Grecs, qu'à ces
» rustres. »

## § LXXVI.

Désastres de l'armée chrétienne. — Les croisés évacuent Damiette.

*Suite de l'année 618 [1221].* Les chrétiens, en marchant sur Mansoura, n'avaient pris avec eux que de petites provisions. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer d'obstacles sur la route; et d'ailleurs leur flotte les accompagnant sur le Nil, les fournissait de ce dont ils avaient besoin. Dieu le voulait ainsi, remarque Ibn-alatir, afin de les perdre. « Le sultan, ajoute cet auteur, leur ayant d'abord proposé la paix, ils refusèrent les conditions les plus avantageuses. Le sultan leur offrait, s'ils voulaient rendre Damiette et se retirer, Jérusalem, Ascalon, Tibériade, Sidon, Giblé, Laodicée, en un mot toutes les villes qu'ils avaient perdues sous Saladin, à la réserve de Carac et de Schaubek, qui dominent sur les sables de l'Arabie Pétrée. Les chrétiens insistèrent pour avoir ces deux dernières places, et, de plus, une somme de trois cent mille pièces d'or, qui devait servir à relever les murs de Jérusalem. Les négociations durèrent quelque temps sans qu'on pût se mettre d'accord. »

Pendant ce temps, l'armée musulmane était sur les bords du canal d'Aschmoun, recevant sans cesse des secours du Caire et d'autres pays, et ayant sa flotte sur le Nil, à portée de la secourir. Les Francs étaient sur la rive opposée, recevant leurs provisions de Damiette, par eau et par terre. Le

---

(1) يهددونا باهل عكا ان يملكونا واهل يافا
ومن لنا ان يلو علينا فالروم خير من الريافا

Le mot ريافا, que nous traduisons par *rustres*, ne se trouve pas dans les dictionnaires; Makrizi l'explique lui-même par les mots اهل الريف, *habitans des campagnes*.

sultan, ne voyant pas d'autre moyen de repousser l'ennemi, forma le dessein de couper aux chrétiens leurs communications avec Damiette.

Il y avait alors, du côté de l'occident, un canal qui traversait l'île de Méhallé, et qui venait se décharger dans le Nil, entre Damiette et Mansoura. Le sultan, au rapport de Makrizi, fit porter, à dos de chameau, sur les bords de ce canal, des barques et des navires détachés par pièces. Comme le fleuve était alors dans sa crue et que tous les canaux étaient pleins, on mit les bâtimens à flot; des guerriers musulmans y montèrent; ils vinrent se placer à l'embouchure même du canal, et de là ils donnèrent la chasse aux navires chrétiens qui montaient et descendaient le fleuve (1). Dans le même

---

(1) Voici les paroles de Makrizi :

فصنع المسلمون عدة مراكب وحملوها وهى مفصلة على الجمال الى بحر المحلة وطرحوها فيه وشحنوها فى المقاتلة وكانت ايام زيادة النيل

Ce passage est d'autant plus important, que le fait dont il est ici question décida de la ruine de l'armée chrétienne. Cependant, faute des secours que nous offrons ici, personne n'en avait compris le sens. Il s'agissait d'abord de savoir de quel côté du Nil était le canal de Méhallé, s'il venait de l'orient ou de l'occident. M. Hamaker, trompé par le silence de nos géographes, qui ne font mention d'aucun canal sur la rive occidentale du Nil, entre Mansoura et Damiette, a fait venir les vaisseaux musulmans du côté de l'orient, par le canal d'Aschmoun, le lac de Menzalé, et un des nombreux canaux qui coulent entre le lac et le fleuve. Le passage de Makrizi lève toute difficulté : il est vrai que ce passage, tel que nous le rapportons, n'appartient pas à la place que nous lui donnons ici; il fait partie du récit de la croisade de S. Louis, sous la date de 647 de l'hégire [1250 de J. C.]; mais les deux expéditions ayant été soumises aux mêmes circonstances et suivies des mêmes résultats, on peut sans crainte appliquer à l'une ce qui est dit de l'autre. Ainsi le canal dont il est ici question venait du côté de l'occident; il était appelé canal de Méhallé, du nom de la contrée qu'il traversait (l'ancien Delta), laquelle est ainsi désignée par tous les auteurs du moyen âge. Ce canal n'était pas celui qui passe dans la grande ville de Méhallé, mais une simple dérivation du canal principal; et d'après le témoignage de l'historien des patriarches d'Alexandrie, il venait se décharger dans le Nil en face de Baramoun. Voyez la nouvelle carte qui accompagne le XII[e] livre de l'*Histoire des Croisades*. Ce canal existe encore aujourd'hui. Voyez

temps, quelques troupes musulmanes allèrent se placer sur les derrières de l'armée chrétienne, pour intercepter ses communications par terre. En ce moment le fleuve était dans sa crue; on se hâta d'ouvrir les écluses et de couper les digues et les ponts situés sur la rive qu'occupaient les chrétiens. En peu de temps, les Francs se trouvèrent sans aucune ressource. Le pays était inondé; la route entre leur camp et Damiette était interceptée; ils ne recevaient plus rien par le Nil; leurs provisions s'épuisèrent. Alors, au rapport d'Ibn-alatir, *leur honte fut à son comble; leurs ames s'avilirent, leurs cœurs s'abaissèrent et le diable les abandonna.*

Privés de tout espoir de secours, ils se disposèrent à se retirer, et, mettant le feu à leur camp, ils reprirent le chemin de Damiette; mais, arrivés à Baramoun, ils se trouvèrent comme au milieu d'un déluge; déjà le pays était entièrement submergé. Dans le même temps, ils eurent à repousser les efforts du sultan, qui avait fait jeter un pont sur l'Aschmoun, et les poursuivait avec vigueur. Vainement ils tâchaient de se serrer les uns contre les autres; ils furent attaqués par devant, par derrière, sur les flancs, sans pouvoir trouver d'issue : pour surcroît de malheur, une de leurs galères, qui venait avec d'autres *petits bâtimens* (1) pour leur

---

la grande carte qui accompagne la *Description de l'Égypte* et le *Voyage* de M. Rifaud, qui s'imprime en ce moment. Il paraît que ce canal se formait d'une multitude de ruisseaux, et qu'il n'était navigable que près de son embouchure; c'est ce qui fait que tous les auteurs qui en ont parlé, ont eu soin d'ajouter que le Nil était alors dans sa crue. Maintenant on pourra suivre sans difficulté le récit de cette croisade et de celle de S. Louis, et lire avec plus de fruit Olivier Scholasticus, qui, bien qu'en général très-exact, avait besoin d'être éclairci par les auteurs orientaux.

(1) حراقه en arabe. Ce mot, très-fréquent dans les chroniques arabes du moyen âge, y est toujours pris dans le sens de barques, de chaloupes, de bateaux, de canots. Nous nous contenterons de citer en preuve le passage d'Aboulféda, où il est dit que le calife Amin, fils d'Haroun-alraschid, aimait à prendre sur le Tigre le plaisir de la promenade dans des bateaux de ce genre construits en forme d'aigle, de lion, &c. Voyez les *Annales* d'Aboulféda, t. II, p. 106; voyez aussi à la p. 104, et au t. IV, p. 510. Cependant jusqu'ici on a traduit ce mot par *brûlot*, comme s'il dérivait de la racine arabe حرق, qui signifie *brûler*. Ce mot ne paraît pas d'origine arabe.

apporter des vivres, tomba au pouvoir des musulmans. Alors ils demandèrent la paix, et offrirent de rendre Damiette, moyennant la vie sauve.

Dans ces circonstances, au rapport de Makrizi, plusieurs émirs égyptiens, ainsi que les frères du sultan, étaient d'avis de n'accorder aucun quartier aux chrétiens. Ils représentèrent que les Francs étant infidèles, on n'était tenu à rien; qu'en les arrêtant tous prisonniers, on terminait la guerre d'un seul coup, et l'on s'emparait non-seulement de Damiette, mais de toutes les places qu'ils possédaient encore en Syrie; le sultan répondit : « Nous ne tenons pas ici tous les » Francs; quand nous exterminerions tous ceux qui sont » dans leur armée, nous ne serions pas pour cela maîtres de » Damiette. Dans l'état où les Francs ont mis cette ville, nous » ne pourrions la prendre qu'à la longue, et après de nom» breux combats (1). Dans l'intervalle, il viendrait de nou» velles armées de l'Occident; nous serions plus menacés que » jamais. Considérez d'ailleurs que cette guerre dure depuis » plus de trois ans, et que les peuples sont épuisés. » A ces mots, tous se rangèrent de l'avis du sultan, et il fut convenu que les chrétiens pourraient se retirer; seulement, on promit de se donner mutuellement des otages, jusqu'à la reddition de Damiette. On était alors au 7 de régeb [28 août].

Les chrétiens remirent vingt otages, entre lesquels on remarquait le roi Jean de Brienne et le légat du pape. Au nombre de ceux que leur donna le sultan, était son fils Malek-saleh, sultan lui-même dans la suite, et alors âgé de quinze ans. Aussitôt les communications s'établirent entre les deux nations. L'historien des patriarches d'Alexandrie parle avec admiration de la manière noble et généreuse avec laquelle le sultan traita les chrétiens : il fit envoyer à leur camp du pain, des grenades, des melons, et permit aux gens du pays de les fournir de tout abondamment; en un mot, le camp ennemi devint tout-à-coup comme un marché où l'on trouvait les diverses commodités de la vie. La route de Mansoura à Damiette était alors submergée sous les eaux. Comme l'armée

---

(1) L'historien des patriarches d'Alexandrie dit qu'en ce moment les chrétiens étaient encore au nombre de quatre-vingt-dix mille, et que Damiette avait été entourée de sept fossés et d'autres fortifications dont la vue seule faisait trembler.

chrétienne était toujours menacée par l'inondation, le sultan fit jeter un pont sur le Nil, et elle se retira par la rive occidentale; ceux qui aimèrent mieux aller par eau furent reçus sur des navires qui descendirent le fleuve. Un des frères du sultan était avec eux, chargé de les pourvoir de tout. On eut aussi les plus grands égards pour les otages chrétiens; lorsque le sultan leur donna audience, les princes ses frères et les officiers de sa maison se tinrent debout par respect. L'auteur ajoute que cette cérémonie dut en imposer beaucoup aux chrétiens.

Le roi sur-tout fut comblé de marques de politesse. Aussi, dit l'auteur, il s'établit désormais entre lui et le sultan une liaison sincère et durable; tant qu'ils vécurent, ils ne cessèrent de s'envoyer des présens et d'entretenir un commerce d'amitié.

Dès que Damiette eut été rendue aux musulmans, les otages de part et d'autre furent mis en liberté. On convint ensuite d'une trève de huit ans, et il fut décidé qu'on se renverrait mutuellement les prisonniers. Au nombre des prisonniers chrétiens, il y en avait dont la captivité durait depuis le règne de Saladin, c'est-à-dire, depuis plus de trente ans; tous furent mis en liberté. Le traité fut juré par le sultan, ainsi que par ses frères et tous ceux d'entre les émirs qui étaient seigneurs de fiefs. Les chefs de l'armée chrétienne jurèrent aussi.

Telle fut l'issue de cette croisade, qui semblait menacer toutes les puissances musulmanes d'Égypte et de Syrie. Les auteurs arabes contemporains n'ont pu dissimuler leur joie de cet événement. « Ce qu'il y eut de plus admirable, dit à ce sujet Ibn-alatir, c'est qu'à peine les musulmans eurent pris possession de Damiette, il arriva aux chrétiens de nouveaux secours d'Occident (1). Si ces renforts, ajoute-t-il, étaient venus plus tôt, nul doute que les Francs n'eussent cherché à se défendre dans Damiette. Ainsi s'accomplit la volonté de Dieu. La ville était aussi bien située que possible; les Francs y avaient ajouté de nouvelles fortifications; en un mot, elle

---

(1) L'historien des patriarches d'Alexandrie dit que ces secours consistaient dans quarante-cinq galères envoyées par l'empereur Frédéric II, lesquelles, apprenant ce qui était arrivé, remirent aussitôt à la voile. Les auteurs latins ont parlé de ces galères.

eût pu passer pour imprenable. Les musulmans s'étaient d'abord résignés, pour y rentrer, à céder toutes les villes chrétiennes de Palestine et de Phénicie conquises par Saladin, et cependant ils recouvrèrent Damiette sans qu'il leur en coûtât le moindre sacrifice. Ainsi Dieu leur accorda une victoire au-dessus de leurs espérances. Louanges à Dieu, qui vint au secours de l'islamisme dans ces temps d'infortune. Les Francs avaient occupé Damiette pendant vingt-deux mois et quelques jours. »

L'historien des patriarches d'Alexandrie cite une circonstance qui sert à jeter du jour sur la malheureuse situation de l'armée chrétienne. Nous allons répéter ce qu'il dit; on verra que son récit est conforme à ce qu'ont raconté quelques-uns des écrivains latins du temps.

L'historien des patriarches d'Alexandrie, après avoir vaguement accusé les chefs de trahison, finit par rejeter toute la faute sur le légat du pape (1), qui avait prétendu conduire cette guerre, et s'exprime ainsi : « Après la prise de Damiette par les Francs, le roi proposa de s'arrêter dans cette ville, en attendant les secours qui devaient venir d'Occident. » Attendons, dit-il au légat, les renforts que nous a promis » l'empereur d'Allemagne; jusque-là, dussions-nous rester ici » mille ans, nous ne devons pas nous presser. Que risquons- » nous? Quand l'ennemi viendrait nous attaquer en aussi » grand nombre que les sables de la mer, nous n'avons rien » à craindre. D'ailleurs, nos ennemis n'ont-ils pas leurs que- » relles particulières, leurs intérêts personnels? Le plus long- » temps qu'ils pussent tenir devant nos remparts, ce serait » deux ou trois mois; ils ne pourraient mettre à fin aucune » de leurs résolutions, et ils se retireraient aussi peu avancés » qu'auparavant. Pendant ce temps, nous aurons pris de » nouvelles forces; nos desseins seront mieux concertés, et » l'ennemi sera faible et sans courage. Croyez-moi, ne nous » pressons pas. Quand nous mettrions vingt ans à la conquête » de l'Égypte, ce ne serait pas trop. » A ces mots, le légat ne put retenir sa colère et accusa le roi de trahison. Le roi reprit : « Eh bien! je vous suivrai; et si telle est la vo- » lonté de Dieu, je m'y résigne. » On se mit donc en marche. Quand on fut arrivé à Scharmésah, le roi dit au légat :

(1) Il le nomme اللكات, mot qui n'est autre que le latin *legatus*.

« Croyez-moi ; arrêtons-nous ici pendant une année, afin de » donner aux flottes d'Occident le temps d'arriver. En attendant, nous nous entourerons de bons retranchemens ; » nous ensemencerons les terres des environs, et nous nous » préparerons à une attaque vigoureuse. La multitude qu'on » a rassemblée contre nous se dispersera. En deux jours nous » serons maîtres du Caire. » Mais le légat cria encore à la trahison. « Quant à moi, ajouta-t-il, je veux être d'ici à quel» ques jours maître du Caire. » On se remit donc en route. Arrivé à Baramoun, en face de l'embouchure du canal de Méhallé, à l'endroit où déjà quelques barques musulmanes s'étaient postées pour inquiéter les navires chrétiens, le roi dit au légat : « Si vous m'en croyiez, avant d'aller plus loin, » nous détacherions quelques-unes de nos galères pour don» ner la chasse à ces brigands. La navigation du Nil devien» drait tranquille et nous serions en sûreté. » Or, au nombre des galères dont parlait le roi, était celle du légat, vaisseau colossal avec lequel ce prélat était venu à cette expédition (1) ; le légat irrité répondit : « Par ma foi, ma galère ne s'arrê» tera qu'en face du Caire (2). » « Eh bien ! répartit le roi, » menez-moi où vous voudrez ; vous verrez ce qui arrivera. » Et il arriva que l'armée chrétienne, pour avoir refusé des conditions très-avantageuses, se mit dans une situation désespérée, et put à peine se retirer la vie sauve.

## § LXXVII.

### Effet de cette croisade en Orient.

*Suite de l'année 618 [1221].* Les auteurs arabes s'accordent à dire que l'issue de cette guerre causa une joie générale chez les musulmans. Plus leur crainte avait été grande, plus leur joie dut l'être aussi. Le jour de la rentrée du sultan dans Damiette fut comme un jour de fête ; son entrée au Caire eut l'air d'un triomphe ; depuis long-temps on

---

(1) Les auteurs latins ont parlé de cette galère, qu'ils comparent à une citadelle.

(2) Ou plus littéralement, *Je ne calerai les croix qui dominent le mât de ma galère qu'en face du Caire.*

n'avait pas vu une pompe pareille : le Caire et le vieux Caire furent illuminés; les rues se tapissèrent d'étoffes magnifiques. Le sultan s'avança au milieu d'une foule immense et au bruit des instrumens de musique; toute la population était accourue à ce spectacle (1).

Vers le même temps, le sultan fit avec ses frères et ses courtisans une partie de plaisir; c'était en réjouissance des succès précédens. Nous citerons à ce sujet le récit de Makrizi; on y verra quel était alors l'esprit des musulmans, leurs amusemens, leurs mœurs particulières. Mais d'abord, pour entendre ce qu'on va lire, il faut savoir que le sultan s'appelait Malek-kamel Mohammed; ses deux frères, le prince de Damas et celui de Khélath dans la Grande-Arménie, Malek-moadam Issa et Malek-aschraf Moussa. Or, les noms de Mohammed, Issa et Moussa sont les mêmes que ceux de Mahomet, Jésus et Moïse; la différence, du moins pour les deux derniers, n'est que dans la manière de les écrire, laquelle est particulière aux mahométans. Il faut encore observer qu'en Orient, la religion étant, sur certains points, beaucoup moins rigide que chez nous, il est à-peu-près permis à chacun de posséder la femme qu'il veut; on recherche sur-tout celles qui excellent dans la danse, le chant, la musique et l'improvisation des vers. Cela connu, on ne sera plus étonné que chacun des trois princes eût sa maîtresse (2).

Makrizi rapporte que, dans cette partie de plaisir, Aschraf, autrement appelé Moussa, dit à sa maîtresse, appelée la dame Fakr, de chanter quelque chose de nouveau; ce qu'elle fit en s'accompagnant sur son luth. Voici le distique qu'elle

---

(1) Il est à regretter que les auteurs orientaux n'aient donné aucun détail plus particulier sur ces sortes de fêtes; on aurait pu les comparer à ce qui se passe d'analogue chez nous. Le même silence se fait remarquer à toutes les époques des croisades : on n'en doit pas être surpris; les écrivains nationaux croient inutile d'insister sur des choses qui sont à la portée de tout le monde. Pour avoir une idée de ces fêtes, que les Arabes appellent *ziné*, c'est-à-dire *décoration*, il faut recourir aux étrangers. Voyez ci-devant, p. 223.

(2) On peut d'ailleurs consulter notre ouvrage sur les *Monumens arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 435 et suiv.; nous y avons donné tous les détails qu'on peut desirer.



improvisa et mit en musique; il était analogue à la circonstance :

» Comme le Pharaon d'Acre (le roi de Jérusalem), em» porté par sa folie, s'avançait en Égypte et se préparait à » faire le mal sur la terre,

» Moïse (Moussa) est venu à lui, et, de la verge qu'il tenait » à la main, il l'a englouti dans les flots avec ses soldats, les » uns sur les autres. »

Par ces vers, la dame Fakr faisait allusion à l'état où se trouva l'armée de Pharaon lorsqu'elle fut submergée dans la Mer Rouge, et désignait aussi l'état de l'armée chrétienne, qui courut un moment le même danger (1). L'allusion était d'autant plus délicate, que la dame Fakr semblait attribuer à Aschraf seul tout l'honneur de ce triomphe. Aussi Aschraf, ne pouvant contenir sa joie, frappa des mains et dit à sa maîtresse de recommencer. Mais le sultan fut piqué du sens de ces paroles; il ordonna à la dame Fakr de se taire, et se tournant vers la sienne, il lui dit : « Allons, chante-nous » aussi quelque chose. » Aussitôt celle-ci prit son luth et chanta ces vers :

« Accourez, nations infidèles; venez voir ce qui se passe » ici d'inoui.

» Eh! serviteurs de Jésus, je vous prends à témoin! » Jésus et son peuple, et Moïse avec eux, combattent pour » Mahomet. »

Ce distique restituait au sultan, désigné ici par son nom de Mahomet, l'honneur des succès qu'on venait de remporter, et ses deux frères, Moussa et Issa, n'étaient plus présentés que comme ses auxiliaires et ses subordonnés. Le sultan fut si joyeux de ces vers, qu'il fit présent de cinq cents pièces

---

(1) Il est singulier que Voltaire, qui assurément n'avait pas lu les auteurs arabes, et qui, dans ce qu'il dit de l'Orient, a commis quelques erreurs graves, se soit précisément rencontré ici avec Makrizi. Voici comment il s'exprime dans son *Essai sur les mœurs,* ch. LVII : « Les chrétiens furent engagés dans deux bras du Nil, précisément au temps où ce fleuve, qui nourrit et défend l'Égypte, commençait à se déborder; le sultan, par des écluses, inonda leur camp : d'un côté il brûla leurs vaisseaux, de l'autre côté le Nil croissait et menaçait d'engloutir leur armée; elle se trouvait dans l'état où l'on peint les Égyptiens de Pharaon quand ils virent la mer prête à retomber sur eux. »

d'or à sa maîtresse; il donna la même somme à celle de son frère. Ensuite le cadi de Gaza, qui était aussi de la fête, et que Makrizi appelle un homme spirituel, se leva et dit (1):

« Le Dieu des créatures vient de nous accorder une vic-
» toire insigne, éclatante, des grâces et une gloire nouvelle.

» La face du temps s'est déridée pour prendre un air de
» jubilation; le visage de l'impiété s'est obscurci et a pris une
» couleur sombre.

» Tandis que la vaste mer (la Méditerranée) s'avançait
» vers nous avec ses enfans coupables (les chrétiens d'Occi-
» dent), et qu'elle vomissait leurs vaisseaux sur nos côtes;

» Les enfans de l'islamisme ont aiguisé et fait luire leur
» courage de l'éclat d'une épée nue.

» En un moment, vous n'auriez plus vu que membres et
» cadavres étendus par terre, ou captifs dans les fers.

» A ce spectacle, la nature a jeté un cri de douleur, et la
» terre a retenti de ce vers, qui sera entendu d'un bout du
» monde à l'autre:

» *Eh! serviteurs de Jésus, je vous prends à témoin;*

---

(1)
حبانا اله الخلق فتحا لنا بدا
مبينا وانعاما وعزا مجددا
تهلل وجه الدهر بعد قطوبه
واصبح وجه الشرك بالظلم اسودا
ولما طغى البحر الخضم باهله الطغاة
واضحى بالمراكب مزبدا
اقام لهذا الدين من سل عزمه
صقيلا كما سل الحسام مجردا
فلم تر الا كل شلو مجدل
ثوى ضحى او من تراه مقيدا
ونادى لسان الكون فى الارض رافعا
عقيرته فى الخافقين ومنشدا
اعباد عيسى ان عيسى وحزبه
وموسى جميعا ينصران محمدا

» *Jésus et son peuple, et Moïse avec eux, combattent pour* » *Mahomet* (1). »

Les poëtes n'oublièrent pas une si belle occasion de se distinguer; Makrizi en cite plusieurs dont la verve s'anima à de si grands événemens. Nous rapporterons d'après lui le fragment suivant, qui appartenait à un Syrien appelé Scherf-eddin (2), et qui donnera une idée du goût de cette époque :

« Demandez de nos nouvelles au dos de nos chevaux, » supposé que nos grandes actions soient ignorées de vous; » demandez à nos piques et à nos lances,

» Au jour où nous nous mesurâmes avec une multitude » immense de Francs sous les murs de Damiette (3).

» Ils s'étaient réunis sous le même drapeau, la même re- » ligion, le même dessein, la même volonté, quoique étant » d'un âge différent.

» Ils s'étaient donné rendez-vous ici pour le triomphe de la » croix, s'avançant par bandes, comme si les flots de la mer » leur avaient servi de monture.

» Tel était leur aveuglement, qu'ils s'étaient flattés de nous » subjuguer. Ils s'avancèrent en toute hâte pour nous com- » battre, et nous nous avançâmes.

---

(1) M. Hamaker, confondant la partie de plaisir où ces vers furent composés, avec l'audience solennelle que le sultan donna au roi de Jérusalem et aux otages chrétiens, a cru que ces vers furent recités en présence même du roi; d'où il conclut que les chrétiens durent être bien mortifiés. Mais d'abord Makrizi ne dit rien de semblable. D'ailleurs, le caractère de douceur bien connu du sultan prouve qu'il était incapable d'insulter ainsi au malheur. Enfin, ce qui lève toute incertitude, c'est que les chrétiens louèrent au contraire le prince d'avoir, par un édit terrible, défendu à ses sujets *de se moquer d'eux, de leur faire des reproches et de lever devant eux la tête en signe de dérision.* Voyez ce fait curieux et beaucoup d'autres analogues dans Olivier Scholasticus.

(2) Ce Scherf-eddin s'était fait connaître jusque-là par son esprit mordant et satirique; il avait composé un petit poëme intitulé *Manière de faire tomber les réputations*, et où il n'y avait pas de personne considérable de son temps qui ne fût maltraitée. Aussi, Saladin, tant qu'il vécut, le tint loin de ses états. On fera bien de lire la notice qu'Aboulféda a consacrée à ce poëte, *Annales moslemici*, t. IV, p. 416.

(3) On lit dans l'original, *une multitude de Grecs*. Voyez, sur cette expression, ci-devant, p. 14.

» Aussitôt les pointes de nos lances commencèrent à les » poursuivre, et bientôt ils furent obligés de recourir à nous » contre notre propre furie.

» Ce n'est pas qu'ils n'eussent fait preuve d'une belle cons- » tance, et qu'ils n'eussent long-temps résisté; mais la résis- » tance ne les garantit pas contre le bout de nos lances, et » ne leur servit de rien.

» La mort se montra à eux toute rouge (1). Ils nous tendi- » rent aussitôt les bras, et nous leur fîmes grâce.

» Chez nous, la bienfaisance est une vertu de famille; » nous nous la transmettons des pères aux enfans.

» Ils étaient des lions au combat; et sans les efforts de nos » armes, on ne serait jamais parvenu à les charger de chaî- » nes; ils n'auraient jamais connu la prison.

» Aussi combien de fois ils nous obligèrent à supporter » l'ardeur brûlante des jours d'été! combien de fois ils nous » exposèrent aux glaces des jours d'hiver!

» Mais telle est la nature des succès de ce monde, que si » au milieu de leurs douceurs on rencontre la misère, au » milieu de leurs amertumes on trouve quelquefois le plaisir.

» Nous avions à notre tête un descendant d'Ayoub, dont le » courage ne peut rester oisif à l'ombre des cités;

» Un prince d'une rare noblesse d'extraction, d'un hon- » neur sans tache, d'une éclatante bravoure, d'un visage » gracieux, d'une beauté et d'une bonté au-dessus de tout » éloge.

» Il se rendit vers Damiette avec la multitude de ses bra- » ves, mettant son plus précieux butin dans une belle re- » nommee.

» A l'aide de son épée, il fonda de glorieux monumens, » qui auront une durée éternelle, qui tueront le temps et n'en » seront pas tués.

» Voilà qu'à présent nos épées et les têtes de nos ennemis » ont appris à se rencontrer. S'ils reviennent, nous revien- » drons.

» Nous leur avons pour ainsi dire donné une nouvelle vie; » c'est comme si nous les avions soumis au joug.

(1) Consultez, sur cette expression, l'édition de Hariri par M. Silvestre de Sacy, p. 128, et les *Annales* d'Aboulféda, t. V, p. 362 et suiv.

» S'ils eussent triomphé de nous, ils auraient versé notre » sang; nous avons triomphé d'eux, et nous les avons épar- » gnés. »

Tel est le morceau que cite Makrizi. Il y eut encore des pièces de vers adressées aux frères du sultan et à tous ceux qui avaient pris part aux succès de cette guerre. Makrizi rapporte les trois vers suivans, composés en l'honneur de Malek-aschraf (1) :

« J'en jure par les vallées de la Mecque et par la multitude » des pélerins qui y font la prière;

» Si Moussa n'était venu au secours de Mahomet, l'évêque » serait monté en chaire à la place du katib (prédicateur mu- » sulman).

» Sans lui, la croix et ses disciples n'auraient pas essuyé » un échec si honteux à Damiette, et l'Alcoran n'y aurait pas » repris son éclat. »

Ainsi se termina cette croisade, qui semblait devoir changer la face de l'Orient. Les colonies chrétiennes retombèrent dans leur première faiblesse, et l'on vit renaître les mêmes troubles qu'auparavant. Les auteurs musulmans et chrétiens ne nous apprennent presque rien sur ce qui se passa les années suivantes dans la Palestine. Il paraît que ce pays ne vit aucun événement important, et que tout se borna à de petites querelles.

Ce n'est qu'à l'année 622 de l'hégire [1225 de J. C.] qu'il est question d'une guerre entre le prince d'Antioche et les chrétiens de la Petite-Arménie. Le dernier roi de la Petite-Arménie n'ayant laissé qu'une fille, les grands du pays l'avaient mariée au fils du prince d'Antioche : ce jeune prince était venu s'établir en Arménie, et avait pris les rênes du gouvernement. Cette contrée, suivant la chronique syriaque d'Aboulfarage, était alors régie d'après le gouvernement féodal d'Europe : un connétable y avait le commandement des troupes; des barons y possédaient d'immenses propriétés et avaient part à l'autorité souveraine. Le fils du prince d'An-

(1) قَسَمًا بما ضَمَّتْ اباطحُ    وبمن حواه من الحجيج الموقف
لولم يقم موسى بنصر محمد    لرقى على درج الخطيب الاسقف
لولاه ما ذل الصليب واهله    فى ثغر دمياط وعزّ المصحف

tioche ayant essayé d'abaisser les grands de l'état, et d'élever sur leurs ruines des chrétiens qu'il avait amenés d'Antioche, il y eut un soulèvement général; les barons prirent les armes, et, enlevant de nuit le jeune prince d'entre les bras de sa femme, ils le mirent en prison.

A cette nouvelle, suivant Ibn-alatir, le père du jeune prince envoya un député aux barons pour demander la liberté de son fils. Sur leur refus, il s'adressa au pape, et sollicita la permission d'envahir la Petite-Arménie. Le pape s'y refusa, disant qu'il était honteux pour des chrétiens de se faire la guerre; mais le prince d'Antioche, n'obtenant pas satisfaction, leva une armée; et s'alliant avec le prince musulman d'Icone et de Malatia, il entra dans la Petite-Arménie, et mit tout à feu et à sang. Les templiers et les hospitaliers avaient refusé de prendre part à cette querelle. Le pape fut si mécontent du prince, qu'il l'excommunia. Les templiers et les hospitaliers ne voulurent pas communiquer avec lui; à Antioche et à Tripoli, dans ses propres états, quand le prince était présent, on ne célébrait plus l'office divin, ce qui l'obligeait, les jours de fête, de sortir de la ville pour ne pas troubler les prières des églises; la fête passée, il rentrait et les églises se refermaient. Cependant, comme le prince réclamait toujours la liberté de son fils, le pape écrivit aux Arméniens pour les ramener à la raison : sur leur refus, il permit au prince d'Antioche de se faire justice par les armes. Les Arméniens, vivement pressés, implorèrent l'appui des musulmans de la principauté d'Alep.

A la fin, suivant Aboulfarage, les Arméniens consentirent à renvoyer leur prisonnier; mais il était si accablé des mauvais traitemens qu'il avait reçus, qu'il mourut peu de temps après, empoisonné, à ce qu'on dit.

## § LXXVIII.

### Croisade de l'empereur Frédéric II.

La croisade de l'empereur Frédéric II étonna tellement ses contemporains et présente un caractère si particulier, qu'on sera curieux de savoir ce qu'en disent les auteurs arabes. Rien de plus intéressant que la comparaison de leur récit avec celui des écrivains occidentaux. Parmi ceux que

nous citerons, il en est qui auront vu Frédéric lui-même, ou qui auront pu consulter des témoins oculaires.

La première origine de l'expédition de Frédéric est ainsi racontée par Ibn-alatir et les auteurs qui l'ont copié. Une violente querelle s'était élevée entre Malek-kamel, sultan d'Égypte, et son frère Malek-moadam, prince de Damas. Celui-ci, se voyant menacé, sollicita l'appui de Gélal-eddin Mankberni, sultan du Kharism, qui, depuis quelques années, avait envahi la Géorgie, la Grande-Arménie et le nord de la Syrie. A cette nouvelle, le sultan épouvanté s'adressa à l'empereur Frédéric II.

Makrizi rapporte qu'il existait déjà de secrètes liaisons entre le sultan et l'empereur. Frédéric, ajoute-t-il, résidait alors en Sicile. Le sultan, pour obtenir son appui, promit de s'unir d'intérêt avec lui, et ils convinrent d'attaquer de concert le prince de Damas. Jérusalem et la Palestine, qui appartenaient alors au souverain de Damas, devaient, après qu'on en aurait fait la conquête, être remises à l'empereur. Un député de Frédéric étant venu se présenter au sultan, le prince le défraya sur toute la route, depuis Alexandrie jusqu'au Caire, et le combla d'honneurs. Le député était chargé de riches présens, et le sultan lui en remit d'autres en retour (1). Le député avait ordre d'annoncer la prochaine arrivée de l'empereur. Le sultan, pour presser son départ, lui envoya l'émir Fakr-eddin, fils du scheik Sadr-eddin, homme habile dans la paix et dans la guerre, la plume à la main comme au milieu de l'action (2).

Suivant Aboulféda, cet émir mit tout-à-fait l'empereur dans les intérêts de son maître, et il fut convenu que l'on tournerait ses efforts contre le prince de Damas.

*An 625 de l'hégire [1228 de J. C.].* Cette année, selon Ibn-alatir, on commença à voir arriver en Palestine les troupes de l'empereur; mais au moment où la guerre allait commencer, le prince de Damas, contre qui ces préparatifs étaient dirigés, mourut, ne laissant qu'un fils jeune et sans expérience. Ce prince s'appelait Malek-nasser Daoud ou David.

---

(1) Suivant l'historien arabe des patriarches d'Alexandrie, les présens de l'empereur consistaient en chevaux, étoffes, objets de fonte, oiseaux de proie; ceux du sultan consistaient en productions curieuses de l'Inde, de l'Arabie et d'autres pays.

(2) Voyez les *Annales* d'Aboulféda, t. IV, p. 430.

Le sultan crut l'occasion favorable pour s'emparer, sans coup férir, de la principauté de Damas et la réunir à l'Égypte. Le jeune prince, hors d'état de résister, eut recours à son oncle Malek-aschraf, prince de Khélath dans la Grande-Arménie. Aschraf était frère du sultan d'Égypte; mais la crainte de voir les chrétiens devenir maîtres du pays lui fit embrasser les intérêts de son neveu, et il accourut à son secours avec toutes ses forces.

Le sultan enleva d'abord sur le prince de Damas Jérusalem et les places voisines; ensuite, feignant d'être effrayé de l'audace toujours croissante des Francs de la Palestine, qui, enhardis par les secours qu'ils recevaient successivement d'Occident, commençaient à prendre un aspect menaçant et à relever leurs forteresses abattues, il écrivit à son frère ces paroles : « C'est pour combattre les chrétiens que j'étais venu » ici : le pays était sans défense; les Francs venaient de rebâtir » Sidon, dont nous avions rasé les murailles. Vous savez que » notre oncle Saladin, en prenant Jérusalem, nous a laissé » un nom à jamais illustre. Si les Francs avaient repris la ville » sainte, c'eût été un éternel déshonneur pour nous; notre » mémoire eût été pour toujours flétrie chez nos descendans. » Devenus indignes de la renommée acquise par notre oncle, » de quelle estime aurions-nous joui devant Dieu et devant » les hommes? Les Francs ne se seraient pas contentés de ce » qu'ils ont pris; ils auraient voulu avoir autre chose. Cependant, puisque vous êtes venu ici, ma présence est devenue » inutile. Je vais m'en retourner en Égypte; ce sera à vous de » défendre la Syrie. Ce n'est pas de moi qu'on dira que je suis » venu combattre mon frère : loin de moi une telle pensée! »

Le sultan, suivant la remarque d'Ibn-alatir, cherchait par cette lettre à effrayer son frère et à le forcer d'abandonner les intérêts du prince de Damas, sous peine de le laisser seul aux prises avec l'empereur. Cette ruse lui réussit. Aschraf, désespérant de résister avec ses seules forces aux guerriers de l'Occident, consentit à satisfaire tous les desirs du sultan : non-seulement il lui abandonna Jérusalem et toutes les villes qui venaient de tomber en son pouvoir; mais les deux princes se réunirent pour dépouiller entièrement le prince de Damas. Il fut convenu que, pendant que le sultan resterait en Palestine pour tenir tête aux Francs, Aschraf irait faire le siége de Damas.

Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric arriva dans la

ville d'Acre. Aboulféda remarque que le sultan eût bien voulu ne l'avoir pas appelé; mais l'empereur était là, et il fallait le satisfaire. Cet auteur ajoute que la présence de l'empereur jeta l'épouvante dans tous les esprits.

*An 626 [1229].* Suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, l'empereur, en arrivant, envoya au sultan le seigneur de Sidon et le comte Thomas, son lieutenant, avec des présens. Le sultan vint au-devant des députés avec une grande pompe; toute l'armée musulmane prit les armes. Il s'établit dès-lors des relations très-étroites entre les deux monarques; des présens furent envoyés de part et d'autre. Le sultan fit offrir à l'empereur un éléphant qu'il avait reçu d'Arabie. Frédéric insistait toujours sur la cession de Jérusalem et des villes qu'on lui avait promises. Le sultan faisait beaucoup de difficultés; mais la plus grande union semblait régner entre eux.

C'étaient les émirs Fakr-eddin et Schems-eddin qui traitaient au nom du sultan. Si l'on en croit Yaféi, Fakr-eddin était entré fort avant dans la confiance de l'empereur; ils avaient de fréquens entretiens sur la philosophie, et leurs opinions paraissaient se rapprocher sur beaucoup de points.

Ces étroites relations scandalisèrent beaucoup les chrétiens. Quelques seigneurs francs, indignés, allèrent jusqu'à machiner la perte de l'empereur, et écrivirent à ce sujet au sultan (1). Le sultan s'étant fait lire la lettre, l'envoya à Frédéric; mais l'empereur dissimula son ressentiment, et ne se montra que plus impatient d'obtenir l'effet des promesses qu'on lui avait faites, afin de pouvoir retourner dans ses états. Sa réponse au sultan nous a été conservée par Déhébi; la voici : « Je suis ton ami. Tu n'ignores pas combien je suis au-» dessus de tous les princes de l'Occident. C'est toi qui m'as » engagé à venir ici; les rois et le pape sont instruits de mon » voyage : si je m'en retournais sans avoir rien obtenu, je » perdrais toute considération à leurs yeux. Après tout, cette » Jérusalem, n'est-ce pas elle qui a donné naissance à la » religion chrétienne? n'est-ce pas vous qui l'avez détruite?

(1) Parmi les chrétiens les plus ardens, on remarquait les hospitaliers et les templiers. Ce fait extraordinaire nous avait déjà été appris par l'écrivain anglais Mathieu Paris; le témoignage des auteurs arabes doit lever tout doute à cet égard.

» Elle est maintenant réduite à la dernière misère. De grâce, » rends-la moi dans l'état où elle est, afin qu'à mon retour » je puisse lever la tête parmi les rois. Je renonce d'avance à » tous les avantages que je pourrais en retirer. »

Makrizi rapporte que Frédéric s'était d'abord montré plus exigeant : il voulait qu'on lui remît, outre Jérusalem, toutes les villes anciennement possédées par les Francs; il demandait aussi qu'on exemptât de tout tribut les marchands de ses états qui venaient commercer à Alexandrie et à Rosette. A la fin, il se borna aux premières propositions. « Je n'aurais » pas tant insisté, dit-il à l'émir Fakr-eddin, si je n'avais » craint de perdre tout crédit en Occident. Au reste, ajouta-» t-il, mon but, en venant ici, n'a pas été de délivrer la » ville sainte ni rien de semblable; j'ai voulu conserver l'es-» time des Francs. » De son côté, le sultan eut beaucoup de peine à sacrifier Jérusalem; mais il avait à craindre les attaques d'un ennemi redoutable. D'ailleurs, disait-il, nous ne cédons aux Francs que des églises et des maisons en ruine.

Le sultan déclara, selon Yaféi, que c'était le seul motif qui le décidait; et qu'une fois l'empereur parti, ou même avant son départ, s'il manquait à un seul de ses engagemens, il s'emparerait de nouveau de la ville sainte.

La vérité est qu'en ce moment Jérusalem se trouvait sans remparts et sans fortifications, et que le sultan ne s'étant obligé à remettre que les villages qui mènent de la ville sainte à la ville d'Acre, les musulmans demeuraient maîtres du pays. Il était convenu que Jérusalem serait laissée dans l'état de faiblesse où elle était, et que les chrétiens ne pourraient élever aucune nouvelle fortification. Les musulmans devaient rester en possession de la mosquée d'Omar et de la chapelle de la Sacra; ils devaient conserver le libre exercice de leur religion. On laissait entre leurs mains les environs de la ville sainte. Les chrétiens ne devaient occuper que la route d'Acre. Tout étant donc réglé, la paix fut jurée entre les deux nations pour dix ans cinq mois et quelques jours, à partir du 28 de rébi premier [24 février 1229].

Frédéric, avant de retourner dans ses états, voulut visiter Jérusalem. Il nous reste, sur ce voyage, le récit d'un témoin oculaire; c'est celui du desservant de la mosquée d'Omar, qui accompagna Frédéric. Nous le tirons de la chronique d'Yaféi, lequel à son tour cite le témoignage

d'Ibn-giouzi, écrivain contemporain. C'est le desservant qui parle :

« L'empereur était roux et chauve; il avait la vue faible : » s'il avait été esclave, on n'en aurait pas donné deux cents » drachmes. Ses discours montraient assez qu'il ne croyait » pas à la religion chrétienne; quand il en parlait, c'était » pour s'en railler. Ayant jeté les yeux sur l'inscription en » lettres d'or que Saladin avait fait placer au haut de la cha- » pelle de la Sacra, et où on lisait ces paroles : *Saladin pur-* » *gea en telle année la ville sainte de la présence de ceux qui* » *adorent plusieurs dieux* (1), il se la fit expliquer. Ensuite » il demanda pourquoi on avait mis des grillages aux fenêtres » de la chapelle; et comme on lui dit que c'était pour écarter » les souillures des passereaux et des bêtes du ciel, il répli- » qua : *Vous vous êtes delivrés des passereaux; mais en place,* » *Dieu vous envoie les cochons* (2). Quand l'heure de midi fut » venue, nous nous mîmes en devoir de faire la prière, et les » musulmans de la suite du prince firent de même, sans qu'il » cherchât à les en empêcher; au nombre de ces derniers » était l'ancien précepteur de Frédéric, homme originaire » de Sicile, lequel lui avait enseigné la dialectique.

» C'est l'émir Schems-eddin, cadi de Naplouse, qui fut » chargé par le sultan d'accompagner l'empereur à Jérusa- » lem. Il avait ordre de veiller à ce qu'on ne fît rien de ce qui » pouvait déplaire au prince; entre autres choses, qu'on ne » prêchât pas dans la mosquée d'Omar, et qu'on ne proclamât » pas la prière du haut des minarets. Le premier jour, le cadi » oublia de donner les ordres nécessaires; aussi les moezzins » ou crieurs des mosquées s'acquittèrent de leurs fonctions » comme à l'ordinaire; un d'entre eux même affecta de réciter » à haute voix les passages de l'Alcoran dirigés contre les chré- » tiens, entre autres celui-ci : « *Comment serait-il possible* » *que Dieu eût eu pour fils Jésus, fils de Marie?* Or, l'em- » pereur était logé chez le cadi, à côté même du minaret, et

(1) Nous avons déjà dit que les musulmans, sous prétexte du culte que nous rendons à la Sainte-Trinité, prétendent que nous adorons trois dieux.

(2) Par *cochons* il faut entendre ici les chrétiens; c'était sans doute une répétition de l'épithète de cochons que nous donnent les fanatiques musulmans.

» il dut entendre ces paroles. Le cadi, très-affligé, se hâta » d'appeler le moezzin pour lui faire des reproches, et il dé- » fendit, la nuit suivante, qu'aucun cri ne se fît entendre; mais » le lendemain l'empereur fit venir le cadi et lui dit : *Qu'est » donc devenu celui qui, il y a deux jours, a fait entendre » du haut du minaret telle et telle chose?* Le cadi s'excusa, » disant qu'on avait craint de déplaire à l'empereur. Le » prince répliqua : *Vous avez eu tort; pourquoi manquer » ainsi, à cause de moi, à votre devoir, à votre loi, à votre » religion? Eh! par Dieu, si vous veniez avec moi dans mes » états.....* »

Le texte arabe est ici mutilé; on aperçoit seulement en marge quelques mots isolés qui semblent dire qu'au fond Frédéric méprisait la religion dans laquelle il était né, et que, s'il n'avait pas craint de soulever ses sujets, il aurait manifesté ses véritables sentimens.

Quant à Makrizi, il se contente de faire dire à Frédéric, qu'une des choses qui l'avaient engagé à venir à Jérusalem, c'était le desir d'entendre appeler les musulmans à la prière. Ce même auteur ajoute que la vue de la mosquée d'Omar frappa l'empereur d'admiration; puis il continue ainsi : « L'empereur voulut voir par ses yeux la chaire où les imams prononcent leurs sermons. Pendant qu'il y était, il vit entrer dans la mosquée un prêtre chrétien, l'évangile à la main. Or, il avait été convenu que les musulmans seraient à l'abri de toute insulte dans leurs mosquées, et qu'on ne pourrait en aucun cas les troubler dans leurs cérémonies religieuses. Cette hardiesse irrita l'empereur, et il défendit au prêtre d'avancer, jurant de punir sévèrement tout chrétien qui entrerait dans la mosquée sans une permission spéciale. « Car, » ajouta-t-il, nous sommes tous les serviteurs et les esclaves » du sultan : c'est par grâce qu'il nous a rendu nos églises; » nous ne devons pas en abuser. »

Enfin, l'empereur quitta Jérusalem et retourna dans Acre, où il mit à la voile pour l'Occident. Suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, son séjour à Jérusalem n'avait été que de deux jours.

Makrizi représente l'empereur comme un prince fort instruit, connaissant à fond la géométrie, la philosophie et les mathématiques. Suivant le goût de ce temps-là, il avait envoyé au sultan, sur ces diverses sciences, des problèmes fort difficiles à résoudre; le sultan se les fit expliquer par un

schéikh de ses sujets, lequel lui en composa d'autres pour Frédéric (1).

Aboulfeda fait observer que le titre d'empereur équivaut, chez les Francs, à ce que les musulmans appelaient le chef des émirs. Les états de Frédéric comprenaient la Sicile, la Lombardie et la Pouille. Aboulféda cite un passage du cadi Gémal-eddin, qui, plus tard, fut envoyé par le sultan Bibars auprès de Mainfroi, fils naturel de Frédéric, et qui racontait que Frédéric s'était fait remarquer entre tous les princes de son temps par ses belles qualités et son goût pour la philosophie, la dialectique et la médecine. « Son inclination, ajoutait-il, le portait vers l'islamisme, vu qu'il avait été élevé en Sicile, où il y avait beaucoup de musulmans. »

Telle est l'impression que Frédéric laissa en Orient. Cette liaison entre deux princes de religion différente ne scandalisa pas moins les musulmans que les chrétiens : après le départ de Frédéric, le sultan fut obligé d'envoyer des ambassadeurs aux princes de Mésopotamie et au calife de Bagdad, pour justifier sa conduite. La cession de Jérusalem aux chrétiens avait sur-tout révolté les esprits.

Makrizi rapporte que, quand il fut question d'évacuer la ville sainte, les musulmans éclatèrent en gémissemens et en plaintes. Les imams et les gens de la mosquée d'Omar se rendirent auprès du sultan pour lui faire des remontrances; dans leur indignation, ils affectèrent d'annoncer la prière à la porte de sa tente, à une heure extraordinaire : le sultan, irrité, les fit chasser et les dépouilla des lampes d'argent, des voiles et de tous les objets qu'ils avaient emportés de la mosquée. Cette conduite affligea beaucoup les musulmans, et il s'éleva des plaintes de toute part.

Plusieurs pièces de vers furent composées à cette occasion; on y déplorait avec amertume la perte de la ville sainte. Yaféi fait mention des deux vers suivans :

« Il nous coûte de voir Jérusalem tomber en ruine, et le » soleil de ses édifices disparaître et se coucher.

» Les larmes nous manquent pour pleurer; car, à un tel » spectacle, les larmes coulent et se répandent. »

L'historien Ibn-alatir interrompt aussi son récit pour gémir

(1) Voyez un autre exemple de ces sortes de défis littéraires dans la *Relation de l'Égypte,* par Abd-allatif, traduite par M. Silvestre de Sacy, p. 464 et suiv.

sur cet événement. Il dit que ce fut de la part du sultan un acte de faiblesse inexcusable; et comme cet écrivain, alors fort vieux, mourut peu de temps après et avant que Jérusalem fût retombée au pouvoir des musulmans, il fait ces pieuses réflexions : « Nos forces et nos moyens viennent de » Dieu seul; conjurons ce Dieu généreux de nous rouvrir les » portes de la cité sainte et de la rendre à l'islamisme. »

C'est sur-tout à Damas que le scandale fut au comble. Nous avons dit que le prince de cette ville, victime des liaisons du sultan et de l'empereur, était sur le point de perdre ses états. Malek-aschraf l'assiégeait en ce moment dans sa capitale et le pressait vivement : le prince, jugeant l'occasion favorable pour soulever l'indignation du peuple contre la politique de ses ennemis, peignit la cession de Jérusalem aux chrétiens comme le plus sanglant outrage qui pût être fait à l'islamisme.

Aboulféda rapporte qu'il fit venir l'imam de la grande mosquée de Damas, lequel était l'idole de la multitude, et qu'il lui ordonna de faire à ce sujet un discours éloquent. L'imam, flatté de ce choix honorable, récita, un jour de vendredi, son discours en présence de tout le peuple : ce discours était entremêlé de vers et de prose; on y remarquait ces vers, relatifs aux précieux avantages de la ville sainte et à la perte qui venait de frapper les musulmans :

« Ces salles qui naguère retentissaient des paroles du pro- » phète, sont maintenant désertes;

» Ce lieu, séjour chéri des vérités révélées, gît maintenant » sous ses ruines. »

L'imam dont il est ici question n'est autre que l'historien Ibn-giouzi. Il n'a pas manqué de parler dans sa chronique de cette glorieuse journée. « Le prince, dit-il, m'avait envoyé chercher, et m'avait ordonné d'insister sur ce qui me paraîtrait le plus propre à toucher le peuple. Je ne pouvais m'en excuser; il y allait de l'honneur de l'islamisme; je montai donc en chaire, et en présence du prince et du peuple, je dis : « Ainsi » le chemin de la ville sainte va être fermé aux pèlerins! hélas! » vous qui aimiez à vous entretenir en ce saint lieu avec le » Seigneur, vous ne pourrez plus y faire vos prosternations; » vous ne pourrez plus y arroser le sol de vos larmes. Grand » Dieu! quand vos yeux se convertiraient en fontaines, vous » ne sauriez assez pleurer; quand vos cœurs se fendraient » de tristesse, vous ne sauriez assez vous affliger. Oui, à un » tel malheur, les larmes coulent en abondance; à un tel

» malheur, les cœurs se déchirent de soupirs; à un tel mal» heur, l'ame ressent d'horribles angoisses. »

Le discours d'Ibn-giouzi produisit un effet prodigieux. Les assistans ne purent retenir leurs larmes; et les esprits étaient si indignés, qu'ils auraient tout souffert pour venger l'affront fait à leur religion. Mais déjà la ville de Damas était vivement pressée par les troupes de Malek-aschraf: bientôt le sultan, se trouvant enfin délivré de la présence de l'empereur, accourut avec ses propres troupes, et les habitans furent obligés de se soumettre; le prince fut relégué en Mésopotamie, et les esprits se calmèrent.

Quant à Frédéric, il n'est plus question de lui dans les auteurs arabes, si ce n'est au sujet des relations qu'il continua d'entretenir avec le sultan d'Égypte et les princes musulmans de Syrie. Plusieurs fois il envoya des ambassadeurs en Orient, et les souverains musulmans lui en envoyèrent aussi. Yaféi cite une de ces ambassades, dans laquelle Frédéric fit présent à Malek-aschraf, devenu prince de Damas, d'un ours blanc, dont le poil ressemblait à celui du lion; cet ours se nourrissait de poissons, et il pouvait vivre dans l'eau comme sur la terre (1); Aboul-mahassen fait pareillement mention d'un paon blanc. A leur tour, les princes musulmans envoyèrent des présens à l'empereur: un auteur chrétien parle d'une tente qui fut offerte par le sultan, et où l'on avait représenté le ciel et les mouvemens des astres exécutés par des ressorts cachés (2). D'un autre côté, Albert le Grand

(1) Voici le texte accompagné d'une traduction littérale:

ومن الهدايا دب ابيض شعره مثل شعر الاسد وذكروا انه
ينزل الى البحر فيخرج السمك وياكله

« Entre autres présens était un ours blanc dont le poil ressemblait » à celui du lion; on dit qu'il descendait dans la mer et qu'il en faisait » sortir le poisson pour le manger. » Buffon a parlé, dans ses supplémens, de cette espèce d'ours.

(2) Cet ouvrage supposait une assez grande connaissance de l'astronomie et de la mécanique. Il nous reste encore un monument du même genre qui porte le nom du sultan Malek-kamel: c'est un globe céleste qui fait partie du musée Borgia à Rome, et qui a été publié par Assémani, sous le titre de *Globus cœlestis cufico-arabicus*; Padoue, 1790; un vol. in-4°. Ce globe est précieux en ce qu'il montre de

fait mention d'une giraffe, animal extrêmement rare, qui n'avait pas été vû en Europe depuis les Romains (1). On ne peut pas douter qu'à cette occasion, Frédéric et les princes musulmans ne se fissent mutuellement part de ce qui les intéressait. Lorsque S. Louis se prépara à faire une descente en Égypte, c'est Frédéric qui, au rapport de Makrizi, en instruisit le premier le sultan.

Il paraît, au reste, que ces liaisons ne se bornaient pas à de simples relations d'amitié; Frédéric obtint du sultan de grands priviléges pour ceux de ses sujets qui allaient commercer en Égypte. Nous ignorons, il est vrai, en quoi consistaient au juste ces priviléges; mais on voit plus tard tous les princes qui occupèrent successivement le trône de Sicile et de Naples solliciter ardemment la même faveur, ce qui suppose que les avantages n'étaient pas médiocres.

## § LXXIX.

### Événemens qui suivirent la croisade de Frédéric.

Telle était alors la faiblesse des colonies chrétiennes d'Orient, que, du moment qu'elles étaient réduites à leurs

---

quelle manière on se représentait le ciel en Égypte dans le XIII^e siècle de notre ère. Voyez au reste Godefroi le Moine, *Bibl. des crois.* t. III.

(1) Voyez Albert le Grand, *de Animalibus,* t. VI de ses *Œuvres complètes,* p. 578. Les auteurs arabes du temps ne disent rien de ce fait; mais on sait, par leur témoignage, et par celui de plusieurs voyageurs européens, que les sultans d'Égypte étaient dans l'usage d'entretenir plusieurs giraffes dans leur palais au Caire; et le chroniqueur arabe Yaféi parle plus tard d'un de ces animaux envoyés par le sultan Bibars à Mainfroi, fils naturel de Frédéric. On est étonné d'après cela que ni Buffon ni aucun naturaliste n'aient cité le passage d'Albert le Grand : il y a plus; l'infatigable du Cange et ses continuateurs n'ont pas même cité, dans leur *Glossaire de la basse latinité,* les mots *Anabula* et *Seraph,* sous lesquels la giraffe était désignée dans le moyen âge; et M. le baron Cuvier s'était cru autorisé à dire que, depuis la domination des Romains jusqu'au XV^e siècle, aucune giraffe n'avait été vue en Europe (voyez ses *Recherches sur les monumens fossiles,* discours préliminaire, p. xxxiij). On vit aussi une giraffe à Fano en Italie, en 1486. Il existe à ce sujet une relation intéressante d'Antonio Costanzi, qui a été insérée dans le *Journal des Savans* de l'année 1784, p. 490 et suiv. Cette relation n'a pas été connue de Buffon.

propres forces, elles ne pouvaient rien entreprendre; elles auraient facilement été subjuguées par les musulmans, si ceux-ci n'avaient été divisés entre eux. Les troupes isolées de croisés qui débarquaient de temps en temps sur les côtes de la Palestine, se contentaient de faire quelques courses sur les terres voisines; elles pillaient un village, brûlaient un hameau, tuaient quelques hommes dispersés; nulle part on ne voyait un chef, de l'ordre, de la discipline. Aucune époque des croisades ne présente un spectacle plus déplorable.

Les guerriers chrétiens en étaient venus au point de s'enrôler dans les armées musulmanes; Aboulfarage cite, en plusieurs occasions, des chrétiens d'Occident qui s'étaient mis au service du sultan d'Icone et d'autres princes musulmans. Ils conservaient par-tout leur humeur belliqueuse et faisaient parade d'une valeur bouillante; c'étaient eux qu'on chargeait ordinairement des entreprises les plus périlleuses. Il y avait alors, selon Aboulfarage, dans l'Asie-Mineure, un Turcoman qui se qualifiait du titre de *pape*, et qui voulait se faire passer, les armes à la main, pour l'apôtre de Dieu; qu'on fût musulman ou chrétien, tous ceux qui refusaient de croire à sa mission étaient exterminés; les troupes qu'on envoya successivement contre lui furent taillées en pièces. A la fin, le sultan d'Icone s'adressa aux Francs de son armée; et ceux-ci, se précipitant sur le Turcoman au nom du Christ et en faisant le signe de la croix, le massacrèrent avec tous ses partisans.

Les templiers et les hospitaliers conservaient seuls l'esprit des guerres saintes; mais le plus souvent ils étaient en guerre entre eux : chacun n'agissait que d'après ses intérêts particuliers.

Les musulmans de Syrie ayant sans cesse à redouter quelque incursion soudaine, cherchèrent le moyen de s'en préserver. Yafêi fait le récit suivant : « Comme les expéditions des chrétiens partaient ordinairement de la ville d'Acre, rendez-vous des pélerins d'Occident, les musulmans établirent sur le Mont Carmel, en face de la ville, des gardes chargés de les instruire de tout. Lorsque les chrétiens préparaient quelque expédition, des femmes logées à l'extérieur de la ville, et dont les fenêtres donnaient sur le Carmel, allumaient le soir, sur leurs fenêtres, un, deux, trois flambeaux, suivant le nombre des guerriers qui se disposaient à sortir : aussitôt les gardes qui étaient sur le Carmel allumaient de

grands feux; la nouvelle s'en répandait dans toutes les campagnes voisines, et les habitans se mettaient en sûreté. »

Kémal-eddin a donné quelques détails sur une invasion que firent les templiers du côté de Darbessac, non loin de la ville d'Alep. Arrivés sous les murs de cette place, ils furent attaqués à-la-fois par la garnison et par les troupes d'Alep, qui étaient venues à son secours, et furent taillés en pièces. Kémal-eddin remarque que cet échec fut un coup mortel pour l'ordre des templiers. Il serait inutile de s'étendre sur ces incursions continuelles des chrétiens; elles n'ont rien d'intéressant. Nous passerons donc aux troubles qui s'élevèrent alors parmi les princes musulmans, et qu'il est nécessaire de connaître pour l'intelligence des événemens de cette époque.

*An 635 [1237].* Voici d'abord, d'après Aboulféda et Makrizi, quel était l'état des puissances musulmanes : le sultan Malek-kamel, outre l'Égypte, possédait la Palestine et quelques villes de Mésopotamie; son frère Malek-aschraf était maître de la principauté de Damas; son neveu Daoud, ancien souverain de cette ville, avait reçu en dédommagement la principauté de Carac; à l'égard de la principauté d'Alep, elle était au pouvoir d'un descendant de Saladin, appelé Malek-nasser Youssouf. Il existait encore des états plus petits, tels que Hamah, Émesse, Baalbek, qui dépendaient des premiers : c'était le sultan d'Égypte qui avait la haute suzeraineté sur ces diverses principautés; sa politique était même de réunir peu à peu sous sa puissance tout ce qu'avait possédé Saladin, et de n'en faire qu'un seul empire. Le prince de Damas étant mort sans enfans, il résolut de s'emparer de cette ville. Aschraf avait laissé Damas à un de ses frères, appelé Malek-saleh Ismaël; le sultan vint l'assiéger et le força à se retirer dans Baalbek. Il tenta ensuite de soumettre Émesse et les villes des environs; mais il mourut avant d'être venu à bout de ses desseins. Voici le portrait qu'Aboulféda fait de ce prince : « C'était un sultan magnifique et très-respecté. Il maintint dans ses états un ordre parfait, dirigeant lui-même les affaires. Le Caire reçut par ses soins de grands embellissemens. Il avait du goût pour les lettres; il aimait à converser avec les savans et prenait part à leurs discussions; il connaissait la grammaire et la jurisprudence; son plaisir était d'embarrasser, par des problèmes difficiles, les officiers de sa cour. Pour tout dire, en un mot, les lettres eurent sous son règne *beaucoup de chalands.* » L'aîné de ses

fils, nommé Malek-adel, hérita du titre de sultan, et réunit sous ses lois l'Égypte et la Syrie; le second, nommé Malek-saleh Negm-eddin, reçut en partage Haran, Édesse et quelques villes de Mésopotamie. Aussitôt la guerre s'alluma entre les deux frères. Malek-saleh se fit livrer Damas par celui qui en avait le gouvernement; ensuite il se mit en devoir d'aller conquérir l'Égypte. En vain le calife interposa sa médiation; de toute part on courut aux armes.

*An 637 [1239].* Sur ces entrefaites, on vit arriver d'Occident le duc de Bretagne, le roi de Navarre, le duc de Bourgogne et le comte de Bar. La trève faite entre les musulmans et l'empereur Frédéric durait encore. Comme les musulmans étaient divisés entre eux, les chrétiens rompirent la trève et annoncèrent l'intention de reconquérir leurs anciennes provinces : ils commencèrent par relever les fortifications de Jérusalem, qui, d'après le traité, devaient rester en ruine; ils bâtirent à l'occident un château formidable; puis ils se mirent en marche du côté de l'Égypte.

Suivant la remarque de l'historien des patriarches d'Alexandrie, cette expédition n'était l'ouvrage que des Francs nouvellement débarqués; les chrétiens du pays refusèrent d'y prendre part. Les Francs arrivèrent d'abord à Ascalon, puis à Gaza, où ils eurent à combattre un détachement de deux mille cavaliers que le sultan avait envoyé contre eux. D'abord vainqueurs, ensuite vaincus, ils furent mis en déroute; la perte fut égale de part et d'autre. Les Francs continuèrent leur route et s'enfoncèrent dans les sables qui bornent l'Égypte de ce côté. Comme ils étaient tous étrangers, et qu'aucun chrétien du pays n'avait voulu les suivre, ils s'égarèrent dans ces solitudes. L'historien que nous citons, et qui était chrétien cofte, dit « que les chrétiens du pays, suivant leur coutume, » les avaient abandonnés, d'accord en cela avec les mu- » sulmans. » Les musulmans, faisant semblant de prendre la fuite, les attirèrent dans des lieux arides et difficiles : alors les Arabes fondirent sur les Francs et les défirent sans peine; près de six cents d'entre eux furent faits prisonniers; plus de douze cents furent tués. Quant aux musulmans, ils ne perdirent presque personne. Les prisonniers furent conduits au Caire : suivant l'auteur que nous citons, le jour de leur entrée fut comme un jour de fête. Les chevaliers, et un comte qui avait été pris avec eux, étaient montés sur des mulets; les fantassins étaient sur des chameaux; dans le nombre était

un prêtre, monté aussi sur un mulet. Le comte fut présenté au sultan, qui le traita avec honneur, et l'enferma dans une tour particulière, où on le fournit de tout ce qu'il pouvait desirer; le prêtre et les fantassins eurent les ceps aux pieds.

A la nouvelle de cette défaite, le prince de Carac accourut à Jérusalem et massacra tous les chrétiens qui s'y trouvaient. Afin de mettre cette place hors d'état de nuire à l'islamisme, il rasa ses fortifications, non-seulement celles que les chrétiens y avaient récemment élevées, mais la tour de David, qui avait été respectée jusque-là.

Cependant la division existait toujours entre le sultan d'Égypte et son frère le prince de Damas. Celui-ci, de concert avec le prince de Carac, s'achemina vers l'Égypte; à son approche, les Égyptiens se déclarèrent pour lui. Le sultan fut déposé et étranglé, et Malek-saleh élevé à sa place.

*An 638 [1240]*. La tranquillité ne se rétablit pas encore. Pendant l'absence du nouveau sultan, son oncle Ismaël s'était emparé, par surprise, de Damas; le prince voulut la reprendre : Ismaël effrayé se ligua avec les puissances voisines. Les chrétiens consentirent à faire cause commune avec lui, moyennant la cession qu'on leur fit de Séfed et de Schakif, deux places très-fortes, qui dominaient sur les rives du Jourdain, et dont ils avaient été chassés sous Saladin. De toute part on courut aux armes.

Dans ces circonstances, suivant Makrizi, ce qui affligea sur-tout les musulmans de Syrie, ce fut de se voir alliés avec les chrétiens. On avait permis aux Francs de venir acheter des armes à Damas : beaucoup d'habitans se firent scrupule de leur en vendre; des personnes instruites décidèrent qu'on ne pouvait le faire sans péché. Toutes les personnes pieuses s'accordèrent à condamner la conduite de leur prince; le scandale fut tel, que le vendredi suivant, à la prière publique, le prédicateur de la grande mosquée refusa de faire les vœux ordinaires pour la vie d'Ismaël; il dit seulement : « O mon Dieu, fais marcher ce peuple dans la voie droite, » en sorte que tes amis triomphent et que tes ennemis soient » confondus. O mon Dieu, inspire à ce peuple de pratiquer » tes commandemens, et d'éviter tes défenses. » Ces paroles furent répétées avec transport par tous les assistans. Le prince était alors absent de Damas; à la nouvelle de ce qui s'était passé, il destitua le prédicateur et le mit en prison.

Lorsqu'il fut question de remettre Schakif aux chrétiens,

le commandant refusa d'obéir, disant que ce serait offenser Dieu. En vain Ismaël se rendit en personne devant la place : le commandant n'écouta aucune représentation; et le prince l'ayant tué de sa main, les soldats de la garnison prirent les armes et arborèrent l'étendard de la révolte; il fallut les assiéger en règle. A la fin, comme ils n'étaient pas en état de résister, ils consentirent à livrer la place, mais à Ismaël seulement. « Notre prince, dirent-ils, peut faire ce qu'il » veut; pour nous, il ne sera pas dit que nous avons remis » une forteresse musulmane aux chrétiens (1). »

On avait encore promis aux chrétiens, si l'on était vainqueur, de leur livrer toutes les provinces qu'ils avaient perdues sous Saladin. Tout ayant été réglé d'avance, les confédérés se rassemblèrent et marchèrent vers l'Égypte. Arrivés à Ascalon, ils rencontrèrent l'armée égyptienne : on en vint aussitôt aux mains; mais au milieu de l'action, les musulmans de Syrie se tournèrent contre leurs alliés, et firent cause commune avec les Égyptiens; les chrétiens, attaqués de tous côtés, furent enfoncés et mis en déroute. Ismaël arriva presque seul à Damas.

Les chrétiens se hâtèrent de demander la paix; on convint, de part et d'autre, de mettre les prisonniers en liberté. L'historien des patriarches d'Alexandrie rapporte qu'en Égypte on avait employé les prisonniers chrétiens à la bâtisse d'un palais situé sur le Nil, dans l'île de Rauda, en face du Caire, et d'un collége dans cette capitale. Ils furent renvoyés avec un habit d'honneur; les chrétiens traitèrent de même les prisonniers musulmans, et les Francs furent laissés en possession des places qu'on leur avait cédées. Les templiers, qui avaient d'abord refusé de prendre part au traité, furent forcés d'y adhérer.

Vers ce temps-là, suivant l'historien des patriarches d'Alexandrie, « le sultan reçut une ambassade solennelle envoyée par l'empereur Frédéric. Les députés, car ils étaient deux, arrivèrent à Alexandrie, sur un vaisseau appelé *le Demi-monde :* ils étaient chargés de riches présens. En se rendant

(1) Ce fait nous est fourni par Ibn-férat, qui en a parlé à l'année 666 de l'hégire. Cet auteur ajoute que la place fut remise aux templiers, qui s'y fortifièrent et étendirent de là leurs ravages dans tous les environs.



au Caire, ils passèrent par le Faïoum, et se présentèrent à la vue du Caire, du côté de la plaine des pyramides. Leur suite était de plus de cent personnes : le jour de leur entrée dans la capitale fut comme un jour de fête; le Caire et le vieux Caire furent illuminés; toutes les troupes montèrent à cheval. La population entière sortit pour jouir de ce spectacle. Les députés firent leur entrée à cheval, montés sur des chevaux nubiens appartenant au sultan. Ils furent logés et défrayés de tout, avec une libéralité et une profusion sans exemple. Le jour de leur audience fut célébré avec la plus grande pompe; ils montèrent eux et leur suite au château, sur des chevaux nubiens, et furent présentés au sultan. Leur séjour dans la capitale fut assez long : comme on était alors en hiver, ils attendirent la belle saison et furent constamment traités avec une noble générosité; on les laissait libres d'aller où ils voulaient. Ils purent se livrer aux plaisirs de la chasse, tirer de l'arbalète; en un mot, passer le temps suivant leur bon plaisir. »

*An 640 [1242].* Au reste, le traité fait l'année précédente par les colonies chrétiennes ne concernait que le sultan d'Egypte; la guerre continua comme auparavant entre les Francs et le prince de Carac, le même qui, trois ans auparavant, avait pris Jérusalem et égorgé ses habitans. On ne peut se faire l'idée des horreurs qui se commirent en cette occasion. L'historien des patriarches d'Alexandrie fait observer que c'était un temps de désordre pour tout le monde. Le prince de Carac, outre cette ville, possédait Naplouse, Hébron, et les environs de la Mer Morte. Les chrétiens firent des courses sur ses terres, du côté de Bethléem, et massacrèrent tous les musulmans du pays : le prince de Carac se jeta à son tour sur les terres chrétiennes, et fit main-basse sur tous les chrétiens occidentaux qui tombèrent en son pouvoir; il n'épargna ni les hommes ni les femmes; dans le nombre il s'en trouva qui venaient à Jérusalem en pélerinage, et qui reçurent la mort aux portes mêmes des lieux qu'ils venaient visiter; des marchands périrent aussi avec ce qu'ils possédaient.

L'année suivante, les Francs, impatiens de se venger, coururent sur le territoire de Naplouse et y mirent tout à feu et à sang : cette fois, musulmans et chrétiens du pays, personne ne fut épargné; la mosquée de Naplouse fut rasée jusqu'aux fondemens; les maisons furent livrées aux flammes,

les arbres coupés. L'historien des patriarches d'Alexandrie, de qui nous empruntons ce récit, rapporte que les Francs ayant d'abord rassemblé en un seul lieu leurs prisonniers, promirent la vie à ceux qui feraient profession du christianisme : plusieurs sortirent des rangs, pleins de joie et d'espérance ; mais ils furent égorgés sans pitié. Les musulmans furent tous exterminés ou réduits en servitude ; on n'épargna ni l'âge ni le sexe.

A la fin, le sultan se crut obligé d'envoyer quelques troupes au secours du prince de Carac ; mais bientôt les esprits s'irritèrent plus que jamais, et la Palestine fut en proie à de nouveaux malheurs.

## § LXXX.

### Invasion des Karismins. — Bataille de Gaza.

*An 641 [1243].* Le sultan d'Égypte cherchait à se venger de son oncle Ismaël, qui s'était emparé de Damas et qui avait été l'artisan de la dernière guerre ; il voulait d'ailleurs réaliser le projet de ses prédécesseurs, c'est-à-dire, réunir sous ses lois l'Égypte et la Syrie, et rendre au titre qu'il portait son ancien éclat. Il n'en fallut pas davantage pour soulever tous les petits princes de Syrie. Les souverains de Damas et d'Émesse, ainsi que le prince de Carac, qui avait contribué à l'élévation du sultan, se liguèrent ensemble contre lui et implorèrent l'appui des Francs : pour les décider, ils leur remirent de nouveau Jérusalem, Séfed, ainsi que Tibériade, Ascalon et quelques autres villes. Les chrétiens furent donc encore une fois maîtres de la ville sainte. L'historien Gémal-eddin, qui y passa alors, remarque avec étonnement qu'il vit les chrétiens en possession, non-seulement de l'église de la Résurrection, mais de la mosquée d'Omar, et des autres lieux consacrés par les souvenirs de l'islamisme ; il y vit des prêtres et des moines, une fiole de vin à la main, et se disposant à dire la messe : en entrant dans la mosquée, ses oreilles furent frappées du son de la cloche ; tous les rites de l'islamisme avaient été abolis.

On aura une idée de l'union qui régnait alors entre les chrétiens et les musulmans par le fait suivant (1). Les Francs,

---

(1) Ibn-férat parle de ce fait à l'année 664 de l'hégire.

en rentrant dans la forteresse de Séfed, s'étaient occupés d'en relever les fortifications; ils employèrent à cet usage les captifs musulmans qui étaient entre leurs mains. Les captifs, au nombre de mille, se sentant plus forts et plus nombreux que ceux qui les gardaient, formèrent le dessein de briser leurs chaînes et de livrer la place au prince de Carac. Ce prince avait été jusque-là le plus cruel ennemi des chrétiens: les captifs musulmans lui écrivirent à ce sujet; mais il envoya la lettre au prince de Damas, qui la fit remettre aux Francs; et ceux-ci, irrités, conduisirent leurs prisonniers à Acre, où ils eurent tous la tête tranchée.

De leur côté, les chrétiens ayant entre leurs mains un ennemi du prince de Damas, Malek-giouhad Jonas, petit-fils du grand Malek-adel, et ancien vice-roi de Syrie, le livrèrent pour de l'argent à Ismaël, qui le fit pendre.

Cependant on se préparait à la guerre. Les deux armées se dirigèrent vers les plaines de Gaza. Malek-mansour, prince d'Émesse, commandait celle de Syrie : ce prince était renommé pour sa bravoure, et s'était déjà signalé dans plusieurs occasions. Dans sa marche, il passa par la ville d'Acre, afin d'animer les chrétiens au combat; tous se hâtèrent de prendre les armes. Les deux armées se trouvèrent bientôt en présence; mais le sultan avait appelé à son secours les Karismins, et ils n'étaient pas encore arrivés.

*An 642 [1244].* Les Karismins étaient originaires des pays situés vers l'embouchure de l'Oxus, près des bords de la Mer Caspienne. Chassés de leur pays par Gengiskan, ils avaient long-temps erré dans les provinces de l'Asie. Le fameux Gélal-eddin-mankberni était alors à leur tête. Ils envahirent successivement le nord de la Perse, la Géorgie, l'Arménie, la Mésopotamie, et par-tout ils se firent remarquer par leur férocité et leurs brigandages. Après la mort de Gélal-eddin, les débris des Karismins se mirent au service des princes musulmans: une partie s'était attachée à la personne du sultan, alors gouverneur d'Édesse et de Haran dans la Mésopotamie. Quand ce prince fut devenu maître de l'Égypte, il abandonna à ces barbares Haran et Édesse, d'où ils répandirent la terreur dans les contrées voisines. Le sultan, se voyant menacé par toutes les forces de Syrie, n'hésita pas à les appeler auprès de lui.

Suivant Gémal-eddin, les Karismins passèrent l'Euphrate au nombre de plus de dix mille cavaliers, ayant à leur tête

Hossam-eddin-barte-khan, Khan-bardi, Sarou-khan et Kesch-lou-kan. Par-tout leur passage était signalé par le pillage et l'incendie; à leur approche, les peuples prirent la fuite. Telle était la terreur qu'ils inspiraient, qu'au seul bruit de leur marche les troupes de Damas, campées à Gaza, se débandèrent; le prince de Carac se retira précipitamment. Les Francs qui gardaient la ville sainte sortirent en toute hâte; les Karismins y entrèrent sans résistance, et égorgèrent tous les chrétiens qui s'y trouvaient encore; pas un seul ne fut épargné. Les femmes et les enfans furent réduits en servitude; l'église de la Résurrection fut dépouillée, le sépulcre du Messie détruit; les tombeaux des rois francs et des capitaines chrétiens furent ouverts et les ossemens livrés aux flammes. Les Kharismins se rendirent ensuite devant Gaza, et firent leur jonction avec l'armée égyptienne. Le lieu occupé par les deux armées était voisin de Gaza, et se nommait Karita : de part et d'autre on se prépara au combat. Les chrétiens montraient une ardeur impatiente; mais les musulmans leurs alliés commençaient à avoir des scrupules. Écoutons à ce sujet le récit d'Ibn-giouzi, témoin oculaire (1).

« Dans cette guerre, les musulmans de Syrie s'étaient mis pour ainsi dire sous les ordres des infidèles. On voyait les chrétiens marcher leurs croix levées; leurs prêtres se mêlaient dans les rangs; ils donnaient des bénédictions et manifestaient hautement les signes du christianisme; ils présentaient aux musulmans eux-mêmes leurs calices à boire. Une telle alliance ne pouvait réussir. Les Francs composaient l'aile droite; la gauche était formée des troupes de Carac; celles d'Émesse étaient au centre. Jamais journée ne fut si glorieuse à l'islamisme, pas même sous Noureddin ni Saladin. L'aile gauche fut la première enfoncée; les Francs seuls tinrent bon, et ne lâchèrent pied que lorsque toute l'armée fut en déroute. Déjà ils avaient mis les Égyptiens en fuite et pillé leurs bagages. Abandonnés de leurs alliés et cernés par les Karismins, ils furent moissonnés par l'épée. Leur nombre se montait à quinze cents cavaliers et dix mille fantassins; huit cents seulement échappèrent au carnage et furent faits prisonniers. Je passai le lendemain sur le lieu du combat; je vis des hommes qui comptaient, un roseau à la main, le

(1) Le récit d'Ibn-giouzi nous a été conservé par Yaféi.

nombre des morts; ils me dirent qu'ils en avaient compté plus de trente mille. Le prince d'Émesse arriva presque seul à Damas, ayant perdu ses bagages, ses chevaux, ses armes et presque toute son armée. J'ai ouï dire qu'après la bataille, il ne trouva pas même un lambeau d'étendard pour reposer sa tête, et qu'alors, se mettant à pleurer, il dit : « Je me doutais » bien qu'en marchant sous les croix et les bannières des » Francs, notre expédition ne pouvait être heureuse. »

Gémal-eddin fait aussi mention du scrupule que le prince d'Émesse éprouva en marchant à l'action. « Par Dieu! ra» contait plus tard le prince, le Seigneur me disait intérieu» rement que nous ne pouvions vaincre. » L'auteur poursuit ainsi : « Quand la nouvelle de cette victoire arriva au Caire, la joie fut au comble; pendant plusieurs jours on illumina, et la ville retentit du bruit des instrumens de musique. Le jour de l'entrée des prisonniers fut comme un jour de fête. Les soldats étaient conduits sur des chameaux, les chefs sur les chevaux qu'ils montaient le jour de la bataille. Au nombre des prisonniers étaient plusieurs émirs musulmans qui avaient été pris dans le combat. » Makrizi rapporte de plus que les têtes des chrétiens tués à Gaza furent apportées au Caire, et attachées aux portes de la ville.

Après cette victoire, suivant Aboulféda, le sultan s'empara de Jérusalem et d'Ascalon (1); ensuite, il alla assiéger son oncle

---

(1) A propos du siége d'Ascalon, l'historien Gémal-eddin fait mention pour la première fois de l'arme appelée *zenbourek*, comme étant mise en usage par les musulmans (voy. ci-dessus, p. 255). Voici les expressions de l'auteur : واتروا الرمى اليها بالجروخ والزنبورك *on fit jouer contre la place les catapultes et les zenboureks*. A l'égard du mot جروخ, que nous traduisons par *catapultes*, et qui s'écrit au singulier جرخ, il paraît être le même que le mot grec τζέρκη, cité par du Cange dans son dictionnaire de la basse grécité. Il désigne, suivant Boha-eddin, une arbalète lançant des traits armés d'une pointe de fer. Voyez Boha-eddin, *Vie de Saladin*, p. 135. Ce mot paraît répondre au *trabucus* des nations latines du moyen âge, mot dont nous avons fait *trébuchet*. Il existe encore une machine de guerre dont les auteurs arabes font souvent mention, et qui servait à lancer des pierres; c'est le mot منجنيق, au pluriel مجانيق; ce mot répond au *manganum* des Latins, mot dont les Français du moyen âge avaient fait *mangoneaux*.

Ismaël dans Damas. Vainement Ismaël recourut à la médiation du calife de Bagdad; le pontife refusa de s'intéresser à un allié des chrétiens, et Damas ouvrit ses portes. Ainsi, le sultan se trouva maître de la Palestine et de toute la Syrie méridionale. Mais les Karismins, qui avaient eu une grande part à ses succès, prétendirent en partager les fruits : la Syrie se trouva de nouveau en combustion. Les Karismins formèrent le siége de Damas; les princes dépouillés reprirent les armes pour rentrer dans leurs principautés. Une bataille mit fin à cette querelle : les Karismins, vaincus, furent exterminés; la plupart de ceux qui se sauvèrent furent assommés par les paysans et les habitans des campagnes; d'autres allèrent se fondre dans les armées tartares qui désolaient alors l'Asie, et il ne fut plus question d'eux.

Pendant que ces événemens se passaient en Orient, l'Occident était déchiré par les querelles de Frédéric et du Saint-Siége (1). L'auteur arabe Yaféi cite un fait que nous ne garantissons pas, mais qu'il est bon de connaître, pour savoir quelle idée les musulmans se faisaient de ces divisions. Un vaisseau, dit-il, venu de Sicile à Alexandrie, annonça que le pape, irrité contre l'empereur, avait engagé trois des courtisans du prince à le tuer pendant la nuit, sous prétexte qu'intérieurement il était musulman; pour les décider, il leur avait partagé d'avance les états du prince. L'empereur ayant été averti du complot, fit coucher un de ses gardes dans son lit, et se cacha lui-même dans un endroit voisin avec cent soldats. Au moment fixé, les trois assassins se jetèrent sur le garde et le poignardèrent. L'empereur ne douta plus de la vérité; et sortant du lieu où il était, il tua les assassins de sa main; ensuite il les fit écorcher : on remplit leur peau de paille, et ils furent suspendus pour l'exemple à la porte du palais. L'auteur ajoute que le pape, informé du mauvais succès de ses démarches, envoya une armée contre Frédéric, et que de nouvelles querelles s'élevèrent entre les princes chrétiens. A la même époque, Makrizi dit un mot d'une ambassade du pape au sultan d'Égypte (2).

---

(1) On peut consulter l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury, liv. LXXXII, nos 37 et suiv.

(2) On peut consulter, pour les détails, les *Annales* de Baronius, continuées par Raynaldi, aux années 1246 et 1247 de notre ère. Voyez aussi Zanfliet, *Bibliothèque des Croisades*.

Cependant, le bruit des ravages des Karismins avait retenti jusqu'en Occident; dans plusieurs contrées, on avait pris les armes pour en tirer vengeance. Il est temps de parler de cette nouvelle expédition.

## § LXXXI.

### Première croisade de S. Louis. — Sa descente en Égypte.

*An 646 [1248].* On sait que S. Louis ne put retenir ses larmes lorsqu'il apprit les malheurs de la Terre-sainte; son premier mouvement fut de se revêtir de la croix et de marcher pour aller délivrer les saints lieux. Makrizi et Yaféi nous apprennent que la première nouvelle de cette expédition vint au sultan par Fréderic; ce fut par l'intermédiaire d'un député déguisé en marchand. Le sultan était alors en Syrie, occupé à y établir son autorité. Déjà il était attaqué de la maladie qui l'emporta bientôt au tombeau; c'était une tumeur au jarret, laquelle, ayant dégénéré en ulcère, lui ôtait toute facilité d'agir. A la nouvelle du danger qui menaçait ses états, il se fit transporter en litière en Égypte.

*An 647 [1249].* C'est cette année que le roi de France fit sa descente en Égypte. Son nom, ainsi que l'observe Makrizi, était Louis, fils de Louis, et on le surnommait *le Français.* Tous les Francs établis en Palestine étaient venus se joindre à lui.

Ce roi, au rapport de Gémal-eddin, était un des plus puissans princes de l'Occident; il était roi de France (*reydefrens*). « Le peuple de France, ajoute-t-il, s'est rendu célèbre entre toutes les nations des Francs. Ce roi était très-religieux observateur de la foi chrétienne. Il voulait conquérir la Palestine, et soumettre d'abord l'Égypte. Il était accompagné de cinquante mille guerriers, et venait de passer l'hiver dans l'île de Chypre. Il se présenta sur la côte, près de l'embouchure de la branche du Nil qui passe à Damiette, un vendredi 21 de safar [4 juin 1249). Le sultan était alors campé à Aschmoun-thenah, sur le canal d'Aschmoun, non loin de Mansoura; c'est de là qu'il avait ordonné les préparatifs nécessaires. Il avait fourni Damiette de tout ce qui pouvait mettre la place en état de faire une longue résistance : des vivres et des provisions y avaient été amassés pour plus d'une

année; une forte garnison en avait la défense; on distinguait entre autres les Arabes kénanites, guerriers fameux par leur bravoure. De plus, le lit du fleuve était gardé par des vaisseaux envoyés du Caire. Enfin, une armée formidable, sous la conduite de l'émir Fakr-eddin, qui s'était distingué par ses négociations avec l'empereur Frédéric, occupait la côte où les chrétiens devaient aborder.

Makrizi rapporte que le roi de France, avant de mettre pied à terre, crut devoir écrire au sultan, comme pour lui faire sa déclaration; si on l'en croit, la lettre était ainsi conçue : « Tu n'ignores pas (1) que je suis le chef de la chré» tienté, comme tu l'es de l'islamisme. Tu n'ignores pas de » quelle manière j'ai traité les musulmans d'Espagne, lesquels » aujourd'hui nous paient tribut et marchent devant nous » comme de vils troupeaux : nous avons massacré les hommes » et rendu les femmes veuves; nous avons réduit les garçons » et les filles à l'esclavage; nous les avons emmenés loin de » leur patrie. Voilà ce que j'avais à te dire. Je t'ai donné les » avertissemens que tu avais droit d'attendre de moi; à pré» sent, quand tu aurais recours aux sermens les plus saints, » quand tu viendrais devant moi accompagné de prêtres et » de moines, quand tu te présenterais un cierge à la main en » signe de respect pour la religion chrétienne, rien ne pour» rait me détourner d'aller à toi et de te combattre en tout » lieu. Si tes états tombent entre mes mains, ce sera pour » moi une nouvelle source de richesses; si la victoire se dé» clare en ta faveur et que l'Égypte te reste en partage, tu » pourras alonger la main et l'étendre jusqu'à moi; tu pour» ras disposer à ton gré de ma vie. J'ai cru de mon devoir de » t'avertir d'avance. Voilà que les troupes qui sont sous mes » ordres couvrent les plaines et les montagnes : leur nombre » est égal à celui des sables de la mer; elles vont contre vous » avec le glaive du destin. »

Cette lettre n'a rien qui convienne au caractère bien connu et à la situation de S. Louis. Il est évident qu'il s'agit ici de quelque roi chrétien d'Espagne en guerre avec les Maures ses voisins. Sans doute une lettre semblable aura jadis

(1) Makrizi remarque que la lettre était précédée d'un petit préambule *analogue aux impiétés de la religion chrétienne, qu'il s'est fait scrupule*, dit-il, *de rapporter*.

été écrite (1), et Makrizi l'aura mise, par erreur, sur le compte du roi de France. Quoi qu'il en soit, Makrizi ajoute que cette lettre fit la plus vive impression sur l'esprit du sultan. Ce prince commençait alors à être accablé par la maladie dont il était attaqué; il ne put retenir ses larmes. Son premier mouvement fut de se recommander à Dieu et de se résigner à ses volontés. Ensuite, il fit faire par son secrétaire la réponse suivante : « Au nom du Dieu clément et miséri-
» cordieux; le salut soit sur notre prophète Mahomet et sur
» sa famille. Ta lettre nous est parvenue; tu cherches à nous
» faire peur du nombre de tes armées et de la multitude de
» tes soldats. Apprends que nous savons aussi manier le
» glaive, et qu'aucun de nous ne périra qu'il ne soit sur-le-
» champ remplacé, tout comme aucun de vous ne pourra
» nous entamer sans être aussitôt exterminé. Ah! si tes yeux,
» ô homme présomptueux, si tes yeux pouvaient voir la pointe
» de nos épées et la force de nos lances; si vous aviez vu
» avec quelle vigueur nous avons subjugué les provinces et
» les châteaux de la Palestine, si vous aviez vu les ravages
» que nous y avons faits, comme tu te mordrais les doigts!
» Va, tu ne peux manquer de tomber. Le commencement de
» ce jour est pour nous, et la fin est contre vous. Oh! qu'alors
» tu seras fâché contre toi-même! *Il faut bien que les méchans*
» *connaissent le sort qui leur est réservé* (2). En lisant ma
» lettre, rappelle-toi le premier verset de la sourate *des*
» *Abeilles* (3) : *Le décret de Dieu va toujours son cours ;*
» *gardez-vous d'en hâter le terme.* Rappelle-toi ce dernier
» verset de la sourate *Sad* (4) : *Dans peu vous connaîtrez ce*
» *qu'il voulait vous dire.* Moi, je m'en rapporte à ces paroles

---

(1) En effet, les auteurs arabes font écrire cent cinquante ans auparavant la même lettre par Alphonse VI, roi de Castille, à un empereur de Maroc; or Alphonse avait vaincu les Maures d'Espagne et d'Afrique. Voyez Casiri, *Bibliothèque arabe de l'Escurial*, tom. II, page 116. Aboulfarage en rapporte une autre du même style, écrite un siècle après par un roi d'Espagne à un empereur de Maroc. Apparemment c'était une formule consacrée; il n'y avait de différence que dans les mots. Voyez la *Chronique arabe* d'Aboulfarage, p. 423.

(2) *Alcoran*, sour. XXVI, vers. 228.

(3) *Ibid.* sour. XVI.

(4) *Ibid.* sour. XXXVIII.

» du Très-Haut. Assurément, je n'en puis citer de plus véri» diques. *Combien de fois une poignée d'hommes n'a-t-elle » pas mis en fuite des armées innombrables, par la permission » divine? car Dieu est avec ceux qui lui sont fidèles* (1). Et » d'ailleurs, les sages n'ont-ils pas dit que le méchant s'attirera » sa propre ruine. Va! ta méchanceté te renversera; elle » causera ta perte. Adieu (2). »

Ensuite, reprend Gémal-eddin, « le roi de France se mit en devoir d'aborder sur la côte. On était alors au samedi 22 de safar [5 juin]. Il débarqua avec toutes ses troupes et dressa son camp sur le rivage. La tente du roi était rouge. Il y eut ce jour-là un engagement entre les Francs et les Égyptiens, où plusieurs émirs musulmans furent tués. Le soir, Fakr-eddin repassa le Nil avec son armée, sur le pont qui était en face de Damiette; et, sans s'arrêter, il se rendit sur le canal d'Aschmoun, auprès du sultan. Il régnait alors une extrême insubordination dans l'armée, à cause de la maladie du prince: personne ne pouvait plus contenir les soldats. Les kénanites chargés de défendre Damiette, se voyant abandonnés, quittèrent précipitamment la ville et se dirigèrent aussi vers le canal d'Aschmoun; les habitans suivirent cet exemple. Hommes, femmes, enfans, tous s'enfuirent dans le plus grand désordre, abandonnant les vivres et les provisions; car ils se trouvaient sans défense, et ils craignaient d'éprouver le même sort que trente ans auparavant, sous le sultan Malek-kamel. En un moment, Damiette se trouva déserte. Le lendemain dimanche, les chrétiens, ne voyant plus d'ennemis, passèrent aussi le Nil et entrèrent sans résistance. Il n'y avait pas d'exemple d'un événement aussi désastreux. A cette époque, ajoute Gémal-eddin, j'étais au Caire, chez l'émir Hossam-eddin, gouverneur de la ville. Nous apprîmes le jour même, par un pigeon, la prise de

(1) *Alcoran*, sour. II, vers. 250.

(2) Ces deux lettres sont rapportées avec quelques légères différences dans les manuscrits; nous avons adopté la leçon qui nous a paru la plus vraisemblable. Cardonne avait déjà fait connaître ces lettres et quelques autres pièces du même genre dans ses *Extraits arabes relatifs à la croisade de S. Louis*, insérés à la suite de l'édition de Joinville; Paris, 1761, p. 525 et suiv. En reproduisant ici ces pièces, nous avons été quelquefois obligés de nous éloigner de la traduction de Cardonne.

Damiette. Ce malheur nous pénétra tous de crainte et d'horreur; il nous sembla que c'en était fait de l'Égypte, sur-tout à cause de la maladie du sultan. La conduite de Fakr-eddin et de la garnison fut en cette occasion inexcusable; car la ville eût pu tenir très-long-temps. Dans l'invasion précédente, sous Malek-kamel, Damiette était sans garnison, sans approvisionnemens; et pourtant elle avait résisté pendant un an: encore fallut-il, pour la réduire, le concours de la famine et de la peste. Sa situation dans la guerre présente était bien plus favorable; même après la retraite de Fakr-eddin, si les kénanites et les habitans étaient restés, s'ils avaient seulement tenu leurs portes fermées, ils auraient arrêté tous les efforts des Francs. Pendant ce temps, l'armée serait revenue et les Francs auraient été repoussés. Mais quand Dieu veut une chose, on ne peut l'empêcher. »

Le sultan fut si indigné contre les kénanites, qu'il fit pendre tous les chefs. Vainement, suivant Makrizi, ils firent des représentations; vainement dirent-ils: « En quoi sommes-nous » coupables? Que pouvions-nous faire, étant abandonnés des » émirs et de toute l'armée? » On n'écouta pas leurs excuses; les chefs furent pendus, au nombre de cinquante. Dans le nombre étaient un père et son fils, jeune homme de la plus grande espérance : le père demanda de mourir le premier; le sultan le lui refusa. Le prince s'était muni d'avance de l'approbation des docteurs de la loi, qui tous avaient décidé qu'un homme qui abandonne son poste est digne de mort. Makrizi ajoute que le sultan témoigna aussi son mécontentement à l'émir Fakr-eddin. « Ne pouviez-vous pas, lui dit-il, » tenir au moins un instant? Pas un seul d'entre vous ne s'est » fait tuer. » Sans l'état pitoyable où il était, poursuit Makrizi, il se serait probablement porté à quelque violence. Presque tous les émirs blâmaient Fakr-eddin : déjà on craignait pour sa vie; déjà ses amis se disposaient à se défaire du sultan; mais Fakr-eddin les retint et les décida à attendre. Si le Sultan mourait, on en était délivré; sinon, l'on était toujours à temps de le faire périr.

Gémal-eddin remarque aussi que le sultan fut tenté de punir Fakr eddin; mais, ajoute-il, son état était devenu critique, et les circonstances conseillaient la patience.

Dans ces conjonctures, suivant Makrizi, le sultan, se sentant près de sa fin, fit publier que tous ceux qui avaient quelque grief contre lui eussent à se présenter, et qu'il leur don-

nerait satisfaction. Il était impatient de mettre sa conscience en repos. Tous ceux qui se présentèrent furent renvoyés satisfaits.

## § LXXXII.

### Mort du sultan. — Suite de la croisade de S. Louis.

*Suite de l'année 647 [1249].* Nous allons laisser parler Gémal-eddin « Cependant le sultan se fit transporter à Mansoura, au lieu même qu'avait occupé son père Malek-kamel, trente ans auparavant. Mansoura est située sur la rive orientale du Nil, à l'endroit où ce fleuve se partage en deux branches, dont l'une passe à Damiette, l'autre va se perdre dans le lac de Menzalé; c'est cette dernière branche qu'on appelle le canal d'Aschmoun. Mansoura devait son existence à Malek-kamel, père du sultan; ce prince y avait fait bâtir un palais, avec des maisons pour les émirs et les soldats. Bientôt il s'y éleva des bazars, des bains, des marchés; en un mot, tout ce qui compose une grande ville. C'est là que le sultan prit position avec son armée. La flotte égyptienne avait descendu le fleuve et s'était placée sous les murs de Mansoura. On vit aussi arriver de tout côté des volontaires et des guerriers qui brûlaient de prendre part à la guerre sacrée.

« Dans le même temps, le sultan dirigea contre les Francs des bandes d'Arabes nomades; ces Arabes ne leur laissèrent pas de repos. A la fin de rébi premier [juillet], nous vîmes, poursuit Gémal-eddin, arriver au Caire trente-six prisonniers chrétiens, parmi lesquels étaient deux cavaliers : quelques jours après, il en vint trente-neuf, puis vingt-deux, puis trente-cinq, et successivement plusieurs autres. A la même époque, les troupes du sultan qui étaient en Syrie firent diversion et enlevèrent Sidon aux chrétiens.

» Cependant, la maladie du sultan devenait de plus en plus grave; ses forces ne cessaient de s'affaiblir; jour et nuit les médecins étaient autour de lui sans pouvoir le soulager; et pourtant il n'était pas abattu; toujours il montrait la même force de caractère. Il était à-la-fois atteint de deux maladies terribles, la phthisie et l'ulcère au jarret; mais il espérait toujours. L'ulcère étant venu à se fermer, il se crut hors de danger, et écrivit à l'émir Hossam-eddin qu'il était en pleine

convalescence; qu'il ne lui manquait plus que de monter à cheval et d'aller jouer au mail : mais déjà il était près de sa fin. Il mourut le dimanche 14 de schaban [novembre], six mois après l'entrée des chrétiens dans Damiette et à l'âge de quarante-sept ans. Ainsi finit le sultan Malek-saleh Negm-eddin (ou l'Étoile de la religion), au milieu d'une guerre qu'il soutenait pour la gloire de Dieu, passant de ce monde périssable au sein de la bonté et de la miséricorde divines. »

Aboul-mahassen fait le portrait suivant du sultan : « C'était un prince sobre, modeste dans ses discours et d'une belle ame; il ne pouvait souffrir la plaisanterie et les choses futiles; il avait même l'humeur désagréable; il était naturellement taciturne. Sa prédilection était pour les esclaves turcs qu'il achetait sur les bords de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, et dont il fit ses mameloucks et sa garde particulière. Sous lui, cette milice devint beaucoup plus nombreuse qu'auparavant; il les préférait aux Curdes, qui jusque-là avaient formé le nerf des armées égyptiennes. C'est pour eux qu'il fit bâtir une caserne dans l'île de Rauda, sur le Nil, en face du Caire (1). Cependant il savait leur imposer; ces esclaves, tout braves et audacieux qu'ils étaient, tremblaient devant lui. Rien ne pouvait l'émouvoir; quand il entrait en colère, la seule expression de reproche dont il se servait était celle-ci: *Ah! paresseux!* Chose singulière! il était insensible aux charmes de la musique; quand il assistait à un concert, il restait immobile, et ses officiers étaient obligés de faire comme lui. Il était très-enclin à l'amour; mais il voyait de préférence des esclaves; car à la fin il n'eut plus que deux épouses. Ses ministres ne décidaient jamais rien que d'après ses volontés: le prince voulait tout voir par lui-même; il travaillait directement avec eux, mais seulement par écrit, marquant ses volontés de sa propre main au bas du papier. Il aimait les gens de mérite et les gens pieux; mais il était sans goût pour la lecture; son plaisir était de s'isoler et de vivre seul; sa passion était le jeu de mail et la bâtisse. Il reste de lui, au Caire et dans l'île de Rauda, plusieurs édifices superbes. »

Malek-saleh, suivant la remarque de l'historien Gémal-

---

(1) De là ces mameloucks reçurent le nom de *Baharites*, du mot arabe *bahr*, qui signifie *mer*, et par lequel les Égyptiens désignent le Nil.

eddin, ne laissait qu'un fils appelé Malek-moadam Touran-schah, alors gouverneur de Haran, d'Édesse et des autres villes que le sultan possédait en Mésopotamie. Dans l'état où l'on se trouvait, menacé comme on l'était par l'armée chrétienne, on résolut de cacher la mort du sultan jusqu'à l'arrivée de son fils. Le corps du prince fut secrètement lavé et enseveli avec les prières d'usage, et placé dans une caisse pour être transporté en bateau dans l'île de Rauda. Sa veuve, Scheger-eddor, celle de ses femmes qu'il avait le plus aimée, dirigeait tout : elle se concerta avec le chef des eunuques, et ils convinrent de ne confier le secret de la mort du sultan qu'à l'émir Fakr-eddin, qui fut nommé atabek ou régent, comme l'homme le plus capable de gouverner, et celui qui avait le plus d'influence sur l'armée. Tous les trois se promirent de tenir la mort du sultan secrète jusqu'à l'arrivée de Touran-schah. En attendant, ils firent prêter serment de fidélité aux émirs et aux troupes, d'abord au nom du sultan Malek-saleh, comme s'il eût été encore en vie, ensuite en celui de son fils; on jura aussi obéissance à l'émir Fakr-eddin, en qualité d'atabek ou régent. Les émirs et les soldats furent appelés pour cet objet au pavillon du sultan, et jurèrent sans difficulté : personne ne se douta de la vérité. L'émir Hossam-eddin, gouverneur du Caire, ayant reçu un ordre semblable, jura et fit jurer tous ceux qui étaient sous ses ordres. La mort du sultan était tenue si secrète, que, grands et petits, personne n'en eut le moindre soupçon. Chaque jour l'émir Hossam-eddin recevait des dépêches du camp comme par le passé. Les lettres étaient expédiées au nom du sultan; on y voyait, entre les lignes, son *élamé* ou signature accoutumée, consistant dans ces mots : *Ayoub, fils de Mohammed, fils d'Aboubekr* (1). Celui qui écrivait l'élamé était un eunuque habile à contrefaire toute sorte d'écritures. A la fin cependant on commença à soupçonner la vérité. On voyait l'émir Fakr-eddin, libre de tout frein, disposer en maître de l'Égypte; il rendait la liberté aux émirs qui étaient en prison; il rétablissait ceux qui avaient perdu leurs places; il distribuait à ses amis les trésors amassés par le sultan; en un mot, il

(1) *Ayoub* était le nom propre du sultan, *Mohammed* celui de son père le sultan Malek-kamel, et *Aboubekr* celui de son grand-père le célèbre Malek-adel.



exerçait pleinement l'autorité souveraine : mais on n'osait éclater, à cause de la présence de l'ennemi et du danger où l'on était. Une chose qui fit une grande sensation, c'est que lorsqu'il fut question d'envoyer des courriers à Touran-schah pour hâter son arrivée, Scheger-eddor et le chef des eunuques furent les seuls qui montrèrent de l'empressement. Fakr-eddin refusa d'écrire de son côté; et s'il se décida enfin à expédier un courrier en son propre nom, ce fut dans la crainte de se compromettre.

Makrizi donne ouvertement à entendre que Fakr-eddin, dans cette occasion, ne travaillait nullement pour les intérêts de Touran-schah. Après avoir observé que, suivant quelques auteurs, Malek-saleh, connaissant la légèreté de son fils, n'avait pas désigné de successeur, mais qu'il avait dit à l'émir Hossam-eddin : « Quand je serai mort, vous mettrez » mes états à la disposition du calife de Bagdad, et ce sera » à lui de nommer celui qui doit régner sur l'Égypte; » il poursuit ainsi : « Les uns soupçonnaient Fakr-eddin de vouloir s'emparer du trône; les autres, de servir les intérêts d'un jeune prince nommé Malek-moguit Omar, de la race de Malek-adel, lequel était alors élevé au Caire, et sous qui il espérait de devenir le maître des affaires. Ces soupçons acquirent une telle force, que l'émir Hossam-eddin, qui commandait dans la capitale, et qui n'aimait pas Fakr-eddin, crut devoir, par mesure de précaution, se faire remettre le jeune prince, et le fit enfermer. En attendant, Fakr-eddin jouissait de tous les dehors de la souveraine puissance : il sortait à cheval, escorté d'une suite nombreuse; les émirs lui faisaient la cour comme à leur maître, le recevant à pied quand il descendait de cheval, et lui tenant compagnie à table. Cependant Scheger-eddor continuait à diriger les affaires; tout se passait comme de coutume : chaque jour on dressait le pavillon du sultan; les tables étaient servies comme à l'ordinaire; les émirs faisaient le même service qu'auparavant. Le sultan était censé malade, et hors d'état pour le moment de recevoir. » Telle était la situation des choses, lorsque l'armée des chrétiens s'avança dans l'intérieur de l'Égypte.

## § LXXXIII.

### Combat de Mansoura.

*Suite de l'année 647 [1249].* Suivant Gémal-eddin, « les chrétiens étaient restés jusqu'alors à Damiette, occupés à s'y fortifier. Apprenant enfin la mort du sultan, ils se hâtèrent d'avancer, cavalerie et infanterie, et se mirent en marche vers Mansoura. On était alors à la fin de schaban [fin de novembre]. Leur flotte remonta le Nil et suivit tous leurs mouvemens. Ils arrivèrent d'abord à Farescour. A cette nouvelle, l'émir Fakr-eddin écrivit au Caire pour appeler tous les musulmans aux armes ; la lettre contenait, entre autres choses, ces paroles de l'Alcoran : « Accourez, grands et petits, et venez combattre pour le service de Dieu. Sacrifiez-lui vos biens, vos personnes : c'est tout ce qui peut vous arriver de plus heureux. » Cette lettre, ajoute Gémal-eddin, était fort éloquente ; on y remarquait plusieurs passages propres à encourager les musulmans à la guerre sacrée. « Les Francs, que Dieu maudisse, y était-il dit, sont venus envahir notre patrie ; ils desirent s'en rendre maîtres. Il est du devoir des vrais croyans de marcher tous contre eux et de les repousser. » Cette lettre fut lue en chaire le vendredi suivant, en présence de tout le peuple, et arracha des larmes à tous les assistans. Bientôt on vit arriver à Mansoura une multitude innombrable de musulmans de la capitale et des provinces. La mort du sultan et l'invasion de l'ennemi avaient répandu une terreur universelle. On tenait pour certain que si l'armée égyptienne reculait seulement d'une journée, c'en était fait de toute l'Égypte.

» Au commencement de ramadan [3 décembre], il s'engagea un premier combat entre l'armée chrétienne et les avant-postes musulmans : un émir et plusieurs soldats y souffrirent le martyre. Les Francs arrivèrent ensuite au lieu appelé Scharmesah, quelques jours après à Baramoun, et enfin sur le canal d'Aschmoun, en face de Mansoura. On était alors au 13 de ramadan, et la consternation était générale. Les chrétiens campèrent au même endroit où ils s'étaient placés trente ans auparavant : de son côté, l'armée musulmane était rassemblée à Mansoura, occupant les deux rives du Nil ; elle n'était séparée de l'ennemi que par le canal d'Aschmoun.

Les Francs s'entourèrent d'abord de fossés, de murs et de palissades; ils dressèrent aussi leurs machines, et les firent jouer contre ceux qui défendaient la rive opposée. Ils avaient leur flotte à portée sur le Nil. Pour la flotte musulmane, elle était aussi sur le Nil, et avait jeté l'ancre sous les murs de Mansoura. On commença par s'attaquer à coups de traits et de pierre, tant sur terre que sur le fleuve. Il ne se passait presque pas de jour sans quelque combat; chaque fois un certain nombre de chrétiens étaient tués ou faits prisonniers: des braves de l'armée musulmane allaient jusque dans leur camp et les enlevaient dans leurs tentes; quand ils étaient aperçus, ils se jetaient à l'eau et se sauvaient à la nage. Il n'y avait pas de ruse qu'ils ne missent en œuvre pour surprendre les chrétiens. J'ai ouï dire qu'un d'eux imagina de creuser un melon vert et d'y cacher sa tête; de manière que, pendant qu'il nageait, un chrétien s'étant avancé pour prendre le melon, il se jeta sur lui et l'emmena prisonnier. Vers le même temps, la flotte musulmane s'empara d'un navire chrétien monté par deux cents guerriers. Un autre jour, dans le mois de schoual [janvier 1250], les musulmans traversèrent le canal et attaquèrent les chrétiens dans leur propre camp; plusieurs d'entre les Francs perdirent la vie, d'autres furent faits prisonniers; le lendemain il en arriva soixante-sept au Caire, entre lesquels on remarquait trois templiers. Un autre jour, la flotte musulmane brûla un vaisseau chrétien.

» Cependant le canal qui séparait les deux armées n'était pas large, et encore il offrait plusieurs gués faciles. Un mardi 5 de doulcada [8 février], la cavalerie chrétienne, conduite par un perfide musulman, passa à gué à l'endroit nommé Salman, et se déploya sur l'autre rive. Ce mouvement fut si subit, qu'on ne s'en aperçut pas à temps : les musulmans furent surpris dans leurs propres tentes. L'émir Fakr-eddin était alors au bain. Aux cris qu'il entendit, il sortit précipitamment et monta à cheval; mais déjà le camp était forcé, et Fakr-eddin, s'étant avancé imprudemment, fut tué. Dieu ait pitié de son ame (1)! sa fin ne pouvait être plus belle. Il avait joui de l'autorité un peu plus de deux mois.

---

(1) On lit dans Makrizi un trait qui montre quel désordre effroyable régnait alors dans l'armée musulmane. Le bruit de la mort de Fakr-eddin n'ayant pas tardé à se répandre, les mameloucks et une partie

» Cependant, le frère du roi de France avait pénétré en personne dans Mansoura. Il s'avança jusque sur les bords du Nil, au palais du sultan. Les chrétiens s'étaient répandus dans la ville. Telle était la terreur générale, que les musulmans, soldats et bourgeois, couraient à droite et à gauche dans le plus grand tumulte; peu s'en fallut que toute l'armée ne fût mise en déroute. Déjà les Francs se croyaient assurés de la victoire, lorsque les mameloucks appelés *giamdarites* et *baharites*, lions des combats et cavaliers habiles à manier la lance et l'épée, fondant tous ensemble et comme un seul homme sur eux, rompirent leurs colonnes et renversèrent leurs croix (1). En un moment ils furent moissonnés par le glaive, ou écrasés par la massue des Turcs; quinze cents d'entre les plus braves et les plus distingués couvrirent la terre de leurs cadavres. Ce succès fut si prompt, que l'infanterie chrétienne, qui déjà était parvenue au canal, ne put arriver à temps. Un pont avait été jeté sur le canal. Si la cavalerie avait tenu plus long-temps, ou si toute l'infanterie chrétienne avait pu prendre part au combat, c'en était fait de l'islamisme : mais déjà cette cavalerie était presque anéantie; une partie seulement parvint à sortir de Mansoura et se réfugia sur une colline nommée Gédilé, où elle se retrancha. Enfin, la nuit sépara les combattans. Cette journée devint la source des bénédictions de l'islamisme et la clef de son alégresse. Lorsque l'action commença, un pigeon en apporta la nouvelle au Caire. On était alors dans l'après-midi. Le billet était adressé à l'émir Hossam-eddin, qui me le donna à lire; il était ainsi conçu : « Au moment où ce billet est » écrit, l'ennemi fond sur Mansoura; on en est aux mains. » Il ne contenait rien de plus. Ces paroles nous frappèrent tous de terreur; on regardait généralement l'islamisme comme perdu. A la fin du jour, les fuyards commencèrent à arriver du camp; la porte de *la Victoire*, tournée de ce côté, resta toute la nuit ouverte pour leur donner asile. Enfin, le lendemain, au lever du soleil, nous reçûmes l'heureuse nouvelle de la victoire des musulmans. Aussitôt le Caire et

---

des émirs se débandèrent pour courir à sa maison et la piller. Ses coffres furent brisés, l'argent fut enlevé, les meubles et les chevaux emportés; après quoi la maison fut livrée aux flammes.

(1) Makrizi remarque qu'au milieu des Turcs brillait sur-tout Bibars Bondocdar, le même qui devint sultan dans la suite.

le vieux Caire se couvrirent de tapisseries; les rues retentirent des marques de la joie publique; les cœurs se livrèrent à l'alégresse, et l'on commença à se rassurer sur l'issue de cette guerre. »

Vers le même temps, on apprit que le nouveau sultan était sur le point d'arriver. Ce prince, au rapport de Makrizi, n'eut pas plutôt appris la mort de son père, qu'il fit ses dispositions pour venir occuper le trône. Il était instruit des secrets desseins de Fakr-eddin et craignait d'être prévenu; il brava les menaces des princes de Mésopotamie ses ennemis. En vain des embûches lui furent tendues sur la route; il se mit en marche avec cinquante cavaliers seulement, et arriva sain et sauf à Damas, d'où, après quelques jours de repos, il se rendit à Mansoura. On était alors au 24 de doulcada [27 février], dix-neuf jours après la bataille. A l'approche du sultan, les émirs et les mameloucks allèrent à sa rencontre, en lui prodiguant à l'envi les marques de respect. Ce fut alors que l'on commença à parler publiquement de la mort de Malek-saleh : jusque-là, il n'avait été censé que malade. Touran-schah monta donc paisiblement sur le trône, et tous le reconnurent sans difficulté.

## § LXXXIV.

**Désastre de l'armée chrétienne. — S. Louis est fait prisonnier.**

*An 648 [1250].* Après l'arrivée de Touran-schah, la guerre recommença avec une nouvelle fureur. Comme les chrétiens recevaient leurs provisions de Damiette, le sultan essaya d'intercepter leurs communications, par une entreprise semblable à celle qui avait réussi, trente ans auparavant, à son aïeul, le sultan Malek-kamel. Il fit démonter, au rapport de Makrizi, plusieurs navires qu'on transporta à dos de chameau du côté de l'occident, dans le canal de Méhallé. Ce canal se jette dans le Nil, en face de Baramoun, et l'on pouvait de là inquiéter les navires chrétiens qui remontaient ou descendaient le fleuve. En même temps, la flotte musulmane, qui avait jeté l'ancre sous les murs de Mansoura, descendit le fleuve, et les vaisseaux chrétiens furent pris en tête et en queue. Bientôt cinquante-deux d'entre eux, dit Gémal-eddin, tombèrent au pouvoir des musulmans. « J'étais, ajoute-

t-il, le jour même du combat, dans Mansoura, et je passai de l'autre côté du Nil pour jouir de ce spectacle. Dans cette journée, Dieu couvrit l'islamisme de gloire et brisa les forces des infidèles. »

On lit sur ce même combat, dans Soyouthi, un trait qui fait voir quel était l'esprit des musulmans. « Il y avait alors, dit-il, au camp un schéikh nommé Ezz-eddin, fils d'Abd-alsalam (1), qui faisait le prophète, et qui avait prédit que les musulmans, après quelques revers, finiraient par l'emporter. Le jour du combat, ce schéikh ayant vu que le vent soufflait contre les vaisseaux musulmans et les menaçait d'une ruine entière, se mit à crier de toute sa force : *O vent, souffle contre les Francs!* Aussitôt le vent changea; les navires chrétiens furent poussés les uns contre les autres, et l'islamisme triompha. » Soyouthi ajoute que les musulmans témoins de ce miracle s'écrièrent tout d'une voix : « Grâces » soient rendues au Seigneur, qui a suscité parmi les disci- » ples de Mahomet un homme à qui le vent obéit! »

Dès-lors, les chrétiens se trouvèrent dans le plus grand embarras. Suivant la remarque de Gémal-eddin, leurs communications étaient coupées avec Damiette, et ils ne recevaient plus de provisions. Ils écrivirent au sultan pour lui demander la paix, offrant de rendre Damiette, si on leur cédait Jérusalem et la Palestine; mais leurs propositions furent rejetées.

Aboulmahassen rapporte qu'en ce moment l'armée chrétienne avait à souffrir d'une horrible épidémie, suite naturelle de la disette; après quoi il poursuit ainsi : « Les Francs, se trouvant sans ressources, résolurent de profiter des ténèbres de la nuit pour quitter leur camp et gagner Damiette. Une partie de leurs troupes était sur la rive méridionale du canal d'Aschmoun, du côté de Mansoura; l'autre partie occupait l'ancien camp : un pont de bois de pin, jeté sur le canal, servait à la communication des deux corps d'armée. Leur

---

(1) Ce schéikh avait été d'abord imam d'une mosquée de Damas; et dix ans auparavant, lors de l'alliance du prince de Damas avec les Francs, il s'était fait remarquer par l'ardeur de son zèle contre les chrétiens, ce qui avait obligé le prince de le bannir de ses états : il s'était alors établi en Égypte, où on l'avait fait cadi; puis il avait embrassé la vie religieuse. Voyez, pour plus de détails, les *Annales* d'Aboulféda, tom. IV, p. 463, avec les notes 314 et 355.

retraite fut si précipitée, qu'ils négligèrent de couper le pont. Leurs tentes furent laissées dans le même état qu'auparavant; ils n'emportèrent pas même leurs bagages.

» Les musulmans s'étant aperçus de ce mouvement, passèrent aussitôt le pont et se mirent à la poursuite des chrétiens. On était alors dans la nuit du mercredi 3 de moharram [6 avril], jour marqué pour un insigne triomphe et une victoire éclatante (1). Les Francs s'étaient mis en marche du côté de Damiette, infanterie et cavalerie, suivis de leurs vaisseaux qui cotoyaient la rive; les musulmans les poursuivirent toute la nuit et les atteignirent le lendemain au matin. Presque tous furent tués ou faits prisonniers; très-peu se sauvèrent; on dit qu'il en périt ce jour-là trente mille. Les mameloucks du sultan se distinguèrent le plus dans cette journée. Le roi de France et sa suite se réfugièrent sur une hauteur, dans le village appelé Minié-Abou-Abdallah, où ils ne tardèrent pas à être cernés de toute part. Déjà la flotte chrétienne, qui descendait le fleuve, avait été détruite, et il ne restait plus de moyen de salut. Environ cinq cents chrétiens des plus braves se rallièrent autour de leur roi : comme ils ne pouvaient résister, ils se rendirent. L'eunuque Gémaleddin les reçut à composition, et les ramena à Mansoura. Le roi fut placé sur un hérakė ou bateau, et conduit à Mansoura, sous l'escorte de la flotte musulmane, et au bruit des trompettes et des tambours. Les prisonniers chrétiens étaient

(1) Le 3 de moharram, premier mois de l'année musulmane, étant pour cette année (648 de l'hégire) un mercredi, il s'ensuit qu'elle avait commencé le lundi précédent, 4 avril de notre ère : cependant les tables de Lenglet-Dufresnoy et des auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, ne placent le commencement de cette année qu'au mardi 5 avril. Ces sortes de contradictions dans les dates sont fort communes dans l'histoire orientale : le plus souvent c'est la faute des musulmans eux-mêmes; car au lieu de suivre comme nous une méthode invariable et à l'abri des intempéries de l'atmosphère, ils attendent, pour commencer leurs mois et par conséquent leurs années, l'apparition de la nouvelle lune; d'où il suit que si cet astre est caché une ou deux nuits de suite par les nuages, l'ordre du calendrier est interverti; d'autres fois, au contraire, et par une conséquence bizarre, ils anticipent sur l'époque vraie des mois et des années. Nous renvoyons pour cet objet aux savans mémoires publiés par M. Navoni, dans le quatrième volume des *Mines de l'Orient*, et au *Journal des savans*, décembre 1816, article de M. Silvestre de Sacy.

menés garrottés avec des cordes. L'armée musulmane défilait sur la rive orientale dans une attitude triomphante, tandis que, sur l'autre rive, les Arabes et tout le peuple s'avançaient avec de grandes démonstrations de joie, en se félicitant de cette grande victoire.

» Pendant ce temps, les débris de l'armée chrétienne continuaient à fuir vers Damiette, mais toujours en se défendant. A la fin, ils furent entièrement détruits. Deux cavaliers seulement parvinrent à s'échapper; encore se virent-ils à la fin obligés de se jeter dans le fleuve, où ils se noyèrent. Le butin fut immense. Cette journée fut vraiment admirable; en un mot, une grande journée. »

Aboulmahassen remarque, d'après un auteur contemporain nommé Saad-eddin, qu'il n'eût tenu qu'au roi de France d'éviter son malheureux sort, en se sauvant à temps, soit sur un cheval, soit dans un bateau; mais qu'il préféra demeurer à l'arrière-garde, pour veiller au salut de ses troupes. Saad-eddin dit de plus que le nombre des chrétiens qui furent faits prisonniers en cette occasion, fut de plus de vingt mille, sans compter sept mille hommes qui périrent dans le combat ou se noyèrent. « J'ai vu, ajoute-t-il, j'ai vu les morts et les mourans; ils couvraient par leur masse la face de la terre. Jamais journée ne fut si glorieuse; il ne périt pas plus de cent musulmans dans cette occasion. »

Cependant le roi de France, à son arrivée à Mansoura, fut chargé de chaînes, et logé dans la maison du scribe Fakr-eddin fils de Locman (1). L'eunuque Sabih fut commis à sa garde. Makrizi observe qu'un de ses frères avait été pris avec lui, et qu'ils furent enfermés ensemble : un homme était chargé de leur apporter tous les jours à manger. Quant au reste des prisonniers, ajoute Makrizi, comme ils embarrassaient par leur multitude, le sultan ordonna à un de ses émirs de l'en défaire peu à peu. Chaque jour cet émir, appelé Sayf-eddin-Youssouf, et l'un de ceux qu'il avait amenés de Mésopotamie, mettait trois ou quatre cents de ces prisonniers à part et leur coupait la tête, après quoi il jetait leurs

(1) On montre encore à Mansoura la maison où S. Louis fut enfermé. C'est un grand édifice situé sur une petite place en face du Nil. S. Louis fut placé au rez-de-chaussée, dans un appartement obscur, d'environ vingt pieds en carré. Voyez le *Voyage* de M. Rifaud, qui s'imprime en ce moment.



corps dans le fleuve. Cela dura jusqu'à ce qu'il ne restât presque plus de prisonniers. Si l'on en croit Aboulmahassen, le sultan avait d'abord placé en réserve les artisans et les gens de métiers, afin de mettre à profit leur industrie; mais ensuite il les fit mourir comme les autres.

Pour ce qui est du roi, le sultan le traita avec bonté. Aboulmahassen rapporte, d'après Saad-eddin, qu'un jour le sultan envoya par honneur au roi de France et aux seigneurs qui étaient avec lui, des khilas ou habits d'honneur, au nombre de plus de cinquante. Tous les revêtirent, excepté lui; il répondit qu'il était aussi riche en domaines que le sultan, et qu'il ne lui convenait pas de revêtir les habits des autres. Le lendemain, suivant le même Saad-eddin, le sultan ayant invité le roi à un festin splendide, ce *maudit* refusa d'y assister, prétendant qu'on voulait le donner en spectacle et le couvrir de ridicule.

On lit, dans la Chronique syriaque d'Aboulfarage, une autre particularité qui mérite d'être rapportée; c'est que, sur ces entrefaites, la reine, femme du roi de France, qui était restée à Damiette, ayant accouché d'un fils, le sultan envoya de riches présens à la mère, avec un berceau d'or et des vêtemens magnifiques pour l'enfant.

Pendant ce temps, on négociait pour la paix, et des députés allaient et venaient de part et d'autre. Comme on était sur le point de se mettre d'accord, le sultan reprit avec son armée le chemin de Damiette, et vint s'établir dans les environs de cette ville, sur les bords du Nil, à Farescour, où il fit dresser un pavillon et une tour de bois et se livra à la débauche. Il s'était fait accompagner, dans son voyage, du roi de France et des principaux prisonniers. C'est de là qu'il écrivit de sa main à l'émir Gémal-eddin, vice-roi de Damas, une lettre où il lui rendait compte des derniers événemens. Dans cette lettre, il l'appelait son père; la voici; nous l'empruntons de la *Description de l'Égypte*, par Makrizi, à l'article *Damiette*. « Louanges à Dieu, qui nous a tirés de notre tristesse; *car » c'est de Dieu que nous vient la victoire. En ce jour les fi- » dèles sont dans la joie, à cause de la victoire que Dieu leur » a envoyée* (1). Quant aux bienfaits du Seigneur, contente- » toi d'en donner une idée; *car si tu voulais les énumérer, tes*

(1) Ces mots sont tirés de la XXX[e] sourate de l'Alcoran, vers. 3.

» *efforts seraient inutiles* (1). Sans doute, son excellence le » vice-roi de Syrie et tous les musulmans avec lui auront été » ravis de joie en apprenant les grâces que Dieu vient de ré- » pandre sur l'islamisme. Il nous a donné la victoire sur les » ennemis de notre religion. Déjà les Francs s'étaient rendus » tout-puissans; leur malice était devenue formidable : les » fidèles commençaient à désespérer du salut de leur patrie, de » leurs familles, de leurs enfans, malgré le précepte de l'Al- » coran qui dit *de ne jamais désespérer de l'esprit de Dieu* (2). » Tout-à-coup, le lundi, commencement de cette heureuse » année [4 avril 1250], Dieu mit le comble à ses faveurs » pour l'islamisme. Déjà nous avions ouvert nos trésors, pro- » digué nos richesses, distribué des armes. A notre appel, » des Arabes et des volontaires dont Dieu seul connaît le » nombre s'étaient rassemblés sous nos drapeaux; il en était » venu des régions les plus éloignées. Quand l'ennemi fut » témoin de tant d'ardeur, il demanda la paix aux mêmes » conditions que sous Malek-kamel. Nous rejetâmes avec mé- » pris leurs propositions. Alors, la nuit du mardi, les infi- » dèles abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages, et s'en- » fuirent du côté de Damiette. Nous nous mîmes à leur pour- » suite, et nos épées ne cessèrent, durant toute la nuit, de » se jouer sur leurs dos. Déjà ils étaient tombés au dernier » degré de l'opprobre et du malheur. Le lendemain, nous » en massacrâmes trente mille, sans compter ceux qui furent » engloutis dans les flots; nous ôtâmes aussi la vie aux prison- » niers, et nous jetâmes leurs corps dans le fleuve. Si tu » veux te faire une idée du nombre des morts, tu n'as qu'à » te figurer les sables de la mer; tu ne te tromperas pas. Le » roi de France s'était réfugié à Minié Abou-abdallah; il » nous demanda la vie sauve, et nous la lui accordâmes; il se » remit entre nos mains, et nous usâmes envers lui de bons » traitemens. Il a promis de nous rendre Damiette par une » faveur spéciale de la suprême majesté. » Makrizi ajoute que cette lettre contenait beaucoup d'autres choses qu'il a passées pour abréger. Il dit encore que le sultan avait joint à la lettre le propre manteau du roi de France, qui avait été pris dans la déroute; il était d'écarlate, fourré d'hermine. Le vice-roi

(1) Coran, sour. XIV, vers. 37.
(2) *Ibid.* sour. XII, vers. 87.

revêtit ce manteau, et l'on composa les vers suivans à cette occasion (1) :

« Chose singulière! l'habit du roi de France, qui desirait » ardemment de se trouver sur les épaules du prince des » émirs (le sultan),

» Était blanc comme du papier, et nos épées l'ont teint » couleur de sang.

» Enfin, notre prince a triomphé de tous les obstacles; » par lui ses esclaves sont habillés des dépouilles des rois. »

## § LXXXV.

### Mort du sultan Touran-schah.

*Suite de l'année 648 [1250 de J. C.]*. On a vu qu'au moment de la mort de Malek-saleh, l'Égypte était envahie par le roi de France; le sultan lui-même était absent de ses nouveaux états; et sans le dévouement de Scheger-eddor et des principaux émirs, c'en était fait de son autorité. Il paraît que les émirs lui avaient trop fait sentir l'importance de leurs services, ou plutôt que la reconnaissance commençait à lui peser, et il comptait profiter du premier moment de repos pour se débarrasser de tous ceux qui lui portaient ombrage. On lit ce qui suit dans la chronique arabe d'Aboulfarage.

Le sultan voyait avec peine qu'il ne pouvait disposer du pouvoir comme il aurait voulu; les anciens émirs de son père avaient presque toute l'autorité; et son impatience était encore excitée par les jeunes gens qu'il avait emmenés de

(1) ان غفارت الفرنسيس التى
جاءت حُبّا لسيد الامرا
كبياض القرطاز لونا ولكن
صبغتها سيوفنا بالدما
فلا زال مولانا ناسخ حمى العدى
ويُلَبِّس اسلاب الملوك عبيده

Mésopotamie, tous compagnons de son enfance et confidens de ses débauches. « Toute la puissance, lui disaient-ils, est » entre les mains de Scheger-eddor et des émirs; vous n'êtes » souverain que de nom: à ce prix, il eût mieux valu rester en » Mésopotamie. Jusqu'ici, vous avez eu besoin des émirs pour » tenir tête aux Francs. Que ne faites-vous la paix avec le roi » de France, et vous serez le maître. Si vous le traitez bien, » il consentira à tout: il vous rendra Damiette; il évacuera » l'Égypte, et alors vous vous passerez des émirs; vous ne » serez plus à la merci de l'armée; vous laisserez qui vous » voudrez en place, et vous déposerez ceux qui vous déplai- » ront. »

Touran-schah se laissa persuader et se hâta de conclure la paix; telle était sa précipitation, qu'il ne prit pas même la peine de consulter les émirs: cette conduite causa une indignation générale. L'historien Gémal-eddin se plaint d'abord de ce que le sultan n'avait pas profité de l'état déplorable où étaient les chrétiens, pour attaquer Damiette et s'en emparer. Par-là, dit-il, on eût été maître de cette place, et l'on eût fait du roi ce que l'on aurait voulu. Il reproche encore au sultan de passer son temps à Farescour, uniquement occupé de ses plaisirs. « Ce malheureux, ajoute-t-il, entraîné par sa fatale destinée, courait à sa perte. Un jour l'émir Hossam-eddin, gouverneur du Caire et homme très-sage, me dit: « Ce jeune » homme (le sultan) se conduit comme son oncle Malek- » adel (1); ses vues sont les mêmes: il mécontente les émirs; » comme lui il sera déposé et massacré. » Sur ces entrefaites, Hossam-eddin étant venu du Caire pour faire sa cour au prince, il ne lui fit pas l'accueil qu'il méritait; l'émir ne voyait le sultan qu'aux heures de repas, et on ne le consultait sur aucune affaire. Touran-schah en usait de même avec tous les émirs de son père et les grands de l'empire; il affectait de les tenir loin de sa personne, ne les voyant qu'à table, en présence de la foule des courtisans: dès que le repas était fini, il les renvoyait à leurs tentes. Toute sa confiance était pour les jeunes gens qui étaient venus avec lui de Mésopotamie. Ainsi, il mettait son appui sur des gens inconnus au peuple. Son

(1) Malek-adel était le fils aîné du sultan Malek-kamel et son successeur au trône d'Égypte. Comme il mécontenta les émirs, on se souleva contre lui et il fut étranglé. Voyez ci-devant, p. 440.

dessein était de changer le gouvernement, et pour cela il n'attendait pas même d'être affermi; bien différent de son père Malek-saleh, qui, dans des circonstances à-peu-près pareilles, n'avait rien fait que lentement et par degrés. Il s'aliéna par-là tous les esprits, particulièrement l'émir Faress-eddin Octay, chef des mameloucks giamdarites, homme très-puissant, qui, après la mort de Malek-saleh, était allé le chercher en Mésopotamie, et l'avait accompagné en Égypte à travers mille dangers. Le sultan avait promis à cet émir de lui donner en récompense le gouvernement d'Alexandrie; il ne lui tint point parole. En vérité, quand Dieu veut une chose, il en prépare les causes. »

Makrizi fait le même tableau de la conduite du sultan envers les émirs. Il dit que tous les hommes puissans, tous ceux qui avaient eu jusque-là *le pouvoir de lier et de délier*, étaient vus de mauvais œil et éloignés des affaires. Le bruit courut, sur ces entrefaites, que le sultan avait tenté de se défaire d'Octay, soit par l'exil, soit par le meurtre, et les mameloucks commencèrent à craindre pour eux-mêmes. Dans le même temps, au rapport de Makrizi, Touran-schah mécontenta Scheger-eddor, qui l'avait si bien servi lors de la mort de son père, et lui demanda compte des trésors de l'état. Scheger-eddor, indignée, répondit que ces trésors avaient été dépensés dans la guerre contre les infidèles, et se plaignit amèrement aux mameloucks baharites. Les plaintes de Scheger-eddor firent beaucoup d'impression sur l'esprit des mameloucks. A cela se joignirent les menaces imprudentes de Touran-schah. On rapporte que la nuit, au milieu des fumées du vin, il ramassait quelquefois tous les flambeaux qui étaient sur la table, et en coupait la sommité avec son sabre, disant qu'il en ferait autant aux chefs des baharites, qu'il désignait par leurs noms.

Plusieurs mameloucks résolurent sa mort. Cet événement est ainsi raconté par Gémal-eddin, qui était alors en Égypte, et qui mérite toute confiance. « Le lundi matin 29 de moharram [1er mai], après que le sultan et les émirs se furent levés de table, et tandis qu'ils se retiraient, ceux-ci à leurs tentes et le prince à son pavillon pour s'y reposer, Bibars Bondocdar, un des mameloucks giamdarites, et le même qui devint sultan dans la suite, entra tout-à-coup, le sabre à la main, et déchargea un coup sur la tête du prince. Le sultan ayant envoyé la main pour parer le coup, ne fut blessé qu'aux

doigts. Cependant, à la vue du sang, Bibars fut si saisi d'effroi, qu'il jeta son sabre et prit la fuite. Pour le sultan, il perdit d'abord connaissance; ensuite, revenant à lui, il s'assit sur un sopha et appela du secours. Alors les mameloucks baharites vinrent le trouver et lui demandèrent qui l'avait blessé. Il répondit que c'était un baharite. C'est peut-être, répondirent les baharites, *un ismaélien* (sectateur du Vieux de la Montagne). Non, répartit le prince, « ce ne peut être » qu'un baharite; j'en suis sûr. » A ces mots, les mameloucks sortirent tout troublés; et jugeant qu'il n'y avait plus de salut pour eux, ils conspirèrent la mort du sultan. Pendant que le prince s'était rendu à sa tour de bois, sur les bords du Nil, et qu'il se faisait panser, ils s'avancèrent les armes à la main, ayant l'émir Octay à leur tête. Le sultan se hâta d'ouvrir une fenêtre pour appeler du secours : mais personne ne vint le défendre; tous les cœurs étaient tournés contre lui. D'ailleurs, on voyait les baharites décidés à tout, et chacun craignait pour soi; car on ne pouvait lutter avec eux pour la force et le courage. Les mameloucks firent d'abord apporter du bois dans l'intention de mettre le feu à la tour. En même temps Octay criait au sultan : « Descends! descends! ne crains » rien; sinon nous allons te brûler. » Déjà la tour était environnée, et personne ne pouvait approcher. L'émir Hossam-eddin s'étant avancé à cheval avec le corps des mameloucks connus sous le nom de *keymarites,* trouva le passage fermé, et les baharites lui dirent que le sultan était mort, et que ce serait vouloir inutilement compromette l'islamisme. Le député du calife de Bagdad, qui était au camp, et qui voulut aussi s'interposer en faveur du prince, fut arrêté par les baharites, et menacé de la mort s'il allait plus avant (1). Quelques chefs essayèrent de faire battre le tambour, dans l'espoir de mettre le reste de l'armée en mouvement; mais les baharites firent cesser ce bruit par leurs menaces. Cependant le sultan, persuadé par les instances d'Octay, était descendu de la tour. Octay lui fit les plus sanglans reproches. Vainement Touran-schah s'efforça de le toucher, lui disant : « Je t'ai promis » Alexandrie, je te tiendrai parole; je ferai tout ce que tu

(1) Un autre auteur arabe dit que les mameloucks menacèrent d'affranchir l'Égypte du joug de l'autorité spirituelle du calife, si le député faisait la moindre démarche.

» voudras. » Octay resta inexorable. Bibars Bondocdar s'avança de nouveau, le sabre à la main, pour tuer le prince. Le sultan courut aussitôt vers le Nil pour se jeter dans le fleuve et se sauver dans les vaisseaux qui bordaient la rive. Bibars le poursuivit; et pendant que les nautonniers approchaient pour le recueillir, il l'atteignit et lui ôta la vie. Son corps resta pendant deux jours étendu sur le rivage, privé de la sépulture. Enfin, quelques fakirs (espèce de moines mendians) l'enlevèrent, et allèrent l'ensevelir sur la rive occidentale; Dieu lui fasse miséricorde! »

On peut comparer le récit qu'on vient de lire avec celui du sire de Joinville, qui y est conforme. Makrizi s'en est éloigné en quelques points. D'après lui, le sultan était encore à table lorsque Bibars lui déchargea un coup de sabre. Aussitôt le prince se réfugia dans sa tour de bois, criant qu'il voulait exterminer tous les mameloucks baharites; et ceux-ci, effrayés, se réunirent pour le tuer. Le sultan, les voyant avancer le sabre à la main, se retira au haut de la tour et ferma la porte sur lui. Pendant ce temps, le sang coulait de sa main. Les baharites ayant mis le feu à la tour, il descendit pour implorer l'appui d'Octay; il se jeta même à ses genoux. Comme Octay restait inexorable, il courut vers le Nil en criant: « Je ne veux plus du trône; qu'on me laisse retourner » en Mésopotamie. O musulmans, n'y aura-t-il donc personne » parmi vous qui veuille prendre ma défense? » Mais l'armée resta immobile. Pendant ce temps, les flèches volaient de toute part; le sultan se jeta dans l'eau, et les conjurés, se précipitant après lui, le percèrent à coups d'épée. Il mourut donc à-la-fois blessé, brûlé et noyé. Tous ses partisans avaient pris la fuite ou s'étaient cachés. Son corps resta trois jours sur le rivage sans sépulture. Ce ne fut que sur les sollicitations du député du calife qu'on permit de l'ensevelir. Il avait régné un peu plus de deux mois.

Tel est le récit de Gémal-eddin et de Makrizi. Ces deux auteurs ne font d'ailleurs à ce sujet aucune réflexion: le premier se contente de dire que Touran-schah avait quelque talent naturel, et qu'il était versé dans les arts et les sciences; mais qu'il avait l'esprit léger et le caractère violent.

De son côté, Yaféi rapporte comme un ouï-dire que les quatre mameloucks qui trempèrent leurs mains dans le sang du sultan, étaient les mêmes qui, dix ans auparavant, avaient, par ordre de son père, étranglé Malek-adel, lorsqu'il fut

renversé du trône; ce qui lui donne occasion d'observer que, sans doute, Dieu avait voulu punir en la personne de Touran-schah le meurtre commis par Malek-saleh. Les autres auteurs arabes ont montré encore plus d'indifférence. Abou-schamé, écrivain contemporain, cité par Yafeï, après avoir fait un détail dégoûtant de la mort de Touran-schah, finit par cette exclamation : « N'est-il pas étonnant que deux si grands événemens, la défaite de l'armée du roi de France et la mort du sultan, se soient passés à si peu de distance l'un de l'autre? C'est au commencement du mois de moharram que l'armée chrétienne fut anéantie; et le mois n'était pas encore fini que le sultan périssait d'une mort honteuse. » Un autre auteur contemporain, Ibn-giouzi, cité par Yafeï, ne s'étonne que d'une chose; c'est, dit-il, que, pour faire mourir le sultan, il ne fallut rien moins que le concours du fer, du feu et de l'eau (1).

Ensuite les émirs et les baharites s'assemblèrent au pavillon du sultan, pour délibérer sur le gouvernement. Touran-schah laissait des enfans; mais ils étaient restés en Mésopotamie (2); et d'ailleurs, on ne voulait pas élever les fils après avoir fait mourir le père. On décida que Scheger-eddor, veuve de Malek-saleh, jouirait de l'autorité souveraine; que tout se ferait en son nom, et que, sous elle, un émir avec le titre d'atabek aurait le commandement des troupes. La dignité d'atabek fut d'abord offerte à l'émir Hossam-eddin, en considération de la faveur dont il avait joui sous Malek-saleh; mais il la refusa et proposa l'émir Schehab-eddin, qui la refusa aussi; un troisième à qui on l'offrit refusa encore. Enfin on s'adressa à l'émir Ezz-eddin Aybek, Turcoman d'origine, qui accepta. Alors les émirs et les troupes prêtèrent serment à Scheger-eddor en qualité de souveraine, et à l'émir Aybek

(1) On trouve le même exemple de mauvais goût dans de Thou, à l'endroit où cet historien rend compte de la mort de l'amiral Coligny. Après avoir raconté les cruautés exercées sur son cadavre, il ajoute que c'était, *ut per elementa omnia veluti torqueretur; nam in terrâ occisus, aquis mersus, igni subjectus, postremò in aere pependit.* Voyez au liv. LII de son *Histoire*.

(2) Ces enfans succédèrent à Touran-schah dans ses états de Mésopotamie; ils s'y maintinrent jusqu'au temps où la Mésopotamie fut envahie par Tamerlan, vers la fin du XIV^e siècle de notre ère. Voyez les *Annales* d'Aboulféda, tom. V, p. 365.

en qualité d'atabek. Le nom de Scheger-eddor fut placé sur les monnaies, et la prière fut faite en ce même nom dans les mosquées, ce qui ne s'était jamais vu dans l'islamisme (1). Cet événement surprit tellement, qu'au rapport de Soyouthi, le calife de Bagdad ne put retenir son indignation; il écrivit aux émirs pour leur demander si l'Égypte manquait d'hommes en état de la gouverner, dans lequel cas il en enverrait un de son choix.

Au reste, suivant Aboulfarage, Scheger-eddor était une personne d'une grande prudence. Aucune femme ne l'égalait pour la beauté, aucun homme pour la force de caractère. Makrizi raconte qu'elle était d'origine turque, d'autres disent arménienne, et qu'elle avait acquis un tel ascendant sur l'esprit de Malek-saleh, que ce prince ne pouvait rien faire sans elle; il s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Scheger-eddor lui avait donné un fils nommé Khalil, mort en bas âge, et de là elle prit le titre de *mère de Khalil* sur les monnaies et dans tous les actes publics.

## § LXXXVI.

**Conclusion de la paix. — Délivrance de S. Louis.**

*Suite de l'année 648 [1250 de J. C.].* Pendant tout ce temps, le roi de France était resté dans sa prison et l'on n'avait pas songé à lui. Aboulmahassen se contente de dire qu'après l'assassinat de Touran-schah, quelques mameloucks, les mains encore teintes de sang, se rendirent le sabre à la main à la tente du roi, et lui dirent qu'il leur fallait de l'argent. L'ordre s'étant enfin rétabli, on reprit les négociations. Ce fut l'émir Hossam-eddin qu'on chargea de traiter avec le roi, à cause de sa réputation de savoir et de prudence. Après quelques conférences, il fut convenu que Damiette serait

(1) Pourtant on avait vu dans l'Indostan, deux cents ans auparavant, une femme appelée Radié, jouir de la plénitude de l'autorité souveraine. Il n'en est pas moins vrai que les musulmans en général ont une espèce d'horreur pour le gouvernement d'une femme. Ils citent à ce sujet une tradition ou sentence sortie de la bouche de Mahomet, ainsi conçue : *Pas de bonheur pour un peuple qui est gouverné par une femme*, لا يفلح قوم تملكهم امراة.

rendue, et que le roi serait mis en liberté avec tous les prisonniers encore en vie.

Suivant Aboulmahassen, le roi s'engagea par le traité à payer cinq cent mille pièces d'or. Saad-eddin dit huit cent mille; mais il ajoute que ces huit cent mille pièces d'or devaient servir de dédommagement pour les provisions et les vivres qui s'étaient trouvés dans Damiette au moment de l'entrée des Francs, et qu'on supposait avoir été consommés: or, comme il s'en trouva environ la moitié encore intacte, la somme fut réduite à quatre cent mille pièces d'or. Makrizi nous apprend que cette somme devait être livrée en deux paiemens, et que le roi devait être mis en liberté après le premier.

Tout étant ainsi convenu, on fit monter le roi sur un mulet pour le mener à Damiette. Aboulmahassen rapporte qu'en arrivant, le roi vit des soldats musulmans qui essayaient d'escalader les murs et d'entrer de force. En ce moment, les principales forces qui défendaient Damiette étaient sorties et s'étaient retirées sur les vaisseaux. Il était donc à craindre que la ville ne fût prise, et qu'alors le roi ne fût retenu prisonnier. Le roi, en voyant ces soldats, se troubla et devint pâle; mais ils furent repoussés. Enfin, les chrétiens qui gardaient la ville, après avoir fait quelques difficultés, consentirent, pour obéir au roi, à ouvrir les portes. On était alors au vendredi 3 de safar [5 mai]. Le roi fut aussitôt mis en liberté. Cependant les musulmans, en entrant dans la ville, coururent au pillage et massacrèrent les chrétiens qui n'étaient pas encore sortis; on fut obligé de les battre et de les mettre dehors pour faire cesser ce désordre. L'occupation de Damiette par les Francs avait duré près d'un an.

Aboulmahassen dit encore que, lorsque les musulmans eurent pris possession de Damiette, l'émir Hossam-eddin proposa de retenir le roi, vu que c'était le prince le plus puissant de la chrétienté, et qu'il serait dangereux de renvoyer un homme qui avait pénétré dans les secrets du gouvernement. Aybek et les autres émirs empêchèrent cette action, disant que ce serait s'exposer au reproche de mauvaise foi, ce qu'il fallait éviter. Mais, ajoute l'historien, l'avis d'Hossam-eddin était sans contredit le plus sage; et si les mameloucks le rejetèrent, ce fut par esprit d'intérêt, ne voulant pas être frustrés de la rançon qu'on leur avait promise.

Enfin, il est dit dans Aboulmahassen que, lorsque le roi

se trouva libre avec les seigneurs de sa suite, il envoya un député aux émirs pour leur reprocher leur sottise et leur méchanceté : leur méchanceté, pour avoir massacré leur maître et leur sultan ; leur sottise, pour avoir renvoyé au prix de la modique somme de quatre cent mille pièces d'or, un prince tel que lui, qui était dominateur de la mer et qui s'était trouvé à leur discrétion. « Par Dieu! ajouta-t-il, vous m'au-» riez demandé un royaume, que je vous l'aurais cédé. »

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, qui n'est guère vraisemblable, le roi, se voyant libre, mit à la voile pour la Palestine et débarqua dans Acre, d'où, après quelque séjour, il retourna dans ses états. Makrizi rapporte qu'il ramena avec lui son frère, sa femme, les gens de sa suite, et les chrétiens qui étaient retenus prisonniers au Caire et au vieux Caire, au nombre de douze mille cent dix. Dans le nombre, il y en avait qui avaient été pris dans les guerres précédentes. De son côté, le roi mit en liberté tous les captifs musulmans. « Ce fut ainsi, remarque Gémal-eddin, que Dieu purgea l'Égypte de la présence des infidèles. Ce triomphe fut encore plus glorieux que dans l'invasion précédente, sous Malek-kamel; car les Francs y perdirent beaucoup plus de monde. »

A l'égard de l'armée musulmane, elle reprit le chemin du Caire, au milieu des acclamations et des transports de l'allégresse publique.

Makrizi rapporte que la nouvelle de ces succès ne tarda pas à se répandre par-tout, et que la joie fut générale parmi les musulmans. A cette occasion, un poëte composa les vers suivans, qu'il était censé remettre à un de ses amis, afin que celui-ci allât les porter au roi de France.

« Quand tu verras le Français, dis-lui ces paroles d'un » ami sincère :

» Puisses-tu recevoir de Dieu la récompense qui t'est due, » pour avoir causé la mort de tant de serviteurs du Messie.

» Tu venais en Égypte, tu en convoitais les richesses; tu » croyais, insensé, que ses forces se réduiraient en fumée.

» Vois maintenant ton armée; vois comme ton imprudente » conduite l'a précipitée dans le sein du tombeau!

» Cinquante mille hommes! et pas un qui ne soit tué, pri-» sonnier ou criblé de blessures!

» Puisse le seigneur t'inspirer souvent de pareilles idées! » Peut-être Jésus veut-il se débarrasser de vous.

» Peut-être le pape est-il bien aise de ce désastre; car » souvent un prétendu ami donne des conseils perfides.

» En ce cas, prenez-le pour votre devin; faites comme » s'il méritait encore plus de confiance que Schakk et que » Satih (1).

» Et si le roi était tenté de venir venger sa défaite, si » quelque motif le ramenait en ces lieux,

» Dis-lui qu'on lui réserve la maison du fils de Lokman; » qu'il y trouvera encore et ses chaînes et l'eunuque Sa- » bih (2). »

Au reste, les auteurs arabes varient sur le nombre des troupes chrétiennes. La plupart disent cinquante mille hommes; Makrizi dit soixante et dix mille. Si l'on en croit Aboulmahassen, l'émir Hossam-eddin assurait avoir entendu, de la bouche même du roi, qu'il avait amené avec lui en Égypte neuf mille et cinq cents cavaliers, et cent trente mille fantassins, sans compter les artisans et les valets de l'armée.

Quant à l'idée que les auteurs arabes donnent du caractère du roi, elle est en général avantageuse. Makrizi est le seul qui le représente comme un esprit rusé, artificieux, sans aucun principe de morale ni de religion. Aboulmahassen dit au contraire, d'après Saad-eddin, écrivain contemporain, que c'était un prince d'un bon naturel, d'un caractère ferme et d'une certaine force de tête. Il était, ajoute-il, très-pieux, et c'est de là que les chrétiens avaient tant de confiance en lui.

Voici au reste une conversation que l'historien Gémal-eddin rapporte avoir eu lieu entre le roi et l'émir Hossam-eddin, et qui achevera de faire connaître la manière dont les musulmans avaient jugé cette croisade. Gémal-eddin la tenait de la bouche même de Hossam-eddin. Cet émir, dans les relations qu'il eut avec le roi au sujet des négociations de la paix, ayant reconnu en lui beaucoup d'intelligence et de bon sens, lui dit un jour : « Comment a-t-il pu venir dans l'esprit

(1) Schakk et Satih sont les noms de deux fameux devins arabes. On peut consulter les *Annales* d'Aboulféda, t. I, p. 6 et suiv. et le *Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XLVIII, p. 562, 648, 658 et 678.

(2) Suivant M. Rifaud, on composa à la même occasion une chanson qui se chante encore aujourd'hui.

» d'un homme aussi pénétrant et aussi sensé que le roi, de se » confier ainsi à la mer, sur un bois fragile; de s'engager » dans un pays musulman défendu par de nombreuses ar- » mées, et d'exposer lui et ses troupes à une perte presque » certaine? » A ces mots, le roi sourit et ne répondit rien. L'émir poursuivit : « Un de nos docteurs pense que celui qui » expose deux fois sa personne et ses biens à la mer, doit être » regardé comme un fou, et que son témoignage n'est plus » recevable en justice. » Là-dessus, le roi sourit encore et dit: « Celui qui a dit cela a raison, et sa décision est juste. » L'é- mir reprit : « Cependant l'opinion contraire a prévalu, et » l'on entend en justice les personnes qui font métier de » courir la mer, parce que la plupart d'entre elles reviennent » saines et sauves (1). »

## § LXXXVII.

### Gouvernement des sultans mameloucks. — Invasion des Tartares.

*An 648 [1250 de J. C.] et années suivantes.* Après la mort du sultan Touran-schah et l'élévation de Scheger-eddor au trône, les émirs, au rapport d'Aboulféda, s'étaient empressés d'instruire les autorités de Syrie de tout ce qu'ils avaient fait; ils leur enjoignirent de se conformer à ce qui venait d'avoir lieu : mais les Syriens, loin d'obéir, levèrent l'étendard de la révolte, et se mirent sous la dépendance de

---

(1) Il a été parlé de ce point de jurisprudence canonique, ci-dessus, p. 370, à propos d'une conversation de Saladin avec l'historien Boha-eddin. Sans doute l'émir Hossam-eddin donnait à entendre par-là qu'il regardait l'expédition du roi comme une entreprise insensée. Quant à ce qu'il dit des dangers de la mer, tout cela est relatif au pélerinage de Jérusalem, qu'il supposait être l'objet principal de l'expédition du roi; car il remarque que chez les musulmans on n'est pas d'accord sur le plus ou moins d'obligation du pélerinage de la Mecque. Les uns croient que lorsqu'on n'a pas d'autre voie que celle de la mer, on en est dispensé, vu les dangers de la route; les autres soutiennent que, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens de remplir le précepte, il faut s'y résigner, attendu que le plus souvent on en revient sain et sauf. Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. III, p. 61, édition in-8°; voyez aussi le *Journal asiatique*, t. IX, p. 83 et 90.

Malek-nasser, prince d'Alep, lequel prit aussitôt le titre de sultan.

De leur côté, les émirs égyptiens, gouvernés par une femme, ne tardèrent pas à se livrer à l'esprit de sédition; on fut obligé de conférer le titre de sultan à Aybek le Turcoman, et on lui fit épouser Scheger-eddor. Comme l'ordre ne se rétablissait pas, on fit choix d'un jeune prince du sang de Saladin, appelé Moussa, auquel on remit l'autorité souveraine. Sous le nouveau sultan, Aybek fut réduit de nouveau au titre d'atabek et de commandant des troupes. Pendant ce temps, Malek-nasser se faisait reconnaître à Damas et à Alep, et il s'élevait un troisième sultan au midi de la Syrie; c'était le jeune Moguit, qui avait été salué par la garnison de Gaza et des places voisines. Les émirs égyptiens, désespérant de rétablir le bon ordre, prirent le parti de s'en remettre à la décision du calife de Bagdad.

Cependant le sultan d'Alep avait levé de nombreuses troupes, et avait mis dans ses intérêts les princes de Hamah, d'Émesse et tous ceux qui étaient de la famille de Saladin. Comme il s'avançait vers l'Égypte, les émirs égyptiens prirent aussi les armes, et l'on en vint aux mains dans les environs de Gaza. Les Syriens eurent d'abord l'avantage; mais, ayant poursuivi les fuyards avec trop d'ardeur, ils furent mis dans une pleine déroute; et les émirs égyptiens, qui s'étaient vus à la veille de périr, devinrent plus forts que jamais.

En ce moment, le roi de France était encore en Palestine, occupé à rebâtir quelques places chrétiennes. Les auteurs arabes rapportent que, tant que dura cette guerre, les émirs égyptiens et le sultan de Syrie sollicitèrent à l'envi son alliance. Suivant Yaféi, les premiers lui offrirent, s'il voulait se joindre à eux, la ville de Jérusalem et le reste de la Palestine; de son côté, le sultan de Syrie lui faisait des propositions très-avantageuses.

Enfin, au rapport de Makrizi, on mit bas les armes. Par un traité fait entre le roi et le sultan de Syrie, les chrétiens rentrèrent en possession de tous les pays situés entre le cours du Jourdain et la Mer Méditerranée. Ce traité devait durer dix ans dix mois dix jours. Par un autre traité, Malek-nasser et les émirs égyptiens se garantirent leurs possessions réciproques : le premier eut la Syrie et les autres l'Égypte. En attendant, comme on avait toujours à craindre quelque nouvelle invasion de la part des chrétiens d'Occident, on se dé-

cida à raser Damiette, ville où se dirigeaient depuis longtemps les flottes ennemies. Cette cité fut renversée de fond en comble et les habitans s'établirent ailleurs. Quelques-uns élevèrent des cabanes sur les bords du fleuve, à quelque distance de l'ancienne Damiette, loin des bords de la mer. C'est ce qui donna naissance à la Damiette d'aujourd'hui.

*An 655 [1257 de J. C.] et années suivantes.* Cependant, Aybek le Turcoman avait repris le titre de sultan; mais l'autorité continuait à être entre les mains de Scheger-eddor : tout se faisait par ses ordres; et comme le bruit se répandit qu'Aybek songeait à s'affranchir de cette tutelle, elle le fit étouffer dans un bain. Les émirs, indignés, se saisirent aussitôt de Scheger-eddor et la mirent à mort; son corps fut jeté dans un fossé où il devint la pâture des chiens. Le fils d'Aybek, encore en bas âge, fut proclamé sultan; mais enfin l'émir Kotouz s'empara du gouvernement et prit le titre de sultan.

C'est vers ce temps que les Tartares et les Mogols, sous la conduite d'Houlagou, petit-fils de Gengis-kan, après avoir envahi la Perse et l'Asie-Mineure, s'avancèrent en Mésopotamie et menacèrent l'islamisme d'une ruine totale. Houlagou prit Bagdad et détruisit pour toujours l'empire des califes. La Mésopotamie et une partie de la Syrie ne tardèrent pas à recevoir ses lois. Jamais la cause de Mahomet n'avait couru un tel danger. Les Tartares, la plupart idolâtres, montraient du penchant pour le christianisme; aussi les chrétiens d'Arménie et de Syrie n'avaient pas hésité à se joindre à eux.

On se fera une idée de l'orgueil des Tartares par la lettre suivante, envoyée par Houlagou aux habitans d'Alep; nous l'empruntons d'Aboulféda. « Vous ne pouvez, disait Houlagou » aux habitans, résister aux Mogols; nous n'en voulons d'ail» leurs qu'à votre sultan, et nous allons marcher contre lui. » En attendant, recevez deux commissaires de notre part; » l'un pour la ville, l'autre pour la citadelle. Si nous sommes » vainqueurs, le pays sera garanti et les musulmans proté» gés; si nous sommes vaincus, vous chasserez les commis» saires, vous les égorgerez, comme bon vous semblera. » Le commandant ayant refusé de se soumettre, les Tartares accoururent en armes et entrèrent dans la ville de force. Tout fut mis à feu et à sang : le carnage dura près d'une semaine; il n'y eut d'épargnés que ceux qui s'étaient réfugiés dans la synagogue des juifs et dans certaines maisons que

les vainqueurs avaient promis de respecter. A la nouvelle de ce désastre, Hamah se hâta d'envoyer ses clefs à Houlagou; Damas et les autres villes de Syrie se rendirent également. En peu de temps, les Tartares occupèrent toute la Syrie jusqu'aux frontières d'Égypte.

*An 658 [1260]*. Les chrétiens du pays applaudirent avec transport à ces événemens. On lit dans Aboulféda qu'à l'approche des Tartares, les chrétiens de Damas, se croyant enfin affranchis du joug qui pesait depuis si long-temps sur eux, montrèrent la plus grande insolence, et insultèrent les musulmans jusque dans leurs mosquées (1); les Francs de Syrie manifestèrent les mêmes dispositions. Celui d'entre eux qui montra le plus de zèle fut le prince d'Antioche, qui était en même temps comte de Tripoli : ce prince se rendit à Baalbek, pour se concerter avec les Tartares et consommer la ruine de l'islamisme; dans toutes les occasions, il ne cessa d'exciter l'ardeur des Tartares.

Cependant, le sultan Kotouz s'était hâté de rassembler toutes les forces de l'Égypte. Houlagou ayant été obligé de

(1) On lit le passage suivant dans Makrizi et Yaféi : « L'an 658 de l'hégire, Houlagou s'étant rendu maître de Damas, le gouvernement de la citadelle fut confié à un émir mogol qui favorisait extrêmement le christianisme. Les évêques et les prêtres étaient sans cesse auprès de lui et en recevaient l'accueil le plus distingué; il visitait leurs églises et leur accordait ouvertement sa protection. Quelques chrétiens s'étant rendus auprès d'Houlagou, obtinrent de ce prince un diplome qui leur garantissait toute sorte de priviléges et le libre exercice de leur religion. Munis de cet acte, ils entrèrent à Damas par la porte de Thomas, portant la croix élevée, chantant à haute voix des antiennes, et disant : *Voici le triomphe de la véritable religion, de la religion du Messie.* Ils avaient avec eux des vases remplis de vin, qu'ils versaient sur les habits des musulmans à la porte des mosquées; ils forçaient tous les marchands de se lever lorsque la croix passait, et accablaient d'insultes ceux qui refusaient d'obéir. Lorsqu'ils furent arrivés à l'église Sainte-Marie, un prédicateur, monté sur une estrade, prononça un sermon dans lequel il faisait un éloge pompeux du christianisme, et s'attachait à abaisser la religion musulmane et ses sectateurs. On commença à détruire les mosquées et les minarets qui se trouvaient dans le voisinage des églises. En vain les cadis et les gens de loi se rendirent à la citadelle pour porter leurs plaintes au gouverneur; ils n'obtinrent aucune satisfaction, et furent chassés avec mépris. » Voyez les *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte,* par M. Quatremère, tom. II, p. 220.

repasser l'Euphrate, Kotouz rentra en Syrie et attaqua les troupes tartares qui gardaient le pays. On était alors au vendredi 25 de ramadan [septembre]. L'action eut lieu dans les environs du Jourdain. Les Tartares, commandés par un lieutenant d'Houlagou nommé Ketboga, furent vaincus et obligés de repasser l'Euphrate. Ainsi, la Syrie retomba au pouvoir de l'islamisme. Dans les premiers transports de leur joie, les musulmans se vengèrent des insultes qu'ils avaient reçues. A Damas, les maisons des chrétiens furent pillées, plusieurs églises détruites, et les chrétiens exposés à toute sorte d'outrages; Makrizi rapporte même que plusieurs furent égorgés et le reste mis en prison. Ensuite, quand le sultan fit son entrée dans la ville, on leva sur eux une forte somme d'argent.

## § LXXXVIII.

**Avénement du sultan Bibars. — Sa politique envers les chrétiens.**

*An 659 [1260].* Le sultan Kotouz, après sa victoire, s'était empressé de rétablir les choses dans leur ancien état. Il avait enfin repris le chemin de l'Égypte, lorsque arrivé aux sables qui la bornent du côté de la Syrie, il fut assassiné dans un endroit écarté. Ce meurtre fut l'ouvrage de Bibars-Bondocdar, le même qui avait déjà trempé ses mains dans le sang de Touran-schah. Ce qui le porta à cette action, c'est qu'il avait demandé le gouvernement d'Alep, et que le sultan le lui avait refusé.

Aboulféda rapporte qu'après l'assassinat, Bibars et ses complices s'étant présentés, les mains encore dégouttantes de sang, au chef des émirs, celui-ci demanda qui avait commis le meurtre : « C'est moi, dit Bibars. — En ce cas, répondit » le chef des émirs, l'autorité t'appartient. » Et Bibars fut aussitôt proclamé sous le titre de *Malek-daher*, ou roi triomphateur. Il avait eu d'abord l'intention de prendre celui de *Malek-kaher*, ou roi terrible; mais on lui fit observer que ce titre ne serait pas de bon augure.

Dès que Bibars fut maître des affaires, il s'occupa des deux grands objets qui illustrèrent son règne; la ruine des chrétiens de Syrie et l'abaissement des Tartares. Les Francs, à l'aide de la longue paix dont ils jouissaient depuis l'invasion du roi de France, et surtout à la faveur de la diversion des

Tartares, avaient acquis un grand accroissement de forces. Le prince d'Antioche sur-tout avait étendu son autorité sur les terres musulmanes voisines d'Alep, et ne cessait de menacer tout le nord de la Syrie : de leur côté, les Tartares, quoique plusieurs fois repoussés, n'étaient rien moins qu'abattus, et attendaient l'occasion favorable pour rentrer en Syrie.

Le sultan résolut d'abord de mettre l'Égypte à l'abri des invasions des Francs, et, dans cette vue, il fit fermer la bouche de la branche du Nil qui passe à Damiette. On a déjà vu que cette ville, dans la même intention, avait été entièrement rasée. Le sultan voulut ôter tout moyen aux vaisseaux chrétiens de pénétrer dans le cœur du pays. Ce fait est ainsi raconté par Makrizi : « On enfonça des troncs d'arbre dans le lit du fleuve, à l'endroit où il se jette dans la mer, et il devint impossible aux gros navires de le remonter. Encore aujourd'hui, poursuit Makrizi, les gros bâtimens qui viennent par mer ne peuvent franchir le passage ; on est obligé de décharger les marchandises sur des barques particulières nommées *germes* (1), qui les transportent à la nouvelle Damiette : un gros bâtiment ne pourrait tenter le passage sans de grands dangers. La Damiette actuelle n'est pas à la même place que l'ancienne ; elle est plus éloignée de la mer (2) : elle commença par des cabanes de roseaux, et aujourd'hui elle est devenue une ville importante, commerçante, ornée de bains, de mosquées, de colléges, en un mot une des plus *belles villes de Dieu* qui se puissent voir (3). »

---

(1) جرم, pluriel جروم.

(2) Quelques écrivains, pour avoir ignoré ce fait, ont cru mal à propos que la distance qui existe entre la Damiette actuelle et la mer, provient en entier du limon que le Nil charie chaque année dans la mer, et là-dessus ils se sont exagéré l'importance des alluvions. Voltaire avait déjà commis cette erreur dans la *Philosophie de l'histoire ;* M. le baron Cuvier l'a répétée. Voyez son discours préliminaire sur *les Monumens fossiles,* p. 70 de la dernière édition.

(3) Si l'on en croyait Cardonne (*Extraits des Chroniques arabes relatives à S. Louis,* et publiés à la suite de la *Vie de S. Louis,* par Joinville, édition de 1769, p. 544), Bibars, non content de ces précautions, aurait fait construire un pont ou plutôt une chaussée de plus de trente lieues de long, depuis Kalioub aux environs du Caire jusqu'à Damiette, et cela afin de pouvoir, en tout temps, secourir

Ensuite Bibars s'occupa à se faire des alliés chez les chrétiens d'Occident, et à s'instruire par leur moyen de tous les projets de ses ennemis. Dans cette vue, il envoya une ambassade à Manfred ou Mainfroi, qui avait succédé à Frédéric II, dans le royaume de Naples et de Sicile, et qui, par ses querelles avec le saint siége, était tout disposé à favoriser l'islamisme. Celui qu'il choisit pour cette mission est l'historien Gémal-eddin, le même que nous avons si souvent cité. Gémal-eddin rapporte lui-même qu'il fut très-bien accueilli, et que non-seulement Mainfroi lui permit de rester auprès de lui, mais qu'il l'admit dans sa société. Gémal-eddin parle avec admiration du crédit dont les musulmans jouissaient à la cour de Mainfroi : ce prince en avait un grand nombre à son service, et leur témoignait en toute occasion la plus grande confiance ; on proclamait dans son camp la prière, et l'islamisme y était publiquement professé (1).

---

cette ville, même au moment du débordement du Nil, lorsque l'Égypte est submergée sous les eaux. Ce n'est pas le Bibars du temps des croisades qui fit construire cette chaussée, mais un autre Bibars surnommée *Giaschnéguir,* lequel régnait en 708 de l'hégire [1308 de J. C.]. Voyez la *Description géographique et historique de l'Égypte,* par Makrizi, tom. III, article des *Chaussées,* ou, comme il les appelle, des جسور.

(1) Comme le récit de Gémal-eddin peut être curieux, nous le donnerons ici en entier; nous l'empruntons d'Aboulféda, qui avait étudié sous Gémal-eddin et qui lui a consacré une notice particulière dans son histoire. Voyez les *Annales moslemici,* t. V, p. 147. C'est Gémal-eddin qui parle : « Mainfroi m'accueillit avec bonté et me » permit de rester auprès de lui dans la Pouille. J'eus occasion de » remarquer en lui beaucoup de mérite et un goût naturel pour les » sciences intellectuelles; il possédait parfaitement les dix traités » d'Euclide, et c'est pour lui que je composai mon traité de logique, » que j'intitulai pour cette raison l'*Impérial.* Non loin de la ville que » j'habitais se trouvait Luceria (dans la Capitanate), ville entièrement » peuplée de musulmans, que Frédéric avait fait venir de Sicile. » (Voyez les *Annales* de Muratori, à l'année 1224, et le *Journal* » *asiatique,* t. I, p. 40, 41 et 49.) On y fêtait le vendredi, et l'isla» misme s'y montrait à découvert; la plupart des officiers de Mainfroi » étaient musulmans. La ville que j'habitais n'était qu'à cinq journées » de Rome.

» A l'époque où je quittai Mainfroi, le frère du roi de France » (Charles d'Anjou) et le pape, qui est comme le calife des Francs, » s'étaient ligués contre lui. Le pape l'avait excommunié, l'accusant

Un autre auteur arabe, Yaféi, rapporte que Bibars, pour mieux s'attacher Mainfroi, lui envoya en présent une giraffe et quelques prisonniers tartares, avec leurs chevaux de race mogole. Ces relations entre le sultan et Mainfroi durèrent jusqu'à la mort de ce dernier; Makrizi en fait mention plusieurs fois. Après Mainfroi, Bibars essaya d'en établir de nouvelles avec son successeur, Charles d'Anjou, lequel lui envoyait de temps en temps des lettres, dans lesquelles il se disait son très-dévoué serviteur.

Il arriva alors un événement très-funeste aux chrétiens d'Orient, et qui remplit Bibars de joie; ce fut la chute de l'empire fondé par les Latins à Constantinople, et l'expulsion des Francs de cette ville : cette révolution, malgré son importance, a peu attiré l'attention des auteurs arabes; Aboulfarage est presque le seul qui, dans sa chronique arabe, soit entré à cet égard dans quelques détails. Voici ce qu'il dit; on y verra quel esprit régnait alors chez les Grecs : « Des hommes très-savans dans l'avenir avaient prédit que celui-là chasserait les Francs de Constantinople et régnerait sur tout l'empire grec, qui renfermerait dans son nom les deux lettres de l'alphabet grec M et X. Or, on remarquait à cette époque, à la cour de Théodore Lascaris, empereur des Grecs de Nicée, un patrice appelé Michel (ΜΙΧΑΕΛ) Paléologue,

---

» de pencher pour les musulmans; c'était ce même motif qui avait fait
» excommunier son père Frédéric II et son frère Conrad. »

Gémal-eddin rapporte ensuite un trait concernant la manière dont Frédéric parvint à l'empire, trait qu'il dit tenir de la bouche même de Mainfroi, et qui pourtant paraît peu vraisemblable. « Frédéric, dit-
» il, étant encore en bas âge lorsqu'il perdit son père (l'empereur
» Henri VI), ne jouit pas tout de suite de l'autorité impériale; et
» quand il eut l'âge requis, plusieurs se mirent sur les rangs pour la
» lui disputer. Le pape fut choisi pour arbitre du différent : mais
» Frédéric crut devoir recourir à la ruse; il feignit de renoncer à la
» dignité impériale; et voyant chaque prétendant en particulier, il
» promit de lui céder sa couronne, si l'on s'en remettait à sa décision.
» Lors donc que tous les prétendans se trouvèrent assemblés auprès
» du pape, ses rivaux ayant déclaré qu'ils s'en remettaient à son
» choix, il prit pour lui la couronne impériale, qui avait été déposée
» au milieu de l'assemblée, et se la mit lui-même sur la tête, disant
» qu'il ne faisait que s'approprier l'héritage de ses pères; ensuite,
» profitant de l'étonnement des assistans, il sortit pour rejoindre ses
» troupes, et alla se faire reconnaître en Allemagne. »

homme habile et entreprenant. Lascaris ne douta pas que ce ne fût l'homme en question et il le fit enfermer; il voulait même le faire mourir, et il n'en fut détourné que par les soumissions de Michel. Après la mort de Théodore, Michel fut nommé tuteur de son fils : alors il n'eut plus qu'une pensée; ce fut d'accomplir la première partie de la prophétie. Comme il rencontra d'abord de la résistance, il résolut d'user de stratagème : il attendit que la division se fût mise entre les Vénitiens et les Génois, qui se disputaient alors le commerce de l'Orient, et que toutes les forces vénitiennes qui étaient à Constantinople se fussent rendues à Acre pour y combattre les Génois. De plus, pour achever d'affaiblir Constantinople et attirer les Francs d'un autre côté, il ordonna au commandant d'une de ses forteresses de faire semblant de se révolter et de vouloir leur livrer la place. Quand tout fut prêt, il passa le Bosphore avec son armée, et entra de nuit dans Constantinople, par une vieille porte qu'on avait négligé de garder, et qui lui fut indiquée par un berger. Aussitôt l'empereur Baudouin et les Francs s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, et la ville fut occupée sans résistance. »

Bibars regarda cet événement comme fort heureux pour l'islamisme. Suivant Makrizi, il se hâta de se mettre en relation avec Michel Paléologue, qui avait fini par s'emparer de l'autorité souveraine (1), et de faire alliance avec lui. Michel, pour se l'attacher, rétablit l'ancienne mosquée qui était à Constantinople, et Bibars se chargea de fournir les lampes, les voiles, les parfums, et tout ce qui pouvait servir à la splendeur du culte mahométan. Ce fut ainsi que le sultan parvint à se fortifier au dedans et au dehors, et qu'il put enfin s'occuper sérieusement de ses grands projets contre les colonies chrétiennes de la Palestine.

---

(1) Au reste, ni Makrizi ni les autres auteurs arabes ne font mention de Paléologue ; ils n'appellent jamais le souverain de Constantinople que du nom de *Lascaris*, الاشكرى, sans doute parce que c'était au nom de ce jeune prince que Michel avait d'abord entrepris ses conquêtes.

## § LXXXIX.

**Premières expéditions de Bibars contre les chrétiens.**

*An 660 [1262].* On a vu, sous la date de l'année 652 de l'hégire, que la paix avait été faite pour dix ans, au nom de S. Louis, entre les chrétiens de Syrie et Malek-naser, sultan d'Alep et de Damas. Ce traité avait été exposé à quelques infractions au milieu des invasions des Tartares; les Tartares avaient bouleversé tout le pays. Malek-naser, auteur du traité, n'existait plus; d'ailleurs la Syrie était retombée au pouvoir de l'Égypte. Bibars, en montant sur le trône, eut d'abord l'intention de ne pas reconnaître le traité, et d'attaquer à force ouverte les colonies chrétiennes: il n'en fut empêché que par une disette qui désola tout-à-coup la Syrie; et par le desir de se bien affermir; cette raison l'engagea même à renouveler la paix. Mais, si l'on en croit les auteurs arabes, le désordre allait toujours croissant: les chrétiens, perpétuellement divisés entre eux, ne respectaient plus d'engagemens; le prince d'Antioche excitait sans cesse les Tartares; les chemins étaient infestés sur terre et sur mer. Si l'on traitait avec les hospitaliers, c'était pour les templiers un motif de prendre les armes; si l'on faisait la paix avec la ville d'Acre, on était exposé aux insultes du roi de Chypre. Bibars ayant envoyé une députation à l'empereur de Constantinople, les députés furent enlevés en pleine paix par les vaisseaux du roi de Chypre, et chargés de chaînes. Il dépendait alors du moindre seigneur de village de faire une incursion sur les terres de son voisin, et de mettre tout le pays en combustion.

Au rapport de l'auteur arabe de la Vie de Bibars, il avait été convenu, lors du renouvellement du traité, que l'on ferait un échange des prisonniers. En conséquence, Bibars se mit en devoir d'envoyer les chrétiens qui étaient entre ses mains à Naplouse, pour qu'ils y fussent échangés; mais aucun chrétien ne parut. Les Francs négligèrent d'envoyer les prisonniers musulmans, et Bibars fut obligé de ramener les prisonniers chrétiens à Damas, où on les employa à divers ouvrages de bâtisse. Par le traité, les Francs s'étaient engagés à n'élever aucune nouvelle fortification dans leurs terres, et pourtant ils n'avaient cessé de travailler aux fortifications

d'Arsouf. Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu l'insulte faite par le roi de Chypre aux députés égyptiens; dans le même temps, le prince d'Antioche ne cessait d'animer les Tartares. Bibars, furieux, se jeta sur les terres de ce prince, et y mit tout à feu et à sang. Ses troupes pénétrèrent jusque dans le port de Séleucie, où elles brulèrent les vaisseaux qui étaient à l'ancre.

L'année suivante (661 ou 1263 de J. C.), Bibars, suivant Makrizi, retourna en Syrie, décidé à se venger de la ville d'Acre. Les seigneurs de Jaffa et d'Arsouf, qui avaient toujours été fidèles au traité, s'étant présentés à lui avec des présens, il les accueillit avec bonté et respecta leurs domaines. De leur côté, les chrétiens d'Acre, instruits de son approche et des forces terribles qu'il amenait avec lui, demandèrent à négocier; mais Bibars leur représenta que puisqu'ils voulaient la paix, ils auraient dû exécuter le traité, ou du moins ne pas attendre, pour négocier, qu'il fût arrivé à leurs portes; et comme ils répondaient qu'ils avaient jusque-là ignoré sa marche, Bibars reprit : « Quand on veut sincère-
» ment une chose, on fait preuve de plus de vigilance. Igno-
» rer la marche de notre armée, c'est ne pas connaître la
» quantité d'animaux qui peuplent la terre et des poissons qui
» habitent l'Océan. Nos troupes sont si nombreuses, qu'il ne
» doit pas y avoir de coin dans vos maisons où il ne faille sans
» cesse balayer la poussière soulevée par notre cavalerie.
» C'est au point que le bruit de nos chevaux, dans leur mar-
» che, doit avoir étourdi les oreilles des Francs au-delà des
» mers, et des Tartares au fond de leurs retraites. Et si une
» si grande armée vient jusqu'à vos portes sans que vous vous
» en aperceviez, que faut-il donc pour éveiller votre atten-
» tion? »

Un jour, poursuit Makrizi, le sultan fit venir les députés chrétiens, et leur demanda ce qu'ils voulaient faire : « Exé-
» cuter le traité, » répondirent-ils. A quoi Bibars répliqua :
« Que ne le disiez-vous plus tôt, avant que nous fussions ar-
» rivés ici? vous nous auriez épargné des frais tels, que si
» l'argent que nous coûte cette expédition pouvait couler,
» il formerait des fleuves immenses. Pour nous, nous n'avons
» fait aucun dégât sur vos terres; nous ne vous avons pas
» causé le moindre dommage : vous, au contraire, vous avez
» infesté les chemins et empêché l'approvisionnement de nos
» troupes. A peine le traité a été renouvelé, que vous avez

» refusé d'en jurer l'exécution : il a fallu rédiger une nouvelle » formule. Nous, cependant, nous nous étions conformés à » ce qui était convenu. Au moment de l'échange, nous avons » envoyé les prisonniers chrétiens à Naplouse, espérant que » vous ameneriez les prisonniers musulmans. Vous avez né» gligé de le faire, et vous êtes restés sans pitié pour vos » frères captifs. Vous avez de plus retenu les prisonniers mu» sulmans sans rien adoucir à leur sort, vous rejetant la faute » les uns sur les autres. A l'égard de ce qui a été volé à nos » marchands, vous aviez promis de les indemniser pour la » part qui vous concernait, et puis vous avez dit qu'ils n'ont » pas été volés chez vous, mais à Tortose, ville qui est au » pouvoir des templiers, et que c'était aux templiers d'en » rendre compte; mais Dieu sait si Tortose n'est pas de votre » domaine. Nous avons envoyé une députation à l'empereur » de Constantinople; nous vous avons fait demander si les » députés pouvaient en sûreté se mettre en mer; vous nous » avez conseillé de les faire passer par l'île de Chypre : à » peine ils y sont arrivés, qu'on les a arrêtés, chargés de » chaînes et accablés de mauvais traitemens, à tel point que » l'un d'eux en est mort. Vous saviez pourtant de quelle ma» nière nous en usons avec vos députés. D'ailleurs, un député » n'a-t-il pas un caractère inviolable, et ne doit-on pas le » respecter même au milieu des fureurs de la guerre? Si cela » s'est fait sans votre agrément, du moins ce n'est pas sans » préjudice pour votre honneur; et n'est-ce pas en conser» vant leur réputation pure que les rois se mettent en état de » sauver les biens et les personnes? Au reste, le roi de » Chypre a des biens dans Acre et sur la côte; ses navires et » ses marchands viennent commercer dans votre ville. Il » n'est pas seul, il a avec lui les templiers et les ordres de » chevalerie. Si vous n'aviez été complices de sa perfidie, » vous vous seriez levés pour en tirer vengeance; vous au» riez confisqué les biens qu'il a chez vous, et vous auriez » instruit de sa conduite le pape de Rome et les rois de l'Oc» cident. Quelle a été votre conduite sous les sultans mes » prédécesseurs? Vous reçûtes en d'Ismaël, prince de Da» mas, les forteresses de Schakif et de Séfed, à la charge de » faire cause commune avec lui contre le sultan d'Égypte (1).

(1) Voyez ci-devant, p. 440.

» Le sultan, quoique vainqueur, ne se vengea pas de vous;
» il respecta vos terres et ne vous fit que du bien. Vous le
» payâtes d'une telle douceur en prenant parti contre lui pour
» le roi de France (S. Louis). Heureusement vos projets
» échouèrent. Citez un seul trait de bonne foi dans toutes vos
» relations avec l'Égypte; citez une seule de vos invasions
» qui ait été heureuse. En un mot, Ismaël vous livra Séfed et
» Schakif, parce qu'il avait besoin de vous; mais moi, je
» n'ai que faire de votre appui. Rendez-moi ces deux places
» et toutes celles que vous avez prises aux musulmans; mettez
» les prisonniers musulmans en liberté; sinon je n'écouterai
» aucune proposition (1). »

Les chrétiens, continue Makrizi, répondirent que, loin de vouloir enfreindre le traité, ils ne demandaient qu'à l'exécuter : ils offrirent de renvoyer les prisonniers musulmans. Mais Bibars n'admit pas ces excuses, et fit sortir les députés à l'heure même. De là, il envoya dévaster les campagnes de Nazareth et de la ville d'Acre. L'église de Nazareth, une des plus belles de la Palestine, fut détruite de fond en comble. Tout cela eut lieu sans que les Francs essayassent d'y mettre obstacle.

Sur ces entrefaites, Bibars publia une ordonnance pour réprimer les brigandages qui se commettaient journellement dans le pays. C'est l'usage en Orient que, lorsqu'il se commet un meurtre, l'assassin paie aux héritiers du mort une amende qui se nomme *le prix du sang*. Comme souvent on massacrait les familles entières, Bibars ordonna qu'au défaut d'héritier, on paierait le prix du sang au trésor. Il voulut encore que les malfaiteurs apportassent au trésor ce qu'ils avaient volé, et dont on ne connaîtrait pas les véritables propriétaires. Makrizi rapporte que cette mesure procura au sultan des sommes très-considérables. « Ceux, ajoute-t-il, qui se livraient à ces brigandages, étaient des paysans et des personnes adonnées à la vie pastorale. Le sultan aima mieux les punir de cette manière que de les exterminer; car c'étaient d'ailleurs des hommes utiles et qui élevaient des

(1) Makrizi n'est pas le seul auteur qui ait parlé de ces plaintes de Bibars; les auteurs latins en ont aussi fait mention. Voyez le fragment historique de Guillaume de Tripoli, dans le recueil de Duchesne, t. V, p. 434, et Sanuti, dans Bongars, p. 221.

bestiaux. C'est sur-tout dans le territoire de Naplouse et du côté de Jaffa que ces violences avaient lieu. Les personnes qui s'en rendaient coupables servaient de plus d'espions aux Francs. »

Enfin le sultan résolut d'attaquer la ville d'Acre même. Makrizi rapporte ainsi cette expédition : « Le sultan partit de nuit de son camp, placé sur le mont Thabor, et fit ses dispositions. Les chrétiens s'étaient retranchés sur une colline voisine d'Acre, et appelée la *colline de Fodoul*. Bibars essaya de monter sur la colline, aux cris de *Dieu est grand* (1), et montra une ardeur extraordinaire; lui-même excitait les soldats à la piété et à la bravoure. En un instant, il s'éleva un cri général; les fakirs, les dévots de l'armée, les esclaves, se précipitèrent pour combler les fossés. Les chrétiens, par-tout repoussés, se retirèrent dans la ville, et les environs furent mis à feu et à sang; les arbres furent coupés, les maisons brûlées. Les musulmans s'avancèrent jusqu'aux portes de la ville; tous croyaient que Bibars allait s'en emparer : dans un assaut général, les chrétiens furent renversés dans les fossés; plusieurs périrent aux portes; une des tours fut minée et démolie; mais le lendemain Bibars se désista du siége et tourna ses vues d'un autre côté. »

Makrizi ne dit pas quelle raison porta Bibars à changer si subitement de dessein; elle paraît nous avoir été révélée par la chronique arabe d'Ibn-férat. Il semble résulter de quelques expressions obscures de cet auteur, que les Génois, qui nourrissaient un vif ressentiment contre la ville d'Acre, où ils étaient sans cesse en guerre avec les Vénitiens pour leurs intérêts de commerce, avaient promis au sultan d'attaquer cette cité par mer, tandis que lui l'assiégerait par terre; le seigneur chrétien de Tyr devait les seconder. Comme ni les uns ni les autres ne se trouvèrent au rendez-vous, Bibars fut obligé de renoncer à son dessein : mais il fut très-irrité de ce manque de foi; dans sa colère, il fit dévaster les

(1) Ou, pour s'en tenir plus littéralement aux expressions de Makrizi, au bruit du *tahlil* et du *takbir;* c'était le cri d'armes ou de guerre des musulmans. Le *tahlil* consiste dans ces paroles : *Il n'y a pas de force et il n'y a pas de puissance, si ce n'est en Dieu, en cet être suprême, en cet être puissant;* et le *takbir* dans celles-ci : *Dieu est grand, Dieu est grand, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Dieu est grand, Dieu est grand; louanges à Dieu!*

campagnes de Tyr, ainsi que celles de la principauté d'Antioche. De leur côté, les chrétiens entrèrent sur les terres des musulmans et y mirent tout à feu et à sang. De part et d'autre on enlevait les bestiaux, on massacrait les hommes, on rasait les maisons; toutes les hauteurs, tous les défilés, tous les lieux fortifiés par les hommes et par la nature devinrent des repaires de brigands. Telle était l'habitude du pillage, que, même dans les villages où la paix avait été respectée jusque-là, les paysans ne pouvaient se contenir en voyant passer un troupeau ou une caravane. A la fin, on ne prit plus la peine de cultiver les terres; les travaux de l'agriculture furent suspendus; le pays fut en proie à la famine; et alors on fut obligé de négocier pour obtenir une trêve et pouvoir ensemencer les terres.

Au milieu de ces excès, un grand nombre de chrétiens renièrent leur religion. Makrizi parle, en divers endroits, de bandes de ces misérables qui se présentaient au sultan, et à qui on donnait des chevaux et des armes.

## § XC.

### Conquêtes de Bibars sur les chrétiens. — Il prend Césarée et Arsouf.

*An 663 [1265].* Les Francs de la Palestine, dans leur impuissance, en appelaient à toutes les nations voisines. Cette année, le roi de la petite Arménie, qui était chrétien, poussé par leurs instigations, menaça d'envahir la Syrie. Il fallut que Bibars fît marcher contre lui une partie de son armée. Dans le même temps, les chrétiens s'adressèrent aux Tartares pour les engager à passer de nouveau l'Euphrate. Les Tartares prirent en effet les armes, et formèrent le siége d'Elbiré, forteresse qui domine les rives de ce fleuve, et qui est comme la clef de la Syrie. On était alors au printemps, et les troupes égyptiennes étaient encore dans leurs cantonnemens; pour le sultan, il prenait le plaisir de la chasse. A la nouvelle du mouvement des Tartares, Bibars fit partir en toute hâte les troupes qui étaient disponibles, et il se mit bientôt lui-même en marche avec le reste de ses forces. Les Tartares l'ayant appris, furent saisis d'un tel effroi, qu'ils abandonnèrent le siége d'Elbiré. Alors Bibars résolut de se venger des chrétiens,

auteurs de cette guerre. En vain le seigneur de Jaffa, qui avait toujours été fidèle au traité, vint intercéder pour les Francs : le prince se plaignit avec amertume de leurs incursions continuelles, de leurs intelligences avec les Tartares. Ainsi, sans vouloir rien écouter, il prit le chemin de Césarée, sur les bords de la mer, et se disposa à subjuguer cette ville. Nous allons laisser parler à ce sujet Makrizi, notre guide ordinaire pour cette époque :

« Bibars, en se mettant en marche, avait à dessein dissimulé son projet, afin de prendre la ville au dépourvu. Il feignit de n'être occupé que du plaisir de la chasse ; les émirs avaient ordre de faire comme lui : personne dans l'armée ne savait où l'on allait. En attendant, on travaillait nuit et jour aux machines de siége ; le sultan lui-même était au milieu des ouvriers, les animant par son exemple. Quand tout fut prêt, l'armée se rassembla tout d'un coup devant Césarée. On était alors au jeudi 9 de gioumadi premier [26 février], et les habitans n'avaient fait aucun préparatif. L'attaque eut lieu le jour même. Les soldats, se faisant des espèces d'échelles avec les piquets de fer et les courroies de leurs chevaux, sautèrent dans les fossés et escaladèrent les remparts. En un moment la ville fut occupée, et les chrétiens se réfugièrent dans la citadelle : c'était un des châteaux les mieux bâtis et les plus forts de la Palestine ; le roi de France (saint Louis), pendant son séjour en Palestine, l'avait fortifié avec beaucoup de soin ; il était entouré de tout côté de fossés baignés par les eaux de la mer ; les pierres qui avaient servi à sa construction étaient extrêmement dures, et s'enchâssaient les unes dans les autres en forme de croix, ce qui les mettait à l'épreuve de la brèche et de la mine ; après même qu'on était parvenu à creuser sous le mur, la partie supérieure restait suspendue et ne tombait pas. Pendant qu'on l'attaquait, Bibars envoya dévaster les pays situés du côté du Jourdain, ainsi que les campagnes d'Acre.

» Cependant les assauts ne discontinuaient pas. Le sultan s'était établi en face de la citadelle, au haut d'une église, d'où il dirigeait les attaques. Quelquefois il s'avançait dans des machines roulantes et venait visiter lui-même la brèche. Un jour on le vit, un bouclier à la main, combattre avec intrépidité, et à son retour avoir son bouclier hérissé de traits. Il ne cessait de donner lui-même l'exemple de la bravoure : quiconque se distinguait était sur-le-champ récompensé ;

plusieurs fois il distribua des robes d'honneur aux émirs et aux soldats. A la fin les chrétiens, lassés de tant d'efforts, se rendirent moyennant la vie sauve. Le siége n'avait duré que quelques jours. La ville fut détruite; les émirs et les soldats se partagèrent les travaux; le sultan y prit part en personne, et il ne resta pas pierre sur pierre.

» On dévasta aussi les environs; les arbres furent coupés, les maisons rasées. Quand tout fut détruit, le sultan se remit en marche et se porta contre Arsouf.

» Arsouf est également située sur les bords de la mer; elle était aussi une des places fortifiées par le roi de France (S. Louis). Le sultan fit pratiquer deux chemins couverts qui conduisaient aux fossés de la ville et à ceux de la citadelle : son dessein était de combler les fossés; par ses ordres, on y jeta des pierres et des arbres tout entiers. Dans ce danger, les chrétiens firent de leur côté un chemin couvert jusqu'à leurs fossés, et, avec de l'huile et des matières inflammables, réduisirent ce bois en cendre. Alors le sultan fit construire de nouvelles ouvertures et entreprit de combler les fossés avec de la terre. Des ingénieurs étaient sur les lieux pour mesurer le terrain; le sultan lui-même était au milieu des travailleurs, aidant à creuser la terre, à traîner les machines, à apporter des pierres, et se distinguait entre tous par son ardeur.

» J'ai vu, dit le cadi Mohi-eddin, auteur d'une Vie de Bibars, j'ai vu ce prince marchant seul et sans suite un bouclier à la main. Tantôt il était dans les galeries couvertes, tantôt aux ouvertures qui donnaient sur les fossés, tantôt sur les bords de la mer, d'où il lançait des traits aux navires chrétiens qui approchaient du rivage, tantôt dans des machines roulantes, tantôt derrière les parapets, d'où il combattait de pied ferme, ou observait les efforts des siens pour les récompenser. Un jour il lança trois cents traits de sa main : une autre fois, il se plaça à une ouverture du chemin couvert, du côté des fossés, un arc à la main. En vain les assiégés s'avancèrent contre lui, armés de dards et de crocs pour le mettre en pièces; rien ne put lui faire lâcher pied. Il avait à ses côtés un émir qui le fournissait de flèches et de pierres, avec lesquelles il tua deux cavaliers chrétiens. Pendant tout le siége, il ne cessa d'aller et de venir au milieu des combattans, seul et sans suite, et ne voulant pas qu'on fît attention à lui.

» Un grand nombre de derviches, de dévots, de gens de loi, étaient accourus pour prendre part à cette conquête (1). Les yeux des gens de bien n'y étaient offusqués par aucun sujet de scandale; le vin y était interdit, et il ne se passait rien de contraire aux bonnes mœurs. Des femmes honnêtes servaient de l'eau aux soldats; on les voyait se presser autour des combattans, même au plus fort de l'action; telle était leur ardeur, qu'elles s'offraient d'elles-mêmes à aider au transport des machines. Aucun des officiers de la maison du sultan ne se dispensait du service; chacun, quand son tour était venu, se rendait à son poste, et tous rivalisaient de zèle et de bravoure. Enfin l'assaut commença, et le jour même Dieu ouvrit aux musulmans les portes de la ville. On était alors au 8 de régeb [fin d'avril]. La citadelle offrit aussitôt de se rendre, et l'on y vit flotter l'étendard musulman. Tout ce qui se trouvait dans la place fut abandonné aux soldats; Bibars n'en prit rien pour lui; ce qu'il se réserva, il en paya la valeur : c'était afin d'encourager ses guerriers. Quand le partage fut terminé, on se mit à démolir la ville : les émirs et les soldats eurent chacun quelque tour ou quelque pan de muraille. On employa à cet usage les chrétiens de la ville, qu'on avait chargés de chaînes, et ils détruisirent ainsi leur propre ouvrage. »

Tel est le récit de Makrizi. On lit de plus, dans l'*Abrégé de la vie de Bibars,* qu'il y avait à ce siége un schéikh musulman, appelé *Ali le Fou,* qui faisait grand bruit par ses vertus, et qui, étant tombé au moment de l'assaut en défaillance, recouvra ses esprit à l'instant où la ville ouvrit ses portes. Au rapport de l'auteur, on regarda cette défaillance comme une extase, et l'on attribua à l'efficacité des prières du schéikh le mérite de cette conquête. Le même auteur rapporte que les musulmans firent usage à ce siége d'une machine qui lançait sept flèches à-la-fois.

Le siége d'Arsouf avait duré quarante jours; et dans tout cet intervalle, il ne s'était présenté aucune armée chrétienne:

(1) C'est en effet l'usage chez les musulmans d'avoir dans leurs armées des derviches et des gens pieux pour attirer sur leurs entreprises les bénédictions du ciel et enflammer l'ardeur des guerriers. Voyez le *Tableau général de l'empire ottoman*, t. II, p. 257; t. IV, p. 677, et t. VII, p. 406.

les faibles secours que reçut Arsouf lui vinrent par mer, ce qui était d'autant plus facile que le sultan n'avait pas encore de marine.

Bibars, avant de s'éloigner, distribua à ses émirs les terres et les domaines dont il venait de s'emparer. Au rapport d'Ibn-férat, un émir, assisté du cadi de Damas, fut chargé de faire le relevé de toutes les terres, et on les concéda à ceux qui s'étaient le plus distingués. L'auteur arabe fait le tableau de toutes ces donations, ainsi que des noms des émirs qui y eurent part; on croirait lire quelques vieux actes du moyen âge, dans lesquels un roi féodal distribue à ses barons et à ses vassaux les fruits de ses conquêtes. L'auteur ajoute qu'il y eut autant de lettres de donation écrites qu'il y avait de donataires.

Après ces succès, Bibars retourna au Caire, où il fit une entrée triomphante. Toute la ville était tapissée : les prisonniers chrétiens marchaient devant lui, leurs drapeaux renversés, et portant au cou leurs croix mises en pièces; tout le peuple prit part à ce spectacle.

Makrizi fait mention, à cette époque, d'un fait fort singulier, et qui montre l'enthousiasme qui s'était emparé des disciples de Mahomet. C'est une espèce de fondation pieuse qui s'établit alors à Damas, et qui était destinée à la rédemption des captifs musulmans: l'auteur de cette institution était l'émir Gémal-eddin, vice-roi de Damas. Makrizi rapporte qu'un grand nombre de musulmans durent leur liberté à cet établissement : dans le nombre, on remarquait des femmes et des enfans; les femmes furent envoyées à Damas, où l'on s'occupa de les marier conformément à leur condition.

Ibn-férat parle, à la même époque, de certaines liaisons d'amitié que Bibars forma avec divers princes chrétiens d'Occident, particulièrement avec le roi d'Arragon. Ces relations étaient l'effet de l'esprit de trafic et de commerce qui commençait à s'étendre plus que jamais, et qui finit par éteindre tout-à-fait l'esprit religieux des croisades.

## § XCI.

### Suite des conquêtes de Bibars. — Il prend Séfed.

*An 664 [1266].* Au mois de régeb [mai], le sultan partit du Caire pour la Syrie avec toutes ses forces; et comme quelques-uns de ses émirs avaient mis du retard à le suivre,

il les condamna à porter pendant trois jours des espèces de menottes aux mains (1). A son passage à Hébron, il ôta aux chrétiens et aux Juifs l'entrée du tombeau d'Abraham et de Sara, qu'ils pouvaient visiter jusque-là pour de l'argent. Ibnférat fait à ce sujet les plus belles réflexions, et dit que sans doute Dieu n'aura pas manqué de récompenser Bibars, dans le ciel, d'une action si méritoire (2).

De là le sultan, se répandant dans les campagnes voisines, poussa ses ravages jusqu'aux portes d'Acre, de Tyr, de Tripoli: tout fut mis à feu et à sang. En vain le comte de Tripoli prit les armes pour arrêter ces dévastations; il fut surpris du côté d'Émesse et mis en pleine déroute. Tout le territoire chrétien se trouva envahi et en proie à des maux horribles. Le butin, dit Makrizi, fut si grand, qu'on ne trouvait plus à vendre les vaches et les buffles. Enfin le sultan se porta contre Séfed avec toutes ses forces : ici nous laisserons parler Makrizi.

« Séfed est située sur une hauteur, entre la ville d'Acre et le lac de Tibériade. Par sa position, cette place domine les campagnes arrosées par le Jourdain. Elle appartenait aux templiers. Le sultan arriva devant ses murailles comme à son ordinaire, c'est-à-dire, sans être attendu; ses troupes elles-mêmes ignoraient où on les menait. Le siége commença un lundi 8 de ramadan [mois de juin]. Le sultan voulut prendre part en personne aux travaux. Comme ses machines, qu'il recevait de Damas, soit à dos de chameaux, soit sur des chariots, n'arrivaient pas assez promptement, et que les chameaux étaient fatigués de la route, il se mit lui-même en marche avec une partie de ses émirs et de ses soldats, et aida à traîner ces forteresses mobiles. Les autres, quand ils étaient fatigués, se reposaient; pour lui, il n'était jamais fatigué. Les machines furent ainsi traînées depuis le Jourdain jusqu'à Séfed. Enfin, toutes les machines étant dressées, chaque émir reçut son poste particulier. L'attaque se poursuivit jusqu'à la fin du mois; c'était celui du jeûne. Le 30 du mois, comme le jeûne allait finir, les émirs, suivant l'usage, se mirent en devoir de venir

(1) On lit dans le texte arabe, علاج داريه, mots qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires; c'est par conjecture que nous les traduisons ainsi.

(2) Au reste, la défense de Bibars existe encore aujourd'hui.



complimenter le sultan. Mais en route, un d'entre eux ayant été atteint d'une pierre lancée du haut des remparts, le sultan leur fit dire qu'il n'avait pas besoin de leurs complimens, et que chacun eût à rester à son poste. Défense fut faite, pendant la solennité de la fin du jeûne, de boire du vin, sous peine d'être pendu. Au contraire, cent pièces d'or furent promises à quiconque détacherait les premières pierres des murs de la place. Il ne voulait pas que ses gardes s'occupassent de lui. Dans l'assaut qui suivit, plusieurs musulmans moururent pour la défense de la religion; mais quand il en périssait un, un autre prenait sa place. A côté on avait dressé une tente pour les blessés; ils y trouvaient un médecin, un chirurgien, et tout ce dont ils avaient besoin pour être pansés. Pendant ce temps les assauts se succédaient sans cesse. Le 14 de schaban [mois de juillet], on en livra un qui dura depuis le lever du soleil jusqu'à midi, temps où les troupes étaient dans l'usage de se reposer : comme elles se disposaient à se retirer, le sultan se mit dans une grande colère et leur ordonna de rester sous les armes. « Quoi! leur dit-il, l'islamisme est en » danger, et vous voulez vous reposer. Restez à vos postes. » Ce jour-là, plus de quarante émirs furent arrêtés pour être partis trop vîte, et on les chargea de chaînes. Cependant, comme leurs compagnons intercédèrent pour eux, le sultan se laissa fléchir et les renvoya, leur recommandant cependant de montrer désormais plus de zèle. L'assaut recommença à l'instant même; de toute part on entendit le bruit du tambour et d'une musique guerrière. A la fin les assiégés demandèrent à capituler; le sultan le leur accorda, à condition qu'ils sortiraient sans rien emporter en armes ni en argent, et qu'ils ne détruiraient rien dans la place. Lorsqu'ils descendirent de la forteresse, le sultan se plaça à cheval à la porte pour les voir défiler. Les chrétiens, ayant été fouillés, furent trouvés en faute et munis d'armes et de bijoux; on découvrit même parmi eux des captifs musulmans qu'ils emmenaient, sous prétexte que ces captifs avaient embrassé le christianisme. Bibars regarda cette conduite comme une infraction à la capitulation, et sur-le-champ il fit descendre les guerriers chrétiens de cheval. On les mena hors de la ville, sur une colline, où ils furent gardés avec soin. Le lendemain, le sultan assembla ses émirs, et les félicita sur leur zèle; il leur fit des excuses sur la sévérité dont il avait usé envers quelques-uns d'entre eux, disant que c'était pour les mieux

animer à cette belle conquête. Ensuite il les fit monter à cheval; et se portant sur la colline où étaient réunis les chrétiens, il leur fit trancher la tête : deux hommes seulement furent exceptés de ce carnage; l'un, parce qu'il avait servi de médiateur dans les conférences qui avaient eu lieu et qu'il s'était fait musulman; l'autre, parce qu'on le destina à porter la nouvelle de ce massacre aux chrétiens des villes voisines. »

Telle est la manière dont Makrizi rend compte de la capitulation de Séfed et de la mort de la garnison. Comme cette dernière circonstance causa dans le temps une sensation extraordinaire, et qu'on en a fait, non sans raison, un sujet de reproche contre Bibars, il sera bon de faire connaître ce qu'ont dit les autres écrivains musulmans; on verra que leur propre récit ne justifie en rien l'action de Bibars.

Ibn-férat, dont le récit se rapproche le plus de celui de Makrizi, s'exprime ainsi : « Pendant les négociations qui précédèrent la capitulation, le sultan crut devoir user d'artifice. Il promit la vie à quelques chrétiens en particulier, et chercha ainsi à fomenter la division dans la garnison. Pour aigrir les esprits encore plus, il déclara qu'il n'en voulait qu'aux templiers, et que tous ceux qui n'appartenaient pas à cet ordre pouvaient sortir en sûreté. A cette déclaration, quinze des assiégés sautèrent des remparts, et reçurent en récompense des robes d'honneur. Les templiers, se voyant trompés, rompirent les négociations et se battirent en désespérés : à la fin cependant, comme leurs ressources étaient épuisées, ils envoyèrent demander à traiter de nouveau. Bibars s'y refusa; mais un de ses émirs prit sur lui de leur promettre la vie. Les assiégés, se fiant à cette promesse, ouvrirent leurs portes. Le sultan refusa de reconnaître la capitulation; et comme d'ailleurs on vint à trouver les chrétiens en contravention, il ordonna de les mettre tous à mort. »

Ibn-férat ne dit rien de plus de cet émir qui s'engagea pour le sultan, et dont la parole fut désavouée; mais deux autres auteurs arabes, Ibn-Abd-alrahim et le continuateur d'Elmacin, s'expriment beaucoup plus clairement; voici ce qu'ils disent : « Le sultan, qui voulait à tout prix s'emparer de Séfed, était décidé à séduire les chrétiens par de belles promesses, sauf ensuite à violer sa parole. Lorsqu'il fut question de jurer, il imagina de mettre à sa place un émir qui jurerait pour

lui; ce fut l'émir Kermoun-aga qu'il choisit pour cet artifice. Kermoun fut placé sur un trône, dans tout l'appareil de la royauté et ayant les officiers du sultan autour de lui : le sultan lui-même était à ses côtés, une épée à la main et dans l'attitude d'un écuyer. Au moment où le député chrétien se présenta pour recevoir la parole du sultan, Kermoun jura d'un ton solennel. Le député se retira sans rien soupçonner de la ruse; cependant la parole de l'émir n'en était pas moins vaine, et le sultan n'était pas obligé de la remplir : aussi n'hésita-t-il pas à se défaire des défenseurs de Séfed, au nombre d'environ deux mille hommes. »

Voici au reste un nouveau trait qui achevera de montrer l'ame de Bibars toute entière; nous l'empruntons du continuateur d'Elmacin. « Après le massacre des chrétiens, les habitans d'Acre, touchés de la mort de leurs frères, qu'ils regardaient comme des martyrs, envoyèrent demander leurs corps, disant qu'un tel dépôt ne pouvait que leur porter bonheur. Un député s'étant présenté à ce sujet au sultan, le prince, sans rien répondre, remit l'audience à un autre jour; puis, prenant avec lui une partie de ses troupes, il partit sur le soir, marcha toute la nuit, et arriva le lendemain matin aux portes d'Acre. Comme on ne s'attendait pas à cette attaque, il trouva les habitans répandus dans la campagne et vaquant à leurs affaires : tout-à-coup le sultan fond sur eux l'épée à la main et tue tous ceux qu'il rencontre; un grand nombre de chrétiens perdirent ainsi la vie. Après cette action, Bibars partit comme un éclair et reprit le chemin de son camp. A son retour, il fit appeler le député d'Acre et lui dit : « Vous ve» niez chercher ici des martyrs; vous en trouverez auprès » d'Acre; nous venons d'en faire plus que vous n'en vouliez. »

Après ces exploits, Bibars s'occupa de prendre possession de Séfed. Le butin fut distribué aux soldats. Une colonie, venue de Damas, s'établit dans la ville; on y bâtit deux mosquées; les fortifications furent réparées, et le sultan y laissa une bonne garnison.

Bibars s'empara ensuite de Ramla, de Tebnin et de quelques autres places peu importantes. Durant tout le cours de ces conquêtes, nulle armée chrétienne ne se présenta pour y mettre obstacle. Séfed appartenant aux templiers, les hospitaliers n'avaient eu garde de la secourir. Le prince d'Antioche, le seigneur de Tyr, tous ceux qui, par un concert général, auraient pu retarder la chute des colonies chré-

tiennes, avaient montré la même indifférence. On lit dans Ibn-férat que, pendant le siége de Séfed, le seigneur de Tyr, au lieu de prendre les armes, envoya prier le sultan de mettre un terme aux ravages qui se commettaient depuis quelque temps sur ses terres, représentant que la paix faite entre les Tyriens et les musulmans durait encore, et que d'ailleurs le sultan avait bien voulu le prendre sous sa protection. En effet, quelque temps auparavant, ce seigneur avait juré d'être l'ami des amis des musulmans, et l'ennemi de leurs ennemis; il avait promis de seconder le sultan dans toutes ses guerres. Mais le sultan répondit avec humeur que le seigneur de Tyr s'était dépouillé de tout droit à son amitié, en négligeant de l'aider à soumettre Acre, comme il s'y était engagé, et il fit continuer les ravages.

Vers le même temps, Bibars reçut un député des ismaéliens ou sectateurs du Vieux de la Montagne, qui occupaient les montagnes voisines de Tripoli. Ces sectaires étaient dans l'usage, pour leur propre tranquillité, de payer un tribut annuel à l'ordre des hospitaliers; ce tribut consistait en douze cents pièces d'or, cinquante mille boisseaux de blé et cinquante mille boisseaux d'orge : depuis long-temps Bibars était résolu de mettre un terme à cette sujétion, qu'il regardait comme honteuse pour l'islamisme. Au rapport de l'abréviateur de l'histoire de sa vie, les députés du Vieux de la Montagne étant venus lui faire leur cour, il leur dit : « Quoi! » vous disiez que jusqu'ici vous n'aviez payé le tribut aux » chrétiens qu'à cause de l'éloignement de mes troupes; et » maintenant que je suis ici, vous continuez comme auparavant! C'est nous plutôt qui aurions droit à ce tribut. Je » vois bien que je serai obligé de vous exterminer; je finirai » par convertir vos châteaux en cimetières. » En même temps, il leur signifia qu'ils eussent à lui envoyer de l'argent et des troupes, afin qu'ils partageassent avec lui les mérites de la guerre sacrée (1).

L'année suivante, au rapport de Makrizi, le grand maître

(1) L'auteur désigne les ismaéliens par le mot de *gens à poignards*, ذى السكاكين, ce qui revient à notre expression d'*assassins*. Il est curieux de voir que cette même dénomination ait passé dans les écrivains chinois. Voyez le *Journal asiatique*, *Extrait d'une relation chinoise*, par M. Abel-Rémusat, t. II, p. 290.

des hospitaliers ayant envoyé demander la paix au sultan, il obligea ces religieux à renoncer au tribut que leur payaient les ismaéliens. Il les fit renoncer encore à une somme de quatre mille pièces d'or que leur payaient tous les ans les villes de Hamah et d'Émesse, pour être à l'abri de leurs incursions, ainsi qu'à d'autres charges qu'ils avaient imposées aux villes musulmanes du voisinage. Les ismaéliens envoyèrent remercier à ce sujet le sultan, et lui firent hommage de l'argent qu'ils remettaient auparavant aux chrétiens. « Ce métal, lui » dirent-ils, qui servait aux ennemis de l'islamisme, nous » l'offrons au sultan, pour qu'il l'emploie au bien de la re- » ligion. » Makrizi est tout fier de cet événement, et fait remarquer que l'on vit ainsi contribuer aux frais de la guerre sacrée et payer tribut au sultan, les mêmes hommes qui jadis levaient tribut sur les califes et les maîtres du monde.

## § XCII.

### Suite des conquêtes de Bibars.

*Suite de l'année 664 de l'hégire [1265 de J. C.]* Bibars s'occupa ensuite de tirer vengeance du roi de la petite Arménie, qui, en toute occasion, s'était montré l'ennemi acharné de l'islamisme. Ce roi se nommait Haitom, et entretenait des intelligences avec les Tartares, qui menaçaient sans cesse d'envahir la Syrie. On lit dans la Chronique arabe d'Aboulfarage, que le sultan, dans l'intention de lier avec lui des relations d'amitié, lui avait proposé de laisser leurs sujets respectifs communiquer ensemble, de permettre que les Égyptiens allassent acheter en Arménie des chevaux, des mulets, du fer, du froment, de l'orge, et aux Arméniens de se pourvoir en Égypte de ce qui leur manquait, et que Haitom s'y était refusé; ce roi n'avait pas voulu non plus se soumettre à un tribut annuel. Bibars résolut d'employer la force, et, dans cette vue, il envoya une armée en Arménie, sous la conduite du prince de Hamah.

Makrizi rapporte que les musulmans furent par-tout victorieux. Dans un combat qui eut lieu, le fils du roi d'Arménie fut fait prisonnier, son frère fut tué, ainsi qu'un de ses oncles; tout le reste fut mis en déroute; toute l'Arménie fut mise à

feu et à sang; les hommes furent massacrés, les femmes réduites en servitude; la ville de Sis, capitale du royaume, fut livrée aux flammes; un des châteaux du pays qui appartenait aux templiers, alors tout-puissans en Arménie, fut également brûlé. L'armée reprit ensuite le chemin de la Syrie : le butin était si considérable, qu'un bœuf, à deux pièces d'argent, ne trouvait pas d'acheteur. A la nouvelle de ces succès, le sultan, qui s'était arrêté à Damas, s'avança à la rencontre des troupes. Il abandonna aux soldats, pour les récompenser, sa part du butin, et accorda des gratifications à tous ceux qui avaient fait preuve de bravoure.

Pendant que Bibars était en chemin pour aller au-devant de l'armée, il apprit, à son passage à Kara, que les chrétiens de cette ville faisaient métier du brigandage, et enlevaient les musulmans sur les routes pour les vendre aux Francs (1). Aussitôt il fit cerner la ville et massacrer les hommes en état de porter les armes; il n'épargna que les enfans en bas âge, lesquels, au rapport d'Aboulféda, furent emmenés en Égypte et élevés parmi les mameloucks turcs : les uns de-

(1) Le continuateur d'Elmacin cite le trait suivant : « Un muletier égyptien étant tombé malade dans les environs de Kara, fut invité par deux hommes de la ville à aller loger chez eux : le muletier se laissa persuader; on eut les plus grands soins pour lui. Quand il fut guéri, les deux hommes s'offrirent à l'accompagner; on se mit en route; mais dès qu'ils furent seuls, ils se jetèrent sur lui, le garrottèrent et allèrent le vendre aux chrétiens du château des Curdes. Il y fut retenu jusqu'à ce qu'enfin des marchands de Damas, étant venus à passer par cette ville, le rachetèrent et le mirent en liberté. » (Ceci se rapporte probablement à la fondation pieuse établie à Damas pour la rédemption des captifs musulmans. Voyez ci-dessus, p. 494.) Le muletier se rendit aussitôt à la ville musulmane la plus voisine de Kara, et raconta ce qui lui était arrivé. Sur ces entrefaites, le sultan vint à passer; on lui raconta la chose : ce prince se fit amener aussitôt les deux hommes en question; ils nièrent d'abord avoir jamais vu le muletier; mais celui-ci ayant offert de faire la description de leur maison, ils furent forcés d'avouer leur crime. On reconnut que les habitans de Kara se livraient presque tous au brigandage, et qu'ils s'en étaient fait une espèce d'industrie. Alors le sultan les rassembla tous en un même lieu, et leur fit couper la tête. La ville fut saccagée et l'église convertie en mosquée : le sultan y établit une colonie de Turcomans qui devaient y élever des bestiaux, et se livrer aux paisibles travaux de l'agriculture. »

vinrent émirs dans la suite, les autres servirent comme simples soldats.

*An 665 [1266].* Rien ne montre mieux l'enthousiasme qui animait alors les musulmans, que certaines particularités jusque-là sans exemple. Makrizi rapporte que cette année, Bibars imagina de faire payer à tous ses sujets une taxe particulière destinée aux frais de la guerre sacrée; c'était une espèce de dîme sur les bestiaux, les grains, &c. On en fit la perception dans toute l'Égypte, dans les îles de la Mer Rouge qui en dépendaient, et jusqu'en Arabie : en vain l'émir de Médine essaya d'abord de s'y soustraire; on l'obligea de faire comme les autres. Makrizi appelle cette contribution *les droits de Dieu.*

Sur ces entrefaites, onze cents guerriers d'Occident, qui avaient débarqué dans Acre, ayant essayé de faire une incursion du côté de Tibériade, furent surpris par les musulmans, et mis en fuite : un très-grand nombre périt dans le combat; le reste se sauva dans Acre. Le sultan fit récompenser tous ceux qui s'étaient distingués, et rendit grâces à Dieu de ce succès.

Ensuite Bibars, se voyant de nouveau menacé par les Tartares, résolut de faire de Séfed le boulevart de toute la Syrie : dans cette vue, suivant Makrizi, il se rendit auprès de cette forteresse et en fit augmenter les fortifications; les fossés reçurent plus de profondeur; il s'en réserva lui-même une partie et y travailla de ses propres mains. Cet exemple fut suivi par ses émirs; tous rivalisaient de zèle et d'ardeur. Sur ces entrefaites, les chrétiens d'Acre, pour détourner le sultan de ces travaux, lui firent faire des propositions de paix. Il était alors très-irrité contre eux, à cause de quelques courses qu'ils avaient faites sur ses terres. Là-dessus, sans leur rien répondre, il monta à cheval avec une partie de son armée, et, arrivant à l'improviste sous les murs d'Acre, il y mit tout à feu et à sang : les hommes qui tombèrent entre ses mains furent égorgés; de tous côtés les soldats lui apportaient des têtes pour toucher la récompense promise; le lendemain il revint à Séfed. C'est là que les députés du roi de la petite Arménie, qui demandait aussi la paix, vinrent le trouver. Ils purent voir de leurs yeux les têtes des morts plantées au haut des piques, et le massacre de ceux qui avaient été pris dans cette expédition. Le sultan retourna ensuite devant Acre, et y recommença les mêmes ravages : les jardins furent détruits,

les maisons rasées, les puits comblés, les arbres coupés, les villages réduits en cendre. Le sultan était lui-même à cheval, en sentinelle devant la porte d'Acre et la lance en arrêt. Ces violences durèrent quatre jours; quand tout fut détruit, il revint à Séfed.

Vers le même temps, les habitans de Tyr ayant fait mourir un mamelouck du sultan, ce prince fit dévaster toutes les campagnes du voisinage; les habitans, pour obtenir la paix, furent obligés de payer, comme prix du sang, aux parens du mort, la somme de quinze mille pièces d'or, monnaie de Tyr, et de mettre en liberté tous les musulmans qui étaient captifs entre leurs mains. A cette condition, la paix fut renouvelée pour dix ans.

La paix fut aussi faite entre le sultan et le roi de la petite Arménie, ainsi qu'avec le seigneur de Béryte et le grand maître des hospitaliers. Par ce traité, les hospitaliers renoncèrent solennellement au tribut que leur payaient les ismaéliens et certaines villes musulmanes. Bientôt il ne resta plus que les templiers et le prince d'Antioche, devenu aussi comte de Tripoli, qui n'eussent pas subi le joug. Bibars ne tarda pas à se venger des premiers. Nous allons de nouveau laisser parler Makrizi.

*An 666 [1268 de J. C.].* « Les Tartares avaient d'abord menacé de passer de nouveau l'Euphrate pour envahir la Syrie; mais ils en furent empêchés par la terreur que leur inspirait le sultan, et Bibars put se livrer à ses projets de vengeance. Il partit d'Égypte avec toutes ses forces, et franchit les sables qui bornent la Syrie de ce côté. Il avait pris sa route par Gaza : comme il apprit en chemin que quelques-uns de ses soldats avaient fait du dégât sur les terres des chrétiens avec lesquels il était en paix, il leur fit couper le nez; un émir qui avait passé à cheval sur un champ ensemencé, fut condamné à donner en dédommagement au propriétaire, sa selle et les harnais de son cheval. Quant aux habitans de Jaffa, qui avaient fait des courses sur les terres musulmanes, le sultan, pour les punir, entra de force dans leurs murs : la citadelle fut rasée; le marbre et le bois qu'on put sauver furent envoyés par mer au Caire, où on les employa à la mosquée que Bibars y faisait bâtir. Ordre fut donné d'élever des mosquées dans toutes les contrées où dominait jusque-là le christianisme, et de faire disparaître tout ce qui était en opposition avec la religion musulmane.

Un tribut annuel (1) fut imposé aux habitans, et ils furent autorisés à en faire eux-mêmes la perception : cet argent devait être mis à part; le sultan se le réservait pour sa table. Plusieurs terres furent érigées en fiefs, en faveur des émirs qui avaient montré le plus de zèle. Par ses ordres, des Turcomans vinrent s'établir dans le pays, et y continuèrent leur vie pastorale; la seule chose qu'on exigea d'eux, ce fut de fournir des chevaux pour la cavalerie.

» Cependant le sultan avait dissimulé jusque-là ses véritables desseins; la plupart croyaient qu'il voulait attaquer les Tartares : tout-à-coup, se portant contre les templiers, il marcha vers Schakif, non loin de Sidon, et trouva cette place au dépourvu; ce mouvement fut si subit, que la veille même de son arrivée, une partie des templiers qui gardaient la ville s'étaient rendus à Acre, et que les habitans n'eurent pas le temps d'appeler du secours. On était alors au mercredi 19 de régeb [4 avril]. Déjà on avait vu venir de tous les pays, des fakirs, des dévots, des gens de loi, qui devaient enflammer l'enthousiasme des troupes. La ville ne résista que quelques jours : les hommes furent distribués aux soldats; les femmes et les enfans renvoyés à Tyr. On répara la citadelle; le sultan y laissa une garnison avec un cadi chargé d'y rendre la justice, et des imams qui devaient faire le service de la mosquée. Ce fut ainsi que les templiers perdirent successivement Séfed, Schakif et leurs principales forteresses. »

On lit dans l'*Abrégé de la vie de Bibars,* que la prise de Schakif fut sur-tout due à la ruse. Les templiers qui étaient à Acre avaient écrit une lettre à la garnison pour lui annoncer du secours : celui dont ils firent choix pour porter cette lettre, était un musulman qu'ils avaient à leur service; ce musulman, par scrupule de religion, étant allé remettre la lettre au sultan, ce prince se la fit traduire, et en écrivit une autre dans un sens tout contraire. Quand la garnison reçut cette lettre, elle ne sut plus quel parti prendre, et ouvrit ses portes.

On trouvera peut-être, dans ce qui précède, de petits

(1) Ce que nous traduisons par *tribut* est appelé dans le texte arabe خفر, pluriel خفرا. Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires; mais il est souvent cité dans les voyages du Levant; il signifie proprement *péage*.



faits, des circonstances qui se répètent sans cesse; mais on a dû voir que notre but était de peindre l'époque, de montrer la situation respective des musulmans et des colonies chrétiennes, leurs intérêts, leur politique. Or, qu'aurions-nous pu faire qui remplît mieux notre objet, que de donner un récit complet et fidèle de ce que nous ont transmis les chroniques orientales? Ces chroniques sont d'autant plus intéressantes, que, sans elles, cette époque serait presque ignorée; car les auteurs latins du temps n'ont presque rien dit de ces événemens.

## § XCIII.

Suite des conquêtes de Bibars. — Il prend Antioche.

*Suite de l'année 666 [1268 de J. C.].* Après la prise de Schakif, le sultan résolut de se tourner contre le prince d'Antioche, comte de Tripoli. « Ce prince, au rapport de l'auteur de l'*Abrégé de la vie de Bibars*, avait toujours été l'ennemi acharné des musulmans, et ne cessait d'entretenir des relations avec les Tartares; à l'aide de cette alliance, il avait reconquis plusieurs de ses anciens domaines sur les musulmans; de plus, dans une occasion où des députés du roi de Géorgie, adressés au sultan, avaient fait naufrage sur ses côtes, il s'était saisi de leurs personnes et les avait livrés à Houlagou, qui s'était vengé sur eux et sur celui qui les avait envoyés. Le sultan crut de la gloire de l'islamisme et de son zèle pour la religion de tirer vengeance de cette insulte. Après avoir, suivant son usage, fait ses préparatifs en secret, il fondit à l'improviste sur le territoire de Tripoli, et y mit tout à feu et à sang; les chrétiens qui tombèrent entre ses mains eurent la tête tranchée; les arbres furent coupés, les églises brûlées. Il se montrait par-tout à-la-fois, avec la rapidité de l'éclair et l'impétuosité de la foudre. Il eut un moment l'idée d'attaquer Tripoli; mais comme les montagnes voisines étaient au pouvoir des chrétiens, comme le froid était rigoureux, et que la terre était encore couverte de neige, il se porta contre Antioche. Cependant il fit en sorte d'arriver sans être attendu. Il fit dresser dans son camp plusieurs pavillons, avec la porte tournée de divers côtés. L'armée fut partagée en trois corps. Le premier dirigea sa route vers le

port de Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte; le second vers Darbésac, dans la principauté d'Alep; le sultan se réserva le troisième. Tout fut détruit sur le passage des troupes; les soldats ne respiraient que le sang, la destruction et le pillage. »

Le sultan, suivant Makrizi, ne respecta que les terres de Safita et de Tortose, en considération du seigneur de ces deux villes, qui, pour lui faire sa cour, lui avait remis trois cents captifs musulmans qui étaient entre ses mains. En route, il défendit aux soldats de boire du vin, et de rien faire de contraire à la religion : c'était afin de s'attirer les faveurs de Dieu.

Yaféi rapporte qu'à l'approche de l'avant-garde musulmane, le connétable qui commandait dans Antioche, étant sorti pour la repousser, fut battu et fait prisonnier. L'émir Schems-eddin commandait cette avant-garde; le sultan, pour le récompenser, lui permit de porter sur sa bannière, en signe de sa victoire, les *armes* du connétable (1). Cet événement remplit les soldats d'enthousiasme.

Enfin, toute l'armée se trouva réunie devant Antioche. On était alors au commencement de ramadan [milieu de mai]. « Le sultan, suivant Makrizi, commença par proposer aux habitans de se rendre; pour les persuader, il leur envoya le connétable chargé de leur faire des représentations. On négocia pendant trois jours; comme on ne put s'accorder, Bibars fit commencer l'attaque. Les habitans se défendirent d'abord avec un grand courage (2); de part et d'autre la fureur était égale : mais le jour même, les musulmans, de beaucoup supérieurs en force, escaladèrent les remparts et entrèrent dans la ville. La citadelle seule fit quelque résistance : alors commença une effroyable scène de carnage; le glaive ne fit grâce à aucun homme en état de porter les armes. Les habitans étaient au nombre de plus de cent mille; les émirs se placèrent aux portes pour n'en laisser échapper

---

(1) Le texte arabe porte رنك. On voit que l'usage des armoiries était adopté chez les musulmans; on en a déjà vu d'autres exemples. Les armes du sultan consistaient dans un lion; on le retrouve encore sur ses monnaies et sur les monumens qui restent de lui.

(2) Ibn-férat remarque qu'en l'absence du prince d'Antioche, lequel résidait ordinairement à Tripoli, le patriarche et ses ecclésiastiques avaient la principale autorité dans la ville.

aucun; huit mille guerriers environ, outre les femmes et les enfans, s'étaient enfermés dans la citadelle; ils demandèrent la vie et l'obtinrent. Le sultan monta à la citadelle, muni de cordes; on prit le signalement de tous les prisonniers; les émirs se les partagèrent par bandes, et les scribes prirent note de leurs noms (1). Tout cela se fit sous les yeux du sultan. Antioche avait été au pouvoir des Francs pendant plus de cent soixante-dix ans. »

Aussitôt après la conquête, et avant que la nouvelle s'en fût répandue au loin, Bibars se hâta de l'annoncer lui-même au comte de Tripoli : celui dont il fit choix pour rédiger la lettre est le cadi Mohi-eddin, auteur de l'histoire de sa vie; la lettre était sur un ton railleur et malin; plusieurs auteurs arabes l'ont rapportée, entre autres l'abréviateur de la vie de Bibars et Yaféi. La voici; elle donnera une idée du style de la chancellerie musulmane.

Bibars commence par rappeler au comte les ravages qu'il avait exercés devant Tripoli.

« Le comte glorieux, magnifique, relevé en honneur, » magnanime, le lion courageux, Bohémond, la gloire de la » nation du Messie, le chef de la religion chrétienne, le » conducteur du peuple de Jésus, à qui l'on ne doit plus » donner que le titre de comte, et qui est déchu de celui de » prince depuis qu'il a perdu la principauté d'Antioche, ce » comte, puisse le Seigneur lui montrer la voie qui conduit à » lui, puisse-t-il lui accorder une bonne fin et lui faire retenir ce que nous allons lui dire! Ce comte doit se souvenir » de notre dernière expédition contre Tripoli, de nos courses » au sein de ses campagnes; il doit se souvenir de ce que » nous y avons fait, de la dévastation des terres et des champs » ensemencés, de la ruine des habitans; il sait comment les » églises ont été balayées de dessus la surface de la terre, » comment la roue a tourné sur l'emplacement des maisons, » comment se sont élevés, sur le rivage de la mer, des mon-

(1) Le continuateur d'Elmacin dit aussi que les chrétiens qui étaient dans la citadelle demandèrent la vie, et se rendirent prisonniers; ensuite il ajoute que le sultan, voyant toute cette multitude à ses pieds dans un état suppliant, ne put s'empêcher d'avoir pitié d'eux, et se contenta de les faire mettre aux fers. Il paraîtrait de là que le sultan, malgré la capitulation, avait eu d'abord l'idée de les faire tous passer au fil de l'épée.



» ceaux de cadavres qui ressemblaient à des péninsules,
» comment les hommes ont été tués, les enfans réduits en
» servitude, comment les gens libres sont devenus esclaves,
» comment les arbres ont été coupés, de manière qu'il n'en
» restât que la quantité nécessaire pour le bois de nos ma-
» chines, lorsque nous retournerons, s'il plaît à Dieu, assié-
» ger ta capitale; comment ont été mises au pillage tes ri-
» chesses et celles de tes sujets, y compris les femmes, les
» enfans et les bêtes de somme; comment ceux de nos soldats
» qui étaient sans famille se sont trouvés tout-à-coup avoir
» femmes et enfans; comment le pauvre est devenu riche, le
» serviteur s'est fait servir et le piéton a eu une monture.
» Quant à toi, tu voyais tout cela de l'œil d'un homme que la
» mort a frappé de pamoison, et lorsque tu entendais une de
» nos voix, tu t'écriais : *Qu'elle est terrible!*

» Tu sais de plus comment nous nous sommes éloignés
» de Tripoli, c'est-à-dire, à la manière de gens qui doivent
» revenir : nous voulions t'accorder un délai; mais ce délai
» est compté et déterminé. Tu sais que lorsque nous avons
» quitté ton pays, il ne s'y trouvait pas de troupeau qui
» ne marchât devant nous, pas de jeune fille qui ne fût
» en notre pouvoir, pas de colonne qui ne fût tombée sous
» les coups de la pioche, pas de champ qui n'eût été mois-
» sonné, pas de chose existante dont tu ne fusses privé. Elles
» ne nous présentaient pas d'obstacles, ces cavernes qui
» couronnent tes montagnes escarpées, ni ces vallées qui
» effraient l'imagination. Tu sais qu'ensuite nous nous sommes
» rendus à Antioche, avant qu'aucune nouvelle de notre
» approche y fût parvenue; que nous y sommes arrivés pen-
» dant que tu nous croyais encore près de toi. Au reste, si
» nous nous sommes éloignés, certes nous reviendrons. Pour
» le moment, nous allons t'apprendre une chose terminée;
» nous allons t'instruire d'un désastre qui a tout englouti.

» Nous sommes partis de devant Tripoli un mercredi 24
» de schaban, et nous sommes arrivés sous les murs d'An-
» tioche au commencement du grand ramadan. A notre ap-
» proche, les troupes de la ville, étant sorties pour nous
» combattre, ont été mises en déroute; le connétable qui les
» commandait a été fait prisonnier; il s'est même offert à
» traiter avec nous au nom des tiens; nous l'avons laissé
» rentrer dans la ville, et il nous a amené une troupe de reli-
» gieux et les principaux citoyens de la ville. Les conférences

» ont été ouvertes; mais comme nous avons vu qu'à ton » exemple ils avaient un but coupable, qui devait tourner à » leur perte, et que s'ils différaient touchant le bien, ils s'ac- » cordaient par rapport au mal; comme nous avons vu qu'il » n'y avait plus rien à faire, et que leur perte était décrétée de » Dieu, nous avons renvoyé les députés en leur disant : *Nous » allons vous attaquer; voilà le premier et le dernier avis » que vous deviez attendre de nous.* Là-dessus ils se sont » retirés, imitant tes actions et ta conduite, et croyant que » tu allais venir à leur secours avec ton infanterie et ta cava- » lerie. En moins d'une heure, l'affaire du maréchal (qui » commandait en l'absence du connétable) a été consom- » mée; la terreur est entrée dans l'ame des moines, l'infor- » tune a environné le châtelain, la mort est venue aux assiégés » par tous les côtés; nous avons pris Antioche par l'épée, à » la quatrième heure du samedi 4 du grand ramadan; tous » ceux à qui tu en avais confié la garde et la défense ont été » tués : il n'y avait aucun d'eux qui n'eût avec lui quelque » chose de ce monde; à présent, il n'y a aucun de nous qui » n'ait quelque chose de ce qui leur a appartenu. Ah! si tu » avais vu tes chevaliers foulés aux pieds des chevaux, ta » ville d'Antioche livrée à la violence du pillage et devenue » la proie de chacun, tes trésors qu'on distribuait par quin- » taux, les matrones de la ville (1) qu'on vendait une pièce » d'or les quatre! si tu avais vu les églises et les croix ren- » versées, les feuilles des Évangiles sacrés dispersées, les » sépulcres des patriarches foulés aux pieds! si tu avais vu » le musulman, ton ennemi, marchant sur le tabernacle et » l'autel, immolant le religieux, le diacre, le prêtre, le pa- » triarche! si tu avais vu le patriarchat aboli sans retour (2), » les gens qui jusque-là se partageaient le pouvoir, au pou- » voir d'autrui! si tu avais vu tes palais livrés aux flammes, » les morts dévorés par le feu de ce monde, avant de l'être

---

(1) On lit dans l'arabe داماتّ; c'est notre mot *dame*.

(2) On lit en effet dans l'*Oriens christianus* du P. le Quien, t. III, col. 1162, que le patriarche fut massacré au pied des autels, revêtu de ses habits pontificaux. Cette opinion a été adoptée par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates,* t. I, p. 462, édition in-4°. Cependant on verra ci-après un auteur arabe faire survivre le patriarche au désastre d'Antioche.

» par celui de l'autre ; tes châteaux et leurs dépendances » anéantis, l'église de Saint-Paul détruite de fond en comble : » certes, tu te serais écrié : *Plût à Dieu que je fusse poussière* (1)*! plût à Dieu que je n'eusse pas reçu la lettre qui » me mandait une si triste nouvelle!* Ton ame se serait exha- » lée en soupirs ; tes larmes, par leur abondance, auraient » éteint cette flamme dévorante. Ah! si tu avais vu ces lieux, » naguère si opulens, et maintenant séjour de la misère ; si » tu avais vu tes vaisseaux pris par tes propres vaisseaux dans » le port de Séleucie, tes navires opposés à tes navires, certes » tu aurais reconnu, à n'en plus douter, que le Dieu qui t'avait » donné Antioche, te la retirait ; que le maître qui t'avait » gratifié de sa citadelle, la reprenait et l'effaçait de la surface » de la terre ; tu aurais vu que la grâce de Dieu nous remet- » tait en possession des châteaux enlevés sur l'islamisme. » Maintenant nous avons chassé tous les tiens de la contrée ; » nous les avons comme pris par les cheveux, et nous les » avons dispersés auprès et au loin. Il n'y a plus de rebelle » dans le pays que le fleuve qui passe à Antioche (1) ; encore » voudrait-il bien changer de nom, s'il le pouvait : ses eaux » s'écoulent en larmes ; jusqu'ici ces larmes étaient pures et » limpides, et voilà qu'aujourd'hui elles se rougissent du sang » que nous avons répandu.

» Cette lettre te félicite du salut que Dieu t'a accordé et de » la prolongation de tes jours ; c'est à ton absence que tu en » es redevable ; car si tu t'étais trouvé à ce siége, nul doute » que tu ne fusses à présent mort, prisonnier ou criblé de » blessures. Ta joie doit donc être bien grande ; car jamais » on ne sent mieux le prix de la vie que lorsqu'on échappe à » un grand désastre. Peut-être Dieu a-t-il voulu t'accorder » un répit pour que tu réparasses tes désobéissances passées. » Comme il ne s'est sauvé personne pour t'apprendre ce qui » s'est fait, c'est nous qui te l'apprenons ; comme il ne reste » personne pour te féliciter de ta délivrance, nous t'avons » adressé ce discours. A présent tu sauras à quoi t'en tenir ; » tu ne pourras plus nous accuser de mensonge, et tu n'auras

(1) Ces paroles sont tirées de l'*Alcoran*, sour. LVIII, vers. 41.

(2) C'est le fleuve Oronte, que les Arabes nomment العاصي ou *le rebelle,* à cause, dit-on, qu'à la différence des autres fleuves de Syrie, ses eaux coulent du midi au septentrion.

» plus besoin de t'adresser à un autre pour connaître la vérité.
» Adieu. »

Que cette lettre est belle! s'écrie ici l'abréviateur de la vie de Bibars; comme elle garde bien la mesure convenable à ces sortes d'écrits! que de force renfermée dans les bornes de la bienséance! quelle forme piquante! comme sous des dehors polis elle cachait une raillerie amère (1)!

Cependant, le lendemain de la prise d'Antioche, Bibars, suivant Makrizi, fit mettre le butin à part, afin de procéder au partage : il voulut que tout fût placé en commun ; lui-même monta à cheval, et fit apporter, par ses officiers et ses mameloucks, ce qu'ils avaient pris. « Par Dieu! s'écria-t-il, » je n'ai rien retenu de ce qui m'est tombé entre les mains, et » je veux que mes mameloucks fassent de même. Sur ce » qu'on m'a dit que l'esclave d'un de mes mameloucks avait » soustrait un objet de peu de valeur, je l'ai puni sévèrement. » Que chacun de vous agisse avec bonne foi; je vais faire » jurer les émirs et les officiers, et ils feront jurer à leur tour » les soldats (2). »

En conséquence, chaque soldat apporta ce qu'il avait pris, l'or, l'argent, &c. Le butin fut mis en tas, et forma comme de grandes collines; ensuite on procéda au partage. Comme il aurait été trop long de peser, on distribuait l'argent monnayé dans des vases. Les hommes furent répartis par tête; il n'y eut pas d'esclave qui n'eût un esclave : on partagea aussi les femmes, les filles et les enfans; un garçon en bas âge se vendait douze pièces d'argent, et une petite fille cinq. Ces soins occupèrent le sultan pendant deux jours; il était présent à tout, et voulait tout voir par ses yeux. Sur ce que quelques soldats n'avaient pas tout déclaré, il entra dans une grande colère; ses émirs eurent beaucoup de peine à le calmer. A la fin, il se retira. La ville et la citadelle d'Antioche furent ensuite livrées aux flammes : tout fut détruit. L'argent qu'on retira des ferrures des portes et du plomb des églises, se monta à des sommes immenses. Plusieurs marchés s'éta-

(1) Il est certain que cette lettre en arabe est écrite avec beaucoup d'élégance.

(2) Personne, chez les musulmans, ne peut, avant le partage du butin, s'approprier le moindre effet, ni en disposer sous quelque prétexte que ce soit. Les cavaliers ont double portion des fantassins. Voy. le *Tableau général de l'empire ottoman,* t. V, p. 77, 80 et 91.

blirent dans les environs, et les marchands accoururent de tous les côtés.

On aura une idée de la grandeur d'Antioche par ce que dit Yaféi, que cette ville avait douze milles de tour, et que l'on y comptait jusqu'à cent trente tours et vingt-quatre mille créneaux.

## § XCIV.

### Suite des conquêtes de Bibars sur les chrétiens.

*Suite de l'année 666 [1268 de J. C.].* Après la prise d'Antioche, le sultan s'occupa de soumettre les places voisines; plusieurs de ces villes avaient auparavant appartenu à l'islamisme, et les chrétiens y étaient entrés à la faveur des invasions des Tartares. Toutes ces places se rendirent d'elles-mêmes. Il ne restait plus que Bagras, ville très-forte, appartenant aux templiers, qui de là inquiétaient les musulmans du voisinage. Ce château aurait pu opposer une longue résistance; mais, comme tout le pays s'était soumis, et que le roi de la petite Arménie, dont les états étaient limitrophes, avait fait sa paix l'année précédente, les templiers ne s'y crurent pas en sûreté, et se retirèrent d'eux-mêmes. Les musulmans, en y entrant, n'y trouvèrent qu'une vieille femme.

A l'égard de Cosséir, ville qui appartenait au patriarche d'Antioche, un certain Guillaume, homme de confiance du patriarche (1), en avait le gouvernement. Les habitans prétendaient avoir entre les mains un diplome du calife Omar, qui confirmait la souveraineté du patriarche sur la ville. Guillaume, qui depuis long-temps était d'intelligence avec les musulmans, gagna si bien la bienveillance du sultan, qu'il obtint d'être maintenu, mais en cédant la moitié de Cosséir. Toute la principauté d'Antioche étant ainsi subjugée, Bibars se rendit à Damas, où il fit une entrée triomphante, conduisant les prisonniers chrétiens devant lui.

---

(1) Nous suivons ici la version d'Ibn-Abd-alrahim; et en effet on a vu que le patriarche d'Antioche avait péri dans le sac de la ville. L'abréviateur de la vie de Bibars suppose, au contraire, qu'il s'agit ici du patriarche lui-même, qui, après la perte d'Antioche, s'était retiré à Cosséir.

Tant de malheurs forcèrent le comte de Tripoli à demander la paix : le sultan y consentit ; mais ce fut dans le dessein de mieux se préparer à achever sa ruine. On lit dans l'abrégé de l'histoire de Bibars, que, dans les négociations qui eurent lieu à ce sujet, le sultan se déguisa en écuyer, et que, se joignant aux députés qu'il envoyait au comte, il entra avec eux dans Tripoli, pour examiner l'état de cette ville. Voici ce que raconte Mohi-eddin, qui faisait partie de la députation (1). « Le sultan entra avec nous dans la ville, dit-il, se donnant pour notre écuyer ; mais en effet pour reconnaître la situation de Tripoli et en examiner les endroits faibles. Dans les conférences que nous eûmes avec le comte, le sultan s'y trouva. En rédigeant le traité, nous n'avions donné à Bohémond que le titre de comte, sans faire mention de celui de prince, lequel ne lui convenait plus depuis qu'il avait perdu la principauté d'Antioche. Bohémond, s'en étant aperçu, se fâcha, et demanda qu'on lui restituât son titre. Je répondis que le titre de prince appartenait au sultan, en sa qualité de maître d'Antioche et de Jérusalem. A ces mots, le comte se tourna vers ses troupes. Ce mouvement nous remplit de frayeur ; le sultan me fit signe du pied de ne plus insister : nous rétablîmes donc dans le traité le titre de *prince*, et les conditions furent jurées de part et d'autre ; mais, à notre retour, le sultan ne put s'empêcher de rire de l'aventure, et de donner au diable tous les comtes et les princes de la terre. »

On est étonné, au milieu de ces sanglantes querelles, de ne plus entendre parler de la principauté d'Acre, qui pourtant représentait l'ancien royaume de Jérusalem. Ce reste d'un puissant royaume était alors l'objet de l'ambition de divers princes, qui ne songeaient qu'à leurs intérêts particuliers. D'un côté, Hugues III, roi de Chypre, y prétendait du chef de sa mère ; de l'autre, Charles d'Anjou, frère de S. Louis, et devenu maître du royaume de Naples et de Sicile, avait acheté les droits d'une autre princesse du sang royal (2). L'un et l'autre étaient résolus d'employer la force

---

(1) Ce récit est emprunté de l'Abrégé de l'histoire de Bibars ; l'ouvrage original de Mohi-eddin manque à la Bibliothèque du Roi.

(2) Voyez, sur ces débats, l'*Art de vérifier les dates*, t. II, p. 47, édit. in-4°.

pour faire valoir leurs droits. Dans cette anarchie, les habitans demeuraient indifférens : la ville était occupée à-la-fois par les Vénitiens, les Pisans et toutes les nations commerçantes de l'Europe; chaque peuple avait son quartier séparé, ses priviléges, sa juridiction; tous ne cherchaient qu'à exploiter le commerce des épiceries et des marchandises de l'Inde, qui venaient presque toutes par cette voie; peu leur importait qui serait maître de la ville. Le roi de Chypre, comme le plus proche, étant arrivé le premier, se hâta d'écrire à Bibars, pour obtenir son agrément; il demanda aussi la continuation de la paix. On fut d'accord sur tous les points, si ce n'est que le roi ne voulait stipuler que pour l'île de Chypre, et se réservait, quant à la principauté d'Acre, la faculté de rompre le traité dans le cas où il se ferait quelque nouvel armement dans l'Occident. Ibn-férat rapporte que le roi montrait une frayeur extrême du roi Charles; à chaque observation qu'on lui faisait, il répondait qu'il craignait de s'exposer au courroux du frère du roi de France.

Makrizi rapporte, sur ce même sujet, une circonstance qui montre à quel point Bibars affectait de montrer sa supériorité. Dans les négociations qui eurent lieu avec le roi de Chypre, le sultan ordonna à ses ambassadeurs de ne donner au roi aucune marque de déférence, soit à l'audience, soit dans les conférences particulières, et de traiter d'égal à égal. Le jour de l'audience, le roi ayant reçu les députés sur un trône, ils exigèrent qu'on les fît asseoir de même; et sur ce qu'au moment où ils présentaient au roi le projet de traité, le ministre avait avancé la main pour le recevoir, ils se tinrent pour offensés, et voulurent que le roi prît le papier de ses propres mains.

Mohi-eddin, déjà cité pour d'autres ambassades, était aussi de celle-ci, et c'est lui qui montra tant de hardiesse envers le roi de Chypre; voici comment il s'est exprimé à ce sujet : « A notre première audience, le roi nous reçut sur un siége élevé; il avait l'air de vouloir prendre le pas sur nous. Comme musulmans, nous ne pouvions souffrir une telle insulte; nous nous élevâmes donc jusqu'à lui, et la conversation commença aussitôt. Il parlait avec humeur, et sur différentes choses; je lui répondais sur le même ton. Tout-à-coup, il me regarda avec colère, et me fit dire par l'interprète de regarder derrière moi : je tournai la tête, et je vis sur la place toutes les troupes du roi rangées en bataille; l'interprète eut même soin de m'en faire remarquer le nombre et l'attitude martiale.

Alors, je baissai les yeux, et, après qu'on m'eut promis de respecter mon caractère de député, je dis au roi qu'il y avait en effet beaucoup de soldats chrétiens sur la place, mais qu'il y en avait encore plus dans les prisons du Caire. A ces mots, le roi changea de couleur; il fit un signe de croix, et remit l'audience à un autre jour. A la fin cependant on se mit d'accord. »

La paix fut aussi demandée par le seigneur de Safita. Le sultan y mit pour condition qu'on lui céderait Giblé. Cette place appartenait, non au seigneur de Safita, mais aux hospitaliers; les hospitaliers, quoique en paix avec le sultan, furent obligés de consentir à ce sacrifice.

*An 667 [1269]*. En vérité, on a peine à suivre la singulière politique des colonies chrétiennes. On vient de voir la paix conclue entre la ville d'Acre et le sultan : cette année, selon Makrizi, le gouverneur d'Acre refusa de rendre, autrement que par échange, quelques mameloucks de Bibars, qui s'étaient enfuis dans la ville et avaient embrassé le christianisme. A la fin cependant, les mameloucks furent renvoyés; mais le sultan regarda la trève comme rompue, et vint mettre à feu et à sang le territoire chrétien.

Vers le même temps, au rapport d'Ibn-férat, le seigneur de Tyr, avec qui le sultan était en paix, après avoir reçu le prix du rachat d'une esclave musulmane, fit courir après elle, et la remit dans les fers. A cette nouvelle, Bibars fit dévaster les campagnes de Tyr. Sur ces entrefaites, Charles d'Anjou ayant envoyé un député au prince, pour solliciter sa bienveillance envers les Francs de la Palestine, et le prier de détourner l'épée de dessus leur tête, il répondit qu'il ne tenait pas à lui de faire ce qu'on demandait; que les chrétiens se ruinaient par leurs propres mains, et que sans cesse le plus petit défaisait ce qu'avait fait le plus grand.

A cette époque, le commerce entre l'Europe et l'Asie, particulièrement celui des épiceries, se faisait presque en entier par l'Égypte et la Syrie; comme, sous le règne de l'empereur Frédéric II, les marchands de Naples et de Sicile avaient joui, dans les états musulmans, de grands priviléges, Charles sollicita pour ses sujets les mêmes conditions : Bibars fit les plus belles promesses, et répondit, entre autres choses, qu'il voulait en user envers Charles « comme il avait fait » jadis envers son frère, le roi de France, lorsqu'il tomba au » pouvoir des musulmans. »

Le député de Charles avait été secrètement accompagné dans cette ambassade par un agent du pape; Bibars l'ayant reconnu, lui fit des reproches de ce qu'il ne s'était pas d'abord fait connaître, et l'accueillit d'ailleurs assez bien : au départ du député, il le fit accompagner de son chambellan Bedr-eddin.

Vers le même temps, Bibars reçut un député de Conradin, rival de Charles d'Anjou pour le royaume de Sicile; Conradin sollicitait l'appui du sultan. Le prince lui fit une réponse très-polie, et lui recommanda les musulmans qui avaient été au service de son père Conrad et de son aïeul Frédéric.

A la même époque, quelques corsaires catalans ayant enlevé un navire d'Égypte, Bibars envoya un député au roi d'Arragon pour demander satisfaction; le roi accueillit sa demande, et fit rendre le bâtiment avec les marchandises.

## § XCV.

**Seconde croisade de S. Louis. — Suite des succès de Bibars.**

*An 668 [1270]*. Cependant une grande partie de l'Occident se disposait à prendre de nouveau les armes en faveur des colonies chrétiennes d'Orient; le roi de France était l'ame de cette entreprise. Voici, d'après les auteurs arabes, quelle était la situation politique des puissances musulmanes et chrétiennes.

Bibars, ayant pour ennemis naturels les chrétiens de la Palestine et les Tartares, dirigeait tous ses efforts de ce côté : il suscitait des ennemis aux Tartares, et cherchait à isoler les chrétiens, afin de les réduire à leurs propres forces. A cette époque, l'empire des Tartares était divisé, et ces hordes sauvages, à force de se répandre sur presque toute la surface de l'Asie, avaient contracté des intérêts différens. Les Tartares du Captchak, au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, obéissaient à un autre maître que ceux de la Perse, de l'Asie mineure et de la Mésopotamie; les uns et les autres n'avaient presque plus de relations avec ceux de la Tartarie proprement dite et de la Chine. Comme Berkeh, khan du Captchak, aspirait depuis long-temps à quitter les régions stériles du nord de l'Asie, pour occuper les fertiles contrées du midi, Bibars se mit en rapport avec lui, et ils se promirent de faire cause commune contre les Tartares de la Perse.

Tranquille de ce côté, le sultan s'efforça de se faire des appuis dans l'Occident. On a vu, par ce qui précède, quel soin il mettait à se ménager les princes chrétiens d'Europe, et combien les esprits paraissaient plus disposés que jamais à une union réciproque. Il y aurait réussi sans le zèle religieux de S. Louis et du pape, qui ne voyaient de bonheur que dans la délivrance des saints lieux, et sur-tout sans une circonstance qui étonna alors l'Europe, et qui eut la plus grande influence sur ses desseins : c'est l'ardeur que mirent tout-à-coup les Tartares de la Perse à relever les colonies chrétiennes d'Orient. Menacé au nord et au midi, ce peuple ne vit plus de salut que dans les secours de l'Europe ; et l'on doit dire qu'il ne tint pas à lui d'arracher pour toujours la Palestine au joug de l'islamisme.

Abaga commandait alors aux Tartares de cette partie de l'Asie. Ibn-férat rapporte que ce prince envoya des députés à divers princes d'Europe, et que le roi d'Arragon fit alliance avec lui. Les deux monarques se donnèrent rendez-vous en Arménie. Une flotte formidable partit des ports de Catalogne ; mais en route elle fut assaillie par une horrible tempête qui en détruisit la plus grande partie ; le reste, avec quelques navires venus des autres régions de l'Occident, aborda dans Acre. Ce secours releva le courage des Francs ; ils reprirent aussitôt les armes : mais s'étant avancés imprudemment, ils furent surpris par les troupes musulmanes et mis en fuite. Ainsi cette expédition n'eut aucune suite.

Cependant il n'était bruit en Orient que des préparatifs du roi de France. Bibars était alors en Syrie avec son armée. Le cadi Mogir-eddin rapporte que, dans un pélerinage qu'il fit à Jérusalem, il fut effrayé de trouver, à une demi-lieue de la ville sainte, un monastère chrétien renfermant plus de trois cents moines. Il craignit qu'en cas d'invasion, les Francs ne s'établissent dans ce couvent et ne s'en fissent un lieu de retraite : en conséquence, il ordonna de le détruire. Les moines firent ce qu'ils purent pour le rassurer ; ils lui offrirent de grands présens ; mais il demeura inexorable.

De là, le sultan se rendit en Égypte pour mettre le pays en état de défense. Il ignorait encore de quel côté se porterait l'orage ; mais il était impatient de mettre ses états en sûreté. Par ses ordres, plusieurs députés partirent avec des présens pour se rendre auprès de divers princes de l'Occident.

*An 669 [1270].* Enfin l'on apprît que le roi de France avait fait voile pour Tunis. L'historien Gémal-eddin attribue cette résolution du roi à la crainte d'aborder en Égypte, de peur d'y éprouver le même sort que la première fois; il ajoute que le roi espérait qu'une fois maître de Tunis, il pourrait envahir l'Égypte par mer et par terre.

Un grand nombre de princes, de seigneurs et de barons accompagnèrent le roi dans cette expédition : on peut citer, entre autres, son fils aîné Philippe, qui lui succéda; son frère Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers; Thibaut, roi de Navarre; Gui, comte de Flandre; Henri, comte de Luxembourg.

De plus, il avait la promesse d'être secondé par son frère Charles, roi de Naples et de Sicile, et par Édouard, fils du roi d'Angleterre. Charles fut celui qui contribua le plus à faire tourner les efforts de ses armes contre le roi de Tunis. Depuis long-temps les rois de Tunis étaient dans l'usage de payer un tribut annuel à la Sicile; et comme, depuis cinq ans, le roi actuel s'en était affranchi, Charles était impatient de rendre au trône qu'il occupait son ancien éclat. Il n'arriva que vers la fin de l'expédition. Pour le prince Édouard, il ne put venir à temps.

Voici comment Makrizi a rendu compte de cette croisade : « Le roi de France, dit-il, avant de se mettre en mer, avait fait part de son dessein à tous les rois de la chrétienté, particulièrement au pape, qui est comme le vicaire général du Messie. Le pape s'empressa d'inviter tous les princes chrétiens à prendre les armes. Il permit même au roi de France d'appliquer aux frais de cette guerre tous les biens des églises qui seraient à sa bienséance. Les rois d'Angleterre, d'Écosse et d'Arragon, consentirent aussi à le seconder. Tunis était alors désolée par la famine et la misère. Le prince de Tunis (il s'appelait Mohammed Mostanser-billah), ayant appris que cet armement se dirigeait contre lui, envoya un député au roi de France pour lui demander la paix; il joignit même à sa demande une somme de quatre-vingt mille pièces d'or : le roi prit l'argent (1), mais il persista dans ses

(1) Il est probable, si le fait est vrai, que cette somme aura été distribuée parmi les courtisans de S. Louis, et que le prince, qui ne savait rien de ces intrigues, fit comme si de rien n'était.

projets hostiles; il débarqua sur les côtes d'Afrique, avec six mille cavaliers et trente mille fantassins, et aussitôt le siége commença.

» A cette nouvelle, le sultan Bibars se hâta d'écrire au roi de Tunis, pour l'exhorter à avoir bon courage, et promit de le soutenir de tous ses efforts : il engagea les Arabes nomades de Barka et des déserts d'Afrique à marcher au secours des assiégés; par ses ordres, on creusa des puits sur toute la route, et ses troupes se disposèrent à se mettre en marche.

» Tunis était dans le plus grand danger. Au milieu de moharram [août 1270], il se livra un combat terrible entre les deux armées, où il périt beaucoup de monde de part et d'autre : déjà les musulmans étaient sur le point de succomber, lorsque Dieu permit que le roi de France mourût. Alors on fit la paix, et l'armée chrétienne remit à la voile. Une chose fort singulière, poursuit Makrizi, ce sont les deux vers suivans, par lesquels un citoyen de Tunis, faisant allusion à ce qui était déjà arrivé au roi de France en Égypte, lui prédit, dès le commencement du siége, un sort encore plus funeste (1) :

« O Français! Tunis est la sœur du Caire; attends-toi à
» un sort semblable.

» Tu y trouveras une maison du fils de Lokman, qui te
» servira de tombeau, et l'eunuque Sabih fera place aux anges
» Monkir et Nakir. »

La maison du fils de Lokman est celle où le roi, dans sa captivité d'Égypte, avait été retenu prisonnier, et l'eunuque Sabih, celui qui fut commis à sa garde. Les deux anges, Nakir et Monkir, sont ceux qui, suivant les musulmans, reçoivent les ames des hommes au moment de leur mort.

L'historien Gémal-eddin a aussi parlé de la croisade de Tunis : il attribue la mort du roi de France à une horrible épidémie qui fit les plus grands ravages dans l'armée chrétienne; ensuite il fait cette réflexion : « Ainsi Dieu traite

(1) يا فرنسيس هذه اخت مصر
فتاهب بما اليه تصير
لك فيها دار ابن لقمان قبر
وطواشيك منكر ونكير

ceux qui s'opiniâtrent dans l'incrédulité; ainsi il trompe leurs espérances (1). »

Voici, au reste, à quelles conditions la paix fut faite entre l'armée chrétienne et le roi de Tunis. Il nous reste à ce sujet un monument précieux; c'est l'original même du traité, écrit en arabe, que le roi Philippe le Hardi, fils de S. Louis, apporta avec lui en France, et qui se conserve encore aujourd'hui aux archives royales (2); ce traité est ainsi conçu :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, que Dieu » soit propice à notre seigneur le prophète Mahomet, à sa » famille, à ses compagnons, et qu'il leur accorde le salut!

» Traité entre le prince illustre Philippe, par la grâce de » Dieu, roi de France; le prince illustre Charles, par la grâce » de Dieu, roi de Sicile, et le prince illustre Thibaut, roi de » Navarre, d'une part; et de l'autre, le calife, l'imam, com» mandeur des croyans Abou-abd-allah Mohammed.

» ARTICLE 1er. Protection et sûreté seront accordées à » tous les musulmans des états du commandeur des croyans, » ou des pays de sa dépendance, qui se rendront dans les » états des princes susdits ou dans ceux de leurs vassaux et » de leurs barons; aucun d'eux ne pourra être inquiété, ni » dans sa personne, ni dans ses biens, grands et petits; de » plus, les princes susdits veilleront à ce qu'aucun de leurs » sujets ni de ceux qui reconnaissent leur autorité et qui » courent la mer, ne causent le moindre dommage dans les » états du commandeur des croyans; que s'il arrivait qu'un

---

(1) Ces paroles sont tirées de l'Alcoran, sour. XXXIII, vers. 25. Gémal-eddin ajoute que la nouvelle de ce succès étant venue au Caire, Bibars se hâta de l'envoyer par-tout, particulièrement à Hamah, où l'auteur vivait alors retiré. Cependant il observe qu'il ne se souvient plus précisément à quelle époque cela arriva; et dans le doute, il en parle à l'an 660 de l'hégire, c'est-à-dire, neuf ans plus tôt qu'il n'aurait dû. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Makrizi, qui vivait près de deux siècles après, ne sachant comment concilier cette fausse date avec la véritable, a pris le parti de répéter deux fois le même récit, l'un à l'année 660 de l'hégire, l'autre à l'année 669. De telles erreurs ne font honneur ni à l'un ni à l'autre.

(2) M. Silvestre de Sacy a le premier fait connaître ce monument. Il a composé à ce sujet une savante dissertation, accompagnée du texte arabe et de la traduction française, qui doit paraître dans le recueil des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

» des sujets du commandeur des croyans fût lésé dans sa » personne ou dans ses biens, les princes susdits s'obligent à » lui donner satisfaction : ils s'engagent encore à ne protéger » qui que ce soit qui manifesterait de mauvaises intentions » contre les sujets du commandeur des croyans.

» Art. 2. Si un vaisseau musulman, ou un vaisseau » chrétien dans lequel se trouveront des musulmans, vient » à faire naufrage sur les côtes des princes susdits, ils met- » tront à part ce qui aura échappé au naufrage, corps et » biens, et ils le rendront en totalité au propriétaire (1).

---

(1) Cet article est important; car il nous montre les grands pas que l'on commençait alors à faire dans la carrière de la civilisation. Un peu plus d'un siècle auparavant, l'an 558 de l'hégire, les auteurs arabes nous apprennent que, lorsqu'un vaisseau faisait naufrage sur une côte, même en pays ami, il était de bonne prise (voyez ci-devant, p. 150); c'était ce qu'on appelait *droit de bris et de naufrage*, droit barbare qui caractérise ces temps grossiers. Ce droit était aussi admis en Occident, tant sur l'Océan que sur la Méditerranée, et c'était une branche de revenus pour les princes et les seigneurs de côtes. A mesure que les esprits se polirent, que l'esprit de commerce se propagea et que les communications se multiplièrent, on conçut de l'horreur pour cette inhumaine législation. On trouve un exemple éclatant du changement qui s'était opéré à cet égard dès l'année 577 de l'hégire [1181 de Jésus-Christ], dans un traité conclu entre la république de Gènes et Abou-Ibrahim Ishak, roi musulman de Majorque, Minorque, Iviça et Formentera. Par ce traité, il est dit que si un vaisseau génois fait naufrage sur les côtes du prince musulman, la cargaison sera respectée, qu'on ne touchera pas à ce que la mer aura rejeté sur le rivage, et qu'il sera libre à l'équipage de sauver ce qu'il pourra. La même disposition se trouve dans un traité fait sept ans après entre les mêmes personnages, et elle ne tarda pas à avoir force de loi parmi toutes les nations commerçantes; car, dans un traité conclu en 1201 entre la république de Gènes et Léon dit *le Grand*, roi de la petite Arménie, on se conforma aux mêmes principes. Il y est dit qu'on respectera non-seulement les biens et les personnes des Génois naviguant sous le pavillon de la république, mais encore de ceux qui feraient naufrage sur un navire d'une autre nation. La république obtint en 1250 les mêmes avantages des musulmans de Tunis, et en 1278 d'un roi musulman de Grenade. (On peut consulter sur ces faits les copies des divers traités que M. Silvestre de Sacy a trouvés dans les archives de Gènes, et qu'il a publiés dans le tom. XI des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du Roi*, p. 12, 15, 20, 24 et 27.) On attribue ordinairement cette grande réforme à S. Louis; mais on voit que le principe existait long-temps avant lui;

» La même règle sera suivie par le commandeur des croyans » envers les sujets des princes susdits. Sûreté entière sera » accordée aux marchands chrétiens, sujets des princes sus- » dits, dans leur personne et dans leurs biens, qu'ils séjour- » nent dans les états du commandeur des croyans, ou qu'ils » ne fassent qu'aller et venir; en un mot, on les traitera sur » le même pied que le seront les musulmans dans les états » des princes susdits.

» Art. 3. Il sera libre aux moines et aux prêtres chrétiens » de s'établir dans les états du commandeur des croyans : on » leur accordera un lieu où ils pourront bâtir des maisons, » construire des chapelles et enterrer les morts; il sera per- » mis aux moines et aux prêtres de prêcher dans l'enceinte » des églises, de réciter à haute voix leurs prières; en un mot, » de servir Dieu conformément à leurs rites, et de faire tout » ce qu'ils feraient dans leur propre pays.

» Art. 4. Les marchands chrétiens qui sont sous l'autorité » des princes susdits, et qui se trouvaient dans les états du » commandeur des croyans, lorsque l'expédition a lieu, ren- » treront dans tous leurs droits comme par le passé; si on » leur a pris quelque chose, on le leur rendra; ce qui leur » est dû leur sera payé : de plus, le commandeur des croyans » s'engage à ne pas souffrir dans ses états les transfuges et » tous ceux qui auraient levé l'étendard de la rebellion contre » les princes susdits. De leur côté, les princes susdits pro- » mettent de ne donner asile à aucun musulman qui aurait » pris les armes contre le commandeur des croyans; ils reti- » reront leur protection à quiconque annoncerait le dessein » de lui nuire.

---

tout ce que put faire ce vertueux roi, ce fut de le rendre obligatoire dans toute l'étendue de ses domaines, particulièrement sur les côtes de Bretagne et de Gascogne, où les habitans se montraient plus inhospitaliers qu'ailleurs. Tel dut être l'objet de ses réglemens maritimes, si célèbres sous le nom de *Jugemens d'Oléron*. Par ces jugemens d'Oléron, S. Louis décida que tout en respectant les biens des naufragés, si ceux-ci avaient recours à l'assistance des gens du pays pour retirer leurs effets de la mer, ils seraient obligés de les dédommager de leurs peines. Ce principe a été conservé dans notre jurisprudence, et c'est ce que nous appelons le *droit de sauvement* ou *de sauvetage;* il n'en est point parlé ici, mais il était sous-entendu. On en trouve mention expresse dans le traité entre la république de Gènes et le roi musulman de Majorque.

» Art. 5. De part et d'autre les prisonniers seront mis en » liberté.

» Art. 6. Les princes susdits, ainsi que tous ceux qui re- » connaissent leur autorité ou qui sont venus à leur suite, » évacueront sur-le-champ les états du commandeur des » croyans; il en sera de même de ceux qui viendraient après » la conclusion du traité, tels que le prince Édouard et autres: » il ne restera ici que ceux qui ne pourront trouver place sur » la flotte, ou qui seraient retenus par quelque affaire; en- » core ne pourront-ils pas sortir du quartier que le comman- » deur des croyans leur aura assigné, et ils mettront à la » voile le plus tôt que faire se pourra. En attendant, le com- » mandeur des croyans promet de veiller à leur sûreté; et » si quelqu'un de ses sujets venait à les léser dans leur per- » sonne ou dans leurs biens, il s'engage à leur donner satis- » faction.

» Art. 7. La durée de ce traité sera de quinze années » solaires, à partir du mois de novembre prochain (1).

» Art. 8. Il sera payé pour les frais de la guerre, aux » princes susdits, la somme de deux cent dix mille onces » d'or, équivalant chacune à cinquante de leurs pièces d'ar- » gent pour le poids et pour le titre: la moitié de cette somme » sera comptée sur-le-champ; l'autre moitié le sera en deux » paiemens, l'un d'ici à un an, et l'autre à la fin de l'année » suivante. Pour cette seconde moitié, le commandeur des » croyans donnera des gages sur les marchands établis dans » les états des princes susdits.

» De plus, le commandeur des croyans se soumet de nou- » veau au tribut annuel que les rois de Tunis étaient dans » l'usage de payer aux rois de Sicile; il comptera au roi » Charles les arrérages des cinq dernières années, et il s'en- » gage à payer désormais le double de ce qu'il payait autre- » fois. »

Telles furent les conditions du traité. L'acte porte qu'on y comprenait l'empereur Baudouin II, le même qui, dix ans auparavant, avait été chassé de Constantinople par Michel

(1) On était à la fin d'octobre, et quelques jours après l'armée chrétienne mit à la voile; tous les auteurs chrétiens du temps sont unanimes sur ce point · cependant on lit au bas de l'acte arabe ces mots, *Fait ce 5 de rébi second,* lequel jour répondrait au 21 novembre, époque où la flotte chrétienne avait déjà quitté les côtes d'Afrique.

Paléologue, et qui cherchait à rentrer dans son autorité; on y comprit encore le comte de Toulouse et de Poitiers, le comte de Flandre, le comte de Luxembourg, et tous les seigneurs, les barons et les chevaliers qui avaient pris part à l'expédition et qui étaient seigneurs de terres. On leur donna à tous lecture de l'acte, et ils promirent de l'exécuter selon sa forme et teneur. Au nombre des témoins furent les moines, les évêques et les ecclésiastiques qui avaient suivi l'armée. De son côté, le roi de Tunis s'engagea pour lui et pour son fils, qui était présent à la lecture de l'acte; enfin, trois musulmans de ses sujets apposèrent au bas leur signature.

Quand la nouvelle de ce traité parvint à Bibars, il en fut très-irrité : il avait espéré que l'armée chrétienne serait retenue devant Tunis, et que l'Orient serait pour jamais délivré de tous dangers; par ce traité, au contraire, les Francs devenaient maîtres de tourner leurs efforts contre l'Égypte. D'ailleurs, suivant Makrizi et Ibn-férat, Bibars avait été instruit de la conduite du prince de Tunis, de ses démarches secrètes auprès du roi de France, de ses bassesses. Une troisième raison qui souleva sa colère, c'est que, lorsque le roi de Tunis n'eut plus rien à craindre, il négligea dans ses lettres de lui faire les complimens d'usage. C'est Ibn-férat qui nous apprend ce fait, et il ne nous explique pas en quoi consistaient ces complimens. Probablement la querelle venait de ce que le roi de Tunis, qui s'était arrogé le titre de calife, prenait un ton de supériorité avec Bibars, qui n'était que sultan, et qui d'ailleurs avait établi en Égypte un calife de la maison des Abbassides de Bagdad, famille de tout temps ennemie des califes d'Afrique (1). Bibars, indigné, refusa les présens que le roi de Tunis lui avait envoyés en reconnaissance de ses services, et les abandonna à ses officiers. Dans sa réponse, il lui reprocha sa vie scandaleuse, sa lâcheté, sa négligence à profiter de la mort du roi de France pour exterminer l'armée chrétienne. « Un homme comme » vous, ajouta-t-il, ne mériterait pas de régner sur les » musulmans. »

---

(1) Il a déjà été question d'une querelle de cette nature sous Saladin. Voyez ci-devant, p. 290.

## § XCVI.

Suite des conquêtes de Bibars sur les chrétiens.

*Suite de l'année 669 [1270 de J. C.].* Suivant Ibn-férat, Bibars, en recevant la nouvelle du traité fait entre les chrétiens et le roi de Tunis, avait d'abord craint que les Francs ne se portassent avec toutes leurs forces en Syrie, pour y attaquer l'islamisme : il se rendit aussitôt à Ascalon; et de peur que les chrétiens ne s'y établissent, il fit détruire tout ce qui restait des fortifications de cette ville; le port fut comblé et les pierres jetées dans la mer. Apprenant ensuite que la flotte chrétienne avait essuyé une horrible tempête, et que *Dieu avait tué avec les épées du destin le roi de France et ceux qui l'accompagnaient, et qu'il les avait fait passer de l'avilissement de ce monde à la demeure de la mort,* il se rassura et se porta sur le territoire de Tripoli, où il mit tout à feu et à sang : il forma même le siége du château des Curdes; cette ville appartenait aux hospitaliers. Ibn-férat nous apprend que ce château s'appelait originairement *château de Safah,* et qu'il fut ensuite nommé *château des Curdes,* à cause d'une milice de cette nation qui y fut envoyée en garnison : c'est la même forteresse que les auteurs chrétiens du temps appellent *Crach,* nom qu'il ne faut pas confondre avec Carac, forteresse située dans les sables de l'Arabie. Le château des Curdes était placé dans le voisinage de Tripoli; il était si heureusement situé, que Saladin n'avait osé l'attaquer; Bibars était impatient de s'en rendre maître, à cause de quelques menaces que lui avaient faites, l'année précédente, les soldats de la garnison, à l'occasion des préparatifs du roi de France; dans sa colère, il s'était d'abord avancé seulement avec quarante hommes pour se venger de cette insulte : cette année il y retourna avec toute son armée, et réduisit la place en quelques jours; ensuite il écrivit au grand maître des hospitaliers, nommé Hugues de Revel, pour lui annoncer cette conquête. Yaféi nous a conservé le commencement de cette lettre; le voici :

« Au frère Hugues, puisse le Seigneur le mettre au nombre » de ceux qui ne se raidissent pas contre le destin et qui » craignent de résister au maître de la victoire! Nous lui » mandons ce que Dieu vient de faire pour nous dans cette

» occasion : tu avais fortifié cette place, tu en avais confié la » garde à l'élite des frères de ton ordre; eh bien ! tout cela » n'a servi de rien; tu n'as fait qu'avancer la mort des tiens, » et leur mort sera ta perte. »

La vérité est que le grand maître fut si abattu de ce coup, qu'il demanda aussitôt la paix, ce qui lui fut accordé, à condition qu'il ne ferait plus aucune réparation à la forteresse de Marcab, la seule qui lui restât encore. Les templiers firent la même demande pour la ville de Tortose, et se soumirent aux mêmes conditions.

Ensuite Bibars alla s'emparer d'Akkar, forteresse du voisinage, d'où les chrétiens inquiétaient les villes musulmanes des environs. Restait encore Tripoli, que le sultan menaçait depuis long-temps; Bibars nourrissait toujours la même haine contre le comte de Tripoli, à cause des relations que celui-ci ne cessait d'avoir avec les Tartares (1).

Le continuateur d'Elmacin rapporte qu'après la prise du château des Curdes, Bibars écrivit ces paroles au comte: « Où te sauver maintenant? Par Dieu! je ne sais ce qui me » tient que je ne t'arrache le cœur et que je ne le fasse » cuire (2)! Nous verrons de quoi te servira ton alliance avec » Abaga. » Le comte, effrayé, n'osa plus, comme auparavant, sortir pour se livrer au plaisir de la chasse (3). Le sultan l'ayant appris, lui envoya un chevreuil qu'il avait tué, une hyène et d'autre gibier, avec de la neige, et il accompagna ce présent de ces mots : « Le bruit court que tu n'oses plus

(1) On lit dans la continuation d'Elmacin un fait qui, s'il était vrai, prouverait que ces barbares ne traitaient pas le comte avec beaucoup d'égards; il y est dit que, vers ce temps-là, le comte étant allé à Baalbek, où se trouvait Abaga, chef des Tartares, pour lui faire sa cour, et ayant fait un tableau trop effrayant des forces redoutables de Bibars, le khan, indigné, fit coucher le comte sur le ventre et le fit battre de verges, disant : « Quoi! tu venais ici pour nous faire peur » de Bibars! » et il le renvoya sans lui accorder ce qu'il demandait.

(2) اين تروح منى والله لا بد ان اخذ قلبك من جسدك
واشويه وما ينفعك ابغا

(3) Le texte arabe porte que le comte commença à avoir peur des ismaéliens, c'est-à-dire, des affidés du Vieux de la Montagne. Il paraît que Bibars avait de ces assassins à ses gages; on en verra la preuve dans le paragraphe suivant.

» sortir de la ville, crainte pour ta vie, et que tu as renoncé
» au divertissement de la chasse; en conséquence, nous t'en-
» voyons ce gibier pour te consoler. » Quelque temps après, le sultan s'étant avancé sur ses terres, le comte lui en fit demander la raison; le sultan répondit: « C'est afin de recueillir
» vos moissons et de vendanger vos vignes. Par Dieu! j'espère
» bien chaque année vous faire une visite semblable. » A ces mots, le comte s'humilia et demanda la paix; mais le sultan exigeait qu'il payât tous les frais de la guerre, et il imposait d'autres conditions fort dures. Le comte répondit : « Du
» moins, quand j'ai perdu Antioche, ma réputation est restée
» intacte aux yeux de mes sujets; mais comment justifier
» maintenant une telle bassesse? Je sais bien que je ne suis
» pas en état de résister au sultan; mais non! j'aime mieux
» tout perdre que de laisser mon nom souillé à mes descen-
» dans. » Ces paroles adoucirent un peu Bibars.

Ibn-férat fait remarquer, à cette occasion, que le comte de Tripoli était en effet réduit à la dernière faiblesse, et qu'après les pertes qu'il avait essuyées, il se serait trouvé hors d'état de résister. D'ailleurs, ajoute-t-il, après la mort misérable du roi de France devant Tunis et la trève faite par le sultan avec les templiers et les hospitaliers, il ne lui restait aucune espérance.

Sur ces entrefaites, le prince Édouard, fils du roi d'Angleterre, qui s'était d'abord porté contre Tunis, trouvant la paix faite entre les deux peuples, aborda dans Acre avec une flotte de trente voiles. Le sultan, obligé de résister à ce nouvel ennemi, accorda la paix au comte de Tripoli, et rassembla toutes ses forces; il se montra si formidable, que ni le prince Edouard ni les chrétiens d'Acre n'osèrent se mesurer avec lui.

Une preuve de la grande supériorité de Bibars, c'est le fait suivant, rapporté par Ibn-férat à l'occasion du siége de Korayn, château extrêmement fort de la principauté d'Acre. Un espion, caché dans son armée, ayant envoyé sous l'aile d'un pigeon une lettre à la garnison pour l'instruire de diverses choses, et le pigeon ayant été tué en chemin, le sultan, sans vouloir ouvrir la lettre, la fit parvenir aux assiégés, en leur disant : « Voilà une lettre qui vous était
» adressée; nous sommes bien aises qu'il y ait auprès de nous
» des gens qui vous tiennent au courant de nos affaires. »
Le château se rendit peu de jours après.

Tant de succès inspirèrent une confiance démesurée au sultan; bientôt il forma le dessein d'asssiéger la ville d'Acre, dernier boulevart des colonies chrétiennes : mais il fallait d'abord réduire à l'impuissance le roi de Chypre, qui n'aurait pas manqué de secourir la place par mer; il résolut donc de commencer par ce prince. Dans cette vue, il fit construire une grande flotte en Égypte; lui-même se tenait au milieu des travailleurs, les animant par son exemple. On ne sait pas ce qui serait arrivé, si cette flotte n'avait fait naufrage; écoutons à ce sujet Ibn-férat :

« Quelqu'un conseilla de faire prendre aux vaisseaux les couleurs et la forme des vaisseaux chrétiens, et de mettre au haut des mâts des croix qui leur permettraient d'aborder dans l'ile sans être reconnus : cet avis fut suivi; mais plût à Dieu qu'il ne l'eût pas été! car l'islamisme n'aurait pas été avili, et Dieu ne nous aurait point fait éprouver les suites de sa colère. Les vaisseaux mirent à la voile; les équipages brûlaient d'en venir aux mains : il était nuit lorsqu'on arriva à l'entrée du port de Limisso; le vaisseau qui marchait le premier toucha, en passant, les roches qui sont en cet endroit et se brisa; les autres, qui le suivaient, eurent le même sort. Aussitôt les habitans mirent leurs barques en mer et s'en emparèrent. »

Yaféi rapporte que le sultan reçut à ce sujet une lettre du roi de Chypre; le roi, pour se railler de Bibars, lui disait: « Vos vaisseaux, au nombre de onze, sont venus pour faire » une descente dans mon île; je les ai écrasés et m'en suis » emparé. » Ces paroles mirent le sultan dans une horrible colère; cependant il dissimula et dit : « Louons Dieu de ce » que depuis que je suis sur le trône, il a secondé toutes mes » entreprises. » Dans sa réponse au roi, qui est rapportée par Yaféi, il se livra à de grandes menaces, et marqua une hauteur extraordinaire; il affecta de ne donner au roi que le titre de *bayle* (1) ou régent, titre qu'en effet Hugues avait quelque temps porté avant de parvenir à la royauté. Il donna aussitôt ses ordres pour la construction d'une nouvelle flotte, et retourna pour cet objet en Égypte.

---

(1) بيلى.

## § XCVII.

### Suite des guerres de Bibars.

*An 670 [1271 de J. C.].* Au commencement du printemps, Bibars reprit le chemin de la Syrie, décidé à tout tenter pour la conquête d'Acre; mais il en fut empêché par une nouvelle invasion des Tartares, concertée avec les Francs. Makrizi nous apprend qu'à la nouvelle de ce mouvement, le sultan, qui déjà était arrivé à Damas, écrivit plusieurs lettres aux émirs qu'il avait laissés en Égypte; dans les unes il disait, « Votre fils, » dans d'autres, « Votre frère ou » votre père vous salue : il regrette bien d'être séparé de vous; » il aurait préféré rester en Égypte; mais votre repos nous » est plus cher que le nôtre. Vous avez appris l'invasion des » Tartares; si nous nous étions tenus éloignés, nul doute que » les habitans n'eussent tous pris la fuite; quant aux Francs, » ils s'étaient déjà munis d'échelles pour nous enlever Séfed; » notre présence seule les en a empêchés. Une chose qui » prouve qu'il est bon quelquefois de savoir employer le » poignard en même temps que l'épée, c'est que le seigneur » de Marakia, dont nous avons conquis les domaines, s'étant » mis d'intelligence avec les Tartares, nous avons envoyé » auprès de lui des *fédaïs* (affidés du Vieux de la Montagne) » qui l'ont poignardé (1). Voilà que l'on continue à parler » des Tartares, et moi, par Dieu! je passe la nuit avec mon » cheval sanglé et mon équipage de guerre. »

Makrizi fait un tableau effrayant de l'invasion des Tartares; déjà ils s'étaient avancés jusque sur les terres d'Alep : les habitans de Damas abandonnèrent, dans le plus grand tumulte, leurs foyers; la précipitation était telle, que le prix d'un chameau était monté à mille pièces d'argent, c'est-à-dire, environ cinq fois au-dessus de sa valeur ordinaire. A la fin cependant les Tartares repassèrent l'Euphrate.

Alors le sultan se tourna de nouveau contre la ville d'Acre; mais des pluies continuelles l'obligèrent à se retirer. Il retourna donc au Caire pour y presser la construction de sa

(1) Il paraît que le seigneur de Marakia n'en mourut pas; car il sera encore question de lui à l'année 684 de l'hégire.

flotte. Des députés du roi Charles s'étant présentés à lui, ils le trouvèrent dans l'arsenal au milieu des travailleurs, aidant, lui et ses émirs, à l'armement des navires. Makrizi ajoute que ce spectacle dut remplir les députés d'effroi.

Les députés du roi Charles étaient chargés d'intercéder en faveur des chrétiens d'Acre; aussi l'année suivante [1272 de J. C.], Bibars étant retourné en Syrie, à cause du bruit qui avait couru d'une nouvelle invasion des Tartares, accorda la paix aux chrétiens. Ce traité fut fait pour dix ans dix mois dix jours et dix heures (1). Les habitans étant sortis pour voir défiler ses troupes, il monta lui-même à cheval, et fit parade de sa grande habileté à manier la lance.

Ibn-férat remarque que, dans le traité, il ne fut pas question du prince Édouard, qui était toujours en Palestine, et qui, l'année précédente, s'était emparé d'une forteresse musulmane dont il avait passé la garnison au fil de l'épée. « C'est, dit cet historien, parce que le sultan voulait user d'artifice envers lui. Par ses ordres, le gouverneur musulman de Ramla feignit de vouloir se livrer aux chrétiens; des relations s'établirent entre le gouverneur et le prince. C'était par l'intermédiaire de deux *fédaïs*, ou affidés du Vieux de la Montagne, que le gouverneur disait être ses hommes de confiance, et qui avaient ordre d'assassiner le prince. Ces deux *fédaïs* furent admis au service d'Édouard : or, un jour qu'il était seul avec un interprète, un d'eux entra comme pour lui parler d'affaires, et, se jetant sur lui, le frappa de cinq coups de couteau. L'assassin fut arrêté et mis à mort; pour le prince, il ne mourut pas de ses blessures. »

La même année, des vaisseaux marseillais enlevèrent un navire musulman où se trouvaient des députés envoyés au sultan par Mankou-timour, fils de Berkeh, lequel avait succédé à son père dans le royaume des Tartares du Captchak, au nord de la Mer Noire et de la Mer Caspienne. Ces députés étaient chargés de renouveler l'alliance entre le Captchak et l'Égypte, et de faire une ligue générale contre les Tartares de la Perse, leurs ennemis communs. Bibars fut extrêmement affligé de cet enlèvement; car, si l'on en croit Ibn-férat, il craignait que les Marseillais ne livrassent les

(1) Ce fut au nom de Hugues III, roi de Chypre. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, édition in-4°, t. II, p. 47.

députés à Abaga, qui n'aurait pas manqué de se venger sur eux d'une manière cruelle. Comme le navire où se trouvaient les prisonniers avait relâché dans Acre, il se hâta d'écrire aux magistrats de cette ville pour qu'on les lui remît : les magistrats répondirent qu'ils n'avaient aucune autorité sur les Marseillais (1), et que c'était au roi Charles qu'il fallait s'adresser, vu que la ville de Marseille était sous sa dépendance (2). Bibars s'adressa donc directement aux Marseillais, et les menaça, en cas de refus, de leur interdire tout commerce avec l'Égypte. Les Marseillais, effrayés, rendirent les députés avec leur suite; on les conduisit à Damas, où était alors le sultan, et ils remirent les lettres dont ils étaient chargés. Ibn-férat dit qu'elles étaient écrites en persan et en arabe; on y remarquait ces propres paroles : « Nous serons » les amis de vos amis et les ennemis de vos ennemis; nous » vivrons en bonne intelligence avec le sultan comme l'a fait » notre père. » Le traité fut renouvelé de part et d'autre, et il fut convenu qu'à chaque invasion d'Abaga en Syrie, Mankou-timour ferait diversion du côté du nord, et occuperait Abaga à la défense de ses propres états.

*An 671 [1272]*. Cette année, Abaga sollicita lui-même la paix; mais, suivant Ibn-férat, le sultan accueillit ses propositions avec froideur. Abaga demandait qu'on lui envoyât un émir pour traiter ensemble; Bibars fit réponse qu'il n'avait qu'à venir lui-même ou à envoyer un de ses frères. Il affecta la plus grande indifférence auprès des députés; il défendit que, dans les lieux où ils passeraient, on se rassemblât autour d'eux, ni qu'on allât à leur rencontre; aussi les hostilités ne tardèrent pas à se renouveler. Les Tartares, voulant pénétrer de nouveau en Syrie, commencèrent par se retrancher sur la rive orientale de l'Euphrate; Bibars se porta aussitôt contre eux. Les Tartares avaient pris position sur une montagne escarpée, dans un lieu qui semblait inaccessible : Bibars

(1) Les Marseillais jouissaient de grands priviléges à Saint-Jean-d'Acre et dans les autres cités du royaume de Jérusalem; c'était à cause des services qu'ils avaient rendus dans les guerres des croisades. Ils possédaient une rue particulière, un four, une église, &c. Voyez l'*Histoire de Provence*, par Papon, t. II, *Preuves*, p. 14, 17 et 25.

(2) C'était en qualité de comte de Provence. Voyez l'*Histoire de Provence* de Papon, t. II, p. 334.

assembla son conseil; mais pendant que l'on se consultait, l'émir Kélaoun, qui devint sultan par la suite, impatient de signaler sa valeur, prend avec lui les mameloucks et se précipite dans le fleuve; ils passent tous à cheval, les uns à la suite des autres, se serrant pour couper le fil de l'eau, et arrivent au travers d'une grêle de traits sur l'autre rive; là, ils reforment leurs rangs, gravissent la montagne, et, malgré tous les obstacles, mettent les Tartares en fuite. Le sultan arriva un des premiers au haut de la montagne; son premier mouvement fut de se prosterner devant Dieu et de le remercier d'une si grande victoire. Les Tartares, abattus, n'entreprirent plus rien de quelque temps.

*An 673 [1274].* Un événement fort singulier qui eut lieu cette année, montre l'anarchie qui régnait dans les colonies chrétiennes. Le seigneur chrétien de Béryte étant sur le point de mourir, et n'ayant point d'enfans, laissa sa principauté à sa femme, à la charge qu'elle serait sous la protection de Bibars : le roi de Chypre, qui, en qualité de chef du royaume de Jérusalem, prétendait à la possession de Béryte, se mit en devoir d'occuper cette ville, et emmena la princesse dans son île. A cette nouvelle, Bibars entra dans une grande colère, et fit des réclamations auprès du roi; Ibn-férat dit que, dans la lettre qu'il lui écrivit, on remarquait ces paroles : « Il existe un traité d'alliance entre moi et la princesse: » quand son mari était en voyage, c'était moi qui devais la » protéger; quand elle-même s'absentait, je tenais sa place. » Vous avez agi sans mon aveu; je veux que mon ambassa- » deur voie la princesse, et ce sera à elle de décider ce qu'elle » veut faire; sinon j'occuperai le pays de force. » Vainement le roi de Chypre voulut tenir bon; les templiers se déclarèrent contre lui, et il fut obligé de relâcher la princesse.

Vers le même temps, Bibars acheva de soumettre Cosseïr dans l'ancienne principauté d'Antioche. On a vu, sous la date de l'an 666, que cette ville avait été laissée entre les mains d'un certain Guillaume, ancien homme de confiance du patriarche d'Antioche. Tant que Guillaume eut l'autorité, il conserva les bonnes grâces du sultan. On lit à ce sujet dans Ibn-Abd-alrahim, que Guillaume était un homme de bon voisinage; il instruisait le sultan de tout ce qui se machinait contre lui, tant de la part des chrétiens que des Tartares; mais ayant perdu sa femme, il se fit moine et céda sa principauté à son père, nommé le sire Bastardou. Dès-lors tout changea de face;

Bastardou mécontenta les musulmans; et Bibars, indigné, résolut de s'en débarrasser. L'ayant attiré avec son fils hors de Cosséir, sous les apparences de l'amitié, il les fit arrêter l'un et l'autre et les envoya à Damas, où ils moururent. Quant à la ville de Cosséir, les habitans essayèrent de résister; mais ils furent à la fin obligés de se rendre.

Ibn-férat rapporte qu'un des principaux griefs de Bibars contre les habitans de Cosséir, c'est qu'ils avaient vendu du vin à ses soldats, ce qu'il regardait comme un crime irrémissible.

L'année suivante mourut Bohémond, comte de Tripoli et ancien prince d'Antioche : son fils, appelé aussi Bohémond, en lui succédant, envoya solliciter l'agrément du sultan; Bibars y mit pour condition qu'il lui paierait tous les ans un tribut de vingt mille pièces d'or, et qu'il mettrait en liberté vingt captifs musulmans, à prendre dans tous les pays où il s'en trouverait.

Tels sont les petits événemens de cette époque relatifs à notre sujet. Bibars était alors occupé ailleurs, et les chrétiens étaient trop faibles pour rien entreprendre.

## § XCVIII.

### Mort de Bibars. — Son portrait.

*An 676 [1277].* Bibars mourut cette année, à l'issue d'une expédition qu'il avait faite en Asie mineure contre les Tartares. Il avait obtenu de grands succès; mais apprenant qu'Abaga se disposait à venir l'attaquer en personne avec toutes ses forces, il avait repris précipitamment le chemin de la Syrie, où il mourut. Son âge était alors d'environ soixante ans, et son règne de dix-sept. On a pu, par ce qui précède, juger de son caractère, de sa continuelle activité, de son ambition, de sa cruauté, de ses violences; ici nous nous bornerons aux traits qui n'ont pu trouver place dans notre tableau historique, et nous essaierons de le faire connaître sous quelques nouvelles faces. Ibn-férat sera notre principal guide.

« Bibars, surnommé Malek-daher ou *roi triomphateur,* Rokn-eddin ou *colonne de la religion,* et Aboulfotouh ou *père des conquêtes,* était d'une haute stature, courageux, intrépide, doué de génie; il était originaire des bords de la

Mer Noire, et on l'amena fort jeune à Damas, où il fut vendu au prix de huit cents pièces d'argent. On rapporte que l'émir qui l'acheta le revendit à cause d'une tache blanche qu'il avait dans l'œil, et que dans la suite, lorsque Bibars fut monté sur le trône, cet émir n'osant de frayeur paraître devant lui, Bibars, qui l'aperçut un jour par hasard, lui cria : *la taie, la taie;* à ce mot, l'émir changea de couleur, baisa la terre et s'écria : *pardon, ô maître, pardon!* Bibars se hâta de le rassurer et lui dit qu'il pouvait être sans crainte.

» Bibars avait la peau brune, les yeux bleus, la voix forte; il fut surnommé *Bondocdar,* du nom de son premier maître, et passa ensuite au service du sultan Malek-saleh, sous lequel il devint chef des mameloucks baharites, jusqu'à ce qu'enfin il parvint au trône. Sa force extraordinaire le rendait formidable; il était valeureux, prompt et montait légèrement à cheval. Tout le temps de son règne il ne cessa d'aller d'une province à une autre province, d'un royaume à un autre royaume; au point qu'il lui arriva plus d'une fois de jouer la même semaine au mail à Damas et au Caire. C'est à quoi faisait allusion son *mihmandar* ou maréchal des logis, quand il disait : *Aujourd'hui en Égypte, demain en Arabie, après-demain en Syrie, et dans quatre jours à Alep.*

» Il fit de grandes conquêtes; c'est lui qui enleva aux chrétiens Césarée, Arsouf, Séfed, Jaffa, la principauté d'Antioche; son autorité s'étendait sur l'Égypte, la Nubie, l'Arabie, la Syrie (1) : il fit des legs considérables aux pauvres et aux mosquées, et se distingua par sa justice; outre le collége et la mosquée qu'il fit bâtir au Caire, et qui portent son nom, il fit construire des ponts et des chaussées. »

Ibn-férat fait ensuite remarquer que la première ville qu'il prit depuis qu'il fut sur le trône, était Césarée de Phénicie, et la dernière, Césarée de Cappadoce. Le premier fondateur d'Antioche s'appelait Malek-daher ou *roi vainqueur* (2); Bibars, qui la détruisit, était surnommé de même.

---

(1) Il possédait aussi la Cyrénaïque; car on trouve encore dans cette contrée des édifices bâtis par lui. On doit la connaissance de ce fait au voyageur M. Pacho, qui a rapporté de ce pays le dessin d'une inscription arabe où se lit le nom de Bibars. Voyez la relation de son voyage.

(2) C'était en effet le surnom de Séleucus, fondateur d'Antioche; en grec *Nicator* ou *Vainqueur.*

Il n'est pas besoin de citer de nouveaux traits du caractère farouche de Bibars; on en a vu assez dans ce qui précède. Maintenant nous devons ajouter que ce cœur si dur s'amollissait quelquefois : Ibn-férat fait mention, à ce sujet, d'un fait qui mérite d'être rapporté; c'est à la date de l'an 666 de l'hégire. On se rappelle qu'à cette époque les troupes musulmanes avaient fait une invasion dans la petite Arménie, et que le fils de Haitom, roi du pays, était tombé en leur pouvoir. Haitom n'eut pas de repos qu'on ne lui eût rendu son fils; Bibars y mit pour condition qu'il lui remettrait quelques-unes de ses forteresses, et sur-tout qu'il emploierait son crédit auprès du khan des Tartares pour obtenir la liberté d'un émir musulman appelé Sankor-alaschkar, ami particulier du sultan, et qui avait été pris dans Alep, lorsque les Tartares occupèrent momentanément cette ville; Bibars déclara même que c'était le point auquel il tenait le plus. En conséquence, le roi d'Arménie écrivit à Abaga, qui lui envoya sur-le-champ Sankor : mais alors le roi fit de nouvelles difficultés; il voulut revenir sur la cession d'une de ses forteresses. Bibars, impatienté, lui écrivit ces paroles : « Tu t'affligeais d'être privé » de ton fils, de l'héritier de ta couronne, et moi d'être séparé » d'un ami; et maintenant c'est toi qui fais le difficile! Il n'y » a cependant entre moi et Sankor aucun lien de parenté; » je ne changerai rien aux conditions; fais ce que tu voudras. » A ces mots, le roi d'Arménie n'insista plus, et Bibars, plein de joie, assemblant ses émirs, leur dit : « Qu'auriez-vous fait si j'étais tombé au pouvoir de mes » ennemis? » Tous répondirent qu'ils auraient donné leurs biens et leur vie pour le délivrer. Bibars reprit : « Eh bien! » l'un d'entre vous était dans les fers; vous l'aviez oublié; » mais moi je songeais à lui; c'est Sankor-alaschkar. Le roi » de la petite Arménie m'a tout offert, argent, richesses, » pour recouvrer son fils; j'ai tout refusé, à moins que mon » ami ne nous fût rendu. » Les émirs furent touchés de ce trait, et redoublèrent désormais de zèle.

Bibars affectait une grande sévérité de mœurs, et beaucoup de respect pour la religion musulmane; nous en avons cité divers exemples. Il bannit de ses états la prostitution et le libertinage; les auteurs arabes font mention des ordonnances terribles qu'il publia à ce sujet. Il défendit aussi l'usage du vin, qui était devenu très-commun en Égypte : c'étaient des marchands italiens qui en fournissaient ce pays;

il revenait par-là à l'état des sommes fort considérables; Bibars n'hésita pas à se priver de cette branche de revenus. On lit dans le continuateur d'Elmacin, sous la date de l'an 670 de l'hégire, qu'il prononça peine de mort contre quiconque désormais exprimerait le jus de la vigne, et qu'il ordonna de répandre dans les rues tout le vin qui se trouverait dans les magasins. « La ferme du vin, ajoute l'auteur, se montait, pour le Caire seulement, à mille pièces d'or par an. L'édit publié à cette occasion fut lu en chaire, à l'issue de la prière, dans toutes les mosquées de l'empire (1). »

A l'égard du genre de mort de Bibars, les historiens ne sont pas d'accord. Voici, d'après Ibn-férat, une première version.

« Le sultan ne laissait point de repos à ses officiers; il levait de grands tributs sur les peuples; son visir fit de grands actes d'administration; sous son règne la plupart des personnes riches périssaient dans les tourmens; on en voulait sur-tout aux chrétiens et aux juifs. Un jour qu'il avait besoin d'argent, il fit venir tous les chrétiens du Caire et du vieux Caire, le patriarche en tête, et ordonna qu'on les jetât dans une grande fosse qu'il avait fait creuser exprès, et où l'on avait allumé du feu. Les chrétiens, épouvantés, offrirent de l'argent pour se racheter, et on les mit en liberté. On levait les impôts avec le bâton : un grand nombre de chrétiens se firent musulmans; beaucoup d'autres expirèrent dans les supplices.

» Lorsque Bibars partit pour son expédition d'Asie mineure, il leva sur les habitans de Damas un tribut extraordinaire pour subvenir aux frais de la guerre : cette mesure souleva les esprits; l'imam Mohi-eddin, homme très-pieux et vénéré de tout le pays, vint lui faire des représentations; Bibars l'écouta avec beaucoup de respect, et lui dit pour l'adoucir : « De grâce, ô mon maître, encore cette fois; dès » que cette guerre sera finie, j'abolirai l'impôt et nous serons » amis. » Ces paroles calmèrent les esprits; Bibars fut vainqueur; mais à son retour il envoya cet ordre au chef du divan de Syrie : « Nous ne descendrons point de cheval,

(1) On trouvera d'autres détails fort curieux sur Bibars et sur son caractère dans un fragment historique contemporain, publié dans la collection de Duchesne, *Biblioth. des Croisades*, t. I, p. 305 et suiv.

» nous ne quitterons pas notre étrier, que Damas n'ait payé » deux cent mille pièces d'argent, sa province trois cent » mille, ses bourgs et ses villages encore trois cent mille, et » la Syrie méridionale un million de pièces d'argent. » Cette rigueur excessive changea la joie des Syriens en tristesse; le peuple desira la mort du sultan; tous allèrent se plaindre à l'imam Mohi-eddin; et le tribut n'était pas encore levé que le sultan était mort.

» Quelques-uns, poursuit Ibn-férat, racontent ainsi cet événement. Bibars aimait passionnément le *coumis* (1), espèce de lait aigri de jument, en usage parmi les nomades de la Tartarie, et qu'il buvait avec d'autant plus de plaisir, qu'il s'abstenait tout-à-fait de vin et de toute autre liqueur spiritueuse : à son retour de l'Asie mineure, se trouvant à Damas, il réunit un jour ses émirs pour boire avec eux de ce coumis; dans l'excès de sa joie, il but tant, que la fièvre le saisit. On était alors au jeudi 14 de moharram [17 juin] : le samedi suivant, comme il ressentit un redoublement de chaleur, quelqu'un, pour le soulager, lui administra, en l'absence du médecin, une potion; aussitôt le mal redoubla, et il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

» D'un autre côté, poursuit Ibn-férat, le scheikh Cotbeddin rapporte, dans sa Chronique, que Bibars croyait à l'astrologie judiciaire, à la magie et aux sortiléges. Un astrologue ayant annoncé, pour la présente année 676 de l'hégire, la mort d'un grand personnage par le poison, Bibars craignit pour lui-même, et cette idée le tua.

» Un autre auteur dit que le sultan était naturellement jaloux, et qu'il portait envie à tous ceux qui se faisaient une grande réputation. Dans sa dernière guerre contre les Tartares, un jeune prince de la race de Saladin, appelé Malek-kaher Boha-eddin, s'étant distingué par les actions les plus éclatantes, Bibars se sentit blessé; ce qui augmenta son ressentiment, c'est qu'il n'avait pas soutenu lui-même sa réputation ordinaire, et que Boha-eddin avait pris occasion de là de le railler et de tenir quelques propos offensans. Quand l'armée fut de retour à Damas, les hauts faits de Malek-kaher furent l'objet de l'admiration générale : dès ce moment, Bibars jura sa perte; il espéra d'ailleurs par-là

---

(1) قمز. Ce mot n'est pas dans les dictionnaires arabes.

justifier la prédiction de l'astrologue, et cependant mettre sa personne en sûreté. Un jour il invita Malek-kaher avec ses émirs et ses officiers à boire chez lui du coumis; déjà il avait eu soin de se munir secrètement de poison, qu'il tenait à côté de lui dans du papier; il avait trois coupes dans lesquelles lui seul buvait, à moins qu'il ne voulût honorer quelqu'un, dans lequel cas il lui remettait la coupe de sa propre main. Malek-kaher étant sorti pour satisfaire quelque besoin, le sultan prépara une de ses coupes, y versa du poison, et quand le jeune prince rentra, il la lui présenta; Malek-kaher, en la recevant, baisa la terre par respect et but la coupe entière. Un instant après, Bibars sortit; et pendant ce temps, l'échanson ayant, sans le savoir, repris cette même coupe, y versa du coumis, et le prince en but à son retour; aussitôt il se trouva mal; on le porta dans son lit; les médecins furent appelés pour le traiter, mais il n'était plus temps. Quant à Malek-kaher, il mourut le même jour.

» Il y en a qui soutiennent que l'empoisonnement de Malek-kaher avait été concerté entre le sultan et l'échanson; d'après eux, ce fut l'échanson qui servit du poison au jeune prince dans une coupe d'argent recourbée. Trois jours après, le sultan ayant de nouveau invité ses émirs à une partie de plaisir, la coupe empoisonnée fut servie sans avoir été nettoyée; le sultan y but par mégarde et tomba aussitôt malade. Sans doute, ajoute l'historien, Dieu avait déjà décrété sa mort. Dès qu'il sentit son mal, il s'écria : *Il n'y a de véritable force et de puissance réelle qu'en Dieu.* En vain on lui fit prendre du contre-poison tiré de pierres précieuses (1); tout fut inutile. »

Enfin, suivant Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, la mort de Bibars vint d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse dans la dernière guerre.

Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, l'émir Bedr-eddin Bilik, chef des émirs, prit en main l'auto-

---

(1) On croyait alors à la vertu de la perle et des pierres précieuses, qu'on regardait comme un excellent spécifique contre le poison; encore aujourd'hui les Orientaux s'en servent comme ingrédiens dans leurs remèdes. Voyez un passage curieux de Jacques de Vitry, dans la collection de Bongars, et le *Traité des pierres précieuses*, de Boëtius de Boot, édit. de 1636, p. 173.

rité, et fit transporter le corps en Égypte. Cependant, pour prévenir tout trouble, il fit en sorte que personne ne fût instruit de cette mort. On mit le corps dans une litière; le peuple crut que le sultan était malade; tout se fit comme à l'ordinaire, jusqu'à ce que le cortége étant arrivé au Caire, on laissa connaître la vérité.

## § XCIX.

**Avénement de Kélaoun. — Sa politique envers les chrétiens.**

*Suite de l'année 676 [1277 de J. C.] et années suivantes.* Les premières années qui suivirent la mort de Bibars ne fournissent rien d'important à notre sujet. Malek-saïd, fils aîné de ce prince, qui lui succéda, n'avait ni l'expérience ni la fermeté nécessaires pour maintenir le bon ordre. Entouré de jeunes gens, il affecta le dernier mépris pour les anciens conseillers de son père et les émirs compagnons de ses victoires. Il n'en fallut pas davantage pour soulever les esprits. Les émirs firent d'abord des remontrances; comme le jeune prince n'en tenait aucun compte, ils se saisirent de lui, et, après deux ans de règne, ils le reléguèrent au château de Karak, dans les sables de l'Arabie : on éleva à sa place un de ses frères, auquel l'émir Kélaoun fut donné pour atabek ou régent. Cet état dura quelques mois; à la fin, Kélaoun se débarrassa de ce fantôme de souverain, et prit lui-même le titre de sultan, avec le surnom de *Malek-mansour* ou roi invincible.

A cette nouvelle, Sankor-alaschker, vice-roi de Syrie, qui professait le plus grand dévouement pour la famille de Bibars, se rendit indépendant. L'occasion ne pouvait être plus favorable pour les colonies chrétiennes, si elles avaient su en profiter; mais la même division régnait parmi elles.

*An 680 [1281].* Sankor, se voyant menacé par toutes les forces de l'Égypte, avait d'abord appelé à son secours les Tartares. Ces barbares, de concert avec les Géorgiens, les Arméniens et quelques guerriers francs, se hâtèrent de passer l'Euphrate sous la conduite de Mankou-timour, frère d'Abaga. A cette nouvelle, Kélaoun accourut d'Égypte avec toutes ses troupes. Comme les Tartares paraissaient décidés à anéantir l'islamisme, tous les musulmans prirent les armes;

Sankor lui-même, qui les avait appelés, craignant pour sa religion, se soumit au sultan d'Égypte. Les deux armées en vinrent aux mains dans les environs d'Émesse; la victoire fut long-temps balancée: l'aile droite des Tartares, composée en grande partie de chrétiens Géorgiens, Arméniens et Francs, mit en fuite les musulmans qui leur étaient opposés, et les poursuivit jusqu'aux portes d'Émesse; mais l'aile gauche et le centre furent complétement défaits. La victoire se décida à la fin pour l'islamisme. L'armée tartare était évaluée à quatre-vingt mille hommes, dont cinquante mille Mogols seulement; le reste était chrétiens ou composé de gens de toutes les nations. Les musulmans celébrèrent cette victoire avec transport.

Les Francs de la Palestine, enhardis par les troubles de l'Égypte et l'invasion des Tartares, avaient cru l'occasion favorable pour secouer le joug qui pesait sur eux; ils se hâtèrent de prendre les armes et de faire quelques courses sur les terres musulmanes. Celui qui commandait pour le sultan dans le château des Curdes, étant venu dévaster le territoire du château de Marcab, les hospitaliers qui l'occupaient attirèrent l'émir dans une embuscade, l'attaquèrent par surprise et le mirent en déroute; la plus grande partie de ses troupes fut détruite; le reste se sauva avec beaucoup de peine. Cependant, comme Kélaoun avait triomphé des Tartares, les chrétiens, réduits à leurs propres forces, furent contraints de s'humilier. Le grand-maître des hospitaliers, celui des templiers et le comte de Tripoli, envoyèrent demander la paix: le sultan fit d'abord des difficultés. On lit dans la vie particulière de ce prince, que le comte, dès avant la mort de Bibars, s'étant dispensé de payer le tribut annuel de vingt mille pièces d'or auquel il s'était engagé, et de remettre tous les ans vingt captifs musulmans, Bibars, pour se venger, avait fait occuper le riche territoire d'Arka, principale ressource du comté de Tripoli. Un député du comte s'étant présenté à Kélaoun, le prince demanda en turc à l'interprète (car il avait de la peine à parler l'arabe) ce que voulait cet homme; l'interprète ayant rendu la question en arabe, le député répondit qu'il venait pour redemander le territoire d'Arka et le renouvellement du traité sur le même pied qu'auparavant. Là-dessus Kélaoun se plaignit des infractions continuelles du comte, et dit que, n'ayant encore fait aucune conquête, il desirait vivement s'emparer de Tri-

poli. Cependant, sur les instances du député et les sollicitations des émirs, il accorda la paix; les hospitaliers et les templiers obtinrent aussi leur demande.

Kélaoun, se voyant tranquille de ce côté, se tourna contre les Arméniens, alliés inséparables des Tartares. Par ses ordres, une partie des troupes musulmanes pénétra en Arménie et y mit tout à feu et à sang. Dans le même temps, le roi de Géorgie, aussi lié d'intérêt avec les Tartares, ayant voulu faire par dévotion le pélerinage de Jérusalem, Kélaoun, qui en fut instruit, le fit épier sur son chemin et se saisit de sa personne. Le monarque géorgien voyageait seul avec un serviteur pour n'être pas reconnu; on les conduisit l'un et l'autre en Égypte, où ils furent enfermés. L'auteur de la vie de Kélaoun, de qui nous empruntons ce fait, dit expressément que ce fut en punition de la haine du roi des Géorgiens contre l'islamisme (1).

Dans ses relations avec les princes chrétiens de l'Occident, Kélaoun suivit la même politique que son prédécesseur. Au rapport de l'historien de sa vie, il envoya cette année une solennelle ambassade à Alphonse X, roi de Castille et de Léon : les députés arrivèrent au moment que D. Sanche, fils du roi, venait de se révolter contre son père; ils passèrent trois ans à Séville, parfaitement traités par le roi.

Kélaoun accrédita aussi des ambassadeurs auprès de l'empereur de Constantinople et d'autres princes chrétiens. La vérité est qu'à la faveur de ces agens, il était au courant de tout ce qui se passait en Occident. Son historien tient chaque année un compte exact de ce qui se passait à la cour du pape et dans les autres cours chrétiennes; on ne trouve rien de semblable dans les temps antérieurs. Par-là, Kélaoun était instruit des dispositions de l'Europe envers lui, et déjouait les projets des Tartares, qui ne cessaient d'appeler les rois occidentaux au secours des colonies chrétiennes de la Palestine.

(1) L'auteur rapporte les noms de ce roi et de celui qui l'accompagnait; on ignore si c'étaient des noms véritables ou des noms qu'ils avaient pris pour se déguiser. Le même auteur rapporte une espèce de signalement que Kélaoun avait envoyé à tous les commandans de place et aux officiers de police pour faire arrêter les deux pélerins.



Bientôt les Francs de la Palestine, privés de tout appui, furent réduits à implorer l'amitié du sultan : chaque principauté, chaque seigneurie se soumit l'une après l'autre. L'année 681 et les années suivantes ne sont remplies que de trèves et de traités de paix : ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces traités sont fort longs; on y relate chaque village, chaque ferme, comme si un détail si minutieux devait rendre l'engagement plus sacré. Jusqu'ici nous n'avons rien vu de semblable dans les auteurs arabes; est-ce parce qu'avant cette époque on dédaignait toutes ces petites précautions, ou que les historiens n'ont pas jugé convenable de les conserver? Il semble qu'à mesure que les colonies chrétiennes s'affaiblissaient, on mettait plus d'importance aux misérables débris d'un royaume jadis florissant. Rien n'a moins l'apparence d'une paix faite de puissance à puissance; ce sont des espèces de baux entre un maître et ses fermiers.

Ces traités ne sont jamais stipulés que pour un temps déterminé; c'est que les musulmans ne croient pas pouvoir vivre en état de paix avec les peuples d'une autre religion. Aussi le mot que nous traduisons quelquefois par le mot *paix,* ne signifie que trève (1). Nulle part cet esprit de haine n'a été plus sensible qu'au temps des croisades : les deux religions étaient alors en présence, et la guerre était pour ainsi dire devenue l'état naturel.

Il se présente ici une question assez importante. Nous avons le texte de ces traités en arabe; mais nous n'en connaissons point la version latine. Comment étaient faites ces versions? Étaient-elles une traduction littérale ou une version rédigée et modifiée suivant les intérêts de la partie en faveur de laquelle on la mettait par écrit? Il est certain que, dans les copies de traités qui ont été trouvées dans les archives de Gènes, la version latine est quelquefois très-différente de

(1) C'est le mot arabe مهادنة. Le terme qui signifie réellement *paix* est صلح, et les musulmans ne s'en servent guère que lorsqu'il s'agit d'un accommodement entre des peuples mahométans. Et ces Turcs, qui tremblent maintenant devant les descendans des Francs, s'ils tiennent un autre langage, c'est à cause de leur faiblesse; qu'ils reprennent leur ancienne puissance, et ils seront en guerre ouverte avec toute la chrétienté.

l'arabe (1); d'où l'on pourrait inférer qu'ordinairement les parties ne relataient que les dispostions qui les intéressaient (2). Cependant nous devons observer que, dans les traités qui suivent, il est également question des intérêts des deux parties contractantes : il n'y a qu'une circonstance qui pourrait faire soupçonner que la version latine devait présenter des différences; c'est que, dans le texte arabe, c'est le négociateur musulman qui est censé parler; toutes les fois qu'on y prononce le nom du sultan, on ajoute le mot *notre maître.* Cette particularité se remarque même dans les traités faits avec les princes de l'Occident, qui étaient censés traiter d'égal à égal avec le sultan. On ne peut pas admettre que les puissances chrétiennes eussent avoué une formule aussi humiliante.

Ces divers traités nous ont été conservés par l'auteur de la vie de Kélaoun; ils sont d'autant plus importans, qu'on y trouve plusieurs dispositions relatives à des points de droit public du moyen âge encore peu éclaircis. Comme ils sont fort longs, et qu'on voit revenir sans cesse les mêmes formules, nous nous sommes contentés de relever les circonstances essentielles (3).

## § C.

### Traités de paix entre Kélaoun et les chrétiens.

*An 681 [1282].* Traité avec les templiers.

Ce traité est fait au nom du sultan Malek-mansour Kélaoun et son fils aîné Malek-saleh Ali, qu'il avait associé au

(1) C'est ce qu'a vérifié M. Silvestre de Sacy, et qu'il a consigné dans le tome XI des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du Roi,* p. 1 et suiv.

(2) Dans un traité entre le prince de Tunis et la république de Pise, rapporté par Lünig, *Codex Italiæ diplomaticus,* t. I, col. 1067, on ne trouve que les dispositions qui sont à l'avantage des Pisans.

(3) Pour les personnes qui desireraient se former une idée plus complète des formes de la chancellerie de cette époque, elles trouveront le texte et la traduction littérale d'une de ces transactions dans le tome XI du recueil des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* p. 33 et suiv. C'est à M. Silvestre de Sacy que l'on en est redevable.

trône, d'une part, et du frère Guillaume de Beaujeu, grand-maître de l'ordre des templiers, de l'autre, pour dix années et dix mois révolus, à partir du mercredi 5 de moharram de l'an 681 de l'hégire, ou 15 du mois de nisan de l'an 1593 de l'ère d'Alexandre (1), ce qui revient au 15 avril 1282 de l'ère chrétienne (2).

Par le premier article, il est dit que la paix sera gardée entre tous les états du sultan sans exception, et les terres appartenant aux templiers. Les terres des templiers se bornaient alors à Tortose et à ses villages, au nombre de trente-trois, désignés chacun par leur nom dans le traité.

Le second article porte que les chrétiens de Tortose et de ses dépendances ne feront aucune course ni dégât sur les terres du sultan, et que les sujets du sultan respecteront les habitans de Tortose.

Il est dit dans le troisième, que, dans le cas où un navire appartenant soit aux sujets du sultan, soit à quelqu'un de ses alliés, ferait naufrage ou serait submergé sur les côtes de Tortose, les habitans lui prêteront secours et assistance; l'équipage sera respecté dans les personnes, les biens, les marchandises et les effets de tout genre. Si le propriétaire du bâtiment se présente, on lui rendra le navire avec tout ce qu'il contenait, sans qu'il y manque la moindre chose; que si le propriétaire a péri dans le naufrage, ou qu'il néglige de se présenter, les effets seront gardés en dépôt par les autorités du pays et remis en nature au sultan. Le sultan agira de la même manière envers les chrétiens de Tortose qui feraient naufrage sur ses côtes (3).

Enfin il est dit par le dernier article que les templiers ne

---

(1) L'ère d'Alexandre, autrement dite des Séleucides, a de tout temps été en usage chez les chrétiens d'Orient dans leurs contrats.

(2) Il n'est pas dit expressément si l'on parle d'années solaires ou lunaires; ce qui eût pourtant mérité d'être déterminé, vu que, dans l'espace de dix ans, il y a entre les deux manières de compter une différence de quatre mois. Dans le traité conclu entre Philippe le Hardi, fils de S. Louis, et le roi de Tunis, on a vu qu'il est fait mention d'années solaires; il paraît que, dans le traité dont il est ici question, il s'agit d'années lunaires : du moins on en verra ci-dessous des exemples.

(3) Il a déjà été question d'une disposition de ce genre dans le traité entre Philippe le Hardi, roi de France, et le roi de Tunis.

pourront faire aucune réparation aux fortifications de Tortose ni en bâtir de nouvelles; ils ne pourront point creuser de nouveaux fossés ni prendre aucune mesure de défense.

*An 682 [1283]*. Traité avec la ville d'Acre.

Cette ville était alors à-peu-près tout ce qui restait de l'ancien royaume de Jérusalem : plusieurs princes prétendaient à sa possession ; mais telle était l'anarchie qui dominait alors, qu'on ignore au juste qui en était réellement maître. Le roi de Chypre avait été obligé de l'évacuer; et Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, l'avait fait occuper par ses troupes; la ville était gouvernée au nom de Charles par le comte Roger de Saint-Severin. Cependant, dans le traité que nous allons bientôt rapporter, il n'est pas question de ce prince.

Depuis que la ville d'Acre obéissait à Charles, les habitans avaient religieusement observé la trêve. Makrizi rapporte qu'une conspiration ayant été formée par quelques anciens mameloucks de Bibars contre la vie du sultan, les chrétiens, instruits du complot, en donnèrent avis au prince, qui mit sa vie en sûreté.

Le traité est fait entre Kélaoun et son fils, d'une part, et, de l'autre, les régens de la principauté d'Acre, à savoir, le sénéchal Eudes (1), messire frère Guillaume de Beaujeu, grand-maître de l'ordre des templiers; messire frère Nicolas Lorgue, grand-maître des hospitaliers; le majordome du grand-maître des hospitaliers allemands (chevaliers teutoniques). Il devait durer dix ans dix mois dix jours et dix heures.

Il est dit par le premier article que les chrétiens ne pourront faire aucune réparation aux forteresses de la principauté, si ce n'est dans Acre, Sidon et Atelié; encore ne pourront-ils le faire que dans l'intérieur de la place et non au-dehors.

L'article suivant porte que les galères du sultan, lorsqu'elles seront armées contre un pays en paix avec la prin-

(1) Peut-être ce sénéchal Eudes est-il le même que Hugues Pilichin, qui, après le rappel du comte Roger, gouverna la ville d'Acre au nom du roi Charles. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, édit. in-4°, t. II, p. 47. La différence entre les mots Hugues et Eudes, écrits en caractères arabes, est très-légère; les voici : اود et اوك.

cipauté d'Acre, ne pourront relâcher dans les ports de ladite principauté, ni y faire des vivres; elles le pourront, au contraire, lorsque le pays contre lequel se dirigent les galères, sera en guerre avec la principauté d'Acre.

Si une galère musulmane, tandis qu'elle se dirige contre un pays en paix avec la principauté d'Acre, vient à faire naufrage sur les côtes de ladite principauté, les régens et les grands-maîtres du Temple et de l'Hôpital prêteront assistance au navire, et fourniront à l'équipage les vivres et les secours qui lui seront nécessaires pour retourner dans les états du sultan; ils ne pourront rien soustraire des effets appartenant au navire, ni rien de ce que la mer aura rejeté sur le rivage. Si, au contraire, le pays contre lequel se dirige la galère est en guerre avec la principauté d'Acre, non-seulement l'équipage pourra se fournir de vivres dans ladite principauté, mais il pourra réclamer les secours nécessaires pour radouber le vaisseau et pouvoir continuer sa route. Cet article est commun aux deux parties contractantes (1).

Le quatrième article est ainsi conçu : Dans le cas où il se préparerait une nouvelle croisade en Occident, les régens de la principauté d'Acre s'obligent à en prévenir le sultan au moins deux mois à l'avance, afin que le prince ait le temps de faire ses dispositions. Il en sera de même dans le cas d'une invasion de la part des Tartares ou de toute autre nation; celle des deux parties qui en sera instruite la première, en donnera avis à l'autre. Que si les Tartares ou toute autre nation venue du fond de l'Asie tentaient d'envahir la Syrie, et que le sultan fût hors d'état de les repousser, ce serait à chacune des parties contractantes de se défendre elle-même. Il en sera de même si le péril venait d'une nation musulmane.

Par l'article cinquième, les régens de la principauté d'Acre et les magistrats des villes comprises dans le présent traité, s'engagent à ne pas protéger les pirates, à ne pas leur laisser faire des vivres sur leur territoire. Que si un pirate tombe entre leurs mains, ils se saisiront de sa personne; si un pirate vient vendre chez eux quelque marchandise, ils la saisiront et la garderont en dépôt, pour la remettre au propriétaire, s'il se présente, ou, à son défaut, aux gens du

(1) Cet article est obscur dans le texte arabe.

sultan. Le sultan en agira de même envers les sujets de la principauté d'Acre.

Le dernier article est consacré aux prérogatives des pélerins chrétiens qui vont visiter les lieux saints. Il y est dit qu'on laissera aux pélerins qui se rendent à Nazareth, l'usage de l'église du village et des quatre maisons qui en dépendent, et que tous les pélerins, grands et petits, sans distinction de naissance ou de nation, auront le droit d'y être admis; bien entendu que l'exercice du culte ne dépassera pas l'enceinte de l'église. Si quelque pierre de l'église se détache, on la jettera dehors, sans qu'elle puisse servir à la même bâtisse (1). A l'égard de l'exercice du culte, il est dit expressément que c'est un effet des bonnes grâces du sultan, et que les chrétiens n'y avaient aucun droit.

Quand le traité eut été ainsi rédigé, le sultan le jura, et chargea deux émirs d'aller recevoir le serment des régens de la principauté d'Acre. On mit donc bas les armes : mais l'année suivante, le roi de Chypre, qui n'avait pas renoncé à ses prétentions, voyant l'embarras où se trouvait le roi Charles à cause de quelques troubles qui étaient survenus en Sicile, leva des troupes et essaya de rentrer dans la ville d'Acre. Le sultan penchait au fond pour les intérêts du roi de Chypre; mais craignant pour ses propres états, il ordonna à ses lieutenans de s'opposer à cette entreprise. Le roi avait été jeté par le vent du côté de Béryte; il tenta en vain de s'ouvrir un passage; les musulmans le repoussèrent sur tous les points, et le roi se rendit à Tyr, où il mourut, dit-on, de douleur. Ce ne fut qu'en 685 de l'hégire, c'est-à-dire deux ans après, que son fils Henri II, roi de Chypre, prit possession de la ville d'Acre, après avoir obtenu l'agrément du sultan et lui avoir envoyé de riches présens. Ces faits nous ont été conservés par l'auteur de l'histoire de Kélaoun.

---

(1) Cette défense a été maintenue jusqu'ici; c'est afin que les églises se détruisent d'elles-mêmes, à moins qu'à chaque réparation les chrétiens ne consentent à payer de fortes sommes d'argent. Une pareille politique n'existe que chez les Turcs. Voyez, au reste, les pièces justificatives du tom. V de l'*Histoire des Croisades*, p. 673 et 674.

## § CI.

### Prise de Marcab par Kélaoun.

*An 684 [1285].* Marcab appartenait aux hospitaliers, qui en avaient fait le chef-lieu de leur ordre. Cette place était si forte et si heureusement située, que Saladin n'avait pas même osé en faire le siége; elle était bâtie au sommet d'une haute montagne, non loin des bords de la mer, entre Laodicée et Tripoli. Kélaoun se décida cette année à l'attaquer: il existait pourtant une trève faite deux ans auparavant; mais elle n'avait pas été exécutée. L'auteur de la vie de Kélaoun en rejette toute la faute sur les hospitaliers, qui, selon lui, se portaient à tous les excès, et s'étaient fait une habitude du brigandage. Cette expédition est ainsi racontée par le même auteur.

« Depuis long-temps Kélaoun avait le desir de s'emparer de Marcab; il était d'autant plus enclin à cette entreprise, que tous ses prédécesseurs avaient eu la même idée sans pouvoir la réaliser. Bien des fois Bibars avait essayé d'entrer dans Marcab par surprise; mais Dieu n'en avait pas encore marqué le moment: une fois il fut arrêté par le froid, la pluie et les neiges; une autre fois il rencontra d'autres obstacles. Dieu réservait une si belle conquête à notre sultan, pour qu'elle devînt l'honneur éternel de son règne. Les hospitaliers montraient une extrême insolence; telle était leur hardiesse, que les musulmans des environs se tenaient enfermés dans leurs murailles comme dans une prison, ou plutôt comme dans un tombeau. Ils en étaient venus à ce degré d'orgueil, qu'ils se croyaient à l'épreuve de la force et de la ruse, et ne daignaient pas observer les sermens les plus solennels; ils ne craignaient pas d'enlever les musulmans, de les maltraiter et de les dépouiller. »

Cependant le sultan, pareil à un lion plein d'ardeur, attendait le moment de saisir sa proie: tout en cachant ses véritables intentions, il faisait ses préparatifs; déjà il avait fait transporter devant Marcab des armes, du naphte et des machines de guerre; déjà toutes les troupes d'Égypte et de Syrie étaient en marche, sans que personne sût où se dirigeait cette expédition. Enfin le sultan se mit lui-même en route, et arriva devant Marcab un mercredi 10 de safar

[17 avril]. Les machines furent aussitôt dressées, et l'attaque commença. Les mineurs ébranlèrent les murs dans toute leur circonférence; mais les machines des assiégés faisaient de grands ravages et brisaient celles du sultan. Cependant la brèche se trouvant assez considérable, on y entassa du bois. Le feu fut mis un mercredi 17 de rébi premier [25 de mai]; en un moment les flammes s'élevèrent avec violence, et l'on monta à l'assaut: mais tous les efforts furent inutiles; une tour qui s'écroula ferma la brèche, et le fruit des travaux précédens fut perdu. Les musulmans tombèrent alors dans l'affliction; ils passèrent la nuit dans la plus grande agitation; enfin, le vendredi suivant, Dieu, par un effet de sa bonté, envoya ses anges *mocarrabins* (1) et les milices célestes au secours de l'islamisme. La mine était très-avancée et avait été poussée jusque dans l'intérieur de la place; les assiégés virent l'état de la mine; ils reconnurent qu'il n'y avait plus de salut pour eux, et offrirent de se rendre: leur proposition fut acceptée avec empressement; le sultan préférait entrer dans Marcab par capitulation et conserver une si belle forteresse. On déploya aussitôt sur les murs *l'étendard sacré* (2), et il s'éleva des cris de toute part pour attirer les bénédictions de Dieu sur le sultan, auteur d'une si brillante conquête; toutes les voix formaient un concert de louanges et d'actions de grâces au Seigneur, qui venait d'exterminer les adorateurs du Messie, et de délivrer le pays de leur présence. Les chrétiens évacuèrent sur-le-champ la place: on permit à vingt-cinq d'entre eux de sortir à cheval, couverts de leurs armes;

---

(1) Ce sont les quatre archanges Gabriel, Michaël, Azraël ou l'ange de la mort, et Israfil, qui sonnera de la trompette à la fin du monde. On les appelle *mocarrabins*, d'un mot arabe qui signifie *rapprochés*, parce qu'ils sont habituellement autour du trône de l'Éternel, toujours prêts à exécuter ses ordres. Les musulmans croient que, dans leurs guerres, Dieu leur envoie ses anges pour les secourir, conformément à ces paroles de l'*Alcoran*, sour. IX, vers. 26: « Dieu » envoie aux croyans des armées qu'ils ne voient pas. » Voyez au reste, sur les apparitions célestes chez les musulmans, ci-dessus, p. 41, et Mouradgea d'Ohsson, t. IV, p. 163.

(2) Littéralement, *sangiak-schérif*; c'est, dit-on, l'étendard que Mahomet faisait porter devant lui. Il passa successivement des premiers califes aux sultans d'Égypte, d'où il est tombé au pouvoir des sultans ottomans. On le conserve actuellement avec d'autres reliques au sérail de Constantinople.

les autres ne purent rien emporter. Ensuite le sultan plaça dans la ville une garnison (1).

L'historien Aboulféda, devenu plus tard prince de Hamah, et alors âgé seulement de douze ans, assista au siége de Marcab; il était avec son père et avec son cousin le prince de Hamah. Il a parlé de ce siége dans sa Chronique; l'historien Ibn-Abd-alrahim s'y trouva également, au service du prince de Hamah. Il rapporte qu'après la capitulation de Marcab, le prince écrivit à son visir à Hamah une lettre pour lui annoncer cette nouvelle; c'est Ibn-Abd-alrahim qui rédigea la lettre, et il la rapporte toute entière dans son histoire : le style, comme tout ce qui tient à la chancellerie orientale, en est singulièrement emphatique; elle commence ainsi : « Au nom » du dieu clément et miséricordieux! daigne le Seigneur » prolonger la félicité de son excellence le visir, et lui rafraî» chir les yeux et le cœur par cette bonne nouvelle! daigne» t-il rendre le destin propice à ses amis et terrible à ses » ennemis, et changer les paroles que nous allons lui dire » en perles qui enchantent ses oreilles! » Dans le cours de la lettre, le prince, faisant allusion au lieu élevé où était bâti Marcab et aux maux inouis que souffraient les musulmans du voisinage, dit que le diable lui-même avait pris plaisir à consolider sa bâtisse. « Combien de fois, ajoute-t-il, on avait » essayé de parvenir à ses tours, et l'on était tombé dans ses » précipices! Marcab est comme une ville placée en observa» tion au haut d'un rocher; elle est accessible aux secours et » inaccessible aux attaques : elle surpasse Palmyre pour la » hauteur de ses colonnes et ses grands blocs de pierre; on » ne peut pas l'atteindre par la pensée, encore moins avec la » main. En voyant cette ville, on croit, pour me servir d'une

(1) Marcab est la même place que les auteurs chrétiens appellent Margat. L'abbé de Vertot, qui, dans son *Histoire de Malte*, a parlé d'une manière exacte de ce siége, s'est trompé sur le nom de Kélaoun : il l'appelle *Malek-saïd*, nom qui ne convenait qu'au fils de Bibars, mort quelques années auparavant. Au reste, les noms de Kélaoun ont été rapportés diversement par les auteurs chrétiens du temps. Les uns l'ont appelé *Alpi*, par corruption du sobriquet arabe *alfi*, qui signifie *millième*, et qu'on avait donné à Kélaoun, parce que, dans sa jeunesse, lorsqu'il fut amené esclave des côtes de la Mer Noire, on le vendit mille pièces d'or : d'autres l'ont désigné par son surnom de Malekelmessor, c'est-à-dire, *Malek-almansour* ou roi invincible.

» expression poétique, on croit voir le soleil à travers un » nuage; c'est au point que les chiens seuls peuvent aboyer » à ses murailles; l'aigle et le vautour peuvent seuls voler à » ses remparts (1). » Le prince parle ensuite du concours des fakirs et des dévots musulmans qui avaient voulu prendre part aux mérites de ce beau triomphe, et qui, par leurs prières, avaient attiré les faveurs célestes sur l'armée musulmane; puis il ajoute : « Lorsque la mine fut assez avancée, et » que le moment critique fut arrivé, nous nous écriâmes » tous à-la-fois : *O anges du ciel, venez à nous! ô braves,* » *rassemblez-vous! ô vous qui êtes prêts à tout, faites un* » *effort! ô vous qui avez le bien en vue, allez jusqu'au bout!* » A ces mots, les musulmans revêtirent leur cœur d'une cui» rasse impénétrable; le soleil de l'accomplissement du desir » se leva; l'islamisme l'emporta; ceux qui croient à la Trinité » cédèrent à ceux qui croient au Dieu unique, &c. » Le reste de la lettre est dans le même style; le sens en est difficile à entendre et encore plus difficile à faire entendre aux autres.

Après la conquête de Marcab, Kélaoun descendit dans la plaine, et se porta contre le château de Marakia, situé sur la côte, entre Marcab et Tortose. Rien ne donne mieux l'idée de l'état déplorable des colonies chrétiennes, que ce qui se passa alors. Le seigneur de Marakia se nommait Barthélemy; c'est lui que Bibars, en 670, avait essayé de faire périr par les mains des affidés du Vieux de la Montagne. Au rapport de l'auteur de l'histoire de Kélaoun, tant que Bibars vécut, Barthélemy resta chez les Tartares : après sa mort, il revint dans le pays; et à l'aide du comte de Tripoli et des hospitaliers, il bâtit un château en face de Marakia, au milieu de la mer, à deux portées de trait seulement du rivage. Ce château devint bientôt imprenable : il consistait dans une tour carrée, presque aussi large que longue, ayant sur chaque face vingt-cinq coudées et demie dans œuvre; les murs avaient sept coudées d'épaisseur et la tour sept étages; on l'avait bâtie sur des barques chargées de pierres et coulées à fond; les pierres des remparts étaient liées les unes aux autres par des barres de fer; chaque assise avait été couverte

(1) Il s'agit ici des constellations du grand et du petit chien, ainsi que de l'aigle et du vautour. Cette dernière est appelée par nos astrologues la *lyre*.

d'une couche de plomb; en dedans on avait pratiqué une citerne qui suffisait aux besoins de la garnison; cent guerriers composaient cette garnison, et avaient par derrière une seconde tour qui pouvait, au besoin, leur servir de retraite. Le sultan, désespérant de prendre cette tour à force ouverte, faute d'une flotte en état de tenir la mer, recourut à un autre moyen; il écrivit en ces termes au comte de Tripoli : « J'ai » maintenant obtenu ce que je voulais; il ne me reste plus » que toi à réduire; vois ce que tu veux faire : cette tour, » c'est toi qui l'a bâtie; sans toi, on n'en serait jamais venu » à bout; c'est toi qui en porteras la peine; je veux qu'elle » soit rasée, sinon j'entrerai sur tes terres. » A ces mots, le comte, effrayé, enjoignit à Barthélemy de détruire la tour; il employa les promesses, les menaces : mais Barthélemy resta sourd à toutes les sollicitations; et comme il apprit que son propre fils l'abandonnait, il courut après lui, l'atteignit dans la ville d'Acre, et le poignarda de sa main. Cependant Barthélemy fut obligé de céder; il livra son château, et on le rasa sur-le-champ. L'auteur arabe remarque que le comte de Tripoli fournit les outils nécessaires; ses propres gens aidèrent les musulmans à la démolition du château, et l'on put dire d'eux ce que Dieu a dit dans l'Alcoran : « Ils dé» truiront leurs maisons de leurs propres mains. »

## § CII.

### Nouveaux traités de Kélaoun avec les chrétiens.

*Suite de l'année 684 [1285].* Traité avec le roi de la petite Arménie.

Depuis long-temps il existait une haine implacable entre les musulmans et les Arméniens, alliés fidèles des Tartares. On a vu, deux ans auparavant, que Kélaoun avait fait envahir la petite Arménie et ravager toutes ses provinces. En vain Lifoun, roi des Arméniens, s'était humilié; en vain avait-il, à diverses fois, envoyé des députés pour demander la paix; le sultan était resté sourd à ses prières et avait retenu les ambassadeurs. Cette année, le prince arménien, ne sachant plus à qui s'adresser, eut recours à la médiation des templiers; ces religieux étaient alors en paix avec le sultan et lui avaient rendu des services importans. Le commandeur des

templiers de la petite Arménie, où ces chevaliers étaient très-puissans, se présenta au sultan avec une lettre du roi et une du grand-maître. Le sultan était alors occupé du siége de Marcab et se disposait à enlever aux hospitaliers la dernière de leurs places fortes. Au rapport de l'historien de sa vie, il accueillit fort bien le commandeur et lui accorda aussitôt sa demande. La paix se fit pour dix ans dix mois dix jours; mais, par le traité, les Arméniens furent soumis à un tribut annuel d'un million de pièces d'argent, soit en espèces, soit en effets de toute nature, chevaux, mulets, et cela pendant dix années consécutives, c'est-à-dire, tout le temps que devait durer le traité. L'auteur arabe a soin de faire observer que ce traité était fort avantageux aux musulmans, et que l'Arménie, même dans les meilleures années, ne leur aurait pas rapporté davantage, s'ils en avaient été maîtres.

Le premier article est consacré au tribut que devait payer tous les ans le prince arménien, s'engageant pour lui personnellement, pour ses sujets et pour tous ses états. Il est dit que la première année sera payée d'avance.

Par le second article, le roi d'Arménie s'oblige à mettre en liberté tous les marchands musulmans qui se trouveront détenus dans ses états, sans distinction de classe ni de race, avec leurs biens, leurs marchandises, leurs esclaves de l'un et de l'autre sexe, leurs chevaux, leurs mulets, &c.; que si quelque musulman détenu est mort dans l'intervalle, le roi remettra au sultan tous les biens du mort en nature, et de plus un autre captif d'un rang analogue. A l'égard des marchandises et des biens du mort qui se seraient détériorés ou dont on aurait déjà disposé, le roi en remettra la valeur (1).

---

(1) Cet article était une dérogation expresse au droit d'aubaine, droit par lequel un souverain hérite des biens de tout étranger qui vient à mourir dans ses états. Ce droit d'aubaine était alors admis en Asie aussi bien que dans toute l'Europe; cependant on voit en France, à la même époque, une exception semblable envers certains marchands étrangers, qui venaient y faire le commerce; c'étaient les négocians italiens, autrement dits lombards. Voyez à ce sujet le *Recueil des ordonnances des rois de France*, tom. IV, p. 670. Voyez aussi *ibid.* t. XVIII, et l'*Introduction au règne de Charles-Quint*, par Robertson, p. 413 et 418. On lit dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, que le premier souverain qui chez les musulmans établit le droit d'aubaine, est le calife de Bagdad, Nasser-lidin-allah,

Il est dit ensuite que de son côté le sultan mettra en liberté les députés du roi qu'il avait successivement fait arrêter, ainsi que tous les sujets du roi qui seraient captifs dans ses états; mais il ne rendra que ceux de leurs biens qu'on pourra trouver.

Le troisième article porte que désormais les deux pays pourront communiquer ensemble, sans qu'il soit permis à qui que ce soit d'y mettre obstacle; on usera de bons traitemens envers les marchands, et l'on n'exigera d'eux que les droits convenus de part et d'autre. Dorénavant le roi Lifoun permettra le passage de ses états à tous les marchands, paysans, voyageurs de l'Asie mineure, de la Perse, de la Mésopotamie ou de tout autre pays, qui auraient à se rendre dans les états du sultan. Le roi Lifoun ne pourra les inquiéter en aucune manière; il n'y aura d'exception pour cet article qu'à l'égard des Tartares et de tous ceux qui nourriraient de mauvais desseins contre l'islamisme.

Le quatrième article est ainsi conçu : Si un sujet du sultan vient à mourir dans les états du roi Lifoun, sa personne et ses biens seront respectés, et le tout sera remis aux gens du sultan. Le sultan en agira de même envers les chrétiens de la petite Arménie. Que si un vaisseau d'un sujet de l'une des parties contractantes fait naufrage sur les côtes de l'autre, on lui prêtera secours et assistance, et il sera mis en sûreté avec tout ce qu'il contient, pour être remis aux propriétaires, s'ils se présentent, ou, à leur défaut, aux gens du souverain dont ils dépendent. Telle est, y est-il dit, la justice et l'équité.

Voici le cinquième article. Tout sujet du sultan, quelle que soit sa condition, maître ou serviteur, esclave ou libre, en un mot sans distinction de classe, de religion et de race, qui s'enfuira dans les états de la petite Arménie, sera aussitôt arrêté par les gens du roi, et renvoyé sous escorte *à la porte* du sultan, avec sa suite et ce qu'il aura emporté, domestiques, chevaux, mulets, effets, argent. Cette disposition ne souffrira pas d'exception, quand même le fugitif aurait changé de religion et se serait fait chrétien. Il en sera de même de tout sujet de la petite Arménie qui passera furtivement dans les

prince qui régnait en 1200 de notre ère. Voyez d'Herbelot, au mot *Nasser*. Ce droit est encore admis à la Mecque. Voyez le *Voyage* d'Ali-Bey, tom. II, p. 429.

états du sultan; on le rendra sur-le-champ, à moins qu'il ne se soit fait musulman, dans lequel cas on ne remettra que les biens (1).

Le sixième article est relatif au commerce qui doit subsister désormais entre les deux états respectifs. Les Arméniens pourront acheter en Égypte les objets qui leur conviendront, excepté les armes, les munitions et les autres choses du même genre : pour les Égyptiens, il leur sera libre de tirer de l'Arménie des chevaux, des mulets, des esclaves de l'un et de l'autre sexe (2), en un mot tout ce qu'ils voudront.

Il est dit par le septième article, que, s'il se fait une prise par les sujets de l'une des deux parties contractantes sur ceux de l'autre, ou qu'il se commette quelque meurtre, le meurtrier sera livré à la partie offensée, pour qu'on lui applique la peine du talion, ou bien la prise sera rendue en nature, si elle existe encore, et en argent, s'il en a été disposé. A l'égard du mort, on rendra les effets, et de plus on remettra à sa place un autre captif du même rang, un cavalier pour un cavalier, un fantassin pour un fantassin, un turcopole pour un turcopole, un marchand pour un marchand, un paysan pour un paysan (3); que si l'auteur du

(1) Cette différence entre les deux parties contractantes ne peut s'expliquer que par l'extrême supériorité où était parvenue l'Égypte sous Bibars et Kélaoun. On verra ci-dessous, dans un traité fait entre Kélaoun et le roi d'Arragon, les deux princes agir d'une autre manière, c'est-à-dire, d'égal à égal et dans l'esprit d'une parfaite réciprocité. Autres hommes, autre politique.

(2) La liberté accordée aux musulmans d'acheter des esclaves arméniens dut être une concession bien pénible pour le roi d'Arménie; car on voit trois ans après le même prince, dans des priviléges qu'il accorde aux Génois, stipuler expressément que si les Génois achètent des esclaves dans ses états, ils s'engagent par serment à ne jamais les vendre aux musulmans ni à des gens en relation avec les musulmans. Ces priviléges ont été publiés en arménien, avec une traduction française et des éclaircissemens, par M. Saint-Martin, dans le tome XI des *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, p. 114 et suiv. Ils montrent comment, à cette époque, les peuples chrétiens d'Orient traitaient entre eux, à la différence des transactions entre chrétiens et musulmans.

(3) Il semble qu'il y a ici contradiction avec l'article où il est dit qu'à dater des présentes, on se renverra de part et d'autre les captifs, de quelque rang qu'ils soient. Si les captifs étaient déjà rendus, comment en trouver qu'on pût donner à la place du mort? Sans doute il

meurtre ou de la prise n'est pas connu, on accordera un délai de quarante jours pour instruire l'affaire; si, ce terme écoulé, on n'a rien découvert, on fera jurer au commandant du lieu où s'est commis le délit, et à trois personnes d'entre les notables, au choix du demandeur, qu'ils ne savent rien de l'affaire (1).

Le huitième article porte que le roi Lifoun ne pourra bâtir de nouvelles forteresses dans ses états; et le neuvième, que dans le cas où une rupture viendrait à éclater, il serait accordé un délai de quarante jours aux marchands et voyageurs, pour qu'ils eussent le temps de se mettre en sûreté, eux et leurs biens.

Tout étant ainsi convenu, Kélaoun jura en présence des députés arméniens; ensuite il envoya un de ses émirs recevoir le serment du roi d'Arménie. La formule qui fut présentée au roi avait été réglée par le sultan lui-même; Kélaoun avait voulu donner au serment toute la sainteté et la force possibles. En voici le commencement : « Moi soussigné, Lifoun, » fils de Haitom, fils de Constantin, je proteste devant Dieu, » devant Dieu, devant Dieu, par Dieu, par Dieu, par Dieu, » au nom de Dieu, au nom de Dieu, au nom de Dieu, par la » vérité du Messie, par la vérité du Messie, par la vérité du » Messie, &c. » Cette singulière répétition rappelle ce que dit Olivier Scholastique (2), que, chez les musulmans, on était dans l'usage en jurant de répéter trois fois le nom de Dieu, comme si un serment ainsi répété devait avoir plus de force. Cela vient probablement de l'opinion où sont les musulmans, qu'autant de fois on répète le nom de Dieu, autant il y a de sermens; d'où ils concluent que si un serment ainsi répété est violé, il exige autant de réparations (3) : ou peut-être est-

---

en est de ce point comme de ce qui a été dit, à l'an 674 de l'hégire, du comte de Tripoli, qui s'engageait envers Bibars à remettre tous les ans vingt captifs musulmans à acheter où il s'en trouverait. La guerre existant sans cesse entre quelque puissance musulmane et chrétienne, il devait être en tout temps facile de se procurer des prisonniers pour de l'argent.

(1) Cet article sera plus développé dans le traité qui suit.

(2) Voyez le tome III de la *Bibliothèque des Croisades*, p. 96.

(3) Voyez le *Tableau de l'empire ottoman*, par Mouradgea d'Ohsson, t. IV, p. 488. Maintenant on fait quelquefois répéter à quatre reprises la formule du serment. Voyez Mour. d'Ohsson, t. V, p. 224 et 225; t. VI, p. 230 et 286.

ce à l'exemple de Dieu, qui, lorsqu'il jure dans l'Alcoran, jure trois fois.

Le prince arménien jure ensuite par la vérité de la croix, par la vérité de l'Évangile, par la vérité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par la vérité des quatre évangélistes et des douze apôtres, par la vérité des trois cent dix-huit pères du premier concile de Nicée, par la vérité de la Ste Vierge, de S. Jean-Baptiste, par la vérité du carême et des dogmes du christianisme; il déclare qu'il s'engage à remplir son serment et à exécuter le traité dans tout son contenu, sans qu'il lui soit permis d'y donner un autre sens ou de s'en faire délier par les évêques; que s'il manque à une seule des conditions, il s'oblige d'avance à distribuer tous ses biens aux pauvres, et à faire trente fois le pélerinage de Jérusalem, les pieds nus, la tête découverte, jeûnant tout ce temps-là, enfin se soumettant à être traité comme le plus grand criminel.

Le roi d'Arménie fit le serment et exécuta fidèlement les conditions du traité, c'est-à-dire qu'il paya une année de tribut d'avance, et qu'il mit en liberté tous les sujets du sultan : mais, sur ces entrefaites, une guerre s'étant élevée entre l'Arménie et le sultan d'Icone, il se fit des prisonniers de part et d'autre. Or Kélaoun prétendit qu'en vertu du traité, tous les musulmans d'Icone pris par le prince arménien devaient être mis en liberté. En vain le roi représenta que, par le traité, il s'était engagé envers le sultan seulement, et non envers tous les princes musulmans; que d'ailleurs, si l'on voulait qu'il rendît les prisonniers d'Icone, on devait lui rendre les siens. Kélaoun n'admit pas ces excuses; il répondit qu'en sa qualité de sultan, il était protecteur né de tous les musulmans, de quelque pays qu'ils fussent, et le roi fut contraint de céder (1).

On trouvera peut-être que nous nous sommes trop étendus sur ce sujet; mais notre intention était de faire connaître la politique des sultans d'Égypte et la décadence des rois chrétiens d'Orient.

---

(1) La vérité est que le sultan disposait alors presque en maître de l'Asie mineure. L'auteur arabe dit positivement que le sultan d'Icone, et un autre petit prince musulman du voisinage, appelé *le fils de Carman*, quand ils étaient menacés, recouraient à Kélaoun et *arboraient son étendard.*

### Traité de Kélaoun avec la princesse de Tyr.

Pendant que le sultan était en négociation avec le roi de la petite Arménie, la princesse de Béryte et celle de Tyr envoyèrent aussi demander la paix. L'auteur de la vie du sultan a rapporté tout au long le traité fait avec la princesse de Tyr (1). Cette princesse, appelée Marguerite, était sœur du roi de Chypre; le traité devait durer pendant dix ans révolus (2); en voici les points principaux :

Le premier article règle ce qui concerne les villes de la principauté de Tyr qui étaient possédées à-la-fois par les chrétiens et les musulmans; il est décidé que les revenus seront partagés entre le sultan et la princesse par portions égales.

Le second porte que tout navire qui fera naufrage sur les côtes, trouvera sûreté et protection, et sera rendu au propriétaire, ou, à son défaut, au gouvernement dont il dépend. Si un sujet de l'une des deux parties contractantes meurt dans les états de l'autre sans laisser d'héritier, on suivra la même marche, sans qu'il soit permis de rien soustraire de la succession.

Il est dit par le troisième article, que s'il se commet un meurtre par les sujets de l'une des deux parties sur ceux de l'autre, et que le meurtrier soit connu, il sera, s'il est sujet du sultan, remis au gens du sultan, pour être jugé d'après les lois musulmanes; s'il est sujet de la princesse, on le remettra à la princesse, et on lui appliquera la législation chrétienne; mais toujours en présence d'un commissaire de l'autre partie, et chacun suivant les lois qui le régissent (3) : il en sera de

(1) Dans ce traité, Kélaoun prend le titre de *cassim* ou collègue du commandeur des croyans, par allusion aux califes Abbassides, qui, depuis la prise de Bagdad par les Tartares, étaient établis en Égypte, et dont les sultans s'étaient arrogé presque toute l'autorité. Il prend le même titre sur ses monnaies.

(2) Le traité devait commencer au jeudi 14 de gioumadi premier de l'an 684 de l'hégire, et finir au 14 de gioumadi premier de l'an 694. Comme les mois dont il s'agit ici sont lunaires, il est évident que les années l'étaient aussi.

(3) En Turquie, d'après les lois actuelles, si un Européen commet un meurtre sur la personne d'un musulman, il est libre au ministre

même des malfaiteurs et des perturbateurs du repos public : s'ils sont musulmans, ils seront mis à la disposition des gens du sultan; et s'ils sont chrétiens, à ceux de la princesse. Que si l'auteur du meurtre reste inconnu, il sera accordé un délai de quarante jours pour instruire l'affaire; si, le terme expiré, on n'a rien découvert, on fera jurer au commandant du lieu où s'est commis le meurtre, et à trois personnes notables, au choix du demandeur, qu'ils ne savent rien sur le coupable; s'ils s'y refusent, ils paieront eux-mêmes le prix du sang; s'ils consentent à jurer, le prix du sang sera à la charge des habitans, et il sera levé une contribution en une seule fois, à tant par tête. Si le pays où le meurtre a été commis est un de ceux qui sont occupés à-la-fois par des chétiens et des musulmans, l'amende sera supportée par les habitans des deux religions, par portions égales. Le prix du sang sera, pour un cavalier, de douze cents pièces d'argent, monnaie de Tyr; pour un turcopole, de deux cents, et pour un paysan, de cent pièces d'or (1). Si le mort est un marchand, la somme se réglera selon son rang et sa naissance (2).

---

de la puissance à laquelle le coupable appartient, de l'abandonner aux tribunaux du pays, ou de le faire passer dans son pays, avec promesse qu'il y sera jugé d'après les lois nationales; que si c'est un Ottoman qui a tué un Européen, il est libre au ministre de faire faire les poursuites nécessaires. Voyez le *Tableau général de l'empire ottoman*, tom. VI, p. 826.

(1) Il doit y avoir ici erreur; sans doute il faut lire *cent pièces d'argent;* autrement un paysan, c'est-à-dire un *vilain,* suivant le style d'alors, aurait été estimé plus qu'un citadin.

(2) Le même esprit se fait encore remarquer dans la jurisprudence orientale. Voyez les *Mémoires* du chevalier d'Arvieux, t. VI, p. 393 et suiv. Dans l'idée des musulmans, tout meurtre exige une expiation : si le meurtre est volontaire, le coupable est digne de mort, à moins qu'il ne consente à payer le prix du sang; s'il n'est pas volontaire, le meurtrier n'est pas passible de la peine de mort, ni obligé de payer le prix du sang. Cette somme est à la charge du corps auquel il appartient : s'il est militaire, c'est à sa compagnie à payer pour lui; s'il est artisan, à sa corporation; si le meurtrier n'appartient à aucun corps, c'est à sa tribu ou à sa famille, sinon à l'état. Que si l'on ignore l'auteur du meurtre, les parens du mort ont le droit de poursuivre les cinquante principaux notables du pays ou du quartier où le cadavre a été trouvé. Ces cinquante personnes doivent attester par serment leur innocence et leur ignorance au sujet du crime en question : si toutes

Le quatrième article est ainsi conçu : S'il se fait une prise par les sujets de l'une des parties contractantes sur les états de l'autre, elle sera restituée en nature au propriétaire, ou, s'il en a déjà été disposé, on en remboursera la valeur; que si l'on ignore l'auteur de la prise, on fera une enquête; si l'on ne découvre pas le coupable, ce sera au commandant et aux trois personnes les plus notables du pays à payer cette somme, ou, à leur défaut, aux habitans en masse. Ces deux articles sont réciproques entre les deux parties.

Dans le cinquième article, il est dit que l'on se livrera mutuellement les transfuges. On ne détermine rien pour le cas où les transfuges auraient changé de religion. Par une sixième disposition, il est dit, ainsi que dans les traités précédens, que la princesse de Tyr ne pourra élever de nouvelles fortifications dans ses états ni réparer les anciennes; de plus, elle promet de se séparer des princes chrétiens qui professeraient de mauvaises intentions contre le sultan, et de n'entretenir aucune relation avec eux; que s'il survient une rupture, on accordera un délai de quarante jours, pour que chacun ait le temps de se mettre en sûreté, lui et ses biens; enfin, et ceci caractérise une époque où les révolutions politiques étaient bien fréquentes, il est dit que le traité ne pourra en aucun cas perdre son plein et entier effet, ni par la mort d'une des parties contractantes, ni même par *sa déchéance et la substitution d'un autre souverain* à sa place.

## § CIII.

### Prise de Laodicée et de Tripoli par Kélaoun.

*An 686 [1287 de J. C.]*. Les divers traités qu'on vient de lire n'empêchèrent pas le sultan de reprendre les armes et d'attaquer le comte de Tripoli. On ignore la cause véritable de cette rupture : Makrizi met tout le tort du côté du comte; il l'accuse d'avoir arrêté des marchands musulmans qui se trouvaient dans ses états. Quoi qu'il en soit, le sultan se vengea sur la ville de Laodicée, dont le riche commerce

jurent, ce sera aux habitans en masse à payer le prix du sang; s'ils refusent de jurer, le prix du sang sera à leur charge. Voyez le *Tableau général de l'empire ottoman*, tom. VI, p. 264, 272, &c.

inspirait depuis quelque temps de la jalousie aux habitans d'Alexandrie. Suivant l'auteur de la vie de Kélaoun, ce prince n'avait tant tardé d'attaquer cette ville, que parce qu'elle était défendue par une tour extrêmement forte, située au milieu de la mer, et qu'il manquait de navires. « Cette année, Dieu permit, continue l'auteur, que cette tour fût ébranlée par un violent tremblement de terre; un quart environ fut renversé, ainsi que la tour des Pigeons, et le phare qui guidait les vaisseaux pendant la nuit. Aussitôt le sultan fit marcher vers Laodicée ces redoutables machines dont *les langues chantent les succès, et les doigts font signe à la victoire:* elles furent placées sur une chaussée de pierres pratiquée dans la mer; on ouvrit ensuite une large brèche. Bientôt les chrétiens craignirent de résister à une armée protégée par les anges du ciel et les tremblemens de terre; ils demandèrent à capituler, et sortirent seulement avec ce qu'ils purent emporter. La tour fut sur-le-champ rasée et la ville occupée. »

*An 688 [1289 de J. C.].* Cette année, le sultan se tourna contre Tripoli même. A cette époque, le comte était mort sans enfans, et la ville était en proie à l'anarchie; le pouvoir était disputé entre la mère du prince et sa sœur; plusieurs partis s'étaient formés, et l'aigreur des esprits était extrême.

Un des chrétiens qui se firent le plus remarquer dans ces troubles, est un certain Barthélemy Giblat, qu'Aboulmahassen nomme le sire de Télima, et qu'il prétend être un des anciens serviteurs de ce Barthélemy, seigneur de Marakia, qui avait poignardé son propre fils, parce qu'il avait voulu livrer le château de Marakia aux musulmans. Suivant Aboulmahassen, ce sire de Télima, après la mort du comte en 1287, ayant formé le dessein de s'emparer de Tripoli, s'entendit avec le sultan, et promit, si on l'aidait dans son dessein, de céder aux musulmans la moitié de la ville. Kélaoun y consentit; mais quand le sire de Télima fut le maître, il ne voulut plus remplir sa parole. Ce fut alors que le sultan, plein de colère, s'avança contre Tripoli.

Aboulféda, qui, avec le prince de Hamah son cousin, se trouva à ce siége, dit que la ville était pour la plus grande partie entourée des eaux de la mer, n'étant accessible par terre que du côté d'orient, sur un espace très-resserré. La ville fut prise un mardi 4 de rébi second [fin d'avril]. Au moment de l'entrée des musulmans, la population courut au

port pour s'embarquer et périt en grande partie; les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans réduits en eslavage; le butin fut immense. « Près de Tripoli, ajoute Aboulféda, était une île (dite de Saint-Nicolas) où se trouvait une église dédiée à S. Thomas; elle n'était séparée du continent que par un petit bras de mer. Le jour de notre entrée, un grand nombre d'habitans, hommes, femmes et enfans, se réfugièrent dans l'île et dans l'église : les musulmans traversèrent ce bras de mer à cheval (1), et, se rendant maîtres de l'île, massacrèrent les hommes et se partagèrent les femmes et les enfans. J'allai moi-même peu de temps après dans l'île, et je la trouvai jonchée de cadavres. »

Selon Makrizi, le siége de Tripoli n'avait duré que trente-quatre jours; dix-neuf machines de diverses grandeurs y avaient été mises en usage, ainsi que quinze cents hommes employés à la mine ou au feu grégeois. Une grande partie des chrétiens qui, au moment de la prise de la ville, s'étaient embarqués, furent repoussés par les vents sur la côte et tombèrent au pouvoir des vainqueurs; le nombre des prisonniers fut très-considérable (2). Les remparts de Tripoli étaient assez larges pour y faire passer trois cavaliers de front; la ville était alors très-florissante et contenait quatre mille métiers à soie; tout fut détruit; la ville fut rasée de fond en comble. Plus tard on en bâtit une nouvelle à quelque distance de l'ancienne, qui porta le même nom, et qui est celle que nous connaissons aujourd'hui (3).

Ainsi tomba Tripoli, après avoir été près de cent quatre-

(1) Ce fait, tel que le rapporte Aboulféda, témoin oculaire, n'offre rien de surnaturel. Cependant Ibn-férat, qui n'est venu que deux cents ans après, a l'air de présenter ce fait comme un miracle de la faveur divine, qui voulait, dit-il, que les eaux de la mer se retirassent pour ouvrir un passage aux vrais croyans.

(2) Barthélemy Giblat, suivant l'auteur de l'*Histoire de Kélaoun*, avait été du nombre de ceux qui périrent en voulant se sauver par mer. Ainsi c'est à tort qu'on l'a confondu avec un chrétien apostat qui, deux ans après, fournit aux musulmans les moyens d'entrer dans la ville d'Acre. Deguignes a donné naissance à cette erreur, en citant d'une manière inexacte le passage d'Aboulmahassen. Voyez son *Histoire des Huns*, tom. V, p. 160 et 161.

(3) Aboulfarage dit au reste, dans sa Chronique syriaque, qu'à l'approche du danger un grand nombre de chrétiens s'étaient sauvés dans l'île de Chypre.

vingts ans au pouvoir des chrétiens. Aucun prince chrétien ne vint à son secours, si ce n'est le roi de Chypre, dont parle Makrizi, et qui envoya quatre vaisseaux. Toutes les places voisines se rendirent sans résistance, et il ne resta plus aux Francs, de ce côté, que la ville de Giblé, d'autres disent de Gébail ou Byblos.

Ibn-férat raconte que, quelques années auparavant, une violente querelle avait éclaté entre le seigneur de Giblé et le comte de Tripoli. Le seigneur de Giblé, de concert avec les templiers, avait formé le dessein de s'emparer de Tripoli (1); mais arrêté à temps, il avait expié par sa mort cette trahison. Lorsque Tripoli fut tombé au pouvoir des musulmans, le fils du seigneur de Giblé se présenta au sultan, qui l'accueillit avec bonté et le maintint dans ses possessions, moyennant un tribut annuel.

Tandis que les colonies chrétiennes succombaient ainsi l'une après l'autre, de grands efforts se faisaient en Occident pour rallumer l'ancien feu des croisades; les Tartares de la Perse montraient aussi beaucoup de zèle. Menacés par les sultans d'Égypte, et ne pouvant plus se recruter comme jadis en Tartarie, ils ne mettaient plus leur espoir que dans les princes d'Europe. Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, cite le trait suivant. Après la mort d'Abaga, et sous le règne de son fils Argoun, Caigatou, frère d'Argoun, qui avait le gouvernement des provinces de l'Asie mineure, étant entré en négociation avec le pape de Rome et divers princes de l'Occident, chercha à exciter une nouvelle croisade contre les musulmans : Argoun envoya cette année même une solennelle ambassade au pape (2); un traité eut lieu; il fut convenu que de part et d'autre on ferait une guerre à mort à l'islamisme. Mais cette alliance n'eut pas de suite; l'esprit religieux perdait de jour en jour en Occident de sa force. Les

(1) Voyez à ce sujet une pièce fort curieuse parmi les pièces justificatives du IV^e volume de l'*Histoire des Croisades*, n° IV.

(2) Pour bien connaître l'histoire de cette ambassade, il faut recourir aux auteurs latins. M. Abel-Rémusat a parfaitement éclairci ce fait dans son second mémoire sur les *Relations des princes tartares avec les rois de l'Occident, particulièrement avec les rois de France*; il a même publié la lettre originale écrite par Argoun au roi de France, et conservée dans les archives royales. Voyez les *Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. VI.

rois de l'Occident avaient chacun leurs intérêts particuliers; d'ailleurs, l'esprit de commerce s'étendait toujours davantage et devait finir par éteindre entièrement le feu des guerres saintes. A l'instant même où les papes s'efforçaient de remuer l'Occident en faveur des colonies chrétiennes, des princes chrétiens s'alliaient avec le sultan d'Égypte.

## § CIV.

**Traités de Kélaoun avec les rois d'Arragon et des Deux-Siciles, et avec la république de Gènes (1).**

*An 689 [1290].* Les relations commerciales entre l'Égypte et les régions occidentales d'Europe devenant toujours plus fréquentes, Alphonse III, roi d'Arragon, et ses frères, D. Jayme, roi de Naples et de Sicile, D. Pedro, &c., proposèrent à Kélaoun de faire un traité de commerce. L'historien de la vie du sultan a soin de remarquer que les négociations qui eurent lieu à cette occasion furent provoquées par les princes chrétiens, et qu'ils envoyèrent de grands présens pour cet objet. Ils demandaient pour leurs états respectifs les mêmes conditions que l'empereur Frédéric II avait obtenues du sultan Malek-kamel pour ses états d'Italie. Le sultan se montra favorable à leur demande, et l'on convint des articles suivans (2) :

Article 1er. Les deux parties contractantes s'engagent à faire cause commune ensemble, et à avoir en toute occasion les mêmes amis et les mêmes ennemis, sans distinction de religion et de peuple. Si le pape qui est à Rome, ou quelqu'un d'entre les Francs, couronné ou non couronné, grand ou petit, sans excepter les Génois, les Vénitiens, les Grecs, les templiers, les hospitaliers, machine quelque mauvais dessein contre le sultan, le roi d'Arragon et ses frères tâche-

(1) Ces deux traités ont déjà été publiés par M. Silvestre de Sacy : le premier, en français seulement, dans le *Magasin encyclopédique*, année VIIe, t. II, p. 145 et suiv.; le second, en arabe et en français, dans le tome XI des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi,* p. 33 et suiv.

(2) Dans le texte arabe, Alphonse est nommé دو الفنش, c'est-à-dire Don Alphonse.

ront de faire diversion, et retiendront les agresseurs sur leur propre territoire. Ils les attaqueront par terre et par mer, et se dévoueront pour le salut du sultan.

Art. 2. Si les chrétiens d'Acre ou de Tyr viennent à enfreindre les conditions du traité que le sultan leur a accordé, et qui est encore en vigueur, et qu'il survienne une rupture, le roi d'Arragon et ses frères s'engagent à ne point leur prêter assistance, et à ne leur fournir ni armes, ni argent, ni rien de ce genre. Ils n'accorderont aucun secours au pape de Rome, ni aux rois francs, aux Grecs, aux Tartares ou à tout autre peuple qui formerait quelque entreprise contre le sultan; ils ne souffriront pas qu'on prêche aucune croisade dans leurs états, et ne feront rien contre les intérêts du sultan.

Art. 3. Si le roi d'Arragon et ses frères apprennent qu'il se machine quelque chose contre le sultan, ils l'en instruiront dans le plus bref délai possible.

Art. 4. Si un vaisseau des états du sultan fait naufrage sur les côtes du roi d'Arragon ou de ses frères, on portera secours à l'équipage, et l'on renverra les marchands avec leurs marchandises et leurs effets.

Art. 5. Il en sera de même si quelque sujet du sultan, musulman ou chrétien, vient à mourir dans les états du roi d'Arragon ou de ses frères; ses biens seront rendus avec tout ce qui lui appartenait. Le sultan usera de réciprocité envers les sujets du roi d'Arragon et de ses frères, qui feront naufrage sur ses côtes ou qui mourront dans ses états.

Art. 6. Le roi d'Arragon permettra dans ses états l'exportation du fer, du papier et des autres productions du pays (1).

Art. 7. De part et d'autre, on se rendra les transfuges sur le pied d'une parfaite réciprocité. Si le transfuge n'a pas changé de religion, on le renverra, lui et tout ce qu'il aura emporté; s'il a changé de religion, c'est-à-dire, si de chrétien il s'est fait musulman, ou de musulman chrétien, on livrera les biens, mais non la personne (2).

(1) Cet article est directement contraire à ce qui avait été pratiqué jusque-là en Occident, les papes défendant sévèrement qu'on portât du fer et des armes aux ennemis du nom chrétien. Voyez au tome II de la *Bibliothèque des Croisades*, page 771.

(2) On a vu ci-dessus une politique différente dans le traité entre le sultan et le roi de la petite Arménie.

ART. 8. Il sera permis à tout sujet du roi d'Arragon de visiter le Saint-Sépulcre et les autres lieux de pélerinage, pourvu qu'il soit muni d'une lettre du roi revêtue de son sceau.

Le dernier article porte qu'on laissera subsister sur le même pied que par le passé les droits perçus jusque-là sur les vaisseaux du roi d'Arragon dans les ports d'Alexandrie, de Damiette et les autres places maritimes de l'Égypte. Les navires musulmans qui commerceront dans les ports d'Arragon seront traités de la même manière. Au reste, il n'est pas dit en quoi consistaient ces droits.

Ensuite on s'occupe de la formule du serment que devait prononcer chaque partie contractante. Kélaoun, d'après la formule que lui présenta le roi d'Arragon, répéta trois fois les mots *par Dieu,* et fit faire le même serment à son fils et héritier présomptif.

A l'égard de la formule imposée par Kélaoun au roi d'Arragon et à ses frères, elle se terminait ainsi : « Si je manque » à quelqu'une des conditions susdites (c'est le roi d'Arragon » qui parle), je consens à être rejeté du sein de ma religion, » et à être déclaré rebelle à ma croyance et à la croyance des » disciples de ma foi (1). »

Ce traité fut bientôt suivi d'un autre entre le sultan et la république de Gènes. Voici ce qui y donna lieu. Depuis long-temps les marchands génois étaient établis en Égypte, et y faisaient un commerce considérable; les sultans leur avaient accordé de grands priviléges. Ibn-férat, sous la date de l'an 673, fait mention d'une ambassade envoyée par la république à Bibars, et de la conclusion d'un traité de commerce; Makrizi en cite une autre sous la date de l'an 684 : ces relations étaient également utiles aux deux nations. Tout-à-coup la bonne intelligence fut troublée : pendant le siége de Tripoli par les musulmans, un amiral génois, appelé Benoît Zakaria, s'était enfermé dans la ville pour en prendre la défense; après le siége, il se remit en mer et courut sur tous les vaisseaux musulmans; un navire parti du port d'Alexandrie fut enlevé avec ce qu'il contenait.

---

(1) Voyez, sur l'usage des princes musulmans et chrétiens de s'imposer des formules de serment, un exemple singulier rapporté par Joinville au sujet de S. Louis, *Histoire des Croisades,* t. IV, p. 258.

A cette nouvelle, le sultan fit arrêter tous les marchands génois qui étaient dans ses états. Les chefs de la république, effrayés, se hâtèrent d'envoyer une ambassade à Kélaoun, pour désavouer l'entreprise de Benoît Zakaria. Ils rendirent les marchands avec ce qu'on leur avait pris, et demandèrent à renouveler la paix sur le même pied qu'auparavant. Kélaoun, à qui le commerce des génois était fort utile, accueillit leur demande avec empressement. Les ambassadeurs et le consul de Gènes jurèrent sur l'évangile que la république était innocente de l'infraction faite au traité. Pour rendre le serment plus solennel, on appela comme témoins l'évêque cophte du Caire et plusieurs moines, et la bonne harmonie se rétablit entièrement.

## § CV.

**Reprise des hostilités. — Mort de Kélaoun. — Préparatifs de son fils contre Saint-Jean-d'Acre.**

*Suite de l'année 689 [1290 de J. C.].* Sur ces entrefaites, la guerre recommença entre le sultan et la principauté d'Acre. Plusieurs auteurs arabes ont parlé de cette rupture; nous citerons de préférence l'auteur de la vie de Kélaoun, écrivain contemporain, dont le témoignage est appuyé sur Mohieddin, le même qui a figuré dans plusieurs négociations précédentes, et qui eut encore part à celle-ci : « Quelques musulmans établis dans Acre avaient éte assassinés par les chrétiens de la ville : les magistrats, effrayés, écrivirent au sultan pour s'excuser, disant que ces musulmans avaient fait une partie de débauche avec des chrétiens nouvellement arrivés d'Occident; qu'au milieu des plaisirs de la table, une rixe s'était élevée, et que les musulmans, s'étant portés à quelques violences, avaient été massacrés. Mais, ajoute l'auteur arabe, ces excuses étaient sans fondement; je tiens d'une personne qui était alors dans la ville, que la chose s'était passée de cette manière : Un musulman ayant séduit la femme d'un riche bourgeois d'Acre, avait fait avec elle une partie de débauche dans un jardin hors de la ville; tout-à-coup le mari était arrivé, et, les surprenant ensemble, les avait poignardés l'un et l'autre; ensuite, dans sa fureur, il s'était jeté, le fer à la main, sur tous les musulmans qui s'étaient trouvés sur son passage, et en avait tué plusieurs. »

« Le sultan assembla son conseil pour délibérer sur cette affaire. Il était décidé d'avance à profiter du moindre prétexte pour reprendre les armes et achever la ruine des colonies chrétiennes; mais ses émirs commençaient à desirer le repos, et aspiraient à jouir des richesses acquises par leurs nombreuses victoires. On apporta une copie du traité fait précédemment entre le sultan et la principauté d'Acre; les articles en furent soigneusement examinés. Après une mûre attention, la plupart pensèrent qu'il n'y avait pas lieu à recommencer les hostilités; tel fut l'avis de Fath-eddin lui-même, qui avait rédigé le traité. Pour moi, poursuit Mohi-eddin, je n'avais rien dit jusque-là : Fath-eddin, se tournant vers moi, me demanda mon avis; je répondis : « Moi, je suis toujours de l'avis du » sultan : s'il veut annuller le traité, le traité sera nul; s'il » veut le maintenir, il sera valide. » — « Ce n'est pas de cela » qu'il s'agit, reprit Fath-eddin; nous savons que le sultan » veut la guerre. » Je répliquai : « Je le répète; moi, je suis » de l'avis du sultan. » Là-dessus, je citai un article du traité qui portait que, s'il venait à Acre des chrétiens d'Occident qui formassent de mauvais desseins contre les musulmans, ce serait aux magistrats et au gouverneur de la ville de les réprimer. J'ajoutai que, dans le cas présent, les magistrats auraient dû prévenir ce meurtre, ou du moins le punir; que, s'ils ne s'étaient pas trouvés assez forts pour le faire, ils devaient au moins le dénoncer eux-mêmes, afin qu'on y portât remède. A ces mots, le sultan ne put contenir sa joie, et commença ses préparatifs. »

Telle est la manière dont cette rupture est racontée par l'auteur arabe. Son témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'était que trop disposé à trouver les chretiens en faute. Il est vrai que, dans un autre endroit, il fait aux chrétiens un reproche beaucoup plus grave; il dit qu'après le meurtre commis sur la personne des musulmans, les magistrats d'Acre, voulant se donner les apparences de la justice, avaient arrêté d'autres musulmans, qu'ils habillèrent en chrétiens, et les avaient pendus à la place des vrais coupables. Mais si ce fait était vrai, pourquoi ne fut-il pas allégué dans le conseil qui eut lieu en présence du sultan? Il est certain que jamais le gouvernement d'Acre ne se montra plus disposé à remplir ses engagemens. De l'aveu de l'auteur déjà cité, un an auparavant, lorsque l'amiral génois Benoît Zakaria se mit à courir sur les vaisseaux musulmans, non-seulement les

magistrats d'Acre ne trempèrent point dans ces brigandages, mais ils fermèrent les ports de leur principauté à ce chef de pirates. Cependant il faut être juste; si le gouvernement était innocent, les particuliers ne l'étaient pas. Outre le fait déjà mentionné, Makrizi rapporte que les Francs qui venaient de l'Occident dans la Palestine, étaient en général des aventuriers et des hommes capables de tous les crimes. Sans doute ces reproches avaient quelque fondement; car les auteurs chrétiens du temps sont unanimes sur la corruption et l'esprit de violence qui régnaient alors dans les colonies chrétiennes.

Quoi qu'il en soit, Kélaoun n'eut pas le temps d'accomplir ce qu'il avait projeté; au moment où il allait se mettre en marche pour attaquer Acre, il tomba malade aux environs du Caire, et mourut quelques jours après. Malek-aschraf, son fils et son successeur, se hâta de lui rendre les derniers devoirs, et s'occupa d'achever l'ouvrage commencé.

Au rapport d'Ibn-férat, le nouveau sultan envoya dans toutes les provinces les ordres les plus pressans pour l'armement général des troupes musulmanes et la confection des machines. De toute part on courut aux armes; les guerriers de Damas, de Hamah, du reste de la Syrie, de l'Égypte, de l'Arabie, se mirent en mouvement; tout fut disposé pour subjuguer la ville d'Acre; les forêts du Liban servirent à la construction des machines. En vain les habitans envoyèrent demander à plusieurs reprises la paix; leurs excuses ne furent pas admises. Le sultan, avant de se mettre en marche, rassembla les cadis, les lecteurs de l'Alcoran et les docteurs de la loi, dans la chapelle où étaient déposés les restes de son père; ils lurent toute la nuit l'Alcoran à l'intention du défunt. Le sultan distribua au peuple de l'argent; il fit de grandes aumônes; après quoi il se disposa à partir. On était alors au commencement du mois de rebi premier 690 [mars 1291 de J. C.].

## § CVI.

**Prise de Saint-Jean-d'Acre par les musulmans. — Destruction des colonies chrétiennes. — Fin des croisades.**

*An 690 [1291 de J. C.].* Nous donnerons d'abord le récit d'Aboulmahassen.

« Le siége d'Acre, dit-il, commença un jeudi, 4 de rebi second [commencement d'avril (1)]. On y vit combattre des guerriers de tous les pays. Tel étoit l'enthousiasme des musulmans, que le nombre des volontaires surpassait de beaucoup celui des troupes réglées. Plusieurs machines furent dressés contre la ville (2); une partie provenait de celles qui avaient été prises auparavant sur les Francs : il y en avait de si grandes, qu'elles lançaient des pierres pesant un quintal et même davantage. Les musulmans firent des brèches en différens endroits. Pendant le siége, le roi de Chypre vint au secours de la ville : la nuit de son arrivée, les assiégés allumèrent de grands feux en signe de joie; mais il ne resta dans la place que trois jours; ayant vu l'état désespéré des assiégés, il craignit de partager leurs périls et se retira. Cependant l'attaque ne discontinuait pas. Bientôt les chrétiens perdirent toute espérance : vers le même temps, ils se divisèrent, et dès-lors se trouvèrent faibles. Pendant ce temps le siége faisait toujours de nouveaux progrès; enfin, le vendredi 17 de gioumadi premier [milieu de mai (3)], au point du jour, tout étant prêt pour un assaut général, le sultan monta à cheval avec ses troupes; on entendit le bruit du tambour mêlé à des cris horribles. L'attaque commença dès avant le lever du soleil : bientôt les chrétiens prirent la fuite et les musulmans entrèrent l'épée à la main. On était alors vers la troisième heure du jour. Les chrétiens couraient vers le port; les musulmans les poursuivirent, tuant et faisant des prisonniers : bien peu se sauvèrent. La ville fut livrée au pillage; tous les habitans furent massacrés ou réduits en servitude. Au milieu d'Acre s'élevaient quatre tours appartenant aux templiers, aux hospitaliers et aux chevaliers allemands

---

(1) Aboulféda fait commencer le siége un mois plus tard; mais quoiqu'il se trouvât lui-même au siége, son récit est moins digne de foi.

(2) Aboulfarage, dans sa Chronique syriaque, en compte trois cents, et Makrizi seulement quatre-vingt-douze; on en avait fait venir de toutes les places voisines. Aboulféda cite celles qu'on amena de Hamah, parmi lesquelles il s'en trouvait une que cent chariots avaient peine à porter. Aboulfarage ajoute que, devant chaque tour de la ville, on avait placé mille mineurs qui devaient les attaquer par les fondemens.

(3) Aboulféda recule encore cet événement d'un mois.

ou teutoniques : les guerriers chrétiens se disposèrent à s'y défendre. Cependant le lendemain samedi, quelques soldats et volontaires musulmans s'étant portés contre la maison des templiers et une de leurs tours, ceux-ci offrirent d'eux-mêmes de se rendre : leur demande fut accueillie ; le sultan leur promit sûreté ; un drapeau leur fut donné comme sauvegarde, et ils l'arborèrent au haut de la tour : mais lorsque les portes furent ouvertes, les musulmans s'y jetant en désordre, se disposèrent à piller la tour et à faire violence aux femmes qui s'y étaient réfugiées ; alors les templiers refermèrent les portes, et, tombant sur les musulmans qui étaient dans la tour, les massacrèrent. Le drapeau du sultan fut abattu ; la guerre recommença ; la tour fut assiégée en règle : on combattit tout le samedi ; le lendemain dimanche, les templiers ayant de nouveau demandé à capituler, le sultan leur promit la vie et la faculté de se retirer où ils voudraient : ils descendirent donc et furent égorgés, au nombre de plus de deux mille ; un égal nombre fut retenu prisonnier ; quant aux femmes et aux enfans qui étaient avec les templiers, on les conduisit au pavillon du sultan. Ce qui porta le sultan à ne pas exécuter sa parole, c'est que les templiers, non contens d'avoir d'abord massacré les musulmans qui étaient entrés dans la tour, avaient tué un émir chargé d'aller apaiser le tumulte, et coupé les jarrets à toutes les bêtes de somme qui étaient dans la tour, afin de les mettre hors de service : voilà ce qui avait allumé la colère du sultan. Cependant, ceux d'entre les chrétiens qui tenaient encore, ayant appris le traitement fait à leurs frères, résolurent de mourir les armes à la main, et ne voulurent plus entendre parler de capitulation : leur acharnement fut tel, que cinq musulmans étant tombés entre leurs mains, ils les précipitèrent du haut d'une des tours ; enfin, lorsque la tour fut entièrement minée, et que les chrétiens eurent été admis à se rendre, avec promesse de la vie, les musulmans s'étant approchés pour en prendre possession, la tour s'écroula tout-à-coup, et ils furent tous ensevelis sous ses ruines. »

« Quand le combat eut cessé, le sultan fit mettre à part les hommes qui avaient échappé au massacre, et on les tua tous, jusqu'au dernier ; le nombre en était fort grand. Ce qu'il y eut de plus admirable, c'est que le Dieu très-haut voulut que la ville fut prise un vendredi, à la troisième heure, au même instant où les chrétiens y étaient entrés sous

le sultan Saladin. De plus, les chrétiens, en s'en rendant maîtres, avaient promis la vie à la garnison et l'avaient ensuite massacrée (1) : Dieu permit qu'en cette occasion le sultan reçût aussi les chrétiens à composition et les fît ensuite mourir. Voilà comment Dieu les punit à la fin de leur manque de foi. »

Ainsi parle Aboulmahassen : son récit s'accorde assez bien avec celui des chrétiens (2). L'historien Aboulféda, qui se trouva à ce siége avec les guerriers de Hamah, rend hommage à la bravoure des Francs. « Leur ardeur, dit-il, était telle, qu'ils ne daignaient pas même fermer leurs portes. Les troupes de Hamah étaient, comme à l'ordinaire, placées à l'extrême droite de l'armée; nous avions la ville en face et la mer à notre droite; près de nous étaient postées des barques chrétiennes, munies de mantelets, d'où l'on nous inquiétait à coups de javelot et de traits d'arbalètes : il fallait nous défendre à-la-fois des attaques de la garnison et de celles des vaisseaux. Une nuit, les Francs firent une sortie et pénétrèrent jusque dans nos tentes; un de leurs cavaliers se trouva pris dans la fosse d'aisance d'un de nos émirs : on eut beaucoup de peine à les repousser; à la fin, cependant, les guerriers de Hamah les obligèrent à se retirer, après avoir donné la mort à un grand nombre d'entre eux. Le lendemain, au point du jour, le prince de Hamah fit suspendre les têtes des morts aux cous des chevaux et se présenta ainsi au sultan. »

De son côté, Makrizi fait mention de quelques nouvelles circonstances. En parlant du dernier assaut, il dit que le sultan, pour étourdir les oreilles des chrétiens, avait fait mettre, de grand matin, trois cents tambours à dos de chameaux, et ces tambours causèrent un bruit effroyable. Il ajoute que lorsque la ville eut été prise, dix mille chrétiens environ se présentèrent en supplians, et furent distribués aux émirs, qui les massacrèrent. Ensuite, il poursuit ainsi : « Le siége d'Acre dura quarante jours; quelques émirs et plusieurs soldats y souffrirent le martyre. La ville fut entièrement démolie; les remparts furent abattus; on rasa les églises et les maisons. Dans une des églises, on trouva un

(1) Voyez ci-devant, pag. 319.

(2) Voyez entre autres les *Annales* de Saint-Bertin, dans le *Novus Thesaurus* de Martenne, tome III, page 755 et suiv.

mausolée en marbre rouge, au milieu duquel était une grande table de plomb avec une inscription grecque en plusieurs lignes : l'inscription portait que ce pays serait subjugué par un peuple appartenant à la nation arabe et éclairé de la vraie religion; que ce peuple triompherait de tous ses ennemis, et que sa religion l'emporterait sur toutes les autres; qu'il dominerait sur toutes les provinces de la Perse et de l'empire grec, et que, vers l'approche de l'année 700 de l'hégire, ce même peuple chasserait entièrement les Francs et détruirait leurs églises. Il y avait encore cinq lignes effacées qu'on ne put lire; le reste fut lu au sultan, qui en fut dans l'admiration. »

Après la prise d'Acre, les villes qui restaient encore aux chrétiens, à savoir Tyr, Tortose, et qui avaient fait leur paix particulière avec les musulmans, furent si effrayées, qu'elles n'osèrent tenir un moment et offrirent elles-mêmes de se rendre : toutes ces villes furent détruites. Restait encore Béryte : un émir musulman étant venu pour en prendre possession, les habitans sortirent au-devant de lui et redoublèrent de soumissions. L'émir occupa paisiblement la ville : pour les habitans, on fit les hommes prisonniers; les femmes, les enfans et les vieillards furent envoyés chargés de chaînes à Damas et de là en Égypte. Là, le sultan, touché du sort de ces malheureux, les fit mettre en liberté, et leur laissa le choix de retourner à Béryte, ou de se rendre dans l'île de Chypre; ce qu'ils préférèrent presque tous. Il ne resta dans la Palestine que les chrétiens qui se soumirent à payer le tribut.

Tous ces succès, si l'on en croit Makrizi, avaient été prédits d'avance; dès avant que le sultan se mît en marche pour la ville d'Acre, un schéikh (1) avait vu, pendant son sommeil, un homme qui récitait ces vers (2) :

---

(1) Ce schéikh se nommait Scherf-eddin Boûsiri; c'est le même qui s'est rendu célèbre par un poëme arabe à la louange de Mahomet, poëme qui est intitulé *Borda*, et qui jouit de la plus grande estime en Orient. Voyez notre *Description du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 50.

(2) قد اخذ المسلمون عكّا
واشبعوا الكافرين صكّا

« Les musulmans se sont emparés d'Acre, et ont accablé » les infidèles de coups.

» Notre sultan a marché contre eux avec des chevaux qui » renversent tous les obstacles (1).

» Les Turcs (soldats du sultan) ont juré de ne plus rien » laisser aux chrétiens. »

Le scheikh fit part de sa vision à plusieurs personnes, et elle ne tarda pas à se vérifier.

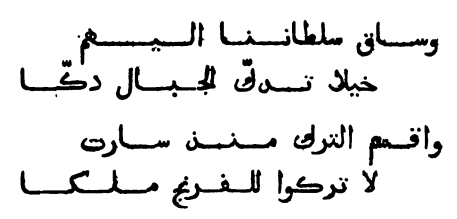
Le cadi Mohi-eddin avait aussi composé ces deux vers, qui se trouvèrent d'une justesse parfaite :

« O enfans du nord (2), vous allez encourir la vengeance » inévitable de Dieu.

» Malek-aschraf est descendu sur vos côtes! attendez-vous » à des coups non interrompus (3). »

Le sultan, suivant Novaïri, se fit un devoir de convertir

---




(1) Littéralement, *qui renversent entièrement les montagnes*. Cette expression paraît imitée de l'*Alcoran*, sour. LXXXIX, vers. 22.

(2) Les mots que nous traduisons par enfans du Nord, signifient proprement *enfans du jaune* ou *du blond*. Les Orientaux donnent cette épithète aux Francs et aux peuples du nord de l'Europe, dont la plupart ont en effet les cheveux blonds. Les Persans le disent aujourd'hui des Russes. Voyez le *Voyage* de M. Gaspar Drouville. Il paraît au reste que cette dénomination a eu primitivement une toute autre origine. Voyez le recueil des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, tom. IX, p. 437. Voyez aussi une note de Reiske sur les *Annales* d'Aboulféda, tom. I, note 17.

(3) يا بني الاصفر قد احل بكم
نقمة الله التي لا تنفصل
قد نزل الاشرف في ساحلكم
فابشروا منه بصفع متصل

en legs pieux une partie de ces belles conquêtes. Il en affecta une portion considérable à l'entretien de la chapelle sépulcrale de son père, et de celle qu'il faisait bâtir pour luimême.

Ensuite il se rendit à Damas. Aboulmahassen rapporte que « le jour de son entrée dans cette ville fut comme un jour de triomphe. Les rues furent tapissées; les habitans des pays voisins accoururent pour jouir de ce spectacle. Le sultan fit son entrée ayant devant lui les prisonniers chrétiens à cheval, avec les ceps aux pieds. Parmi ses soldats, les uns portaient à la main des drapeaux chrétiens renversés, d'autres des têtes de morts plantées au bout d'une pique. Cette journée fut un véritable jour de fête, en un mot un grand jour. Le sultan passa environ un mois à Damas, attendant que ses troupes eussent achevé d'occuper les provinces chrétiennes. Lorsque tout fut fini, il se remit en marche avec son armée pour le Caire. Son entrée dans cette capitale fut encore plus brillante; il y eut un concours immense; on eût dit que toute l'Égypte était accourue pour prendre part à ce spectacle. »

« Ainsi, s'écrie Aboulféda, les places chrétiennes rentrèrent sous les lois de l'islamisme; ainsi fut lavée la souillure imprimée par la présence des Francs, de ces Francs naguère si redoutables. C'est à Dieu que nous sommes redevables de ce bienfait; soyons-en reconnaissans, et rendons au Seigneur de solennelles actions de grâces. »

Ibn-férat termine aussi son récit par cette réflexion : « Les Francs ne possédèrent donc plus rien en Syrie. Espérons, s'il plaît à Dieu, que cela durera jusqu'au jour du jugement. »

Ce qui suit, dans les auteurs arabes, n'a plus de rapport à notre sujet. Il y est, à la vérité, quelquefois question de tentatives faites par les guerriers chrétiens pour rentrer en Palestine. Les débris des templiers et des hospitaliers essayèrent, au rapport d'Aboulféda, en 699 ou 1300 de notre ère, de reconquérir, de concert avec les Tartares, les anciennes provinces chrétiennes, et parvinrent même à occuper un moment Jérusalem; mais ces succès furent de peu de durée, et la Syrie retomba au pouvoir de l'islamisme. Quelques chevaliers chrétiens, à la même époque, se cantonnèrent dans l'île d'Aradus, sur les côtes de Phénicie, en face de Tortose, d'où ils tentèrent de faire des courses sur les terres

voisines : mais en 702 ou 1303 de notre ère, l'île fut attaquée par les musulmans, et les Francs obligés d'aller chercher fortune ailleurs. C'est alors que les hospitaliers songèrent à s'établir dans l'île de Rhodes. Cette île et celle de Chypre furent une des dernières conquêtes des croisades. Plus tard, l'île de Malte devint le boulevart de la chrétienté. Tout cela n'est plus maintenant qu'un souvenir.

FIN.

# SOMMAIRE DES PARAGRAPHES

## CONTENUS DANS CE VOLUME.




BIBL. IOT. ACADEM.
LIBERTE ET PATRIE

